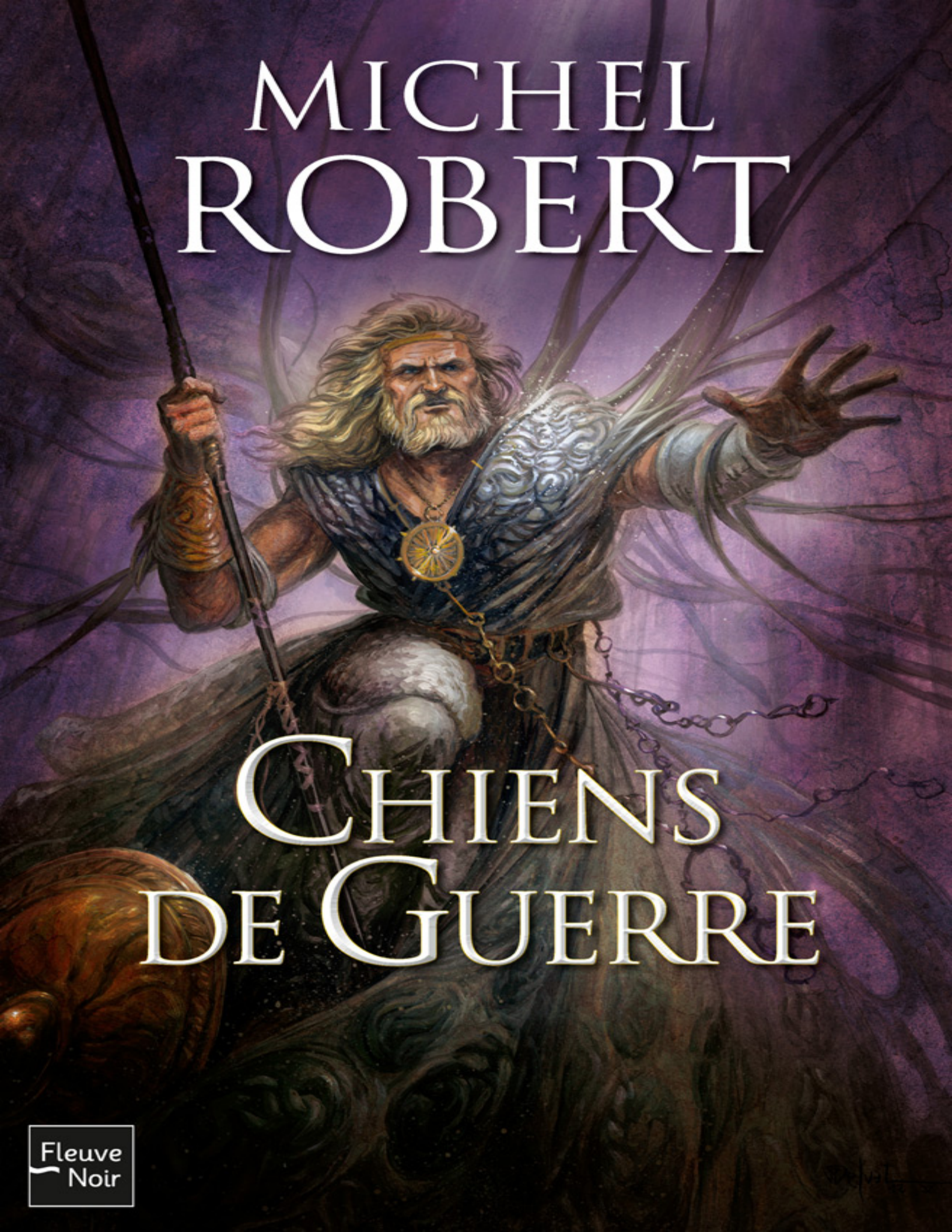
MICHEL
ROBERT
CHIENS
DE GUERRE
Fleuve
Noir

MICHEL ROBERT

LES CHIENS DE GUERRE

L'Agent des Ombres, tome 7

Fleuve Noir

Je suis l'Ombre,
Insaisissable et mortelle.
Mon esprit est une lame.
Mon corps est une arme.
S'adapter, c'est vaincre,
Je sers la voie Unique.
Je suis l'Ombre,
Je danse et je tue.

Le mantra des Ombres

Pour Bénédicte, merci pour ce
nouveau voyage, merci pour
avoir su patienter sans jamais me
mettre la pression.

Pour Kaylyz/Izdéesse,
Maddie/Alystéria, Cea et Z, Pisa
et Shareka, l'ami Thugri, Kaïn,
Dalgha.
Comme quoi on peut aimer
WOW et lire des romans !
Croque-Mitaines forever.

Pour So, l'unique, mon Élue,
qui continue de me supporter,
année après année.

PROLOGUE

Quittant les basses terres, le véhicule s'était engagé dans la vaste lande ; un long chariot d'approvisionnement cerclé d'acier. Guidés d'une main experte, les six robustes chevaux, presque aussi massifs que des percherons, les muscles gonflés par l'exercice, tiraient leur charge avec fierté.

Éclaboussée par la lueur aux deux tons des lunes jumelles à leur apogée, la route entaillait la terre grasse et noire, plaie franche encadrée de roche blanchâtre, de genêts et de bruyère, et dont la ligne ne déviait que rarement, détournée alors par le mamelon d'une colline, par le creux d'une combe moussue aux ombres menaçantes ou encore par les poches sombres, luisantes, de marais traîtres.

Aucune habitation pour égayer la vue, aucun signe de vie. La lande, toujours la lande, et rien d'autre.

Un crachin tenace et agaçant balayait la campagne, renforcé par moments d'averses agressives. Le cocher et son passager s'abritaient sous de longs manteaux de pluie en cuir gras, capuches rabattues sur leurs visages.

Le chariot continuait de monter en pente douce. Face à lui, juchée sur un promontoire rocailleux qu'on avait pris soin de déboiser, une masse grisâtre se densifiait à mesure de leur progression.

La forteresse de l'Oubli.

Ceux qui avaient le malheur d'y être détenus n'en ressortaient jamais.

De l'extérieur, dans la lumière imparfaite des lunes et de quelques torches plantées sur le chemin de ronde, la prison n'offrait rien d'autre à l'œil que ses murs épais en granit, terminés par un crénelage de remparts. Sur ces

hauteurs, on pouvait juste apercevoir la silhouette des gardes postés en sentinelles.

À l'intérieur, la cour principale était plongée dans la pénombre. Deux escaliers taillés à en vis-à-vis la flanquaient, menant au chemin de ronde. Côté mur nord, une écurie bâtie en long accolée à une forge et devant lesquelles reposait un puits à ciel ouvert. À droite de l'écurie, on trouvait un baraquement réservé à la garde, doté d'un second étage destiné à l'administration ainsi qu'au logement du directeur de la prison ; ce dernier disposait d'une entrée privée. Côté est, la prison proprement dite, un grand rectangle en granit de cinq étages aux fenêtres barrées de lourdes grilles. Au sud, venaient ensuite les cuisines, comprenant un cellier faisant office de chambre froide.

Un endroit austère, comme il se devait pour une prison. La forteresse de l'Oubli portait bien son nom, l'endroit suintait l'ennui.

Non loin du bâtiment abritant les cuisines, une ouverture ronde et maçonnée d'une sorte de boyau destiné à l'évacuation des déchets avait été creusée dans le sol et surmontée d'une robuste grille fermée d'un cadenas.

La cour était vide. L'heure du dîner était passée depuis longtemps. Les gardes au repos s'étaient retirés dans leur baraquement pour la nuit. Ne restaient éveillés pour accomplir leur devoir, que les guerriers affectés à l'ouverture des portes, à la patrouille intérieure, ainsi que les sentinelles sur le chemin de ronde, le sergent de garde et ses assistants.

Les détenus, pour leur part, affrontaient vainement leurs démons ou leurs désespoirs, ou se plongeaient dans un sommeil tout aussi tourmenté que leur quotidien. Condamnés à tort ou à raison – aucun d'eux n'admettait sa culpabilité –, ils se savaient destinés à finir leurs jours en ce lieu déprimant, au milieu de cette lande perdue. Oubliés de tous, privés de tout soutien.

À l'exception d'un seul.

Tandis que le chariot approchait, son arrivée annoncée par le cri d'une sentinelle, une main gantée apparut entre les barreaux qui fermaient le puits d'évacuation des déchets. La main tâtonna jusqu'à trouver le cadenas. L'autre sortit à son tour, enserrant une curieuse tige cristalline aux reflets cobalt qu'il inséra délicatement dans la serrure. Elle émit alors un

flamboiement azur et, dans un cliquetis à peine audible, le verrou s'ouvrit sous l'effet de sa magie.

La grille s'entrouvrit le temps que la silhouette noirâtre d'un homme se hisse à l'air libre. L'homme sauta sur les pavés, souple et furtif, et s'accroupit dans l'ombre de la margelle.

Le puits descendait en pente aiguë à travers la falaise sur laquelle reposait la forteresse et finissait dans le vide. Il était suicidaire d'escalader la roche jusqu'à l'entrée du puits et normalement impossible de remonter le boyau jusqu'à l'extrémité fermée par la grille. Impossible pour le commun des mortels. Mais celui qui venait de réussir cet exploit n'avait rien de commun. Car si, selon toute logique, personne n'aurait pu remonter par cet accès nauséabond, en escalader les parois volontairement glissantes, l'homme qui venait ainsi de repousser les règles de la normalité était coutumier de ce genre d'exploit.

L'intrus dégrafa la combinaison intégrale de cuir huilé qui le recouvrait et l'avait protégé des miasmes du conduit d'évacuation. Il ôta ses gants terminés de crochets d'acier, puis sa combinaison spéciale, avant de rejeter le tout dans le trou – l'odeur pestilentielle qui s'échappait de ces vêtements souillés aurait risqué de le faire repérer. Puis, l'individu referma la grille en silence.

L'homme était grand, bien découplé, pourvu d'une musculature longiligne. Il était désormais vêtu d'une tenue moulante de combat noire, à poches multiples. Deux dagues reposaient de chaque côté de sa poitrine musclée, retenues par des fourreaux, manches pointant vers le bas.

Sa longue chevelure ramenée en un catogan terminé par une tresse épaisse et sombre aux reflets cuivrés, l'intrus avait le visage teint d'un camouflage gris et noir. Hormis ses yeux gris pâle, ses pommettes anguleuses et son visage allongé, on ne pouvait distinguer ses traits.

Taï-Feng vérifia que son arrivée n'avait été remarquée par personne. Comme prévu, les gardes en poste sur les remparts se trouvaient occupés à surveiller les abords extérieurs de la forteresse, focalisés sur l'arrivée du chariot. Quant aux deux sentinelles postées à l'opposé, elles étaient nonchalamment accoudées à un créneau, l'une fumant un cigare, l'autre la pipe.

D'emblée, Taï-Feng avait su jauger l'humeur ambiante, constatant que la routine suivait son cours. Pour preuve, les deux fumeurs en poste sur le

chemin de ronde ne montraient nullement l'attitude vigilante qui caractérisait tout guerrier d'expérience. Ignorée de tous, juchée dans cette contrée désolée, la forteresse de l'Oubli n'avait connu aucune menace, rien ne venait briser l'ennui du quotidien et forcer les hommes à l'attention ; l'inactivité avait amolli les gardes, c'était incontestable.

Progressant d'ombres en ombres, Taï-Feng rampa jusqu'à se retrouver allongé le long du bâtiment de la prison proprement dite. De là où il se tenait, nul ne pouvait le voir, à moins de lui marcher dessus. Ainsi positionné, aussi immobile qu'un bloc de pierre, doté d'une patience minérale, il attendit la phase suivante du plan établi.

Le crachin venait de cesser. Le véhicule lourdement chargé termina son trajet au pas, histoire de laisser les chevaux récupérer de leur longue course. Comme à chaque fois, les équidés repartiraient après un court repos, d'ici une heure environ, pour effectuer le trajet inverse.

Devant les portes massives, le cocher beugla le mot de passe. Il n'eut pas longtemps à attendre. Il n'était pas un inconnu et, bien que tardive, son arrivée était la bienvenue puisque c'est lui qui livrait la garnison en provisions.

Dans un grincement sourd, les vantaux s'ouvrirent sur l'intérieur.

D'un claquement de langue à ses bêtes, le cocher engagea son véhicule dans l'enceinte. Le chariot pénétra dans une sorte de goulet percé de meurtrières faisant office de sas d'entrée.

Les arrivants abaissèrent la capuche de leurs manteaux. Le conducteur, un homme maigre, de taille moyenne, aux avant-bras noueux et aux cheveux grisonnants, lança un regard nerveux au passager. Celui que se tenait à côté de lui semblait pour sa part totalement détendu. Le visage maculé de terre et de crasse, il était difficile de distinguer grand-chose de ses traits, mis à part son visage jeune au tracé régulier. Ses yeux d'azur luisaient de concentration.

Le passager posa la main sur l'avant-bras du cocher et serra, suffisamment fort et longtemps pour être certain que l'avertissement était bien reçu. Le cocher lui jeta un nouveau coup d'œil, déglutit, puis cria un second mot de passe, et les grilles qui fermaient l'autre extrémité du boyau s'ouvrirent à leur tour.

Curieusement, tandis que le chariot franchissait le seuil, le regard du passager se voila jusqu'à arborer un air délibérément niais.

Les arrivants débouchèrent dans la grande cour intérieure pavée de granit.

Taï-Feng ne bougeait toujours pas de sa cachette, indétectable.

Tandis que le véhicule pénétrait dans la grande cour centrale, le sergent de garde sortit du bâtiment principal. C'était un guerrier ventripotent au teint rubicond, à la chevelure gris fer taillée en brosse, sanglé dans une cotte de mailles dont l'entretien laissait à désirer, recouverte d'un surcot aux couleurs de l'Empire de Lumière pour le moins chiffonné.

Le cocher arrêta le chariot face à un abreuvoir, parallèlement au bâtiment des cuisines.

Les petits yeux injectés de sang du sergent se fixèrent sur les arrivants.

— Sacré temps, hein, Marcos ? Figure-toi qu'ici il a pissé de l'eau toute la journée… mais dis donc, mon vieux, t'es en retard, je t'attendais pour dîner, moi !

— Ah, m'en parle pas ! répliqua le cocher en évitant de croiser le regard du militaire.

Une fois le frein tiré, Marcos descendit de sa banquette et entreprit aussitôt de desserrer les sous-ventrières des chevaux de tête.

Tournant le dos au sous-officier, il reprit à son attention :

— Tu n'imagines pas tout ce qui m'est tombé dessus aujourd'hui… Néllunia est prise par les fièvres, elle est au lit et Vorcis s'est luxé la cheville en chargeant le chariot, il a fallu que je trouve quelqu'un pour le remplacer au dernier moment. Alors voici Itar, mon neveu par alliance. Il fera l'affaire le temps que Vorcis guérisse.

Le sergent de garde connaissait Marcos depuis longtemps et n'avait jamais eu à se méfier de lui. Il n'avait aucune raison de remettre en doute ses assertions, celles-ci pouvant expliquer cet air un peu tendu qu'il affichait. Cela n'empêcha nullement le sous-officier de jauger le neveu, lui jetant un regard signifiant clairement : « Toi, tu fais un pas de travers et je te brise en deux. »

Arborant une expression ahurie, le soi-disant neveu subit l'examen sans broncher. Puis, il s'empressa d'aider le cocher à soulager les chevaux.

Bien malgré lui, Marcos avait menti, répétant le discours qu'on lui avait fait mémoriser. Néllunia n'avait pas la fièvre et Vorcis ne s'était pas le moins du monde tordu la cheville.

Trois hommes en uniforme de l'Empire de Lumière sortirent à leur tour de la prison. Le sergent les interpella aussitôt :

— Allez les gars, déchargez-moi les marchandises, vous savez où les ranger. Et ne traînez pas, comme la dernière fois, on n'a pas toute la nuit !

Les gardes entreprirent de vider le véhicule, prenant soin de le fouiller au passage, comme le voulait la consigne – dans le but de débusquer un éventuel intrus. Ils devaient décharger tout le contenu arrimé à l'arrière : une série de barils de bière, des caissettes de légumes, de viande fraîche, de lard ou de fruits, des sacs de haricots, de farine de blé ou de maïs, des jarres d'huile de lampe, du linge propre.

Chacun des tonneaux serait ouvert, là encore par souci de sécurité, puis refermé. Les gardes allaient devoir transporter les marchandises jusqu'au cellier ; les cuisiniers s'occuperaient de dispatcher le tout lorsqu'ils prendraient leur service.

Le sergent s'adressa ensuite aux arrivants :

— Ils savent ce qu'ils ont à faire, en attendant, puisque tu as loupé le dîner, viens boire un coup dans mon bureau, Marcos, ça te redonnera du cœur au ventre. Amène ton neveu, histoire que je le tienne à l'œil.

Le dénommé Itar suivit les deux autres dans la prison, avec un léger temps de retard.

Pendant ce temps, tout en surveillant le ballet des gardes occupés à transporter les marchandises jusqu'au cellier, Taï-Feng avait vérifié que les sentinelles du chemin de ronde ne regardaient pas dans sa direction. Satisfait de son examen, il se mit en mouvement, rampant vers l'entrée de la prison.

De son côté, Itar avait lui aussi épié les remparts et le déchargement en cours avant de se décider à entrer. S'encadrant sur le seuil de la pièce dans laquelle Marcos et le sergent venaient de pénétrer, il se figea dans l'ouverture, victime d'une toux sonore.

Répondant au signal de son comparse, Taï-Feng, tout aussi vif que silencieux, se rua dans le bâtiment. Le *neveu* se tenait à gauche de l'entrée,

sur le seuil du bureau, bloquant la vue du sergent. Taï-Feng passa rapidement dans son dos et s'enfonça dans le couloir qui lui faisait face. Au passage, il essuya ses bottes sur un tapis afin de ne pas laisser de traces d'humidité. La salle de garde qui suivait était vide, les soldats censés l'occuper justement en train de décharger le chariot. Les autres portes se révélaient fermées.

Sans hésiter, Taï-Feng se dirigea droit sur le fond du couloir. Il semblait savoir parfaitement où diriger ses pas – c'était le cas, d'ailleurs, tout comme le fait qu'il connaissait l'horaire des rondes.

Stoppant devant une première grille, qui donnait sur les escaliers, l'intrus ressortit sa tige cristalline. L'objet luisait toujours de cette douce teinte de cobalt.

Une clé de mana, capable de s'adapter à tous types de serrures, même magiques, objet ô combien rare et précieux. Extrêmement coûteux, donc. Les membres de l'unité avaient dû se résoudre à dépenser la moitié de leur cagnotte rien que pour acquérir l'ustensile magique. Le souci était que le nombre d'utilisations s'avérait limité, et Taï-Feng ignorait quelles étaient les restrictions de sa propre clé. Tant qu'elle arborait sa couleur, elle pouvait fonctionner, il ne savait rien de plus ; le trafiquant qui la lui avait vendue avait eu beau garantir dix utilisations, cela ne voulait rien dire. Cela, cependant, n'ôtait rien à la détermination du guerrier. Il réussirait sa mission, coûte que coûte, que ce soit de manière furtive ou les armes à la main, baignant dans le sang de ses adversaires.

Taï-Feng inséra la tige dans la serrure et la magie fit son office – gardant sa teinte bleutée, signe que la clé fonctionnait toujours. Ouvrant la grille, qu'il rabattit derrière lui, Taï-Feng gravit les premières marches, une part de son esprit occupé à suivre un décompte mental précis, décompte qu'il avait débuté au moment où les gardes commençaient le déchargement du chariot.

Le sergent avait invité les arrivants à se débarrasser de leurs manteaux et à s'asseoir en face de lui, à côté du poêle. Tous trois se tenaient dans une pièce sans aucun élément remarquable ; une table en pin, quatre chaises, deux armoires de rangement, un petit râtelier d'armes. Une baie vitrée donnait sur l'extérieur et permettait au sergent de surveiller la cour sans quitter son siège.

D’un tiroir de son bureau, le sous-officier sortit une bouteille et deux gobelets en étain. Après un instant d’hésitation, il farfouilla au fond du meuble pour en extirper un godet qu’il posa en face du soi-disant neveu.

— De la vieille prune, Marcos. Tu m’en diras des nouvelles.

Le soldat remplit chaque récipient à ras bord et se rencogna dans le fond de sa chaise.

Face au sergent, Marcos aurait pu tout dévoiler, s’écrier que Vorcis, son assistant, reposait dans un fossé boueux, la nuque transpercée d’un méchant coup de dague. Qu’Itar n’était pas du tout son neveu, et qu’une sombre machination était à l’œuvre, dont il était le complice involontaire.

Il l’aurait pu. Il n’en fit rien. Car si Marcos ignorait tout du mobile de celui qui se faisait passer pour un membre de sa parentèle et qui se nommait en vérité Danseur, le cocher était en revanche tout à fait concerné par une chose, un élément crucial : *l’otage*, sa femme, son épouse, son amour, la douce Néllunia. Qu’il aimait trop pour faire quoi que ce soit qui mette sa vie en danger. Il avait vu de près les complices de Danseur, et les avait reconnus pour ce qu’ils étaient, des guerriers impitoyables, bien meilleurs que les gardes de la forteresse. Révéler le subterfuge, c’était condamner Néllunia. Jamais Marcos ne se le permettrait.

— Ah, j’ai oublié de donner à boire aux chevaux, déclara Danseur d’une voix traînante.

Obéissant au rôle qu’on lui avait imposé, le cocher grommela en retour :

— Bougre d’idiot ! Qu’est-ce que tu attends, vas-y !

Récupérant son pardessus, Danseur obtempéra.

— Pas facile à former, hein, les jeunes de nos jours ! ricana le sergent.

— M’en parle pas !

Et Marcos leva son verre pour trinquer avec le chef des gardes, histoire de le garder assis.

Danseur ressortit dans la cour. Il effectuait le même compte mental que Taï-Feng.

Il s’empara d’un seau rangé sur les bas flancs du chariot et s’en alla puiser de l’eau fraîche. Il dut faire plusieurs allers-retours pour abreuver chacun des chevaux. Après leur course, et le fait qu’ils repartiraient d’ici une heure, il était préférable de ne leur donner à boire que par petites quantités, afin d’éviter qu’ils ne soient pas trop gonflés du ventre. Il lui faudrait donc effectuer la manœuvre à plusieurs reprises dans l’heure qui

s’écoulait. Et tandis qu’il s’activait, sans rien en montrer, son regard faussement naïf balayait le chemin de ronde, la cour et les portes, l’entrée de la prison, le ballet des gardes occupés à décharger. Il ne manquait rien, aucun détail.

Il laissa le seau à côté du puits, prêt à resservir, et rentra dans le bureau du sergent.

Durant son absence, une conversation quasi à sens unique s’était ébauchée, altérée de temps à autre par l’alcool fruité qui s’écoulait dans les gorges pour mieux les réchauffer. Le cocher était du genre à écouter plutôt qu’à parler et le sergent n’aimait rien d’autre que le son de sa propre voix. Un équilibre parfait.

Danseur, quant à lui, s’évertua à jouer son rôle de sot, faisant mine d’écouter les paroles du sergent d’un air béat. Danseur avait lu dans les yeux de Marcos que ce dernier ne le trahirait pas ; il lisait en lui à cœur ouvert, le cocher avait bien trop à perdre. Il n’hésiterait donc pas à le laisser seul avec le sergent.

Comme à contrecœur, le faux neveu ressortirait un peu plus tard, prétextant avec raison devoir encore donner à boire aux chevaux. Et de temps à autre, il feignait d’être pris d’une toux rauque.

Pour atteindre son but, Taï-Feng devait à chaque fois traverser un long couloir divisé en deux lignes perpendiculaires percées de portes renforcées – soit trente cellules de détention par niveau – afin d’atteindre l’escalier menant au palier supérieur, sachant que l’accès à chaque étage était barré d’une grille verrouillée.

Le guerrier d’élite en avait débloqué trois autres et grimpait toujours dans les étages.

Sa cible se trouvait au cinquième et dernier étage. Si ses informations étaient exactes, et il n’en doutait pas – il les avait obtenues de la part d’un garde chassé de son poste quelques mois auparavant pour avoir osé adresser la parole à la maîtresse du directeur. Le traître s’était montré avide de prendre sa revanche et vendit tout ce qu’il savait à grand prix. Il ne profita pas bien longtemps de sa richesse puisque Taï-Feng lui brisa la nuque au terme de leur entretien.

Jusqu'ici, l'intrus n'avait rencontré personne. Il savait cependant qu'il croiserait une patrouille avant d'arriver à son but. Cela ne l'inquiétait nullement.

Les couloirs étaient éclairés de torches régulièrement plantées dans les murs, mais trop peu nombreuses pour prodiguer un éclairage parfait. Affligé d'une maîtresse coûteuse, le directeur de la prison avait décidé de rogner sur son budget. Soucieux d'éviter tout gaspillage, du moins ce qu'il considérait comme tel, il avait entre autres jugé plus économe de ne faire allumer qu'une torche sur deux.

Cette alternance de lumière et d'ombre convenait parfaitement à Taï-Feng.

Alors qu'il se servait de sa tige de mana pour ouvrir un nouveau verrou, celui qui menait au troisième étage, le cristal qu'il tenait en main se ternit, son pouvoir définitivement tari.

Tout autre que lui aurait juré de colère ou de dépit. Pas Taï-Feng, dont les traits grimés restèrent de marbre. Rien, ni personne, ne l'empêcherait de mener sa mission à bien, il se l'était juré. Sauf la mort. Et même cette option était inenvisageable.

Il poursuivit son avancée. Arrivé à l'angle du couloir qu'il parcourait, le guerrier entendit un bruit de pas décalés. Deux hommes qui s'approchaient. La patrouille. Taï-Feng recula et se glissa dans une flaque obscure. Collé contre le mur, il s'était figé dans une rigidité parfaite, devenu invisible pour le commun des mortels ; l'un de ses grands talents.

Les bruits de pas se précisèrent. Taï-Feng aurait pu laisser passer le duo mais sa clé de mana avait cessé de fonctionner. Le guerrier s'était préparé à cette éventualité. Pour effectuer leur patrouille, les gardes devaient ouvrir et refermer les grilles, ils étaient forcément en possession d'un passe adéquat. Taï-Feng voulait ce passe.

Pour confirmer sa supposition, l'un des gardes se mit à faire tourner autour de son doigt un trousseau de clés qui cliquetèrent les unes contre les autres.

Comme il le supputait, les deux surveillants débouchèrent du tournant. Tous deux grands et massifs, l'un au crâne rasé, l'autre affublé d'un bouc huilé de frais. Chacun d'eux portait une cotte de mailles recouverte du surcot de l'Empire, une dague de guerre sur une hanche, une matraque en nerf de bœuf sur l'autre.

Les gardes avancèrent à l'angle du couloir, sans se douter une seconde qu'ils étaient devenus des proies, sans repérer la présence du prédateur qui les menaçait. Taï-Feng s'avérait si doué que sa proximité n'éveilla pas la moindre alerte chez les deux hommes.

Toujours en train de compter dans sa tête, il les laissa approcher. Lorsqu'ils arrivèrent à portée, il passa à l'action.

Jaillissant de sa cachette, il bondit tout en dégainant les lames plaquées sur chacun de ses pectoraux dans un fourreau inversé. Deux dagues à l'acier mat.

À peine ses lames en main, il se courba vers l'avant, le haut du corps tendu, les dagues devenues la parfaite extension de ses mains. L'acier fusa, chacune des armes trouvant sa cible. Une frappe double, imparable, simultanée, qui perfora les gorges des deux gardes dans le même temps, exactement au même point d'impact. Ils tombèrent l'un sur l'autre, leurs traits figés à jamais par la surprise.

Taï-Feng se redressa, les sens aux aguets. Aucun cri, ni des étages, ni des cellules. Personne ne l'avait entendu, l'épaisseur des murs étouffant les sons avec une grande efficacité.

Le guerrier d'élite essuya ses lames sur le pantalon d'un cadavre, en rengaina une, puis s'empara du trousseau. S'y trouvaient trois clés de taille différente. Avec la clé la plus petite, Taï-Feng déverrouilla la porte de la cellule la plus proche, avant de l'ouvrir. Il bondit aussitôt sur le prisonnier qui se redressait de sa couchette, le rejeta en arrière d'un coup de coude dans le menton, et s'écrasa sur lui de tout son poids pour le poignarder en plein cœur – il ne pouvait prendre le risque de voir le détenu faire échouer son plan en tentant de se sauver ou de donner l'alerte.

Taï-Feng se redressa et, sans accorder le moindre intérêt à sa victime, alla chercher les cadavres des gardes qu'il ramena l'un après l'autre dans la cellule. Celle-ci n'avait rien de notable, une couchette, une malle en rotin miteuse pour ranger les rechanges, un seau d'eau, un trou d'aisance, et c'était tout. Un sinistre dénuement.

Taï-Feng prit le temps de découper un bon morceau de drap, qu'il trempa dans le seau pour lessiver le couloir du sang des deux gardes qu'il venait d'abattre.

Sa tâche accomplie, il verrouilla la cellule. Dans un surcroît de prudence, il éteignit la torche qui éclairait cette portion de couloir. Enfin, il reprit son

avancée vers le palier supérieur. Toujours parfaitement concentré, les secondes défilaient dans sa tête sans qu'il en ait oublié une seule.

S'arrêtant devant l'escalier du 4e, il essaya la clé de taille moyenne sur la grille. C'était la bonne ; la plus grosse devait ouvrir l'entrée de la prison, au rez-de-chaussée. Taï-Feng détenait à présent un sésame imparable, bien plus sûr que sa clé de mana.

Le cinquième et dernier étage. Le guerrier d'élite allait devoir passer devant une salle de garde. Deux autres Impériaux au moins l'y attendaient, il entendait résonner l'écho de leur conversation.

Taï-Feng ouvrit la grille qui donnait sur le palier avec la plus extrême précaution. Il la referma sans la bloquer et progressa vers l'entrée de la salle. Tout en avançant, il dégrafa un étui circulaire situé de chaque côté de ses hanches. Chaque étui contenait deux étoiles de lancer en acier noir multicouche. Taï-Feng prit une étoile dans chaque main. Un pas après l'autre, il se rapprocha de la salle. Il s'arrêta juste au bord du seuil de la pièce et attendit.

Les gardes conversaient toujours. L'un d'eux partit d'un grand rire. L'autre s'esclaffa à son tour, tout aussi enthousiaste. C'était le bon moment.

Taï-Feng s'encadra dans l'entrée. Les gardes étaient attablés l'un à côté de l'autre devant un pichet de bière à demi vide. Il analysa la position de ses cibles en un battement de paupières. Ses mains armées s'abaissèrent d'un mouvement sec, relâchant ses étoiles de jet. Distraits par leur éclat de rire, les Impériaux n'eurent pas le temps de réagir. L'acier noir atteignit le premier garde par le travers du cou et le second en pleine bouche.

Les Impériaux basculèrent de leurs chaises.

Taï-Feng entra dans la salle. Une porte s'ouvrit sur sa gauche. Sortant des toilettes, le troisième garde marqua un temps d'arrêt causé par la surprise, puis ouvrit sa bouche pour beugler l'alarme. Taï-Feng se détendit de tout son long et frappa le surveillant de ses doigts raidis. Le larynx écrasé par l'impact, le garde devint cramoisi, crachotant dans l'espoir de faire entrer l'oxygène dans ses poumons. Taï-Feng le fit se plier en deux d'un coup de genou dans l'estomac, et tandis que l'homme se courbait en avant, il l'empoigna par le cou avant de lui briser la nuque d'une torsion.

Le guerrier d'élite alla récupérer ses étoiles de lancer. Ces dépouilles-là, il n'avait pas besoin de les cacher. Il arrivait à destination.

Sans perdre de temps, Taï-Feng ressortit de la salle et emprunta le couloir jusqu'au bout. La dernière porte, sur la droite. Et derrière, il l'espérait, l'objet de sa si longue quête.

Le guerrier posa la main sur le judas mais suspendit son geste et finalement déverrouilla la lourde porte, retenant son souffle.

Il avait craint de retrouver un homme brisé par la détention, un fantôme, un vieillard qui ne serait plus que le souvenir de celui que tous ceux de l'unité révéraient.

Les yeux de Taï-Feng brillèrent de fierté en constatant à quel point sa peur se révélait infondée. Au milieu d'une cellule tout aussi austère que la précédente, se tenait le colonel Vargh Loken, chef de l'unité des Chiens de Guerre.

Puissant. Féroce. Insoumis.

Vargh Loken. Vargh le Noir. Vêtu d'un pantalon orangé en épaisse cotonnade, de sandales de cuir éraflées. Occupé à faire des tractions. La lumière des lunes, à travers une fenêtre grillagée d'acier, inondait son corps en plein effort. Les muscles de ses dorsaux se nouaient et se dénouaient, d'une densité remarquable.

Taï-Feng retint un petit rire. Il aurait dû se douter que son chef ne se laisserait jamais briser.

C'était la meilleure des nouvelles, même s'il restait encore à le faire sortir de la forteresse de l'Oubli. Le décompte mental qu'avait entamé Taï-Feng au déchargement du chariot d'approvisionnement, courait toujours, parfaitement égrené dans son esprit.

Si le plan initial ne marchait pas, il lui restait d'autres alternatives, plus risquées, et sans doute sanglantes. Il verrait bien.

Celui qu'il était venu chercher se redressa enfin, ayant achevé sa série. Des rides supplémentaires sur son large visage, les tempes à peine grisonnantes, et voilà tout ce qui avait changé chez lui.

Un collier, une sorte de pierre rugueuse, ornait son cou épais. Taï-Feng avait déjà vu ce genre d'artefact. Il savait que le collier interdisait à Vargh d'utiliser son pouvoir d'Adepte.

— Tu en as mis du temps, énonça Vargh le Noir, les traits imperturbables.

— Parce que tu crois que l'Empire a claironné ton lieu d'incarcération ? répliqua Taï-Feng dans un phrasé chantant propre à ceux de sa race. Tu étais au secret, Colonel, et ça nous a coûté cher d'apprendre où exactement. D'autant plus qu'ils t'ont changé de place régulièrement, ce qui n'a fait que complexifier nos recherches.

Sans plus attendre, le captif s'avança jusqu'à son sauveur. Les deux guerriers se saisirent vigoureusement l'avant-bras en guise de salut. Ils se toisèrent sans rien dire. Il n'y avait nul besoin de mots pour décrire ce qu'ils ressentaient, l'un et l'autre, à enfin se retrouver.

Vargh Loken se révélait plus petit que Taï-Feng mais plus puissamment bâti. Son corps semblait vibrer d'énergie. Il avait besoin d'un bon bain mais semblait en pleine possession de ses moyens. Il avait dû s'exercer dur, tous les jours depuis son arrestation, pour conserver une telle forme physique.

Le captif avait le corps couvert de poils noirs, une pilosité abondante mais pas excessive qui ne faisait que renforcer sa virilité brute. Des cheveux et une barbe de jais, hirsutes et mal taillés. De gros sourcils. Des yeux noirs, intimidants, qui semblaient tout mémoriser. Un nez épais, une bouche large et rouge. Une mâchoire carrée aux maxillaires marqués.

Ils finirent par se lâcher. Puis, Vargh Loken martela l'épaule de son second d'une bourrade amicale :

— Je n'espérais plus vraiment te revoir, mon frère.

— Moi, je n'ai jamais cessé d'espérer, Vargh. Je savais que je te retrouverais.

Taï-Feng marqua une pause avant d'ajouter :

— Il nous a fallu graisser pas mal de pattes, pour te retrouver et pour obtenir les plans de la forteresse, figure-toi. Sans parler de trouver un moyen de pression pour entrer, et du temps nécessaire à préparer notre action. Qui m'a enseigné qu'il fallait soigneusement préparer nos actions ? C'est toi, Vargh. Alors oui, ça a pris du temps.

— Tu es seul ?

— Il y a Danseur en bas, comme leurre. Les autres s'occupent de notre otage.

— Quel moyen de pression as-tu trouvé ?

Taï-Feng s'assit en tailleur, dos contre un mur.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda son supérieur.

— Tu sembles avoir plus envie de discuter que de sortir d'ici, alors je m'installe à mon aise.

— Mécréant de sauvage, si tu savais comme ton ironie m'a manqué, ricana doucement l'officier. J'imagine que tu as tout prévu ?

— Voyons, Colonel, riposta Taï-Feng avec un rictus faussement indigné, tu veux me vexer ?

Le guerrier d'élite se releva et reprit :

— Allez, viens.

Les deux hommes repartirent dans la salle de garde, y firent arrêt le temps que Vargh se change, empruntant la tenue de l'un des cadavres. Il se sentait un peu à l'étroit dans ses nouveaux vêtements, mais c'était bien moins repérable que son uniforme crasseux de prisonnier. L'ancien officier essaya deux séries de bottes avant de trouver une paire qui lui convienne à peu près.

Pendant ce temps, sans pour autant oublier son décompte, Taï-Feng lui résuma ce qu'il avait prévu pour la suite.

Au terme du rapport, Vargh Loken montra son collier et demanda :

— Tu peux m'enlever ça ?

Taï-Feng secoua la tête :

— J'avais une clé de mana mais elle m'a lâché en cours de route.

Vargh boucla le ceinturon de l'un des gardes à sa hanche – délaissant la matraque qu'il jugea trop encombrante.

— Tant pis, on verra ça plus tard. Il nous reste combien de temps ?

— Assez… si tout se passe bien.

Ils repartirent vers les étages inférieurs. Sans traîner et sans faire de bruit, comme ils l'avaient tous deux appris au cours d'un entraînement spécifique de longue haleine, réservé à l'élite des soldats de l'Empire de Lumière.

Pour espérer quitter la prison sans heurts, il leur restait à atteindre l'arrière du chariot et s'y camoufler sans se faire repérer. Il ne fallait donc pas rater le départ du véhicule. Le changement de garde ne devait pas s'effectuer avant la prochaine heure, d'après les renseignements de Taï-Feng.

Tout se déroulait comme prévu.

En bas, dans la cour, le déchargement s'était achevé. Ensuite, les gardes avaient poursuivi leurs efforts en remplissant l'arrière du chariot avec les barils, les tonnelets, les sacs et les caissettes vides, qui seraient remplis pour la prochaine livraison. Grâce à Danseur, les chevaux avaient suffisamment bu et récupéré. Leur tâche terminée, les surveillants rentrèrent dans leur salle de repos et s'allongèrent pour un moment de détente qu'ils estimaient bien mérité. Danseur avait vérifié une fois de plus dans le regard peu assuré du cocher que ce dernier se révélait toujours aussi docile.

Occupé à déguster son alcool de prune, le sergent n'avait rien remarqué de son manège. Le sous-officier ne s'étonnait pas de la posture peu expansive de Marcos, il savait l'homme timide. L'air inquiet du cocher, il le mettait sur le compte de son inquiétude pour son épouse, dont il le savait profondément épris. Ce dont il se moquait parfaitement, d'ailleurs. Marcos n'était pour lui rien d'autre qu'un camarade de boisson occasionnel.

Taï-Feng et Vargh Loken venaient d'arriver au rez-de-chaussée. Taï-Feng attendit que la porte de la salle de repos se fût refermée pour entrouvrir la grille.

Du bureau occupé par le sergent lui parvinrent les toussotements répétés de Danseur. Signal que ce dernier était toujours dans le bureau avec le cocher et le sous-officier. Taï-Feng fit signe à Vargh d'attendre. Le minutage se révélait parfait.

Il était temps pour Marcos et son soi-disant assistant de repartir. Marcos remit son manteau désormais sec. Le sergent referma sa bouteille de prune presque vide et la rangea dans son tiroir. Il lâcha un rot sonore qui le fit rire puis se redressa pour raccompagner les livreurs à leur véhicule.

Tous trois sortirent sur le perron et rejoignirent le chariot.

Taï-Feng et Vargh Loken en profitèrent pour s'engager dans le couloir.

Le sergent inspecta une dernière fois l'intérieur du véhicule, comme le voulaient les règles de sécurité. Il ne releva rien de suspect.

Il redescendit pesamment du chariot.

— C'est bon, Marcos, tu peux y aller. À la semaine prochaine, mon gars. Et merci pour la causette !

Danseur laissa le cocher prendre place sur sa banquette. Les chevaux étaient prêts au départ.

D’une voix grasse, le sergent donna l’ordre d’ouvrir les portes.

Danseur allait fermer le hayon du chariot. Comme saisi d’une inspiration, il suspendit son geste et se tourna vers le sous-officier. Fouillant dans son manteau de pluie, il en ressortit une flasque recouverte d’un étui en cuir. Agitant l’objet sous le nez du sous-officier, il l’entraîna un peu à l’écart. Il dévissa le capuchon, dévoilant un arôme inimitable.

— Du cognac et du meilleur. Allez, sergent, un dernier coup, pour la route.

— Tu sais, fiston, je commence à te trouver sympathique, rétorqua le militaire, l’œil allumé par la convoitise.

Danseur tendit la main et le sergent s’empara aussitôt de la flasque. Le chef des gardes leva les yeux, et avisa les deux sentinelles qui regardaient en direction du chariot.

Dérangé dans sa dégustation, il s’exclama à l’attention des importuns :

— Qu’est-ce que vous foutez là-haut tous les deux ? Allez donc monter la garde dans vos guérites, sur le rempart est, et que ça saute !

Les sentinelles s’éloignant en leur tournant le dos, il n’y avait plus que le sergent pour surveiller la cour. Le sous-officier avala une bonne rasade de cognac. Danseur pour une fois n’avait pas menti, le breuvage était de première qualité.

Le regard brillant, le sergent émit un nouveau rot puis s’exclama :

— Toi, petit, si tu ramènes ce genre de douceur, tu pourras revenir ici quand tu veux, hein ? Désormais, on est des potes, toi et moi.

Danseur reprit le flacon pour à son tour prendre une gorgée. Du coin de l’œil, il venait d’apercevoir la tête de Taï-Feng qui dépassait furtivement de l’entrée de la prison. C’était le moment de parachever son rôle de leurre.

Le soi-disant neveu porta le goulot à sa bouche et fit mine de boire trop vite. Feignant de s’étouffer, Danseur recracha brusquement sa gorgée d’alcool, et se cassa en deux vers le sol, plié par une formidable quinte de toux, pire encore que les précédentes. Le sergent se pencha sur lui pour tapoter son dos et l’aider à retrouver son souffle, secoué par le rire. Danseur avait pris soin de l’orienter dos à l’embrasure de la prison.

Dans la seconde qui suivit, Taï-Feng apparut sur le seuil du bâtiment. Le guerrier vérifia que le chemin de ronde était dégagé et fit signe à son colonel de sortir.

Orienté par Taï-Feng, Vargh Loken se glissa le long du chariot, toujours dans le dos du sous-officier.

Danseur se redressa, pivota légèrement pour détourner une nouvelle fois l'attention du sergent, puis s'abandonna dans une redoutable crise de toux.

Les deux fuyards se hissèrent à l'arrière du véhicule et se glissèrent derrière une série de barils.

Le manège de Danseur avait fonctionné à merveille, leurrant la vigilance approximative du sergent, sa toux répétée couvrant parfaitement l'installation de ses deux complices, à présent tassés derrière les tonneaux vides.

— Eh bien mon gars, t'es un sacré numéro, toi ! déclara le chef des gardes.

La farce pouvait cesser. Danseur se permit enfin de récupérer son souffle, ce qu'il fit progressivement mais sans trop tarder.

— Gardez-la, dit-il en offrant la flasque au garde-chiourme, moi, ça me rend trop malade. Je crois que j'ai dépassé la dose, sans parler de la crève. Faut vraiment que je me mette au lit.

Salué par le sergent, Danseur ferma enfin le hayon du chariot et s'en alla rejoindre Marcos. Le cocher n'avait rien dit depuis qu'il était dehors, il se contentait de regarder ses mains qu'il frottait l'une contre l'autre, encore et encore. Il regarda celui qui se prétendait son neveu encore plus nerveusement qu'auparavant.

— Tout va bien, lui murmura Danseur en lui tapotant le genou.

Apaiser le cocher ne pourrait pas leur faire de mal. Au contraire, toute cette pression que Marcos endurait ne devait surtout pas exploser alors qu'ils touchaient au but.

D'un mouvement du menton, Danseur lui ordonna le départ. Son regard avait retrouvé toute sa clarté. Il avait perdu tout air débonnaire, de nouveau menaçant. Marcos se sentit inondé d'une sueur glacée. Menacé par le regard de Danseur, il saisit les rênes, puis son fouet, qu'il fit claquer.

Obéissants, avides de cavalcade, les chevaux s'ébranlèrent puissamment. Ils se montraient d'autant plus enthousiastes que leur charge s'était nettement allégée et que pour le voyage de retour, ils allaient galoper dans le bon sens de la pente jusqu'aux basses-terres.

De son côté, oublieux de son devoir, la flasque de cognac à la main, le sergent s'empressa de rentrer dans son bureau, qu'il ferma à double tour

afin de ne pas être dérangé. Déguster un tel nectar ne supporterait aucune intervention oiseuse.

Voilà qui rompait agréablement la monotonie de ses soirées.

Les portes des deux sas se refermèrent l'une après l'autre dans un claquement sourd. Sous les encouragements de Marcos, le chariot prit de la vitesse dès qu'il déboucha sur la route.

La pluie avait repris sous forme de bruine, le vent à nouveau giflait leurs visages. Debout dans le chariot qui filait au galop, Danseur avait écarté les bras en grand, il riait, son visage triomphant offert aux pleurs du ciel. Il riait à gorge déployée tandis qu'il s'éloignait de la forteresse de l'Oubli.

Vargh Loken était libre !

L'absence de la patrouille abattue par Taï-Feng dans les étages finirait par être découverte et l'alerte serait donnée. Les fuyards devaient mettre le plus de distance possible entre eux et leurs poursuivants à venir. Or, le lourd véhicule ne ferait que les ralentir. Et avant de disparaître de la région, les trois guerriers devaient récupérer leurs camarades.

Une fois totalement hors de vue de la prison, Danseur ordonna à Marcos de bifurquer au premier chemin de traverse venu et d'arrêter le chariot sous le couvert d'un épais bosquet planté au milieu d'une combe renflée.

Une fois le chariot immobilisé, Danseur obligea le cocher à mettre pied à terre.

De son côté, à peine descendu du véhicule, Taï-Feng se pressa d'ôter leurs harnais aux chevaux.

Vargh Loken descendit à son tour et se trouva face à Danseur. Le regard brillant de joie, Danseur salua son chef d'un petit signe de tête. Vargh répondit de la même manière. Le temps de vraies retrouvailles viendrait plus tard.

Vargh Loken se tourna vers le cocher. Ce dernier regardait dans le vide, tétanisé. Incapable du moindre mouvement, de la moindre décision. L'infortuné n'osait penser à ce qui allait leur arriver, sa femme et lui.

Le chef des Chiens de Guerre avait jaugé Marcos en quelques secondes. Le cocher n'était qu'un mouton apeuré. Il en savait bien peu sur eux mais

c'était déjà trop.

Le colonel fit un signe du menton à l'attention de Danseur. Ce dernier s'attendait à ce signal. Il se dressa derrière Marcos, lui releva le menton d'un geste sec et lui trancha prestement la gorge de sa vilaine dague crantée.

Taï-Feng avait fini de préparer les chevaux pour qu'ils soient montés. Il bondit sur le dos de sa monture avec la souplesse qui le caractérisait.

Danseur cracha sur la dépouille du cocher et sauta à son tour sur un cheval. Vargh l'imita.

— Les autres nous attendent, indiqua Taï-Feng au colonel. Il reste le cas de l'otage.

— Je verrai sur place, décida Vargh.

Ils emmenèrent avec eux les chevaux restant. Ceux-ci leur serviraient de montures de rechange et leur permettraient ainsi de conserver leur avance.

Éclairés des rayons lunaires, les trois guerriers galopèrent dans la nuit, en direction des basses-terres. Ils évitèrent la route, préférant traverser la lande, s'abritant autant que possible sous le couvert des replis du terrain, des bosquets épars d'acacias, des ravines qui creusaient la terre de leurs plis rocailleux.

Une fois dans les basses-terres, ils enfourchèrent leurs montures de rechange, libérèrent les autres et repartirent dans la foulée.

Leur périple prit fin en haut d'une colline plantée de bouleaux au pied de laquelle s'étirait un ruisseau sinueux.

Une ferme était dressée là, non loin d'un bois de chênes noirs ; trois bâtiments érigés en U, l'habitation proprement dite, une grange et enfin une espèce d'auvent sous lequel on avait mis des peaux à sécher. À l'arrière, un potager, un enclos à poules et un saloir.

Après un hochement de tête de Vargh à son attention, Taï-Feng démonta et partit en éclaireur, laissant parler ses sens pour détecter un danger éventuel. Il gagna les abords de la ferme, sans se presser, sans se faire voir. Il ne repéra rien de suspect.

Satisfait, le guerrier se retourna pour faire son rapport au colonel – il se contenta pour cela d'agiter sa main vers l'avant. Vargh opina en retour avant

de se tourner vers Danseur.

Ce dernier talonna doucement les flancs de son cheval et l'engagea de biais dans la pente.

Il s'approcha sans se cacher de la ferme, bien conscient que le trot de sa monture devait avoir été entendu.

S'approchant de la maison, il imita le cri de la chevêche, qu'il réitéra selon un rythme précis, convenu à l'avance.

Répondant au signal, un homme sortit sur le perron. Vêtu de cuir sombre, il était cagoulé.

Une fois bien en vue, il tapota le haut de son crâne. La réponse attendue, preuve que tout allait bien.

Vargh et Taï-Feng se rejoignirent devant la maison.

Vargh Loken rangea sa monture devant le perron. L'homme qui se tenait en face de lui le salua – un geste résolument militaire. Vargh lui rendit son salut, un petit sourire aux lèvres. Il le reconnaissait rien qu'à sa longue et maigre silhouette.

— L'otage ? demanda-t-il.

— Elle est attachée sur son lit, avec un bâillon. Elle ne nous a posé aucun souci.

— Elle a vu vos visages ?

— Non, Vargh, nous avons fait bien attention. Et nous n'avons jamais parlé devant elle à voix haute. Elle ne connaît rien de nous, pas même le son de nos voix.

— Des enfants ?

L'homme secoua la tête.

Vargh répliqua :

— Soit, elle vivra. Va chercher les autres à l'intérieur, Abbeyth. On dégage.

Le colonel pouvait se permettre ce geste de clémence. Cependant, il se promit que ce serait le dernier du genre avant longtemps. Pour mener son plan à bien, il ne devrait se permettre aucune faiblesse.

Les deux cavaliers mirent pied à terre et ôtèrent les harnachements de leurs chevaux, laissant les équidés libres d'aller s'abreuver au ruisseau. Danseur se rendit dans l'étable. L'y attendaient des montures fraîches, déjà sellées, qu'il mena au dehors en tirant leurs brides.

Le cheval choisi pour Vargh Loken était un étalon à robe fumée, taillé pour la vitesse, d'allure magnifique. Exactement le genre à lui plaire, ce que savaient bien ses hommes. D'un hochement de tête, l'officier annonça qu'il appréciait l'attention.

Vargh se mit en selle, à l'instar de Danseur et de Taï-Feng.

La porte de l'habitation s'ouvrit. Deux guerriers cagoulés en sortirent et enfourchèrent les chevaux restants.

C'est alors que Vargh Loken se rendit compte que quelque chose clochait.

Devançant sa question, Taï-Feng souffla :

— Vargh, plus tard, le temps presse.

CHAPITRE 1

Tandis que la pluie se tarissait, Vargh et ses complices avaient dépassé les basses-terres, chevauchant toujours sous le couvert des bois ou des ravines qu'ils rencontraient. À présent certains d'avoir déjoué les poursuites, ils pouvaient s'octroyer un peu de détente. En conséquence, ils firent halte au bord d'un paisible ruisseau, dans un bois bien à l'écart des routes. Organisés, les fuyards disposaient dans leurs sacoches ou leurs gibecières de tout le nécessaire pour camper.

Délaissant ses camarades, Vargh Loken savoura sa première soirée de liberté en se lavant longuement dans le cours d'eau, sans se soucier du froid, et tout en mastiquant un morceau de viande séchée. Une fois propre, son épaisse chevelure de jais peignée en arrière, il passa la tenue que Danseur lui avait apportée. Un ensemble pourpoint-pantalon, avec des bottes cuissardes, le tout en cuir de buffle noir. Un grand manteau et un béret noirs complétaient sa tenue.

Seul souci, l'officier déchu portait toujours son étrange collier de pierre et aucun de ses comparses n'était en mesure de le lui ôter.

Enfin, le colonel se retourna vers les membres de son unité.

Installés devant un feu sans fumée, leurs visages radieux, rougeoyants sous le ballet modeste des flammes, les Chiens de Guerre baignaient dans une douce euphorie. Ils avaient réussi leur pari, sans aucune perte. Sans doute la mission la plus importante de leur carrière mouvementée. Libérer leur chef, leur maître, leur icône, leur dieu : Vargh le Noir.

De son œil intransigeant, Vargh Loken contempla ses hommes. Il ne les avait pas vus depuis des années. Le passage du temps avait certes creusé

leurs traits mais ne les avait pas amollis du tout. Il n'en avait pas moins espéré de leur part. Vargh céda à une bouffée de satisfaction. C'était tangible pour un regard exercé, ces hommes si rudes, ces guerriers, ces soldats, étaient soudés par un lien puissant. Bien plus puissant que le respect de l'Empereur ou de la hiérarchie. Ils avaient subi ensemble le feu de la guerre, s'y étaient baignés, brûlés, pour en renaître encore plus redoutables. Les Chiens de Guerre, ses Chiens : une fratrie forgée d'acier le plus pur.

Grâce à lui.

Mais contrairement aux soldats de son unité, le colonel ne cédait pas à l'exaltation ambiante. Hors de question pour lui de se détendre, de se laisser aller. Il y songerait peut-être, plus tard. Lorsqu'il aurait consommé sa vengeance.

De leur côté, Taï-Feng et Danseur avaient également pris le temps de se laver, tout en respectant l'intimité de leur chef.

Débarrassé de son grimage furtif, Taï-Feng avait en outre entrepris de raser un début de barbe à l'aide de l'une de ses dagues ; il ne supportait pas le contact des poils sur ses joues. Le guerrier arborait des traits anguleux, un visage tout en méplats. Un tatouage runique tracé à l'encre noire, en demi-lune, partait de sa tempe pour atteindre le haut de sa pommette droite.

Ce tatouage, sa peau dorée, ses yeux en amande, sa longue chevelure couleur auburn foncé, le définissaient comme un natif des îles Kelash, une peuplade du sud réputée pour son indépendance et sa férocité au combat. Bon nombre des Kelash étaient venus sur le continent et s'étaient dévoyés au contact de la civilisation, embauchés surtout comme marins ou mercenaires. Taï-Feng, pour sa part, avait croisé la route de Vargh Loken et appris de lui à devenir un combattant d'élite, bien supérieur aux hommes de son peuple, à la réputation pourtant bien trempée.

Danseur. Les cheveux blonds coupés court, les yeux bleu clair, mince et musclé, Danseur avait gardé un visage à l'éternelle jeunesse, caprice de la génétique, contrairement à ses camarades. Et pourtant, il avait leur âge. Un visage non seulement jeune mais séduisant. Une bouche gourmande. Le blond était bel homme et savait en jouer. Hélas pour elles, les femmes se montraient bien souvent réceptives à son charme. Celles qui l'avaient suivi l'avaient toutes regretté. Douloureusement regretté. Danseur aimait faire

souffrir et c'était lui qui s'occupait des interrogatoires, en mission, lorsque le besoin s'en faisait sentir. Il excellait dans cette tâche, tout comme dans l'art de tuer.

Danseur avait deux types de sourires. Reflet de sa véritable personnalité, le vrai n'avait rien de plaisant.

Restaient les deux autres guerriers de l'unité encore en vie.

Musculature agressive, gonflée par le maniement répété des poids, les cheveux en brosse, Böker était un colosse aux traits agressifs, couturé de cicatrices, qui semblait défier le monde entier à chacune de ses inspirations. Le guerrier n'avait presque pas de cou, sa tête ronde comme directement vissée dans le creux de ses larges épaules. Et lorsqu'il voulait regarder de côté, il devait se tourner d'un bloc. Ce n'était pas le plus intelligent du groupe, incapable d'initiative ou de réflexion, mais il était fiable. On lui donnait un ordre, il l'exécutait. Parfaitement. Sans jamais faillir. Le doute n'avait aucune prise sur lui. Ni la peur. Böker était une masse qui avançait, un tas de muscles ambulant d'une densité incroyable, balayant tout sur son passage. Il suffisait de lui donner la direction.

Abbeyth. Celui qui semblait le plus vieux du groupe. Une barbe touffue poivre et sel, le crâne tonsuré surmonté d'un front bombé, il était tout à la fois maigre et noueux. Les yeux mi-clos, comme s'il allait s'assoupir dans les secondes à venir, toujours d'humeur égale, Abbeyth contemplait le monde sans rien délivrer de ses sentiments. Son regard rêveur, néanmoins, son aura débonnaire, n'étaient qu'une façade. Abbeyth tuait vite, bien et sans sourciller.

De tous les membres de l'unité, le guerrier kelash était le seul d'entre eux à ne pas dépasser la cinquantaine.

Les ayant suffisamment jaugés, Vargh revint vers le feu. Au retour du colonel, les Chiens de Guerre se redressèrent d'un même ensemble.

Vargh les dévisagea, l'un après l'autre, certain de leur attention.

— Du plus profond de mon âme, merci à vous tous, leur dit-il simplement, vous m'offrez une seconde vie.

Les guerriers n'en attendaient pas plus en guise de louanges. Ils avaient trop enduré ensemble pour avoir besoin de plus.

— Et maintenant, Vargh ? s'enquit Danseur.

L'officier déchu prit une inspiration. Le temps était venu de leur parler. De leur faire partager son but, sa croisade. Il leur fit signe de se rasseoir

avant de déclarer :

— Vous savez ce que j'ai subi, enduré, toutes ces années, ou du moins vous pouvez aisément l'imaginer. Vous connaissez l'injustice que j'ai vécue. Et vous me connaissez bien assez pour savoir que je ne vais pas rester sans rien faire, maintenant que je suis libre… Alors si vous me suivez, comme vous l'avez fait par le passé, et comme je l'espère, ce sera pour une nouvelle mission. Mais pas n'importe laquelle. Cette fois, je vais m'attaquer rien de moins qu'à l'Empire de Lumière, notre patrie sur laquelle je crache à présent ! Ils m'ont trahi, dépouillé de tout, m'ont fait enfermer toutes ces années… Ils auraient dû m'exécuter ! À présent, c'est à moi de répliquer et je vais le faire, croyez-moi… La guerre… Ma guerre… Notre guerre… Je n'ai rien d'autre et je ne veux rien d'autre.

Vargh leur laissa le temps de digérer ses paroles, de soupeser le défi qu'il leur proposait puis poursuivit :

— Nous ne partons pas favoris, je vous préviens. Cependant, sachez que ce que j'ai en tête n'a rien d'une mission suicide. Bien au contraire, j'ai eu tout le temps de réfléchir, de planifier soigneusement ma vengeance, aussi j'espère bien m'en tirer en vie et m'en tirer riche, qui plus est, vraiment riche… et vous aussi, si vous m'accompagnez. Maintenant, vous avez un choix à faire : êtes-vous avec moi ? Êtes-vous prêts à redevenir des Chiens de Guerre ? Prenez le temps d'y réfléchir avant de donner votre réponse

— Pas la peine d'y réfléchir, s'exclama aussitôt Böker. Puissant de Lumière ou des Ténèbres, ou Seigneur des sept Cercles de l'Enfer, je m'en moque ! Je te suivrai n'importe où, Colonel. Tu me dis qui je dois tuer, et je tue. Rien de plus, rien de moins.

Les autres échangèrent un regard, et Danseur annonça :

— Nous sommes tous d'accord, Vargh, et tu le sais très bien, nous te suivrons où que tu ailles, comme toujours. Nous n'avons qu'une patrie, et c'est toi. Tu n'as qu'à donner les ordres.

Abbeyth opina à son tour, un sourire faussement pacifique sur les lèvres. Quant à Taï-Feng, il n'avait nul besoin de s'exprimer. Il était tout à la fois le fils, le frère et le second de Vargh. Il avait même incarné sa conscience en certaines occasions.

Vargh Loken éclata d'un rire viril et sonore :

— J'espérais bien une telle réponse, mais ça fait plaisir à entendre !

Ils se regardèrent les uns les autres, leur lien renforcé par un objectif commun qui les rendaient de nouveau soudés, complets. Ce qu'ils avaient le plus espéré se produisait : les Chiens de Guerre se reformaient, avec une nouvelle guerre à mener !

Vargh ne perdit rien de cette entente sacrée. Il partageait le même sentiment que ses hommes. Il en était le catalyseur.

Parfait.

Le colonel se redressa et fit quelques pas à l'écart. Couvé par les regards emplis de respect de ses subordonnés, il leva les yeux vers le ciel qui commençait à s'éclaircir.

Il contint le cri de triomphe qu'il brûlait de clamer et resta ainsi une bonne minute, perdu dans ses pensées, le corps fourmillant d'une énergie communicative. Il se sentait encore plus fort désormais.

Il avait enfin l'occasion de régler ses comptes. Après toutes ces années de détention, d'oubli, à ressasser, à ne penser qu'à une chose, sa revanche. Une obsession sur laquelle il s'était appuyé pour tenir, pour ne jamais abdiquer, ni physiquement, ni mentalement. Pas une seconde.

Des années d'isolement, de routine, qu'il avait occupées à mettre en place le plan qu'il avait tenu à parfaire dans ses moindres détails, à forger telle une arme acérée.

Lui qui avait toujours bataillé pour l'Empire, sa patrie, puis qui avait été trahi, perdu, allait enfin pouvoir prendre sa revanche.

Et pour cela, il avait tout prévu.

Vargh le Noir, le colonel des Chiens de Guerre, était ivre d'une joie carnassière qu'il pouvait enfin réveiller.

Priam, je vais te faire pleurer des larmes de sang !

Le ragoût préparé par Abbeyth était prêt. Ce dernier appela son chef pour manger. Vargh sortit de sa transe et revint auprès de ses guerriers. Danseur lui tendit une écuelle fumante et un morceau de pain noir. Le Colonel le remercia d'un signe de tête mais au lieu de commencer à manger, il se tourna vers Taï-Feng :

— Tu vas enfin me dire où est passé Corín ?

Les visages de ses hommes se rembrunirent. Vargh fronça les sourcils. Celui qu'il venait d'évoquer, le dernier membre en vie de l'unité, occupait

une place prépondérante dans la mise en œuvre de son plan de guerre.

— Ah, tu fais bien d'en parler… c'est que justement on a un *problème* avec Corín, souffla le Kelash.

CHAPITRE 2

Un visage au teint blafard encadré d'une masse emmêlée de cheveux mi-longs, poisseux et grisonnants, des yeux marron clair au cristallin injecté de sang, la bouche perpétuellement tordue comme s'il ricanait d'une farce macabre connue de lui seul. Lui qui naguère avait été un exemple d'élégance et de propreté, sentait la sueur, suintait l'abattement.

Corín Main-Rouge, mage de combat éprouvé, maître en sorcellerie d'assaut, en son temps terreur des Ténébreux, n'était plus qu'une loque. Un pitoyable rebut de ce qu'il avait si brillamment incarné des années auparavant.

Allongé sur le flanc, son corps amaigri reposant sur un lit de coussins pourpre, il tenait entre ses doigts fins et tremblants une longue pipe noire d'où s'échappaient des volutes vaporeuses.

L'odeur âcre du mithass noir l'environnait. La drogue emplissait ses poumons, abrutissait son esprit, l'inondant d'une béatitude ouatée qui le laissait sans énergie. Une béatitude certes temporaire mais qui, lorsqu'elle était opérante, valait pour son âme tourmentée toutes les richesses possibles.

C'était l'échappatoire qu'il avait recherchée. La méthode la plus efficace pour repousser les cauchemars, les spectres du passé, le poids du remords. Pour lui interdire l'usage de son Pouvoir, source de son martyre.

Corín reprit une profonde inspiration qui fit rougeoyer la boulette de drogue d'un brun pâteux.

Il venait d'en acheter un plein galet et, autant que possible, espérait le faire durer. Il lui restait assez de licornes pour subvenir à ses besoins durant

un mois. Après ? Peu lui importait. Il n'avait plus d'avenir, il en était convaincu. Quant à son présent, il était contenu dans sa pipe.

Corín ne se voyait pas d'autre choix.

Il avait pensé mettre fin à ses jours, en avait soigneusement pesé l'idée, maintes fois. À chaque fois, il avait reculé. Sans vraiment chercher à savoir pourquoi.

Par lâcheté ? Parce qu'une mort rapide serait une expiation bien trop douce pour répondre de ses péchés ?

Nullement par espoir, en tout cas. L'espoir était devenu hors de portée, balayé, à l'instar de son amour-propre. Aussi inaccessible que le sommet d'une montagne pour un cul-de-jatte.

Somme toute, Corín se sentait à sa place en ce lieu perdu. La tenancière qui pourvoyait à ses besoins en drogue lui louait également une chambre dans un bâtiment attenant, un recoin austère qui lui convenait parfaitement. Ses besoins se retrouvaient réduits à leur strict minimum. Manger, boire, suffisamment pour que son corps soit en état de marche. Pisser et déféquer. Se droguer.

Le petit homme se tenait dans l'une des dix alcôves érigées sur la largeur de l'arrière-salle, séparées les unes des autres à l'aide de drapés en fausses soieries qui tombaient du plafond jusqu'à caresser le plancher de pin grossier.

Chacune des alcôves était occupée. L'usage du mithass noir était fort prisé sur les Territoires-Francs. L'abrutissement conféré par la drogue permettait d'oublier les tracas, les peines ou les frustrations. Du moins pendant un temps.

Dame Ma gérait également un bordel situé au premier étage de son établissement. Dans la grande salle, on pouvait s'asseoir à une table et se plonger dans un autre type d'oubli, celui de l'alcool.

Dame Ma versait de généreux pots-de-vin à la prévôté, ce qui lui assurait d'avoir les coudées franches dans la gestion de son commerce. Elle qui proposait l'essentiel en matière de plaisirs et d'oubli, exploitait les vices de ses clients sans remords, sans vergogne, et sans bienveillance. Le profit avant tout. Du reste, ceux qui venaient chez elle le faisaient en toute connaissance de cause.

La tenancière se fichait du destin de sa clientèle, ou de son bonheur. Personne ne s'était jamais occupé d'elle, ne lui avait témoigné de l'affection, pourquoi, donc, le ferait-elle de son côté ? L'essentiel était que chaque année la rendait plus riche, qu'elle commandait à son petit monde, qu'elle régnait sur la faune qu'elle accueillait jour et nuit dans sa tanière, et cela lui suffisait, pour l'instant. C'était là une existence bien supérieure comparée aux destins de ceux qu'elle fréquentait et, du reste, dame Ma escomptait bien ne pas s'arrêter là. Son rêve finirait par s'accomplir, elle n'en doutait pas : quitter ce coin reculé et ouvrir un établissement dans l'une des capitales des Territoires-Francs. Un établissement haut de gamme, cette fois, réservé aux seigneurs et riches marchands qui paieraient le prix fort sans rechigner.

Après avoir fait la leçon à ses gagneuses, comme à chaque début de soirée, la patronne ressortit sur le palier du premier étage et s'accouda quelques instants à la rambarde.

Ses cheveux frisés teints en noir, le teint couperosé, le nez bulbeux et la bouche grasse, dame Ma n'avait rien d'un modèle de beauté. Ses rondeurs impudiques confinaient à l'obésité et son regard rusé, avide, n'inspirait nullement la confiance. Sa tenue eût été un peu mieux mise en valeur si elle s'était peignée, mais Ma ne s'estimait pas assez masochiste pour recourir aux miroirs. Son maquillage, en revanche, avait été appliqué à l'instinct avec une prodigalité un tantinet excessive. De toute manière, personne ne se risquerait à se moquer d'elle. D'un simple geste, la tenancière avait le pouvoir d'exiler quiconque de son royaume de plaisir, voire de faire briser les reins de celui qui aurait l'infortune de lui déplaire.

La salle principale, qui commençait à se remplir, était pourvue d'un mobilier solide avant tout. Toutefois, dame Ma avait fait remplacer les chaises par des fauteuils, considérant que si ses clients étaient bien installés, ils consommeraient plus et reviendraient plus souvent. Quitte à faire jeter dehors ceux qui s'endormiraient dans leur siège.

Ses traits camouflés sous le capuchon de son manteau de cuir gris, Taï-Feng était assis dos au mur, occupé à manger une brochette de poulet aux épices spongieuse. Il était arrivé bien avant ses camarades, en éclaireur.

Lorsque Vargh et Böker entrèrent dans le bar, le guerrier kelash croisa le regard de son colonel et, de ses mains posées sur la table, releva sept doigts.

Le regard exercé de la tenancière, lui aussi, fut attiré par l'arrivée des deux guerriers. Ceux-là juraient avec sa clientèle habituelle. D'un geste convenu, dame Ma ordonna à l'un de ses gardes de tenir les deux arrivants à l'œil. La sécurité des lieux était assurée par une série d'hommes de main, principalement anciens mercenaires, armés de matraques laquées de noir et renforcées d'un anneau d'acier. En cas de besoin, les gardes n'hésitaient pas à fracturer les os, ce qu'ils faisaient avec un plaisir constant.

Vargh le Noir savait où diriger ses pas. S'engouffrant dans l'arrière-salle, il fut plongé dans un univers sombre et enfumé. Il héla une servante qui ressortait chercher sa commande en boissons et l'interrogea sur Corín. Les deux licornes d'argent firent leur office et la jeune femme désigna l'alcôve du fond, sur la droite.

Accompagné de Böker, Vargh s'y rendit, et tandis que le colonel entrait dans l'alcôve, Böker se retourna face au reste de la salle pour faire barrage.

Le garde chargé de surveiller les deux soldats les repéra du seuil de la salle. Il se retourna le temps de faire un signe convenu à dame Ma.

Ainsi alertée, celle-ci n'hésita pas. Elle ordonna à l'une de ses gagneuses d'aller rallier le restant de ses autres hommes de main.

Taï-Feng n'avait rien perdu de la scène. Il se leva et se rapprocha à son tour de l'arrière-salle, sans se presser et sans regarder personne pour ne pas attirer l'attention.

Pendant ce temps, Corín était toujours étalé sur ses coussins. Son esprit embrumé mit du temps à percevoir que c'était bel et bien son ancien chef qui se tenait devant lui, sourcils froncés.

— Vargh le Noir ! On vous a donc enfin libéré ? Quelle aimable surprise ! Venez vous installer à mes côtés, Colonel, nous allons trinquer.

— Tu me déçois, Corín, répondit Vargh, la bouche plissée de dégoût, j'attends mieux, bien mieux, de l'un de mes Chiens de Guerre.

Son interlocuteur prit le temps d'inspirer une nouvelle fois sa drogue. Crachant un épais nuage de fumée âcre, il rétorqua dans un ricanement amer :

— Je me déçois moi-même, savez-vous ? Je ne suis plus celui que vous avez connu, je ne suis plus bon à rien. Et je ne suis plus un Chien de Guerre. Si vous ne venez pas vous détendre, laissez-moi tranquille, Vargh, vous nous rendrez service à tous les deux.

— Certainement pas, nous avons à discuter. Suis-moi !

Le petit homme gloussa :

— Même si je le voulais, mes jambes refuseraient de me porter. Et du reste, je suis bien, ici. Pas question que j'en bouge.

Vargh Loken se baissa, agrippa Corín par le devant de son pourpoint de velours crème et le tira à lui d'une seule main. Au passage, il lui arracha sa pipe qu'il balança avec dédain.

— Vous ne m'apporterez que du sang, des larmes et de la douleur, protesta le drogué, tout aussi incapable de se débattre que d'invoquer ses pouvoirs de mage. Partez !

Les mâchoires de l'officier se serrèrent. De sa paume de main, il frappa sèchement Corín entre les deux yeux. Le petit homme au cerveau embrumé perdit aussitôt connaissance.

Vargh le garda debout le temps de le confier à Böker.

— Porte-le.

Tandis que le colosse faisait basculer le petit homme sur son épaule, Vargh Loken repartit vers la sortie à grands pas, les pans de son long manteau de cuir noir ondulant derrière lui.

Les hommes de main de la taverne lui barraient la route, campés en demi-cercle. Chacun d'eux avoisinait les cent kilos. Les fumeurs de mithass en état se lever, soit moins de la moitié d'entre eux, s'esquivèrent sans demander leur reste.

Dans la grande salle, les clients se rassemblaient tant bien que mal, se tassant les uns contre les autres pour assister au spectacle.

Taï-Feng se faufila en contournant leur masse jusqu'à apparaître sur le seuil. Il avança encore, agrippa le garde le plus proche de lui par le col et tira violemment à reculons, l'envoyant se fracasser l'arrière du crâne contre le chambranle. Le Kelash pivota dans l'instant suivant pour intercepter un coup de matraque destiné à lui enfoncer la tempe. Agrippant le poignet de son adversaire, Taï-Feng se retourna tout en redressant sa prise vers le plafond, puis se déporta brusquement sur le côté. L'épaule du garde céda dans un craquement. Taï-Feng l'envoya au tapis d'un grand coup de coude

dans le tympan puis releva vivement la jambe et décolla du sol pour asséner un coup de pied en piston dans le torse du troisième garde, qu'il laissa sur le carreau, les côtes fissurées.

À cause de son étrange collier, Vargh Loken était incapable de faire appel à son pouvoir d'Adepte. Ne lui restait que sa puissance musculaire et sa science du combat. Face à de simples mercenaires, c'était bien suffisant.

Un homme de main se ruait sur lui, sa matraque redressée pour une frappe verticale. Vargh le Noir le fit trébucher d'un coup de botte qui lui défonça la rotule, lui arracha son arme, et s'en servit pour lui briser les deux clavicules. Il redressa la matraque pour contrer une attaque haute, feinta à gauche et asséna un uppercut sous le menton de son second opposant. Tandis que la tête du garde partait en arrière, Vargh le frappa à la volée de sa matraque en pleine bouche. L'homme fit un tour sur lui-même avant de s'effondrer à plat ventre, crachant un mélange de sang, de canines, de molaires et d'incisives.

Böker posa Corín sur le côté et avança au-devant d'un autre adversaire. Ce dernier lui décocha aussitôt un direct au visage. Böker accusa le coup, ses yeux exorbités, bien davantage à cause de la furie que de la douleur. Il riposta des deux poings, en pleine poitrine de l'autre. Le garde décolla du sol pour aller s'encastrer au bas d'un mur. Böker se tourna, reçut un coup de matraque qu'il dévia de l'épaule, ses grosses mains volèrent vers son adversaire pour l'empoigner au cou et à l'entrejambe. Il souleva le garde d'un ahanement rauque, le maintint au-dessus de lui, et le projeta sur l'homme aux dents cassées qui tentait vainement de se redresser.

Telle une furie des sables, dame Ma se rua sur Vargh, tous ongles dehors dans l'intention de lui arracher les yeux. Le commandant la laissa venir à portée, repoussa la main griffue sur le côté d'un fouetté de l'avant-bras et lui éclata son nez bulbeux d'un crochet du droit. Le visage en sang, la tenancière partit en arrière dans un cri aigu de souffrance, puis alla s'emplafonner contre deux spectateurs qu'elle entraîna dans sa chute.

Vargh se chercha un nouvel adversaire. Il n'y en avait plus. Des corps gémissants, ou bien inconscients, tandis que résonnaient les exclamations étouffées de l'assistance.

Finalement un homme se hérissa, la main posée sur le fourreau de son poignard, mais avant qu'il ne puisse sortir sa lame, Böker lui broya le radius avant de lui pulvériser le front d'un coup de tête dévastateur.

De son manteau, Taï-Feng dégaina deux hachettes de combat, qu'il agita doucement devant lui.

— Lequel je découpe ? susurra-t-il.

Aussitôt, la foule s'écarta pour leur laisser le passage.

Le guerrier des îles Kelash en tête, suivi de Böker qui portait Corín, Vargh le Noir pour fermer la marche, les guerriers d'élite traversèrent la salle jusqu'à la sortie. L'assistance n'osait plus bouger. Ces hommes suaient la violence, une violence parfaitement maîtrisée, et personne de sensé n'aurait voulu les affronter alors qu'ils venaient de châtier aussi impitoyablement les gardes de dame Ma.

CHAPITRE 3

Corín s'éveilla d'un brusque sursaut. Vargh Loken venait de lui balancer un seau d'eau froide en plein visage. Corín frissonnait, son corps parcouru de sueur rance. Le manque le grignotait, une démangeaison intense qui obscurcissait son esprit tout autant qu'elle ébranlait ses membres et cisaillait ses nerfs.

Ils se trouvaient dans une écurie, en lisière de cette bourgade anonyme des Territoires-Francs.

Adossé à un pilier, le regard trouble, la bouche maculée de bave, ses cheveux mi-longs dégoulinants, le petit homme avait piètre allure. Il avisa Taï-Feng et Böker, assis sur des bottes de paille, à l'écart. Tous deux le fixaient et leurs regards ne véhiculaient aucune sympathie particulière.

— Ah, l'unité s'est reformée, à ce que je vois, croassa le drogué. Quelle belle réunion de famille !

— Tu ne fais rire personne, Corín, répliqua Vargh qui le surplombait de toute sa taille. Alors cesse avec cette ironie malvenue.

— Mon ironie ? Il ne me reste plus que ça, Colonel.

— Que s'est-il passé ? Pourquoi t'es-tu séparé de tes camarades ?

— Ah, la grande question. La question cruciale. Que vous importe ? esquiva le drogué. Vous êtes libre, à présent. Pourquoi vous intéresser au petit Corín ?

— Parce que tu es l'un de mes hommes. Parce que j'ai besoin de toi.

— De moi ? Vous m'avez bien regardé ? Même si j'avais envie de vous suivre, ce qui n'est pas le cas, je suis incapable d'invoquer mes talents. J'ai oublié tous les sorts que je maîtrisais.

— Tu me connais, Corín… alors ne joue pas au putain de martyr avec moi !

— Oh, je vous connais, Vargh. Mieux que vous ne le pensez, même. Mais cela ne change rien à mon état et n'allège en rien mon fardeau.

— Et moi aussi je te connais. Tu as peut-être perdu une part de ton pouvoir mais tu n'as certainement pas oublié les sorts, ne me raconte pas d'histoire !

— Foutez-moi la paix, soupira Corín d'une voix lasse.

— Tu n'es pas en paix, loin de là. Alors tu vas te reprendre. Redevenir digne des Chiens de Guerre. Et si tu ne le fais pas de ton plein gré, je t'y obligerai.

— Vous ne pouvez rien contre moi, Colonel. Je me moque de tout à présent. Vous pouvez me frapper, me torturer, cela ne fera que me rendre plus inapte encore vous servir. Du reste, je ne crains pas la douleur que vous pourrez m'infliger. Vous n'avez aucun moyen de pression sur moi.

Les traits de Vargh le Noir se durcirent d'un cran :

— Tu me sous-estimes, Corín. Évidemment que j'ai un moyen de pression. Un moyen de pression de trente-six ans, mère de trois enfants.

— Non… Lyra ? hoqueta le mage décati. Vous n'oseriez pas vous attaquer à ma sœur tout de même ?

Vargh ne répondit pas. Il se contenta de toiser le petit homme.

— Oh que si, souffla Corín dans un rictus… Oh que si, vous oseriez… car rien ne vous arrête, n'est-ce pas ? Pas même les innocents !

— Sers-moi sur cette dernière mission et tu seras riche, répondit Vargh. Tu pourras avoir toute la drogue que tu veux, ou aider ta sœur, ou bien même les deux, ça sera ton affaire. Tu pourras également te faire soigner par les meilleurs guérisseurs. Et si tel est ton désir, tu n'entendras plus jamais parler de moi… Par contre, laisse-moi tomber et tu en affronteras les conséquences !

— Toujours aussi impitoyable, hein ? cracha le petit homme. La prison ne vous a adouci en rien, Colonel. D'ailleurs vous ne savez pas ce que c'est, la douceur… Fort bien, puisque vous m'acculez ainsi, je n'ai pas le choix. Mais vous vous trompez en pensant que je pourrais vous être bon à quelque chose. C'est trop tard. Mon esprit a été embrumé par de telles doses de mithass, que je doute d'être capable de prononcer un simple mot de pouvoir… alors de là à incanter un vrai sortilège…

— C’est à moi d’en juger.

Corín désigna Taï-Feng et Böker, assis en retrait.

— Et eux, ils en pensent quoi de mon digne retour au sein de l’unité ?

— Eux, comme toi, ils m’obéissent. Tu es notre mage. Comme avant.

— « Comme avant »… si seulement c’était possible, proféra Corín, les yeux hantés.

— Comme avant, répéta Vargh, inébranlable. Et tu vas te rendre utile dès maintenant, Corín : enlève-moi ça.

Tout en parlant, le colonel avait dévoilé sa gorge enserrée par le collier de pierre.

— Un collier-verrou. Habile. Naguère, je vous aurais ôté ça d’une simple torsion mentale, à présent, je doute d’en être capable, souffla le drogué.

— Il le faut, pourtant.

— Donnez-moi ma dose, et je le ferai.

— Après. Tu auras ton mithass si tu réussis.

Le petit homme se redressa tant bien que mal, aidé par la poigne puissante du chef des Chiens de Guerre. Il regarda ses mains, affligées de ce léger tremblement qui ne le quittait plus, désormais.

— Impossible. Je n’y arriverai pas.

Vargh le gifla d’une main tout en le retenant de l’autre :

— N’abuse pas de ma patience, Corín Main-Rouge, tu sais quel en sera le prix.

Le mage ferma ses yeux injectés de sang. Le pouvoir était toujours en lui, même s’il était profondément enfoui, mais ce pouvoir, avant tout, Corín répugnait à l’utiliser. D’ailleurs, le remords, l’affliction, le souvenir de ce qu’il avait perpétré, et le dégoût de lui-même, s’alliaient contre lui dans cette démarche.

Pourtant, à sa grande surprise, une parcelle de la fierté qu’il croyait à jamais détruite se rebella. Sans qu’il sache pourquoi, il tenait brusquement à prouver au colonel qu’il était encore capable de tenir son rang – si modeste puisse être sa performance.

Dans un sursaut de volonté dont il ne se serait pas cru capable, il puisa en lui, puisa à la source qu’il estimait maudite. Une tâche ingrate, harassante, tant le pouvoir répugnait à s’éveiller. Corín s’entêta, sans s’en rendre compte. Une minuscule étincelle tout au fond de son être, dans son nexus, réceptacle de sa magie, s’alluma enfin. En réponse, ses mains s’éclairèrent

d’une faible, très faible lueur pâle, frêle lumignon de mana. Un rictus déforma ses traits, signe de l’effort intense qu’il accomplissait. Une veine battit à sa tempe. Et dans un sursaut extrême, le mage contracta sa pensée en un faisceau de pouvoir qu’il dirigea sur le collier.

Un claquement résonna. Vargh saisit l’artefact de ses mains. Sans la moindre résistance, le carcan magique s’ouvrit en deux segments égaux.

— Aaahh, s’exclama Vargh le Noir.

Le joug qui l’emprisonnait depuis si longtemps venait enfin d’être détruit. Une vague de joie sauvage l’inonda. Il se sentait de nouveau entier, totalement libre, une sensation qui n’avait pas de prix.

Corín, de son côté, s’était affaissé contre le pilier. L’effort qu’il avait fourni l’avait épuisé, la sueur ruisselait sur son visage. Le mage décati haletait, peinant à retrouver son souffle. Il contemplait ses mains d’un air incrédule.

Vargh prit soin d’empocher le collier puis s’accroupit devant le petit homme et déclara d’une voix douce, d’où perçait la satisfaction :

— Tu vois finalement, tu as encore ton pouvoir.

— Défaire un verrou n’a rien à voir avec le fait d’invoquer un sort, Colonel, riposta l’autre d’une voix faible.

— C’est un bon début, au contraire. Et je savais que tu en étais capable.

— Vous êtes libéré. Ma récompense, à présent.

Vargh Loken tira le galet de drogue qu’il avait confisqué au mage déchu, en brisa un petit fragment qu’il jeta dédaigneusement à Corín.

— C’est tout ?

— Oui, c’est tout et c’est le dernier morceau que tu auras. Tu devras t’en contenter le temps de notre mission. Je te l’ai dit, j’ai besoin de toi.

La bouche tordue par le dégoût, Corín rétorqua :

— Vous n’êtes qu’un putain d’enfoiré, Colonel !

— Ça fait longtemps que je suis au courant ! riposta Vargh dans un grand rire.

CHAPITRE 4

Frappe simultanée à la gorge et au bas-ventre.

— Fils de chienne !

Feinte de coup bas, remonté du coude pour frapper en oblique, à hauteur de visage.

— Sale menteur !

Quatre coups de genoux successifs, en changeant de jambe d'appui à chaque reprise, suivis aussitôt d'un nouveau coup de coude, puis d'un atémi.

— Traître !

Enchaînement complexe de frappes des mains, des avant-bras, des jambes. Coup de pied retourné en diagonale haute.

— J'avais confiance en toi !

Nouvel assaut tout à la fois furieux et maîtrisé.

Cellendhyll de Cortavar se déchaînait. Ses yeux de jade flamboyants, l'Ange transpirait sa colère, ses muscles luisants ondulant sous l'effort. Le sac d'exercice qu'il martyrisait tressautait à chaque impact.

Au fil de ses efforts, le visage de Rakùl-Bahìr, le sorcier smaugh, se superposait à celui de Priam, l'Empereur de Lumière et vice versa. Cellendhyll frappait tout aussi bien que l'autre.

L'homme aux cheveux d'argent n'en doutait pas. Il retrouverait le Smaugh, son ennemi juré, celui qui avait remplacé le Père de la Douleur dans la haine de son cœur. Il le retrouverait et cette fois cette engeance ne lui échapperait pas.

Mais pour l'heure, c'était bel et bien Priam, l'objet immédiat de son courroux.

L'Adhan se trouvait dans sa suite, à Tygarde, palais de l'Empereur. Installé dans une pièce aménagée en salle de combat, il tentait de déchaîner ce trop plein d'énergie et de sentiments violents qui l'accablaient.

Finalement, en tournant le dos au Chaos, il n'avait réussi qu'à échanger une prison pour une autre. En échappant à la tutelle de la Maison d'Eodh, il avait cru en sa liberté, il avait cru qu'il pourrait enfin vivre selon ses propres désirs. Il s'était lourdement trompé. Priam l'avait acculé, manipulé, et une fois encore, l'Ange se retrouvait captif de son allégeance. Il avait envie de hurler.

Il s'acharna sur le sac, encore et encore, plongé dans un mélange complexe des styles de combat qu'il maîtrisait, Fenn-Shah', Rhys, Wush'in, Rak'do'Rak, Shämbo, l'art de la Riposte et autres, qu'il continuait à parfaire, à enrichir.

Le sac de frappe finit par céder devant sa violence, éclatant après un revers du bras destructeur.

Reprenant son souffle heurté – par la colère plus que par l'effort –, Cellendhyll contempla sans les voir les grains de riz qui s'écoulaient sur le sol, formant une mare bruissante et blanchâtre à ses pieds. Il ne rêvait que d'une chose, tenir Priam en face de lui pour le malmener autant qu'il l'avait fait avec le sac.

— Seigneur ?

Cythéria, l'intendante de ses appartements, venait d'entrer. Une robe légère de soie mauve moulait son corps parfait. Sa chevelure aux mèches châtain clair était remontée en un délicat chignon. Elle contemplait l'Adhan, ses traits veloutés contractés de surprise.

Cellendhyll se secoua, retrouvant contact avec la réalité. Il se rendit compte du désordre qu'il avait provoqué.

— Désolé, Cythéria… je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Ce n'est rien, seigneur Cellendhyll, je vais nettoyer.

La surprise, dans les prunelles de la servante, fut remplacée par l'inquiétude.

— Vous êtes sûr que tout va bien ? reprit-elle.

— Non, ça ne va pas, répliqua sèchement l'Adhan. Je vais me laver, annonça-t-il d'un ton plus doux, se maudissant pour le mordant de sa réponse.

Cythéria, il se savait fort bien, ne méritait pas qu'il la traite ainsi.

L'Ange rejoignit la luxueuse salle d'eau et se jeta sous une douche brûlante puis glacée.

Le temps qu'il se sèche, il s'était calmé. En partie, du moins. Le ressentiment continuait de couver en lui, à présent transformé en un volcan assoupi.

Si seulement il ne s'ennuyait pas autant. Si seulement il avait quelque chose à faire pour l'occuper et l'empêcher de ruminer ainsi. Il aurait été au service de Morion, il se serait rué dans son bureau pour demander, pour réclamer une mission, la plus dangereuse, la plus exotique possible.

Seulement, il se trouvait à présent Lige de Priam, le Patriarche, Empereur de la toute-puissante Lumière. Et Priam, jusqu'ici, avait refusé de le recevoir.

Pourquoi a-t-il fallu que je lui cède ?

Pour Constance, lui répondit sa conscience. *L'aurais-tu oublié ?*

Effectivement, l'Adhan n'avait pas eu le choix, la vie de son amante était en jeu.

Je te respectais, seigneur Priam, je t'appréciais, même. Et tu m'as forcé à plier. Tu t'es servi du seul point faible que j'avais, sans vergogne.

L'amour, encore une fois, l'avait fragilisé.

Cellendhyll gagna sa chambre, fit pivoter le pan de mur qui cachait son vestiaire. Il sélectionna rapidement dans sa vaste garde-robe une chemise bleu sombre, ainsi qu'un pantalon brun en cuir pleine fleur. Une fois son lourd ceinturon bouclé, il chaussa de hautes bottes en cuir gras à bouts renforcés, conçues bien plus pour le combat que pour la parade. Sa dague sombre alla se loger, comme toujours, dans celle de gauche.

Enfin prêt, il s'examina dans le miroir en pied. L'image renvoyée fut celle d'un guerrier athlétique et svelte, aux yeux d'un jade lumineux, aux traits halés, très rudes, presque cruels, aux cheveux coupés court, d'un argent luisant.

Il redescendit dans son salon. Son intendante avait terminé de nettoyer ses dégâts.

— Je veillerai à vous faire installer un autre sac, dit-elle en le voyant arriver.

— Je suis navré, Cythéria. Je t'ai mal parlé tout à l'heure.

La belle servante émit un doux sourire pour lui assurer qu'elle ne lui en voulait pas.

— Quelque chose vous tracasse, seigneur Cellendhyll ?

— Oui… Non… enfin, c'est compliqué, soupira l'Adhan, les sourcils froncés.

Cythéria n'insista pas, n'osant l'interroger vraiment, d'autant plus avec leur écart de statut. Il n'était pas question pour elle d'outrepasser son rang.

La jeune femme connaissait un excellent moyen de soulager les tensions. Le sexe. Elle avait même été formée dans ce but – car elle était bien plus qu'une simple intendante. Cependant, Cellendhyll de Cortavar n'avait cédé à ses charmes qu'une seule fois, au grand regret de la courtisane, et lui avait d'ailleurs fait clairement comprendre qu'il ne comptait pas s'y abandonner à nouveau. L'intendante se sentait donc impuissante à le soulager de ses tourments.

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir pour déjeuner ?

— Peu m'importe, je n'ai pas très faim. Choisis à ta guise.

— Du vin ?

— Non, juste de l'eau.

Cellendhyll ne buvait d'alcool – principalement du vin rouge –, que lorsqu'il était détendu et c'était loin d'être le cas.

Cythéria s'empressa de se rendre à l'office pour lui commander un excellent repas. Puisqu'elle ne pouvait pas user de ses talents les plus divins, au moins pouvait-elle veiller à ce que son seigneur mange de bons plats.

Attablé sur la terrasse qui dominait le lac Obéron et la campagne environnante, l'Ange était installé devant un magret de canard aux trois poivres et amandes grillées qui aurait fait saliver plus d'un amateur de bonne chère.

Le guerrier mangea sans voir le paysage bucolique qui s'offrait à ses yeux dans le contrebas, sans se rendre compte à quel point la viande était succulente, parfaitement rosée, à quel point la chair délicate s'accordait avec la tendre morsure des épices.

Qu'allait-il faire de sa journée ? Où était donc passée Constance ?

Oui, et Constance, justement. Quelle était sa place dans tout cela ? Cellendhyll aurait dû ne songer qu'à la joie de la savoir en vie, à la joie de pouvoir profiter avec elle de leur relation naissante. Il aurait dû bouillonner d'enthousiasme à l'idée d'avoir trouvé une compagne.

Il n'en était rien. Comment aborder cette relation l'esprit serein alors qu'il se sentait ferré par la manœuvre de Priam ?

CHAPITRE 5

Constance de Winter se tenait campée devant Priam, son maître. Mains sur les hanches, le visage fermé, elle toisait son souverain, furibonde.

— Comment avez-vous pu ? s'exclama-t-elle. Comment avez-vous pu *le* manipuler ainsi ?

Le Patriarche recevait sa Phœnix dans sa suite privée, au dernier étage du palais impérial, dont la moitié de ce niveau lui était réservée. À savoir une salle à haut plafond, disposée en trois niveaux distincts, ornée d'un parquet massif en bois blanc, au veinage caramel, et dotée d'une inévitable terrasse.

Sur le mur du fond, le paysage d'un coucher de soleil aux dégradés de feu s'étalait au-dessus du velouté émeraude d'une étendue de vignes. Le motif représenté, Constance n'en ignorait rien pour l'avoir constaté en habituée des lieux, pouvait changer en quelques secondes soumis directement aux caprices du maître des lieux. Un éclair de lune sur les pentes escarpées du mont Kärak-bor, les vagues gigantesques qui cernaient le lumineux phare d'Elat de leurs assauts liquides, une aurore boréale au fin fond des Terres Indigo, les rideaux de pluie fine inondant la canopée vaporeuse des jungles du Kêsh… Priam pouvait recréer à volonté les caprices de la nature dans ses propres appartements et pour son propre plaisir.

Les autres murs étaient quant à eux recouverts plus sobrement d'une peinture sablée de teinte ivoirine.

Le niveau central de la suite était creusé d'une fosse au milieu de laquelle se trouvait fermement planté un vénérable et magnifique cèdre aux ramures bleutées, aux racines richement recouvertes d'une épaisseur d'humus aux

fragrances marquées. Sur la droite de l'arbre, une grande estrade faisait la largeur de la pièce. Là trônait le lit de l'Empereur, un carré de trois mètres sur trois reposant sur une armature de cèdre rouge. La Phœnix avait maintes fois fait l'amour avec l'Empereur dans ce lit. Ce temps était définitivement révolu, avait-elle décidé. Depuis que Cellendhyll était entré dans son cœur, Priam était passé pour elle du statut d'amant à celui de père adoptif et de mentor.

À l'opposé du couchage, côté terrasse, une série de marches en teck descendait jusqu'à un coin salon. Ce dernier était encadré de boiseries sombres, de rayonnages de livres, d'un long râtelier à bouteilles ainsi que d'une étagère remplie de verres à dégustation. Un panneau encastré dans les boiseries cachait un monte-charge permettant au souverain de se faire livrer le moindre de ses mets préférés.

C'était à cet endroit que se trouvaient le souverain et sa dame de confiance ; Priam confortablement installé dans un grand canapé de cuir pleine fleur, teint dans la masse, Constance face à lui, de l'autre côté d'une table basse en palissandre de guarapa.

L'heure était venue des explications houleuses.

— Assieds-toi, ma chère…

— Non, je ne m'assieds pas… et je ne suis plus votre « chère » ! grinça la jeune femme. Je n'arrive pas à croire que vous ayez osé mettre ma vie en jeu pour coincer ainsi Cellendhyll ! Je vous ai toujours servi corps et âme et c'est ainsi que vous me considérez, que vous me remerciez ? Je ne suis donc qu'une marchandise à vos yeux ? Un élément de négociation ?

— Ça y est ? Tu as fini ? Je conçois très bien que tu sois énervée, Constance, mais…

— Énervée ? C'est un euphémisme, je suis furieuse, oui ! Vous avez bafoué tout ce auquel je crois. L'honnêteté, le respect, la justice. Je ne sais pas ce qui me retient de vous quitter.

— Suffit ! tonna soudain Priam. Que tu sois courroucée après moi, je le conçois, mais ne dépasse pas les bornes ! Maintenant assieds-toi et laisse-moi t'expliquer.

Il était fort difficile de passer outre la volonté d'airain du Patriarche, encore plus lorsqu'il faisait appel à sa voix de Puissant. Constance en était incapable.

— Je pourrais te rétorquer que je suis l'Empereur, poursuivit Priam à peine la jeune femme assise en face de lui, et que je n'ai aucun compte à te rendre, ma belle. Je le pourrais… au lieu de quoi, je vais te présenter mes plus plates excuses ! Oh, je le reconnais, j'ai profité de l'occasion qui s'offrait à moi. J'ai réagi d'instinct et j'ai ainsi pu obtenir de l'Adhan le serment que j'attendais de lui. Mais comment peux-tu croire que je t'aurais laissée mourir ? Toi, entre toutes ? Tu étais dans mes bras, à Tygarde, au cœur même de mon pouvoir, tu ne risquais rien du tout !

— Et si Cellendhyll avait refusé de vous céder ?

— S'il avait refusé, je t'aurais quand même soignée, Constance ! Et je te défends de penser le contraire. Tu ne vois qu'à travers le prisme de ton amour-propre blessé, à juste titre, je l'admets, mais j'attends de toi que tu prennes de la hauteur, que tu considères la situation d'une manière plus globale.

— Quelle situation ? demanda la Phœnix, dont l'humeur s'apaisait progressivement, malgré elle.

— Cellendhyll doit m'épauler, c'est là une nécessité absolue. Il n'y a pas que lui ou toi en jeu, mais l'ensemble des Plans… Tu m'as parlé de ce Smaugh, ce Rakùl-Bahìr. Je ne t'en ai rien dit jusqu'ici, ma très chère, mais voilà qui confirme ce que je ressens depuis un certain temps : une sombre menace se dessine, pire que toutes celles que j'ai affrontées par le passé. Je n'arrive pas encore à la décrypter mais je la ressens avec une force incroyable. Une guerre va se produire, une guerre comme nous n'en avons jamais connu et j'ai à tout prix besoin de l'Adhan pour y faire face. Alors oui, sur le moment, j'ai bondi sur l'occasion de forcer son allégeance. C'était une bien mauvaise manœuvre, stupide, même, mais quand je l'ai réalisé, c'était trop tard ! Et cela n'est rien comparé à la tourmente qui va fondre sur nous. Enfin Constance, veiller sur l'Empire, te rends-tu compte de l'ampleur et la complexité de cette tâche ? De ce qu'elle peut demander comme sacrifices ?

Priam marqua une pause, le temps d'organiser ses pensées :

— Si je me livre ainsi à toi, c'est non seulement que j'admets mon erreur mais également parce que tu gardes toute ma confiance, tu es toujours ma Phœnix, quoi que tu en penses. Et jamais plus je ne me servirai de toi comme je l'ai fait. Comment t'en convaincre ? Tu veux donc me quitter, après toutes ces années à mes côtés ? Je sais fort bien que tu crois en

l'Empire, que tu aimes ta patrie, comme tu me l'as prouvé tant de fois, et que tu n'ignores pas que si je tombe, le royaume tombera avec moi et c'en sera fini de la Lumière telle que nous la connaissons. Mon peuple, Constance, songe à mon peuple, à tous ces gens qui ont besoin de notre stabilité, de notre force, songe à ceux qui ont foi en moi… qui ont foi en *toi*, car tu es leur Phœnix. Si tu pars avec Cellendhyll, tu les abandonnes, sache-le… Pour ma part, tous ces gens qui ont besoin de moi, de ma protection, je refuse de les laisser tomber. De me détourner d'eux, à aucun prix… Or cette guerre que je pressens, seul Cellendhyll pourra la mener. Il ne sera pas le seul à combattre, loin de là, toi et d'autres, vous aurez également votre part à jouer. Mais de l'Adhan seul proviendra notre salut. Tu entends bien, de lui seul. Voilà pourquoi il est vital pour la survie de l'Empire, voilà pourquoi il doit être mon Lige !

Priam se tut et son regard se perdit du côté de la terrasse arborée qui surplombait l'ensemble du palais impérial. Il finit par ajouter, d'un ton pénétré, ce qui pour lui sonnait comme une certitude :

— Si tel n'est pas le cas, l'Empire de Lumière est perdu et nous avec. Toi, moi, tous ceux que tu connais, tous mes sujets… nous serons balayés par un Mal plus terrifiant que tout ce que tu pourrais imaginer… Tout ça pour dire, que oui, j'ai mal agi, mais ce fut par nécessité et non par caprice. Mon but était et reste de préserver mon royaume… non pas pour mon intérêt personnel mais pour le bien de tous mes sujets. Et ça, c'est une juste cause. Tu ne peux le nier.

L'hésitation avait balayé la colère chez la jeune femme. Le discours qu'elle venait d'entendre l'avait prise totalement au dépourvu. Elle était venue devant le Patriarche, ulcérée, prête à donner sa démission, à tourner le dos à celui qui représentait tant pour elle. L'homme qui, mieux que quiconque, était à même de connaître le dévouement sincère qu'elle éprouvait pour l'Empire.

Depuis l'arrivée de Cellendhyll dans sa vie, Priam n'était plus son amant, certes. Il n'en avait pas perdu toute importance à ses yeux, au contraire. La jeune femme gardait l'envie, désespérément, de croire en lui, de croire en l'idéal qu'il représentait. Et donc de pardonner.

Les arguments du monarque l'avaient touchée en plein cœur. Ses compatriotes avaient foi en la Lumière. Ils avaient foi en leur Phœnix. En elle. Comment supporter de les décevoir ? Comment leur tourner le dos en

pleine guerre ? Car Constance ne pouvait pas douter de cette menace annoncée par le Patriarche. Elle le connaissait trop bien pour ne pas reconnaître la vérité terrifiante, absolue, de cette évocation.

Les arguments du souverain avaient touché juste. Réveillé sa conscience.

Du reste, tourner le dos à Priam, c'était tourner le dos à la vie qu'elle s'était construite, à cet équilibre qui la rendait heureuse. Priam représentait un socle pour elle, le socle sur lequel reposait son équilibre. Son rang de Phœnix la rassurait. Oui, si elle s'était hissée, seule, à ce rang d'élite, c'est qu'elle valait quelque chose.

Mieux qu'une souillon, perdue au fond de sa ferme miteuse, à élever des cochons.

Elle qui n'avait jamais reçu la moindre reconnaissance de la part de ses parents, qui représentait une gêne plus qu'autre chose pour eux, une bouche à nourrir de trop – alors qu'elle s'entêtait sans trop savoir pourquoi à leur envoyer une part non négligeable de son salaire. Elle qui s'était acharnée à se hisser au-dessus de ce que le destin avait préparé pour elle. Elle qui avait transcendé sa condition pour devenir finalement la dame de confiance du Patriarche.

Que vaudrait Constance à ses propres yeux si elle abandonnait son rang de Phœnix et tous ses avantages ?

Que vaudrait-elle à ses propres yeux si elle rejetait son propre peuple ? Si elle tournait le dos à tous ces gens innocents qu'il fallait protéger du mal, comme elle se l'était juré au plus profond de son cœur ?

Constance se rendait subitement compte que perdre tout cela serait pour elle le pire des déchirements. Pire encore, elle ne serait plus personne, si elle agissait ainsi. Incapable de se regarder en face.

Dans cette brutale prise de conscience, il restait un paramètre. Cellendhyll. L'Adhan aux yeux si verts, aux traits si durs.

Ils démarraient à peine leur relation. Ils se connaissaient à peine. Cellendhyll était si brusque parfois, s'emmurant dans ses tourments. Car c'était un homme torturé, elle l'avait pressenti dès leur première rencontre. Cette fragilité compensait cette violence sauvage émanant de lui, qu'il sécrétait sans même s'en rendre compte. Un mélange enivrant, ensorcelant, un mélange dangereux auquel elle n'avait pu résister.

Pourrait-elle compter sur lui pour rester avec elle, solide et rassurant, si elle décidait de tout quitter ? Oserait-elle prendre le risque d'exposer ainsi

leurs liens naissants, trop peu construits ? Avait-elle envie de lui comme d'une béquille ? Pourrait-il à lui seul compenser la perte de tout ce en quoi elle croyait ? Du propre et valeureux destin qu'elle s'était tissé à force d'efforts ? En aurait-il envie, au moins ?

Elle le connaissait trop peu pour en être certaine.

— Veux-tu vraiment tourner le dos à tout ce que tu as gagné ? Par la seule force de ta volonté, de ton mérite ? relança Priam, comme s'il sentait la jeune femme fléchir. Veux-tu décevoir ton peuple ? Celui que tu as juré de protéger ? Voyons, Constance, ta place est ici et tu le sais, auprès de moi, auprès de Cellendhyll… Et je le répète, c'est du fond du cœur, sur mon honneur, que je te présente mes excuses.

Alors le Patriarche ouvrit grands les bras, un sourire chaleureux inondant son large visage.

Constance avait trouvé au fond d'elle-même la réponse qu'elle recherchait. Elle chassa toute colère et s'élança vers son souverain, s'abandonnant dans son étreinte puissante, humant son parfum inimitable – mélange de cuir tanné, de bouleau, de ciste et de tabac. Protégée par sa masse inaltérable de muscles épais et d'assurance, réchauffée par cette aura de force inimitable qui découlait de lui, elle ne pouvait se méprendre : elle se sentait à sa place, à ses côtés, partageant le même but supérieur : défendre l'intégrité de l'Empire de Lumière.

Il était inutile d'en dire plus, de part et d'autre. La réconciliation était consommée.

CHAPITRE 6

Cellendhyll s'était installé au grand air, à l'ombre d'un trio d'oliviers. Une peau de chamois huilée étalée devant lui, sur laquelle reposaient son sabre en méthalion, cadeau de Maurice, et sa dague à lame sombre, sa compagne la plus fidèle et la plus acérée.

Entretenir ses armes était l'une des activités de base de tout guerrier respectable. Mais pour un homme de la trempe de l'Adhan, c'était bien plus. Une sorte d'acte religieux. Un moyen pour lui de se ressourcer, d'oublier les tracas, de revenir à l'essence des choses, de retrouver son intégrité.

Tout d'abord, il examina soigneusement leurs tranchants respectifs, sachant fort bien que ces derniers étaient irréprochables. Ses lames, en effet, ne révélaient jamais le moindre défaut. Ce rituel, quoi qu'il en soit, restait incontournable. Il en avait besoin, justement, plus que jamais, pour calmer ses noires pensées et soulager son humeur.

Ensuite, l'Adhan empoigna un chiffon huilé qu'il se mit à passer sur toute la longueur de son sabre. Encore et encore, patiemment, à gestes lents, précis, sobres, concentrés.

Il pouvait apprécier à nouveau, à sa juste mesure, le fantastique travail de Maurice. L'homme était sans aucun doute complètement loufoque, voire fou à lier, mais lorsqu'il forgeait une arme, il en devenait proprement génial.

L'Ange se demanda en quelles circonstances il reverrait l'homme-mystère. Car ils se retrouveraient, il ne pouvait en douter. Maurice lui était lié, sans qu'il comprenne comment et pourquoi.

Qui était Maurice ? Quels étaient ses pouvoirs ? Ses buts ? Ses aspirations ?

Éternelles questions. Aussi éternelles qu'agaçantes.

Et plutôt que de se creuser vainement l'esprit et se retrouver affligé d'une migraine, Cellendhyll préféra revenir à ses lames.

Il reposa délicatement le sabre et s'empara de sa dague. Sa Belle de Mort. Dépourvue de conscience à présent qu'il avait libéré le roi Arasùl, actuel seigneur des Ténèbres, ne gardant de ses fantastiques pouvoirs que son équilibre et son tranchant exceptionnels, capable de percer jusqu'à l'acier le plus robuste.

Il admira une nouvelle fois sa forme fuselée, si particulière. À son tour, il passa le chiffon sur sa ligne sombre aux reflets rubis. Son doigté s'apparentait à une caresse. Pouvait-on ressentir une véritable affection pour un simple objet ? Oui, Cellendhyll en avait la preuve en cet instant. Et il ne se trouvait nullement ridicule d'éprouver un tel sentiment. D'ailleurs, la Belle de Mort n'avait rien d'un banal instrument. Il la fit rouler entre ses doigts habiles, la passa d'une main à l'autre. La dague répondait parfaitement à ses mouvements, irremplaçable, elle semblait toujours incarner l'extension la plus meurtrière de lui-même.

Il finit par la reposer et son regard de jade se fixa à nouveau sur le sabre que lui avait forgé Maurice.

Ce fut plus fort que lui, il reprit la lame en méthalion, se leva, alla se placer au milieu de la terrasse.

Le sabre s'éleva dans ses mains, comme avide de lui plaire, avide de fendre l'air, de lui prouver qu'il n'avait pas d'égal. L'Ange le tenait à deux mains, devant lui, pointe à l'horizontale. Très lentement, il le ramena au-dessus de sa tête et pivota tout aussi lentement sur lui-même. Il asséna une première frappe, délicate, en ligne droite. Puis une autre, en oblique vers la gauche, et enfin une troisième, dans un mouvement opposé. Il se sentait en communion totale avec la lame bleutée. Il la redressa à nouveau, de sa main gauche, cette fois, le bras fléchi à hauteur de son oreille, puis, sans à-coup, effectua un léger arc de cercle avant de la ramener devant lui. Il la saisit une fois encore à deux mains et répéta la séquence entière, cette fois plus vite, en ajoutant une estocade vers l'arrière. Il réitéra le même cycle, encore plus vivement, avec en plus un fouetté en diagonale haute, merveilleux d'assurance et de grâce, l'esprit libre de toute pensée parasite.

Il accéléra un cran au-dessus, devenu tourbillon d'acier en plein combat, son corps abandonné dans ce ballet martial qui lui était propre, aussi naturel que sa respiration, ses deux cœurs battant en parfaite harmonie. Il transpirait, à présent, mais son souffle restait égal, maîtrisé. Ses muscles ondulaient, délivrant ce qu'il fallait de puissance, sans jamais le trahir.

L'Ange dansait dans un espace hors du temps, redevenu lui-même.

Cellendhyll avait rengainé ses lames. Il s'épongeait à l'aide d'une serviette.

Des pas dans le salon attirèrent son attention. Constance arrivait sur la terrasse, arborant un sourire allégé.

Sans attendre, elle annonça d'un ton joyeux :

— Priam s'est excusé auprès de moi. Il m'a expliqué son geste et même si je n'ai pas aimé la manière, j'en comprends à présent le fondement.

— Alors tout va bien, hein ?

Contrarié par ce qu'il venait d'entendre, l'Adhan balança sa serviette.

— C'est bien beau, Winter, poursuivit-il, mais ce n'est pas toi qui t'es retrouvée obligée de prêter allégeance, contre ton gré, n'est-ce pas ?

— Cellendhyll, Priam a mal agi tant à ton égard qu'au mien, il le reconnaît humblement et crois-moi, ce n'est pas son habitude, contre-attaqua son amante d'une voix apaisante. Écoute, tu ne le connais pas aussi bien que moi, c'est réellement un grand monarque, tu t'en rendras compte. Il veut te voir, t'expliquer… Tout va s'arranger entre vous deux, j'en suis certaine.

L'Ange croisa les bras, les traits creusés d'un air buté :

— Cela s'arrangera… peut-être… s'il me rend ma liberté.

La Phœnix s'avança vers lui :

— Tu es si mal que cela à Tygarde ? À présent que toi et moi sommes enfin libres de nous aimer ?

— Là n'est pas le problème, argua Cellendhyll. Le problème est que ton Empereur m'a forcé !

Le visage de la jeune femme se rida d'une moue chagrine :

— Je vais finir par penser que tu m'en veux… souffla-t-elle, soudain hésitante.

L’Ange réprima la colère qui montait en lui. Il décroisa les bras, attirant la jeune femme contre son torse :

— Constance, évidemment que non. Je sais très bien que tu n’y es pour rien.

Il lui caressa la joue de sa grande main.

— Priam m’a longuement parlé et je lui ai pardonné, Cellendhyll, exposa Winter, alors je pense que tu peux me faire confiance et qu’à ton tour, tu peux le laisser s’expliquer. Ce soir, il organise une soirée, je te demande de m’y accompagner et de lui accorder l’entretien privé qu’il demande. Promets-le moi.

L’Ange ne s’était pas attendu à ce revirement aussi brusque qu’étonnant de la part de la Phœnix concernant l’Empereur. Mais elle avait parlé d’un ton si doux qu’il ne sut y résister.

— Soit. Mais c’est vraiment pour toi que je le fais, ma belle. Et Priam a intérêt à être sacrément convaincant !

— Je suis sûre que tu ne le regretteras pas. Allez, viens, allons te chercher un costume approprié. Ce soir, je te veux irrésistible !

CHAPITRE 7

Plantée sur un talus qui surmontait le croisement de trois routes, perdue dans les bois, au beau milieu des Territoires-Francs, l'Auberge du *Fou Chanceux* représentait un lieu de rendez-vous réservé à une frange de la population bien peu recommandable et bien souvent pourchassée par les forces de l'Alliance.

Édifié en planches de pin noircies par le temps, le bâtiment n'avait rien d'attrayant. Un étage pour les chambres, une étable qui lui faisait face, accolée d'un abreuvoir rempli d'eau trouble et d'un corral.

Si écarté fût-il des grands axes, l'endroit paraissait plutôt fréquenté.

Un cheval solitaire, un rouan de noble allure, attendait à l'écart, sa bride enroulée autour de l'une des barrières du corral.

Un grand carrosse renforcé d'acier noir, à quatre chevaux, attendait face à l'entrée, de l'autre côté de la piste. Pour le garder, une escouade de douze cavaliers. De grands gaillards aux cheveux, à la moustache ou la barbe d'un roux plus ou moins foncé, armés d'épées longues, de dagues main-gauche et d'arbalètes de guerre. Tous vêtus du même uniforme en cuir vert bouteille. Tous fièrement campés sur leurs selles, l'œil vigilant. Tous issus du clan qu'ils servaient avec autant de fidélité que d'acharnement.

Quelques minutes auparavant, une autre bande de guerriers, nettement plus débraillée, avait fait irruption devant l'établissement. Quatre d'entre eux avaient mis pied à terre avant de s'engouffrer dans l'auberge, laissant leurs compagnons repartir dans les bois avec leurs montures.

Fulkrüm, le propriétaire des lieux se tenait derrière son comptoir, occupé à se triturer la bouche à l'aide d'un cure-dents. À l'écart, hors de portée de

ses oreilles poilues, se déroulait une étrange assemblée à laquelle il n'avait aucune intention de se mêler. Il avait été fort bien payé pour devenir sourd et aveugle le temps de l'entrevue, et il tenait bien trop à son existence pour oser outrepasser les instructions qu'il avait reçues de Gherstall de Valbh.

Car c'était bel et bien le clan Melfynn qui avait momentanément pris possession du *Fou Chanceux*.

Ayant battu le rappel de ses informateurs sur le Plan Primaire, Gherstall avait enfin pu sélectionner quelques-uns des assassins réputés les plus efficaces ou les plus impitoyables parmi ceux disponibles sur le marché.

Nonchalamment assis, dos au mur, Gherstall trônait derrière une table, jaugeant ceux qu'il avait réussi à convoquer en ce lieu. Chacun de ceux qui se tenaient en face de lui avait la réputation d'un rude salopard, et c'était encore bien pire concernant ceux du clan Nachera.

Le premier avait pourtant l'air d'un homme distingué. L'héritier d'une bonne famille à la recherche d'aventure, peut-être. Les traits fins de l'homme exprimaient la mélancolie. Cela ne l'empêchait en rien d'éliminer sans merci la moindre de ses cibles.

Fioric Straw avait les cheveux épais, bouclés, aux reflets roux, une fine moustache et la bouche réduite à une simple fente. Un anneau de jade ornait chacun de ses pouces. L'assassin était vêtu d'un pourpoint et d'un pantalon en cuir de buffle ocre-beige, de bottes à revers galonnés d'or mat, d'un baudrier d'arme rehaussé de sequins rutilants.

De taille moyenne, les épaules larges, la taille fine, les cuisses puissantes, Fioric affichait le profil parfait du spadassin accompli, ce qu'il était d'ailleurs. Et pour renforcer cette impression, la poignée de son épée longue saillait, accrochée en travers de son dos. Le guerrier avait pris soin de s'asseoir à l'envers, le dossier de sa chaise contre son torse ; une position qui lui permettrait de dégainer sans être gêné et de frapper dans la foulée.

Ensuite, venait Mörgh. Un contraste flagrant avec l'air distingué affiché par le spadassin.

Jamais Gherstall, pourtant adepte de musculation intensive, n'avait vu un individu aussi costaud. Du moins un humain. Car Mörgh avait plutôt la carrure d'un Sangh. Il n'en avait pas que la carrure, selon les rumeurs, mais

également une bonne part de son héritage génétique. Et c'était justement à ce métissage qu'il devait sa puissance hors norme.

Un homme avait eu l'audace, l'inconscience, la pulsion suicidaire, de lui demander en face s'il était bien un bâtard de Sangh. Le guerrier portait une armure de plaques, avait empoigné une lourde hache de bataille et parlait sous l'emprise du sheyak, une drogue vicieuse qui décuplait les instincts meurtriers. Mörgh lui arracha son arme des mains, qu'il brisa au passage, avant de lui broyer le crâne, qu'il fit proprement éclater d'un unique coup de poing. Une fois le cadavre étalé par terre, Mörgh s'acharna à coups de bottes jusqu'à le transformer en une macabre purée. Il n'y eut personne d'autre pour renouveler l'expérience.

Deux fois plus large qu'un homme normal, presque totalement glabre, le front bas, le nez pâle et camus. La mâchoire résolument prognathe, une bouche lippue aux dents jaunâtres, pour une bonne part ébréchées. Des orbites caverneuses, de petits yeux noirs brillant de mépris. Ses traits, bien que grossiers, arboraient une dominante largement humaine. Le métis était vêtu d'un gilet échancré et d'un pantalon à rayures, tous deux en peau de requin, de bottes en peau à pointe recourbée. Ses bras nus étaient plus épais que les cuisses de Gherstall.

Après lui, venaient les quatre guerriers du clan Nachera. La Meute des Nachera, comme on les surnommait.

L'odeur musquée qui s'échappait d'eux laissait à penser sans trop d'hésitation qu'ils ne devaient pas goûter souvent aux joies du bain… ni du barbier, d'ailleurs.

Les Nachera formaient une véritable troupe de prédateurs avides de violence, sans pitié aucune, sans respect, aussi vicieux, aussi infatigables qu'une bande de hyènes à dents de sabre. Frères, cousins, oncles, neveux, personne n'aurait su dire combien ils étaient. Aussi tenace que du chiendent, leur clan avait proliféré sur une grande partie des Territoires-Francs et se livrait tout autant au pillage, à l'extorsion, au viol, qu'au meurtre et autres joyeusetés.

Silas Nachera était leur chef incontesté. Il régnait sur le destin de la Meute depuis quarante années bien tassées. Mais le passage du temps n'avait fait que l'endurcir, l'assécher, le rendre plus méchant encore. Le vieux Silas était craint sur l'ensemble du Plan Primaire. Craint de tous ceux qui avaient croisé sa route, même des siens.

Le teint recuit par le soleil et sans doute l'alcool, les traits sillonnés par l'âge et l'expérience, ses yeux vairons aux orbites saillantes n'affichaient aucun fléchissement. Au contraire, ses prunelles étaient des puits insondables de rage contenue et de ruse. Chauve, il portait une épaisse barbe tressée poivre et sel, et trois anneaux à l'oreille gauche. Ses pognes noueuses, aux ongles ras maculés de terre et de sang séché, semblaient capables de froisser l'acier.

Le vieux guerrier était venu avec trois de ses fils, Colum, Doane et Calder, ces derniers adossés en retrait, contre un mur. Des gaillards massifs aux chevelures grasses, ébouriffées, aux joues ombrées de barbes plus ou moins longues, vêtus de peaux retournées, tannées par l'usage, et de bottes de forestier. À l'instar de leur géniteur, tous trois semblaient avoir été enfantés par un ours noir particulièrement acariâtre. Ils puaient la sueur, la fumée et la graisse d'arme.

Les Nachera s'étaient armés d'un mélange de sabres dentelés, de masses à une main, de larges poignards accrochés en travers de leurs ceinturons ou leurs poitrails. Et s'ils paraissaient frêles par rapport au métis sangh, ils n'en semblaient pas moins inquiétants.

Mharagret Melfynn était présente. La baronne n'aurait manqué cette entrevue pour rien au monde. Soucieuse de préserver son anonymat, elle se tenait en retrait de Gherstall, installée contre le mur du fond, dans l'obscurité. La baronne avait en outre camouflé ses traits derrière un masque noir et recouvert sa chevelure orangée du large capuchon de sa cape qui moulait sa silhouette. Même ses mains disparaissaient sous des gants de daim violet. Elle se tenait assise, invisible, concentrée sur les protagonistes réunis pour répondre à sa volonté.

Pour sa part, Gherstall se trouvait ravi d'avoir convoqué une confrérie aussi sanglante. Il partageait le même type d'instinct que ces assassins et, comme eux, il n'éprouvait aucun scrupule.

Inutile de leur proposer à boire, toutefois. Aucun d'eux n'était venu pour se détendre, ni même pour faire assaut de convivialité.

Aussi sûr de lui qu'à l'accoutumée, donc, il prit la parole :

— Messires, allons à l'essentiel. Si je vous ai réunis ici, c'est évidemment pour vous proposer un contrat. Mais je vais être très clair afin de vous éviter une mauvaise surprise : ce n'est pas une cible comme les autres qui vous attend, bien au contraire… elle représente un vrai défi car c'est d'un guerrier d'élite dont vous allez devoir vous charger !

Aucun des tueurs attablés dans la salle n'eut l'air impressionné. Au contraire. D'un geste appuyé, Fioric Straw étouffa un bâillement. Silas Nachera lâcha un reniflement méprisant, suivi du ricanement étouffé de ses fils. Quant à Mörgh, il émit un rot aussi sonore qu'un grondement d'orage.

Gherstall ne s'en laissa pas compter pour autant. Il enchaîna :

— Votre cible se nomme Cellendhyll de Cortavar, c'est un Adhan des Terres du Nord, mais il ne vit plus là-bas depuis longtemps. Il est grand, il a les yeux verts, et il ressemble à ce qu'il est, un putain d'enfoiré aux cheveux argentés ! Il a été officier et mercenaire – il n'était pas question d'évoquer le Chaos dans cette histoire – et ne vous y trompez pas, c'est un tueur, tout comme vous. Alors si vous tenez à votre existence, vous ne devrez en aucun cas le prendre à la légère.

— Pourquoi vouloir sa mort ? s'enquit Fioric d'un ton léger.

— Vous n'avez pas à en connaître la raison. La seule chose que vous devez savoir c'est que je paie fort bien… Vous aurez un avantage qui pourra faire toute la différence : la surprise. Cortavar ne sait rien de vous, ni ce qui l'attend… Avant que vous ne me posiez la question, je ne sais pas encore où le trouver. Pas encore. Mais il est sans doute sur les Territoires-Francs. Dès que j'aurai obtenu sa localisation, je vous la transmettrai et vous pourrez vous mettre en chasse. Bien sûr, rien ne vous empêche d'avoir recours à vos propres informateurs. Pour ma part, vous pourrez me laisser un message dans chaque succursale des comptoirs Alrynde – propriété du clan Melfynn. Vous en trouverez dans la plupart des villes des Territoires-Francs.

— Et la paye alors ? s'enquit le métis sangh.

— J'offre trois cents licornes d'or à celui qui me ramènera la tête de l'Adhan, répondit doucement Gherstall.

Le guerrier des Melfynn marqua une pause, le temps de laisser ses interlocuteurs digérer l'information. Une telle somme s'avérait supérieure, bien supérieure à leurs cachets habituels. Aucun des assassins ne feignait plus l'ennui, à présent.

— Et l'avance ? ajouta Mörgh, ses petits yeux désormais brillants de convoitise.

— Aucune. Vous remplissez le contrat et vous êtes payés. À prendre ou à laisser… Je gage que l'ampleur de la somme que je vous propose compense largement l'absence d'une avance, non ?

— L'un de nous aurait suffi, pourquoi nous embaucher tous ? s'étonna Fioric. Pourquoi nous mettre en concurrence ?

— Je vous l'ai dit, Cellendhyll de Cortavar n'a rien d'un guerrier normal. Et puis c'est l'assurance pour moi que le contrat sera respecté et dans les meilleurs délais. En ce qui vous concerne, ma foi, voyez ça comme un défi amical, le moyen de tester vos talents face à vos confrères…

Silas Nachera frappa la table de la paume de sa grosse main, maculée de terre et de ce qui ressemblait bien à du sang séché :

— Moi, ça me va !

— Je prends le contrat, annonça à son tour Fioric Straw.

— Je massacrerai cet Adhan le premier, affirma Mörgh le métis, sans se soucier du ricanement des Nachera.

Gherstall ajouta, histoire de bien enfoncer le clou :

— La tête de Cellendhyll de Cortavar. Rien de moins. Trois cents licornes en or. Messires, je ne vous retiens pas. Bonne chasse à vous !

L'entrevue était terminée. Sans plus un mot, les tueurs se levèrent.

Fioric Straw se dirigea vers le comptoir pour se commander une chope de bière.

Silas Nachera rejoignit ses fils et échangea quelques paroles avec eux de sa voix gutturale.

Mörgh sortit le premier. Il ne semblait pas avoir de monture. Une fois sur le perron, il s'étira de tout son long, encore plus impressionnant debout. Il dévisagea les spadassins qui gardaient le carrosse, les défiant du regard. Puis, dans un petit rire, il longea la taverne à grands pas et s'enfonça directement entre deux fourrés, disparaissant vers le sud-ouest.

Straw sortit à son tour, sifflotant une rengaine entre ses lèvres. Il enfourcha le rouan et partit au petit galop, sans un regard en arrière, empruntant la route côté sud.

Les Nachera sortirent à leur tour. Sur le perron, Silas porta deux doigts à sa bouche et poussa un sifflement strident mais habilement modulé. Quelques secondes plus tard, les cavaliers de son clan surgissaient au galop

du couvert des arbres, se rangeaient devant lui. Silas récupéra son cheval, un puissant étalon noir. Une fois hissé en selle, imité par ses fils, d'un grand geste, il donna le signal du départ. La Meute des Nachera disparut dans un poudroiement de poussière.

Allongé sur le toit, Gamaël avait pratiqué un trou dans la toiture à l'aide d'un foret. Il avait ainsi pu assister à toute l'entrevue à l'insu de tous.

Sans se montrer, il regarda les assassins s'égailler à travers la forêt, chacun dans une direction différente, avant de se fixer sur le carrosse.

Toujours soigneusement camouflée, la Puissante du clan Melfynn sortit à son tour, escortée par Gherstall. Ce dernier donna l'ordre du départ. Gamaël les vit monter dans leur carrosse. Son regard se chargea alors d'un intense mépris.

L'Ombre renégate du Chaos n'avait rien perdu de l'échange et savait pertinemment que la femme qu'accompagnait Gherstall n'était autre que la baronne Mharagret.

Une fois dans le carrosse, Mharagret demanda à Gherstall de passer le verrou. Elle ôta son manteau et son masque puis se laissa tomber au milieu de la banquette. Alors, elle écarta les jambes en grand et remonta les pans de sa jupe en daim. Elle ne portait aucun dessous.

À la vue de sa fente épilée, Gherstall se sentit gonfler de désir. La bouche entrouverte, Mharagret l'attira vers lui en l'empoignant par les pans de son pourpoint, jusqu'à placer la grosse tête de l'homme entre ses cuisses offertes. Gherstall darda sa langue et plongea son visage dans sa fente déjà moite de désir.

Le temps que le carrosse arrive au bout du chemin, Mharagret avait remonté ses longues jambes vers le haut, les reins calés contre la banquette, et se faisait pénétrer à grands coups de reins par le pieu congestionné de son amant, ses cris de plaisir étouffés par l'épais capitonnage du véhicule. Gherstall la pilonnait de toute sa fougue, les traits rougis, des ahanements sourds s'échappant de ses lèvres épaisses.

Gamaël descendit de son perchoir sans plus attirer l'attention qu'à l'aller. Une fois à terre, il s'enfonça dans les taillis plantés à l'arrière de la taverne. Son cheval était caché non loin.

L'esprit de l'Ombre renégate du Chaos était en ébullition. Il aurait dû s'attendre depuis longtemps à une telle manœuvre de la Melfynn. La question était de savoir comment lui-même allait réagir à cette affaire.

Il lui fallait déjà retrouver la trace de l'homme aux cheveux d'argent.

CHAPITRE 8

Les Chiens de Guerre avaient investi la cité des Nuages. Répartis par binômes pour ne pas attirer l'attention, Vargh, Taï-Feng, Corín et Böker avaient emprunté les grands portails de téléportation sans être inquiétés. Même si le colonel était recherché, ce qui ne semblait pas être le cas d'après Taï-Feng – le Kelash était venu en éclaireur avant de retourner chercher Vargh –, Vargh le Noir avait passé tant de temps en détention que ses traits devaient avoir été oubliés du peu de gens qui le connaissaient. Et encore, ces derniers, pour la majorité des militaires occupés sur le front, ne devaient certainement pas se trouver dans la capitale. Quant au commun de la population, il ignorait tout de son existence.

Le colonel avait fait égaliser sa barbe et sa moustache, et conservé ses cheveux mi-longs, qu'il peignait en arrière ; naguère, lorsqu'il était en poste, il ne portait que la moustache et arborait une coupe en brosse. De surcroît, le temps pluvieux qui planait sur la cité depuis quelques jours faisait un allié appréciable, obligeant les gens à sortir le visage couvert.

Les guerriers d'élite retrouvèrent comme convenu Danseur et Abbeyth dans l'une des tavernes du port, un secteur à fort passage, populaire, marqué d'un mélange de races et de physionomies ; idéal pour passer inaperçu.

Vargh avait donné ses instructions avant qu'il ne s'occupe de récupérer Corín. Comme il l'avait affirmé, il avait eu largement le temps de mûrir son plan. Danseur et Abbeyth étaient donc partis en avant, collectant les informations préliminaires dont le colonel avait besoin.

Danseur confirma par ailleurs que l'Empire ne s'attendait pas à recevoir la visite du colonel des Chiens de Guerre. Aucun avis de recherche n'avait

été placardé en ville, aucune patrouille ne parcourait les rues autrement que par routine. C'était même à se demander si l'évasion de Vargh Loken était arrivée aux oreilles du Conseil de Lumière.

Attablés à un box, au premier étage du *Soleil Voilé*, les six hommes partagèrent un plat de volaille à la diable agrémenté de chopes de bière brune.

Corín ne disait rien. Il avait meilleure mine que lorsque Vargh l'avait retrouvé dans son bouge, mais il restait loin, très loin d'atteindre la forme optimale de ses anciens camarades de l'unité. Replié sur lui-même, il s'était installé sur un coin de table, un peu à l'écart des autres, et tentait sans vraiment y parvenir de maîtriser les tremblements qui parcouraient son corps. Son attitude laissait à penser qu'il préférait éviter le contact avec ses anciens camarades. Les autres avaient accueilli sa présence sans réelle camaraderie. Ils faisaient partie de ces hommes durs qui méprisaient la faiblesse. À leur décharge, Corín avait toujours été un peu à part, même dans les temps forts de l'unité et n'avait jamais réellement fait l'effort de se lier à ses partenaires.

De son côté, Vargh Loken avait d'ores et déjà vaincu l'accès d'agoraphobie qui l'avait assailli dès son entrée dans la capitale ; trop de monde, trop de mouvements, trop de bruits pour celui qui était resté en cellule d'isolement, tant d'années. Il leva sa chope pour boire une gorgée de bière et apostropha doucement Danseur :

— Les plans ?

— Je les récupère en fin de journée.

— L'équipement ?

— J'ai trouvé un receleur qui devrait faire l'affaire. Par contre, nous n'avons pas de quoi payer, tu le sais.

— Et la pègre ?

— Tout va bien. J'ai demandé un rendez-vous avec le chef d'une bande qui convient parfaitement au profil que tu cherchais, j'attends une réponse. Quant aux renseignements que tu voulais, Abbeyth s'en est chargé.

— Comme l'a dit Danseur, on commence à être à court, Vargh, relança Taï-Feng. Toute notre cagnotte est passée dans ton évasion.

Loken balaya l'air de sa main puissante :

— Ne vous inquiétez pas, j'ai tout prévu.

Une pluie fine recouvrait la cité des Nuages d'un linceul grisâtre. La journée s'achevait. Alvar Barelli venait de quitter son bureau, à l'Hôtel de Ville. C'était un homme replet, entre deux âges. D'un physique quelconque, le seul élément remarquable chez lui était ses épais sourcils charbonneux.

Vêtu d'un manteau de laine olivâtre, Alvar avançait dans la rue, tout aussi nerveux qu'excité. Ce qu'il s'apprêtait à faire pourrait lui causer quelques ennuis, s'il était découvert. Cependant, le bureaucrate avait pris ses précautions, il estimait d'ailleurs que le risque en valait largement la chandelle.

L'individu qui l'avait contacté lui proposait rien de moins que six mois de salaire. Pour un plan original et ses copies existantes, de vulgaires documents qui n'étaient même pas classifiés. C'était une affaire qui ne se refusait pas. Encore moins quand on voulait quitter sa femme pour une autre, plus jeune, plus mince, et qui ne ronflait pas, chaque soir, abrutie par l'alcool.

L'entrevue avait été fixée au *Rendez-Vous des trois lutins*, une taverne modeste, anonyme, située en bordure du quartier des entrepôts et de celui du port.

Alvar arriva devant le bâtiment. Il monta les marches du perron, entra. Il dut prendre le temps d'accommoder son regard à la pénombre ambiante, celle-ci alourdie du halo de fumée dense des pipes ou des cigares, qui troublait l'éclairage discret et jaunâtre des lampes à huile.

Personne ne s'intéressa à lui. Aux *Trois lutins*, on se mêlait de ses propres affaires.

Tout en déboutonnant son manteau, Alvar chercha du regard l'homme qu'il était venu rencontrer. Il le repéra, sur le côté de la salle, assis à une table, dos au mur. Un individu aux traits séduisants, soigneusement rasé, aux cheveux blonds coupés court, à la mode de l'armée.

Alvar Barelli ne pouvait s'empêcher de jalouser la pureté de ses traits, sa silhouette musclée et son assurance. Tout ce qu'il n'était pas, constatait-il avec amertume.

Son contact l'avait également repéré. Tandis qu'Alvar s'approchait de sa table, le blond l'accueillit d'un sourire rassurant.

Tous deux gardèrent le silence, tandis que le tenancier venait prendre leur commande. D'autorité, le blond commanda deux bières.

Une fois leurs boissons servies, le commanditaire s'adossa au fond de sa chaise, les bras croisés et contempla Alvar.

Ce dernier se tortilla devant ce regard bleu pâle qui paraissait l'éplucher couche après couche.

— Du calme, murmura Danseur, bien conscient de la nervosité de son interlocuteur. Tu as la marchandise ?

Alvar Barelli ôta son manteau, le temps de décrocher de son épaule un étui à cartes qu'il posa sur la table.

Tandis que le bureaucrate remettait son vêtement, Danseur attira l'objet à lui. Il vérifia que personne ne s'intéressait à leur table avant de l'ouvrir. Il en sortit un rouleau de feuilles qu'il déroula afin d'en vérifier le contenu. De ce qu'il en constatait, c'était exactement ce qu'il avait demandé. Il hocha la tête pour signifier son approbation et rangea le document qu'il fit disparaître à l'intérieur de son pardessus de toile huilée. Ensuite, il sortit de ses poches une bourse en cuir qu'il fit glisser jusqu'à Alvar.

De ses doigts nerveux, ce dernier vérifia que le contenu correspondait bien au paiement promis. Le bureaucrate s'esquiva après un bref salut. Quelque chose émanait du guerrier blond, soudain, qui le rendait nerveux.

Alvar Barelli avançait dans la rue, marchant à pas pressés.

Son instinct le fit se retourner. Le blond était là, sur ses talons. Il adressa à Alvar un sourire inquiétant.

Le petit homme se sentit soudain glacé. Il n'aima pas l'air qu'affichait son suiveur, mais alors pas du tout. Il se hâta de presser le pas. Danseur le suivit, sans forcer l'allure.

Arrivé à une petite place, Alvar Barelli hésita. De l'une des ruelles qui donnaient sur la place, apparut un grand guerrier aux yeux bridés, l'un d'eux entouré d'un tatouage noir, la chevelure ramassée en une queue-de-cheval, couvert d'un grand manteau gris-vert. L'homme se mit à le dévisager fixement.

La tension qui avait saisi Alvar s'accentua. Tension qui fut aggravée d'un cran lorsqu'il aperçut un troisième homme, un colosse au visage couturé, aux cheveux taillés en brosse, vêtu de cuir anthracite. Le colosse lui aussi regardait directement dans sa direction.

Le bureaucrate tourna la tête. Danseur se rapprochait. Le blond fixa Alvar et passa doucement son pouce en travers de sa propre gorge.

Alvar émit un couinement. Il s'élança dans la seule ruelle dégagée. S'éparpillant derrière lui, ses trois suiveurs lui emboîtèrent le pas.

Dans le jour couchant, ses cheveux humides plaqués contre son crâne, Barelli dévala les rues de la cité. En bien trop mauvaise forme pour courir, il devait se contenter de trottiner. Une sueur aigre inondait son corps, imprégnait ses vêtements. Un point de côté comprimait sa poitrine. Alvar poussa un nouveau couinement d'inquiétude.

Il était incapable d'aller assez vite pour distancer ses poursuivants. Il avait tenté de rejoindre le centre-ville, à chaque fois son chemin se trouvait barré par l'un de ces hommes inquiétants qui le menaçaient. Trop angoissé pour réfléchir efficacement, Alvar Barelli ne se rendait pas compte qu'il était habilement dirigé par ceux qui le traquaient en direction du quartier des entrepôts, le secteur le moins peuplé de la capitale.

S'il avait croisé une patrouille du Guet, Alvar se serait volontiers jeté dans ses bras, prêt à avouer son forfait, prêt à implorer qu'on le jette en cellule, prêt à tout pour sauver sa vie. Si seulement il pouvait rencontrer les forces impériales. Ces dernières, néanmoins, brillaient par leur absence.

Toujours en fuite, une fuite maladroite et dérisoire, Alvar déboucha sur un nouveau carrefour, encombré de caisses et de conteneurs de formats divers.

Le colosse au visage couturé déboucha de l'autre côté du croisement, face à lui. Comment faisaient-ils pour le devancer aussi vite ? se demanda Alvar.

Le sinistre individu ne semblait pas l'avoir repéré. Alvar profita d'un empilement de caisses pour se glisser derrière leur masse. Hors de vue, il se jeta dans un étroit passage encadré de deux massifs entrepôts de stockage.

Le petit homme se recroquevilla dans une flaque d'ombre. Son cœur battait à tout rompre.

Le colosse au visage orné de cicatrices apparut à l'entrée du passage. Le blond arriva à sa hauteur, puis le guerrier aux yeux bridés. Tous trois se mirent à discuter mais Alvar était trop loin pour entendre leurs murmures.

Tapi dans sa cachette, le bureaucrate osait à peine respirer. Il priait pour que ses poursuivants perdent sa trace. Il priait pour survivre à ce cauchemar qui le faisait presque souiller ses chausses.

Je vais m'en sortir, je vais m'en sortir, je vais m'en sortir, se mit-il à scander en lui-même.

Alors, d'un même ensemble, Danseur, Böker et Taï-Feng se tournèrent vers le boyau dans lequel Alvar s'était engouffré. Et sourirent.

Alvar tressaillit. Un piège !

Abbeyth apparut derrière le bureaucrate. Passant son avant-bras cordé de muscles autour de la gorge d'Alvar Barelli, il le tira en arrière, bloquant sa trachée pour lui interdire d'appeler à l'aide. Après quoi, il lui poinçonna les reins à grands coups de poignard, jusqu'à ce que sa proie ne soit plus qu'un tas de viande froide.

Abbeyth laissa le cadavre glisser sur le sol et le fouilla rapidement, le temps de récupérer le paiement effectué par Danseur. C'était le seul pécule qu'il restait à l'unité, les Chiens ne pouvaient se permettre de gaspiller leurs ultimes ressources, ni de laisser un tel témoin derrière eux.

La bourse empochée, tout en sifflotant, Abbeyth rejoignit ses frères d'armes.

CHAPITRE 9

C’était une douce soirée d’été dans le parc arboré de Tygarde. L’air embaumait le lilas, le figuier, l’herbe fraîchement coupée. De quoi confirmer les formidables pouvoirs du Puissant de Lumière. En puisant directement dans l’essence de la pierre de vie du Plan-Maître lumineux, le Patriarche assurait à l’île de la Source un climat perpétuellement clément, oscillant entre le printemps ou l’été, au gré de son humeur ; il veillait cependant à faire pleuvoir suffisamment afin que la nature ne souffre en aucun cas de ses caprices météorologiques.

En plein milieu de la plus grande clairière du parc, on avait disposé pour le confort des invités des tables rondes, des banquettes d’extérieur, des fauteuils rembourrés, ainsi que des balancelles en osier suspendues aux branches des arbres.

L’éclairage généreux provenait de blocs de gemellite translucide disséminés à intervalles réguliers, flottant au-dessus du sol et pivotant lentement sur leur axe. Les blocs diffusaient une lumière turquoise aux reflets chatoyants, chaude, agréable à l’œil.

Juché sur une solide passerelle fixée entre deux peupliers gris, un groupe de musiciens nantis de rebecs, de hautbois, de harpes et de pipeaux, jouait en sourdine des airs de tarentelles.

Le service était assuré par des serviteurs des deux sexes, au physique agréable, au sourire facile, à la tenue et au maintien irréprochables. Ceux-ci se tenaient derrière un alignement de longues tables sur tréteaux, chacune d’elles chargée d’une profusion de nourriture ; pléthore de mets, pléthore de goûts succulents.

Saumon roulé à la crème d'aneth, anguilles fumées à la diable, ballottines de coquilles Saint-Jacques au basilic, ailerons de poulets frits au sésame, croustillants de boudin noir, piques d'asperges et poivrons au cumin, foies de volaille au xérès, kelftedes d'agneau au thym, brochettes d'aiguillettes de canard aux figues, tout cela n'était qu'un exemple des entrées proposées. Le plat de résistance consistait en des carcasses de succulente viande d'auroch – réputée pour sa tendreté exceptionnelle et son goût légèrement fumé – en train de rôtir à la broche au-dessus de lacs de braise, arrosée généreusement de jus de cuisson et d'épices douces.

Un vaste choix de fromages s'offrait au bon goût des convives. L'on pouvait entre autres dénombrer des bries truffés, des lis d'or, des crémeux aux noix, des cheddars farcis aux pignons noirs, des bleus aux raisins confits, des crottins de chèvre au pouligny, des okas à pâte rouge. De quoi largement aviver l'excellence des vins proposés.

Les miches sortaient craquantes des fours du palais, du pain noir, du pain aux noix, au miel ou au froment.

En guise de dessert, outre de grands saladiers de fruits rafraîchis, le maître cuisinier du palais avait prévu l'un de ses chefs-d'œuvre : son mille-feuilles géant – vanille, crème brûlée, chocolat noir.

En guise de boissons, on pouvait compter sur un même étalage de munificence. Que ce soit au chapitre des bières mises à rafraîchir dans d'énormes seaux de glace, des alcools aux fruits, doux ou forts… et, surtout, point d'orgue du menu, *les vins*.

Les vins. Véritable symphonie de rouges, orchestrée par l'Empereur lui-même.

Des rouges légers habillés de notes de fruits, désaltérants, malicieux. Des rouges charnus, aux arômes confits, aux tonalités de sous-bois, promesse intense et suave. Des rouges plus racés, soyeux, aux tannins marqués, capiteux, presque aussi noirs que de l'encre, aux longueurs ensorcelantes.

Une palette incroyable propre à satisfaire le plus difficile des connaisseurs !

Des châteaux-haute-licorne, des côtes-de-chautagne, des castel-trois-dragons, des côteaux-de-la-lune-blanche, des rubis-saint-estèphe, des clos-d'étoile, des pech-veyzac… que de titres prestigieux, musique d'excellence liquide, de révolution des sens, trésors insignes de terre et de soleil.

Et pour la fin du repas, de grands pots de café sur des plateaux attendraient le bon vouloir des consommateurs éventuels.

Installés par groupes plus ou moins restreints dans toute la clairière, les convives s'affairaient tout autant à discuter qu'à boire et à manger. Les conversations se cristallisaient surtout sur la proposition de paix du roi Arasùl. La fin possible de la guerre immémoriale avec les Ténèbres troublait les esprits et déclenchait un flot de réactions diverses voire antagonistes. Et lorsque l'on ne parlait pas de la guerre, on s'épanchait en ragots habituels, savoir qui couchait avec qui, ou qui allait le faire, qui avait dit quoi, qui avait médit, qui était visé, quelles étaient les alliances actuelles du jour ou de la nuit.

Au bras de Cellendhyll, Constance rayonnait de joie. Sa robe légère de soie or épousait parfaitement les courbes de son corps finement musclé et si féminin. La jeune femme blonde avait apposé un léger maquillage sur ses traits fins, juste ce qu'il fallait pour les rehausser sans pour autant les alourdir.

L'Adhan, pour sa part, portait un ensemble pantalon et veste à longs pans en daim léger d'un violet sombre, taillé à ses mesures, sur une chemise un ton plus clair, ainsi que des bottes cuissardes en peau d'élan ornées sur toute leur longueur de sequins en argent.

Si élégant fût-il, l'homme aux cheveux d'argent ne pouvait toutefois se départir de sa nature sauvage, arborant cet air farouche qui le caractérisait, sans parler de ce relent de violence qui le moulait telle une seconde peau.

Tandis que le couple avançait sans se presser dans la clairière, désireuse d'expliquer à son amant les rouages de son nouvel univers, Constance désignait à mi-voix tel ou tel seigneur, telle ou telle dame, décrivant les rapports de pouvoir susceptibles de les lier les uns aux autres. Elle détaillait les alliances en cours, les jalousies, les dettes d'honneur.

La jeune femme faisait de son mieux pour le mettre à l'aise, sans se rendre compte que l'Ange n'avait qu'une envie, tourner le dos à cet étalage de pouvoir et s'en aller loin, très loin… trop loin pour être retrouvé. Ce qui était impossible.

Au fur et à mesure des explications, l'Ange ressentait une impression très nette de déjà-vu. Encore une soirée de luxe, de fête et de manigances. Une

soirée qui, dans ses détails et la nature de ses protagonistes différait de celles du Chaos, mais dans son essence se révélait quasi identique. Pour Cellendhyll, en conséquence, cela ne changeait rien. Il ne se sentait pas plus à sa place dans les festivités de la Lumière que dans celles orchestrées par Morion d'Eodh et ses pairs.

Car en dépit de la présence réconfortante de la Phœnix à ses côtés, l'Adhan éprouvait une intense solitude, renforcée par ce sentiment de déjà-vu.

Et pourtant, il se retrouvait enfin au sein de son peuple, doté d'un rang éminent, celui de Lige de l'Empire. La boucle de son destin était bouclée. Mais au lieu de ressentir une sensation d'accomplissement, d'apaisement, Cellendhyll n'en concevait qu'amertume. Plus que jamais, il se sentait comme un fauve en cage. Étouffé. Manipulé. Emprisonné.

De ce tourment intérieur, cependant, il ne montrait rien. Qui l'aurait compris ? Personne, pas même sa compagne, il le savait. Il tentait donc de faire bonne figure – dans la mesure de ses capacités. Il sentait Constance trop heureuse et refusait de lui gâcher son plaisir.

— Viens, je dois te présenter quelqu'un, souffla la Phœnix.

Elle l'entraîna en direction d'un petit homme, posté à l'écart de la fête, occupé à scruter le service des pages, l'ordonnancement des tables, le ballet des aides occupés à faire rôtir la viande.

Le crâne de l'individu se parait d'une couronne de cheveux blancs, du même blanc que sa moustache et son bouc soigneusement entretenus. Il avait le regard noisette, attentif, éclairé de bonne humeur. Habillé d'une tunique blanche à incrustations mauves, d'un pantalon bleu ciel à fines rayures, un lourd médaillon de platine à l'effigie de Priam ornait son torse.

— Hadrien ? Laissez-moi vous présenter Cellendhyll de Cortavar…

— Voici donc le fameux Cellendhyll ! s'exclama le petit homme, un sourire chaleureux étirant ses lèvres. Messire, je suis ravi de faire votre connaissance.

— Cellendhyll, je te présente Hadrien, ajouta Constance, c'est l'Intendant du palais, un homme inestimable.

— Inestimable ? Vous me flattez, Constance ! Je ne fais que mon travail, rien de plus.

Cellendhyll salua l'Intendant d'un léger sourire. L'homme lui était plutôt sympathique et Constance semblait l'apprécier. Ils échangèrent tous trois

quelques mots aimables, jusqu'à ce qu'Hadrien annonce :

— Si vous voulez bien m'excuser, je dois aller vérifier l'approvisionnement des vins. J'ai eu plaisir à faire votre connaissance, messire de Cortavar. J'ai un peu connu vos parents ; à l'occasion, venez me voir, nous boirons un verre en leur souvenir.

Et tandis qu'Hadrien s'éloignait, l'Ange se rendit compte que l'Intendant avait évoqué *ses parents*, et non pas seulement son père, contrairement à tous les autres membres de la Lumière qu'il avait croisés depuis son arrivée à Tygarde.

Cellendhyll, à son désarroi, se rendait compte qu'il ne se souvenait pas de sa mère, Alhana, ni de son visage. Quel mauvais fils était-il pour être ainsi incapable d'évoquer précisément son image ? De quelle tare était-il affligé ?

Certes, il se remémorait ses parents, mais il percevait le couple en tant qu'entité, que duo, pas en tant qu'individus distincts. Il avait certes des souvenirs nets de son père, Fiannan, même si ces derniers n'étaient pas nombreux, mais lorsqu'il cherchait à évoquer directement sa génitrice, rien de venait. Ses pensées alors s'embrumaient brusquement. Et plus il s'entêtait, plus il s'embourbait dans une nappe de brouillard, dans laquelle aucune pensée consciente ne pouvait émerger. Sentant poindre un début de migraine, il cessa ses efforts vains.

Planté au centre de la clairière, Priam s'était entouré d'un parterre de jeunes femmes toutes aussi attirantes les unes que les autres, avec pour point commun, outre leurs tenues scandaleusement légères, une sensualité affichée. Vêtu d'un pantalon de lin blanc, d'un gilet de même matière, largement ouvert sur son robuste poitrail couvert d'une toison dorée, irradiant d'assurance, toujours impressionnant, le Patriarche matérialisait l'Empire dans toute sa force et sa splendeur.

S'avisant de l'arrivée de l'Adhan et de sa compagne, Priam délaissa ses interlocutrices. Il traversa les groupes formés par ses sujets sans s'arrêter sur quiconque, et vint se ranger devant le couple.

Il salua Cellendhyll d'un geste appuyé, en témoignage de respect. Désormais, la cour de Lumière devrait compter avec l'homme aux cheveux d'argent. Voilà exactement le message que l'Empereur voulait faire passer à tous.

— Cellendhyll, je suis heureux de te voir ! lança-t-il d'une voix tonnante.

Il ajouta dans un murmure :

— Je sais que tu as des raisons de m'en vouloir. Et je te comprends. Mais en dépit de ta colère, me feras-tu la faveur d'un entretien ? S'il te plaît…

Malgré lui, malgré sa mauvaise humeur, l'Ange se surprit à opiner. Le souverain adressa un clin d'œil complice à la Phœnix et, sans plus attendre, sans plus se soucier des autres, il invita Cellendhyll à le suivre vers les arbres bordant la clairière. Constance ne s'offusqua nullement de se retrouver ainsi délaissée ; elle était la première à espérer que les deux hommes qui comptaient le plus dans son existence puissent se réconcilier.

Priam conduisit Cellendhyll sur l'un des nombreux sentiers du parc qui s'enfonçait entre deux pins parasol. Une armée de flambeaux avait été plantée dans l'herbe pour jalonner chacune des pistes. Les deux hommes passèrent trois arches successives, à demi enfouies sous le lierre, puis débouchèrent dans une modeste clairière au sol moussu, au milieu de laquelle trônait une gloriette en fer forgé, ouverte de tous côtés, ses piliers et son toit presque complètement recouverts de vigne vierge au parfum prononcé. Les bruits de la fête leur parvenaient désormais assourdis.

Au centre de l'édifice, une table en pierre de rosée ciselée de runes décoratives. Priam s'assit sur l'un des bancs qui entourait la table et, d'un geste engageant, il invita Cellendhyll à prendre place en face de lui.

L'Adhan hésita à rester debout, histoire de bien marquer sa désapprobation vis-à-vis de l'Empereur, avant de se dire que ce genre de posture sonnerait comme bien trop puérile.

Une fois les deux hommes installés, d'un ordre mental, Priam créa autour d'eux un dôme de magie au voilage or et argent qui leur assurerait que personne ne serait en mesure d'espionner leurs propos.

Puis, Priam fit face à Cellendhyll, fixant l'Ange droit dans les yeux :

— Nul besoin d'être devin pour savoir que tu m'en veux… à juste titre, d'ailleurs. Mais malgré les apparences, je ne veux pas que tu te sentes piégé.

— Eh bien, il ne fallait pas m'acculer comme vous l'avez fait ! lâcha l'Ange dans un ricanement amer. Et d'autant plus en utilisant Constance.

L'Empereur leva ses grandes mains en guise d'apaisement :

— J’ai présenté mes excuses à Constance. Je te les offre, à présent.

Sans laisser à l’Adhan le temps de répondre, le souverain poursuivit :

— J’ai mal agi, Cellendhyll, nous le savons parfaitement toi et moi. Ce que tu ignores, c’est pourquoi j’ai manœuvré de la sorte… une tentative grossière de ma part, que je regrette sincèrement. Sur le moment, je n’ai pas vu plus loin que le bout de mon nez, hélas, mais depuis j’ai eu le temps de réfléchir.

Priam s’arrêta, le temps de pousser un soupir :

— Mets-toi à ma place un instant, l’Adhan, et j’estime que tu en es capable… mon but était que tu retrouves ta place *légitime* à mes côtés et cela n’a rien d’un caprice. Lorsque tu es arrivé avec Constance dans les bras, je n’ai rien vu d’autre qu’une opportunité de concrétiser ce but, et je l’ai saisie. Sans réfléchir, aveuglé par mon orgueil. Sans me rendre compte que c’était bien mal vous traiter, elle et toi, j’en ai pleine conscience. Tu dois bien comprendre que je suis l’Empereur de Lumière… or en tant que tel, je n’ai personne pour me dire quand j’ai tort, personne pour m’obliger à avoir du recul sur mes actes. Lorsque tu es au faîte du pouvoir, Cellendhyll, tu te retrouves seul, et cela n’aide pas à garder ta lucidité chaque fois que tu dois prendre une décision. Surtout quand tu es directement impliqué. Et oui, j’ai trop l’habitude qu’on m’obéisse au doigt et à l’œil, j’ai trop l’habitude de voir mes désirs aussitôt satisfaits. Ta réaction m’a ouvert les yeux, après coup. Elle m’a montré à quel point je péchais par suffisance, par égoïsme, que je commettais un abus de pouvoir inqualifiable. Et cette *remise en question*, c’est toi qui l’as provoquée, sans t’en rendre compte, elle représente pour moi une richesse sans pareille, comprends-tu ?

Cellendhyll secoua la tête :

— Pourquoi me vouloir absolument à vos côtés, moi et nul autre ? Je ne comprends pas, il y a bien d’autres guerriers capables de devenir Lige, non ?

— D’autres guerriers capables de déjouer la traîtrise de Bascom ? De mettre en échec un sorcier smaugh tel que celui que tu as affronté dans les Terres du Nord ? J’en doute fort. À toi seul, tu as sauvé Fort Courage et toute la région d’un mal redoutable, Cellendhyll, ne l’oublie pas. Et nous savons tous deux que ce n’est qu’un exemple, que des combattants de ta valeur sont éminemment rares. Que tu le veuilles ou non, tu es unique, à ta manière.

— Je ne vois pas ce que j'ai d'unique. Et d'ailleurs, dans cette affaire, vous oubliez Constance.

— Mais ce n'est pas Constance qui a combattu le Smaugh, que je sache. Et ce n'est pas elle qui a vaincu son golem… Et même si je ne sais pas qui sont ces Smaughs et qu'au passage j'entends bien le découvrir, je suis certain d'une chose, nous allons les revoir et nous allons devoir répondre à la menace qu'ils vont faire peser non seulement sur l'Empire mais également sur l'ensemble des Plans. Voilà ce que je crois, Cellendhyll, et j'en suis intimement persuadé. Tout comme je suis persuadé que tu es le mieux à même de te dresser contre eux, comme je l'ai dit à Constance. Ton aventure dans les Terres du Nord ne fait que le confirmer.

Mais l'Ange ne désarmait pas :

— Que vaut le serment que je vous ai fait si ledit serment m'a été arraché sous la contrainte ?

— Cellendhyll, je le répète, mon orgueil m'a aveuglé, je serais malhonnête de prétendre le contraire. Je t'ai lié à moi de la mauvaise manière et je m'en veux vraiment… Je vais donc tâcher de réparer ma faute, mais pour être tout à fait franc, ce serment que je t'ai arraché, je ne peux m'en dégager, pas totalement, sous peine de saper mon autorité vis-à-vis de mes sujets. Sache que la proposition de paix d'Arasùl a perturbé l'équilibre de l'Empire. Mes sujets sont divisés. Certains veulent cette paix inespérée. D'autres, encore, la refusent en tous points. Le reste hésite, incapable de prendre parti. Et je ne parle pas des seigneurs qui veulent le pouvoir, mon pouvoir. Ceux-là qui n'attendent qu'une occasion, que je m'affaiblisse. Je ne peux le permettre, la Lumière doit rester stable et prospère, sinon elle ne survivra pas aux périls qui nous attendent… Alors voilà, je te propose un nouveau marché : tu passes un an à mon service, en tant que Lige, de ton plein gré, et si après cette année tu veux retrouver ta liberté, soit. Tu pourras choisir ton propre destin sans aucune pression de ma part… Un an, est-ce trop demander ?

— Mais pourquoi ? répéta Cellendhyll. Pourquoi vouloir à tout prix que j'entre à votre service ?

Le souverain arbora un pâle sourire, tandis qu'il se penchait vers l'Ange :

— Je te l'ai dit, j'ai besoin d'un homme fort à mes côtés, également un homme en qui je puisse faire totalement confiance. *Toi*. Cela étant, il n'y a pas que cela. Je vois en toi plus qu'un Lige, plus qu'un guerrier, si

redoutable soit-il… je vois une conscience, inébranlable, intègre. Ma conscience. J'ai besoin de ta franchise, Cellendhyll, je ne peux que le constater avec cette histoire. Ta franchise qui me permettra de me remettre en question, d'être plus juste. Tu seras mon garde-fou en quelque sorte, je sais que toi, tu auras toujours suffisamment de force de caractère pour être franc, pour ne pas me ménager.

Priam se redressa, tourna le dos à l'Ange, et contempla la nuit.

— Smaughs ou pas Smaughs, un danger nous menace, reprit-il d'une voix sourde, je l'ai senti dans mes vieux os avant même que tu n'arrives au palais. Un danger effroyable, comme je te l'ai dit, menace les Plans eux-mêmes. Jamais mon instinct ne m'a trompé en ce domaine.

Le Patriarche se retourna sur Cellendhyll et renchérit d'un ton pressant :

— J'ai besoin de toi ! Crois-tu qu'il soit facile pour moi, l'Empereur, de te tenir un tel discours ? J'ai été le dernier des crétins, voilà, je le dis clairement. Et je te demande sincèrement pardon. Mes mauvaises manières ne plaident pas dans ce sens, j'en ai conscience, mais je ne veux qu'une chose : être ton ami. Je te veux tel que tu es. Ne change pas, ne deviens pas comme les autres, soumis à la moindre de mes volontés. Garde ton indépendance de pensée, ton indépendance de caractère. Car je te demande avant tout de rester fidèle à toi-même, Cellendhyll. Nous nous disputerons sans doute de temps à autre, étant donné nos caractères respectifs, mais ce sera là un acte sain et l'Empire n'en sortira que plus fort encore. Je t'en prie : deviens mon Lige, pour un an. Après tout, tel est ton destin, fils de Lumière…

Priam se tut enfin. Cellendhyll ne répondit pas tout de suite. La solitude qui émanait soudain du souverain était criante pour l'Ange. D'autant plus qu'elle faisait écho à la sienne.

Pouvait-il se mettre à la place de l'Empereur de Lumière ? Probablement pas. Toutefois, il pouvait comprendre qu'un homme si puissant puisse commettre ce genre d'abus de pouvoir, gouverné par son orgueil, aveuglé par son rang suprême… L'Adhan avait constaté, vécu même, bien pire de la part des Maisons du Chaos.

Priam, de son côté, était descendu de son piédestal, de sa propre volonté. Il avait abdiqué sa supériorité et son arrogance, l'Adhan en avait

conscience. C'était simplement un homme face à un autre homme. Et il semblait si seul.

Sa remise en question, son attitude, son humilité, avaient éteint le ressentiment de Cellendhyll. À la grande surprise de ce dernier. Qu'il en ait conscience ou non, Priam avait su trouver les mots adéquats pour convaincre l'Adhan de sa bonne foi.

Un an. En tant que Lige, un rêve que j'ai longtemps caressé dans mes jeunes années. Il y a pire comme épreuve, non ? Un an qui pourrait me permettre de trouver mes marques après avoir quitté le Chaos si brusquement. Un an que je pourrais consacrer à réfléchir à ce que je veux faire de mon destin.

Et du reste, qu'adviendra-t-il de Constance, si j'affronte Priam ? Elle se retrouverait aussitôt en porte-à-faux et ce serait bien injuste pour elle.

Un an. Et pas une seconde de plus !

Quant à garder mon indépendance ? Pour ça, aucun souci ! conclut l'Adhan.

Il se mit debout et secoua doucement la tête :

— Je ne sais pas quel sortilège vous m'avez lancé, Priam… et je m'en étonne moi-même mais j'accepte vos excuses et j'accepte également votre offre de devenir Lige pour une année.

— À la bonne heure ! s'exclama Priam dont le visage s'éclaira immédiatement. Cette fois, tu ne le regretteras pas, je m'y engage !

Le monarque semblait véritablement soulagé. Il se rapprocha de Cellendhyll, passa un bras autour de ses épaules et le serra contre lui. L'Ange aurait repoussé ce genre de familiarité avec tout autre membre de la cour, mais il se révélait incapable de le faire avec Priam.

Le retour de l'Empereur et de son protégé dans la grande clairière ne passa pas inaperçu, d'autant plus avec leurs carrures et le contraste de leurs tenues. Tous remarquèrent la cordialité non feinte avec laquelle Priam couvait Cellendhyll. De quoi affirmer qu'il n'existait aucune inimitié entre les deux hommes.

À peine venaient-ils d'apparaître que Constance les rejoignit.

Cellendhyll arborait un air un peu gêné. Priam resplendissait de bonne humeur. Il adressa un chaud sourire à la Phœnix. La jeune femme comprit

sans avoir besoin d'explication que l'entretien avait porté ses fruits et que les deux hommes s'étaient réconciliés.

— Puisque tout va bien entre nous, annonça Priam, je vais te laisser entre les mains de Constance, il est temps pour moi de céder aux mondanités. Viens me voir demain, l'Adhan, et je t'en dirai plus sur ton rôle de Lige.

L'Ange opina. Il se sentait un peu sonné et peinait toujours à expliquer son propre revirement.

Qu'est-ce qui t'a pris, Cellendhyll ? Tu étais prêt à lui cracher au visage, à briser ton serment d'allégeance, tu étais même prêt à lui faire sauter la tête, et tu te retrouves soudain à accepter son marché.

Constance se suspendit à son bras, radieuse :

— Allez, viens, mon bel Adhan, allons fêter ça, tu as mérité un bon verre de pech-veyzac !

Cellendhyll s'ennuyait.

Il avait beau faire des efforts, cette soirée n'était pour lui qu'un passage obligé. Un de plus. Nullement une partie de plaisir.

Constance avait fait de son mieux pour le mettre à l'aise, pourtant. Elle lui avait notamment présenté un petit groupe de seigneurs et de dames qu'elle avait l'habitude de côtoyer et avec qui elle entretenait de bons rapports. Aucun d'eux, aucune d'elles ne sut éveiller l'intérêt de l'Ange.

Il oublia leurs noms à peine prononcés. Pourquoi faire l'effort de mieux les connaître ? Ces gens qu'il estimait englués dans le paraître, préoccupés avant tout de leur image de marque, ne lui plaisaient pas, ne lui plairaient jamais. L'Ange était fait d'une tout autre étoffe, ou plutôt d'un tout autre acier et n'avait aucune envie d'apprendre à les comprendre, ni de partager leur monde ou leurs conversations.

Sa réputation l'avait précédé et son air rude dissuada quiconque hormis Constance de lui adresser la parole. Rester silencieux, au sein d'une telle assemblée, ne le gênait pas. Il était ainsi libre de déguster son repas et de savourer quelques-uns des grands crus proposés.

La Phœnix, pour sa part, participait gaiement, enthousiaste, aux discussions.

Tout en dégustant son verre, Cellendhyll regardait les gens s'ébattre autour de lui.

Priam, comme à son habitude, rayonnait de son charisme incontestable, entouré d'une palanquée de jeunes femmes fines et sensuelles.

Les barons du Plan Primaire étaient présents, disséminés çà et là. Éloignés les uns des autres, assis ou non, ils présidaient au milieu de leurs propres courtisans, dégustant les mets délicats, s'abreuvant sans compter.

Une autre figure marquante de la cour impériale était présente : Inès de la Fère. La femme en rouge brillait de tous ses feux. Son corps voluptueux se parait d'une robe pourpre, généreusement fendue, qui dévoilait bien plus qu'elle ne cachait. Des escarpins à lanières – également incarnats – accentuaient la cambrure sensuelle de sa chute de reins. Sa longue chevelure, mer de jais étincelant, luisait sous les lumières, rehaussée de petites gemmes rubis à l'éclat clignotant. La femme en rouge tenait à attirer les regards, et elle y parvenait parfaitement. Un lot d'admirateurs l'entourait, subjugués par son charme agressif.

Le regard de l'Ange ne s'attarda pas sur Inès de la Fère, dont il se méfiait d'instinct.

Au lieu de quoi, Cellendhyll chercha des yeux cette grande fille rousse qui avait su attirer son attention – il ne savait toujours pas pourquoi la fiancée de Valien d'Ingvat l'intéressait ainsi – mais elle semblait absente. La pointe de regret qu'il éprouva l'agaça au plus haut point.

Valien d'Ingvat, héritier de la baronnie de l'Est, était bien là, lui. Le jeune homme paradait dans un costume à la pointe de la mode, tissé dans une étoffe aux reflets moirés. L'héritier semblait avoir compris la dure leçon que lui avait inculquée l'Adhan. Il évitait ce dernier comme la peste.

Cellendhyll but une gorgée et contempla Valien quelques instants, histoire de voir si la rousse allait enfin daigner se manifester à ses côtés, mais en vain. Toutefois, il se rendit compte que Valien fixait quelqu'un avec insistance. La femme en rouge.

Un échange muet s'opérait entre ces deux-là, invisible aux yeux des convives.

Après un grand rire de gorge, Inès de la Fère s'éloigna de sa cohorte d'admirateurs pour chercher un grand verre de clos-d'étoile, qu'elle dégusta à petites gorgées, avant de s'engager sur un sentier. Un peu plus tard, Valien

s’esquivait à son tour. L’Ange vérifia autour de lui mais il paraissait être le seul à avoir repéré leur manège.

Une trentaine de minutes plus tard, tandis que l’Ange vidait sa deuxième assiette, Valien revint, les joues rougies, le regard trouble. Il était manifeste que le jeune noble et la femme en rouge s’étaient livrés à une joute pour le moins charnelle. Un rictus peu amène étira les traits de l’Adhan. Valien d’Ingvat, en plus d’être un pompeux imbécile, s’avérait infidèle. Cellendhyll le méprisa d’autant plus que cette incartade impliquait la mystérieuse rousse mais après tout, cela ne le concernait en rien. Il se détourna.

Soudain, il en eut assez de cette masse de gens, de ce brouhaha incessant. Indiquant à Constance qu’il allait se chercher un autre verre de vin, il quitta sa tablée. Il fit un détour pour se faire servir un rubis-saint-estèphe et se retira en bordure de la clairière, sous un grand cerisier à fleurs.

Le rubis-saint-estèphe était une véritable ode vinicole. Il offrait une rondeur soyeuse particulièrement remarquable, avec une dominante de fruits noirs, de réglisse et de moka. D’un rubis profond, il bénéficiait d’une bouche ample et complexe, gourmande, avec une finale harmonieuse, longue, d’une grande finesse de tannins. En bref, une petite merveille, et selon l’Adhan meilleure encore que le pech-veyzac. C’était bien la seule chose de vraiment agréable dans cette soirée. Hormis Constance, bien sûr.

Tout à sa dégustation, Cellendhyll songea au retournement de situation qu’il venait de vivre. Priam l’avait pris au dépourvu, il devait se l’avouer. Et il n’arrivait toujours pas à s’expliquer par quel processus l’Empereur avait réussi à éteindre sa colère. Un sortilège ? Impossible, son cœur second l’aurait prévenu, lui si habile à détecter la magie néfaste qui pourrait le menacer. Un an. Cela passait vite, une année. Il s’en tirait à très bon compte, au fond. Il lui suffirait de se montrer patient et au terme de ce délai, il pourrait enfin réclamer sa liberté. Et cette fois, Priam devrait accepter son choix.

Cellendhyll poussa un soupir libéré. D’avoir passé un moment seul lui avait fait du bien. Il partit rejoindre sa table.

Tandis qu’il traversait la clairière pour retrouver Constance, un grand blond, puissamment bâti, arborant une épaisse moustache tombante, apparut

soudain pour l'intercepter ; c'était Rugar, le chef des commandos du Nodus, responsable de la sécurité de Tygarde.

— Cellendhyll, je peux te parler en privé ?

L'Ange se laissa conduire un peu plus loin. Une fois hors de portée d'une oreille indiscrète, le chef des Nodus lâcha d'un ton agressif, son regard outremer fulminant :

— Qu'est-ce que tu as foutu dans les Terres du Nord ? Dis donc, l'Adhan, je croyais avoir été clair, tu devais prendre soin de Constance, durant cette mission. Et tu reviens avec elle, mourante ! Je te préviens, s'il lui arrive du mal une nouvelle fois alors qu'elle est en ta compagnie, je te casse en deux, compris ?

Le visage de l'Ange se contracta dans un rictus qui dévoilait ses dents :

— Je t'emmerde, Rugar ! C'est bien beau de vouloir me donner des leçons mais tu n'étais pas là-bas, avec nous. J'ai sauvé Constance, quoi que tu en penses. Mais peu importe, je n'ai aucun compte à te rendre et tu ne m'impressionnes pas. Quant à me casser en deux, j'aimerais bien voir ça.

Avant que le chef des Nodus ne puisse répliquer, une autre voix les interpella :

— Hé, tous les deux, pourquoi ai-je l'impression que vous êtes en train de parler de moi ? demanda la Phœnix.

Toute souriante, la jeune femme venait les rejoindre, son verre à la main. Elle reprit :

— Je viens te chercher, Cellendhyll. On va passer au dessert… Vous avez un drôle d'air, messires. Vous n'êtes pas en train de vous disputer, au moins ?

— Mais pas du tout, se défendit Rugar. Nous étions juste en train de faire connaissance, l'Adhan et moi… Et d'ailleurs, nous reprendrons cette intéressante conversation. Demain. Chez les Nodus… enfin si tu as le temps, Cellendhyll.

Rugar lui lançait un défi.

— Oh, tu peux compter sur moi, je ne manquerais ça pour rien au monde, répliqua l'Adhan.

Face à ce genre de provocation, il n'était pas question de reculer. Surtout pas face à un homme comme Rugar.

Constance les regarda tous deux, d'un œil inquisiteur à présent. Mais le chef des Nodus les quitta aussitôt. Tandis qu'ils retournaient à leur table,

tout en le regardant s'éloigner, Cellendhyll se pencha sur la jeune femme et lui demanda :

— Que s'est-il passé entre Rugar et toi dans le passé ?

Constance haussa ses fines épaules :

— Il n'y a pas grand-chose à en dire. Il y a un peu plus de cinq ans, nous avons eu une aventure et je me suis rendue compte que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, alors j'ai rompu. Nous avons su nous séparer correctement et rester amis. Pourquoi cette question ? s'étonna-t-elle.

— Oh, comme ça, éluda l'Ange. Vu que je vais être amené à côtoyer Rugar, je veux juste savoir si tout était clair entre vous, c'est tout.

— Je te le confirme, alors, sourit-elle. Rugar c'est du passé, rien d'autre.

Ils retrouvèrent leurs sièges. La jeune femme, cependant, ne révéla pas à l'Ange que peu de temps après Rugar, elle avait cédé aux charmes de Priam et que l'Empereur avait eu dans son existence une part bien plus importante que le chef des Nodus.

CHAPITRE 10

La soirée s'éternisait. Attablé en compagnie de Constance et du groupe qu'elle lui avait présenté, l'Ange était l'objet de nombreux regards. Son maintien, son allure, son aura, tout cela ne pouvait qu'attirer l'attention et le transformait bien malgré lui en un objet de curiosité, de désir, d'inquiétude, de mépris ou de haine. Il s'en moquait bien. L'opinion de la cour à son encontre ne l'intéressait pas du tout.

Cependant, sans que l'Adhan ne s'en doute, un individu le couvait des yeux avec un soin aussi habile qu'intense, une attention furtive qui n'avait rien à voir avec celle des autres participants.

C'était un homme de taille moyenne, vêtu d'un costume gris souris, taillé dans une riche étoffe mais très sobre. Les cheveux courts, poivre et sel, les traits quelconques, sans aucun signe distinctif, l'individu se fondait parfaitement dans la foule des convives. Le genre de personnage que l'on regardait sans le voir, que l'on pouvait croiser sans en garder le moindre souvenir.

Ses iris gris fer ne trahissaient rien, ni ses pensées, ni son caractère. Son regard oscillait entre Priam et Cellendhyll en toute discrétion. L'homme en gris passait totalement inaperçu. Or, un tel sens de l'anonymat traduisait non pas une personnalité fade mais plutôt un véritable talent.

La fête continuait de battre son plein. Certains couples avaient commencé à rejoindre le centre de la clairière pour y danser. Constance et Cellendhyll

en profitèrent pour quitter leur table. La jeune femme passa son bras sous celui de l'Adhan :

— Allez viens, je vois bien que tu n'en peux plus.

— Tu as prévu quelque chose ?

— Oh que oui… une promenade au clair des lunes, pour commencer.

Au lieu de le conduire vers le palais, la Phœnix se dirigea sur un chemin annexe qui s'enfonçait dans le parc. Ils changèrent trois fois de sentiers avant que la jeune femme ne s'arrête devant un bosquet. Elle le traversa, l'Ange à sa suite, s'engageant dans un dédale végétal habilement créé, jusqu'à atteindre une alcôve de verdure bien dissimulée, au fond de laquelle on avait placé un petit banc à dossier rembourré de coussins.

Sans un mot, Constance dégrafa le ceinturon de l'Adhan et baissa son pantalon et son caleçon sur ses chevilles. Alors elle le fit asseoir sur le banc. Son beau visage éclairé de biais par les rais bleus et blancs des lunes jumelles, elle fit face à son amant :

— J'ai eu envie de toi toute la soirée, murmura-t-elle.

La voix rauque de désir de la jeune femme électrisa l'Adhan, dont le sexe se redressa.

Constance vint alors le surplomber et glisser ses jambes de chaque côté des siennes. Puis elle remonta sa robe pour permettre à Cellendhyll de constater qu'elle ne portait aucun sous-vêtement. Elle lui offrait ainsi la vision parfaite et impudique de sa fente épilée. La verge de l'Ange durcit encore, d'autant plus que la Phœnix venait de l'empoigner pour en flatter la vigueur.

Satisfaite, Constance lui jeta un regard passionné et se laissa lentement descendre sur son membre jusqu'à ce que son gland couronne l'entrée de sa grotte intime, coulissant encore dans une progression humide, chaude, lente et délicieuse. Finalement, pénétrée jusqu'à la garde par le sexe de l'Ange, tendu comme jamais, la jeune femme poussa un soupir d'aise qui se mua en gémissement voilé. Cellendhyll sentait palpiter sa verge à travers le fourreau soyeux de son amante. Il posa ses grandes mains sur ses hanches et imprima un mouvement doux et circulaire à son bassin.

Constance gémit encore, le plaisir décuplé en elle. Cellendhyll se mordit les lèvres.

Caressés du souffle de l'été qui filtrait à travers les frondaisons, les deux amants se laissèrent emporter, glissant de leur plein gré dans un courant de

sensations incandescentes, dérivant vers un accomplissement graduel et envoûtant.

Constance se laissait totalement aller, à présent. Elle allait et venait sur l'Ange, de plus en plus vite. Son souffle s'accélérait au même rythme. Elle ondulait sans vergogne sur sa lance écarlate, tout entière focalisée sur ce qu'elle prenait et donnait.

Cellendhyll avait empoigné ses fesses pommelées, les caressait, les pétrissait, les griffait presque de passion.

Collée à lui, tremblante, Constance mordit son épaule pour museler l'orgasme ravageur qui la saisit brusquement. Cellendhyll relâcha enfin sa propre vague impérieuse. La vague prit la forme d'une gerbe de feu fusant de ses reins qui remonta jusqu'à sa verge, jaillissant pour exploser dans une explosion de couleurs vives et pulsantes qui inondèrent tout autant son corps que son esprit chaviré.

Ils s'accrochèrent l'un à l'autre, tous deux haletants, comblés, complices. Aucun mot ne pouvait décrire la frénésie de leur échange, leur jouissance commune.

En cet instant, toute la cour de Lumière aurait pu se retrouver réunie devant eux, spectatrice de leurs ébats, qu'ils s'en seraient parfaitement moqué.

— J'aime me promener dans le parc avec toi, sourit Constance avant de donner à Cellendhyll un baiser passionné.

Jamais l'Ange n'avait terminé une soirée mondaine d'une manière aussi agréable, aussi intense. Cette conclusion était tout à fait de nature à compenser l'ennui qu'il avait éprouvé jusqu'alors, il ne pouvait qu'en convenir.

Les amants au destin si neuf se rhabillèrent sans se quitter des yeux, leurs corps en pleine harmonie, vibrant toujours de ce lac d'endorphines dans lequel ils s'étaient communément immergés.

Main dans la main, la Phœnix et l'Ange reprirent le chemin qui les avait conduits vers ce palais de délices. Ils quittèrent les lieux, accompagnés de la musique de fête qui résonnait toujours dans la nuit.

CHAPITRE 11

La matinée s'écoulait sous un soleil chaud au milieu d'un ciel limpide. L'Ange avançait à grands pas dans Tygarde. Pour cette nouvelle journée, il avait passé une tunique bleu nuit sur un pantalon en daim couleur taupe. Sa dague reposait dans sa botte gauche. C'était la seule lame qu'il portait, n'ayant pour l'instant pas prévu de sortir du palais impérial.

Il songea à Constance et à leur nuit de passion. Une fois quitté le parc, il avait emmené son amante dans sa suite et tous deux avaient fait l'amour une bonne partie de la nuit.

L'aspect sexuel n'était pas suffisant pour constituer un couple digne de ce nom, un couple comme celui qu'il désirait, harmonieux, paisible, fondé sur la complicité, mais il représentait tout de même l'un des ferments essentiels. Et Constance se révélait une amante passionnée, qui l'enchantait.

Elle l'avait quitté au petit matin, les yeux gonflés de fatigue, une si douce fatigue. La jeune femme voulait s'accorder un peu de sommeil avant d'entamer sa journée. Elle avait des responsabilités à honorer et elle voulait le faire sans faillir.

Il avait hâte de la retrouver.

Pas dans l'immédiat, cependant. Comme chaque jour, la Phœnix avait une masse de rapports à consulter, voire à valider, et lui-même devait retrouver Priam en début d'après-midi.

Mais avant tout, l'Adhan avait une petite mise au point à faire.

Il finit par arriver devant la grande porte métallique qui gardait le bâtiment réservé au Nodus. Il frappa.

Rugar lui-même vint lui ouvrir. En reconnaissant l'Adhan, ses yeux brillèrent mais il ne dit rien, se contentant de le saluer d'un signe de tête.

Cellendhyll pénétra dans le sanctuaire des guerriers d'élite de la Lumière à Tygarde.

Les commandos du Nodus disposaient d'un hangar situé hors du palais proprement dit ; un endroit vaste et haut de plafond qui leur servait tout autant de base que de lieu de repos et d'entraînement. Un mur d'escalade, des agrès, des tapis d'exercice en paille de riz, une ligne de tir, un coin dévolu aux appareils de musculation, une série d'établis et de présentoirs pour ranger les armes, des casiers alignés. Un dortoir se trouvait à l'étage. Une porte donnait sur le bureau de Rugar, une autre menait à une salle d'eau.

Tout en avançant, Cellendhyll songea qu'il avait déjà affronté l'un des commandos, en ce lieu – Viggo –, et l'avait vaincu. Viggo s'était montré un rugueux adversaire. Rugar, à bien le contempler, semblait pire encore. Plus massif, plus puissant, mais parfaitement affûté, lui aussi.

Il n'était pas question, cependant, pour l'homme aux cheveux d'argent, de redouter ce qui allait se produire. Au contraire, fidèle à sa nature, il attendait le duel avec un plaisir certain.

Les guerriers étaient seuls. Rugar avait ordonné à ses commandos d'aller faire un tour. Cette histoire ne concernait que l'Adhan et lui-même.

Gardant toujours le silence, le commandant ôta son gilet de cuir et sa tunique orangée. Cellendhyll se mit également torse nu.

Les deux hommes arboraient le même ventre musclé aux abdominaux parfaitement dessinés, les mêmes pectoraux puissants. Ils étaient de même taille, de même allonge. L'Ange était toutefois plus mince, plus svelte.

À voir la corpulence du commandant, il estima que ce dernier devait lui être supérieur en force brute, mais sans doute inférieur en vitesse de réaction.

D'un commun accord, ils se placèrent sur un tapis d'entraînement en paille de riz. Aucun mot ne fut échangé. Pour des guerriers de leur trempe, le temps n'était plus aux paroles.

Cellendhyll se concentra. Pas question d'user du Zen ou de faire appel au Hyoshi'Nin. L'Ange préférait comme toujours, dans la mesure du possible,

garder ses talents secrets. Du reste, il ne venait pas pour livrer un combat à mort.

Rugar vint sur lui à grands pas, le visage contracté. Aussitôt à portée, le chef des Nodus passa à l'action entamant un geste vif de la main droite. Une feinte, modèle du genre.

Cellendhyll s'y laissa prendre. Il s'en rendit compte, mais c'était déjà trop tard. Rugar changea de pied d'appui et… blam !

Cellendhyll avait commis une grosse erreur dans ses appréciations, Rugar se révélait bien plus rapide qu'il ne l'avait pensé. Aucune parade, aucune esquive possible. Un uppercut très sec, comme surgi de nulle part, cueillit Cellendhyll sur le côté de la mâchoire. Un homme moins solide que lui aurait touché terre. La vision troublée, l'Ange frappa en retour – un pur réflexe. Sa riposte du genou atteignit Rugar au niveau des côtes. Cellendhyll enchaîna en flanquant son coude en travers de la bouche du chef des Nodus.

La lèvre éclatée, Rugar accusa l'impact à son tour. Cela ne l'empêcha pas de répondre d'un revers du poing dévastateur. Cellendhyll sentit venir le coup plus qu'il ne le vit. *In extremis*, il recula la tête. Le poing de Rugar l'atteignit en haut de l'épaule. L'Adhan réagit dans la seconde, abattant le tranchant de sa main en oblique dans le cou de l'officier des Nodus. Ce dernier trébucha puis recula de quelques pas, le visage crispé par la douleur.

De son côté, Cellendhyll secoua la tête pour éclaircir sa vue.

Un lourd silence planait.

Le temps du deuxième round était venu. Les deux guerriers se tendirent l'un et l'autre, prêts à repartir à l'assaut.

— Ah mais bravo, beau spectacle !

L'exclamation surprit tout autant Cellendhyll que Rugar, les figeant sur place. Constance se tenait face à eux, les mains sur les hanches, pleine de colère. Ils ne l'avaient pas vue entrer.

— Je savais bien que vous me cachiez quelque chose, hier soir, poursuivit la Phœnix. Par la Lumière, qu'est-ce qui vous prend, tous les deux ? Êtes-vous devenus fous ?

— Un simple entraînement, Constance, rien d'autre, répondit Rugar, tout en essuyant le sang qui gouttait de sa bouche.

— Tout à fait, renchérit Cellendhyll, dont la mâchoire palpitait de douleur.

— Mais vous me prenez pour une idiote, ou quoi ? dit la Phœnix dont le ton avait grimpé d'un cran. Vous n'êtes pas en train de vous entraîner, mais de vous battre ! Et je pense que je sais pourquoi. Osez me dire que ce n'est pas à cause de moi, cet affrontement…

— Voyons, Constance… tenta Rugar.

— Constance, rien du tout ! hurla presque la jeune femme. Ah, vous les hommes, de vrais coqs de basse-cour, il faut toujours que vous vous affrontiez pour savoir qui a la plus grosse ! Honte à vous qui représentez l'Empire ! Vous feriez mieux de vous comporter en hommes civilisés à l'avenir. Et puisque je dois vous mettre les points sur les i, apprenez, tous les deux, que je ne suis pas un trophée qu'on se dispute. Et d'ailleurs, Rugar, tu n'as pas à te mêler de ma vie, c'est compris ?

La jeune femme n'attendit pas de réponse. Elle repartit à l'extérieur. Au passage, d'une voix plus posée, elle ajouta :

— Accompagne-moi dehors, Cellendhyll, je dois te parler.

L'Ange se rhabilla et, après un dernier regard au chef des Nodus, il suivit la jeune femme hors du hangar.

Constance se tourna vers lui. Elle enchaîna aussitôt :

— Il faut toujours tout régler par la violence, c'est ça, ta méthode ? Il y a quelque temps, tu t'es battu en duel avec Valien d'Ingvat. Là, c'est avec Rugar. Quel est le prochain sur la liste ?

L'Ange haussa les épaules. Il ne savait pas quoi répondre.

— Enfin, ça ne vous est pas venu à l'esprit de discuter au lieu de vous taper dessus ? renchérit la jeune femme.

— Nous sommes des guerriers, Winter, soupira alors l'Adhan, pas des diplomates.

— Ah oui, belle réponse. Moi guerrier, moi taper ! C'est ça ?

— Écoute, je crois que tu as été assez claire dans ton propos, d'accord ? Je le reconnais, on n'a pas été très malins, Rugar et moi.

Cellendhyll devait admettre en son for intérieur que la diatribe de la Phœnix était justifiée telle qu'elle l'avait présentée. Mais pour se montrer tout à fait honnête avec lui-même, la seule chose qu'il regrettait était de ne

pas avoir mené ce duel à son terme. De ne pas avoir vaincu Rugar, en vérité.

— Pas malins… oui, c'est le moins que tu puisses dire, dit Constance, dont le ton s'était radouci. Tu as mal ?

— Plutôt, oui, grimaça l'Adhan.

— Bien fait !

La mâchoire de Cellendhyll l'élançait bel et bien, à croire qu'il avait reçu un coup de marteau. Il ne sentait plus son épaule, celle-ci complètement engourdie. Il espérait que Rugar souffrait autant que lui.

Constance semblait avoir recouvré sa bonne humeur. Elle passa son bras sous le sien :

— Allez, viens, mon guerrier, je m'en vais te faire oublier tes douleurs, même si tu ne l'as pas vraiment mérité.

CHAPITRE 12

Cellendhyll chevauchait avec Priam dans la campagne qui cernait Tygarde.

Son sabre rangé dans son fourreau d'épaule, l'Adhan montait un cheval bai brun, près du sang. Priam, pour sa part, se tenait sur un puissant étalon à robe gris fumé, un entier ombrageux qu'il maîtrisait parfaitement.

Préférant rester en tête à tête avec l'Adhan, il avait depuis longtemps congédié son escorte.

Tous deux avaient galopé autour du lac Obéron. L'Empereur avait nommé les villages successifs qu'ils croisaient, de plaisantes bourgades aux maisons de bois colorées. Ils avaient franchi des vallons verdoyants traversés de ruisseaux d'eau vive, longé des vignes aux raisins gorgés de soleil, pour finalement s'accorder une halte en haut d'une colline qui dominait l'horizon.

L'épaule de Cellendhyll avait retrouvé sa souplesse mais sa mâchoire l'élançait toujours. Constance avait su lui faire oublier Rugar et le duel. Elle s'était même montrée extrêmement motivée pour lui changer les idées et l'Ange y avait laissé une bonne part de son énergie.

L'Empereur avait lorgné la marbrure qui ornait le bas de sa joue mais sans faire le moindre commentaire. Son petit sourire parlait de lui-même. Il avait offert à l'Adhan de le guérir, mais ce dernier avait refusé, tout autant par orgueil que par souci de ne rien devoir au Patriarche.

Priam relâcha les rênes de sa monture et, se tournant vers l'Adhan, il sourit largement :

— Tu es donc mon Lige. Pour un an. Je suis fier de ce constat, je l'avoue. Fier de toi, Cellendhyll. À présent, laisse-moi t'en dire plus sur ton rôle. Un rôle capital, au risque de me répéter. Tu dois l'avoir appris durant tes classes d'aspirant, le Lige a le devoir de combattre au nom direct de l'Empereur. En l'occurrence, moi, sourit Priam. Sais-tu pourquoi ? Je ne pense pas qu'on vous l'explique à l'Académie où tu as si brillamment étudié.

Priam se pencha en avant et ajouta d'un ton pénétré :

— Sais-tu quel est le point faible de la plupart des Puissants, Cellendhyll ?

— Votre orgueil démesuré ? rétorqua aussitôt l'Adhan.

Priam partit d'un grand rire :

— Touché, mon cher !

Le souverain poursuivit, à nouveau sérieux :

— Le point faible d'un Puissant provient également de sa force. En l'occurrence le lien qui l'unit à la Pierre-de-vie de son Plan-Maître. Ce lien peut représenter un avantage incroyable. Vois, par exemple, la capacité que j'ai d'offrir à Tygarde un printemps ou un été constant, sans que la nature en soit déséquilibrée, de surcroît. Je puise la plus grande part d'énergie nécessaire au sort directement au cœur de la Pierre. Voilà pour la force. Quant au point faible, nous avons tendance à ne plus nous reposer que sur cet usage, et par conséquent nos aptitudes normales finissent par s'amoindrir, voire s'étioler, à force de ne plus être utilisées. Tel est mon cas. Pour les autres Puissants, j'imagine que ça dépend de l'usage qu'ils font du lien avec leurs propres Pierres-de-vie… Tout cela pour dire que si désormais je quitte le Plan-Maître de la Lumière, je perds une partie non négligeable de ma puissance magique et je ne dois pas être le seul. Voilà donc pourquoi je ne quitte presque plus Tygarde. Et puis, j'avoue qu'avec l'âge, je n'ai plus grande envie d'aller guerroyer sur le front… C'est donc là que tu interviendras. Tu es mon bras armé, Cellendhyll. Ce sera à toi, désormais, d'aller affronter les dangers qui pourront menacer l'Empire. Et si une guerre se déclarait, tu mènerais mes armées à la bataille. Ce n'est pas encore le cas, heureusement.

— Soit, opina l'Ange, qui retrouvait là un terrain connu ; combattre, il avait été forgé pour ça. Mais en attendant, je fais quoi de mes journées ? Je n'ai rien d'un courtisan, vous le savez fort bien. Donnez-moi une mission, au moins.

— Un peu de patience, l'Adhan. Le combat viendra et bien assez tôt, je te l'ai dit. En attendant, prépare tes forces, profite de la vie douce de Tygarde, prends tes habitudes.

Le souverain fouilla dans son pourpoint avant de ressortir un médaillon cerclé de platine qu'il tendit à l'Ange :

— Tiens, prends ce sceau, il te transfère une bonne part de mon autorité. Avec ça, tu seras à même de te faire obéir de la plupart des forces du Guet, en cas de besoin. Tu pourras également payer à crédit dans la plupart des établissements de l'Empire ; il te suffira de faire envoyer la facture au palais, au nom d'Hadrien, je sais que Constance te l'a présenté. Si tu as besoin de liquidités, va dans une banque impériale et présente le médaillon. Tu auras accès à un compte privé que j'ai fait établir pour toi en ton nom propre. Si tu désires plus de fonds, tiens-moi au courant. Et si tu désires autre chose, n'importe quoi, et que je ne sois pas disponible, va voir Hadrien. Je lui ai donné des instructions pour qu'il t'épaule de son mieux… J'aimerais avoir plus de temps pour discuter avec toi mais cela devra attendre. Je dois recevoir mes barons et je suis déjà en retard.

Le Patriarche regarda Cellendhyll ranger l'objet dans une poche intérieure.

Tu es mon Lige, tu y as toujours été destiné.

Les montures avaient récupéré. Priam talonna son étalon et le lança sur le chemin du retour.

— Le dernier arrivé est une lavette ! s'exclama-t-il, hilare.

Cellendhyll lança son cheval au galop et s'engagea à la poursuite de l'Empereur.

CHAPITRE 13

Entièrement vêtu de noir, Vargh Loken avançait résolument dans les rues de la capitale de Lumière. Les pans de son long manteau de cuir noir voltigeaient dans son sillage.

L'officier déchu regardait ceux qui l'entouraient, jaugeait leurs mouvements ou leur humeur. Il analysait machinalement son environnement, à la recherche du moindre piège, de la moindre menace ou embuscade, comme lorsqu'il était sur le terrain, plongé en territoire ennemi, acharné à combattre les troupes ténébreuses. Il put ainsi avoir la confirmation de ce que ses hommes avaient déclaré : il n'était pas recherché. Du moins pas encore. Et si c'était tout de même le cas, les forces impériales ne disposaient d'aucun signalement viable pour étayer leur traque. Pour preuve, les soldats du Guet dont il croisa les patrouilles ne lui accordèrent aucune attention. Quant aux citoyens, ils étaient encore moins concernés.

Loken cachait le mépris qu'il ressentait pour eux tous. Ces citadins, ces civils qui n'avaient jamais été réchauffés par les feux de la guerre, qui n'avaient jamais dansé sous le chant de l'acier. Des moutons. Des moutons occupés à un ersatz de vie grise et vaine. Ils ne savaient rien du danger, de la guerre, de la force et du véritable pouvoir.

Vargh retint un ricanement méprisant. Tous ces gens aux existences mesquines, bien nourris, bien pensants, ignoraient qu'il était là, au milieu d'eux, et que d'ici peu il allait déclencher sa propre guerre.

Vargh Loken n'était pas un homme doux. Il était passé directement de l'orphelinat à l'armée impériale et n'avait jamais eu à le regretter. Il avait gravi les échelons, un à un. Avec vaillance. Avec éclat. Il avait offert à l'Empire nombre de victoires, il avait permis de sauver des positions condamnées, à la tête de ses Chiens de Guerre, il avait maintes fois réussi l'impossible, au-delà des lignes ennemies, sans autre soutien que celui de sa petite escouade.

Et pour cela, il avait dû jouer sa propre musique.

Confronté à la bureaucratie, à l'incompétence à peine cachée d'officiers supérieurs qui n'avaient jamais combattu sur le terrain et qui se préoccupaient avant tout de leur carrière personnelle, Vargh avait vite compris qu'il lui fallait créer ses propres règles. Le tout était de ne pas se faire prendre.

Du reste, en dépit des accusations injustes portées contre lui, il n'avait *jamais* œuvré pour son intérêt personnel. Lorsqu'il avait bafoué les lois militaires, c'était pour le bien de l'Unité, pour celui de ceux qui le servaient directement ou pour assurer leur sauvegarde.

Vargh le Noir n'avait peur de rien, ni de personne. Il n'avait ni femme, ni enfant, ni maîtresse ou parent pour l'attendre. Il n'avait plus rien à perdre d'autre que la vie. Et pour un vieux soldat tel que lui – un soldat d'élite –, l'idée de mourir, alors même qu'il avait risqué son existence à maintes reprises, était une chose tout à fait normale.

Une femme, une seule, aurait changé son destin, adouci son caractère et ses manières. Car si, au cours de son existence longue et mouvementée, Vargh le Noir n'avait appris ni la tendresse, ni le pardon – il n'avait reçu ni l'un, ni l'autre –, il avait toutefois découvert l'amour, un amour unique, imprévu, fulgurant, un amour qui l'avait ébranlé jusqu'au tréfonds de son être. Cet amour avait été brisé, violemment. Et cette injustice aussi était à mettre sur le compte de l'objet de sa vengeance.

Le chef des Chiens de Guerre n'était pas un homme à douter. L'échec ne figurait pas dans son vocabulaire. Vargh le Noir n'était qu'action, réaction et réflexion stratégique. Confronté à un obstacle, quel qu'il fût, il songeait aussitôt au moyen de le détruire ou de le contourner.

Il n'était pas non plus du genre à s'interroger ou à disserter sur le sens de la vie. On l'avait blessé, on l'avait torturé, trahi, condamné, rien n'avait pu

le briser. Chaque épreuve qu'il avait subie n'avait fait que le rendre plus fort encore.

Ce qui le motivait, son plaisir premier, était de vaincre. Tuer n'était somme toute qu'un moyen de parvenir à ses fins. Et pour vaincre, il était prêt à tout, ou presque. La seule exception à son credo était de sacrifier ses hommes, ses Chiens de Guerre. C'était la seule option qu'il se refusait.

Il se sentait libre. Indestructible. Capable de tous les exploits.

Il avançait donc dans la fin du jour, les mains dans les poches de son pardessus.

En léger retrait, Böker sur sa gauche, en soutien. Danseur était parti en éclaireur et l'attendait près du lieu de rendez-vous. Quant à Taï-Feng, il était là, quelque part dans les environs, invisible comme à son habitude ; Vargh sentait sa présence mais se révélait incapable de le localiser. Sacré Kelash !

Restait Corín. Le petit homme n'était plus que l'ombre de lui-même et sa condition physique, son endurance mentale étaient déplorables. Vargh l'avait fait travailler jusqu'à l'épuisement, tant mental que physique, et l'avait laissé à leur tanière, gardé par Abbeyth, plongé dans un profond sommeil dont il ne sortirait pas de sitôt.

Toujours escorté de Böker, Vargh Loken aborda le port, s'y enfonça, orientant sa marche vers l'ouest. Danseur était là, il l'attendait. Il hocha doucement la tête pour indiquer que tout allait bien. Accompagné du blond, suivi de Böker, Vargh pénétra alors dans le secteur des docks et se dirigea au sud-ouest, jusqu'à se retrouver devant un grand hangar percé de fenêtres.

Danseur avait depuis longtemps établi des liens solides avec une bonne part de la pègre des Territoires-Francs. Fort de ces contacts, il lui avait été facile de se faire recommander une bande réputée pour ses manières expéditives, avec pour principale activité le crime avec violence – que ce soit sous forme de meurtres, d'extorsion ou de récupération de créances ; une bande de durs, sans scrupules, indépendante de la Fraternité de la Nuit, à qui cependant elle payait un tribut.

Ensuite, Danseur n'avait eu qu'à prendre rendez-vous avec leur chef, Marl Drago, qu'il avait appâté en invoquant le souhait de le recruter pour une tâche fort bien rémunérée.

Danseur se fit reconnaître auprès des sentinelles. Puis, Vargh, Danseur et Böker franchirent le seuil du bâtiment.

Marl Drago était un guerrier grand et sec, au crâne rasé, le nez tordu sur le côté, les traits marqués par le mépris d'autrui. Son regard luisait de cette étincelle malsaine propre aux hommes portés sur la violence. Vêtu d'un gilet de cuir beige qui dévoilait ses bras musclés, d'un pantalon marron et de bottes à revers, il se tenait au centre du hangar, deux larges coutelas à lame dentelée accrochés de biais à son ceinturon.

Vargh écarta les pans de son long manteau pour signifier qu'il ne portait pas d'armes. Il avança vers le chef de bande, Danseur et Böker se positionnant sur ses flancs, en attente.

— Tu voulais me rencontrer ? entama Marl Drago. Me voici, que veux-tu ?

Vargh Loken se rapprocha encore de quelques pas. Tout en marchant, il répondit :

— J'ai besoin de tes hommes.

— Mes guerriers sont les pires bâtards de la cité, annonça Marl Drago d'une voix naturellement voilée. Ça va te coûter cher.

Entouré de ses Brise-Crânes, une vingtaine, en nette supériorité numérique, Drago était sur son propre territoire. Il ne ressentait ni crainte, ni méfiance.

— Oh, il y a une autre solution, rétorqua le chef des Chiens de Guerre.

— Ah bon ?

Le visage du chef de bande se teinta d'incompréhension.

Quel crétin, le maudit Vargh en pensée. *Il ne mérite pas de commander*.

Sans rien dévoiler de sa réflexion, les mains croisées sur son ventre, Vargh se rapprocha de l'autre jusqu'à pouvoir le toucher.

— Il y a une autre solution, répéta-t-il d'un ton doux, conciliant.

Marquant une pause, il ajouta :

— Celle-ci.

Sa main jaillit en direction du chef de bande ; sa main armée d'une dague à lame épaisse qu'il avait gardée cachée dans sa manche.

Tandis que Vargh remontait son coude, l'acier mat épingla Drago sous le palais, perforant sa chair jusqu'au cerveau. Évitant un jet de sang, Vargh repoussa sa victime d'une bourrade en pleine poitrine, laissant Drago s'écraser à plat dos.

Le colonel se baissa le temps d'essuyer sa lame sur le pantalon du mort puis se redressa, toisant ceux qui se tenaient devant lui.

Vargh voulait prendre le commandement des Brise-Crânes. Et de manière indiscutable. Drago était trop stupide, c'était manifeste. Il n'aurait fait que poser des problèmes d'autorité. Le chef des Chiens de Guerre venait de régler la question à sa manière.

Précision. Efficacité. Aucun sentiment. Une explosion de violence. Extrême, vive et maîtrisée.

Les hommes de Drago n'avaient rien vu venir. De leur côté, Danseur et Böker avaient dégainé leurs propres lames. On lisait la même détermination meurtrière que celle qui luisait dans les prunelles de leur officier.

Taï-Feng apparut, derrière les Brise-Crânes. Nul n'aurait su dire comment il avait réussi à entrer dans leur tanière et les contourner sans être repéré. Empoignant ses deux hachettes à bout de bras, il les fit doucement tinter l'une contre l'autre, histoire d'annoncer sa présence et ses intentions. Nul doute que lui aussi ferait un massacre, s'il était provoqué.

— Prêtez-moi serment. Là, tout de suite. Prêtez-moi serment ou vous mourrez, proféra Vargh le Noir.

Les membres de la bande s'entre-regardèrent, jetèrent un œil au cadavre de Marl Drago qui se vidait de son sang, regardèrent Vargh et ses Chiens de Guerre.

Presque dans un même ensemble, ils plièrent le genou à terre. Sans un mot. Domptés, en dépit de leur nombre.

— Servez-moi bien et je vous ferai riches, énonça le colonel aux hommes courbés devant lui. Manquez-moi en quoi que ce soit et vous le rejoindrez, acheva-t-il en désignant la dépouille de leur chef.

Servir ou mourir. Le choix était clair. Vargh Loken venait en quelques secondes de se recruter une force de soutien non négligeable.

Böker et Danseur furent désignés pour inspecter les recrues une à une et jauger de quelle étoffe chacune était faite. Avec le renfort d'Abbeyth, dans les jours à venir, les deux anciens soldats s'occuperaient de leur inculquer les principes de base d'une unité militaire. Cela faisait partie du plan.

Vargh avait clairement défini ce qu'il ferait des Brise-Crânes. Il n'avait aucune intention de s'encombrer d'eux bien longtemps. Leur utilisation n'était prévue qu'à court terme et il se moquait bien de leurs destins. Il ne

leur devait rien. Ce n'étaient pas des Chiens de Guerre, ce qui faisait toute la différence.

La nuit était tombée sur la capitale. Vargh Loken se tenait assis devant une table, une chope de bière tiède posée devant lui. Il y avait à peine touché. Depuis une bonne heure, il étudiait soigneusement les plans que Danseur avait récupérés pour lui par le biais d'Alvar. Son esprit analytique acéré en avait déjà mémorisé une bonne part.

Les autres Chiens de Guerre étaient là, installés dans l'auberge à des tables différentes ; hormis Böker qui était provisoirement resté avec les Brise-Crânes afin de parfaire leur entraînement.

Manquait Taï-Feng. Ce dernier finit par pénétrer dans l'établissement. Il resta immobile le temps d'échanger un regard avec Abbeyth. D'un haussement d'épaules, ce dernier lui indiqua que rien ne les menaçait.

D'un pas souple, le guerrier kelash rejoignit Vargh Loken à sa table. Prenant un siège, il déclara aussitôt assis :

— Le receleur que nous a déniché Danseur se tient prêt à nous recevoir. Comment allons-nous faire pour le payer, celui-là ? Et même si tu n'as pas l'intention de le payer, nous n'avons même pas de quoi l'appâter. Nous sommes vraiment fauchés, à présent… à peine de quoi tenir deux jours.

Vargh redressa la tête de la carte et sourit à son camarade :

— Ne t'inquiète pas, Taï-Feng. Tu peux même te réjouir, mon frère, l'attente est enfin terminée. Demain, nous passons à l'action.

CHAPITRE 14

Une nouvelle journée s'était levée sur la cité des Nuages. La pluie avait repris sur la capitale impériale, frappant en nuées denses et obliques, obligeant les citoyens à s'abriter, ou bien à marcher en avançant courbés ; d'ailleurs peu d'entre eux s'aventuraient dehors.

Le plan d'attaque avait été établi dans ses moindres détails par Vargh le Noir, comme lui seul savait le faire.

La banque Chanseth n'était plus à présenter, elle pouvait sans conteste prétendre incarner l'un des plus beaux fleurons commerciaux de l'Alliance des Territoires-Francs. Et cette succursale de la cité des Nuages se targuait d'une clientèle toute aussi fidèle qu'aisée.

La Chanseth était abritée dans un bâtiment d'aspect prospère en granit lisse de teinte noire, à un étage. Reconnaissables à leurs bérets bleu azur ainsi qu'à la coupe de leurs manteaux de pluie ornés d'un écusson symbolisant la Lumière, deux guerriers du Guet, détachés pour cette tâche ingrate, patrouillaient autour de l'édifice.

Vêtu de son habituel cuir noir – qu'il avait pris soin de brosser pour présenter une apparence impeccable – et protégé des éléments par son long manteau, Vargh Loken se présenta devant la banque Chanseth à l'heure qu'il avait lui-même fixée. Il était accompagné de Corín et d'Abbeyth ; le mage ne lui servirait à rien lors de la première phase de son plan mais le colonel tenait à le garder à l'œil. Des membres de son unité, c'était le seul en qui il ne pouvait se fier totalement.

Couverts de lourds pardessus en coton huilé, les deux gardes de la Chanseth en faction devant l'entrée de la banque les laissèrent passer sans

faire d'histoire. Ils maugréaient d'être obligés de patrouiller sous cette pluie drue.

Les trois Chiens de Guerre pénétrèrent dans une sorte de sas fermé à l'autre extrémité par une porte grillagée aux maillons d'acier massif. S'y tenaient deux autres gardes privés. Ces derniers fouillèrent les arrivants avec compétence et respect – seuls les clients les plus riches et les plus réguliers étaient dispensés de cette formalité. Vargh et Corín étaient venus désarmés. Abbeyth, de son côté, dut se séparer de son épée courte et d'une dague crantée. Telles étaient les consignes de sécurité, pour le moins rigoureuses, car l'établissement renfermait dans ses entrailles des richesses conséquentes.

Une fois cette formalité accomplie, la porte intérieure fut ouverte et les trois hommes purent entrer dans le hall d'accueil.

Soucieuse de son standing et de sa réputation d'excellence, la banque Chanseth offrait à l'œil un décorum somptueux.

La salle principale était bâtie en longueur, un comptoir en acajou verni séparant la partie dévolue à la clientèle de celle réservée aux employés. Le sol était en marbre rouge, l'éclairage composé de fins cristaux en gemmellite pure, tout aussi efficaces que stylisés. De longues baies en vitrage dépoli couraient sur toute la façade, traitées contre les sortilèges et contre les chocs les plus rudes. Banquettes et fauteuils en cuir piqué, plantes ornementales rares, tableaux de maître, et placages en or, constituaient le mobilier et la décoration.

Au bout du comptoir, vers le fond de la salle, une porte aux épais barreaux protégeait l'accès aux différents niveaux du bâtiment. Un escalier de pierre descendait vers la salle des coffres, un autre montait vers les bureaux du premier étage.

On pouvait décompter six guichets ; deux d'entre eux étaient occupés par des hommes richement vêtus, dans la force de l'âge, le regard blasé. Le troisième, par un couple tout aussi opulent. Aucun d'eux ne s'intéressa aux nouveaux venus.

À l'arrivée de Vargh et de ses hommes, un assistant habillé d'un uniforme mauve et or, à brandebourgs noirs, vint s'enquérir du motif de leur visite et les orienter selon leurs besoins. Vargh Loken indiqua qu'il détenait un

coffre personnel dans l'établissement et qu'il désirait y accéder. Au passage, il présenta Corín comme son secrétaire et Abbeyth comme son garde du corps – rien d'inhabituel pour la clientèle aisée de la Chanseth.

Le préposé conduisit l'officier vers un guichet spécial, Corín et Abbeyth furent invités à s'installer sur un canapé du hall en attendant que leur maître revienne.

Une fois leurs pardessus trempés accrochés à un portemanteau, Abbeyth s'assit confortablement, et ferma les yeux, comme s'il était décidé à somnoler. Corín, quant à lui, tâchait de ne rien montrer de sa nervosité. Il ne se sentait pas du tout à la hauteur du défi qu'avait décidé de relever son ancien chef d'unité.

L'employé qui faisait face à Vargh ouvrit un épais registre, avant de demander au colonel ses références. Sans hésiter, Vargh donna l'identité factice qu'il s'était choisie et son mot de passe. L'employé vérifia dans son registre, avant de hocher la tête. Une dernière formalité restait à accomplir, la signature.

Vargh Loken passa l'épreuve sans aucune difficulté – il disposait bel et bien d'un coffre à la Chanseth. Si tel n'avait pas été le cas, l'alerte aurait aussitôt été donnée.

Satisfait, le préposé referma son registre puis il ouvrit un tiroir pour en tirer un épais trousseau de clés, passa un portillon, proposa au colonel des Chiens de Guerre de le suivre – le fait que le client ne soit pas venu depuis une dizaine d'années ne le concernait pas.

Tout deux se dirigèrent vers la porte du fond. L'employé la déverrouilla et l'ouvrit, indiquant au colonel des Chiens de Guerre de passer, avant de refermer derrière lui.

Escorté de son chaperon, Vargh Loken descendit les marches menant au sous-sol. Tout sourire, le préposé tenta de faire la conversation avant de se rendre compte que son client n'était pas du genre à lier connaissance. Garder le silence ne le dérangeait pas, d'autant plus que son client l'impressionnait. Tant par sa robustesse que par son air peu commode.

Les deux hommes atteignirent le bas des marches. Une nouvelle porte à barreaux d'acier trempé se dressait devant eux.

De l'autre côté, se tenait un garde aux traits maigres, le visage souligné de deux longues rouflaquettes. D'un ton enjoué, l'accompagnateur de Loken lui fit signe qu'il pouvait ouvrir la porte.

L'homme s'exécuta et les deux arrivants en franchirent le seuil. Ensuite, le préposé conduisit Vargh le long d'un couloir de trois mètres de large éclairé de plaques de gemmelitte fixées aux murs de pierre.

Vargh foula un épais tapis aux motifs de la Chanseth – mauve et or. Sur sa droite, une salle de garde percée d'une baie vitrée. Trois hommes s'y trouvaient, occupés à discuter autour d'une table. Ils ne prêtèrent qu'une attention distraite à l'arrivée de l'ancien officier. En face, de l'autre côté du couloir, une porte donnait sur une pièce abritant les archives de la banque.

Au bout du couloir, terminé sur une ouverture en arche, se trouvait la salle des coffres privés réservés aux particuliers. Lesdits coffres, d'acier massif renforcé, s'alignaient le long des murs, offrant trois formats différents. Au fond de la pièce, l'immense porte du coffre de la banque : un sas forgé en acier nain, bardé de sortilèges protecteurs, épais d'un bon mètre, et fermé d'une impressionnante serrure à chiffres. Les réserves numéraires de la banque reposaient de l'autre côté de ce rempart réputé inexpugnable.

Affalé sur sa chaise, Gavril émit un rot qu'il espérait discret. Il avait peut-être un peu forcé sur la plâtrée de saucisses aux oignons rouges du petit déjeuner.

C'était un homme massif aux cheveux ras, au teint rougeaud.

Après son rot, le garde en poste dans la salle des coffres privés poussa un soupir d'aise. Son poste à la banque Chanseth représentait une véritable sinécure. La paye était bonne et ne demandait aucun effort particulier. L'établissement prestigieux n'avait jamais subi la moindre attaque, la moindre menace. Le plus grand fait d'armes de Gavril avait été de chasser un ivrogne qui prétendait uriner sur la façade du bâtiment. Et depuis que la banque avait passé un accord avec la ville, il n'avait même plus à faire le pied de grue au-dehors, à charge pour le Guet de s'en occuper.

Selon les termes de son engagement, à l'instar de ses collègues, Gavril était tenu de s'exercer trois fois par semaine au gymnase à soulever des poids, à taper sur des mannequins voire à effectuer des passes de combat

avec des armes d'entraînement. Rien de bien méchant, rien de vraiment assez poussé pour faire de lui un guerrier digne de ce nom. Du reste, ses efforts martiaux s'avéraient nettement contrebalancés par les litres de bière qu'il ingurgitait chaque soirée, sans parler de son régime alimentaire basé sur la charcuterie et les plats en sauce.

Gavril lâcha un nouveau rot. Il s'était trouvé une planque parfaite !

Autant dire que ni lui, ni ses collègues, n'étaient prêts à rencontrer Vargh Loken.

Gavril salua l'arrivée du colonel des Chiens de Guerre et de l'employé en se relevant et en leur adressant un signe de tête respectueux.

L'employé se dirigea vers le coffre correspondant à l'identité donnée par Vargh. Il sortit une longue clé plate de sa redingote et déverrouilla la serrure. Il ouvrit la porte et sortit une boîte métallique – soixante centimètres de long, cinquante de large et de hauteur.

Il la porta jusqu'à l'une des trois cabines de verre dépoli dressée sur la largeur opposée, fermée d'un rideau, destinée à l'intimité des clients. Il posa la boîte sur une petite table, invita Vargh à y entrer afin d'y prendre possession de son contenu.

Vargh entra dans la cabine et rabattit soigneusement le rideau derrière lui.

Le préposé se tourna vers Gavril avec lequel il se mit à échanger quelques mots amicaux.

Livré à lui-même, Vargh Loken caressa de ses mains rugueuses le dessus du réceptacle. La boîte comprenait un unique objet. Vargh le saisit, le regard soudain brillant. Forgé à ses mesures, l'objet consistait en une sorte de canon d'avant-bras. Le brassard se révélait épais, avec l'apparence du bronze mat. En réalité, il était conçu d'acier runique. Le métal s'ornait d'un tissage de ciselures délicates, tracé stylisé, gracieux, qui ne pouvait que flatter l'œil et qui le faisait avant tout passer pour un objet décoratif.

Ce n'était qu'un leurre, pourtant, l'objet n'avait rien d'un bijou ou d'un ornement, c'était une protection, et, surtout, une arme redoutable, que Vargh jugeait pour lui indispensable. Il avait longuement par le passé utilisé sa copie conforme et maintes fois son usage lui avait sauvé la vie.

Sans rien montrer de la satisfaction qu'il ressentait, Vargh ôta son manteau de cuir noir. Il saisit le brassard runique et l'ouvrit en appuyant sur un renflement spécifique qu'il était seul à connaître. Après quoi, il le verrouilla autour de son avant-bras droit, l'intérieur étant doublé de cuir. Il constata avec satisfaction que le brassard le moulait parfaitement, allant du coude au poignet. Vargh l'éleva jusqu'au niveau de ses yeux, faisant tourner son poignet pour mieux en admirer la facture exempte du moindre défaut. Il ressentait son poids, sa présence et se sentit plus fort encore.

Il se permit un instant d'exultation. Le brassard précédent lui avait été confisqué lors de son arrestation.

Vargh Loken posa son manteau par-dessus le brassard. Il referma la boîte, et sortit de la cabine.

Une fois dehors, il posa le réceptacle vide sur la table dressée au centre de la salle et plaça délicatement son manteau à côté. Enfin, il se retourna vers l'employé tandis que ce dernier lui demandait s'il était satisfait.

De son côté, en retrait, Gavril se tendit en voyant l'air affiché par le Chien de Guerre.

C'était trop tard.

— Désolé, les gars, sourit Vargh. Ça n'a rien de personnel.

Il contracta son avant-bras. Montée sur ressort, une lame large et brillante, trente centimètres d'acier runique de la meilleure qualité, double tranchant, jaillit de son logement secret, sur le dessus du brassard. Vargh l'enfonça aussitôt dans le plexus solaire du préposé.

Il fit un pas de côté tout en rétractant sa lame dans son logement. L'employé baissa la tête pour contempler le sang qui s'écoulait hors de sa blessure et s'affaissa sur le sol.

Gavril poussa un juron, puis un cri d'alerte. Puis, il dégaina l'épée courte à large quillon qui ornait son flanc. Le garde était courageux, on ne pouvait le nier.

Courageux et inconscient. Il chargea Vargh le Noir.

Une fois à portée, Gavril redressa sa lame à l'horizontale et lança un coup de pointe au visage, tel qu'on le lui avait appris au gymnase.

Repliant son coude – de son bras renforcé du brassard –, Vargh détourna l'estoc vers le plafond. De sa senestre, il saisit l'épée de Gavril par la garde,

le temps de l'immobiliser. Puis, il fit à nouveau jaillir sa lame cachée et la plongea dans le bas-ventre de Gavril. Celui-ci poussa une plainte aiguë tandis que Vargh s'écartait de lui, tomba sur les genoux, puis s'effondra dans une mare de sang.

Alliés de celui qui se tenait devant la porte du niveau, les gardes de la Chanseth surgirent de la salle de repos. À cause de la largeur du couloir, ils arrivèrent à deux de front, armés des mêmes épées courtes que Gavril. Vargh Loken se posta à l'entrée du passage et les laissa venir à lui. Il ne lui fallut qu'un coup d'œil rapide pour jauger ses adversaires. Leur manière de bouger, de tenir leurs armes, leurs regards, ceux-là n'étaient pas plus aguerris que Gavril. Inutile, donc, pour le colonel de recourir à ses talents spéciaux d'Adepte.

Le premier des gardes se fendit, son épée brandie à hauteur d'épaule, fusant pour embrocher Vargh. Le Chien de Guerre effectua un pas de côté. Sa lame runique sortit une fois encore de son logement caché, fouetta l'air vers le bas, dans une diagonale appuyée qui fendit le pourpoint de l'homme et sa chair. Vargh enchaîna en lui broyant la gorge d'un crochet du gauche. L'acier tinta sur l'acier lorsqu'il para de l'épaisseur de son bracelet runique une tentative d'estoc destinée à lui fendre le crâne. Il riposta aussitôt d'un coup de tête qui fractura la pommette du second garde. D'un coup d'épaule, Vargh l'envoya s'écraser contre le mur.

Il arrêta l'assaut du troisième en plein vol, sa dextre s'éleva à son tour et la lame montée sur ressort surgit une nouvelle fois de sa cachette, de bas en haut, pour éventrer son opposant d'un trait vertical. La lame runique jaillissait et se rétractait au rythme de sa volonté, ce qui s'avérait beaucoup plus difficile à parer que si Vargh l'avait laissée sortie.

Cela ne changeait pas grand-chose au demeurant, ses adversaires n'étaient pas de taille. Vargh Loken les massacrait sans effort, sans joie particulière et sans aucun remords. Il accomplissait sa besogne, rien d'autre.

Le Chien de Guerre paracheva sa contre-attaque d'un revers en travers de la jugulaire. Sans attendre, il projeta la dépouille sur le dernier garde, obligeant ce dernier à se déporter sur le côté pour éviter d'être bousculé. Vargh l'intercepta au moment où l'autre posait son pied d'appui au sol. Il para un coup d'épée de sa lame, riposta d'un nouveau revers qui fit reculer

le garde, avança sur lui, feinta sur la gauche et planta sa lame runique dans le flanc offert de son adversaire. Il la retira dans la seconde suivante pour lui fendre le crâne juste derrière l'oreille. Enfin, il revint sur l'homme qu'il avait projeté contre le mur, toujours sonné, et lui enfonça sa lame runique dans la nuque.

Le combat n'avait pas duré bien longtemps, quelques secondes à peine. Et lorsqu'il prit fin, quatre cadavres tailladés jonchaient le sol.

Vargh Loken entassa les dépouilles dans un coin de la salle. Au passage, il prit soin de prélever sur le préposé le trousseau de clés qui ouvrait la porte du haut ainsi que le passe qui déverrouillait les coffres privés.

Après quoi, le colonel des Chiens de Guerre essuya les traces de sang qui ornaient son brassard, son pourpoint et ses mains, remit tranquillement son manteau, vérifia qu'il n'y avait plus personne au sous-sol, puis débloqua la porte barrée d'acier. Il était temps de retrouver ses hommes.

Tandis que Vargh Loken se trouvait au sous-sol de la Chanseth, obéissant au décompte temporel rigoureusement édicté par le colonel des Chiens de Guerre, Taï-Feng se laissa tomber de la façade, juste au milieu des deux gardes extérieurs.

Une hachette de bataille dans chaque main, à peine les pieds au sol, le guerrier des îles Kelash frappa. D'un ample revers, il planta sa hachette de droite dans le sternum du premier des gardes. Dans le mouvement suivant, il sectionna la cuisse du second de sa hachette gauche avant de lui planter l'autre à la section du cou et de l'épaule.

Les guerriers du Guet réapparaissaient chacun d'un angle de la banque. La pluie torrentielle gênait la vue, faisant pour les Chiens de Guerre une alliée précieuse. Le temps que les Bérets d'Azur se rendent compte de l'attaque, ils se ruèrent dans la direction du Kelash, tout en dégainant leurs épées longues.

Taï-Feng prit un pas d'élan et balança sa hachette de gauche droit sur le premier guerrier d'Azur. La lame effectua un tour complet avant de se ficher dans le torse de l'homme. Séché en pleine course par la force de l'impact, ce dernier vola cul par-dessus tête.

Jaillissant de l'encoignure d'un immeuble, Danseur fit trébucher le second Béret d'Azur d'un lancer de dague qui se planta à l'arrière de son

genou. Le garde s'effondra sur le ventre. Avant qu'il ne puisse se redresser tout à fait, Danseur lui sauta sur le dos, l'écrasant au sol de tout son poids. Alors, le visage éclairé d'une joie malsaine, Danseur lui poinçonna le cou de trois frappes sauvages et vicieuses.

Böker apparut à son tour. Étant donné l'efficacité de ses camarades, il se contenta de faire un détour pour récupérer la hachette du Kelash avant de rejoindre ses camarades devant l'entrée de la banque.

Les cadavres furent laissés sur place. Qu'ils soient découverts et que l'on donne l'alerte importait peu.

Aucun des clients ou des employés ne se doutait de l'assaut qui se déroulait au-dehors, les baies au vitrage dépoli leur masquant l'extérieur.

Abbeyth, contrairement aux apparences, ne somnolait pas. Lui aussi égrenait patiemment son décompte mental. Le moment d'agir était venu. Il se redressa, sortit une longue pipe en bois dur et s'apprêta à l'allumer. L'un des employés le héla, montrant un panneau d'interdiction de fumer accroché au mur. Abbeyth haussa les épaules et se dirigea nonchalamment vers l'entrée. Il sourit au garde posté à l'intérieur, chargé d'ouvrir la porte grillagée qui menait au sas de l'entrée. D'une mimique, il lui indiqua qu'il désirait sortir. Mais, arrivant à sa portée, Abbeyth redressa sa main et plongea le tuyau de sa pipe dans l'œil du garde.

Au même instant, Taï-Feng pénétrait dans le sas, ses hachettes brandies. Il frappa de bas en haut, hachant l'entrejambe du premier garde, et ficha son autre lame en plein front du second.

Abbeyth s'empressa d'actionner le levier qui débloquait la porte intérieure. Taï-Feng entra, suivi de Danseur et de Böker, leurs manteaux dégoulinants de pluie.

Le Kelash prit position dans le hall, ses hachettes maculées de sang. Danseur et Böker se rangèrent sur ses flancs.

La clientèle n'osait plus bouger, de même que les employés, figés par ce déchaînement de violence.

Tout en sifflotant en sourdine, Abbeyth alla récupérer sa pipe, qu'il essuya méticuleusement, puis alla s'emparer de ses armes.

— Sortez tous, et sans faire d'histoire. Je ne le répéterai pas, cracha Danseur.

Les clients s'empressèrent de s'exécuter, trop heureux de sauver leurs vies. Les employés hésitèrent. Danseur abattit l'un d'eux d'un nouveau lancer de dague qui épingla le préposé au milieu du torse. Les autres se ruèrent à leur tour vers la sortie. Le tout avait pris moins de trois minutes.

Comme il avait été planifié, Abbeyth boucla l'entrée. Il se posta dans le sas, armé d'une arbalète prélevée sur un râtelier fixé sur le côté de la porte du sas. Les secours, à savoir les Bérets d'Azur, ne tarderaient pas à être avertis par ceux que les Chiens de Guerre avaient fait fuir du bâtiment. Il faudrait du temps, néanmoins, avant de pouvoir forcer le passage de l'extérieur. Du temps et de gros moyens. Du reste, les Chiens de Guerre n'avaient pas prévu de sortir par cette unique issue.

Corín n'avait pas bougé de son siège. Il triturait ses mains, nerveusement, le regard absent. Il se sentait toujours aussi perdu et déplacé en compagnie des guerriers d'élite.

Vargh Loken apparut sur ces entrefaites, les traits nimbés d'un éclat de triomphe. Il déverrouilla la porte du fond et se rangea devant ses hommes. Taï-Feng l'accueillit d'un large sourire. Tout se déroulait selon le plan établi.

Abbeyth resta à son poste, dans le sas, également chargé de veiller sur Corín. Vargh, Taï-Feng, Danseur et Böker montèrent à l'étage. Vargh répartit ses hommes, attribuant à chacun un bureau respectif. Lui-même enfonça la porte du directeur d'un grand coup de botte.

Ses hommes maîtrisèrent les employés restants sans difficulté aucune. Qu'aurait pu un bureaucrate face à un guerrier d'une unité d'élite prêt à le découper en rondelles ? Rien.

Installé derrière un bureau en acajou massif, le directeur était un homme bedonnant, vêtu d'un costume de velours sombre de première qualité. Le front haut, les cheveux courts tirant sur le roux, il écarquilla les yeux de surprise.

D'un coup de pied, Vargh le Noir repoussa le bureau contre le banquier, pour le bloquer sur place. Il fit jaillir sa lame runique et la plaqua sous la gorge de sa proie.

Le regard troublé et les lèvres tremblantes, le directeur annonça d'un ton qui se voulait ferme :

— Je ne vous ouvrirai pas le coffre, quoi que vous fassiez, et aucun de mes secrétaires non plus !

Un sort de contrainte subtil avait été lancé sur chacun des employés, directeur compris. Vargh ne l'ignorait pas car la banque s'en était vantée. La combinaison du coffre principal ne pouvait donc leur être arrachée contre leur volonté, même sous la torture la plus extrême. Il existait un moyen de briser le sort mais la méthode demandait du temps et les compétences d'un sorcier bien plus puissant que le Corín actuel. Vargh ne disposait ni de l'un, ni de l'autre.

Peu lui importait, cependant. Il n'avait pas non plus l'équipement nécessaire pour vider le coffre de sa fortune – cette dernière par trop volumineuse que ce soit sous forme de sacs d'or ou de lingots.

L'objectif du Chien de Guerre, en fait, s'avérait différent.

— Je le sais et je n'ai nul besoin de toi, répliqua le colonel d'une voix amusée, avant de rétracter sa lame. Je te laisse une chance de t'en tirer, alors à présent, fais silence et écoute-moi bien : lorsque vous serez relâchés, tes assistants et toi, on vous interrogera… dites-leur bien la chose suivante : je suis Vargh Loken et je viens réclamer mon dû. Tu as compris ? *Vargh Loken*.

Le chef des Chiens de Guerre tenait absolument à ce que Priam, Empereur de Lumière, apprenne sa présence dans la cité des Nuages.

Le directeur acquiesça, un peu perplexe. Il savait ne rien pouvoir faire pour empêcher son agresseur de commettre son méfait, quel qu'il fût, et il devait se l'avouer, il tenait à la vie. Il décida donc d'obéir sans chercher à résister.

Une fois le directeur et les employés restants solidement ligotés et enfermés dans un bureau du premier étage, les guerriers d'élite redescendirent. Abbeyth resta devant la porte d'entrée extérieure. Les autres, Corín compris, suivirent Vargh au sous-sol.

CHAPITRE 15

Vargh le Noir et ses hommes venaient d'entrer dans la salle des coffres privés, ces coffres qui constituaient leur objectif, ces coffres appartenant exclusivement à des gens fortunés, et susceptibles, en conséquence, de receler une part de leurs richesses.

Les Chiens de Guerre jetèrent à leur chef un regard respectueux. Une fois encore, le colonel avait conçu un plan parfait. Il leur restait toutefois à s'emparer de leur butin et à quitter l'endroit sans être arrêtés par le Guet.

— Alors, on va les ouvrir comment, ces coffres ? demanda Böker.

Le colosse se voyait déjà défoncer les murs ; chose qui ne serait pas facile étant donné la qualité du métal utilisé.

Vargh montra le passe qu'il avait pris à l'employé qui l'avait accompagné :

— Avec ça.

— Tu m'épates, Vargh, sourit Taï-Feng. C'est à croire que tu avais prévu depuis des années de dévaliser cet endroit !

Vargh le Noir lui lança un sourire carnassier. Son second avait vu juste.

Une centaine de coffres se répartissaient le long des murs. Le colonel les ouvrit les uns après les autres, ses hommes s'occupant de les vider et d'entasser leur contenu sur la grande table au centre de la salle.

Des papiers, des dossiers, des petits sacs d'or ou de gemmes précieuses, des bijoux, également des souvenirs de famille sans valeur autre qu'affective.

Pas question pourtant pour les Chiens de Guerre de se servir. Vargh effectua un tri rigoureux, ne choisissant que ce qui pourrait se revendre

facilement et sans laisser de trace ; les pierres précieuses en priorité, les bijoux qui pouvaient se dessertir, les pièces d'or. Il délaissa tout le reste sans remords. Pas question de s'encombrer d'une marchandise trop volumineuse ou trop délicate à écouler. Pour les dépenses à venir, il avait chargé Danseur, en revenant du premier étage, de vider les caisses des comptoirs.

Le trésor de guerre fut séparé dans des bourses de cuir puis entassé dans deux sacs à bandoulière qu'avait amenés Danseur, fixés sous son manteau. Rien qu'avec les gemmes, ils étaient riches, sans compter les licornes d'or et la sélection de bijoux. Largement de quoi assurer leurs vieux jours, pour peu qu'ils soient prudents.

Une escouade de guerriers du Guet arriva enfin devant la porte de la Chanseth, qu'elle trouva barrée. Tambourinant à la porte, l'un des Bérets d'Azur ordonna qu'on l'ouvre au nom de la Lumière.

Abbeyth entrouvrit calmement le guichet taillé dans la porte et abattit le garde d'un trait d'arbalète dans le gosier. Les autres s'éparpillèrent sur les côtés de l'édifice, hors de portée. Le Chien de Guerre referma le guichet, rechargea son arme et se remit à siffloter.

Il bloquait la seule issue possible de la banque, les baies vitrées étant protégées tant contre les chocs que contre la magie – il en était de même pour les fenêtres du premier étage.

— On passe à la dernière phase, annonça Vargh le Noir. Taï-Feng, va voir si tout va bien, là-haut. Les autres, avec moi. Corín, ça va être à toi de jouer.

Tandis que le guerrier kelash remontait, Vargh conduisit les autres devant la porte du couloir qui fermait la salle des archives. Il l'ouvrit. La salle ne contenait que des armoires remplies de dossiers.

De son manteau, Loken sortit le plan qu'il avait mémorisé du mieux possible et qu'il consulta une nouvelle fois, afin de ne commettre aucune erreur. Il indiqua l'une des armoires à Böker avant de lui ordonner :

— Celle-là, bouge-la sur le côté.

Ses formidables muscles bandés, le colosse s'exécuta. Une fois le meuble dégagé, il recula jusqu'au couloir, près de Danseur.

— Corín, reprit le colonel, tu sais ce qu'il te reste à faire.

Naguère, Corín Main-Rouge eût été beaucoup plus utile au déroulement de l'assaut orchestré et sa contribution bien plus importante. Mais au vu de son état et de ses maigres capacités, Vargh ne lui avait réservé qu'un rôle minimum. Mais essentiel.

Le mage contempla son chef, le regard hésitant.

— Tu peux le faire, Corín, je n'ai aucun doute là-dessus, dit doucement Vargh.

Le petit homme entra dans la pièce et s'assit en tailleur face à la portion de mur dégagée.

Il portait une gibecière de cuir usée. Il l'ouvrit pour en sortir un petit bol en terre cuite et une gourde.

Vargh entra à son tour et se positionna derrière le mage.

D'une main bien trop tremblante à son goût, Corín remplit le bol d'eau, puis il le posa à terre devant lui.

Le pouvoir était si faible en lui, à cause des drogues. Dans son état il ne lui restait que quelques sorts à sa disposition, parmi les moins puissants de son répertoire.

Dans la théorie, il lui fallait trouver l'étincelle du mage au fond de lui, l'éveiller, la nourrir, l'embraser jusqu'à en faire une flamme, une flamme de pouvoir. Étape indispensable à la création d'un sort. Il devait ensuite la canaliser et la maintenir afin que le sortilège ne fasse pas long feu.

Dans la pratique, le processus demandait une bonne dose de concentration, de volonté, d'énergie. Vargh Loken gardait confiance, malgré tout, il avait besoin de ses talents, si misérables fussent-ils, il l'avait clairement énoncé. Et bien que le mage ne cautionnât pas les agissements de l'unité, loin de là, il ne voulait pas décevoir son ancien chef, c'était plus fort que lui.

— Jamais il n'y arrivera, persifla Danseur entre ses dents.

— Si, rétorqua aussitôt Vargh. Silence, maintenant, laissez-le se concentrer.

Sans s'en rendre compte, Corín Main-Rouge s'appuya sur cette confiance, sur la présence du colonel derrière lui, sur son charisme. L'une de ses mains plongée dans le bol d'eau, il s'était retiré en lui-même, à la recherche de son étincelle. Il tâtonna mentalement, délicatement, jusqu'à en trouver un faible, très faible lumignon. Il ressentit le fourmillement

reconnaissable, mais tellement ténu désormais. D'un sursaut de sa volonté vacillante, il l'attisa, le fit croître en lui.

Un halo se forma au-dessus du bol, se transforma en une brume d'un bleu pâle. Un filament de cette brume se mit à serpenter vers le mur. Corín se mit à transpirer, des gouttelettes de sueur se formant sur ses tempes. Il avait le regard fixe. Le filament atteignit la base du mur mais au lieu d'y monter, il s'évanouit.

Corín s'entêta. Pas question d'abdiquer, à présent. Pas question. Un nouveau filament naquit de la brume et partit vers le mur. Le mage tremblait de tout son corps. À nouveau, le filament se dissipa, lui aussi trop faiblement nourri. Personne ne parlait. Même Danseur craignait de briser la concentration du mage.

Un troisième filament se forma, il n'atteignit même pas le mur, cette fois. Peu après, la brume s'évaporait à son tour.

Une plainte sourde sortit de la gorge de Corín. Il voulait tellement satisfaire Vargh.

— Je peux invoquer, geignit-il, mais je n'ai pas assez de pouvoir pour maintenir le sort. Je vous assure, Colonel, je ne triche pas.

— Je sais, Corín. Tu vas y arriver, je n'ai aucun doute là-dessus. Danseur, passe-moi le tube.

Le regard de Danseur foudroyait le dos du mage de son mépris. Il s'exécuta, fouillant dans son pourpoint jusqu'à en sortir un tube de verre translucide qu'il tendit à son chef. Une espèce de fumée safranée dansait en son centre.

Vargh le Noir se baissa au niveau de Corín et lui montra le tube.

— J'avais prévu que tu n'aurais peut-être pas assez de puissance. En voici la parade… avec ça, ça devrait aller.

Le petit homme clignota des yeux. Il avait reconnu ce que lui montrait l'officier.

— Sers-t'en, renchérit Vargh. Il n'y a que toi qui peux nous sortir d'ici, Corín Main-Rouge, ne me déçois pas.

Corín n'hésita pas plus longtemps. Il n'avait plus rien à perdre. Il saisit le petit tube, le porta à son nez et le brisa avant d'aspirer vivement le contenu. Une odeur de soufre se répandit dans la petite pièce.

De la brûmefeu. Une drogue très particulière utilisée sur les champs de bataille par les mages de combat. La brûmefeu offrait un surcroît de

puissance magique, temporaire mais puissant. Il ne fallait l'utiliser qu'à bon escient, à hautes doses, celles-ci provoquaient des lésions irréparables au cerveau.

L'effet fut immédiat. La puissance résonnait en lui, enfin ! Pas aussi vive que naguère mais bien suffisante pour ce qu'il comptait réaliser.

Les traits ravinés d'un rictus, Corín reposa sa main dans l'eau et raviva sa flamme de pouvoir. La brume se forma une fois encore, plus épaisse, d'un bleu plus profond. La température chuta dans la pièce. Corín invoqua un nouveau filament, ce dernier nettement plus solide que les précédents. D'un ordre mental, il envoya le filament jusqu'au mur, le fit remonter sur la pierre, l'étira, l'aplatit jusqu'à former un cercle d'environ un mètre trente de circonférence.

Vargh se tourna vers Böker et lui fit signe de se préparer. Ce dernier ôta son long pardessus.

Le cercle gagna en épaisseur, recouvrant la pierre grise d'un halo cobalt aux reflets irisés. La température descendit d'un cran. Le cercle de magie se cristallisa à mesure des efforts mentaux du mage, gagna en brillance. Et se figea, arrivé à son terme. Soumise à la volonté de Corín, la pierre ainsi recouverte avait perdu son intégrité, elle s'était transformée en quelque chose qui s'apparentait à de la glace.

— Dépêchez-vous, cracha Corín entre ses dents, je ne tiendrai pas longtemps.

Sur un geste de Vargh, Böker entra en action, il savait quelle tâche l'attendait. Empoignant le grand marteau de guerre à deux mains jusqu'ici accroché en travers de ses larges épaules, il se rangea devant le mur, prenant soin de ne pas bousculer le petit mage, ni de piétiner le filament.

Il frappa au centre du cercle, frappa de toutes ses forces, frappa à coups furieux, redoublés, acharnés.

Le cercle de glace commença à se lézarder, à se fissurer. Böker frappa encore, sans baisser de rythme, ni de puissance. Les lézardes s'accentuèrent, s'agrandirent, de petits fragments tombèrent sur le sol. Le colosse était devenu écarlate sous l'effort. Les fragments grossirent, de plus en plus nombreux, volèrent en éclats. Un trou se formait peu à peu. Böker l'agrandit encore jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien du cercle. La force du colosse avait triomphé.

Haletant, il reposa son arme contre le sol, le temps de souffler.

— Danseur, va chercher les autres, on dégage, déclara Vargh Loken.

Corín relâcha enfin son effort. Il s'affaissa sur lui-même, les yeux vitreux, injectés de sang. Le sang battait à ses tempes. Il lui semblait que sa tête avait doublé de volume, martelée par une intense migraine.

La main de Vargh, chaude et puissante, tapota son épaule. Une récompense.

— Tu vois que j'avais raison de te faire confiance.

Taï-Feng arriva peu après, avec Abbeyth et Danseur. Le visage du guerrier kelash se fendit d'un sourire :

— Bien joué, Corín !

— Ouais, renchérit Abbeyth, bon retour parmi nous.

Danseur pour sa part, ne dit rien, mais son regard parlait de lui-même. Quoi qu'il fasse, jamais le petit mage ne trouverait grâce à ses yeux.

Le temps que Böker récupère de ses efforts, Vargh Loken ordonna à Danseur et Abbeyth de jeter les fragments éparpillés sur le sol de l'autre côté du trou. Le colonel ne voulait pas laisser la moindre trace à l'intérieur.

Avant de redescendre, Abbeyth avait pris soin de refermer la grille interne du sas d'entrée. De quoi retarder encore les forces du Guet, qui s'organisaient autour de la banque.

Vargh le premier passa par l'ouverture. Il se retrouva dans un long couloir souterrain, éclairé par des soupiraux en hauteur, ces derniers creusés dans la voûte qui le surplombait à intervalles réguliers. Au centre du couloir s'étalait un large canal d'eau sombre et huileuse aux relents désagréables.

Vargh sortit un bâtonnet jaune pâle de son gilet, le pétrit entre ses doigts puis le secoua vigoureusement – l'objet faisait partie du matériel de guerre récolté par Abbeyth et Danseur avant de retrouver leur chef dans la cité des Nuages.

Le bâtonnet s'alluma d'une lueur orangée. Le colonel s'en servit pour consulter une nouvelle fois son plan. Il hocha la tête, satisfait.

Danseur apparut à son tour dans l'ouverture. Il fit passer les sacs avant de suivre le même chemin, suivi de Böker qui avait récupéré son manteau, puis d'Abbeyth.

Taï-Feng se pencha pour aider le mage à se relever.

En se redressant, Corín écrasa le tube de verre. Personne ne s'en rendit compte car le bruit fut étouffé par le tapis et le petit homme, dans son état, n'avait aucune conscience de ce qu'il venait de faire. Ce fut la seule et minuscule erreur commise.

Ensuite, le guerrier kelash l'aida à franchir le trou.

Les Chiens de Guerre avaient pénétré dans le vaste réseau formé par les égouts de la ville impériale.

Il restait une tâche à accomplir avant d'en finir.

Böker dénoua la corde qui lui ceignait la taille, accrocha à l'une des extrémités un crochet métallique qu'il sortit de l'une des poches de son pardessus. Il se pencha dans le trou le temps de fixer le crochet sur le flanc de l'armoire qu'il avait fait pivoter. Ensuite, aidé de Taï-Feng et d'Abbeyth, il tira sur la corde jusqu'à remettre le meuble à sa place première le long de la salle d'archives, bouchant ainsi le trou à la vue de ceux qui se tiendraient à l'intérieur. Böker récupéra son crochet, qu'il rangea, ainsi que la corde.

Vidé de toute énergie, les traits creusés d'épuisement, Corín était à peine capable de tenir debout et encore moins de marcher. Böker fit passer son grand marteau sur son flanc et se baissa le temps que le petit homme se juche tant bien que mal sur son dos.

Vargh saisit l'un des sacs de butin qu'il passa à la bandoulière et tendit l'autre à Abbeyth.

Il était temps de quitter les lieux. Guidés par Vargh le Noir, les membres de l'unité se mirent à longer le canal en direction de l'ouest. Taï-Feng se posta en arrière-garde.

Les Chiens de Guerre, une fois encore, avaient mené leur mission à bien.

CHAPITRE 16

Les guerriers municipaux aux bérets d'azur se massaient autour la banque Chanseth.

La pluie avait enfin cessé, le soleil pointait à l'horizon, faisant miroiter les rues et les gens sortaient à nouveau. Les curieux qui se pressaient autour de la banque se retrouvaient néanmoins contenus à l'extérieur d'un périmètre de sécurité.

Un groupe formé des rescapés de la banque, ceux que Vargh avait laissés sortir, se trouvait entouré par d'autres soldats. Un sergent des Bérets d'Azur était occupé à recueillir leurs dépositions.

Déposés par un fiacre, Constance et Cellendhyll arrivèrent sur les lieux. La jeune femme portait un ensemble de cuir plongé beige ainsi qu'une cape un ton plus foncé. L'Ange, pour sa part, avait passé un pourpoint et un pantalon en cuir de buffle chocolat, taillé à ses mesures, et ses habituelles bottes de combat.

En tant que Phœnix, la jeune femme était informée du moindre méfait sortant de l'ordinaire en ville et l'attaque de la prestigieuse Chanseth relevait exactement de ce cas de figure.

Constatant leur arrivée, le lieutenant Kershaw, qui dirigeait les Bérets d'Azur dans le secteur, vint à leur rencontre ; un homme grand et mince à l'uniforme impeccable, les cheveux bruns, coupés à la mode militaire, une petite cicatrice sous son œil gauche.

La jeune femme présenta Cellendhyll en indiquant son rang de Lige de Priam puis s'enquit :

— Qu'avons-nous là, lieutenant Kershaw ? demanda Constance d'un ton cordial qui laissait entendre qu'elle entretenait de bons rapports avec l'homme.

— Vous n'allez pas le croire mais il semblerait bien que la Chanseth soit en train d'être dévalisée, expliqua l'officier, tout en jaugeant l'Adhan du regard. Les malfaiteurs sont toujours à l'intérieur, et ils paraissent prêts à tout. Ils ont abattu au moins deux hommes, un employé et l'un de mes soldats.

— Qu'avez-vous prévu comme dispositif ? reprit la Phœnix.

— J'ai fait cerner le bâtiment et posté des tireurs sur les toits. S'ils tentent une sortie, ils sont fichus. Du reste, j'ai un escadron prêt à intervenir.

Constance montra les rescapés d'un mouvement du menton :

— Il en reste d'autres à l'intérieur ?

— Le directeur et trois de ses employés… mais impossible de savoir s'ils sont encore en vie.

— Si c'est le cas, les malfrats disposent d'otages, releva Constance, les sourcils froncés.

— Et quand bien même, riposta l'officier, le quartier est en train d'être bouclé, ils ne pourront aller nulle part. Je ne vois d'ailleurs pas comment ils comptent en réchapper. Ce doit être des amateurs, ils sont coincés, quoi qu'ils fassent.

L'Ange se tenait en retrait, peu désireux d'intervenir dans la discussion. Il s'agissait d'un travail de sécurité publique, cette affaire ne le concernait pas. Pour arrêter de simples malfaiteurs, nul besoin d'un guerrier ou d'un tueur de sa trempe.

Délaissant Constance et le lieutenant Kershaw, il se tourna vers la banque. On ne voyait rien à l'intérieur des baies au verre dépoli.

Mais tandis qu'il examinait le bâtiment, l'homme aux cheveux d'argent fut saisi d'un pressentiment soudain. Le lieutenant se trompait, ceux qui s'attaquaient ainsi à la Chanseth n'avaient rien de vulgaires amateurs, Cellendhyll en fut persuadé, sans savoir pourquoi.

Ce pressentiment se transforma en une sorte de prémonition : finalement, qu'il le veuille ou non, cette affaire allait finalement le toucher. Et de très près.

La Phœnix, de son côté, tenait à avoir une vue d'ensemble la plus précise possible. Elle demanda encore à Kershaw :

— Combien sont-ils ? Je parle des agresseurs…

— On ne le sait pas vraiment, hélas, rétorqua le lieutenant. Une dizaine peut-être… les témoins sont incapables de donner un nombre précis. L'attaque les a totalement pris de court et ce ne sont que des civils, aucun n'a eu la présence d'esprit de mémoriser des détails fiables.

— Qu'avez-vous prévu en guise d'assaut ?

— Il nous sera fort difficile d'abattre les baies vitrées. À moins d'annuler les sortilèges qui les protègent mais il faudrait pour cela convoquer un mage de combat et cela risque de prendre beaucoup de temps. Il nous reste l'entrée, nous avons un bélier qui pourrait abattre la porte.

— Après la porte, il y a un sas fermé d'une grille, et nous pouvons présumer que les malfaiteurs l'ont bloquée. Comment comptez-vous passer ?

Kershaw haussa les épaules :

— Le bélier devrait faire l'affaire, là aussi.

— Cela va faire un raffut pas possible, et ça aussi prendra du temps, intervint l'Ange.

Il venait d'inspecter la solidité de la gouttière qui tombait du toit.

— Sans compter, ajouta-t-il, qu'un assaut frontal risque bien de mettre encore plus en danger les otages éventuels.

— Toi, tu as une idée derrière la tête, dit Constance.

Cellendhyll opina :

— Un homme pas trop maladroit pourrait passer par le haut du bâtiment, en montant par la gouttière. Il suffirait ensuite de dessertir les ardoises qui couvrent le toit et de se frayer un chemin à travers la soupente.

La Phœnix le prit à l'écart. Elle avait reconnu la flamme dansante qui inondait les iris de jade de son amant.

— Non, ne me dis pas que…

— Si, Winter, je vais y aller. Je suis le plus à même de réussir, non ?

Outre la prémonition qu'il avait ressentie, Cellendhyll se morfondait tellement à la cour de Lumière. Il était temps pour lui de réagir. Il avait besoin d'action, d'aller au contact du danger. De mettre à l'épreuve ses capacités martiales.

Et d'ailleurs, il n'exagérait pas. En terme d'individualité, les guerriers des Forces Spéciales du Chaos restaient à sa connaissance les meilleurs. Et

lui, Cellendhyll de Cortavar, même s'il avait changé d'allégeance, représentait encore le plus redoutable d'entre eux.

— Il y a de vrais méchants, là-dedans, quoi que tu en penses, renchérit-il. C'est à moi d'y aller.

— D'accord, alors je viens avec toi, décida la jeune femme.

— Certainement pas. On ne sait pas du tout ce qui se passe dans la banque et si je dois m'inquiéter de ta sécurité, cela va me handicaper… sans vouloir t'offenser, ma belle.

— Prends au moins quelques hommes du Guet avec toi.

— Tu me proposerais des guerriers du Nodus, je pourrais hésiter, mais les Bérets d'Azur vont encore plus gêner. S'entasser dans le bâtiment, ce n'est pas une bonne idée, surtout si on veut sauver les otages. D'ailleurs, le temps presse.

— Même si cela ne me plaît guère, je me range à tes arguments, céda Constance. Promets-moi d'être prudent, au moins.

— Je suis toujours prudent dans ce genre de situation, répliqua l'homme aux cheveux d'argent.

Il défit le baudrier d'épaule auquel était accroché son sabre en méthalion et le tendit à la jeune femme. Une telle arme n'aurait fait que l'encombrer dans la banque, en cas de combat il risquait de manquer d'espace pour la manier efficacement. Il lui restait sa Belle de Mort et deux dagues de jet. Sans parler de ses propres aptitudes martiales. Cela devrait suffire. Et sinon, c'est qu'il avait perdu la main, ce qu'il ne pouvait envisager.

— J'ai déjà été dans la banque, indiqua-t-il. J'en connais la disposition générale. Je vais aller voir ce qui se passe là-bas et j'aviserai. Si je peux, j'ouvrirai un accès. Que l'escadron du Guet soit prêt à intervenir, au cas où.

Cellendhyll emprunta une paire de gants de cuir à l'un des Bérets d'Azur et revint à l'angle du bâtiment, là où se terminait la gouttière. De ce qu'il avait constaté, celle-ci ne présentait aucune trace de rouille et les crochets qui la maintenaient au mur avaient été scellés dans un mortier d'excellente qualité. De plus, l'horizon s'était dégagé et le soleil avait suffisamment séché le grand tuyau à son goût.

Ce n'était pas la première fois qu'il escaladait ce genre d'ouvrage, loin de là.

Tandis que son amant grimpait le long du mur, plutôt que de rester à le regarder et à s'inquiéter pour lui, Constance alla elle-même interroger les victimes de l'attaque. Elle ne tarda pas à constater que comme l'avait indiqué Kershaw, l'assaut de la banque avait été trop rapide et les témoins trop choqués par la violence qui les avaient autant surpris que terrifiés. En conséquence, aucun renseignement précis sur les malfaiteurs ne pouvait être établi.

CHAPITRE 17

Cellendhyll grimpait toujours, par à-coups prudents. Il finit par arriver sur le toit. L'escalade s'était révélée encore plus aisée qu'il ne l'avait escompté.

Le toit ne présentait qu'une pente douce d'ardoises anthracite. Il pourrait ainsi y évoluer sans risque d'être déséquilibré. L'Adhan ôta ses gants, qu'il passa à sa ceinture, puis s'allongea au niveau du faîte du toit et se servit de l'une de ses dagues de jet pour disjoindre les crochets fixant les ardoises à la charpente. Puis, il ôta les ardoises. Méthodique, il procédait sans se presser, concentré dans sa tâche, sans céder à l'urgence. Enfin, il brisa du coude trois fins liteaux de bois sur lesquels reposaient les tuiles – un risque calculé, il estimait que le bruit serait négligeable. Une fois dégagé un passage suffisant pour le laisser passer, il se glissa doucement dans le trou qu'il avait formé.

Il atterrit souplement sur une surface plane. Il s'accroupit aussitôt et s'immobilisa le temps d'accommoder sa vue à la pénombre ambiante. L'ouverture du toit offrait suffisamment de lumière, toutefois, pour qu'il se repère. Il se retrouvait dans des combles, ces derniers vides et couverts de poussière. L'Ange se mit à respirer lentement, par la bouche, afin de ne pas être découvert par un éternuement intempestif.

Il se demanda si son approche avait été détectée de l'intérieur. Pour le moment, rien ne le laissait présager.

Il remarqua sur sa droite un carré de lumière. Une trappe d'accès, comme il s'y attendait. Il se rapprocha sans bruit, la souleva et se figea, le temps de se pénétrer de ce nouvel environnement. Il sonda les lieux qu'il venait

d'investir, grâce à son ouïe et à son instinct – en ces circonstances, ce dernier était au moins aussi fiable que son oreille.

Le silence régnait. Rien n'éveilla son sens du danger.

Il se méfiait toujours, cependant. Aussi bien, les malfrats avaient détecté son arrivée furtive et s'étaient préparés à lui tendre un piège.

Il releva complètement la trappe. En appui sur les mains, il passa la tête dans l'ouverture. Il avait vue sur le palier du premier étage. Personne.

Cellendhyll se remit d'aplomb, dégaina sa dague de jet de son fourreau d'avant-bras et la passa entre ses dents. Deux secondes plus tard, il se laissa tomber sur le palier, accompagnant sa chute en se pliant sur les mollets afin de ne pas faire de bruit. Il reprit sa lame de jet en main droite. De l'autre, lentement, il dégaina sa dague sombre, qu'il empoigna en prise inversée.

Sur le palier, deux portes de placard, trois bureaux grands ouverts, une porte de bureau, close, celle du directeur de l'établissement comme pouvait en attester la plaque mordorée qui s'y trouvait collée.

Cellendhyll ouvrit doucement les placards, vérifia les trois bureaux. Personne. Aucune trace de lutte ou de sang, aucun cadavre.

Restait la porte fermée. Il rengaina sa lame de jet et tenta de l'ouvrir, encore plus doucement, ne progressant que par centimètre. Verrouillée. Il n'avait sur lui aucun outil pour en forcer la serrure.

Verrouillerait-on une pièce encombrée de cadavres ? Il n'en voyait pas l'intérêt. Par contre, il était raisonnable de penser que les otages étaient encore en vie et bouclés dans la pièce. Le tout était de savoir s'il y avait un ou des malfrats avec eux. L'Ange trouvait plus logique de mettre quelqu'un pour garder la porte devant plutôt qu'à l'intérieur.

Il décida de laisser la question de côté pour le moment. Si les otages étaient bien cloîtrés dans le bureau, cela ne changerait pas grand-chose qu'ils le soient encore quelques minutes. Au contraire, libérer les captifs pour ensuite avoir à combattre pour les faire sortir, tout en veillant à leur sécurité n'était pas la meilleure méthode pour les garder en vie… ou lui-même survivre.

Il valait mieux aller voir au rez-de-chaussée.

Il progressa pas à pas dans l'escalier qui descendait, une lame dans chaque main. Il marqua des pauses régulières, toutes les cinq marches, pour écouter et laisser parler son instinct.

Toujours aucun bruit, aucun signal mental d'alarme. Or, il lui semblait que cela aurait dû être le cas puisque les malfrats n'étaient pas sortis de la banque.

Cellendhyll finit par aborder le rez-de-chaussée, prêt à loger sa dague de jet dans la gorge du premier qui le menacerait.

Le hall d'entrée s'étalait sous ses yeux, vide. Aucune embuscade ne l'attendait.

Perplexe, l'Ange secoua la tête. Sur ses gardes, il alla vérifier qu'aucun ennemi ne se tenait tapi dans l'escalier menant au sous-sol, ni derrière le comptoir. Au passage, il repéra le cadavre du guichetier abattu par Danseur.

Il ne restait donc que le sous-sol.

Cellendhyll préféra cependant remonter au premier étage. Tant pis pour les précautions, il enfonça la porte du bureau fermé d'un coup de botte. Il entra, préparé à en découdre. Ne trouva que des corps allongés sur le sol, quatre, ligotés, mais bien vivants.

Inutile de perdre du temps à interroger les captifs vu qu'ils avaient été bouclés. Il trancha leurs liens, leur ordonna le silence et leur fit signe de le suivre.

Cellendhyll redescendit à l'étage inférieur, une nouvelle fois prêt au combat. Il n'y avait toujours aucun signe des malfrats.

Il ouvrit la grille qui barrait le sas, la porte d'entrée, et fit signe au directeur et ses assistants qu'ils pouvaient sortir. Il referma derrière lui sans attendre.

Il lui restait à débusquer les malfrats et à les vaincre. Pour ce genre de besogne, l'Ange préférait agir seul. Pas question que le Guet fasse irruption dans la banque avec ses gros sabots et le gêne.

Faisant preuve de tout autant de précautions qu'auparavant, il atteignit le sous-sol, franchit la porte que Vargh Loken n'avait pas jugé utile de fermer.

Silence total. Un silence qui devenait pesant.

Allait-il se fourrer dans un guêpier soigneusement élaboré ?

Cellendhyll avança dans le couloir. À sa gauche, la salle de repos des gardes, vide. Une chaise renversée. À sa droite, la salle des archives. Il y passa la tête. Vide également.

Il reprit son avancée. Pas la moindre trace de vie.

Il approchait de la salle des coffres. Là, sur le sol. Des traces de sang. Elles suivaient un tracé précis que l'Adhan savait parfaitement interpréter. On avait tiré des corps, blessés ou morts, à l'intérieur de la pièce.

Son instinct restait endormi et cela l'étonnait de plus en plus. À croire que le bâtiment était réellement désert.

L'Adhan suivit les traces, entra dans la salle des coffres, les muscles tendus, prêts à réagir à la moindre menace.

Les coffres grands ouverts sur les murs, vidés. La table centrale couverte d'objets hétéroclites, de bijoux d'apparence somptueuse, de documents d'origine indéfinie.

Dans le coin droit, un tas de cadavres. Abattus à coups de lames précis. De ce que l'Ange en constatait, un employé de la banque, reconnaissable à sa redingote, et des gardes de la Chanseth, eux aussi en uniforme.

Même si rien ne l'indiquait vraiment, Cellendhyll eut une nouvelle fois le pressentiment que les malfrats qui avaient opéré dans la banque s'étaient révélés bien pires et bien plus compétents que de simples voleurs.

Il vérifia les cabines. Désertes, elles aussi.

L'énorme porte du coffre-fort central était verrouillée. Elle n'avait subi aucune déprédation.

L'Ange rangea ses lames au fourreau, perplexe.

Mortonnerre, où étaient-ils donc passés ?

CHAPITRE 18

Ils se tenaient tous trois dans l'une des salles de réunion de la grande tour du Guet, en bordure du centre-ville et des quartiers chics.

Constance et Cellendhyll discutaient avec le lieutenant Kershaw – ce dernier avait la charge du secteur dans lequel avait été commise la mise à sac de la Chanseth. Peu après son arrivée, l'Ange avait demandé des nouvelles du lieutenant Dulach, un officier du Guet à qui il avait eu affaire ; ce dernier était parti en congé la semaine précédente pour se remettre d'une vilaine blessure.

Constance faisait un bilan bien maigre de la situation.

Vargh Loken. C'était le seul élément tangible, fourni par le directeur de la banque. Celui-ci avait également donné un signalement sommaire de l'homme ; grand, costaud, cheveux et barbe noirs, vêtu de cuir noir. Il lui était impossible, tout autant que les autres témoins, de décrire les autres malfrats ou même de définir leur nombre. Du reste, il n'avait jamais vu l'homme auparavant et le nom donné ne lui disait rien.

Autant dire que les enquêteurs n'avaient pas grand-chose à se mettre sous la dent, pour l'instant. Ils ne savaient même pas si ce nom était un leurre ou s'il était véritablement celui du chef de la bande.

Le message que ce dernier avait laissé était bien mystérieux. Il laissait entendre une suite à venir. Qui donc visait ce soi-disant Vargh Loken ? La Chanseth ? L'un de ses clients ? Impossible de le définir.

Pour le reste, la banque avait été fouillée par les Bérets d'Azur. Aucun indice n'avait été trouvé.

Les coffres privés avaient été dévalisés, on ignorait encore dans quelle mesure. Le coffre central n'avait pas été ouvert, et, accompagné de Constance, le directeur avait vérifié l'intérieur, il était catégorique, rien n'y manquait.

Personne n'avait eu la présence d'esprit de bouger l'armoire de la salle des archives, donc, personne ne comprenait comment ce Vargh Loken et ses hommes avaient pu quitter la banque sans se faire repérer. Le quartier avait été bel et bien bouclé pourtant, mais aucun individu suspect n'avait été signalé.

La seule hypothèse pour le moment restait que si les malfrats avaient ainsi pu disparaître du bâtiment sans utiliser son unique accès, cela ne voulait dire qu'une chose : le recours à la magie. Sachant que les protections qui entouraient la ville auraient normalement dû interdire toute téléportation.

Cellendhyll savait que Morion, le Maître des Mystères, était capable d'un tel exploit, mais il restait sans aucun doute une exception, avec son père, le duc Ellvanthyell. Bien peu de mages avaient leur puissance.

De plus, si les malfrats avaient disposé du pouvoir de contrecarrer les tutélaires qui protégeaient la capitale, pourquoi ne s'étaient-ils pas téléportés directement dans la banque, voire carrément dans la salle des coffres, plutôt que d'assaillir l'établissement ? Ou bien encore, pourquoi n'avaient-ils pas annulé les sortilèges qui protégeaient le coffre général afin de le forcer et d'en voler le contenu ?

Quelque chose clochait, mais ni Constance, ni Cellendhyll, ni Kershaw ne voyait quoi.

C'était la première fois que quelqu'un s'attaquait à un établissement aussi prestigieux. En attendant d'en savoir plus, Constance avait ordonné que l'on contrôle les issues de la ville, les portes, le port, les téléporteurs. Chaque personne qui voulait quitter la cité des Nuages serait fouillée, elle devrait en outre répondre de son identité, sans compter les marchandises en partance qui seraient également contrôlées ; une tâche conséquente pour le Guet.

La jeune femme avait également fait interdire l'entrée de la banque à quiconque sans sa permission. Elle se réservait le droit de revenir examiner les lieux et il n'était pas question que quelqu'un vienne piétiner des indices éventuels… même si en matière d'indices, ils n'avaient toujours rien trouvé.

Et peu importait à la Phœnix si les possesseurs des coffres dévalisés étaient mécontents. Ce problème, de toute manière, relèverait du directeur de la Chanseth. À charge pour lui, une fois que Constance lui aurait donné son aval, d'effectuer l'inventaire des objets, bijoux et documents dédaignés par les malfrats. Il pourrait alors les rendre à leurs possesseurs. Évaluer le détail de ce qui avait été volé serait plus complexe, c'était une évidence, mais elle ne serait pas dédaignée.

La tâche de Constance semblait tout aussi ardue, voire plus encore : retrouver les criminels, non seulement des voleurs, mais également des meurtriers.

Ils se terraient bien quelque part, mais où ? La cité était vaste, trop vaste pour qu'on la fouille aisément. Elle allait battre le rappel des informateurs, ce qui prendrait un certain temps.

En attendant d'en apprendre plus sur le compte du prétendu Vargh Loken, ni Cellendhyll, ni les enquêteurs, ne voyaient quoi faire de mieux.

La réunion s'acheva sur un sentiment d'urgence et de frustration. Constance devait faire son rapport à l'Empereur, Kershaw, de son côté, avait pour tâche d'informer son supérieur, le colonel Haüser, et le conseil de la Lumière.

CHAPITRE 19

Autre réunion. Cette fois, à Tygarde, dans la rotonde surplombant le lac Obéron où Priam aimait recevoir. À peine rentrée au palais impérial, Constance avait demandé une entrevue avec le Patriarche. Les barons, pour leur part, n'avaient pas été conviés à l'entretien ; ils n'avaient aucune autorité sur ce qui se passait dans la cité des Nuages.

Priam se tenait sur la terrasse ensoleillée qui jouxtait son repaire, surplombant directement le lac vert-bleu. Posée devant lui, grande ouverte, une boîte oblongue en bois laqué rouge à l'intérieur divisé en une série de compartiments à mouches ou à hameçons. Devant la boîte, trois longues tiges disposées en parallèle. Cellendhyll reconnut des cannes à pêche, l'une en bambou, l'autre en noisetier, la troisième taillée dans un bois sombre et luisant.

L'Empereur accueillit ses visiteurs d'un grand sourire :

— Sais-tu que j'ai assez souvent taquiné la truite avec ton père, Cellendhyll ?

L'Ange haussa un sourcil d'étonnement. D'après ses souvenirs, il n'avait jamais vu Priam au domaine familial, dans les Terres du Nord. Et jamais Fiannan, son géniteur, n'avait évoqué une quelconque amitié avec le Patriarche. Toutefois, Cellendhyll n'avait pas été proche de son père et, dès ses seize ans, il était parti intégrer l'école des officiers aspirants, dans le but de devenir Lige.

— J'avoue que ce n'est pas une activité que j'ai eu le loisir de pratiquer, répondit l'Adhan, qui, pendant son adolescence, avait préféré les galopades en forêt ou la chasse.

Du reste, Fiannan ne lui avait jamais proposé une telle occupation.

— Cette activité, comme tu dis, rétorqua Priam d'un ton réjoui, me procure un délassement incroyable. Je t'initierai à l'occasion…

L'Empereur, enfin, s'avisa de la mine grave de Constance. Il délaissa son matériel et invita l'Ange et la Phœnix à rentrer prendre place sur l'un des canapés.

Une fois installée en face de son maître, Cellendhyll assis à ses côtés, Winter demanda d'emblée :

— Seigneur Priam, connaissez-vous un nommé Vargh Loken ?

Le monarque fronça les sourcils :

— Hum, ce nom me dit vaguement quelque chose. Pourquoi ?

— Avec ses hommes, cet individu a dévalisé la banque Chanseth, cet après-midi même. En tout cas, celui qui dirigeait les malfaiteurs s'est présenté comme tel.

— Comment ?!

Priam s'était redressé de son canapé, le regard fulminant. D'un effort visible, il se contraignit au calme. Il se rassit et prit le temps de réfléchir. Il reprit d'un ton posé :

— Loken, oui, je me souviens, à présent. Il se trouve que Vargh Loken a servi dans l'armée impériale. Il était officier mais il a mal tourné, il me semble. Il te faudra voir avec les services de l'armée. Sinon, va voir Rugar, il pourra peut-être t'aiguiller… Comme tu pouvais t'en douter, Constance, je te charge de cette mission. Priorité absolue : trouve-moi ces criminels, quels qu'ils soient. Tu connais la musique, ne prends aucun risque, une fois que tu les auras débusqués, les Bérets Rouges du colonel Haüser se chargeront de les mettre hors d'état de nuire.

Constance opina gravement.

— Et moi alors ? intervint Cellendhyll.

Priam se retourna sur lui :

— Et toi quoi ?

— Eh bien, vous n'allez pas me tenir à l'écart de cette affaire, tout de même ? s'étonna Cellendhyll. D'autant plus si Constance s'en mêle.

— Tu sais, Cellendhyll, c'est plutôt un travail d'enquêteur, pas vraiment la tâche d'un Lige.

— Vous savez à quel point j'ai besoin d'action, alors peu importe du moment que ça m'évite de mourir d'ennui au palais ! Et puis on ne sait rien

de ces malfrats, qui sait si mes talents ne seront pas utiles ?

Priam ne répondit pas tout de suite. Au point que l'Ange commença à se demander pour quelle raison le Patriarche pourrait vouloir le tenir à l'écart de cette affaire.

Comme si le Souverain de Lumière devinait ses pensées, il rétorqua d'une traite :

— Oui, bon, d'accord. Tu aideras Constance, alors, dans la mesure de tes moyens.

Constance prit le temps de fixer Cellendhyll puis reprit :

— Et qui va diriger, de nous deux ?

Priam haussa les épaules :

— Constance, tu prends les rênes de l'enquête, c'est ton domaine. Cellendhyll t'épaulera comme il l'entendra. Votre complémentarité est un atout, servez-vous-en au mieux.

L'Adhan reprit la parole :

— Vargh Loken, ou du moins celui qui se présente comme tel, pour employer l'expression de Constance, a parlé de « réclamer son dû ». Voyez-vous ce qu'il pourrait sous-entendre ?

Priam fronça les sourcils et grommela :

— Pas du tout. Je ne le connais pas directement, d'ailleurs… Autre chose ? Non ? Vous pouvez disposer, tous les deux.

Constance et Cellendhyll venaient de partir. Priam se redressa, les regarda descendre l'escalier qui menait à sa tanière. Puis, il retourna sur la terrasse. Réellement songeur, il se mit à mirer l'Obéron miroitant sous l'éclat du soleil accueillant, sans vraiment le voir.

Vargh Loken ? Comment est-ce possible ?

Ayant pris sa décision, l'Empereur revint dans la rotonde, en boucla les portes et se rendit devant les rayonnages acajou qui couraient le long de la paroi intérieure. Il tira sur un cordon écarlate, provoquant un signal qui serait reçu à un autre endroit du palais. Ensuite, il se déplaça sur la gauche, le temps d'enfoncer trois livres distincts sur les étagères les plus hautes. Un pan du rayonnage s'effaça sur le côté, laissant apparaître un renfoncement secret. Un socle surmonté d'un étincellement de petites étoiles de lumières bleues, blanches et dorées, attendait là son bon vouloir.

Priam se posta sur le socle, activant son pouvoir d'un sursaut de sa volonté. Le rideau de lumière grandit jusqu'à recouvrir progressivement sa silhouette, de bas en haut, jusqu'à l'engloutir totalement.

Trois secondes plus tard, le rideau se dissipait. Le Patriarche avait disparu.

L'Empereur de Lumière réapparut dans un tout autre secteur de Tygarde, auquel seules deux personnes avaient accès, lui compris.

Quittant son socle de transfert, Priam s'était transporté dans une pièce haute de plafond, plongée dans une pénombre épaisse. Le peu de lumière émanait de persiennes coulissantes à peine entrouvertes.

Celui qu'il avait convoqué se tenait présent, masse sombre et indistincte dont les contours se détachaient légèrement de l'obscurité. Priam pouvait sentir sa présence sans le voir. Et ce depuis longtemps, bien trop longtemps à son goût.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire dans la cité des Nuages ? entama le Patriarche sans user d'aucun préambule.

— De quoi parles-tu ? répliqua son interlocuteur.

Celui qui venait de répondre au Patriarche avait une voix mâle, douce mais assurée.

— D'un homme qui prétend être Vargh Loken et qui vient de dévaliser la banque Chanseth !

— Ah.

— Ah ? C'est tout ce que tu trouves à répondre ? Je croyais que Vargh Loken était mort ! J'attends tes explications.

— Je ne t'ai jamais dit que j'avais fait abattre Loken, je t'ai dit que je m'occupais de son cas. Et c'est ce que j'ai fait, j'ai géré la situation comme je l'entendais, voilà tout. Tuer un homme de sa trempe eût été un immense gâchis, rien d'autre.

— Une fois de plus, ricana Priam, tu t'es montré trop sûr de toi ! Tu voulais contrôler Loken à ta guise, avoue-le… Et comment se fait-il d'ailleurs que tu ne m'aies pas prévenu que tu l'avais gardé vivant ?

— Parce que j'ai jugé que cela ne te concernait pas, tout simplement.

— Et pourquoi donc ?

— Souviens-t'en, quand cette *histoire* s'est produite, c'est *toi* qui m'as demandé de régler l'affaire Loken, non ? J'en ai conclu que tu te désintéressais de la chose, c'est logique. De plus, je te rappelle que Vargh le Noir a d'emblée été placé sous mon autorité, pas sous la tienne.

— Ne réveille pas le passé, il m'est bien trop douloureux, grimaça Priam avant d'ajouter, en se contredisant : Est-ce bien lui, au moins, qui a dévalisé la banque ou avons-nous affaire à un imposteur ?

— Oh, ce ne peut être que lui. Il vient justement de s'échapper de la forteresse de l'Oubli, où je l'avais placé au secret. D'ailleurs, tellement peu de gens le connaissent, qui oserait usurper son identité ?

— Eh bien, ton erreur de jugement risque de nous coûter cher, grinça Priam. Tu parlais de gâchis ? Le gâchis c'est d'avoir laissé Vargh le Noir en vie ! Ce n'est pas le premier venu, loin de là. Si quelqu'un est capable de mettre la capitale à feu et à sang, c'est bien lui !

— Oh, tant que tu ne quittes pas le palais, tu ne risques rien, répliqua sans s'émouvoir la voix masculine.

— Pourquoi m'en voudrait-il ? riposta aussitôt Priam. S'il a des comptes à régler, c'est avant tout avec toi, il me semble. De toute manière, je ne crains personne. Si Vargh se dresse devant moi, je le broierai, comme j'aurais dû le faire il y a des années. J'ai été stupide de te laisser traiter cette affaire.

Mais la colère affichée de l'Empereur et ses remontrances semblaient glisser sur son compagnon dont la voix se fit tranchante :

— Inutile de t'en prendre à moi, tout est de ta faute et tu le sais. Si tu n'avais pas fourré ton membre où il ne fallait pas, l'affaire Vargh Loken n'aurait jamais eu lieu.

— Ma vie privée ne te concerne en rien ! s'exclama Priam. Et je n'ai aucun compte à te rendre, contrairement à toi. Quant à Vargh Loken, dois-je rappeler qui l'a recruté ?

L'autre ne se laissa pas démonter :

— Il me semble que tu oublies à qui tu parles… tout ce qui concerne la Lumière me concerne, toi y compris… d'autant plus lorsque cela s'applique à la sale besogne !

— Et toi tu oublies qui dirige cet Empire ! Désormais, tu veilleras à me tenir au courant de tout ce qui a trait à Vargh le Noir, je te le dis clairement.

— Inutile de crier ainsi, gloussa l'autre. S'il y a bien quelqu'un que tu n'impressionnes pas, c'est moi, et tu le sais. Du reste, je suis tout disposé à m'occuper du Chien de Guerre.

— Certainement pas. Mes services s'en chargeront.

— Tu vas lancer ta petite Phœnix sur la piste de Vargh le Noir ? railla son mystérieux interlocuteur. Vargh n'en fera qu'une bouchée s'il la croise !

— Tu sous-estimes Constance, comme toujours. Et puis elle, au moins, je peux lui faire totalement confiance, je ne peux pas en dire autant de toi.

— Tu n'as aucune leçon à me donner, siffla l'autre.

— Toi non plus, figure-toi. Tu es bien pire que moi, je le sais depuis longtemps. C'est moi l'Empereur, veille à t'en souvenir !

Et sans attendre de réponse, Priam regagna le socle de transfert, qu'il activa dans la foulée.

Son mystérieux interlocuteur resta un moment silencieux, parfaitement immobile dans la pénombre. Parfaitement à son aise, en dépit de la situation.

Puis, il lâcha un rire curieux, discordant, mélange de moquerie et d'amusement.

CHAPITRE 20

Ayant pris congé de Priam, Constance et Cellendhyll rejoignirent le hangar des Nodus.

Rugar lui-même vint leur ouvrir. Ils étaient seuls, ses commandos en poste au palais partis en exercice de plongée sur le lac.

— Je m'attendais à votre visite, dit aussitôt le chef des Nodus. Venez dans mon bureau.

Constance et Cellendhyll traversèrent le bâtiment à sa suite. Ils entrèrent dans une pièce plus longue que large.

Le commandant des commandos du Nodus avait personnalisé son bureau à son goût, conférant au lieu une touche nettement exotique. Un tapis en laine de yack, paré de motifs géométriques, bruns, verts et orangés ornait le sol. Sur le mur de droite, étaient soigneusement accrochés en guise de trophées, une paire de sagaies et un bouclier en losange des jungles washites, ainsi qu'un antique casque de bronze à nasal des armées naines de l'époque Shaada. Sur le mur d'en face, une grande épée bâtarde ébréchée, forgée de cet acier sombre et grumeleux propre aux Ténèbres. Également un trio de masques antiques en ivoire. Sur un meuble trônait une série de statuettes en terre cuite aux poses lascives, ainsi qu'un globe laiteux d'origine inconnue, à côté d'une conque aux reflets turquoise, aux délicates torsades, provenant des îles Kelash.

Pour le reste, du conventionnel. Trois armoires de classement remplies de dossiers sensibles ; une bibliothèque dans laquelle se rangeaient tout autant des traités de tactiques militaires que d'arts martiaux ; une grande table à l'inclinaison réglable pour le dessin, sur laquelle reposaient de grandes

feuilles à croquis ainsi qu'une boîte de fusains ; enfin, sur un chevalet, une grande carte aux couleurs contrastées, celle des Territoires-Francs.

Au bout de la pièce, une baie vitrée donnait sur les écuries impériales. Le bureau de Rugar était installé dans ce coin-là, entouré de cinq fauteuils, pour les moments où il briefait ses commandos.

Le commandant se laissa nonchalamment tomber dans son propre fauteuil et invita Constance et Cellendhyll à s'installer en face de lui.

— J'ai appris ce qui s'est passé à la Chanseth. Sale histoire, hein ? grimaça-t-il.

— Oui, et pour le moment, nous manquons d'éléments, répondit la Phœnix. Vargh Loken, ça te dit quelque chose ?

— Vargh Loken… impossible d'oublier un tel homme ! s'exclama Rugar en retour. Je le connais, oui, je l'ai croisé, lorsque j'étais encore dans l'armée. Comment s'appelait son unité, déjà… Hum… les Chiens d'Acier, un truc de ce genre… non, les Chiens de Guerre, c'est ça !

— Le directeur de la banque a décrit le chef des malfaiteurs comme un guerrier costaud, barbe et cheveux noirs, ça pourrait être lui ? reprit Constance.

— Je ne l'ai pas vraiment côtoyé de près, juste aperçu sur certains camps de base, sur le front. Je ne me souviens plus si Loken portait la barbe, à l'époque, mais sinon ça correspond à son profil, vu qu'il avait bien les cheveux de cette couleur.

— Que sais-tu sur cet homme ? intervint Cellendhyll.

— Voyons, Vargh Loken, surnommé Vargh le Noir. Colonel d'une unité des Forces Spéciales de l'Empire. Spécialisé dans les opérations furtives en territoire ennemi. Des missions hautement sensibles sur lesquelles on n'établit pas forcément de rapports officiels. Tu connais le genre, Cellendhyll, non ?

Ce dernier opina. Rugar sous-entendait des missions dangereuses de reconnaissance et d'embuscades, d'infiltration, de guérilla, de sabotage, et l'Ange en avait accompli plus que son compte au service du Chaos.

— Eh bien, Vargh le Noir excellait à ce jeu-là, enchaîna le chef des Nodus, c'était même le meilleur, une vraie légende pour ceux du front. Si vraiment c'est lui l'instigateur de cette attaque, nous avons affaire à du gros gibier. Je dirais même le pire qui soit.

— Que peux-tu nous apprendre de plus ? relança la Phœnix.

Le Nodus réfléchit :

— Voyons, il y a une dizaine d'années de ça, des rumeurs ont circulé à propos des Chiens de Guerre. Une sombre histoire de détournement de solde et de matériel. Mais le questeur chargé de l'enquête à disparu brusquement, sans laisser la moindre trace. Peu après, l'unité de Loken a été dissoute et Vargh lui-même a disparu du front. Moi-même, je l'ai quitté pour prendre en charge la tête des Nodus et la sécurité de l'Empereur.

— Dissoute pourquoi ? demanda Cellendhyll.

— Ma foi, aucune idée. Je ne peux hélas vous en dire plus.

— Qui le pourrait ici ? demanda encore la jeune femme.

— Au palais ? Personne à ma connaissance, répliqua Rugar. Loken était cantonné au front, je ne pense pas qu'il ait jamais mis les pieds à Tygarde. Je demanderai à mes hommes, s'ils le connaissent, mais cela m'étonnerait fort. Vargh, c'est la génération précédente, comme moi. Par contre, vous devriez aller voir le connétable Xavier, il pourra peut-être vous aiguiller.

Constance et Cellendhyll prirent congé. Rugar en voulait-il toujours à l'Adhan ? Il s'était en tout cas comporté en homme civilisé, exempt de toute agressivité envers lui, au moins en présence de Constance.

CHAPITRE 21

Les Chiens de Guerre se trouvaient toujours au fond des égouts, installés dans ce qui constituait leur base principale, une base idéale à tous points de vue, qu'ils avaient découverte sans jamais se perdre, grâce au plan vendu par Alvar à ses dépens.

Vargh avait prévu des allers-retours éventuels dans l'entrepôt des Brise-Crânes, ne serait-ce que pour maintenir son autorité sur eux, mais ces derniers resteraient pour le moment ignorants de cette planque.

Ladite planque consistait en une salle souterraine de pierre brute, aux dimensions imposantes située à l'ouest des égouts. Au centre de ce lieu, on avait construit un grand bassin filtrant dans lequel se jetait une série de canaux qui s'étendait sous toute la ville.

Cet endroit représentait la dernière étape du filtrage des eaux usées de la capitale de Lumière. À ce stade, situé au bout de la chaîne de retraitement, une fois assainies, ces eaux étaient ensuite pompées à travers un autre réseau de tuyaux, servant alors tout autant à l'arrosage des parcs et des jardins qu'à l'extinction des incendies éventuels.

Priam avait lui-même conçu le système de retraitement des eaux irriguant les sous-sols de la cité des Nuages. Un système aussi élaboré qu'efficace.

Quant à l'excédent d'eau, lorsqu'il se produisait comme lors d'une inondation, il s'écoulait directement à l'extérieur des égouts, à travers une espèce de trappe, allant nourrir les eaux du marécage qui s'étendait au sud de la capitale. Ce système avait été décidé après les grandes inondations de l'année du Cygne, qui avaient noyé une partie du quartier des commerces. Un esprit malavisé aurait jugé que c'était là l'un des points faibles de la

capitale de Lumière, il n'en était rien. Fermé d'un épais volet d'acier qui n'était ouvert qu'en cas d'absolue nécessité – et qu'on ne pouvait manœuvrer que de l'intérieur, l'endroit s'avérait inatteignable de l'extérieur car trop élevé pour être pris d'assaut par un ennemi et ses parois trop lisses pour être escaladées.

L'éclairage était prodigué par la lumière du jour. Celle-ci descendait de biais à travers une série de soupiraux fixés au-dessus du volet d'acier et dans les hauts plafonds.

Vargh et les autres s'étaient installés de part et d'autre d'une espèce de baraquement en pin grossier réservée aux égoutiers lors de leurs missions à longue durée. L'édifice comprenait une salle de repos remplie d'une dizaine de couchettes et doté de casiers individuels, d'une pièce pour cuisiner, d'une autre réservée au stockage ainsi que d'une cabine de douche. À droite du bâtiment, un râtelier sur lequel reposaient cinq longues barques à fond plat – car une bonne partie des canaux souterrains étaient navigables.

À gauche, un alignement de tonnelets empilés, soigneusement fermés. Vargh s'était tenu devant ce stock durant de longues minutes, l'air satisfait, son usage faisait partie intégrante de son plan ; il aurait pu s'en passer, certes, mais cette utilisation lui serait précieuse pour ce qu'il avait conçu.

Cette réserve de barils contenait un liquide épais, jaunâtre, dérivé du naphte, qui servait dans le processus d'assainissement des égouts en permettant de brûler les résidus toxiques les plus virulents. Les égoutiers pouvaient acheminer les tonnelets dans les tunnels, soit à l'aide d'un chariot construit sur mesure pour les souterrains, soit en les convoyant sur les barques à fond plat.

Le baraquement lui-même était vide, il n'y avait pour le moment aucune trace des égoutiers mais si ceux-là pointaient le bout de leur nez, ils seraient accueillis comme les Chiens de Guerre savaient le faire.

Une fois pris leurs repères, Danseur et Abbeyth étaient ressortis à l'air libre, une copie du plan des égouts en poche. Grâce à leur trésor de guerre – l'argent pioché dans les guichets de la Chanseth –, ils avaient pris le temps d'acheter nourriture et boissons, quelques équipements, et des affaires de rechange pour eux tous.

Aucun des deux hommes n'avait été inquiété. Vargh Loken avait misé sur le fait que les forces impériales mettraient plusieurs jours à s'organiser et vu

le peu d'indices laissés… Le chef des Chiens des Guerre ne s'était nullement trompé dans ses estimations.

Par ailleurs, Vargh en avait profité pour raser sa barbe, ne gardant que son épaisse moustache, histoire de brouiller encore plus les pistes.

Un feu avait été allumé dans une fosse prévue à cet effet, sur le devant du baraquement. Une réserve à bois offrait tout le combustible possible. Les soldats d'élite avaient même déniché une grille pour cuire la viande – les égoutiers ne semblaient pas s'ennuyer, lors de leurs pauses.

À présent, Abbeyth s'occupait à faire grésiller une série de côtes de bœuf. L'atmosphère était détendue, les Chiens de Guerre, heureux d'être ensemble, partageaient un petit fût de bière. Confortée par le succès total de leur mission, l'unité d'élite s'était reformée, toujours aussi redoutable, en dépit de ses rangs clairsemés. Il était clair que ses membres étaient prêts à poursuivre le plan de guerre de leur chef. La mise à sac de la banque les avait rendus riches mais elle n'était qu'une étape et aucun des guerriers n'avait l'intention de déserter, bien au contraire.

Vargh, quant à lui, profitait de son triomphe. Il avait félicité ses hommes, un à un. Avait resserré le lien qui les unissait, par sa simple présence parmi eux.

Mais si Vargh plaisantait avec les autres, déjà, son esprit planifiait la suite des événements. Comme il l'avait toujours fait.

Le butin récolté dans la banque avait été divisé en parts équitables, chacune rangée dans une série de bourses de cuir, elles-mêmes remisées dans deux grands sacs. Les sacs avaient été cachés sur le toit du baraquement. Les Chiens de Guerre le récupéreraient à la fin de leur mission. En cas de dépenses, en attendant, ils puiseraient dans les fonds de l'unité, reconstitués à partir des sommes volées par Danseur dans les guichets de la Chanseth.

Les épaules voûtées, l'œil terne, tassé en retrait des autres, Corín Main-Rouge se sentait minable. Totalement minable. Tellement insignifiant comparé à ses anciens frères d'armes.

Comme eux, il avait fait partie de l'élite de la guerre. Comme eux, capable d'exploits interdits au commun des mortels. Capable de repousser

les limites du possible. Craint de ses ennemis, à l'époque les Ténébreux, qui murmuraient son nom avec une crainte respectueuse.

Or, il n'était plus qu'une loque. Un raté. Il n'avait même pas été capable de mener sa tâche à bien, dans la banque. Pas sans l'apport de la brûmefeu. Encore heureux que le sort ait fini par opérer, sinon les Chiens de Guerre se seraient retrouvés irrémédiablement coincés. Acculés face aux forces du Guet.

Corín était pétri de doutes. Saurait-il retrouver suffisamment de pouvoir pour maîtriser sa magie ? Cette question ne cessait de le tarauder.

Son sevrage de drogue allait-il enfin daigner montrer ses effets bénéfiques ? Rien ne l'indiquait. Au moins, le manque s'était atténué jusqu'à ne plus devenir qu'une sorte d'élancement constant mais supportable – que son corps combattait en l'obligeant à de fréquentes phases de sommeil.

L'usage de la brûmefeu avait fait l'affaire, certes – Vargh avait révélé à Corín qu'il en avait amassé un stock suffisant pour ce qu'il prévoyait encore d'accomplir. Et si la drogue de combat s'était révélée indispensable à la banque, permettant au petit mage d'invoquer efficacement son talent, elle n'en restait pas moins d'un emploi fort désagréable – rien à voir avec le mithass. Sans compter que la brûmefeu, à haute dose, constituait un poison corrosif, son dosage devait être soigneusement maîtrisé. Corín avait déjà vu des mages éprouvés, sur le champ de bataille, succomber à sa puissance et s'effondrer brusquement, la cervelle rongée de l'intérieur. Un spectacle effroyable à contempler, qui en avait fait vomir plus d'un.

Certes, le petit homme était conscient que ses anciens comparses, à l'exception de Danseur, ne semblaient pas lui tenir rigueur de son état de faiblesse. Cependant, il ne pouvait se voiler la face, le lien était brisé avec eux. De son propre fait, sans doute. Il ne voyait aucun moyen de le réparer, ce lien, et ne s'en sentait pas l'énergie. Il restait à la lisière de leur monde, incapable, dorénavant, d'y entrer. Du reste, en avait-il envie ? Là encore, il doutait. Une chose le gênait, outre le dégoût qu'il avait de lui-même. La vendetta décidée par le colonel n'était pas juste. Le petit mage n'arrivait pas à cautionner le fait de s'en prendre à des civils. Il n'en considérait pas moins Vargh Loken – sans être capable de se le formuler clairement – comme l'élément principal de sa rédemption.

Une fois leur repas terminé, tous s'allongèrent pour s'abandonner à une sieste réparatrice. Vargh l'avait annoncé, ce soir, une nouvelle mission les attendait.

La fille brûlait dans la nuit moite. Son corps agile auréolé de flammes pourpres et bleues. Elle ne disait rien tandis que sa chair se racornissait, mangée par le feu gourmand, elle le fixait, de ses yeux gris, écarquillés de douleur, d'incompréhension, de tristesse.

Amala.

Corín s'éveilla dans un sursaut nauséeux, l'esprit chaviré, l'âme en pleurs.

CHAPITRE 22

Cellendhyll dansait dans la lumière étincelante des lustres.

L'attaque de la banque Chanseth avait été remisée de côté, au moins provisoirement en ce qui le concernait. Sur un plan plus général, elle n'affectait en rien l'humeur ou les manières de la cour de Tygarde, tout au plus serait-elle la source de nouveaux commérages. Aucun des convives n'avait de coffre à la Chanseth et, du reste, l'établissement appartenait à l'Alliance des Territoires-Francs, pas à l'Empire.

La soirée se déroulait dans l'une des salles de bal du palais. Une vaste pièce au dallage de marbre blanc et luisant veiné d'or, à la voûte cristalline soutenue par d'étroites colonnes, qui s'ouvrait sur le lac.

Seigneurs, officiels et officiers, dames et jouvencelles, nombre d'entre eux s'ébattaient sur la piste, abandonnés ou séduits par le rythme de la musique.

D'autres s'amassaient autour des buffets dressés sur la longueur, mangeaient, buvaient, discutaient tout en observant les couples en train de virevolter.

Cellendhyll dansait, Constance dans ses bras. Il portait une large tunique à deux tons, émeraude et gris perle, un pantalon et des bottes en daim. Priam avait choisi le plein été pour accompagner cette nuit, il faisait trop chaud pour s'encombrer d'un pourpoint ou d'une redingote, d'autant plus quand on dansait. Constance s'était choisie une robe de soie légère blanc crème, fendue du côté droit, des sandales à lanières. Des anneaux d'or pâle ornaient ses lobes délicats. La Phœnix était troublante de séduction.

C’était elle, bien sûr, qui avait pris l’initiative d’inviter l’Ange sur la piste de danse. Elle était si joyeuse qu’il n’avait su dire non.

Mal à l’aise au départ, Cellendhyll avait fini par se laisser aller, séduit par le sourire radieux de Constance, plaquée contre lui. Un guerrier d’élite faisait un bon danseur, pouvait-il constater. Il n’aurait pas supporté, du reste, de se montrer ridicule en public.

Tous les observaient et les murmures allaient bon train. Une nouvelle manne de ragots, dont l’Adhan se fichait totalement.

Priam les avait contemplés, lui aussi, longuement, sans rien témoigner de ses sentiments.

L’Empereur n’affichait pas sa faconde habituelle, il s’était installé à l’écart des convives et semblait préoccupé, distrait par de profondes réflexions. Personne n’avait osé le déranger, pas même les plus en vue de ses maîtresses.

Cellendhyll avait remarqué l’état du monarque et il n’avait pu s’empêcher de se demander si cet état avait un rapport avec Vargh Loken et la Chanseth. Sa prémonition lui était revenue en mémoire, il sentait qu’il finirait par se confronter à ce soldat d’exception. Car la bande de malfrats allait commettre d’autres crimes, il en était persuadé. Et même s’il n’avait aucune preuve, il était persuadé que celui qui se présentait sous le nom de Loken n’était en rien un usurpateur.

L’Adhan finit par chasser ces préoccupations de son esprit, préférant se concentrer sur le présent, sur Constance.

En revanche, il ne comptait pas partager ses pensées sur Priam avec la jeune femme.

L’aurait-il fait avec Estrée ?

Estrée ? Pourquoi penser à cette traîtresse, soudain ?

Ce que l’Ange ne remarqua pas, en revanche, ce fut cet homme vêtu de gris et faussement banal qui ne le quittait pas des yeux, tout en devisant avec Inès de la Fère, la femme en rouge.

Cellendhyll repoussa la porte d’un coup de botte et s’engagea dans l’entrée, Constance dans ses bras musclés.

L’Ange referma la porte des appartements de la Phœnix d’un coup de pied en arrière et gagna le salon tandis que la jeune femme l’embrassait à

pleine bouche. En retour, les mains de l'Adhan se plaquaient contre la chair douce des cuisses de la Phœnix. Leurs regards fixés l'un sur l'autre s'alourdissaient de désir. Un désir brut, sauvage.

La suite de Constance de Winter ne comportait aucune porte mais chaque pièce était séparée des autres par une ouverture en arc de cercle. Les murs étaient peints en ivoire, ornés de quelques toiles de maîtres aux couleurs vives mais harmonieuses. Les meubles étaient taillés dans un bois rare aux reflets sombres. Au sol, d'épais tapis, mélange de cobalt, de gris, de jaune et de violet. Sur le mur proche de l'entrée, la trappe fermée d'un monte-charge, moyen par lequel la jeune femme se faisait livrer repas et boissons. L'endroit était sans doute encore plus luxueux que la propre suite de l'Ange.

En face de la terrasse, Constance avait disposé une table de travail en cristalune – Cellendhyll n'ignorait pas qu'elle avait l'habitude de travailler tout autant dans sa suite que dans son bureau du palais. Il entrevit une bibliothèque dans une pièce adjacente. L'endroit était d'une propreté scrupuleuse, parfaitement ordonné. Même les dossiers reposant sur la table de la Phœnix étaient rigoureusement empilés.

Cellendhyll jeta son amante sur l'un des canapés du salon. Il arracha presque sa propre tunique pour la balancer sur le côté. Constance fit valser ses sandales à lanières et se redressa d'un bond.

Un pan de mur entier semblait être composé d'une roche transparente. La jeune femme s'en approcha avant d'appuyer sur un renflement précis. Le mur s'alluma alors sur toute sa surface d'une myriade de petites bulles bouillonnantes de lumière dorée qui semblaient onduler doucement comme agitées d'un courant léger. L'intensité de l'éclairage pouvait être modulée à souhait. L'effet produit s'avérerait saisissant, d'une agréable influence hypnotique.

Winter revint vers l'Ange. Elle se jeta sur lui pour plaquer sa bouche contre son torse et couvrir sa chair dure de baisers passionnés.

Puis, elle entreprit de déboucler son lourd ceinturon, dégrafa son pantalon avant de le rabattre sèchement jusqu'à ses chevilles. Le sexe de Cellendhyll était déjà fièrement dressé.

Constance émit un sifflement appréciateur. Elle saisit le membre de son amant et le fit coulisser sur toute sa longueur. Cellendhyll frémit en retour,

les reins et le bas-ventre allumés d'un feu délicieux.

Alors Constance profita de ses chevilles entravées pour le pousser en arrière jusqu'à le faire trébucher et s'enfuit vers les escaliers menant à la mezzanine de sa chambre, tout en poussant un cri moqueur.

Cellendhyll éclata de rire. Il rajusta son pantalon et se rua à la poursuite de sa compagne.

Il grimpa les marches en trois bonds, pénétra dans la mezzanine ouverte sur deux côtés, qui surplombait la moitié du salon. Un grand lit était posé à même le sol, couvert d'une armée d'oreillers moelleux. Aucun meuble. Un grand placard occupait tout un mur, fermé par des portes-miroirs. De la mezzanine, on voyait parfaitement le mur aux bulles de lumières nacrées.

Cellendhyll, cependant, y jeta à peine un regard.

Constance l'attendait sur son lit, sa robe et ses dessous éparpillés sur le tapis. Le regard mutin, les lèvres entrouvertes, ses jambes soigneusement épilées redressées sur les côtés, dévoilant sa fente renflée.

— Au travail, soldat ! intima-t-elle d'une voix rauque.

L'Ange se dénuda fiévreusement avant de suivre l'ordre à la lettre. Il s'allongea devant elle et plongea sa tête entre les cuisses satinées de son amante.

Il huma son odeur intime, ensorcelante, s'en imprégna avec délectation. Puis, il posa sa bouche sur la fente de sa compagne, fit doucement aller sa langue hardie du clitoris de Constance à l'orée de sa vulve, passant de l'un à l'autre, patient, concentré sur ce qu'il provoquait.

Son assaut délicieux fit naître en elle une série de gémissements qui ne faisaient qu'exciter d'avantage encore ses propres pulsions.

Lorsqu'elle se mit à haleter, Cellendhyll humecta son index et son majeur qu'il joignit pour les enfoncer doucement en elle. La jeune femme était trempée d'un mélange de salive et de désir.

Il la pénétra ainsi de ses doigts, sa bouche toujours posée sur sa chair intime, refusant de délaisser son bouton durci et tellement sensible, à l'écoute du trouble qu'il créait et tentait d'accroître.

Les halètements de Constance se renforcèrent, se multiplièrent, tandis que Cellendhyll accélérait peu à peu son doigté, le faisait de plus en plus marqué. La jeune femme se contractait de plaisir chaque fois que ses doigts plongeaient en elle. Son souffle devenait de plus en plus haché, de plus en plus rauque.

Jusqu'à l'inéluctable orgasme qui la fit tressaillir de tout son corps. Constance relâcha un cri de libération et d'extase.

Le corps de la jeune femme à peine relâché, sans plus lui laisser le temps de se remettre, l'Adhan se redressa, la bouche pleine de son parfum salé. Il saisit le haut de ses cuisses, referma celles-ci en les verrouillant à l'horizontale et la tira à lui, la plaquant contre son bassin. Il se recula le temps de poser son bélier de chair au bord de la fente empoissée de désir de Constance et se ramena en avant pour s'enfoncer en elle jusqu'à la garde, d'un élan décidé, progressif, mais nullement violent.

Ainsi investie, Constance se redressa, les yeux écarquillés devant l'afflux de plaisir renouvelé. Elle se laissa repartir en arrière, le dos collé au lit, poussant sur ses fesses pour se donner davantage encore.

L'Ange se mit à aller et venir en elle, la maintenant toujours par les cuisses.

La houle fiévreuse les avait repris, les baignait dans un océan délectable, les unissait dans une transe de sensations subtiles et puissantes.

Ils ruisselaient de sueur, éclairés des bulles d'or du mur de magie.

Constance jouit une seconde fois, sans aucun signe annonciateur.

Elle repoussa Cellendhyll hors d'elle, le temps de se retourner, de se placer à quatre pattes, ses fesses redressées, impudiques. Devançant sa volonté, Cellendhyll saisit ses hanches, s'avança. Constance le saisit par en dessous et le conduisit une fois encore à l'entrée de son entrecuisse. De son bas-ventre, de ses paroles crues, elle invita l'Ange à la besogner encore, sans s'arrêter, à la pénétrer de plus en plus fort, aussi profondément que possible. Elle voulait se sentir possédée, elle voulait qu'il ne cessât jamais de la prendre, de la pourfendre, de la conquérir.

Cellendhyll reprit sa chevauchée, chaque pénétration haussait son propre plaisir d'un cran, attisait le feu qui brûlait dans ses reins, qui remontait dans sa tige orgueilleuse. Constance allait au-devant de ses pilonnages, se projetait vers lui, la tête penchée en avant, qu'elle balançait de gauche à droite, tout en gémissant de contentement.

Cellendhyll n'en pouvait plus. Il avait tenté de se retenir le plus longtemps possible, désireux avant tout de contenter la jeune femme, mais c'en était trop d'excitation, de sensations. Il arrivait au bout de sa résistance. Son sexe était si lourd, prêt à éclater.

Constance s'en rendit compte. Elle se dégagea de son amant, puis l'attira contre le lit, sur le dos. À son tour, elle s'installa contre ses cuisses, les repoussant pour les écarter au maximum. Et posa ses mains sur le pieu roide qui l'avait si bien fait jouir.

La langue de la Phœnix se posa sur le gland de l'Adhan, s'enroula autour de sa masse violacée, agile, complice, et brûlante, et lorsqu'elle délaissa le sommet de son sexe, ce fut pour en lécher la hampe, avec une application sensuelle, absolue.

L'Ange s'abandonnait à son tour, bras et jambes écartés.

Lorsque Constance posa une main dominatrice autour de son phallus pour le branler, ce fut au tour de Cellendhyll de lâcher un gémissement. Son corps vibrait de l'intérieur, torrent de frissons.

À gestes lents, mais assurés, la jeune femme le caressa sur toute sa longueur. Elle avait trouvé la cadence parfaite, une mélopée gestuelle, suffisamment efficace pour le faire monter, peu à peu, vers l'extase.

Enfin, lorsqu'elle sentit qu'il ne pourrait plus différer plus longtemps sa jouissance, elle posa l'une de ses mains sur ses bourses gonflées qu'elle se mit à effleurer délicatement.

Les frissons qui parcouraient l'Adhan se transformèrent en un torrent furieux, un maelström qui remonta, remonta, incandescent, jusqu'à l'inévitable explosion.

Les reins cambrés vers la jeune femme, il se laissa enfin aller. Son sexe enfla encore, saisi de spasmes. Constance, alors, posa sa bouche autour de son gland et accéléra la cadence.

Cellendhyll gémit, il tenta de se retenir, une seconde de plus, encore une seconde, juste une, sachant fort bien que c'était impossible.

Saisi d'un éblouissement, il explosa dans la bouche accueillante de la Phœnix, ainsi qu'elle l'avait voulu, tandis qu'elle prolongeait sa jouissance en maintenant ses va-et-vient, d'une cadence ralentie.

Ils s'endormirent, l'un contre l'autre, amplement rassasiés, n'éprouvant nul besoin d'échanger le moindre mot.

CHAPITRE 23

Taï-Feng frappa simultanément de ses hachettes. Les lames se croisèrent pour cisailler l'arrière du cou de sa proie. Le garde s'effondra vers l'avant, foudroyé par la puissance et la précision de l'attaque. Il avait cru pouvoir échapper à la vindicte du guerrier kelash, mais personne n'échappait à Taï-Feng, lorsque celui-ci vous avait désigné pour cible.

C'était le dernier des ennemis à abattre. Les Chiens de Guerre étaient à présent maîtres de l'entrepôt qui constituait leur objectif. Éliminer les gardes en poste, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur, n'avait été pour eux qu'une simple formalité.

Tandis que Cellendhyll s'ébattait avec Constance dans la moiteur de la nuit, à Tygarde, les Chiens s'étaient déployés dans la capitale, furtifs et résolus. Leurs cibles définies par Vargh le Noir, ils avaient frappé avec la compétence qui les caractérisait, attaquant chaque fois dans la surprise et le silence.

Vargh lui aussi avait perpétré sa moisson sanglante. Il se tenait à présent à l'intérieur du bâtiment, occupé à nettoyer la lame rétractile de son bracelet runique, Böker et Abbeyth achevant leurs dernières victimes.

Tandis que Taï-Feng était grimpé sur le toit pour surveiller les abords, Danseur s'occupait à verser le long des murs une jarre d'huile de lampe parfumée destinée aux riches salons, qu'il avait prélevée sur les lieux.

Quant à Corín, il avait suivi le mouvement, surveillé constamment par l'un ou l'autre des guerriers, ou par Vargh lui-même, sans avoir à utiliser ses maigres ressources en sortilèges. Qu'il soit rebuté par ce nouvel assaut ne changeait rien. Il savait qu'il n'avait plus aucun poids au sein de l'unité et

ne tenait pas à perdre la faveur de Vargh en prétendant renier son plan d'action.

Soigneusement alignées, de riches marchandises étaient stockées là. Ballots de soieries précieuses des lointaines terres de Jade ou de fourrures rayées des lointaines forêts de Givre, sacs d'épices des îles ou de café des Hauts-Plateaux, vins fins des Royaumes, bois ou marbres rares, tout un lot de marchandises de premier choix, pour la plupart convoyées par bateaux. Assurément un beau pactole pour celui qui engrangerait le bénéfice de leur vente.

Vargh n'avait nul besoin de cette richesse, par ailleurs trop encombrante. Il n'était pas venu pour détrousser, il était venu pour détruire.

Il avait choisi cette cible délibérément. L'entrepôt appartenait non pas à l'un des commerçants de l'Empire, mais au seigneur Tovari de Leskat, l'un des plus influents membres de l'Alliance établi dans la capitale de Lumière. Tovari de Leskat n'avait pas la réputation d'un homme porté sur le pardon. Nul doute qu'il allait vigoureusement protester contre cette attaque à ses biens auprès du conseil de la Lumière.

Vargh laissait monter la pression. C'était la base de son plan. Il avait pris le temps de tracer ses initiales sur le front des gardes abattus à l'extérieur du bâtiment, à l'aide de leur propre sang.

— J'ai fini, Vargh, annonça Danseur.

Le guerrier blond venait de verser une autre jarre, cette fois sur les marchandises alignées au centre de la salle de stockage.

— Tu peux allumer, lui répondit le colonel. On dégage.

Après avoir vérifié que ses camarades étaient bien au-dehors, que Taï-Feng avait quitté le toit, Danseur battit son briquet et alluma un morceau de tissu avant de jeter celui-ci sur le ballot de soie qu'il avait au préalable éventré et enduit généreusement de combustible.

Il recula d'un bloc tandis que la soie imprégnée s'embrasait en une seconde, produisant un jet de flammes auréolées d'un linceul noirâtre. Danseur sortit sans perdre un instant. Nourries de l'huile de lampe, les flammes se propagèrent dans toutes les directions, avec frénésie, nourries d'abondants combustibles. Gagnant la base des murs, elles filèrent le long des parois, avides, grignotant le bois de leurs morsures embrasées.

Le ciel était dégagé, l'air d'une douceur agréable. C'était à croire que le temps lui-même s'était soumis à la volonté de Vargh le Noir.

— Du bon travail, assura l'ancien officier, dans un grand sourire. Venez, il nous reste encore à faire.

D'un pas sûr et déterminés, les Chiens de Guerre s'éloignèrent dans la noirceur de la nuit.

Leur guerre débutait à peine.

CHAPITRE 24

Cellendhyll et Constance se tenaient devant les ruines fumantes de l'entrepôt de Tovari de Leskat. Ils n'avaient dormi que quatre heures, avant qu'on ne vienne les prévenir en toute hâte de l'attaque de la nuit.

Un escadron du Guet s'était éparpillé autour des amants, affairés à trouver des indices dans les décombres.

— Trois entrepôts dans la même nuit, dis-tu ? demanda l'Adhan.

— Oui, répliqua Constance avec une grimace, ils ont brûlé de fond en comble.

— À qui appartenaient-ils ?

— Celui-ci au seigneur de Leskat, l'un des potentats de l'Alliance installé en ville. Les entrepôts restants dans le quartier des docks à deux autres seigneurs, eux aussi membres de l'Alliance, presque aussi influents. Qu'est-ce que tu en penses ?

— L'Alliance, hein ? dit Cellendhyll. C'est encore elle qui est attaquée à travers ses représentants. Curieux, je trouve. Pourquoi s'attaquer à elle dans la cité impériale et non dans l'une de ses propres capitales, je ne comprends pas. En tout cas, le forfait semble signé. Ce soi-disant Vargh Loken est tout sauf un amateur. Hormis les initiales qu'il a tracées sur ses victimes, il n'a laissé aucun indice, aucun signalement à exploiter. Une méthode toute militaire, selon moi.

— Je me disais la même chose. Cela laisserait à penser…

— Oui… *Vargh Loken*. Je pressens de plus en plus que c'est lui, l'instigateur de ces attaques, asséna Cellendhyll, et non un usurpateur.

— Je suis d'accord avec toi, opina la Phœnix. Et cette histoire m'inquiète sérieusement, car ce Loken ne va pas s'arrêter là. Il aurait pu voler les marchandises, sans doute, au lieu de cela, il les a brûlées.

— En effet, ce n'est pas le profit qui le motive. Il semble plutôt lancé dans un projet d'envergure.

— Et nous ne savons toujours rien de sa bande, grinça Constance, désappointée. Comment les débusquer sans aucun signalement à exploiter ? On ne peut tout de même pas faire arrêter tous les hommes arborant une barbe noire dans la ville… d'autant plus qu'il a pu la raser, cette barbe.

Kershaw se tenait en retrait, même si cette fois, le crime ne relevait pas de son quartier. Il était accompagné du lieutenant Tanfoglio, ce dernier en charge du secteur, justement. Un homme de taille moyenne aux cheveux châtains, aux traits ovales, le regard fatigué.

Constance alla les retrouver et discuta un moment avec eux. Tanfoglio promit de la contacter si ses hommes dénichaient quelque chose, mais l'humeur était au pessimisme. Personne n'espérait vraiment découvrir un indice dans les cendres. Pour le moment, ils n'avaient trouvé que des ossements, sans doute ceux des vigiles.

Constance et les officiers du Guet décidèrent d'un commun accord de faire doubler les patrouilles de Bérets d'Azur en ville, et d'effectuer de nouvelles rotations la nuit. Ils ne voyaient pas mieux à faire pour l'instant, bien conscients, d'ailleurs, que ces mesures ne serviraient pas à grand-chose, à moins d'un coup de chance.

Constance et Cellendhyll reprirent le chemin de l'Hôtel de Ville. Il leur restait à faire un rapport à Priam.

— Mais comment le trouver, ce Vargh ? Comment l'arrêter ? maugréait la Phœnix. Il n'y a aucune mention de lui sur les rôles du palais. Comme le disait Rugar, il n'a jamais servi à Tygarde. Enfin, au moins, nul ne peut sortir de la capitale sans être fouillé.

— Cela n'est pas suffisant, tu le sais, Constance. Tu crois que cela empêcherait les complices de Loken de quitter la ville ? Il leur suffit de ne pas s'encombrer de ce qu'ils ont volé et ils seront hors de la cité.

— Si tu as une autre idée, je suis preneuse, mon cher, répondit la jeune femme dans un soupir de lassitude… De toute manière, je ne les vois pas

quitter la ville tout de suite, Vargh Loken va encore frapper. Il faut en savoir plus sur ses complices, impossible de les débusquer si on ne sait rien d'eux. Dans ce sens, j'ai envoyé une demande au bureau de l'Armée pour obtenir la copie du dossier de Loken et de son unité, j'attends une réponse.

Ils arrivaient en vue de l'Hôtel de Ville.

Comment empêcher ce criminel de perpétrer un nouveau forfait ? se demandait l'Ange. Même si Loken ne s'attaquait qu'aux possessions de l'Alliance, il y avait bien trop de cibles potentielles en ville pour les garder toutes. Du reste, rien n'indiquait que les malfrats n'allaient pas se focaliser sur d'autres proies. Fouiller la ville semblait une entreprise tout aussi impossible. Elle était trop vaste. Les forces de l'Empire devaient mettre la main sur Loken, et sans tarder, sinon la panique risquait de s'installer dans la capitale, et d'autant plus si ses citoyens se rendaient compte que les Bérets d'Azur étaient impuissants à les protéger.

Une fois emprunté le téléporteur qui les conduisit à Tygarde, Cellendhyll demanda :

— Tu viens dormir chez moi ?

— Je suis vannée, mon chéri. Si tu ne m'en veux pas, je voudrais dormir un peu avant la journée de demain. Elle promet d'être chargée. Or, quand je suis dans la même pièce que toi, dès que je suis au calme, je n'ai qu'une envie : t'arracher tes vêtements !

— Et quand bien même ? sourit l'Adhan.

— Hé, je ne suis pas une tête brûlée, comme toi, messire de Cortavar, j'ai des comptes à rendre à l'Empereur, au conseil de la Lumière également, ainsi qu'envers tous les citoyens de la cité des Nuages, ceux de l'Alliance compris. Je ne peux les décevoir !

— Bien sûr, Winter, je comprends très bien, rassure-toi. Dors bien. On se voit demain.

Ils échangèrent un profond baiser et chacun rejoignit sa propre suite.

Une fois dans ses appartements, Cellendhyll se rendit sur sa terrasse et s'installa sur un fauteuil en rotin. Il savait qu'il ne s'endormirait pas tout de suite. En dépit du manque de sommeil, son instinct était parfaitement éveillé, lancé dans la traque de l'ennemi.

Cellendhyll dégaina sa dague noire. Il la caressa, sa plus vieille compagne, la tourna et la retourna, la palpa, encore et encore, ses pensées dérivant dans la transe dérivée du Zen qui lui permettait d'apaiser son esprit, de clarifier son jugement.

D'après le maigre témoignage des témoins de la banque, affiné par les soins de Constance, les agresseurs étaient une petite dizaine, Vargh compris.

D'instinct, Cellendhyll penchait sur cinq ou six, mais ils pouvaient aussi être plus nombreux.

Cinq était déjà suffisant pour constituer un groupe opérationnel, si c'était bien des militaires. Cellendhyll était à présent certain que c'était bel et bien le colonel Vargh Loken, officier déchu des Forces Spéciales, qui dirigeait la bande des malfaiteurs.

Que sont devenus les membres de son unité ? se demanda l'Ange.

L'Adhan savait pour l'avoir vécu que les membres d'une section d'élite comme celle des Chiens de Guerre avaient tendance à être soudés par un lien très puissant que seule la mort pouvait détruire, ils partageaient une confiance absolue les uns envers les autres, ils formaient un tout. Cela, Cellendhyll l'avait entre autre appris à travers une bien douloureuse expérience comme pouvait en témoigner son cœur meurtri en côtoyant les membres de sa propre escouade, les défunts Spectres, qu'il avait choisis, entraînés, et pour qui il éprouvait une sincère affection. Si Vargh Loken avait besoin d'hommes, il se tournerait avant tout vers ceux de son ancienne unité, il ne trouverait pas plus fiables, ni plus compétents. Et d'après l'Ange, sans aucun doute, ces derniers répondraient présents. Si toutefois, ils étaient encore en vie et libres de renouer leur allégeance militaire.

Voilà un point qui méritait d'être étudié.

Une autre question à résoudre. Où pouvaient se terrer les malfrats ?

Réfléchis, Cellendhyll. Tu es Vargh Loken. Tu es un putain de guerrier d'élite et vu tes actes, tu n'es pas content. Tu n'es pas venu en ville pour t'enrichir. Pas du tout. Tu es venu réclamer un dû. Quel dû ? Et si cela n'avait rien à voir avec de l'argent, et si, en fait, tu recherchais la vengeance ? Si tu t'estimais trahi ? Trahi par qui ? Par l'Empire ? Si tel est

le cas, pourquoi alors n'attaquer que l'Alliance ? Quel rapport avec toi ? Quelle est ta vraie cible ?

CHAPITRE 25

Cellendhyll avait peu dormi mais son entraînement d'Ombre du Chaos l'avait rendu bien plus résistant que la moyenne. Après un rapide petit déjeuner, il se fit conduire auprès de Priam.

Ce dernier était installé dans sa tanière préférée, la rotonde qui surplombait le lac Obéron. Lui aussi semblait avoir eu une nuit contrariée, d'ailleurs. Pourtant, son visage s'éclaira d'un chaud sourire à la vue de l'Adhan.

— Ah, Cellendhyll ! Je suis toujours ravi de te voir, tu le sais. Viens, assieds-toi en face de moi… Alors que puis-je pour toi ? Tu veux boire un verre ?

— C'est bien trop tôt pour moi, Seigneur, refusa l'Ange. Je vais aller à l'essentiel car le temps nous est compté : vous êtes bien certain de ne pas avoir rencontré le colonel Vargh Loken par le passé ?

Le monarque haussa ses épaules massives :

— Je te l'ai déjà dit, je ne l'ai jamais vu.

L'Ange se pencha en avant et relança d'un ton insistant :

— Vous êtes sûr ?

— Enfin, Cellendhyll, tu es sourd ?

L'Ange se rencogna dans son canapé. Il n'était pourtant pas décidé à lâcher le morceau :

— C'est que je ne comprends pas son dessein. De ce que j'ai compris de lui, de ce que je pressens, Vargh Loken n'est pas le genre d'homme à faire les choses au hasard et encore moins lorsqu'il est au combat. Alors je suis certain qu'il a un but précis, mais lequel ? Pourquoi indiquer qu'il vient

réclamer un dû alors qu'il s'est emparé des richesses de la Chanseth et ensuite brûler les entrepôts au lieu de les dévaliser ? Pourquoi n'attaquer que des possessions appartenant à l'Alliance alors qu'il se trouve dans la capitale de l'Empire. Je ne comprends pas la logique.

— Moi non plus. Et je te le répète, il n'y a pas de lien entre lui et moi, sourit doucement Priam.

Cellendhyll digéra cette réponse. Il sentait l'Empereur sur la défensive, en dépit de ses affirmations, et ses dénégations semblaient un brin forcées. Y avait-il un lien unissant le colonel des Chiens de Guerre et le Patriarche ? L'instinct de l'Ange commençait à le titiller.

Mais si c'était le cas, Priam ne semblait pas disposer à le révéler. Et l'Adhan ne voyait aucun moyen d'aller contre sa volonté.

Il y a un lien possible entre l'Empereur et Vargh Loken.

L'Ange était-il sur une piste ou se trompait-il totalement ?

Saluant Priam, Cellendhyll prit congé.

Tout en regagnant sa suite, il tritura sa cervelle en tous sens afin de trouver l'inspiration qui les ferait avancer dans leur traque, Constance et lui.

CHAPITRE 26

Activant son téléporteur secret, Priam était retourné dans la pièce obscure. Son mystérieux interlocuteur se tenait face à lui, toujours aussi indiscernable.

— Que veux-tu, cette fois ? demanda-t-il à l'Empereur.

— Je viens de mentir à Cellendhyll et je déteste cette idée ! pesta Priam.

— Mentir ? Comme si tu avais le choix… tu préférerais que l'Adhan apprenne la vérité, peut-être ? ricana l'autre. Qu'importe de mentir ! Tu te montres bien trop coulant avec ce jeune homme, voilà ce qui ne va pas.

— Mes rapports avec Cellendhyll ne te regardent en rien, répliqua le Patriarche d'une voix irritée.

— Pourquoi venir me voir alors ? gloussa son interlocuteur.

— Pourquoi ? Parce que je veux savoir ce qui s'est passé… pendant cette mission. Et tu sais très bien de *laquelle* je parle… celle dont Loken faisait partie… voilà ce que je veux savoir.

— Tu as lu mon rapport, non ?

— À l'époque, je n'avais pas toute ma tête, figure-toi. Pas la peine de t'expliquer pourquoi… Je veux savoir ce qui s'est passé et je veux l'apprendre de ta bouche.

— Réveiller le passé, ce passé-là, tu crois vraiment que c'est une bonne chose ?

— Suffit ! tonna Priam. Obéis, c'est tout.

D'un ton soudain monotone, l'autre reprit :

— Il n'y a pas grand-chose à dire, en fait. N'étant pas sur place, nous manquons d'éléments… Vargh Loken faisait donc partie du groupe et

c'était mon second, Hÿnd, qui dirigeait la section d'intervention. Ils ont pisté les Pictes à travers leur territoire, ils *l*'ont retrouvée, *l*'ont libérée, comme prévu, saine et sauve. Sur le chemin du retour, lors d'une halte, Vargh le Noir a semble-t-il perdu la tête. Il s'en est pris à ses compagnons d'armes et les a abattus les uns après les autres. Ensuite, Loken s'est occupé d'*elle*, il *l*'a battue, violée et tuée… Hÿnd a réussi à survivre à ses blessures suffisamment longtemps pour me faire son rapport… il est mort juste après. J'ai aussitôt lancé tous mes hommes à la recherche de Loken. Au terme d'une traque d'un mois, ils ont fini par le retrouver sur les Territoires-Francs et à l'arrêter… Qu'ajouter de plus ?

— Et ensuite ?

— Ensuite ? J'ai fait boucler Vargh au secret et je l'ai interrogé sur sa trahison, bien sûr. Mais ce scélérat a refusé de parler, il prétendait être esclave de quelque maléfice. En attendant de trouver un moyen de le dompter, j'ai fini par le faire interner dans la forteresse de l'Oubli.

— Pourquoi ne pas l'avoir abattu ? grinça Priam dont les traits s'étaient durcis.

— Parce que j'ai pensé que Vargh le Noir était à la solde des Ténèbres, mentit l'autre. Et que c'était le Père de la Douleur l'instigateur de sa traîtrise et je n'ai aucun doute là-dessus. Le Père voulait s'attaquer à toi à travers *elle*. Il voulait sans doute en faire son otage mais Loken est un dément, il a perdu la tête… J'espérais trouver un moyen de contrôler Vargh le Noir, en faire une arme que je pourrais retourner contre le Puissant des Ténèbres, mais cela n'a plus d'importance à présent, Priam. D'ailleurs, grâce à l'Adhan, le Père de la Douleur n'est plus une menace. Cellendhyll t'a vengé sans le savoir, en quelque sorte. Un sacré coup du destin, non ?

Priam porta une main à son front, qu'il frotta doucement :

— Est-ce tout ? demanda-t-il d'une voix soudain lasse.

— Tu en sais autant que moi sur cette affaire, à présent. Tu es bien avancé, hein ? Je te l'avais dit, il ne faut pas réveiller le passé.

— Cela ne devait pas se passer ainsi, j'avais été très clair, je m'en souviens parfaitement !

— On ne peut rien garantir dans le cadre d'une *Opération Noire* et tu le sais, répondit le mystérieux interlocuteur, dont la voix avait subtilement évolué tout au long de l'entretien pour adopter un timbre métallique aux relents hypnotiques. C'était le seul moyen de garder le secret sur cette

regrettable affaire et tu en as toi-même convenu à l'époque. Dois-je te le rappeler une fois encore ?

— Tes réponses me paraissent bien vagues, marmonna le Patriarche, d'une voix soudain affaiblie, qui ne lui ressemblait pas.

— Tu devras t'en contenter, Priam, riposta l'autre, de ce même ton bizarre.

Cela aurait éminemment surpris un auditeur extérieur mais le Souverain de Lumière semblait avoir perdu toute sa force de caractère.

— Oublie cette malheureuse histoire, elle t'a bien assez coûté comme ça, non ? scanda l'autre. Concentre-toi sur le présent, profite de ta vie.

Sans plus rien dire, Priam quitta la pièce, les épaules affaissées, le visage figé par ce qui ressemblait à un intense regret mâtiné de douleur.

Curieusement, ni l'un ni l'autre n'avait évoqué le fait que Vargh Loken était bien vivant, libre, en train d'écumer la cité des Nuages.

CHAPITRE 27

Cellendhyll n'eut pas le temps de rentrer chez lui. Il croisa justement la Phœnix en bas des escaliers menant à ses appartements. Sa compagne avait du mal à se retenir de bâiller et elle avait les yeux cernés.

Elle avait du nouveau. Suite aux méfaits de Vargh Loken, la nuit précédente, le conseil de la Lumière la convoquait.

Lorsqu'il abordait des sujets sensibles qui n'étaient pas destinés au grand public, le conseil de la Lumière siégeait non pas dans la salle du Jugement, ouverte à tous, mais plutôt dans la salle privée, au premier étage du palais de Vérité.

C'était le cas, à présent.

En tant que responsable de l'enquête concernant Vargh Loken, Constance de Winter y avait été convoquée et l'Ange avait décidé de l'accompagner. Tous deux pénétrèrent dans une pièce vaste, circulaire, au plafond voûté, décorée de boiseries en acajou, d'épais tapis azur et or, de candélabres torsadés. Destinée à repousser l'humidité ambiante, l'énorme cheminée ronflait en sourdine, ses grosses bûches rougeoyantes, ses flammes orangées ourlées de bleu pâle.

Les éminents représentants de l'Empire présidaient sur une estrade de granit, chacun installé dans un fauteuil à haut dossier. Chacun d'eux arborait une mine grave.

Deux des sièges étaient vides, cependant. Celui du Haut-Père Aymard, archevêque de la Guelfe Blanche, ordre pacifique voué à la guérison, au

soutien envers les faibles et mandaté pour porter la sainte parole de la Lumière où que le besoin s'en fasse sentir. Aymard avait été nommé par Priam pour remplacer l'archevêque Rymanus, lui-même successeur d'Auryel d'Esparre. Les deux hommes avaient connu une fin brutale et sanglante, pour s'être opposés, chacun à sa manière, à Cellendhyll de Cortavar – une fin amplement méritée, selon l'Adhan.

À peine en poste, Aymard avait décidé de faire le tour des sanctuaires de la Guelfe sur les Territoires-Francs afin de juger personnellement de l'état de ses ouailles. Et décider d'une réorganisation éventuelle de son ordre. Les missionnaires de la Guelfe n'avaient pas gardé du prélat félon un excellent souvenir. Rymanus se montrait habile dans les discours et la politique, nettement moins compétent comme gestionnaire. Les clercs avaient fini par s'en rendre compte, le félon avait prélevé voire détourné une partie conséquente du budget alloué à son ordre, qu'il avait dépensé pour son avantage personnel. De nombreux abus avaient ainsi été commis, des rapports falsifiés sur la bonne marche ou non de chaque établissement de la Guelfe Blanche sur le Plan Primaire. Le Haut-Père Aymard, en conséquence, avait préféré constater de visu ce qu'il en était dans chaque dispensaire régional. Sur place, il aurait également l'opportunité de jauger les responsables et leur fiabilité. Il pourrait ainsi disposer d'éléments précis, indiscutables, pour entamer la refonte qu'il prévoyait dans les subsides à envoyer, ainsi que des quotas d'onguents, d'élixirs, de médicaments et autres marchandises dédiées à la guérison d'autrui. Il ne serait pas de retour avant un mois, sauf s'il était requis d'urgence.

L'affaire qui réunissait le conseil, toutefois, ne relevait pas de son autorité.

L'autre siège vide était celui du cardinal de l'Orage. En constatant son absence, Cellendhyll se rendit compte qu'il avait oublié de demander à Priam qui le monarque avait nommé pour diriger l'Orage et remplacer ce rat puant d'Hégel, un autre de ses ennemis jurés, lui aussi transformé en tas d'os.

Quentin de Bérune, dirigeant du Cartel des commerçants de l'Empire, était bien présent, pour sa part. Et concerné au premier chef puisque une bonne part des transactions impériales s'effectuait avec l'Alliance.

Quentin semblait égal à lui-même, en dépit des années. Mince, élégant, les cheveux longs et châtains, vêtu avec recherche d'un riche costume à la

dernière mode, il ne quittait pas sa canne en noyer rouge, surmontée d'une pierre de lune imposante.

Celui-là, Cellendhyll ne l'appréciait pas outre mesure. Cependant, il reconnaissait que le seigneur de Bérune était un homme compétent dans sa tâche, doté d'une intelligence vive, excellent négociateur, tout à fait habile à gérer les guildes marchandes, ce qui n'avait rien d'une sinécure. Son apport restait indiscutable pour la bonne marche de la Lumière. De surcroît, l'Ange n'oubliait pas que Bérune lui avait spontanément apporté son soutien face à Ghisbert de Cray, le jour du Jugement, le jour où il avait enfin pu consommer sa vengeance.

Sanglé dans une tenue bleu outremer qui tenait plus de l'uniforme qu'autre chose, le Haut-Templier Xavier, connétable de l'Empire, était également présent. Grand, robuste, la moustache grisonnante, le visage sévère, balafré, il dirigeait pour sa part les armées de la Lumière.

Ses hauts faits lorsqu'il combattait encore lui avaient conféré une renommée bien méritée. C'était un vrai soldat, toujours vaillant, dur au mal, proche de ses hommes. Et si le besoin s'en faisait sentir, nul doute qu'il enfourcherait son meilleur cheval, empoignerait sa meilleure épée et mènerait la charge en première ligne. Cellendhyll ne pouvait que respecter ce type d'homme. En outre, il espérait pouvoir toucher un mot de Vargh Loken avec le connétable.

Vaillence, le petit homme au crâne rasé, au teint mat, vêtu d'une longue tunique doublée, blanche à liserés or, siégeait à sa place, au centre de l'assemblée. Vaillence n'avait pas toujours occupé ce poste, bien au contraire. Naguère, il avait servi l'épée à la main sur les champs de bataille et avait dignement tenu sa place face à l'ennemi. Sa reconversion, toutefois, bien qu'au départ surprenante – l'un des traits de génie du Patriarche – faisait le bonheur de tous. Vaillence était un homme consciencieux, profondément honnête et proche de ses administrés. L'Ange avait toujours eu de bons rapports avec lui, et il l'estimait à sa juste valeur. Le sentiment était d'ailleurs réciproque.

Une fois les saluts de rigueur effectués, Vaillence, en tant qu'Administrateur de l'Empire, et porte-parole du conseil, entama les débats :

— Je viens de quitter l'ambassadeur de l'Alliance. Il est hors de lui, évidemment, d'autant plus que le seigneur de Leskat est l'un de ses proches.

Je vous rappelle que bien qu'elle soit neutre vis-à-vis de notre guerre avec les Ténèbres, l'Alliance représente un allié indispensable au bon fonctionnement de l'Empire. Ne serait-ce que sur le plan commercial. Nous ne pouvons nous permettre de nous fâcher avec elle. J'ajoute que suite à mes questions dans ce sens, il s'avère que ni le seigneur de Leskat, ni l'ambassadeur ne connaissent ce Vargh Loken, qu'ils ne l'ont jamais rencontré, ils n'ont donc aucun lien direct avec lui. Il en est de même pour le conseil d'administration de la banque Chanseth.

Vaillence se rassit, il en avait fini avec sa mise en garde. Une femme entra dans la pièce par le fond de la salle et s'installa aux côtés des seigneurs, à la place du cardinal de l'Orage. Occupé à lancer un regard de soutien à Constance, dont il ressentait la tension, Cellendhyll ne la vit pas tout de suite.

— Nous sommes parfaitement conscients de la situation, merci, Vaillence, déclara le connétable Xavier, d'un ton amical. Et c'est pourquoi, Irina de Mayenne et moi-même avons pris les mesures suivantes. Je vous donne la parole, Votre Éminence.

Tandis que les seigneurs saluaient l'arrivante avec un respect affiché, l'Ange étouffa une exclamation de surprise en découvrant qui occupait désormais le fauteuil de cardinal de l'Orage.

Une femme !

Cellendhyll retint un sourire ironique. Priam s'était bien gardé de lui apprendre qu'il avait rudement bousculé la tradition en élisant une femme au poste de chef de l'Orage. Le Patriarche avait dû bien rire intérieurement lorsqu'il avait évoqué devant l'Adhan le remplaçant d'Hégel à la tête de l'ordre des moines-combattants de la Lumière.

Imposer une femme à ce poste, réservé habituellement à des cardinaux, représentait une sacrée entorse aux traditions. Priam, cependant, n'hésitait à piétiner lesdites traditions si tel était son plaisir. Comme quoi, il restait le maître incontesté de l'Empire de Lumière.

La supérieure se tenait bien droite dans son siège. Pour se hisser à ce poste aussi convoité que redouté, elle avait dû faire preuve d'une grande compétence. Et d'une extrême force de caractère à n'en pas douter. Grande et mince, elle avait le front haut, les cheveux ramenés en une tresse d'un noir charbonneux parcourue de quelques fils gris. Les traits patriciens, un

long nez, une bouche fardée de rouge sombre, elle contemplait le monde de son regard d'ambre, sans défi, mais sans faillir non plus.

La dame de Mayenne portait une longue robe orangée, toute simple, bien que d'excellente étoffe, ornée du Soleil de l'Empire, qui représentait une version bien plus sobre que celle de son prédécesseur, le sinistre Hégel. Un sceptre symbolisant un éclair torsadé, symbole de son pouvoir, était posé devant elle.

L'Ange se demanda si, à l'instar d'Hégel, Irina de Mayenne était versée dans les talents magiques. Il faudrait qu'il se renseigne sur ce point, et que, d'une manière plus générale, il en sache davantage sur cette femme. Alliée potentielle ? Ennemie ? Hégel avait incarné le plus fourbe des adversaires et si Irina de Mayenne escomptait s'attaquer à lui à son tour, il devrait se préparer à la recevoir.

Et si tel était le cas, qu'elle fût une femme ne la protégerait pas. Si d'aventure, elle s'avérait vouloir lui nuire, il lui répondrait aussi durement que possible.

Irina prit la parole, s'exprimant d'une voix au timbre agréable et posé, tout en dévisageant un à un les membres de l'assemblée :

— Que ce Vargh Loken se soit attaqué aux possessions de l'Alliance des Territoires-Francs ne veut pas dire qu'il ne va pas également s'en prendre à nos concitoyens ou à nos institutions. Aussi, après concertation avec le Connétable Xavier, voici ce que nous avons prévu : mes sicaires de l'Orage se déploieront pour protéger les bâtiments officiels de l'Empire de Lumière, ainsi que pour aider à contrôler les voies de sorties de la capitale. Ils pourront également patrouiller autour des ambassades alliées. Cela libérerait les effectifs du Guet, ces derniers mobilisés pour soit quadriller le quartier des seigneurs et riches commerçants – des proies potentielles évidentes –, soit pour aller poser des questions dans toutes les tavernes, les auberges et les restaurants de la ville. J'enverrai des enquêteurs de l'ordre du Rosaire les épauler autant que possible.

Sans un signalement précis à exploiter pour guider les recherches, ces démarches risquent bien de ne servir à rien, se dit Cellendhyll.

— Dès que nous aurons un signalement viable, poursuivit Xavier en s'adressant alors à Constance, nous pourrons placarder des affiches de recherche dans toute la ville. Le contrôle des voies d'accès à la ville, que ce

soient les entrées ou les sorties en seraient nettement plus efficaces, de même les patrouilles.

— J'y travaille, Votre Grâce, intervint Constance.

Si la jeune femme était impressionnée par une telle assemblée, rien ne l'indiquait. D'ailleurs, elle côtoyait l'Empereur depuis longtemps, elle avait été sa maîtresse, restait sa dame de confiance, sa Phœnix. Si estimables, si impressionnants fussent-ils, les seigneurs du conseil de Lumière étaient loin d'avoir le charisme ravageur de Priam, ni son caractère.

— Je compte sur vous, Constance de Winter, ajouta Vaillence dans un chaleureux sourire. Il faut en finir avec cette affaire au plus vite. Nous comptons tous sur vous. Allez à présent. Et n'hésitez pas, venez me voir si je peux vous aider à quoi que ce soit. Je parle ici au nom de mes pairs, également.

— Merci, Votre Grâce. Je ne faillirai pas.

Constance salua et se dirigea vers la porte.

Cellendhyll se prépara à la suivre, il s'apprêtait à saluer à son tour lorsqu'il se rendit compte que l'attention d'Irina de Mayenne se fixait sur lui. Il fit face, plongeant son regard de jade dans celui de l'abbesse.

Elle maintint le contact, néanmoins, et il ne décela aucune agressivité. Enfin, Irina lui adressa un léger, très léger hochement de tête.

Prudent, Cellendhyll répondit de même.

Vaillence ordonna la fin de séance et le héla.

Cellendhyll alla échanger quelques mots avec ce vieil ami de son père, un homme qu'il respectait depuis longtemps. Vaillence se déclara ravi de le revoir et il était sincère. D'autant plus ravi en ayant appris que l'Adhan était devenu le Lige de Priam, comme il y était destiné depuis longtemps.

L'Ange appréciait trop l'homme pour le décevoir en lui déclarant d'emblée que son engagement ne durerait qu'un an, et qu'ensuite il espérait bien prendre des distances avec sa patrie d'origine. Constance l'attendait. Il mit fin à l'échange, promettant à Vaillence de prendre le temps de lui rendre visite, dès qu'il le pourrait.

Il salua Xavier, tout aussi amicalement que Vaillence. Le connétable était également à ses yeux un individu intègre, digne de son respect. L'Adhan en profita pour lui demander de lui accorder quelques minutes d'entretien.

Xavier opina aussitôt et le conduisit à l'écart des autres, du côté de la cheminée.

— Merci de m'accorder un peu de votre temps, Votre Grâce, lui dit Cellendhyll.

— « Votre Grâce » ? Voyons, Cellendhyll de Cortavar, pas de ça entre nous, d'accord ? Non seulement le vieux soldat que je suis n'a rien de « gracieux », mais en plus je déteste faire des manières et tu devrais le savoir. D'autant plus que tu es notre Lige, à présent… toutes mes félicitations, au passage. Alors je t'en prie, appelle-moi par mon nom… Bon, je t'écoute…

— Que pourriez-vous m'apprendre sur Vargh Loken et son unité ?

— Rien, hélas, soupira Xavier. Tu connais le nombre de soldats répartis sur le front contre les Ténèbres, tous plans confondus ? Bien trop pour que je les connaisse tous. Sans parler du fait qu'il n'existe aucun système d'archives sur les bases d'affectations. Pour ton information, j'ai lancé ce matin une recherche à grande échelle sur Vargh Loken, mais ça risque de prendre du temps avant d'avoir un retour du front et je t'avoue que je suis plutôt pessimiste en la matière. Il vous reste le bureau des Armées, sinon.

— Merci quand même, seigneur Xavier.

— Ne me remercie pas, vu que je ne t'ai été d'aucun secours. Bien, je dois te laisser, j'ai une pile de rapports à superviser… tout le monde semble l'oublier mais j'ai toujours une guerre à gérer, moi !

— Où en êtes-vous, avec Arasùl ? demanda Cellendhyll.

— Difficile de savoir ce qu'il a en tête, mais le nouveau roi des Ténèbres a réellement suspendu le conflit. Ses troupes se cantonnent à la défensive. En attendant que la situation ne s'éclaircisse, je ne chôme pas pour autant, tu peux m'en croire. Priam veut profiter de la trêve proposée par Arasùl pour réorganiser nos troupes sur le front tout entier. Il m'a chargé de planifier tout cela, évidemment, ce qui n'a rien d'une sinécure !

— Bon courage, alors, seigneur Xavier.

L'Adhan avait coupé tous les ponts avec Arasùl et comptait s'y tenir, même si le nouveau souverain ténébreux lui avait clairement déclaré amitié et soutien. Ce dernier sécrétait quelque chose de trouble qui dérangeait profondément l'homme aux cheveux d'argent.

— Bon courage à toi, Cellendhyll. Vous devez absolument arrêter ces malfaiteurs, Constance et toi. Sinon, nous risquons bien un conflit ouvert avec l'Alliance. De quoi chambouler tout l'Empire.

L’Ange opina avant de tourner les talons. Il était temps de rejoindre sa compagne. Au passage, il salua les autres seigneurs. En quittant la pièce, il sentit un regard se poser sur lui. Inutile de se retourner, il *savait*, sans avoir à le vérifier.

C’était Irina de Mayenne qui l’observait ainsi.

CHAPITRE 28

Les amants venaient de quitter le palais de Vérité. Cellendhyll acheva de rapporter les propos de Xavier à Constance.

La jeune femme avait le regard fatigué, les mâchoires serrées.

— On va y arriver, Constance. Je n'en doute pas, nous finirons par mettre la main sur ces malfrats.

La Phœnix se contraignit à sourire :

— Merci. Je n'en ai rien montré devant les Seigneurs de la Lumière mais j'avoue que cette histoire me met sous pression. Encore plus à présent. Tu sais comme moi qu'on n'avance pas d'un pouce et désormais, j'ai le Conseil sur le dos.

— Cela aiderait de savoir dans quels endroits Vargh Loken a servi.

— Je sais. Il faut retourner voir Rugar pour vérifier s'il n'a pas oublié quelque chose concernant cet homme. Il pourra peut-être nous conseiller un contact éventuel dans l'armée. On ne sait jamais.

L'Ange répéta les suppositions qu'il avait faites au Patriarche :

— Si Vargh Loken est en ville, c'est dans un but précis. Et plus j'y pense, plus je me dis que Loken veut se venger de quelque chose qu'on lui a fait subir par le passé. Sinon, il se serait contenté de piller la Chanseth et de plier ses gaules. Mais dans ce cas, pourquoi ne pas s'attaquer aux institutions de l'Empire, ce serait plus logique, non ? Il faudrait savoir pour quel motif l'unité de Loken a été dissoute et ce que le colonel a fait ensuite. Cela pourrait expliquer ses motivations.

Constance retint un bâillement :

— Comment trouver ce motif ? Aucune piste ne mène à lui. À croire que ce type est devenu un fantôme.

— Tiens, justement, et ce dossier militaire, toujours pas de nouvelles ?

— Toujours pas ! C'est à se demander ce qu'ils font, au bureau des Armées.

— Et bien puisque c'est ainsi, ce dossier, nous allons le chercher nous-mêmes. Et tout de suite. Viens, c'est à deux pas.

Le bureau des Armées était dressé juste derrière le palais de Vérité. Constance et Cellendhyll s'y rendirent. Arrivée devant l'accueil, la Phœnix montra le sceau qui attestait de son rang avant d'expliquer qu'elle avait fait une demande prioritaire et qu'elle n'avait toujours rien reçu. Le secrétaire qui lui faisait face l'orienta alors vers le bureau de sire Warmish, responsable des archives.

Warmish les fit attendre une bonne vingtaine de minutes avant de daigner les recevoir. Enfin, Constance et Cellendhyll prirent place sur des sièges, face à lui, installé derrière son bureau.

Le sire Warmish était un homme courtaud, le visage rond, la peau rubiconde, le cheveu rare.

À voir son regard condescendant, sa mine hautaine, Cellendhyll devina d'emblée que le bureaucrate et lui n'allaient pas être amis.

— Je suis Constance de Winter, Phœnix de l'Empereur Priam. Voici Cellendhyll de Cortavar. Nous venons retirer un dossier, celui du colonel Vargh Loken. Nous aimerions également avoir des renseignements sur l'unité qu'il dirigeait, les Chiens de Guerre, et sur ses hommes. J'ajouterai que c'est une affaire prioritaire. Merci d'avance de faire le nécessaire.

— *Prioritaire*… articula lentement le responsable… mais bien sûr… tout de suite.

Du calme, Cellendhyll.

Sans se presser, l'homme alla ouvrir une armoire. Il en retira un épais registre, se rassit, et le consulta. Il demanda à Constance de lui épeler les noms et prénoms du colonel, puis de son unité. Enfin, tout en prenant bien son temps, il chercha les références dans son dossier.

Son doigt finit par trouver le nom de Loken.

— Voilà, Loken, Vargh, colonel d'unité. Les Chiens de Guerre, même dossier. C'est un code référence 33-66.

Puis, sans rien ajouter, l'homme ferma le registre d'un geste sec. Il croisa ses bras dessus et leur adressa un petit sourire satisfait.

— Eh bien quoi ? demanda Constance.

— J'attends… répliqua Warmish.

— Vous attendez quoi, messire ?

— J'attends votre document officiel. Le formulaire B-23 dûment complété.

— Mais de quoi vous parlez, enfin ? s'étonna la Phœnix.

Les traits de Warmish s'éclairèrent d'une jubilation mauvaise.

— Ma petite dame, sachez que le code 33-66 signifie que ces dossiers sont classifiés Secret Empire. Il me faut une autorisation spéciale pour pouvoir les consulter. Le B-28, comme je viens de vous le dire…

Du calme, mon vieux Cellendhyll, du calme.

— Je vous l'ai dit, je suis la Phœnix de Priam, je n'ai nul besoin de cette autorisation spéciale.

— Et moi je vous dis que sans un ordre écrit, le B-28 précité, il n'est pas question que je vous livre ce dossier confidentiel, c'est le règlement, riposta Warmish du tac au tac. Nous ne sommes pas à l'Hôtel de Ville, ma petite dame, mais au bureau des Armées. Ce qui veut dire qu'ici, vous avez affaire à de vrais professionnels. Nous appliquons le règlement à la lettre. Aucune dérogation possible. Code 33-66.

Non, Cellendhyll, tu ne vas pas étrangler ce bâtard pompeux.

— Je suis la Phœnix de l'Em-pe-reur, allez-vous le comprendre ?

— Je m'en moque totalement. Vous seriez Notre Dame de la Lumière elle-même que cela ne changerait rien. Pas de formulaire, pas de dossier.

— Alors puisque c'est ainsi, donnez-moi ce papier et je vous le remplis immédiatement.

Les traits de Warmish se plissèrent d'une grimace doucereuse :

— Ah mais ce n'est pas si simple… le B-28 doit être contresigné par au moins trois des membres du conseil de la Lumière.

— Messire Warmish, je commence à croire que vous faites obstruction. Si tel est le cas, vous commettez une lourde erreur.

— Ce n'est pas la première fois qu'on me menace, ma petite dame, ricana le responsable. Et qui que vous soyez, je m'en moque… là encore, je suis couvert par mon administration.

Non, Cellendhyll, tu ne vas pas l'étrangler, tu vas l'étriper au grand air.

— Très bien, dit alors Constance d'un ton agacé. Puisque vous le prenez ainsi, je veux voir votre supérieur.

Warmish croisa les mains sur sa bedaine et lâcha d'un ton ironique :

— Vous tombez vraiment mal, il est absent… de toute la semaine.

— Bon, ça suffit, dit enfin Cellendhyll dont la voix glacée résonna sur les murs.

L'Ange se redressa d'un bond et se jeta sur Warmish. De son avant-bras en travers de sa gorge, il lui bloqua la tête contre le dossier du fauteuil.

Dans la foulée, il s'exclama :

— Espèce de sale fouine, tu nous fais lanterner avec ton putain de règlement ?! Nous devons arrêter un fou furieux qui laisse un sillage de cadavres derrière lui dans toute la capitale et tu as le culot de nous mettre des bâtons dans les roues ? Fais-nous chercher ce dossier, et dans la seconde, sinon je te saigne comme un porc !

— Vous n'oseriez pas ! se hérissa Warmish.

Il tentait bien de se débattre mais n'était pas de taille à résister à l'Adhan.

— Tu crois vraiment ?

Un rictus retroussant ses lèvres, Cellendhyll dégaina sa dague de jet de son fourreau d'avant-bras et enfonça doucement la lame dans le pavillon de l'oreille de Warmish.

— Tiens, je sens une résistance… j'enfonce ?

L'adjoint poussa un glapissement de terreur et de douleur mêlée :

— Mais vous êtes complètement dément !

Cellendhyll recula sa dague, se pencha sur Warmish et déclara d'un ton réfrigérant :

— Oui, je suis un fou, et pour ta gouverne, je suis le Lige de Priam. *Le Lige*, tu sais ce que cela signifie ? Cela signifie que j'emmerde ton administration, que ton code 33-66 tu peux te le carrer bien profond. Cela signifie également que si je te découpe, ta hiérarchie ne pourra rien contre moi, et, sans doute même, aurai-je droit à des remerciements. Maintenant, tu te décides, le dossier, ou je te perfore le tympan, professionnel de mes deux !

Le bureaucrate se démena une nouvelle fois pour se libérer mais l'Ange le clouait trop fermement à son siège.

Cellendhyll redressa sa lame et la rapprocha à nouveau de l'oreille de son interlocuteur.

Tétanisé, Warmish abdiqua :

— D'a… d'a… d'accord, je vais m'en occuper, bava-t-il à moitié.

— Tout de suite, répliqua Cellendhyll.

— Tout… tout de suite. Bien sûr, bredouilla Warmish.

Cellendhyll recula sa lame mais ne la rengaina pas. Tout en allant se rasseoir, il se contenta de la camoufler sous ses bras croisés.

— Au moindre souci, tu y passes, tu es prévenu !

Warmish se redressa dans son fauteuil et beugla pour convoquer son secrétaire particulier. D'un ton fiévreux, il ordonna au jeune homme d'aller immédiatement lui rapporter le dossier faisant référence à Vargh Loken et à l'unité des Chiens de Guerre.

Le secrétaire partit en courant dans les couloirs.

Warmish jetait des coups d'œil nerveux à Cellendhyll. Ce dernier le dévisageait en retour de l'air dur qu'il affichait toujours envers les individus qu'il méprisait.

Constance ne disait rien. Elle avait assisté à l'échange le visage figé.

Le secrétaire revint huit minutes plus tard, porteur d'un dossier à couverture renforcée, marqué en son travers du bandeau écarlate de sa classification Secret Empire.

Toujours aussi nerveux, Warmish le congédia puis s'empressa de tendre le document à Constance.

— Je ne vous remercie pas, messire Warmish ! asséna Constance, les sourcils froncés.

La jeune femme salua le bureaucrate d'un hochement sec de la tête et quitta les lieux sans un regard en arrière.

Cellendhyll se remit sur pied et agita sa lame sous le nez de l'adjoint.

— Tu es sûr que tu nous as tout donné ?

— Oui, je vous le jure, messire. Il n'y a qu'un seul dossier pour Vargh Loken et son unité !

Cellendhyll se pencha au-dessus du bureau et souffla :

— Merci d'avoir coopéré, Warmish. Surtout ne m'oublie pas… au cas où je reviendrais.

Sa tirade achevée, l'Ange rengaina sa dague et rejoignit son amante.

Ils redescendirent dans la rue et se mirent à marcher vers l'Hôtel de Ville.

— Dis, Cellendhyll, rassure-moi, tu l'aurais fait ?

— Fait quoi ?

— Tu aurais mis ta menace à exécution, si ce crétin s'était entêté ?

— Bien sûr, pourquoi ? Oh, je l'aurais juste fait un peu saigner, mais si ça peut te rassurer, je ne lui aurais pas vraiment défoncé le tympan. D'ailleurs, qu'est-ce que ça change ?

— Tu commences à m'inquiéter, quand même. Il faut toujours que tu emploies la manière brutale, c'est plus fort que toi ?

Cellendhyll n'aima pas le ton avec lequel son amante avait fait cette remarque… ni son contenu.

— Attends, Constance, nous voulions ce dossier sans tarder et ce pourceau faisait de l'obstruction, tu l'as dit toi-même. Ma méthode a fonctionné, non ? Tu aurais peut-être préféré qu'on aille chercher une autorisation officielle ? Imagine le temps perdu ! Warmish aurait sans doute fait traîner encore, juste par plaisir. Et puis, tu devrais le savoir à force de me fréquenter, hors de question pour moi de me laisser marcher sur les pieds par ce genre d'incapables !

La jeune femme ne répondit rien. Elle se contenta d'avancer en regardant droit devant elle.

Cellendhyll serra les dents. Il détestait cette gêne qui s'était brusquement instaurée entre eux. Une gêne qui le surprenait et le décevait.

— Constance ? finit-il par dire.

— Quoi ?

— On n'est pas en train de se disputer, hein ?

La Phœnix avança de quelques pas avant de pousser un soupir.

— Je suis désolée, Cellendhyll. Je n'aurais pas dû te parler ainsi. Nous avons le dossier, effectivement.

Elle saisit la main de l'Ange qu'elle pressa doucement.

— C'est juste que… reprit-elle dans un souffle.

— Juste que quoi ?

La jeune femme poussa un nouveau soupir :

— Oh, laisse tomber. Je crois que je ne suis pas claire avec moi-même.

— Comme tu veux, répliqua l'Ange.

Ils échangèrent un sourire prudent.

Cellendhyll aurait pu insister pour en savoir plus. Il n'en fit rien, préférant se contenter de cet armistice imparfait plutôt que de relancer le débat. Il n'avait aucune envie d'entrer en conflit avec sa compagne.

CHAPITRE 29

Finalement, ils refusèrent d'attendre plus longtemps pour consulter ce fameux dossier Secret Empire.

Pressés qu'ils étaient d'obtenir de nouveaux éléments, ils firent halte dans la première taverne venue. Ils attendirent le passage de la serveuse avant d'ouvrir le document. Cellendhyll commanda une infusion d'écorces noires, Constance un café des Hauts-Plateaux. La jeune femme avait du mal à réprimer ses bâillements.

Dès leurs consommations servies, la Phœnix s'empressa de lire le dossier de Vargh Loken à mi-voix tandis que Cellendhyll se penchait en avant pour mieux entendre. Un résultat bien décevant.

— Il n'y a presque rien là-dedans, déplora la Phœnix. On a droit au résumé du parcours militaire de Vargh Loken, jusqu'à la dissolution des Chiens de Guerre, un résumé d'ailleurs bien succinct, il n'y a aucun détail sur les missions qu'il a effectuées avec cette unité. Et ensuite, rien du tout sur ce qu'il a fait ensuite. Aucune raison invoquée pour la dissolution de son escouade. Rien sur un éventuel procès ou sur une commission de jugement. Rien sur ces hommes, les Chiens de Guerre… Rien pour nous faire avancer, ce dossier est vide !

Elle lâcha un soupir et reprit :

— Tiens, regarde, si tu veux. J'ai peut-être laissé passer quelque chose.

Cellendhyll but une gorgée et s'empara du document. Il le parcourut à son tour, en prenant son temps, soucieux de ne rien laisser échapper de ce qu'il allait lire.

Un rictus déplaisant étira ses traits :

— Comme tu dis… avant les Chiens de Guerre, il y a le résumé habituel en la matière mais une fois que Loken dirige son unité des Forces Spéciales, on ne trouve que les bases d'affectations sur le front auxquelles il était rattaché, ce qui ne nous aide pas à grand-chose. Et de plus, il est anormal que l'on n'indique même pas le nom de ceux qui le servaient dans l'unité toutes ces années. C'en est à croire que ce document a été bidouillé.

L'Ange arrivait à la fin du dossier.

— Nous pourrions retourner voir Warmish, proposa-t-il avec un sourire féroce. Je crois qu'une nouvelle *conversation* lui ferait le plus grand bien.

— Non, rentrons au palais, j'ai besoin de réfléchir, déclina Constance. Et puis je n'ai pas envie de te voir céder une fois encore à tes manières brutales.

Cellendhyll fronça les sourcils mais préféra ne pas relever. Constance semblait de plus en plus tendue depuis le début de cette affaire, ce qui était compréhensible. Ce n'était pas le moment de provoquer une joute verbale.

Constance et Cellendhyll avaient rejoint la suite de la jeune femme. Ils revenaient d'un nouvel entretien avec Rugar qui les avait laissés frustrés. Le chef des Nodus s'était comme eux étonné de ce dossier curieusement tronqué mais il n'avait pu leur fournir aucune aide.

La Phœnix se laissa tomber sur un canapé, ôta ses bottes et souffla de soulagement en frottant ses pieds sur le tapis.

— Je sais qu'il est encore tôt mais j'ai besoin de décompresser. Tu veux un verre ?

— Un seul, alors.

Une fois leurs verres remplis de pech-veyzac, Cellendhyll s'assit en face de son amante.

Constance but une gorgée et se lança, une ride barrant son front de contrariété :

— Nous sommes dans le flou complet. Comment remonter la trace de Loken ? Il semble disparaître de la surface de la terre après la dissolution des Chiens de Guerre. Il n'y a aucune trace de lui dans les dossiers après ça. Nous n'avons aucune date pour faire des vérifications ou des déductions. Aucune trace non plus de ses hommes.

— Ce sont des professionnels, rétorqua l'Adhan, ils suivent des schémas que j'ai utilisés, moi aussi. Pour l'opération qu'ils ont déclenchée en ville, ils vont avoir besoin avant tout d'une base où se réfugier. Où peuvent-ils se cacher ? Il leur faut un endroit sûr, où personne ne puisse les trouver, ils doivent s'y réfugier ensemble et ne peuvent se permettre que quelqu'un dénonce leur présence.

— Une auberge, un hôtel, sous une identité d'emprunt, proposa la jeune femme.

— Je ne pense pas. Si vraiment Vargh et ses hommes sont de la trempe que je pense, dans un tel endroit, un groupe de durs dans leur genre se ferait forcément repérer, à un moment ou un autre. Ce sont des prédateurs, des fauves, comme moi, Constance. On finirait par les remarquer, crois-moi. Or, ils doivent rester ensemble pour agir efficacement. S'ils s'éparpillent, ils ne pourront plus communiquer efficacement. Non, ils sont ensemble où qu'ils se terrent.

— Le quartier riche, peu probable. Les seigneurs qui résident là-bas sont trop soucieux de leur sécurité pour ne pas signaler le moindre signe inhabituel dans leur secteur. De plus, c'est là-bas que les patrouilles sont les plus fréquentes.

— Le centre-ville ne convient pas non plus, renchérit l'Adhan. Ils y seraient trop repérables en bande, comparés aux citadins du centre. Le quartier commerçant, trop de curieux, d'enfants qui vont et viennent et de ragots.

— Le port, alors.

— Peut-être. Mais un bateau, ça limite vraiment les voies de repli. Il suffirait de faire fermer la sortie du chenal et ils seraient coincés.

— Oui, tu as raison… Et puis ce bateau, il leur faudrait le louer ou l'acheter, ça laisse des traces. Sans compter qu'un équipage, ça cause. C'est trop risqué pour eux.

— Non, il leur faut un endroit peu fréquenté, à mon avis.

— L'endroit le plus logique est le quartier des entrepôts. Et au moins, le Guet peut aller fouiller ces secteurs sans risquer d'inquiéter les citoyens de la ville, même si ça prendra du temps…

— Lance des recherches là-bas en priorité, alors.

— Il me reste à voir les informateurs que je connais dans la capitale. J'aurais dû y penser plus tôt, soupira la jeune femme. Je l'aurais fait si je

n'étais pas aussi fatiguée.

À peine sa phrase achevée, Constance bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— Il faut dire que nous n'avons pas trop dormi la nuit dernière, sourit l'Adhan. Avant de retourner en ville, je tiens à ce que tu te reposes un peu.

— J'aimerais bien mais je crois que je suis trop tendue pour ça.

— Attends, je sais comment te détendre.

— Ne le prends pas mal mais je ne crois pas avoir le cœur à la bagatelle, mon cher, grimaça Constance.

— Qui te parle de *ça* ? Et après on dit que ce sont les hommes qui sont obsédés par le sexe ! Dis-moi plutôt, tu as bien de l'huile de massage ici ?

— Dans le placard de la salle d'eau.

L'Ange revint quelques minutes plus tard, une petite bouteille d'huile de lavande et de romarin. Il demanda à sa compagne d'ôter sa tunique et de s'allonger sur le canapé.

— Juste un quart d'heure, hein ? annonça la Phœnix. Après, on repart.

— Chuut, tu me laisses faire, maintenant, Winter. Laisse-toi aller et ne pense plus à rien.

Cellendhyll en avait bien assez appris sur le corps humain, lors de sa formation de tueur, pour faire un masseur accompli. Il le démontra sans tarder, ses grandes mains commençant par masser le dos et le cou de Constance de manière générale, pétrissant la chair sans pour autant forcer. Puis, peu à peu, tandis que la jeune femme se détendait, il œuvra à trouver les nœuds de tension et, se servant de ses pouces, les cassa un à un.

Constance se laissait totalement aller, abandonnée dans des soupirs d'aise ou d'encouragement. Son esprit se détendait au même rythme que ses muscles, déconnecté provisoirement des soucis qui l'accablaient. Et à mesure que l'Adhan continuait son massage, le souffle de la Phœnix s'alourdissait.

C'est au moment où Cellendhyll sentit son désir s'éveiller que Constance sombra dans le sommeil.

L'Adhan se redressa, alla chercher un plaid dont il recouvrit sa compagne. Il resta un temps à la contempler, saisi d'une bouffée de tendresse. Elle était belle, ainsi assoupie, avec ses traits fins, sa chevelure aux reflets de miel.

Puis, de manière totalement inattendue, se superposa le visage d'Estrée, de sa beauté renversante, de ses longs cheveux de jais, et Cellendhyll se demanda pourquoi il n'éprouvait pas pour Constance cet élan si puissant, si évident et limpide, qu'il avait éprouvé pour l'héritière d'Eodh.

Estrée l'avait accepté pour ce qu'il était, l'aimait comme tel, avec ses qualités et ses défauts. Constance, pour sa part, ferait-elle de même ? Cette question était capitale pour l'Ange.

Son désir brusquement tari, Cellendhyll poussa un grognement dépité. Ce constat tout à fait inopportun l'agaçait, le surprenait, le déconcertait.

Troublé, ne sachant comment réagir, il se redressa et quitta la suite à grands pas.

CHAPITRE 30

Les Chiens de Guerre rôdaient dans les rues de la capitale de Lumière, lâchés dans le jour couchant.

Pour cette fois, Corín avait été laissé en arrière, sous la garde des Brise-Crânes, dans leur hangar des docks, désormais élue deuxième base de l'Unité.

Danseur se tenait devant le lieu du rendez-vous qu'il avait organisé, cette fois dans le quartier des commerces, en bordure de celui des entrepôts. Il était adossé à un poteau, dressé face à une longue devanture de bois laqué vert foncé surmontée de vitres à petits carreaux de verre.

Une enseigne était fixée au-dessus de l'entrée, sur laquelle figurait l'intitulé de la boutique « Antiques et Merveilles » peint en lettres dorées sur fond émeraude.

Constatant que Vargh Loken arrivait sur place, Danseur frotta son nez, signe qu'il n'avait rien repéré de suspect.

Le colonel des Chiens de Guerre s'arrêta le temps de regarder autour de lui, de sonder les lieux à sa manière. Rien d'autre à signaler que des promeneurs des deux sexes, quelques fiacres qui allaient et venaient, suivant le cours normal de leur vie. Aucun d'eux n'était de nature à alerter l'officier déchu.

Ce dernier se tourna vers Böker. Le colosse n'avait rien repéré non plus de son côté.

Installé dans un fourgon qu'il avait loué un peu plus tôt dans l'après-midi, tout en fumant la pipe, Abbeyth attendait dans une rue adjacente, de l'autre côté du pâté de maison.

Il n'y avait aucun signe de Taï-Feng, mais cela n'inquiétait aucun des Chiens de Guerre. Le guerrier kelash connaissait parfaitement son rôle. Il interviendrait au bon endroit, au bon moment, comme toujours. Et si, de son côté, Taï-Feng avait relevé un danger, il se serait déjà manifesté.

Satisfait de son constat, le colonel se dirigea vers l'entrée du magasin d'antiquités. Danseur et Böker après lui pour assurer les arrières, tous trois franchirent le seuil.

Très sobre, l'intérieur n'était ni décrépit, ni luxueux, même s'il traduisait une certaine aisance : une grande salle aux murs décorés de tentures du même vert que l'enseigne, un parquet sombre recouvrant le sol, une série de présentoirs sous verre dressés en trois lignes parallèles au centre de la pièce, d'autres meubles du même genre calés contre les parois latérales.

Les objets exposés provenaient d'origine variée. Vargh avait bien suffisamment bourlingué dans sa carrière pour reconnaître des coupes en cuivre de l'époque Shifaar, de lourds bracelets torsadés de l'ancien royaume des Targiens, des reliques ténébreuses en pierre sombre et légèrement luminescentes, des parchemins de poésie avallancienne, des pièces de monnaie des royaumes nains, qui présentaient la particularité d'être taillées en carré. Il dénombra également deux glaives en os, un épieu et un pectoral de la période précivilisée – bien antérieure à la naissance de l'Alliance. Il y avait en outre des vases, des boîtes de bois ciselé, des statuettes, des pots ou des jarres, dont les origines lui échappaient. Peu lui importait. Rien de ce que contenait la pièce ne pouvait intéresser Vargh et ses hommes. Les Chiens de Guerre étaient venus pour acquérir une tout autre marchandise que celle exposée ici.

Un employé se tenait derrière un long comptoir en vieux chêne, sur le côté droit ; un individu au visage lunaire, son nez bombé surmonté de bésicles dorées. Vêtu de velours ocre rouge, il était occupé à annoter un registre étalé devant lui.

Il leva la tête en direction des visiteurs. Aussitôt, Danseur donna le mot de passe convenu lorsqu'il avait passé sa commande. L'homme aux bésicles hocha la tête et, d'un signe de tête, indiqua à l'ancien officier et ses hommes qu'ils pouvaient emprunter la porte de l'arrière-boutique. Et tandis que ceux qu'il prenait pour des clients se dirigeaient vers le fond de la salle, il actionna discrètement le bouton situé sous son comptoir. Puis, sa tâche accomplie, il recommença à étudier son registre.

Les trois soldats passèrent dans une pièce aux murs couverts d'étagères, celles-ci encombrées de boîtes où l'on devait ranger la marchandise. Ils traversèrent pour franchir une autre porte qui s'ouvrait dans la paroi du fond. Ils débouchèrent dans un entrepôt, ce dernier courant sur tout l'arrière du pâté de maisons, garni d'un assortiment de caissons en bois ou en métal, de toutes longueurs et de tous volumes.

Un escalier dressé vers le milieu de la salle menait à un demi-étage. La partie supérieure comprenait un palier soutenu de piliers massifs, protégé d'une balustrade. La haute verrière bombée qui constituait le plafond était percée d'une série de vasistas. Au bout du palier, un bureau – lui aussi vitré – sans doute l'endroit où le maître des lieux se retirait pour mener ses affaires.

À l'arrivée des trois guerriers, un homme mince sortit du bureau et descendit les escaliers pour venir à leur rencontre.

D'âge mûr, Shragel Torn, soi-disant antiquaire, avait le visage osseux, les joues creuses. Il affichait le regard las d'un homme qui en avait trop vu et qui avait lâché prise, comme pouvaient en attester ses cheveux trop longs et trop gras, ses joues creuses mal rasées, sa redingote en brocart, d'un pourpre très foncé, aussi froissée que s'il avait dormi dedans trois nuits d'affilée – ce qui était le cas.

— J'aime les clients ponctuels, les accueillit Shragel d'un ton à peu près jovial.

— La marchandise est là ? dit en retour Danseur.

Le trafiquant ne sembla pas s'offusquer du manque de civilités. Ce n'était pas la première fois qu'il avait affaire à ce genre de clientèle, sans doute soucieuse de son anonymat. Du reste, lui-même se montrait tout aussi prudent qu'exigeant lorsqu'il traitait de la sorte.

Lors de sa première visite, pour passer commande, Danseur s'était recommandé d'un confrère officiant dans la ville de Védyenne, avec qui Shragel Torn entretenait des rapports réguliers. Une fois la recommandation validée par son collègue, Torn avait rassemblé la marchandise puis exigé qu'un rendez-vous soit fixé entre Danseur et son propre émissaire, afin que ce dernier constate que le client était bien possesseur de la somme convenue. Il procédait toujours de cette manière. Grâce à la mise à sac de la

Chanseth, Danseur avait ainsi pu valider cette étape capitale pour la suite de la transaction.

— Bien sûr que j'ai la marchandise, affirma le trafiquant. La question qui se pose à présent est : avez-vous l'argent ?

Deux guerriers en cuir sombre surgirent de derrière un amoncellement de grosses caisses. Ils se postèrent de chaque côté de la sortie, chacun armé d'une masse à une main en acier noir. Deux autres apparurent, postés en hauteur, derrière la rambarde pleine du demi-étage ; séparés l'un de l'autre d'une dizaine de mètres, armés d'arbalètes de poing, celles-ci chargées.

Vargh Loken s'avança pour se ranger à côté d'une grande table. Il sortit une bourse de sa poche, qu'il ouvrit, laissant le trafiquant vérifier de visu qu'elle contenait un tas de licornes d'or – tribut de la Chanseth, évidemment.

— Je paye en or, comme prévu. Mais avant, tu montres ta marchandise. Je veux tout vérifier.

Après un coup d'œil aux hommes postés en contre-haut, comme pour se rassurer, ou pour indiquer clairement que les acheteurs n'avaient pas intérêt à tenter quoi que ce soit, Shragel tourna la tête vers le fond de la salle et cria un ordre. Quelques minutes plus tard, un autre homme sortait du fond de l'édifice, poussant un chariot. Le véhicule était chargé d'une série de caisses et le comparse portait une hache à simple tranchant accrochée entre ses larges épaules.

Une fois le chariot à portée, Shragel Torn empoigna un pied-de-biche accroché contre un pilier et s'en servit comme d'un levier pour ouvrir une des deux plus longues caisses. Après quoi, il lança la barre à l'un de ses guerriers, lui ordonnant d'ouvrir les deux autres. Puis, il se pencha vers la première caisse, empoigna l'un des objets allongés qui s'y trouvaient et le ressortit à l'air libre.

— Arbalète à deux coups, double détente, commenta Torn, carcasse en bois de fer, arc en acier runique. Dix exemplaires par caisse, deux caisses. Directement importée des armureries naines. Comme on a dû vous le dire, je ne vends que du matériel militaire, le meilleur.

Le trafiquant d'armes brandit l'arme de tir pour la faire bien admirer de ses clients puis il la posa sur une grande table afin qu'elle puisse être examinée.

Il plongea la main dans une autre caisse, plus petite et la ressortit chargée d'une nouvelle arme, de même facture mais beaucoup plus courte :

— Arbalète de poing à rechargement rapide, avec compensateur de recul, même fournisseur. Faible portée mais une sacrée puissance d'impact, capable de percer une armure de plaques. Quatre exemplaires…

Tandis que Torn parlait, une silhouette se profila légèrement sur le haut de la verrière qui dominait le toit.

N'ayant rien remarqué, ses gardes non plus, Shragel posa l'arme de poing à côté de l'autre.

— Quant aux munitions, ce sont des carreaux à triple pointe, comme vous l'aviez spécifié, elles sont dans ces deux caisses-là, poursuivit le trafiquant, dont le regard commençait à se faire fuyant.

Le silence de Vargh, son regard impressionnant et surtout ce qui se dégageait de lui rendait Shragel Torn de plus en plus nerveux. Quelque chose provenant de son client lui titillait la mémoire mais il ne parvenait pas à trouver quoi.

Vargh Loken ordonna à Danseur de vérifier la commande dans son intégralité. Danseur empoigna tout d'abord l'arbalète lourde dont il savoura l'équilibrage. Il la reposa pour vérifier la solidité de l'ensemble, le bon fonctionnement de la gâchette double, il testa la tension des cordes, la visée. Il saisit ensuite l'arbalète de poing avant d'effectuer le même type de vérification.

Le soldat d'élite ne se contenta pas de vérifier uniquement les armes exposées, il examina également le contenu des caisses, munitions comprises, sans se presser, minutieusement. Le doigté avec lequel il opérait traduisait sans conteste son aisance avec les armes. Il s'était déjà servi de ce type d'engins de mort et les utiliserait encore. Sous peu.

Danseur finit sa vérification. Un hochement de tête approbateur marqua sa satisfaction.

— Il manque un objet, releva néanmoins Vargh d'un ton peu amène.

— Rassurez-vous, messire, il est là.

Shragel Torn avait gardé le meilleur pour la fin. Il tira du dernier caisson un objet oblong sanglé dans une sacoche en peau renforcée et s'exclama du ton enthousiaste d'un camelot :

— Et voici le bijou de votre commande : l'arbalète de longue portée de fabrication naine, en bois composite ! Ainsi que vous le vouliez avec

réticule de visée, hausse réglable et compensateur de recul, et bien sûr, démontable. Elle est à chargement rapide et dispose d'un arc en acier, à double courbure, pour plus de puissance. Avec trois carquois de carreaux de guerre pour le tir de précision.

D'une précision infaillible pour celui qui savait la manier, un tiers plus longue qu'une arbalète normale, ce modèle à longue portée tirait deux fois plus loin et se rechargeait bien plus vite. L'arme d'exception était livrée dans une grande sacoche plate qui se déroulait sur elle-même. Dévoilant alors ses quatre éléments distincts, qui se vissaient les uns dans les autres : la partie moulée de la poignée surmontée du mécanisme de tir, l'arbrier en composite, l'arc à double courbure, et la tige du compensateur de recul.

Danseur monta les divers segments de l'arme, qu'il assembla sans avoir besoin d'instructions. Ses mains s'agitaient sans à-coups, sans hésitation, il regardait à peine ce qu'il faisait, comme s'il répétait une routine gestuelle acquise depuis des années.

Le guerrier d'élite avait déjà manié ce type d'arme par le passé, évidemment. Tout comme Abbeyth ou Taï-Feng, d'ailleurs. Mais jamais auparavant, de sa longue carrière, il n'avait tenu en main une arme aussi bien finie.

Danseur fit passer ses doigts sur sa longueur, sorte de caresse respectueuse. Puis, il l'empoigna pour mieux la soupeser, les yeux brillants. Il fit le point sur le fond du hangar, vérifia le réglage du réticule de visée, la justesse de la hausse, la tension des câbles. Il s'intéressa ensuite au levier d'armement à ressorts, que l'on devait tirer vigoureusement vers l'arrière afin de tendre la corde. Danseur testa le système à plusieurs reprises, de ses doigts et de son ouïe, pour vérifier sa fiabilité. Finalement, il tira à vide pour être certain que le mécanisme ne se bloquait pas.

Le claquement sourd du mécanisme actionné représentait la plus douce des musiques pour des guerriers tels les Chiens de Guerre.

Le blond n'avait pas besoin de plus pour l'affirmer, cette arme se révélait parfaite. Il ne put s'empêcher un ricanement appréciateur, les traits allumés d'un sourire cruel.

Sa tâche achevée, il reprit sa place derrière son chef.

— Évidemment, toutes les armes que je vous vends sont en excellent état de marche, vous connaissez ma réputation, relança le trafiquant d'armes. Mais l'arbalète longue portée, vraiment quelle merveille, non ? J'ai cru que

je ne réussirais pas à vous en obtenir un exemplaire. J'ai dû en graisser des pattes, croyez-moi, pour m'en procurer une dans un délai aussi court ! Il m'a notamment fallu augmenter la part de mon contact chez les Nains… Enfin, tout ça pour dire que nous allons pouvoir passer au paiement. Du coup, je vous fais une ristourne sur les carreaux, c'est bien la moindre des choses, vu que je suis obligé d'augmenter le prix de la longue portée.

— Et pourquoi donc ? riposta Vargh Loken, les sourcils haussés.

— Je vous l'ai dit, j'ai eu des frais imprévus que je dois répercuter sur ma commission. Cela arrive, dans le métier, vous devez le savoir. Et puis admettez, c'est une petite merveille que vous achetez. Pas le genre de matériel que vous pouvez trouver à l'armurerie du coin… Une commande plutôt inhabituelle, je dois dire, vous partez en guerre ou quoi ? plaisanta Shragel.

Vargh le Noir se contenta de le toiser. Sans rien répondre. Ses yeux noirs fixés sur lui.

Le colonel des Chiens de Guerre gardait les mains croisées dans son dos depuis son arrivée dans l'entrepôt. Tandis que Shragel Torn leur dévoilait la première arbalète, Vargh avait tracé de ses doigts les signaux prédéfinis qui désignaient leurs cibles à Böker et Danseur. Ses subordonnés s'étaient suffisamment rapprochés pour que leurs corps protègent le manège gestuel des gardes placés derrière eux. Et du devant, on ne pouvait rien distinguer.

Shragel déglutit.

— Euh, vous savez, ça ne me regarde pas vos affaires, reprit-il. Je disais ça histoire de causer, c'est tout.

— Je ne suis pas venu pour causer, répliqua Vargh d'un ton coupant. Ni même pour payer.

Et l'ancien officier émit un léger sifflement.

Dégainant d'un geste souple, Danseur se retourna tout en se courbant. Parant de l'avant-bras le coup de masse que lui destinait son adversaire, il enfonça sa dague dentelée sous le nombril du garde. Son beau visage enlaidi d'un rictus effrayant, il tourna sa lame dans la plaie, puis, tout en se redressant, sa dague fermement empoignée à deux mains, il la remonta vers le haut, forçant pour éventrer sa victime jusqu'au sternum.

De son côté, Böker balança son bras vers l'arrière, percutant le deuxième garde en plein poitrail. Ce dernier partit en arrière pour aller s'écraser le dos contre le mur d'entrée. Les traits congestionnés de rage, Böker défonça le

visage du garde d'un grand coup de tête. Dans la foulée, il le fit se plier en avant d'un coup de botte dans le bas-ventre, saisit la tête de l'homme qui plongeait involontairement vers lui, la coinça sous son aisselle droite et força. Un craquement sec. Le garde devint tout flasque et s'effondra, la nuque brisée.

Au moment précis où les Chiens de Guerre passaient à l'action, dans un timing parfait, Taï-Feng passa à travers un vasistas, ses hachettes en main, ses pieds bottés en avant, et se laissa tomber juste à portée de l'un des deux arbalétriers. Il abattit aussitôt l'homme d'un coup de lame et lui sectionna toute la largeur de la gorge.

Délaissant ce qui se passait en bas, le second des arbalétriers pivota vers le guerrier kelash et actionna la détente de son arme. À dix mètres, il ne pouvait le manquer.

Taï-Feng ne laissait rien au hasard. Il avait eu amplement le temps de se préparer mentalement. Au moment où l'arbalétrier tirait, il plongea dans le monde bleuté du Zen. Le temps paraissait brusquement s'être ralenti, soumis au bon vouloir du Kelash. Taï-Feng avança sur le carreau qui volait sur lui au ralenti et le gifla nonchalamment au passage du plat de sa hachette de gauche, un geste qui aurait paru flou pour un observateur extérieur mais qui s'avérait en réalité d'une précision terrifiante.

L'arbalétrier écarquilla les yeux de surprise en voyant le guerrier kelash détourner si aisément son trait. Il ignorait tout du Zen et de ses pouvoirs, et le grand gaillard au visage tatoué, à la peau dorée, venait pour lui d'accomplir un exploit qui remettait en cause toutes ses notions du combat.

Le garde réarma son arme d'un geste sec, s'empara fébrilement d'un nouveau carreau qu'il glissa dans son logement de tir. Il redressa son arbalète. Trop tard. Bien trop tard.

Taï-Feng avait comblé l'écart qui les séparait et sa lame se rabattait déjà, implacable, funeste épitaphe.

La chair ouverte dans une gerbe de sang. Un corps qui s'effondrait. Une vie éteinte, soufflée comme une chandelle.

Vargh Loken se jeta à la rencontre du garde qui venait sur lui, sa hache en main. Il intercepta le mouvement descendant du garde de son avant-bras gauche et fit aussitôt jaillir la lame rétractile de son bracelet runique, qu'il

plongea dans son ventre, le lardant à deux reprises aussi puissantes que rapides.

Shragel regardait tout autour de lui, voyant ses hommes se faire massacrer sans pouvoir réagir. La brutalité de l'attaque, sa précision meurtrière. Le regard du trafiquant d'armes papillota tandis que la révélation se faisait en lui.

En reconnaissant le faciès exotique du Kelash, Shragel Torn se souvenait à présent, il se souvenait parfaitement. Il avait déjà vu cet homme impressionnant tout de noir vêtu qui lui faisait face. Il savait qui il était exactement et qui étaient ceux qui l'accompagnaient.

— Oh, par toutes les véroles… c'est vous, Vargh le Noir !

Vargh le crocheta à la gorge et le renversa dos contre la table, avant de se pencher sur lui, sa lame runique effleurant la tempe du trafiquant.

— Tu me connais donc ? Intéressant…

— Je vous ai vu, oui… à la bataille des Bois-Brûlés, bredouilla Torn à toute vitesse. Je servais dans le régiment du commandant Abel Saccara, unité des Lévriers Gris. Les seigneurs du Fléau nous avaient acculés en bas des bois, nous étions enfoncés sur trois côtés et le commandant venait de se prendre une flèche en pleine gorge… C'est alors que vous avez surgi de nulle part avec vos hommes, comme si vous aviez été brusquement recrachés par la terre, et vous avez attaqué directement le commandement des Ténébreux, sur la colline. Ceux-là, derrière vous, ils étaient là aussi, j'ai reconnu le Kelash. Les Seigneurs ténébreux, vous les avez exterminés et leurs troupes se sont débandées. Grâce à quoi, nous avons pu mener une contre-attaque et repris la colline. Ce jour-là, comment l'oublier ? Vous nous avez tous sauvés, Colonel.

La lueur de meurtre qui voilait les prunelles de Vargh le Noir s'estompa aussi vite qu'elle s'était allumée.

— Oui, je me souviens de Saccara, un valeureux guerrier, celui-là, opina gravement l'officier des Chiens de Guerre qui parlait désormais d'un ton pénétré. Soldat, tu fais référence à des jours glorieux… ainsi donc, toi aussi tu as connu l'ivresse et la laideur de la guerre ? Notre rencontre ne peut être qu'un signe du destin que je ne peux ignorer. En conséquence, je vais faire une entorse à mes plans… je te laisse la vie sauve.

Vargh marqua une pause, scrutant le visage de l'autre qui s'éclairait d'un certain soulagement.

— Mais si tu parles de moi ou de mes hommes à qui que ce soit, si tu me trahis, tu es mort. Est-ce clair ? Tu m'as vu à l'œuvre, tu sais ce dont je suis capable…

— Je ne dirai rien, Colonel, répliqua l'autre, soumis, en sueur. À aucun prix.

Vargh Loken se redressa avant de tirer Shragel vers lui pour le remettre sur pied. Il lissa le devant du pourpoint du trafiquant, avant de le repousser doucement. Vargh reprit sa bourse en main, l'ouvrit et déversa une partie de son contenu sur la table. Une partie seulement.

Le regard nerveux, Shragel Torn vérifia la somme et balbutia :

— Je ne sais comment dire… il manque la moitié, là.

— Ne force pas ta chance, cracha Danseur en agitant sa dague maculée de sang. Le Colonel vient de t'épargner ! Crois-moi, étant donné les circonstances, c'est un sacré cadeau qu'il te fait là !

— Il se pourrait que je revienne te voir pour une autre commande, ajouta le chef des Chiens de Guerre. Mais n'oublie pas, tu ne parles de moi et de mes hommes à qui que ce soit !

Pendant que Vargh s'entretenait avec le trafiquant d'armes, Böker en profita pour aller ouvrir les portes au fond du hangar, permettant ainsi à Abbeyth de faire rentrer son fourgon. Les deux hommes entreprirent alors de ranger la marchandise dans les caisses et de refermer celles-ci, pour ensuite les hisser dans le véhicule. Hormis l'arbalète de précision, les armes étaient destinées à la base des Brise-Crânes, sur les docks.

Vargh Loken s'apprêtait à partir, suivi de ses hommes. Il se retourna le temps de lâcher :

— Une dernière chose, soldat… Puisque tu viens de recevoir le cadeau de ta vie, il est temps de te reprendre. Un peu d'orgueil, que diable ! N'oublie jamais : tu es supérieur à tous ces civils, ces moutons bêlants. Alors redresse la tête et cesse de te rabaisser à leur niveau. J'attends de toi un maintien irréprochable !

Une fois que Vargh le Noir eut quitté les lieux, Shragel Torn lança un regard hagard aux cadavres de ses hommes.

Les jambes un peu flageolantes, il monta jusqu'à son bureau du demi-étage. La perte de ses gardes était fâcheuse, mais bien moins que s'il avait

connu le même sort funeste. Du reste, il n'avait de lien véritable avec aucun d'eux, se contentant de payer leurs services.

Shragel s'affala dans son fauteuil, ouvrit le grand tiroir du bas pour en sortir un verre et une bouteille de vieux cognac. Il n'avait jamais vu la mort d'aussi près, même sur le champ de bataille. Il se servit d'une main tremblante, qu'il fixa quelques instants. Puis, il renversa la tête vers l'arrière et avala l'alcool cul sec. Grimaçant sous la morsure brûlante du cognac, il se resservit aussitôt.

Shragel Torn se rendait compte avec une acuité douloureuse qu'il n'avait aucune envie de mourir.

CHAPITRE 31

La pluie avait décidé une trêve avec la cité des Nuages, au moins pour cette journée, mais le ciel restait alourdi d'une épaisse traînée de nuages gris ourlés d'un noir de mauvais augure.

Suffisamment reposée, accompagnée de l'Ange, Constance avait battu le pavé toute la seconde partie de l'après-midi. Elle avait tout d'abord été voir le lieutenant Kershaw pour lui demander de planifier une fouille rigoureuse du quartier des entrepôts et faire le point avec lui sur les enquêtes en cours. Ensuite, elle avait visité ses informateurs un à un, prenant le temps de discuter avec chacun. Cela permettait également à l'Adhan de se familiariser avec le réseau de la Phœnix.

Constance avait quasi achevé la tournée de ses indicateurs. Toutefois, aucun des contacts de son amante ne savait pour le moment quoi que ce soit concernant Loken et ils semblaient tous sincères. La jeune femme avait toutefois promis une récompense inhabituelle à ceux qui la renseigneraient sur le Chien de Guerre, de quoi les motiver à rechercher la moindre information susceptible de la mettre sur la piste de Vargh Loken et ses comparses.

L'Adhan venait dans la foulée de rencontrer tout à tour un armurier, un sous-officier du Guet, un vendeur des rues, un maître d'écurie, un cocher, une blanchisseuse, un tavernier, trois serveuses, et deux prostituées.

Les amants abordaient la dernière visite prévue en ce début de soirée. Un nommé Sladomir Vezzo, revendeur de drogue de son état.

— C'est quoi son profil, à lui ? demanda Cellendhyll.

— Vezzo est un homme répugnant, comme tu pourras le constater par toi-même, mais il est plutôt bien renseigné. Il fait son faraud mais j'ai l'habitude avec lui, alors, je t'en prie, tu me laisses le questionner. Cette fois, pas la peine de t'énerver, d'accord ?

L'Ange haussa les épaules en guise de réponse. Il était comme à son habitude fermement décidé à agir avant tout selon ce que lui dicterait son instinct.

Le *Cerf rouge* était situé dans la partie sud du port, l'un de coins chauds de la ville. L'établissement consistait en un bâtiment trapu en bois sans autre signe distinctif que son enseigne écarlate récemment repeinte.

Ils descendirent les quelques marches qui menaient dans la salle principale. Une fois entrés, l'Ange resta un instant sur le seuil à jauger l'endroit où il allait mettre les pieds : une salle enfumée, pleine de brouhaha, qui diffusait un mélange de sueur, d'effluves, de parfum bon marché et d'odeur de graisse de cuisine. L'éclairage était assuré par une série de lampes à huile accrochées aux murs.

En guide d'attraction, une danseuse aux chairs rebondies s'agitait sur une estrade circulaire, s'enroulant autour d'une barre fixée au plafond, mimant l'acte sexuel sans véritable énergie, accompagnée au son d'un tambourin tout aussi apathique.

Derrière le comptoir du bar, le tenancier, un homme ventru en tablier de cuir, le crâne allongé, un tatouage caramel sur la joue gauche, astiquait une chope d'un air concentré.

La clientèle se composait d'hommes et de femmes désireux de se détendre sans se poser de questions ; l'habituelle faune de la nuit causait, gueulait, bâfrait, buvait, séduisait, médisait, ou rêvassait.

Constance donna un léger coup de coude à l'Adhan, elle avait repéré celui qu'ils étaient venus voir. Sur un signe de la Phœnix, l'Ange suivit la jeune femme vers la série de box dressés sur la longueur du mur, à l'opposé du bar.

Le vendeur de drogue se trouvait à sa place habituelle, dans une alcôve qui lui était réservée.

Les bras largement écartés, reposant sur le dessus de sa banquette, deux filles de joie, bijoux clinquants et soies transparentes, lovées contre ses

flancs, se disputant mollement ses faveurs. Sladomir Vezzo avait un visage en lame de couteau, une bouche mince, figée sur un pli dédaigneux. Son regard rusé aux prunelles dilatées laissait à penser qu'il ne faisait pas que vendre sa marchandise.

Grand, très maigre, il portait une redingote sombre sous laquelle béait une chemise de brocart rouge largement ouverte sur son torse glabre, laissant apparaître les piercings qui ornaient ses tétons.

L'homme suait la vulgarité par tous ses pores.

Un garde du corps se tenait à l'entrée de l'alcôve, large, le crâne rasé, vêtu d'un ensemble de cuir grumeleux. Il questionna Vezzo d'un coup d'œil et ce dernier lui fit signe de laisser passer. Le garde obtempéra mais prit soin de se placer trois pas derrière Cellendhyll.

Constance prit la parole.

— Salut à toi, Vezzo. Je cherche un homme. Il se nomme Vargh Loken, c'est un ancien officier de l'Empire. Ça te dit quelque chose ? Il vient de dévaliser la Chanseth, j'imagine que tu es au courant.

— Hé, repasse plus tard, Winter, cracha le revendeur, tu vois pas que je suis occupé, là ?

— Allez, Vezzo on se connaît toi et moi, pas la peine de faire ton méchant. C'est important. Je double la récompense habituelle…

— Ma parole, tu es sourde ou quoi ?

Le trafiquant marqua une pause, avant d'ajouter d'un sourire narquois, tout en se tapotant l'entrejambe :

— Mais si vraiment tu veux parler, Winter, c'est à ma queue qu'il faut causer !

Et il partit d'un rire gras, suivi dans la foulée du gloussement nasillard de ses compagnes.

Cellendhyll brûlait ses réserves de patience à grande vitesse, peinant à se contrôler. Il avait certes détesté l'individu dès le premier regard, mais il ne voulait pas empiéter sur l'autorité de sa compagne, comme elle lui avait demandé. Cependant, il ressentait très nettement que Vezzo n'avait aucune intention de coopérer. Pire encore, Constance semblait se moquer que le revendeur de drogue la traite aussi mal alors qu'elle aurait dû remettre cet abruti à sa place.

L'agacement qu'il ressentait devenait colère. Du coin de l'œil, il vérifia la position du garde situé derrière lui, anticipant ses réactions à venir.

— Alors, Winter, tu viens ou pas ? Je suis curieux de voir si tu suces aussi bien que ces donzelles !

Et Vezzo s'esclaffa une nouvelle fois, imité par les deux prostituées et le garde du corps.

Avant que Constance ne puisse réagir, Cellendhyll atteignit son point de rupture. Hors de question qu'il tolère qu'on parle ainsi à sa compagne sans réagir.

Il combla la distance qui le séparait du malfrat, l'empoigna par le revers de sa redingote, l'attira à lui pour lui briser le nez d'un coup de tête. Après quoi, il le souleva du sol et lui plaqua violemment le visage contre la table placée dans le box, envoyant valser verres et bouteilles.

Le garde du corps arrivait derrière lui, tel que l'Ange l'avait escompté. Sans lâcher Vezzo, Cellendhyll se cassa en deux vers l'avant et projeta sa jambe gauche en arrière. Son coup de botte en oblique brisa l'élan du sbire qu'il sécha en plein plexus solaire. Le souffle coupé, le garde marqua un temps d'arrêt.

Cellendhyll lâcha le trafiquant et se retourna. Tout en pivotant du buste, il frappa la gorge du garde du haut de sa main durcie, puis lui fit sauter la rotule d'un coup de botte, et tandis que l'homme s'effondrait, il lui balança son coude dans la tempe.

Vezzo se redressait, la douleur irradiant ses traits, faisant papilloter ses paupières. Il avait le bas du visage maculé de sang. L'Ange le réempoigna par les cheveux et le projeta à nouveau sur la table, avant de lui cogner la figure sur le bois, une fois, deux fois. Trois fois.

Il avait agi si vite. Constance contemplait la scène, les maxillaires contractées. Les deux filles jugèrent bon de décamper au plus vite. Personne d'autre, dans la taverne, n'osait bouger, sauf pour franchir la sortie à toutes jambes. Le reste de la clientèle, plus habitué à ce genre de déchaînement, se contenta de regarder le spectacle qui, assurément, pimentait la soirée.

Cellendhyll se pencha sur Vezzo et cracha d'une voix glacée :

— *Vargh Loken*, ça te dit quelque chose, minable ?

— J'le connais pas ! glapit le trafiquant.

— Fais passer le mot autour de toi. Vargh Loken est en ville et je veux savoir où le trouver. Tu as intérêt à avoir du nouveau quand nous reviendrons te voir. Sinon, je te ferai encore plus mal. Et si entre-temps tu apprends quelque chose, tu contactes Constance dans la minute, compris ?

— Oui, oui. Tout ce que vous voulez !

Cellendhyll se redressa.

— Ah, ajouta-t-il, une dernière chose histoire de t'apprendre à respecter les femmes.

Il saisit le lobe de l'oreille de Vezzo qu'il tira sans pitié. De son autre main, tout en se déhanchant, il dégaina sa dague sombre et dans le même élan, d'un geste vif, il lui trancha le lobe de l'oreille.

Vezzo glapit de plus belle.

— La prochaine fois, tu seras plus respectueux, sinon, je couperai celle qui te reste.

Cellendhyll écrasa une nouvelle fois le visage du revendeur sur la table pour faire bonne mesure.

— N'oublie pas ce que je viens de te dire, Vezzo… je vais revenir.

Laissant le revendeur qu'il avait transformé en loque gémissante, l'Adhan s'apprêtait à partir.

Un autre garde, qui s'était absenté le temps de se soulager les intestins, apparut brusquement du fond de la salle et se rua sur Cellendhyll. Ce dernier agrippa la grosse main que l'autre tendait vers lui pour l'intercepter, la tordit méchamment, obligeant l'autre à se courber en avant jusqu'à lui disloquer l'épaule, et l'envoya au tapis d'un grand coup de coude dans la nuque.

Un rictus enlaidissant ses traits, il toisa l'assistance du feu si vert de ses iris, défiant quiconque d'intervenir.

Ils sortirent au-dehors sans avoir été inquiétés, l'aura de violence sécrétée par l'Adhan ayant douché toute velléité agressive à leur égard.

Tandis qu'ils s'éloignaient pour retourner dans le centre-ville, l'Ange se rendit compte que le visage de son amante s'était nettement assombri, creusé par la réprobation.

— Quoi ?

— C'est comme ça que tu me laisses gérer la situation ? rétorqua Constance tout en continuant d'avancer, refusant de le regarder.

— Ah, parce que tu gérais quelque chose ? répondit-il d'un ton plus sarcastique qu'il ne l'aurait voulu. J'ai plutôt eu l'impression que tu te faisais insulter sans réagir.

Desserrant à peine les dents la jeune femme lâcha :

— Encore cette brutalité… c'était inutile.

— Comment peux-tu dire ça ? Je devais laisser ce cloporte te manquer ainsi de respect, peut-être ?

Constance s'arrêta et se tourna enfin vers son amant :

— Cellendhyll, Vezzo n'est qu'un ver de terre, je me moque autant de ses paroles que d'un pet dans le vent. Je le connais, il est inoffensif. Et puis, tu es Lige de l'Empereur désormais, tu ne peux plus agresser les gens ainsi, voyons !

— Je n'ai rien d'un preux paladin, Winter, répliqua l'Ange les traits crispés, et j'agis comme je l'entends, je ne suis pas sous tes ordres. Du reste, pas question de ménager les minables de ce genre.

La Phœnix leva les yeux au ciel :

— Tu ne sembles pas comprendre, tu te rends compte que tu es l'émissaire du Patriarche ? Tu songes à l'image que tu vas donner ? Tu as une responsabilité.

Cellendhyll adressa à la jeune femme un sourire carnassier :

— Je vais donner l'image d'un Lige à prendre très au sérieux et c'est parfait comme ça. Je n'ai pas été élu par Priam pour mes bonnes manières, que je sache…

Ils reprirent leur périple, marchant en silence, aussi contrariés l'un que l'autre. L'Ange finit par reprendre :

— Mais pourquoi on se dispute ainsi, je ne comprends pas… ni ta réaction. Tu me connais pourtant, tu sais qui je suis, comment j'opère. Jusqu'ici cela ne semblait pas te poser problème… Je me souviens parfaitement lors de notre premier dîner, au *Cygne noir*… lorsque tu m'as demandé quels étaient mes vices, je t'ai répondu clairement : l'usage de la violence. Et cela n'a pas eu l'air de te déplaire, bien au contraire.

Constance se frotta les tempes avant de lâcher d'un ton heurté :

— Eh bien, il faut croire que j'ai changé car cela me dérange à présent. Je n'arrive pas à t'expliquer pourquoi, mais au moins je suis franche, non ? Tu préférerais que je te mente, peut-être ? Tu crois que c'est facile pour moi de te faire ces remarques ? Non, ça ne l'est pas, d'autant plus que j'ai l'impression d'avoir le mauvais rôle, celui d'une donneuse de leçons. C'est un fait, il n'y a pas une journée qui s'écoule sans que tu maltraites quelqu'un. Que tu utilises la manière forte pour te défendre, c'est tout à fait

légitime et cela ne me dérange pas. Mais que tu brutalises tous ceux qui n'ont pas l'heur de te plaire, ce n'est pas pareil.

Et moi je veux une compagne qui m'accepte tel que je suis, et pas une femme qui veut me changer à sa sauce, qui me remet en question sans cesse et qui veut m'expliquer comment je dois me comporter.

Voilà ce que se disait l'Ange en son for intérieur. Les mots, cependant, ne voulaient pas sortir, car, si habile fût-il avec les armes, l'Adhan était un piètre communicant.

Il garda donc le silence, se murant dans son habituelle forteresse de froideur jusqu'à leur retour au palais.

Tous deux rentrèrent à Tygarde, gagnèrent la suite de Constance sans desserrer les dents.

Ils étaient tous deux sur la défensive, incapables de communiquer, trop contrariés pour avoir envie de dîner.

Ils se déshabillèrent sans un mot, se couchèrent sans un mot, loin l'un de l'autre, chacun ruminant ses pensées.

Fut-ce Cellendhyll qui posa la main sur elle ? Ou le contraire ?

Toujours est-il qu'ils finirent plaqués l'un contre l'autre, s'embrassant furieusement. Cette fois, nul préliminaire. Cellendhyll s'enfonça dans Constance. Éclairé chichement par la lueur des lunes qui filtrait à travers les stores du bas, l'Adhan la posséda à grands coups de reins, pour une fois bien plus préoccupé à assouvir son désir qu'à donner du plaisir. Il en était de même pour Constance, d'ailleurs. Elle l'empoignait, le tirait vers lui pour se laisser mieux investir encore, elle le mordait, le griffait. Saisis tous deux d'une rage sensuelle, ils avaient mis de côté toute douceur. Leur échange acharné ressemblait presque à un combat, un défi des sens à relever, un affrontement plutôt qu'une communion.

Il jouit en elle, dans un cri sourd, tandis qu'elle jouissait à son tour, ses dents plantées dans son épaule.

Ils se laissèrent retomber sur la couche, en sueur.

Constance finit par étendre sa jambe et la poser sur la sienne. Cellendhyll posa sa grande main sur la chair ferme de son amante.

Ils s'endormirent ainsi. Toujours sans échanger la moindre parole, de crainte peut-être de détruire le fragile armistice qu'ils avaient conclu dans

cet abandon sauvage.

CHAPITRE 32

La prestation de l'Ange face à Sladomir Vezzo avait eu une autre conséquence que d'assombrir ses relations avec Constance de Winter. Pas moins de trois informateurs présents au *Cerf rouge* avaient de la sorte appris sa présence dans la capitale de Lumière.

Gherstall de Valbh s'engouffra, tout faraud, tout frétillant, dans les appartements de sa maîtresse, Mharagret Melfynn. Le rouquin s'avança jusqu'au canapé dans lequel était alanguie la baronne, cette dernière en déshabillé de soie noire bien assez transparent pour dévoiler sa silhouette fine, ses jambes interminables et sa fente renflée parfaitement épilée.

La Puissante avait les yeux cernés, son regard perdu vers le plafond, dépourvu de son habituelle énergie ; elle semblait projetée dans une autre réalité.

Juste après l'avoir saluée, Gherstall s'exclama d'une voix triomphante :

— Enfin, nous avons débusqué notre gibier, Baronne : Cellendhyll de Cortavar a été repéré dans la cité des Nuages !

Mharagret garda le silence, ne daignant même pas jeter un regard à son garde du corps et amant favori. C'était à croire qu'elle n'avait rien entendu.

— Ma Dame ? relança Gherstall.

— Avez-vous fait prévenir vos tueurs ? répondit enfin la Puissante en s'exprimant d'une tonalité lointaine.

— En fait non, j'avais pensé qu'auparavant nous pourrions fêter cette excellente nouvelle, Votre Grâce. Comme vous aimez le faire, ajouta-t-il d'un ton au sous-entendu nettement égrillard.

Gherstall n'avait pas de réelle affection pour la Melfynn mais il était fou de son corps, presque asservi à la libido que la baronne savait faire croître en lui.

— Oui, nous verrons ça plus tard, Gherstall, ce soir, je ne suis pas d'humeur. Allez plutôt faire transmettre l'information à vos sbires. Vous pouvez disposer.

Une fois Gherstall parti, totalement dépité par le refus de sa maîtresse qu'il s'était imaginé pilonner par l'arrière jusqu'à ce qu'elle demande grâce, Mharagret se redressa de son canapé.

Une céphalée effroyable lui battait l'arrière du crâne.

Depuis la mort de son fils préféré, Rosh Melfynn, qu'elle avait toujours cru parfait, sans jamais admettre que c'était un individu profondément abject, sournois, prêt même à trahir les siens, soumis qu'il était sur sa fin au Père de la Douleur, la Puissante de la maison Melfynn subissait d'intenses sautes d'humeur, passant tour à tour de l'exaltation à la mélancolie. Une mélancolie profonde comme c'était le cas en l'instant présent, avivée plus encore par cette redoutable migraine. Elle perdait alors tout appétit de luxure ou d'abandon.

Tandis que Mharagret digérait enfin véritablement la nouvelle à sa juste mesure, son regard retrouva une certaine clarté, celle-ci cependant loin d'égaler sa flamboyance coutumière.

À son grand dam, elle n'avait aucune compétence en matière de guérison, son pouvoir incapable de guérir son mal de tête. Elle devrait plutôt faire appel au médicastre du clan, mais refusait pourtant ce recours, trop orgueilleuse pour montrer la moindre faiblesse.

Refusant de céder plus longtemps à l'apathie causée par la douleur, comme elle l'avait fait tout l'après-midi, la maîtresse du clan Melfynn se redressa et, une fois verrouillée l'entrée de ses appartements, elle gagna sa chambre et se plaça devant l'un des murs occupé sur toute sa longueur par un miroir divisé en panneaux. Mharagret prononça un mot de pouvoir et le panneau du milieu s'effaça, dévoilant l'entrée d'un souterrain.

La baronne descendit la suite de marches qui s'offrait à elle. Au mépris du froid, elle pénétra dans le tombeau qu'elle avait fait construire pour son fils, prenant soin ensuite de faire assassiner les ouvriers.

Là, la baronne se coucha contre le cercueil de cristallune translucide dans lequel reposait le cadavre de Rosh – là encore, Mharagret avait fait éliminer

le praticien qui avait procédé à la mise en bière.

Éclairée au niveau du sol par des blocs de lumière bleutée, la sépulture sécrétait une aura sinistre qui ne semblait nullement émouvoir la Melfynn au cœur de glace.

— Oh, mon Rosh, j'ai du nouveau, mon chéri, annonça-t-elle d'une voix ronronnante au défunt. Nous avons enfin retrouvé la trace de cet Adhan maudit qui t'a tué ! Il se terre dans la cité des Nuages, sans doute tétanisé à l'idée de mon courroux. Oui, tu entends bien, mon chéri, la vengeance est proche ! Après cette engeance de Cellendhyll, je m'occuperai de Morion, je ne l'oublie pas, lui, car je sais bien que c'est lui qui a commandité ton meurtre.

C'était totalement faux. Morion n'avait rien à voir dans la mort de son cadet. Rosh lui-même, à force de traîtrises, de manipulations, à force de bêtises, avait provoqué sa propre chute, défiant Cellendhyll de Cortavar une fois de trop.

— Si seulement je pouvais trouver un moyen de te rendre la vie ! poursuivit la baronne, d'une inflexion à présent exaltée qui basculait vers la démence. Tu me manques tant, mon fils, je suis incomplète sans toi, ta disparition m'obsède sans que j'y puisse rien. Je crains de sombrer dans la folie, le sais-tu ? Que faire pour te faire renaître ? Quels arts sombres invoquer ? J'ai consulté tous les livres, tous les manuscrits, j'ai questionné tous les sorciers que je pouvais contacter. En vain ! Aide-moi, Rosh… aide-moi à te faire revivre !

Oui, Mharagret Melfynn était folle, irrémédiablement folle. Cela, d'ailleurs, ne la rendait que plus dangereuse encore.

CHAPITRE 33

Une journée passa sans qu'aucun élément notable ne se produise.

Terré dans les égouts, Vargh Loken affinait la prochaine étape de son plan. Danseur, Abbeyth ou Böker continuaient d'entraîner les Brise-Crânes à quelques manœuvres de leur cru et notamment au tir d'arbalète. Les Bérets d'Azur du Guet, les sicaires de l'Orage continuaient d'enquêter, en vain. La fouille du quartier des Entrepôts avait lieu mais pour le moment, elle ne donnait rien de concret, hormis mettre à jour certains trafics qui n'avaient rien à voir avec les Chiens de Guerre.

Constance et Cellendhyll marchaient sur des œufs, la Phœnix s'oubliait dans ses dossiers ; de son côté, l'Ange tentait de trouver l'apaisement dans les exercices martiaux.

C'est en plein entraînement que Cellendhyll eut son inspiration.

Fièrement campé sous un soleil de printemps, il avait tout d'abord salué les quatre points cardinaux de la pointe de son sabre en méthalion. Puis, il s'était plongé dans un assaut contre une série d'adversaires fictifs qui l'encerclaient. Son esprit s'était peu à peu éclairci, affûté, avivé, tandis que ses muscles s'échauffaient, ondulant avec une vigueur progressive, de plus en plus hypnotique. Abandonné dans les frappes d'estoc ou de taille, dans les contres fulgurants, les voltes et les esquives suivies de ripostes aussi féroces que précises, il combattait désormais Vargh le Noir et ses guerriers, et c'est alors que l'idée lui était venue, limpide, évidente.

Vargh Loken est du genre à tout prévoir, songea-t-il brusquement sans pour autant perdre le rythme de sa danse mortelle. *Il a donc dû penser à s'équiper et dans ce cas, il est du genre à ne prendre que le meilleur. Et le meilleur pour un soldat d'élite tel que lui, ça reste de l'armement militaire. J'aurais le même genre de réaction, à sa place*.

Enthousiasmé par cette voie à explorer, l'Adhan cessa son combat. Il salua une nouvelle fois les quatre points cardinaux, passa les étirements, et fila prendre une douche.

Quelques minutes plus tard, il se tenait devant Constance, cette dernière assise à son bureau, une pile de rapports devant elle. Quotidiennement, la jeune femme consultait le moindre rapport ayant trait avec ce qui se passait dans la capitale de Lumière, à la recherche d'un indice, le plus ténu possible.

— Y a-t-il un receleur pour du matériel militaire en ville ? entama l'Ange. Vargh Loken est un soldat, tu vois le rapport ? Voilà bien qui pourrait nous offrir une piste…

— J'ai mon contact armurier, je te l'ai présenté lors de notre tournée, tu te souviens ? répliqua Constance. Allons lui demander.

Ni l'un ni l'autre n'avaient osé revenir sur leur dispute de l'avant-veille. Leur relation restait fragile, et par ailleurs ils ne se connaissaient pas assez pour savoir comment aborder l'autre en cas de conflit. Par ailleurs, Cellendhyll manquait d'expérience en la matière et rien dans sa formation d'Ombre du Chaos ne l'avait préparé à relever ce genre de défi : construire son couple, gérer une dispute, affronter un point de vue féminin opposé au sien. Un peu échaudé, il restait sur ses gardes… sentimentales.

Il se demandait si à son grand dam Constance de Winter ne l'avait pas idéalisé, imaginant en lui un homme bien meilleur qu'il n'était en réalité et il ne savait pas du tout comment réagir à cet état de fait. Et là encore, il ne voyait pas comment aborder le sujet de manière pacifique avec son amante.

L'armurier qui servait d'informateur à Constance leur apprit que ni lui, ni ses collègues ne disposaient d'armes de guerre dans leurs stocks, leur vente

étant interdite dans toutes les grandes cités du Plan Primaire, la capitale de l'Empire comprise.

Quant à leur indiquer un contrebandier capable de fournir une telle marchandise en ville, il en était incapable. Cependant, après un clin d'œil à Constance, il lui conseilla d'aller faire un tour et de revenir le voir en fin de journée.

La Phœnix en profita pour aller à la tour du Guet faire un point avec Kershaw et consulter des rapports. N'ayant aucune envie de se plonger dans la paperasse, Cellendhyll partit se promener en ville.

Tandis qu'il remontait une avenue du centre-ville en quête d'une boutique de livres qu'on lui avait indiquée – l'Ange avait décidé de meubler sa suite de quelques ouvrages choisis –, un mouvement attira son attention, sur sa gauche. Cellendhyll se tourna dans cette direction, la terrasse de l'une des tavernes plantées tout le long de l'artère. Un homme lui faisait signe, tranquillement installé à une table d'extérieur.

Par l'Épée de Lachlann !

L'individu n'était autre que Morion d'Eodh.

Comme à son habitude lorsqu'il se rendait sur les Territoires-Francs – ce qui n'était pas fréquent –, Morion avait pris l'apparence de son alter ego, le prince Yggdrasill ; un homme mince et distingué au nez busqué, à la peau olivâtre, aux lèvres charnues, sa longue chevelure fauve ramenée en arrière. Le Puissant du Chaos arborait ses légendaires petites lunettes rondes aux verres fumés. Parangon d'élégance, il portait un costume en laine et mohair à fines rayures et des bottines en agneau. Devant lui, la tasse fumante d'un rhum-réglisse.

Cellendhyll regarda autour de lui, son regard de jade soudain incisif. Il ne repéra rien ni personne de suspect.

Il s'approcha. Morion d'Eodh, ici, dans la capitale de la Lumière ? Pour lui, d'évidence. Une telle entrevue ne se refusait pas.

Une fois l'Adhan arrivé devant la table, Morion dit doucement, paisiblement :

— Viens t'asseoir avec moi, je te prie. En souvenir du bon vieux temps, pourrait-on dire…

Cellendhyll vérifia une nouvelle fois aux alentours, à la recherche d'éventuels agents du Chaos.

— Nul besoin de t'inquiéter, mon cher, je suis seul. Et je ne veux qu'une chose, te parler.

L'Adhan se laissa fléchir et s'installa en face de son ancien maître.

— Ainsi donc, tu es revenu dans le giron de la Lumière, Cellendhyll de Cortavar. En tant que Lige, comme tu y étais voué au départ. Maître Destin semble bien tenace, décidément.

L'Ange se retint d'expliquer à Morion qu'il avait été forcé par l'Empereur et qu'il n'attendait qu'une chose, retrouver son indépendance, mais il rétorqua du tac au tac :

— Si vous craignez que je dévoile les secrets du Chaos, vous vous fourrez le doigt dans l'œil, Morion. Priam ne m'a posé aucune question sur le Chaos, et même s'il le faisait, je ne répondrais pas. Et si vous ne me croyez pas, c'est que vous me connaissez bien moins que vous ne le pensez.

— Oh, je te connais bien, justement, et je te crois aisément. Je ne suis pas venu pour cela, d'ailleurs.

— Pourquoi alors ?

— Pour te prévenir. Je n'ai rien à voir avec ce Vargh Loken qui sévit dans la capitale, et je ne me mêlerai pas de cette affaire, je te l'assure. Mais toi, en revanche, tu risques d'être concerné et bien plus intimement que tu ne le penses.

L'Adhan fronça les sourcils :

— Que voulez-vous dire ?

— Ah, Cellendhyll… tu n'en as pas encore conscience, en retournant te mettre au service de Priam, tu t'es engagé sur une voie qui n'aura rien de confortable, contrairement aux apparences. Tu vas devoir te montrer très prudent et je pèse mes mots.

— Puisque vous êtes en veine de confidence, pourriez-vous être clair, pour une fois ?

— Tu es loin de tout savoir sur l'Empereur et sur sa cour. Ton retour risque bien de déclencher une vague de conséquences imprévues et tu vas te rendre compte que tu t'es aventuré dans une jungle bien dangereuse.

Morion marqua une pause, le temps de boire une gorgée de son cocktail, avant de changer de sujet :

— Ton voyage dans le Nord s'est-il bien passé ?

— Comment savez-vous… ?

Le Puissant du Chaos laissa échapper un rire léger :

— Les voies de Morion sont impénétrables, mon cher, tu devrais le savoir depuis le temps !

L'Ange aurait dû se douter d'une telle réponse. Il rétorqua :

— Non, ça ne s'est pas bien passé justement. D'ailleurs, j'ai affronté là-bas une engeance dont vous aussi vous devriez vous méfier.

— Intéressant… mais encore ?

D'instinct, alors qu'il aurait fort bien pu ne rien dire, Cellendhyll dévoila tout ce qu'il savait de Rakùl-Bahìr, le sorcier smaugh, le décrivant du mieux possible, insistant clairement sur la malfaisance du personnage.

Morion prit le temps de digérer l'information avant de répondre :

— Merci de cette révélation, il y a de quoi s'inquiéter effectivement. Ce Rakùl-Bahìr représente d'évidence une menace qu'il ne faut pas prendre à la légère et il va me falloir creuser la question… J'ajouterai que ce geste de ta part, d'ailleurs, me surprend.

— Et pourquoi donc ?

— Pourquoi ? Parce que je pensais que tu détestais le Chaos et moi en tout premier.

Cellendhyll lâcha un soupir :

— Je ne vous déteste pas, Morion. Je vous trouve insupportable par moments et je n'ai pas toujours apprécié vos manières à mon égard, mais vous n'avez pas été un si mauvais maître, au fond.

Le Puissant d'Eodh s'épancha dans un rire amusé :

— Oh mais que voilà un sacré compliment de ta part !

— Si je suis parti c'est que j'étouffais à la citadelle du Chaos. J'en devenais fou et j'ai tenté à plusieurs reprises de vous le dire. Je ne pensais plus qu'à une chose, ma liberté. Alors quand votre père m'a ainsi maltraité, à tort, en plus, c'en était trop. Et j'ai réagi selon ma nature… et comme vous m'avez appris à le faire.

Morion soupira :

— Je peux comprendre, à présent. Et je regrette sincèrement de ne pas avoir été assez attentif pour le voir à temps. Nous aurions pu éviter ce gâchis. Au cas où tu ne l'aurais pas compris, je n'ai aucune envie de te perdre.

— C’est pourtant le cas, répondit doucement Cellendhyll, et pour moi, ce n’est pas un gâchis, Morion. Il était temps que je parte, voilà tout. Même si j’ai été poussé à le faire de la pire des manières.

— Mon père a manqué de tact de ton égard, je le reconnais, soupira Morion.

— Manqué de tact ? ricana l’Ange. Ellvantyell a porté la main sur moi, que dis-je, il m’a proprement corrigé, refusant de me laisser présenter ma défense. Il m’a traité comme le pire des criminels !

— Et je lui en ai fait la remarque, crois-moi. Mais dis-moi, que s’est-il passé ce jour-là ? Quelle est ta version des faits ? Je te sais un caractère exécrable mais je ne te vois pas agresser ainsi une jeune femme. D’ailleurs, à son sujet, je peux t’apprendre une chose…

L’Ange balaya l’air du tranchant de sa main :

— Peu importe, cela n’a plus d’importance à présent. Le Chaos, c’est du passé pour moi.

Il marqua une pause puis ajouta :

— Je vous respecte toujours, Morion, et je pense même que je vous apprécie… la plupart du temps. Laissez-moi tranquille et vous n’aurez franchement rien à craindre de moi, je vous le jure. En revanche, si vous tentez quelque chose à mon égard, si vous m’envoyez vos tueurs, je vous promets une guerre impitoyable et vous savez pertinemment que j’en ai les moyens, c’est vous qui m’avez formé. Je ne vous demande que la paix, Seigneur, et je ne vous offre rien d’autre.

— En ce qui me concerne, j’ai toujours une grande affection pour toi, Cellendhyll, et je ne veux aucunement ta mort, bien au contraire. En dépit de ton caractère exécrable, de ton tempérament impossible, tu m’as toujours fidèlement servi, toi, la plus remarquable de mes Ombres… Je suis d’accord avec cette offre de paix. Je vais tout faire pour raisonner mon père à ton sujet, tu le mérites. Mais attention, tu as tourné le dos au Chaos, tu t’y es fait des ennemis… Et à présent, de ton propre choix, tu n’es plus sous ma protection. En conséquence, je te conseille instamment de surveiller tes arrières. Je ne ferai rien pour te nuire, je t’en fais le serment à mon tour, sur mon honneur et sur celui d’Eodh ! Au contraire, j’entends bien garder de bons rapports avec toi, si tu y consens… mais ne te leurre pas, tu ne seras pas en totale sécurité vis-à-vis du Chaos tant que je n’aurai pas convaincu mon père, ce qui risque de prendre du temps. Je ne dis pas que le duc

enverrait des tueurs après toi, ce n'est pas son genre, mais reste tout de même sur tes gardes.

L'Adhan haussa ses larges épaules :

— Outre le fait que je suis capable de me défendre, je ne pense pas que Priam verrait d'un bon œil que le Chaos s'attaque à ma personne, vous devez vous en douter. Allez dire au duc d'Eodh que cela risquerait bien de perturber cet Équilibre sacré que vous prônez.

Morion prit une gorgée de son mélange avant d'allumer un mince cigare de tabac noir.

Après avoir relâché un cercle de fumée dense, il reprit :

— Je tâcherai de faire passer le message, je te le garantis. Et comme je viens de te le dire, il n'est pas question pour moi de rompre les ponts avec toi. Si tu veux me contacter, tu connais les procédures. Je vais laisser des consignes pour que tu gardes l'accès à mon réseau personnel. Tu peux compter sur sa fiabilité… Et puis comme j'ai plaisir à constater que nous pouvons toi et moi garder de bons rapports, je vais t'offrir un avertissement purement amical… et ce n'est pas pour te manœuvrer, en aucune façon : tu risques d'être confronté à un passé douloureux, Cellendhyll de Cortavar, et il te faudra autant de force que de caractère pour l'assumer. Tygarde ne sera pas forcément un havre de paix pour toi, quoi que tu en penses. Ne l'oublie pas, je suis le Maître des Mystères, mon cher Ange, j'en devine beaucoup plus que tu ne saurais l'imaginer sur ce qui t'attend.

— De quoi parlez-vous ?

— La liberté que tu as revendiquée a un prix, alors tu devras le découvrir par toi-même. La roue du Destin a tourné d'un cran, Ange de Lumière, et tu devras assumer ton choix de servir Priam… Quoi qu'il en soit, je suis heureux de t'avoir revu, au risque de me répéter, tu gardes toute mon estime, en dépit de tes errements, de ton caractère impossible… À bientôt, Cellendhyll, à très bientôt.

Sans rien ajouter, le Puissant du Chaos se leva de son siège et quitta la terrasse, se mêlant à la foule des promeneurs. Le temps que l'Adhan digère ce qu'il venait d'entendre et se rue à sa poursuite pour obtenir des précisions, le Puissant d'Eodh avait disparu.

L'Ange pesta entre ses dents avant de se permettre un sourire.

Sacré Morion !

CHAPITRE 34

Comme convenu, en fin de journée, Constance et Cellendhyll se retrouvèrent devant l'Hôtel de Ville et se rendirent ensemble à l'armurerie.

Cellendhyll avait eu le temps d'acquérir une douzaine d'ouvrages qu'il avait fait livrer à Tygarde et qu'il s'était promis de lire dès qu'il aurait le temps de le faire à tête reposée.

L'Adhan avait décidé de passer sous silence son entrevue avec Morion. Comme il l'avait dit, il considérait que tout ce qui se rapportait au Chaos concernait son ancienne vie et donc le passé. De plus, il avait promis à Morion d'être discret sur tout ce qui impliquait son ancien maître et il avait bien l'intention de tenir parole. Sans compter qu'à cause de leurs rapports un peu trop houleux à son goût, Cellendhyll était sur la défensive vis-à-vis de Constance et que cela ne l'incitait pas à la confidence.

L'armurier leur apprit que les rumeurs affirmaient que si quelqu'un cherchait à acquérir du matériel de guerre en ville, sans doute qu'un antiquaire nommé Shragel Torn pourrait lui convenir. Torn tenait boutique du côté sud-ouest du quartier des commerces, dont l'informateur leur transmit l'adresse.

Constance lança une bourse de licornes en argent à l'armurier afin de récompenser son zèle puis, accompagnée de l'Adhan, elle se dirigea vers le secteur indiqué.

Une fois dans l'officine *Antiques et Merveilles*, Constance se présenta sous son titre officiel et demanda à voir ce Shragel Torn. En chemin, la

Phœnix avait fait promettre à Cellendhyll de lui laisser les rênes de l'interrogatoire et, surtout, de se contenir. L'Ange y avait consenti du bout des lèvres.

L'employé maussade qui tenait la caisse les dirigea vers l'entrepôt attenant au magasin. L'antiquaire s'y trouvait, occupé devant une table à déballer une série de statuettes en jade.

Le Shragel Torn qui se dressait devant eux n'avait plus la même apparence que lors de son entrevue avec Vargh Loken. Il se tenait droit, il avait fait laver et tailler sa chevelure, sa redingote était propre, parfaitement repassée. Il avait même pris soin de se couper les ongles. Son regard désabusé, néanmoins, restait égal à lui-même.

— Ma Dame, messire, que puis-je pour vous ?

Constance lui montra son insigne de Phœnix, et se présenta, avant d'annoncer :

— Messire Torn, la rumeur court que vous faites de la contrebande de matériel militaire. Vous savez que c'est interdit, j'imagine ?

Shragel Torn fronça les sourcils avant d'afficher un aimable sourire :

— Vous me faites une blague, c'est ça ?

— J'ai l'air de plaisanter ? rétorqua Constance.

— Vargh Loken, ce nom vous dit quelque chose ? intervint Cellendhyll en adoptant son habituelle inflexion glacée.

Constance le foudroya du regard mais peu lui importait. Il n'était pas son assistant, soumis à ses ordres.

L'homme marqua-t-il un infime instant d'hésitation ? L'Adhan en eut l'impression mais sans pour autant pouvoir l'affirmer.

— Loken, dites-vous ? Non, cela ne me dit rien, désolé.

Souriant toujours, Shragel Torn se retourna vers la jeune femme :

— Comme vous dites, ce n'est qu'une rumeur. Sans doute orchestrée par l'un de mes concurrents directs qui cherche à me nuire. Vous faites erreur, donc.

— Mon contact a pourtant été affirmatif, continua la jeune femme.

— Votre contact se trompe, alors. D'ailleurs, auriez-vous des preuves à me présenter ? J'en doute. Mais je vous en prie, libre à vous de fouiller ma boutique ou mon entrepôt. Vous trouverez bien des trésors du passé, et même des armes, des armes antiques, autant le préciser, mais rien qui corresponde à du matériel militaire. Quoi qu'il en soit, sachez que je suis

tout disposé à aider les forces de l'Empire dans la mesure de mes faibles moyens.

Il en fait trop, se dit Cellendhyll, qui n'avait pas cessé de scruter l'antiquaire.

Il avait noté, d'ailleurs, que depuis sa question sur Loken, Torn évitait soigneusement de croiser son regard.

Il sait quelque chose, je le sens !

Faisant fi des recommandations de sa compagne, l'Ange se rapprocha de Shragel Torn et l'empoigna brusquement par les revers de sa redingote.

— Tu connais Vargh Loken, j'en suis sûr, cracha-t-il. Tu l'as vu. Quand ? Parle, sinon je vais devenir méchant.

— Mais enfin, messire, s'écria l'antiquaire en se débattant tant bien que mal, lâchez-moi d'abord. Vous êtes fou ?

Mais au lieu de relâcher l'homme, l'homme aux cheveux d'argent le plaqua face contre la table.

— Cellendhyll ! s'écria Constance.

Mais Torn, bien que soumis à la poigne de l'Adhan qui le dominait de tous ses muscles, ne se laissa pas désarçonner :

— Je suis un honnête citoyen, vous n'avez pas le droit de me traiter ainsi !

— Vargh Loken ! scanda encore Cellendhyll avant de cogner la tête de Shragel contre le meuble.

— Je ne connais pas ce Loken. Lâchez-moi, espèce de brute !

— Cellendhyll, par tous les Sangs, tu m'avais promis, lâche-le !

Au lieu d'obtempérer, l'homme aux cheveux d'argent tordit le bras de l'antiquaire jusqu'à plaquer sa main sur le meuble. Il saisit alors son annulaire :

— Sale menteur, je vais te briser les doigts un à un, jusqu'à ce que tu craches le morceau !

— Je vais porter plainte, vous entendrez parler de moi ! glapit Shragel.

Mais avant que le grand guerrier ne mette en œuvre sa menace, Constance dégaina la rapière qu'elle portait habituellement sur la hanche gauche :

— Cellendhyll, relâche cet homme, tout de suite. Libère-le ou par la Lumière je te plante mon épée dans le corps !

La détermination qui vibrait dans la voix de son amante figea l'Adhan.

— Tu le ferais vraiment ? lui demanda-t-il.

— Sur mon honneur et mon devoir, je le ferai si tu m'y obliges.

Aussi surpris que dégoûté, Cellendhyll relâcha Shragel Torn, qu'il repoussa d'une bourrade.

Le pointant du doigt, il asséna :

— Toi et moi on sait très bien que tu mens. Je reviendrai te voir, et cette fois tu me diras tout ce que je veux savoir.

Sans un regard pour la Phœnix, fulminant, Cellendhyll quitta les lieux.

Ils descendaient la rue vers le centre. Chacun d'eux avait son visage des mauvais jours.

— Il était à deux doigts de parler ! finit par grommeler l'Adhan entre ses dents. Et tout ce que tu trouves à faire, c'est de me menacer.

— Désolée, Cellendhyll, mais il n'était pas question pour moi de te laisser torturer cet homme !

L'Adhan secouait la tête, incrédule :

— Je n'arrive pas à croire que tu m'aies menacé !

— Et moi, je n'arrive pas à croire d'avoir eu à le faire ! Pourquoi une fois encore a-t-il fallu que tu sois violent ? C'est à croire que tu me cherches ! Je vais faire surveiller cet entrepôt par les enquêteurs du Guet dès ce soir, si cet homme nous cache quelque chose, nous le découvrirons vite. Franchement, il n'était pas besoin de le traiter aussi rudement, d'autant plus qu'il semblait disposé à coopérer.

— Coopérer ? Parce qu'il t'a proposé de fouiller son magasin ? Il t'a manœuvrée, oui !

— Et si tu te trompes, tu y as pensé ? Cela veut dire que tu violentes un innocent et alors tu commets l'irréparable.

— Mais ce n'est pas un innocent, je me tue à te le dire !

— Quelle preuve peux-tu avancer ?

— Je n'ai pas besoin de preuves, mon instinct me suffit, Constance. Tu ne me fais plus confiance ou quoi ?

— Ce n'est pas une question de confiance, Cellendhyll, mais de méthode. Par moments, j'ai l'impression de voir en toi un homme cruel et j'avoue que ça me dérange… de plus en plus.

— Eh bien moi, j'attends de ma compagne qu'elle me soutienne, pas qu'elle me remette en question à tout bout de champ, voilà ce qui me dérange, moi… Et puis tu parles de faire surveiller ce type. Combien de temps à ton avis avant qu'il ne se trahisse ? Quelques jours ? Une semaine ? Un mois ? Il est sur le qui-vive à présent, il va faire attention à ses faits et gestes. Il va peut-être même se terrer dans sa tanière jusqu'à la fin des Plans ! Tu crois peut-être que Vargh Loken va se livrer de lui-même en implorant notre pardon ? Non, Winter. Si tu veux arrêter Loken et sa bande, il faut employer la manière forte, c'est le seul moyen.

— Tu lui aurais brisé les doigts pour parvenir à ton but, tu te rends compte ? La fin justifie les moyens, c'est ça que tu veux dire ? Eh bien non, et tu m'insultes en pensant que je vais cautionner la torture pour faire parler les suspects ! Jamais je ne m'abaisserai à ce genre de méthode. Même si ça doit prendre plus de temps, nous agirons comme je l'ai toujours fait, ce qui veut dire comme une personne civilisée. Ce que je suis, moi ! Sans casser les doigts de quelqu'un pour le faire parler. Et cela ne m'a jamais empêchée de boucler une affaire, pour ta gouverne.

— Plus de temps, ça veut dire encore des victimes, car Loken va frapper à nouveau, nous le savons tous les deux. D'autres victimes, c'est ça que tu veux ? riposta l'Adhan.

— Parce que maintenant tu t'intéresses aux victimes ? Non, ça m'étonnerait fort car au fond tu te moques de ces innocents abattus. Ce que tu veux, toi, c'est traquer Vargh Loken et le mettre sur ton tableau de chasse. Vargh Loken est un défi à ton orgueil de guerrier, tu veux l'arrêter pour prouver que tu es meilleur que lui, rien d'autre !

L'Ange devait admettre que la jeune femme avait sans doute raison sur ce point précis. Vargh Loken était un soldat d'élite, comme lui, un guerrier de sa trempe et il brûlait de se confronter à lui, à présent. Et de le vaincre. Ce constat ne le calma pas pour autant, cependant.

— Et quand bien même ? dit-il à Constance. L'important c'est de le mettre hors d'état de nuire, non ? Et non pas de philosopher bêtement sur les raisons qui nous poussent à le faire.

Constance s'immobilisa d'un bloc :

— *Bêtement ?* Je rêve là ? J'essaie de te faire comprendre qu'à force de violence, tu glisses sur la pente du Mal, que tu deviens aussi mauvais que ceux que tu prétends combattre et tu trouves ça bête ? Ou bien alors, c'est

carrément moi que tu trouves bête, c'est ça ? Tu me déçois, Cellendhyll. Chaque jour qui passe, tu te montres encore plus sanguinaire que la veille. Je n'en peux plus. En quelle langue te faire comprendre que tu dépasses les bornes ?

L'Ange secoua la tête, réprimant un hurlement de frustration. Pourquoi en revenir toujours là ? Il avait envie d'éclater, de briser quelque chose ou quelqu'un.

Ce type, ce Torn, connaissait Vargh Loken, il en était certain, à présent. Mais puisque son amante réprouvait ses manières, tant pis pour elle. Qu'elle se débrouille avec lui, il s'en lavait les mains. D'ailleurs, puisque Constance et lui se révélaient incapables de tomber d'accord sur les moyens à employer, pourquoi continuer de traquer Vargh le Noir ensemble ? Cette méthode ne servait finalement qu'à pourrir leurs rapports.

Elle l'accusait à tort, de surcroît. Car contrairement à ce qu'affirmait la Phœnix, l'Ange n'avait pas l'impression d'être esclave de la violence ou d'éprouver un plaisir malsain à l'employer. Pourquoi réagissait-elle ainsi à son égard ?

Oui, il faisait usage de la violence, il ne pouvait le nier. Cellendhyll était un guerrier, un tueur, peut-être. On l'avait formé à ça, si bien formé qu'il en était devenu une arme parfaite. Mais avait-il un jour frappé une femme, un enfant, un infirme, un innocent ? À sa connaissance, jamais. En revanche, il avait affaire à des assassins, des pervers, des sadiques, des criminels de tous bords. Ceux-là ne comprenaient qu'un seul langage, la force. Et pour survivre au sein d'une telle meute, il fallait frapper vite et fort, se montrer impitoyable. Telle était la leçon que la vie lui avait enseignée.

Oui, il l'admettait lui-même, il pouvait se montrer brutal, implacable. Cela ne voulait pas dire pour autant qu'il y prenne un plaisir pervers, ni même qu'il y prenne du plaisir tout court.

Je ne changerai pas. Je suis comme je suis. Accepte-moi ou dégage ! Voilà ce qu'il avait envie de jeter à la face de Constance.

Il ne partagea rien de ses pensées. Rien de sa colère qui couvait, de son désarroi. Parce qu'il croyait toujours à leur couple, parce qu'il pensait arriver à un moment ou un autre à faire comprendre à Winter la justesse de son point de vue, qu'il pensait encore possible de trouver l'harmonie qui les avait fuis, il garda le silence.

De son côté, la Phœnix avait les traits crispés et aucun son ne sortait de ses lèvres serrées.

Ils marchèrent côte à côte, chacun muré dans sa propre logique, son propre inconfort, chacun incapable de trouver les mots d'apaisement suffisants.

À peine étaient-ils arrivés devant l'Hôtel de Ville, que Constance se tournait vers Cellendhyll pour lâcher :

— Là, tout de suite, j'ai besoin d'être tranquille. Nous nous verrons demain. Bonne nuit.

L'Adhan n'eut même pas le temps de répondre que la Phœnix s'engageait déjà dans le bâtiment, retournant à Tygarde sans un regard en arrière.

Une fois l'Ange et la Phœnix partis, tout tremblant, Shragel Torn remonta s'asseoir à son bureau et s'octroya deux verres de cognac cul sec avant de songer à respirer. Même si l'alcool lui donna le coup de fouet qu'il attendait, il ne fit cependant pas disparaître le goût amer qui lui empoissait la bouche. Celui de la peur.

Il se trouvait désormais pris entre le marteau et l'enclume. D'un côté, ce fou furieux d'Adhan au service de l'Empereur, de l'autre, Vargh Loken, le Chien de Guerre. Lequel des deux l'effrayait le plus ? Égalité parfaite, en vérité.

S'il avait fait preuve d'un certain courage lorsqu'il était soldat, Shragel l'avait appris à ses dépens, son seuil de tolérance à la douleur se révélait très bas ; il avait d'ailleurs laissé une bonne part de ce courage là-bas, sur les champs de bataille. Aujourd'hui, il se sentait incapable de résister à un interrogatoire musclé. D'ailleurs, son bluff avait marché de justesse. Si la blonde n'était pas intervenue, il n'aurait pas tardé à cracher le morceau.

Il retint un frémissement en songeant au regard glacé de cet Adhan, dont les menaces résonnaient encore à ses oreilles.

Shragel allait devoir être très prudent, désormais. Même si la Phœnix de l'Empereur ne disposait d'aucune preuve pour l'incriminer comme contrebandier, il ne doutait pas qu'il serait tout de même surveillé par les hommes du Guet. Et si Vargh Loken ou ses guerriers repéraient les Bérets d'Azur autour de sa boutique ? Qu'est-ce qui l'empêcherait de conclure que c'était une souricière et que Shragel l'avait trahi ?

Il devait partir s'il voulait rester en vie, et pour ça il lui faudrait semer ceux chargés de le surveiller. Le problème était que Shragel avait réinvesti ses derniers bénéfices dans ses prochaines commandes. Et nul doute que s'il disparaissait, les Impériaux mettraient sa boutique et son hangar sous scellés. De même son appartement situé entre les commerces et le centre. S'il fuyait, Shragel Torn perdait tout. S'il restait, il avait peut-être une chance.

Mais si l'Adhan revenait pour le faire parler avant qu'il n'ait eu le temps de récupérer son argent ? Shragel ne pourrait résister. Cela dit, que pourrait-il trahir alors ? Il ne savait pas où se cachaient Vargh Loken et ses hommes. Il ne connaissait pas leur objectif. La seule chose qu'il pourrait révéler était le signalement des Chiens de Guerre. Il pourrait mentir sur ce point, peut-être. Peut-être que s'il fournissait les informations assez vite, l'Adhan ne pousserait pas son interrogatoire. Et s'il allait directement se rendre au Guet ? Non, il perdrait sa fortune. Que faire ? Secoué par la peur, son esprit tourbillonnait d'interrogations et de supputations.

Il avait certes quelques liquidités cachées, ainsi que les maigres profits engrangés pour ses reliques. Cela ne faisait pas assez. À peine de quoi tenir six mois. Un an peut-être ? Shragel s'était habitué à un certain confort, un certain luxe. Le métier de contrebandier avait fait de lui un homme habitué à l'aisance, il se sentait incapable de repartir de zéro.

Shragel avait livré trois commandes d'armes en attente de paiement. S'il pouvait conclure les ventes, il aurait largement de quoi changer de vie. Six jours. Il n'avait besoin que de six jours, pas plus.

Il devait gagner du temps et survivre, voilà tout. Le temps de récupérer la fortune qu'il avait investie.

L'antiquaire frissonna à nouveau, saisi d'une sueur froide et rance, et se servit un nouveau verre.

Le tout était de rester en vie.

CHAPITRE 35

Toujours dressé devant l'Hôtel de Ville, Cellendhyll leva les yeux vers le ciel pour savoir si pour couronner la soirée un orage allait lui tomber sur la tête. Non, heureusement, le ciel se dégageait et la soirée promettait d'être claire et douce. Au moins, n'aurait-il pas à s'alourdir de son manteau de pluie, qu'il avait laissé au vestiaire du bâtiment officiel. L'Ange n'avait aucune envie de rentrer dans sa suite, à Tygarde, mais il ne savait que faire de son temps.

Traquer Vargh Loken à l'aveuglette ne le tentait pas du tout. Tandis qu'il tentait de réfléchir à ses options, un groupe sortit du bâtiment municipal.

Viggo, Coben, Morten, Fenger, Berlok, les commandos du Nodus actuellement en service actif de protection de l'Empereur de Lumière.

Le visage de Viggo s'éclaira en reconnaissant l'Adhan.

Depuis leur duel *amical*, le guerrier tatoué semblait considérer Cellendhyll comme un camarade. Autant il s'était acharné à le vaincre, autant il avait digéré sa défaite avec honneur. Le guerrier, dont on pouvait voir le haut du tatouage coloré à travers l'échancrure de sa tunique en cuir fin, échangea quelques mots rapides avec ses compagnons de bouclier avant de proposer à l'Ange de venir dîner sur le port avec eux.

Un groupe de seigneurs lui aurait fait une telle proposition que l'Adhan aurait aussitôt refusé. Avec les guerriers du Nodus, cependant, c'était différent. Cellendhyll savait que bien qu'il tienne farouchement à son intimité et à son indépendance, puisqu'il s'était engagé à servir Priam durant un an, il fallait bien qu'il se crée un minimum de relations et

d'appuis. En compagnie des guerriers du Nodus, il n'aurait pas à forcer sa nature. Et justement, grâce à Viggo, l'occasion se présentait d'elle-même.

En outre, Constance lui battait froid et même s'il déplorait cette situation, Cellendhyll n'était pas du genre à se comporter en chien battu. Qu'elle s'occupe donc de Vargh Loken ce soir, si ce dernier daignait commettre un nouveau forfait. Qu'elle s'occupe donc de Shragel Torn, l'antiquaire véreux. Par l'Épée Noire de Lachlann, qu'ils se débrouillent, tous, sans lui ! Qu'ils le laissent donc vivre autre chose, pour une fois, que traques, combats et disputes.

Et donc, sans qu'il ait à se forcer, l'offre amicale de Viggo lui offrait précisément l'occasion inespérée d'aller s'alléger l'esprit en bonne compagnie. L'Adhan accepta avec un enthousiasme qui le surprit lui-même.

Ils se dirigèrent tous les six vers le *Loup bleu*, nommé ainsi en référence à l'ancien régiment de son propriétaire. Comme Viggo l'avait indiqué à Cellendhyll durant le trajet, le *Loup bleu* avait une particularité : la taverne ne recevait qu'une clientèle exclusive, des militaires ou d'anciens militaires. Les seuls civils tolérés voire acceptés étaient ceux qui bénéficiaient de la recommandation d'un habitué du lieu et seulement d'un habitué. L'établissement était tenu par Rexo ; ancien adjudant des Loups Bleus, un escadron d'assaut encore en exercice sur le front de guerre contre les Ténèbres.

Rexo avait des idées bien arrêtées sur la gestion de son commerce, qu'il avait su faire prospérer avec succès. Le principe de base du *Loup bleu* était simple, offrir à ses clients ce qui lui avait manqué le plus durant son temps sur le front. À savoir un havre, où la nourriture et la boisson seraient savoureuses, l'air sain, l'atmosphère paisible. Un endroit confortable, bien décoré, où ses frères d'armes seraient heureux de venir se détendre.

Rexo faisait certes payer ce concept au prix fort mais aucun de ses habitués ne s'était jamais plaint. Au contraire, ils estimaient en avoir pour leur argent et revenaient avec enthousiasme. Rexo avait depuis longtemps remboursé l'emprunt qui lui avait permis d'acquérir cet endroit.

Mais tous ceux qui côtoyaient le *Loup bleu* de près ou de loin, le savaient, Rexo avait toujours des restes au chaud pour un ancien dans la panade, il faisait crédit, et même prêtait de l'argent à ceux qui avaient su

gagner sa confiance. À sa manière, l'ancien soldat se servait de ce qu'il gagnait grâce aux plus chanceux de ses anciens camarades de bouclier pour aider les plus démunis d'entre eux. Rien que cela lui attirait le respect de ceux qui le connaissaient.

Du reste, personne n'avait jamais tenté de le flouer, l'ancien militaire faisait partie de ce genre d'hommes qui n'avait nul besoin de menacer pour obtenir. Pour recevoir son dû, un simple regard lui suffisait.

Et pour que ce havre existe et perdure, Rexo avait édicté des règles aussi claires que strictes. Le sous-officier n'avait jamais plaisanté avec le règlement de l'armée, il ne le faisait pas non plus avec le sien. Aucune drogue. La fumée était totalement proscrite, sous quelque forme que ce soit à l'intérieur de l'établissement ; libre aux clients, toutefois, d'aller noircir leurs poumons dans le petit jardin jouxtant l'arrière-cour. De même, les disputes, les insultes ou les bagarres étaient interdites et Rexo n'hésitait pas, le cas échéant, à fracasser le crâne des contrevenants. Les armes devaient en outre être laissées dans l'un des casiers du vestibule destiné à cet effet, leur sécurité étant garantie.

Quant aux filles qui servaient, elles étaient totalement libres de céder ou non aux charmes des clients. Personne, jamais, ne leur manquerait de respect, tant que Rexo aurait un souffle de vie.

Les deux portiers au nez cassé chargés de filtrer les arrivées, d'anciens sergents ayant servi dans la police militaire, firent entrer les guerriers du Nodus sans faire de difficultés. Ils les saluèrent même tout à fait cordialement. En retour, les Nodus présentèrent l'Ange comme leur invité.

Pour satisfaire aux usages, les six guerriers déposèrent leurs armes à l'entrée, et Cellendhyll dut se délester de son sabre en méthalion, de ses lames, jusqu'à sa dague sombre. Pour une fois, néanmoins, il n'éprouva pas le malaise habituel à l'idée de se séparer ainsi de sa Belle de Mort, ni d'ailleurs de son précieux sabre.

La salle était vaste et aérée, à poutres apparentes. Les couleurs dominantes de l'endroit étaient le violet, le vert émeraude et le bronze. Les matériaux, l'acajou, le merisier et la pierre chaulée. Un alignement de box courait le long des murs. Une série de tables étaient dressées en parallèle

décalée ; les box assez larges, les tables assez espacées pour que les clients ne soient pas importunés par les conversations voisines.

Le bar proprement dit était taillé en acajou massif, décoré de cuivres rutilants. Il formait un ovale étiré et miroitant au centre de la salle, cerné de tabourets bien rembourrés. Rexo y avait disposé de grands bacs de glace concassée dans lesquels il mettait ses chopes à givrer avant de les remplir.

Un guichet dans la paroi du fond faisait le lien avec les cuisines. Les deux cuisiniers étaient les seuls à n'avoir aucun lien avec la digne institution militaire. Rexo avait essayé de prendre à son service des cuistots de l'armée à la retraite, avant de goûter leurs plats et de décider qu'il allait faire faillite.

Une porte à l'arrière donnait sur l'étage où résidait le maître des lieux. Une autre ouvrait sur la cour, d'où l'on pouvait rejoindre les cuisines, et le jardin au fond duquel était planté un potager. Les Nodus se dirigèrent vers le box qui leur était réservé, l'un des mieux placés qu'offrait l'endroit. Peu après son arrivée, l'Adhan se rendit compte que l'absence de fumée faisait une réelle différence, particulièrement appréciable pour un non fumeur tel que lui.

À peine le groupe de guerriers installé sur les banquettes qu'une jeune femme pimpante vint apporter les menus. Lina. Elle avait les yeux rieurs, la repartie vive et la joie facile, des cheveux mi-longs d'un châtain soyeux, un brillant à la narine droite. Son corps jeune, élancé, était mis en valeur par une robe en lin vert d'eau à la coupe droite, tout à la fois sobre et suggestive.

Cellendhyll se rendit compte que les quatre serveuses officiant dans la salle portaient le même modèle de tenue, sauf que chacune arborait une couleur distincte : vert d'eau, jaune jonquille, rubis et lilas. Les jeunes femmes semblaient par ailleurs aussi charmantes les unes que les autres.

Viggo, qui ne se gênait pas pour les admirer, souffla à l'oreille de l'Ange qu'elles venaient toutes de familles de soldats. Il laissa entendre que pour celui qui lui plaisait, Lina se révélait une sacrée coquine.

Les commandos du Nodus se décidèrent pour leurs douceurs habituelles, de la bière blonde ou rousse, celle-ci brassée sur place, et pour grignoter des rondelles d'oignons panées, des piments farcis et des tranches de boudin noir épicé. L'Adhan, l'espace de cette soirée de détente, décida de faire une

entorse à son inclination habituelle pour le vin rouge et suivre le régime de ses camarades ; il opta donc pour la bière blonde.

Après que l'Ange eut vérifié qu'aucun des Nodus n'avait d'élément à lui fournir pour l'aider dans sa traque de Vargh Loken, il fut décidé d'un commun accord de ne plus parler de toute cette affaire avant le lendemain.

Leurs chopes givrées leur furent servies par l'accorte Lina. Rousse ou blonde, la bière glacée coula dans leurs gorges, torrent de froid pétillant, aux effluves riches en malt et en houblon. Pour Cellendhyll, même si dans son panthéon des plaisirs qu'offrait la vie jamais la bière ne pourrait remplacer l'excellence du vin rouge, en cet instant précis, elle s'avérait proprement délicieuse.

Et même si l'Adhan n'était pas aussi tranquille et en confiance qu'auprès de Rathe et des anciens voleurs, il se sentait bien en compagnie de Viggo et des autres. Il était forgé de la même trempe que ces hommes rudes et s'il n'avait pas guerroyé en leur compagnie, ils parlaient le même langage. En ce qui les concernait, les Nodus ne s'y trompaient pas, le traitant en égal, digne de leur respect.

Tandis qu'ils buvaient, tout en picorant qui une rondelle d'oignon, qui un piment ou une tranche de boudin, un débat passionné ne tarda pas à s'instaurer pour les spécialistes qu'ils étaient sur les techniques de combat. Par exemple : en considérant deux guerriers de force et d'habileté égales, l'épée à deux mains était-elle supérieure à la grande hache ? Comment affronter un ennemi de même niveau protégé d'un bouclier ? Quelles tactiques de guérilla pour quel environnement ? Était-il possible de vaincre un mage de combat en pleine possession de ses moyens et sans le prendre par surprise ?

Chacun des membres de la tablée avait assez d'expérience pour les nourrir. Cellendhyll lui-même se montrait bien plus à son avantage que s'il avait dû participer à l'une des discussions en vogue à la cour de l'Empereur Priam, sur les ragots, la politique ou la mode. Lorsqu'il prenait la parole, ses homologues l'écoutaient avec un intérêt non feint.

Les sujets s'enchaînèrent pour les hommes de guerre, sans gêne ni temps morts. Chacun s'exprimait à sa guise, avec une familiarité complice.

Deux tournées plus tard, ils se rappelèrent tout de même qu'il était temps de dîner.

Le poisson était frais du jour. Coben opta pour un dos de saumon sur lit de noisettes caramélisées avec du riz sauvage. Fenger choisit la soupe de poisson et ses croûtons à l'ail. Pour Berlok, une aile de raie aux câpres, sauce au lard. Cellendhyll, de son côté, se décida pour le bar de ligne en croûte de sel, pêché en pleine mer, avec une salade aux noix. Fervents carnivores, Viggo et Morten se mirent d'accord pour partager une côte de bœuf géante aux trois poivres et un plein saladier de pommes de terre rissolées. Le tout arrosé de bière.

Coben. Les traits maigres encadrés d'une barbe courte, Coben dirigeait l'unité des Nodus sur le terrain en tant que lieutenant. Il n'était pourtant pas du genre à faire état de son autorité sur les autres ou bien à en abuser. L'œil vif et intelligent, il s'exprimait d'un ton posé et ses analyses correspondaient bien souvent à celle de l'Adhan.

Viggo avait un visage taillé à la serpe, des cheveux bruns, une bouche au pli sévère, un regard noir, chargé de temps à autre d'une tonalité fiévreuse, bouillonnante d'énergie. Sous sa tunique, un réseau sinueux de tatouages verts, rouges et noirs courait sur son torse et son dos, jusqu'à la naissance du cou. C'était le plus expansif de tous, il semblait mordre dans la vie comme dans sa viande. Il y avait du Gheritarish en lui, se dit Cellendhyll, même si Viggo avait une part plus sombre que le Loki.

Morten. Sans conteste le plus costaud de l'unité. La musculature noueuse, la peau mate, une épaisse mâchoire ornée de gros favoris bruns, des yeux tranquilles d'un marron d'automne. Cellendhyll l'avait vu s'entraîner, Morten était bien plus rapide que la majorité des guerriers de sa corpulence. Lui qui semblait capable de briser une pierre de ses mains nues faisait preuve d'une douceur certaine dans ses manières à table.

Fenger. C'était le seul à arborer une longue chevelure, d'un velouté caramel. Le mage de combat avait le port d'un aristocrate et son phrasé délicat. Lui se montrait plutôt du genre faussement nonchalant, se moquait de tout, habile à manier une ironie bon enfant. Contrairement à Viggo, qui dévorait sa viande comme s'il sortait d'un jeûne de trois jours, Fenger semblait réfléchir avant chaque bouchée qu'il allait prendre.

Restait Berlok, le plus vieux du groupe. Le plus petit également, doté du corps sec et musclé d'un coureur de fond. Il avait le crâne rasé, le visage rond orné d'un bouc en pointe. Son regard brillait du même genre de malice que celle qui palpitait dans les yeux de Rathe, le maître-voleur.

À eux cinq, ils constituaient un groupe qui s'équilibrait en terme d'entente et de tempérament. De confiance.

Sans doute le moins prolixe de la tablée, Cellendhyll se régalait. Servi dans une grande assiette en cristalune, le bar était succulent, accompagné de sa sauce au beurre blanc. Sa chair pâle, fine et serrée, délicate, s'avérait parfaitement mise en valeur par la cuisson en croûte de sel, rehaussée de thym et de romarin.

Au fil de la soirée, l'Ange finissait par se sentir vraiment en phase avec cette redoutable compagnie. Elle lui rappelait forcément celle des Spectres. Celle, bien sûr, de son meilleur ami, ce bougre de Boule de Poils. Une fois encore, Cellendhyll songea à Gheritarish, dont l'absence se faisait aussi lancinante qu'une rage de dents. L'Ange devrait toujours et plus que jamais trouver un moyen de contacter son comparse et lui demander de venir le rejoindre dans la capitale de Lumière. Il regretta au passage de ne pas avoir pensé à prendre de ses nouvelles auprès de Morion.

Il estima alors que Vargh Loken se serait sans doute lui aussi senti tout à fait à sa place dans cette salle, en leur compagnie, même si jamais il n'aurait l'inconscience d'y venir.

Non. Tu penseras à ta mission plus tard. Relâche la pression, Cellendhyll. Ne songe ni à Vargh Loken, ni à Constance. Aère-toi l'esprit, prends du recul, ton jugement n'en sera que meilleur.

Berlok et Fenger allèrent fumer pipe et cigare dans le jardin. Lorsqu'ils revinrent s'installer, Rexo les rejoignit afin de les saluer. Il offrit sa propre tournée, comme à chaque fois que les Nodus venaient dans son établissement. L'Adhan fut présenté sous la recommandation franche des Nodus qui le décrivirent comme un soldat de premier ordre. Lorsque Viggo raconta à Rexo de quelle manière l'Adhan lui avait fait mordre la poussière, cela valut à Cellendhyll un regard pénétrant de l'adjudant, mais également chargé d'estime. Cellendhyll se soumit à l'examen sans broncher. Il n'avait rien à prouver.

Habillé d'un costume bleu nuit, Rexo avait le crâne rasé, un visage large et tanné, le bas d'une oreille déchiquetée, un anneau d'or à l'autre et le nez cassé. Ses yeux étaient d'un bleu intense et pénétrant, sa barbe rase d'un auburn grisonnant et son menton carré. Sa carrure, quant à elle, toujours orgueilleuse, inspirait le respect. Il semblait détendu, affichait d'aimables manières, mais pour un œil avisé comme celui de l'Ange, il était manifeste

qu'une part de Rexo restait vigilante, analysant sans faillir chaque détail de la soirée.

Une fois le tenancier parti saluer d'autres habitués, ils partagèrent une tarte au citron meringuée, commandèrent un pot de café des Hauts-Plateaux que certains des Nodus rehaussèrent d'un peu de rhum.

Vint le moment de régler l'addition, et Cellendhyll paya son écot en laissant un pourboire non négligeable, comme il aimait à le faire lorsqu'il avait apprécié un repas et le service qui allait de pair.

La soirée s'était écoulée sans qu'il s'ennuie un seul instant. Toutefois, lorsque les Nodus lui proposèrent d'aller boire un verre dans l'une des autres bonnes tavernes où ils avaient leurs habitudes, il déclina leur offre. La récréation d'un soir était pour lui terminée. Il avait suffisamment bu à son goût, même s'il était loin d'être soûl. Il savait que s'il suivait le mouvement, il dépasserait la dose. Il était temps de rentrer.

Occupé à dire au revoir à ses camarades d'un soir, l'Adhan ne remarqua pas qu'un homme aux cheveux gras, jusqu'alors posté en face de l'établissement, détalait subrepticement vers le centre-ville. Les guerriers du Nodus partirent en direction de l'allée de la Soif, ainsi qu'était baptisée l'une des rues les plus réputées auprès des noctambules de la capitale. Un autre de ses escadrons étant rentré d'exercice, Rugar avait accordé au groupe de Coben une permission de deux jours que les commandos avaient bien l'intention de mettre à profit pour profiter des plaisirs de la vie.

CHAPITRE 36

Cellendhyll ne rentra pas tout de suite. Avant de reprendre le chemin du retour, il préféra s'asseoir sur un banc, au bord de la jetée et s'emplir les poumons d'air iodé tout en contemplant les navires à quai. Il avait toujours ressenti une certaine attirance pour la mer, à laquelle d'ailleurs il n'avait jamais eu le temps ou l'occasion de céder.

Une quinzaine de minutes plus tard, il remonta le chemin qu'il avait pris à l'aller, pour regagner l'Hôtel de Ville et se téléporter à Tygarde. Vu l'heure tardive, il était seul à marcher dans la rue.

Il venait de passer une très bonne soirée, entre hommes de guerre, Viggo et ses camarades faisaient décidément des comparses agréables. Et dire qu'avec le guerrier tatoué, tout avait débuté à coups de poings, qu'ils s'étaient livrés tous deux à un duel acharné, chacun décidé à terrasser l'autre !

Constance ne lui avait pas manqué une seconde. Était-ce normal ? Pourquoi leurs relations étaient-elles en train de se gripper, pourquoi la jeune femme le remettait-elle en cause ainsi ?

Il aborda une petite place, occupée sur toute une longueur par un solide échafaudage qui montait sur deux étages, destiné à la réfection du bâtiment contre lequel il avait été dressé.

Était-ce parce qu'il avait bu ? Qu'il était trop détendu ? Distrait par ses pensées ? Quoi qu'il en fût, Cellendhyll avait délaissé sa prudence habituelle. Il passa le long de l'échafaudage. Trop près.

L'homme se tenait sous l'assemblage de bois, sa masse noyée dans une épaisse flaque d'obscurité. Au passage de l'Ange à sa portée, Mörgh, le

métis sangh, étendit son bras énorme hors de sa cachette. Il agrippa Cellendhyll par le haut de son pourpoint, au niveau de l'épaule, et le tira à lui. Il le frappa au ventre, pliant l'Adhan en deux. Si l'Ange avait été moins musclé, il aurait sans doute eu la rate perforée. Il eut toutefois l'impression d'avoir été flagellé avec un tisonnier incandescent tellement sa chair le brûlait. Avant qu'il ne puisse récupérer, son agresseur le cogna violemment contre la base de l'échafaudage.

Sonné, Cellendhyll sentit confusément qu'on le fouillait consciencieusement pour s'emparer de ses lames, même de la dague sombre dans sa botte, avant de les jeter hors de portée.

Mörgh avait bien choisi le lieu de son embuscade. Dès que le métis avait été prévenu par Gherstall de Valbh de la présence de Cellendhyll de Cortavar dans la cité des Nuages, il avait gagné la capitale par le premier téléporteur à sa portée. Il avait aussitôt pris contact avec ses informateurs sur place – un assassin professionnel digne de ce nom disposait dans chaque grande ville du Plan Primaire d'un réseau d'informateurs capables de l'aider à débusquer ses proies. L'un d'eux avait fini par repérer l'Adhan devant l'Hôtel de Ville avec Constance, et s'était empressé de faire prévenir Mörgh.

Ainsi, sans qu'il s'en doute, Cellendhyll avait été suivi jusqu'à la taverne depuis le bâtiment officiel. Apprenant de son informateur qu'il s'était séparé des Nodus et connaissant le trajet suivi par l'Adhan pour se rendre sur le port, le colosse avait estimé qu'il reprendrait le chemin inverse pour rentrer à Tygarde – tout le monde savait que l'Hôtel de Ville abritait un téléporteur direct pour le Plan-Maître de la Lumière. Mörgh avait donc tenté sa chance pour l'intercepter au retour. Son pari se révélait payant, et le métis allait bientôt gagner une petite fortune.

Pourtant au moment de porter son coup de grâce, Mörgh décida de suspendre l'exécution et de s'offrir une petite distraction de son cru. En l'occurrence de battre sa proie à mort. Les os humains se révélaient si fragiles sous ses poings et Mörgh aimait à entendre leurs craquements lorsqu'il les brisait.

Pour sa part, le colosse était désarmé ; enfin en théorie. Impressionnés par son faciès brutal et son invraisemblable carrure, les gardes du guet ne l'avaient laissé entrer en ville qu'après lui avoir confisqué sa hache à double tranchant, son brise-cervelle et son poignard de chasse. Cette mesure n'avait en rien dérangé le métis qui faisait avant tout confiance à sa formidable puissance. Au lieu de trancher la tête de sa victime, une fois qu'il en aurait terminé avec elle, il se contenterait de l'arracher – une formalité –, avant d'aller toucher sa prime.

Anticipant son plaisir, Mörg leva bien haut son poing aussi dur et dense qu'une masse, se préparant à briser l'une des omoplates de l'Adhan.

La décision du métis avait laissé à l'Ange le temps de récupérer. Et lorsque Mörgh le redressa après l'avoir fouillé, en l'agrippant par l'arrière de son pourpoint, Cellendhyll réagit d'instinct. Il balança tout le poids de son corps de biais et partit aussitôt dans une roulade sur la droite, s'arrachant ainsi à la poigne de son agresseur. Il pivota en se redressant pour se retrouver face à Mörgh. Ce dernier arrivait déjà sur lui.

Cellendhyll n'avait jamais vu un homme aussi impressionnant. Son agresseur avait la carrure d'un Sangh. Et pour un salopard de sa corpulence, il était rapide. Pas aussi rapide que l'Adhan, certes, mais sans aucun doute bien plus puissant, bien plus résistant.

— Pourquoi ? demanda l'Adhan, qui n'avait jamais vu cet individu auparavant.

Un homme aussi monstrueux que lui, comment aurait-il pu l'oublier ?

— Pourquoi ? répondit le métis en marquant un temps d'arrêt. Trois cents licornes d'or, ça te suffit comme raison ?

— Qui te paie ?

— Je ne suis pas venu pour causer. Je suis Mörgh. Et je vais te tuer.

— Tu ne sais pas combien de fois on m'a ainsi menacé, ricana l'Ange.

Un sourire mauvais étirant ses grosses lèvres, Mörgh avança sur Cellendhyll.

Ce dernier partit sur le côté. Prenant appui sur la jambe droite, il flanqua la gauche dans l'estomac du métis. L'Ange eut l'impression de cogner dans une plaque de chêne. Sans pour autant désemparer, il empoigna l'un des piliers de l'échafaudage et s'en servit d'appui pour balancer ses pieds joints

dans la figure du colosse. Surpris par la vitesse d'exécution de l'Adhan, Mörg trébucha en arrière.

Le répit obtenu fut de courte durée, trop bref pour avoir le temps d'invoquer le Zen ou bien de plonger au fond de lui-même et trouver l'état de grâce du Hyoshi'Nin. Cantonné à la défensive d'entrée de jeu, Cellendhyll ne pouvait y recourir. Mörgh s'ébroua et revint à la charge, ses bras énormes tendus devant lui pour crocheter sa proie. Cellendhyll recula derrière un autre pilier.

Mörgh en fit le tour, bondit vers l'avant et frappa. L'Adhan esquiva au dernier instant en se baissant et le poing du métis atteignit un pilier qu'il fendit sous l'impact. Il ne montra aucune douleur, aucune gêne.

Cellendhyll cogna en retour, de ses doigts raidis dans le plexus solaire du monstre. Là encore, échec cuisant, Mörgh ne poussa qu'un grognement agacé et balança un crochet du droit que Cellendhyll esquiva d'un sursaut en arrière.

L'Ange avait le champ libre, brusquement. Il pouvait tourner les talons et rompre le combat, aller chercher de l'aide. Il parviendrait sans trop de peine à distancer le métis à la course, celui-ci bien plus lourd que lui.

Toutefois, pas une seconde Cellendhyll ne songea à fuir. L'idée ne lui serait même pas venue à l'esprit. Oui, il aurait pu refuser ce combat si mal engagé. Mais il n'en était pas question.

L'homme aux cheveux d'argent avait appris à ne compter que sur lui-même, de par les trahisons qu'il avait subies par le passé, de par sa formation d'Ombre du Chaos, de par sa vie constamment sur le fil du rasoir. Sa survie en dépendait.

La rage montait en lui, une rage glacée. Il voulait *vaincre*.

Vaincre cet ennemi redoutable qu'était Mörgh.

Vaincre la mort, une fois encore.

Vaincre Maître Destin, quels que soient ses plans à son égard.

Pas question de plier, de céder, de rompre.

Plus de questions. Plus de doutes. Le tueur qu'il était devenu à tort ou à raison était en accord parfait avec lui-même.

Un but. Une voie. Limpides. Uniques.

Vaincre !

Cependant, l'Ange n'allait pas combattre pied à pied contre le colosse, une telle tactique eût été suicidaire. Il préféra donc frapper et reculer hors de portée, se servant des piliers pour gêner son agresseur. Mörgh n'arrivait pas à l'atteindre, ses propres frappes ne faisaient que gifler l'air.

Le métis finit par comprendre le manège de l'Adhan. Il changea de trajectoire, obligeant Cellendhyll à l'éloigner de l'édifice, le repoussant vers le milieu de la place.

S'engagea alors une série de frappes et de contre-attaques. La vitesse d'exécution de l'Adhan et son sens de l'esquive s'opposant à la force extraordinaire de son adversaire. Chaque fois que l'Ange esquivait un coup, il ressentait à travers les membres de Mörgh s'exprimer la force brute d'un Sangh, une force qui le broierait inéluctablement s'il se faisait toucher. Ses propres assauts, en revanche, ne semblaient qu'à peine gêner le colosse. Inutile de les gaspiller, se dit-il, concentré pour viser les points faibles du corps ; ces derniers bien trop peu nombreux étant donné la masse de muscles de son opposant qui le protégeait telle une véritable armure.

Cellendhyll feinta à gauche, profitant du déséquilibre causé à Mörgh pour le contourner sur la droite. Il cogna dans les reins du colosse. À trois reprises. De toutes ses forces.

La densité musculaire du colosse fit une nouvelle fois échec à ses efforts. Mörgh ne fit que gronder, plus furieux encore de cette résistance, il répliqua aussitôt d'un revers du bras qui faillit fracasser la tempe de l'Adhan. Ce dernier esquiva *in extremis*, puis frappa le métis d'un fouetté du pied dans le creux du genou.

Tout autre que Mörgh aurait eu l'articulation déboîtée, ou, pour le moins serait tombé. Le métis se contenta de grimacer. Sa jambe refusa de plier. Il pivota et lança sa pogne en avant. Agrippa l'Ange par le poignet. Le tira à lui. Aussitôt, il emprisonna l'autre poignet.

Mörgh leva les bras tout en les écartant. Ainsi immobilisé, ainsi soulevé, l'Ange se retrouva littéralement écartelé au-dessus du sol.

— Alors, tu fais quoi maintenant ? grasseya le métis.

En guise de réponse, Cellendhyll contracta ses abdominaux, serra les jambes et flanqua ses genoux joints dans la mâchoire de Mörgh. Les dents du colosse claquèrent tandis que sa tête se retrouvait rejetée en arrière. Enfin une frappe efficace !

La tension exercée par le métis se relâcha et l'Adhan toucha le sol. Il imprima aussitôt une saccade à ses avant-bras et parvint à se libérer. Pivotant sur le pied droit, il remonta sa jambe gauche en diagonale haute et frappa en plein élan.

Plus vif qu'il ne semblait, Mörgh parvint à intercepter son pied. Cellendhyll partit aussitôt dans une torsion du buste, décollant du sol, tournant sur lui-même, et, de son pied libre, fouetta le menton du métis. Sous l'impact, ce dernier laissa échapper sa proie, mais le coup n'avait pas assez porté pour le blesser efficacement.

Au terme de sa volte horizontale, Cellendhyll se laissa retomber à plat ventre. Au contact du sol, il se ramassa sur ses jambes jointes et partit dans une autre roulade, histoire de gagner un peu de distance. Il se redressa juste à temps pour se tourner vers Mörgh.

Le colosse le saisit entre ses bras énormes, le décolla une nouvelle fois du sol et serra. L'effort ravina ses traits grossiers, qui se teintèrent cependant d'un début de triomphe.

Cellendhyll se retrouvait les bras coincés sous ceux de son adversaire, incapable de défaire son étreinte. Il battit des pieds, tenta de fouetter l'entrejambe de son adversaire, mais il manquait d'angle. Alors il s'arqua en arrière, le plus possible, et repartit vers l'avant pour frapper Mörgh d'un coup de tête. Il voulait briser son nez, il ne toucha que son front, et là encore, il eut l'impression d'avoir rencontré la solidité du chêne.

Mörgh ne fit qu'en rire avant de serrer d'un cran supplémentaire.

Avant que Cellendhyll ne puisse réitérer son coup de boule, trois de ses côtes, au moins, cédèrent dans un claquement sec. Le visage de l'Ange se convulsa sous la souffrance. Il hurla de douleur.

Il ne pouvait plus tenir. Si Mörgh continuait de serrer, ses côtes n'allaient pas tarder à se briser d'avantage et il succomberait sans doute d'une hémorragie interne.

Si quelqu'un entendit le combat en cette toute fin de soirée – qui occasionnait peu de bruit car il se produisait à mains nues et non dans le fracas des lames – personne ne se manifesta et personne n'alla requérir l'intervention du guet. Cependant, l'Ange n'attendait aucun salut extérieur. Il était seul comme toujours, pour défendre sa vie.

Acculé, en désespoir de cause, Cellendhyll mordit sauvagement le nez bulbeux du métis, secouant la tête de chaque côté. À force de frénésie

furieuse, la chair et le cartilage du colosse finirent par céder. L'Adhan arracha le bout du nez de son adversaire et lui recracha en pleine face. Mörgh gronda sa souffrance et sa rage mais ne desserra pas sa prise.

Le goût cuivré du sang dans sa bouche, celui de son adversaire, attisa la propre rage de Cellendhyll. Galvanisé, il sentit monter au fond de lui la *vague*. Cette vague d'énergie de l'Adepte qu'il n'avait pas encore apprivoisée mais que désormais il savait reconnaître.

Il frappa le métis d'un grand coup de tête dans sa blessure béante. Il frappa à coups redoublés, acharnés, repoussant la douleur qu'il infligeait à ses côtes. En dépit de ses blessures, de son corps malmené, la vague montait toujours. Mörgh, couvert de son sang, bredouillait des paroles haineuses, ses petits yeux luisant de souffrance.

Le Cri de l'Adepte fusa hors de Cellendhyll, jaillissant de ses lèvres en un cône de pouvoir dévastateur qui atteignit le métis de plein fouet.

Projeté en arrière, comme s'il subissait le souffle d'une tempête, sonné, Mörgh relâcha enfin son étreinte. À peine libéré, tout en se tenant les côtes, Cellendhyll lui flanqua un violent coup de botte dans les testicules. Le colosse tomba à genoux, sa face affreuse et empourprée étirée d'un cri muet.

Aussi vite que possible, l'Ange dégrafa son ceinturon. Tout en passant derrière son adversaire, il s'empressa de confectionner une boucle qu'il passa autour du cou de Mörgh. Serrant les dents pour résister aux coups de boutoir que lui envoyait son flanc blessé, Cellendhyll rassembla ses forces déclinantes et tira sur son garrot improvisé. Le lien de cuir mordit dans les chairs du métis, écrasant sa trachée.

Le visage violacé par le manque d'oxygène, Mörgh puisa dans ses réserves et, dans un effort incroyable, surhumain, il se remit debout. Il oscilla sur place quelques instants, l'Ange toujours accroché à son garrot dans le dos du métis.

Son visage mutilé inondé de sang, Mörgh refusait d'abdiquer. Il se rapprocha à pas pesants de l'échafaudage et se retourna le temps d'écraser Cellendhyll contre sa structure. L'impact sur ses côtes brisées provoqua une éruption de souffrance chez l'Adhan, dont la vision se troubla. Incapable de maintenir sa prise, il lâcha son ceinturon et s'effondra.

À gestes gourds, le colosse entreprit d'ôter le lien de cuir de son cou. Il pouvait enfin respirer.

Les dents serrées, Cellendhyll se redressa sur les coudes. Il devait se relever et vite !

Posant ses mains sur le sol pour trouver un appui, il toucha un objet dur.

Sa dague sombre.

Mörgh avait recouvré une certaine énergie, il se rapprochait déjà de lui.

Cellendhyll s'empara fiévreusement de sa lame. Une ombre le recouvrit. Mörgh se pencha pour l'agripper à nouveau, de chaque côté du cou, cette fois.

D'un sursaut de volonté, l'Ange étouffa momentanément le supplice qui s'épanouissait dans tout son corps. Et lorsque Mörgh le tira vers l'avant, l'Adhan se laissa aller vers son adversaire, sans plus chercher à résister.

La Belle de Mort s'enfonça dans la panse du colosse. Cellendhyll perça le foie de Mörgh et retourna sa lame dans la plaie avec toute l'intensité qu'il pouvait encore mobiliser. Mörgh beugla mais ne relâcha pas sa prise. Ses pognes serraient le cou de l'Ange.

À son tour menacé d'étouffer, l'Ange retira sa lame de la blessure et la renfonça sauvagement, lardant son adversaire de frappes aussi hargneuses que désespérées. Des points noirs dansaient devant ses yeux, il étouffait. Il s'acharna pourtant.

Frappant, frappant, frappant.

Vaincre !

Au bout d'un temps qui lui sembla infini, Mörgh finit par pousser un curieux soupir. Les yeux du métis sangh se mirent à cligner tandis que la vie quittait son corps, il relâcha subitement sa prise et s'affaissa sur le côté, jusqu'à glisser sur le dos, telle une baleine échouée en train d'agoniser.

Cellendhyll n'en pouvait plus. Il avait à peine la force de tenir sa dague. Saisi d'un vertige, il s'appuya contre un pilier, le sang battait à ses tempes.

Il vivait ! Il avait vaincu la mort, une fois encore. L'état pitoyable dans lequel il se trouvait, toutefois, tempérait l'exaltation de victoire qu'il aurait dû ressentir.

Tout son corps l'élançait, ses muscles, ses plaies le brûlaient. Hormis ses côtes cassées, il n'avait heureusement aucune blessure handicapante, mais il lui semblait tout de même avoir été piétiné encore et encore par un troupeau d'aurochs. À bout de forces, il fut pris de vertige. Il voyait trouble. Il se courba en avant et vomit son dîner.

Une fois son estomac vide, il se redressa, fit quelques pas, se raccrocha à un autre pilier. Le sol tanguait sous ses pieds, son corps hurlait.

L'Adhan resta ainsi plusieurs minutes, oscillant au bord de l'inconscience.

Un bruit de pas sur la place. L'exclamation commune du couple qui découvrait le sinistre spectacle.

— Cellendhyll ? Tu vas bien ? Mais qui a osé ?

Avec sa vision trouble, l'Ange ne voyait pas assez loin pour distinguer son interlocuteur mais il reconnut la voix de Viggo.

Son vertige commença à s'estomper et sa vision retrouva sa netteté. Ses nausées refluèrent d'un cran.

Le guerrier du Nodus se tenait devant lui, une grande brune aux prunelles délurées à son bras.

— Attends, dit-il, je vais chercher des secours.

— Non, ordonna l'Adhan dans un faible regain d'énergie. Viens m'aider, plutôt. J'ai des côtes cassées, je crois. Il faut que tu me ramènes chez moi mais sans prévenir quiconque… ne discute pas, je sais ce que je fais, Viggo.

Cellendhyll ignorait tout du commanditaire de l'assassin, celui-ci pouvait très bien venir de la cour de Lumière elle-même, et par prudence il ne tenait pas à s'afficher à Tygarde ainsi affaibli, à la merci du premier venu.

Viggo congédia sa compagne d'un soir d'un baiser et de quelques paroles rassurantes. Il examina le cadavre de Mörgh puis revint sur l'Adhan :

— Tu es fou, mon ami et tu es dans un état lamentable.

— Et je suis également très têtu, grinça l'Adhan d'une voix trop faible à son goût, alors pas la peine de perdre ton temps à me faire changer d'avis. Par contre, si tu pouvais faire quelque chose pour mes côtes, j'apprécierais vivement.

Tout en secouant doucement la tête d'un air réprobateur, Viggo aida Cellendhyll à ôter son pourpoint. Ensuite, il usa de son poignard pour découper la tunique de l'Ange en larges bandes qu'il enroula autour de son torse. Enfin, il l'aida à se rhabiller de manière à cacher le bandage ; au passage, l'Adhan put récupérer son ceinturon.

— C'est qui, ce bestiau, là ? demanda le guerrier du Nodus en désignant le cadavre de Mörgh.

— Un tueur professionnel. Il m'a pris par surprise. J'ignore qui l'a engagé contre moi mais j'espère bien le découvrir. C'est pour ça que je veux garder cette affaire secrète, tu piges ?

— Comme tu veux. Sacré morceau, en tout cas, il est encore plus costaud que Morten. Enfin, ça fera un fils de chienne en moins sur terre.

Viggo marqua une pause, lança un nouveau coup d'œil à la masse imposante du métis et ajouta :

— Il t'a pris par surprise, hein ? Rappelle-moi de ne plus jamais te provoquer en duel, l'Adhan !

Cellendhyll était toujours maculé du sang de Mörgh. Viggo le redressa et l'aida à marcher jusqu'à une fontaine proche afin que l'Adhan se rince la bouche et se débarbouille. Pendant ce temps, le Nodus nettoya tant bien que mal les vêtements du blessé.

Il était temps de repartir. Viggo laissa l'Adhan s'appuyer contre lui et tous deux prirent le chemin de l'Hôtel de Ville. Ils ne croisèrent que peu de gens. Et quand bien même ! Tant Viggo que Cellendhyll représentaient le pouvoir de la Lumière. Ils n'avaient rien à se reprocher. Du reste, quel promeneur nocturne aurait envie de poser des questions à ces deux guerriers au faciès redoutable ?

L'Ange souffrait le martyre. Chacun de ses pas lui envoyait un coup de poignard dans les côtes, ses muscles le brûlaient, une nouvelle vague de nausées pointait. Il ne tenait plus que par sa volonté.

Ce serait bien le moment de tomber nez à nez avec Vargh Loken et sa meute !

Histoire de donner le change devant les gardes de l'Hôtel de Ville, les deux hommes se mirent à fredonner des chansons à boire, comme s'ils venaient de s'offrir une soirée un peu trop arrosée.

Ils franchirent le portail d'énergie crépitante qui les téléporta à Tygarde et Cellendhyll prit sur lui d'avancer sans aide afin de ne pas attirer l'attention. Gagner ses appartements lui sembla prendre un temps incommensurable qui ne faisait qu'aggraver son calvaire mais là encore l'Ange ne montra rien du supplice qu'il endurait.

Une fois à l'intérieur, il se permit de pousser un gémissement sourd. Une attaque de vertiges le menaçait. Viggo le rattrapa avant qu'il ne s'effondre et Cellendhyll se mordit les lèvres pour ne pas hurler devant la protestation incandescente de ses côtes.

Cythéria apparut sur ses entrefaites – en dépit des instructions que l'Ange lui avait données, elle s'évertuait à attendre que son maître rentre, prête à exaucer ses désirs, avant d'aller se coucher. En constatant son état, son visage se creusa d'inquiétude.

— Seigneur Cellendhyll ? Par la Lumière, que vous est-il arrivé ? s'exclama-t-elle dans la foulée.

— Une mauvaise rencontre. Ça ira, Cythéria, ce n'est pas si grave que ça en à l'air, ajouta-t-il pour la rassurer.

Un pieux mensonge qui ne sembla pas vraiment la convaincre.

— Viggo, voici Cythéria, mon intendante, enchaîna l'Adhan. Cythéria, je te présente Viggo, guerrier du Nodus.

Les deux jeunes gens se saluèrent d'un signe de tête tout en se dévisageant avec curiosité.

— Conduisez-moi sur la terrasse, reprit Cellendhyll.

Aussitôt, Cythéria et Viggo le fixèrent comme s'il était soudain frappé de folie. Peu lui importait. Il n'était pas question de leur avouer quoi que ce soit au sujet de son cœur second et de ses facultés régénératrices.

— Je sais ce que je fais, répéta-t-il pour les faire céder.

Une fois assis sur un canapé d'extérieur, placé sous l'influence directe des lunes jumelles, il se tourna vers le guerrier du Nodus.

— Merci de ton aide, Viggo. Je compte sur toi pour ne rien dire, surtout.

— Tu es vraiment bizarre, l'Adhan, mais si tel est ton désir, tu peux compter sur moi.

Et Viggo prit congé, après avoir lancé un large sourire à Cythéria.

— Je vais aller chercher un guérisseur, proposa la jeune femme à peine le guerrier tatoué parti.

— Hors de question, je ne veux pas que quiconque dans le palais apprenne que j'ai été blessé. Aide-moi à me dévêtir, plutôt.

Une fois nu, l'Ange ordonna à la jeune femme de le laisser seul. Elle s'exécuta, sans cacher qu'elle ne le faisait qu'à contrecœur. Puis, Cellendhyll s'allongea précautionneusement sur le canapé, sous les rayons

de Felleyran la Bleue et de sa sœur, Ystaris la Blanche ; son corps martyrisé n'était plus qu'un puits sans fond de douleurs.

Avivé par le pouvoir lunaire, son cœur de Loki se mit à battre comme un tambour, œuvrant à sa reconstruction. Une vingtaine de minutes plus tard, Cellendhyll poussa un soupir de soulagement, ses souffrances venaient de baisser d'un ton, une vague de chaleur bienfaisante commençait à inonder ses membres. Il pouvait désormais respirer à peu près normalement.

L'Ange ferma les yeux et s'efforça de ne plus penser à rien. Harassé, il se laissa plonger dans un sommeil profond.

Il se réveilla au moment où le ciel palissait. Parvint à se redresser sans hurler. Les douleurs qui le harcelaient la veille s'étaient en partie apaisées. Ses côtes, quant à elles, avaient commencé à se ressouder, même s'il était loin d'être capable de se défendre.

Cellendhyll se remit sur pied et rentra dans ses appartements. Ses muscles engourdis protestaient vigoureusement, il refusa de les écouter.

Cythéria était installée dans l'un des canapés du salon, endormie. L'Ange comprit qu'elle était restée là et qu'elle l'avait veillé sans se faire voir, jusqu'à ce que la fatigue la terrasse.

Il n'en ressentit que plus d'affection encore à son égard et décida de la laisser dormir.

Gravir l'escalier qui menait à sa chambre fut une épreuve. Il la passa en serrant les mâchoires, aussi faible et peu assuré qu'un vieillard. Il était incapable de combattre et donc inutile. Comment traquer Vargh Loken dans ces conditions ?

Il parvint jusqu'à son lit et s'y coucha. Le sommeil le reprit aussitôt.

Il s'éveilla à nouveau, sans trop savoir quelle heure il était. Il se sentait mieux mais encore très faible, bien trop pour avoir envie de se lever pour affronter le quotidien. Non seulement ses côtes étaient encore bien sensibles mais en outre, ses muscles étaient complètement contracturés du traitement que lui avait infligé Mörgh, geignant leur peine au moindre de ses mouvements. Il pouvait à peine tourner la tête, encore moins lever les bras.

Son intendante se tenait assise à côté de son lit et manifestement, elle l'avait de nouveau veillé. Elle lui apprit que Viggo était venu prendre des nouvelles. L'Ange était trop mal en point pour se rendre compte que les prunelles de la jeune femme s'étaient allumées en évoquant le guerrier du Nodus.

Cellendhyll se laissa convaincre par la courtisane de prendre un bain brûlant. Puis, dans la foulée, de s'abandonner au massage. Ses muscles malmenés par le combat de la veille n'avaient pas protesté, bien au contraire. Du reste, pour l'Ange, la situation était claire vis-à-vis de la jeune femme. Il avait couché avec elle, une fois, peu après son arrivée à Tygarde, ce fut un moment véritablement enchanteur mais c'était à présent terminé, tout simplement car il était fidèle.

Il se tenait donc allongé sur une table du salon, nu, une serviette en éponge posée sur les fesses.

Évitant soigneusement ses côtes, Cythéria avait laissé parler son talent. Elle se servait pour l'occasion d'un mélange d'huiles essentielles d'arnica, d'amande douce, de menthe poivrée, de lavande fine et de romarin, qu'elle avait savamment confectionné. Les mains ointes de cet onguent miraculeux, elle massait consciencieusement son seigneur, les yeux mi-clos, totalement concentrée dans sa tâche. L'art du massage faisait partie de son vaste répertoire destiné à apporter le plaisir. Vigoureux, ses doigts fins pétrissaient sans hésiter les contractures, trouvant d'eux-mêmes les nœuds de tension qu'il fallait dissoudre.

Cellendhyll baignait dans une douce béatitude. Il sentait son corps se détendre peu à peu, retrouver de sa souplesse. Sa récupération en serait d'autant rapide.

Il ronronnait presque. Cythéria avait des doigts divins, il ne pouvait que l'attester.

Aucun des deux n'entendit Constance entrer dans le salon.

— Mais tu es nu ? s'exclama la Phœnix en les découvrant.

Il était manifeste à sa posture qu'elle n'était pas ravie du spectacle qu'elle avait sous les yeux.

— J'avoue que oui… un massage habillé, ce n'est pas vraiment efficace, tu le sais ? rétorqua Cellendhyll.

— Et elle alors, tu as vu sa tenue ?

Elle faisait référence à la robe courte, légèrement transparente qu'avait l'habitude de porter la courtisane.

— Laisse-nous, Cythéria, ordonna l'Ange d'une voix douce.

La jeune femme s'exécuta sans un regard pour la Phœnix.

Cellendhyll rajusta la serviette qui lui ceignait les reins et se tourna vers son amante.

— C'est quoi le problème ?

— Je n'aime pas qu'une autre femme que moi pose les mains sur toi, c'est tout.

— Elle me massait, rien d'autre. Ce n'est pas la première fois que je me fais masser, ni la dernière, je pense.

— Dis-moi, tu as couché avec Cythéria ?

— Oui, répondit-il sans hésiter.

— Ah !

— Quoi « ah » ? Cela ne s'est produit qu'une fois, je venais d'arriver à Tygarde, et donc ça s'est fait avant que nous ne partions dans les Terres du Nord. Dois-je te rappeler qu'à l'époque, tu m'as toi-même dit que tu n'y voyais aucun inconvénient ?

La Phœnix se mordilla les lèvres.

— D'accord, je suis ridicule…

Cellendhyll ne put s'empêcher de sourire, un sourire amusé plutôt que moqueur :

— Oui, tu es ridicule, Constance. D'autant plus ridicule que si j'ai eu besoin de me faire masser, c'est qu'on vient d'essayer de me tuer.

— Quoi ? sursauta la Phœnix.

— Hier soir, dans la cité des Nuages. Une espèce de métis sangh du nom de Mörgh. J'ai cru qu'il allait me casser en deux. Je suis allé manger un morceau avec Viggo et son escouade et c'est au retour qu'il m'a attaqué.

— Tu vas bien ? Je veux dire… il est…

— Oui, je l'ai eu.

— Oh, Cellendhyll… je suis désolée. Comment aurais-je pu me douter… Mais pourquoi ?

— Alors là, aucune idée. Quelqu'un l'a engagé, Mörgh l'a lui-même laissé entendre. C'est le seul élément que je possède.

— Encore la violence… soupira la jeune femme. La violence appelle la violence, Cellendhyll. Même lorsque tu ne la provoques pas, elle vient à toi.

— Ah non, tu ne vas pas encore recommencer avec ça, ce n'est vraiment pas le moment ! Je n'ai vraiment pas la force, ni l'envie, de me disputer avec toi.

L'Adhan se redressa tout à fait et grimaça dans sa tentative, le flanc traversé d'un trait de chaleur qui tenait de l'avertissement.

Constance le regarda, tout en se mordillant la lèvre inférieure.

— Quoi ? demanda Cellendhyll.

— Rien… je voulais te parler, en fait… mais non, ça attendra que tu te sentes mieux.

— Vas-y, dis-moi, ce sont mes côtes qui sont touchées, pas mes oreilles, sourit encore l'Ange, non sans une certaine malice.

— Ça peut attendre, je t'assure. Il vaut mieux penser à te reposer pour le moment. Tu es vivant, c'est l'essentiel. Viens, je vais t'aider à te mettre au lit. Et pendant que nous y sommes, je pourrais peut-être en profiter pour te faire oublier tes douleurs.

En prenant soin de préserver son flanc blessé, Cellendhyll se mit à gravir l'escalier qui menait à sa chambre :

— J'adore l'idée, sur le principe, mais désolé, ce soir, je ne suis pas vraiment en état.

— Ah, mais voilà, vous aussi, les hommes, vous savez nous faire le coup de la migraine !

Étendu dans son lit, Cellendhyll regardait sans vraiment le voir le plafond de sa chambre.

Constance dormait, à côté de lui, son souffle léger inondant la nuit.

Il avait mangé en compagnie de la jeune femme, un repas léger composé d'un potage et de riz sauvage. Constance avait parlé de tout et de rien, refusant d'aborder l'enquête. Elle était tendue, préoccupée, toutefois, il l'avait clairement ressenti. Et il semblait à l'Adhan qu'elle se retenait d'aborder le sujet de leur couple. Il s'était pour sa part bien gardé de provoquer une discussion. Comme il l'avait dit, il ne se sentait pas l'énergie de se disputer. Pas encore, pas ce soir. Il avait donc entretenu la

conversation du mieux possible, retenant de poser les questions qui, malgré lui, brûlaient ses lèvres.

Le repas ne fut pas long. La fatigue tomba sur Cellendhyll, qui ne put s'empêcher de bâiller à répétition. Ils montèrent se coucher. Sagement. Et s'endormirent.

L'Adhan avait fini par s'éveiller. Plutôt que de continuer à fixer le plafond, il repoussa les draps de soie violets, se leva doucement, prenant soin de ne pas déranger sa compagne.

Nu, il se rendit sur la terrasse, balayée par un doux vent d'été chargé de fragrances florales. Il s'étendit de tout son long sur un large tapis de sol qui lui servait à ses étirements, sur le dos, les bras croisés sous sa tête. Les deux lunes baignaient à nouveau son corps et son cœur second battait la mesure pour relancer le processus de guérison propre aux Lokis.

L'Ange aurait pu faire l'amour avec Constance, certes. Il savait qu'elle en avait eu envie lorsqu'ils s'étaient mis au lit. Cependant, Cellendhyll était contrarié. Même si Winter s'était excusée, sa réaction de jalousie, anecdotique certes, avait tout de même rouvert la plaie qui fragilisait leur relation. Ce n'était pas grand-chose, pas de quoi briser leur couple, loin de là, mais cela ajoutait aux reproches précédents de la jeune femme. Ce n'était pas la première fois qu'il s'accrochait avec Constance et cela ne lui plaisait pas du tout. Il avait autre chose à faire que de se disputer avec elle. Surtout si tôt dans leur relation. Il voulait instaurer avec la femme qu'il attendait, qu'il recherchait, son élue, des rapports d'emblée évidents, harmonieux. Comme Estrée, à leurs débuts. Avec Estrée, c'était presque une symbiose. Une évidence totale. Il s'était senti aimé pour ce qu'il était, et juste pour ce qu'il était. *Estrée*. De penser à elle l'agaça.

Non, je refuse de penser à l'héritière d'Eodh. Elle n'a plus rien à faire dans ma vie. Jamais !

De toute manière, il avait mieux à penser. Qui donc avait mis sa tête à prix ? Et pour trois cents licornes d'or en plus ? Certainement pas le premier venu.

Cellendhyll était à peu près certain que ce n'était pas Morion qui avait lancé Mörgh sur lui. Engager un vulgaire assassin était un procédé bien trop impersonnel pour son ancien maître, si vraiment ce dernier cherchait à l'éliminer. De plus, Cellendhyll croyait à sa parole de ne pas chercher à lui nuire. À tort ou à raison, telle était sa conviction.

Le duc Ellvanthyell ? Impossible de dire avec l'Archimage, l'Ange ne le connaissait pas assez. Cependant, une telle méthode semblait bien trop grossière pour le distingué seigneur d'Eodh, qui disposait d'ailleurs de pouvoirs bien supérieurs à la simple force physique, comme il l'avait douloureusement prouvé à l'Adhan.

Gamaël ? Le guerrier félon était toujours en liberté, hélas, et Cellendhyll souhaitait toujours le débusquer. Non. Gamaël agirait de lui-même et dans un tel cas, à l'instar de Morion, il choisirait une confrontation en face à face.

Qui d'autre ? Dans l'immédiat, l'Ange ne voyait pas qui voudrait le voir mort. Il avait éliminé tous ses ennemis, à sa connaissance, épuré toutes ses *dettes*, à sa façon.

Demain. Il creuserait tout cela demain.

Cellendhyll ferma les yeux, invoqua la transe légère du Zen dans laquelle il se coula. Pulsant toujours aussi fort, son double pouls se ralentit au bout de quelques secondes. Ses deux cœurs, l'humain et le Loki, battaient désormais tel un lent, très lent roulement de tambour, parfaitement accordés.

Felleyran et Ystaris le cajolaient de leurs rayons, caressant son corps puissant pour mieux le faire renaître.

Celui que les Pictes avaient surnommé le Guerrier des Lunes flottait sur un océan de non-pensée.

Emmitouflée dans un drap, les yeux embués de sommeil, Constance l'avait rejoint en pleine nuit, alors qu'il était profondément endormi. Elle s'était allongée à ses côtés, en prenant soin de ne pas le réveiller.

Cellendhyll s'éveilla à moitié, au contact de la bouche de la Phœnix sur son sexe. Constance flatta son membre jusqu'à son érection totale avant de se laisser aller au-dessus de lui, veillant à ne pas toucher ses côtes fragiles.

Elle le chevaucha ainsi, sans un mot, très lentement. La bouche entrouverte, ses cheveux blonds chatoyant sous la clarté des lunes, son corps ondulant doucement à la recherche de son propre plaisir.

Cellendhyll n'arrivait pas à s'éveiller tout à fait. Il était encore plongé dans cette chaleur ouatée du sommeil qui avait éteint en lui toute énergie. Il se sentait bien ainsi. Alors il se laissa aller au traitement exquis que lui

offrait son amante, ne sachant pas s'il rêvait cette union ou si elle était bien réelle.

Ils jouirent dans le même souffle complice. Cellendhyll retrouva l'oubli du sommeil sans voir les larmes qui coulaient sur le visage de Constance.

CHAPITRE 37

Lorsque Cellendhyll s'éveilla, le soleil baignait son visage. Constance était partie se changer dans ses appartements avant d'entamer une nouvelle journée de travail en consultant tous les rapports effectués par le Guet. Les mesures de sécurité prises par les forces de l'Empire, si elles n'avaient pas encore permis de retrouver Vargh Loken, avaient au moins rendu possible toute une série d'arrestations en flagrant délit et la jeune femme jugeait indispensable de lire tous les procès-verbaux afin de voir si elle ne pouvait pas relever un indice, n'importe lequel, qui lui permettrait de mettre la main sur les Chiens de Guerre. Elle voulait également tenter de dénicher des informations sur Mörgh.

L'Ange se leva, passa un pantalon. Il constata que cette deuxième nuit de magie curative l'avait requinqué. Il pouvait désormais bouger sans endurer le martyre. Néanmoins, ses côtes le rappelaient encore à l'ordre à chaque mouvement brusque. C'était loin d'être suffisant pour affronter un danger, quel qu'il fût.

L'Adhan descendit au salon en se demandant comment il allait gérer son état pour le moins imparfait, d'autant plus pour reprendre la traque de Vargh le Noir. Alors résonna le fracas d'un poing sur sa porte d'entrée. Il entendit ensuite les pas de Cythéria qui allait s'enquérir de la nature du visiteur.

Quelques secondes plus tard, Priam se tenait devant lui. Le souverain affichait un air soucieux.

— Bonjour, Cellendhyll… alors comme ça, tu as été blessé et tu n'es pas venu me voir ? entama-t-il. Je t'aurais soigné de bon cœur, tu devrais le savoir !

Cellendhyll avait effectivement refusé à faire appel aux talents guérisseurs de Priam. Comme avec Morion, il ne voulait devoir aucune faveur au Patriarche. Et sans doute le mauvais tour que l'Empereur lui avait joué avec Constance à leur retour des Terres du Nord y était pour quelque chose.

— Qui a attenté à ta vie ?

— Comment savez-vous que l'on m'a attaqué ?

— Voyons, Cellendhyll, je suis l'Empereur de Lumière et tu es mon Lige, encore heureux que je sois au courant de telles choses !

Cythéria ou Viggo ? Cythéria, se dit l'Ange. *C'est Cythéria qui l'a prévenu*.

— C'est un professionnel qui m'a assailli dans les rues de la capitale, mais j'ai réussi à lui régler son compte, répondit-il au souverain. En revanche, je ne sais pas qui a commandité l'attaque, mais je compte bien le découvrir à un moment ou un autre.

— Désormais, tu auras des gardes pour te protéger quand tu sortiras en ville.

— Certainement pas ! se hérissa aussitôt l'Ange. Il est hors de question que je m'encombre de chaperons, ils ne feraient que me gêner.

— Il me semble au contraire que tu en avais bien besoin, lorsque tu as été attaqué, riposta Priam.

— J'ai été négligent, je n'étais pas sur mes gardes… cela n'arrivera plus.

— Cellendhyll, sois prudent. Je détesterais qu'il t'arrive quelque chose.

L'Empereur était sincère. Véritablement sincère. Et c'était plus que la simple sollicitude d'un maître envers l'un de ses sujets.

Priam prit alors l'Adhan par surprise, lui décochant un crochet soudain – qui n'était qu'une feinte. Instinctivement, Cellendhyll esquiva du buste. Et grimaça devant le trait de feu qui s'allumait dans son flanc.

— Voyons l'Adhan, tu te crois malin à refuser mes services ? gronda gentiment le Patriarche. Tu n'es manifestement pas en état de te défendre, mon garçon. Que feras-tu si tu te retrouves face à un autre assassin ? Ou bien face à Loken et ses hommes ? Tu ferais mieux de me laisser faire, voilà qui serait faire preuve d'intelligence. Ce n'est pas parce que je te soignerai que tu me devras quelque chose, si ça peut te rassurer. Il n'est pas question que je crée une telle relation avec toi, je pensais avoir été très clair sur ce sujet.

Cellendhyll donna son accord, un peu penaud. Priam n'avait que trop raison.

— Où as-tu mal ? demanda le Patriarche.

— Là, répondit l'Ange en posant la main sur ses côtes.

Le souverain demanda à Cellendhyll de soulever sa tunique pour dévoiler sa peau nue et posa sa main puissante à l'endroit indiqué. Il concentra son pouvoir. Bientôt, une lueur azurée baigna sa paume d'un feu très doux. Les senteurs du printemps, vives et fraîches, envahirent la pièce. La lueur gagna en intensité tandis que le fluide curatif sécrété par l'Empereur s'insinuait dans le corps de son patient. Cellendhyll se sentit parcouru de picotements délicats, nullement désagréables, suivis par une chaleur délassante. Priam maintint le contact trois bonnes minutes puis se redressa. La lueur de pouvoir qu'il venait d'invoquer s'éteignit.

— Vas-y, dit alors le souverain, fais un mouvement pour voir ?

L'Ange s'exécuta prudemment, lançant une attaque prudente de deux frappes successives des coudes. Aucune douleur. Il réitéra un autre assaut, avec plus de vigueur, puis un mouvement vraiment violent.

Un grand sourire illumina ses traits. Il était de nouveau apte au combat !

— Merci, Seigneur.

— Tu n'as pas à me remercier, comme je te l'ai dit, tu ne me dois rien. Et j'espère qu'à l'avenir, tu viendras me voir, si tu en as besoin. À présent, je te laisse, rappelle-toi d'être prudent, je tiens à mon Lige !

Priam parti, Cellendhyll convoqua Cythéria. Dès qu'elle fut devant lui, il demanda d'un ton sec :

— Comment se fait-il que l'Empereur ait appris que j'étais blessé ?

La jeune femme baissa les yeux, fuyant son regard. Rien que cette réaction constituait un aveu.

— Regarde-moi, Cythéria, et explique-toi. Tu m'espionnes pour le compte de Priam, c'est ça ?

L'intendante secoua doucement la tête :

— J'avoue que c'est moi, seigneur Cellendhyll, mais je ne suis pas une espionne, croyez-le bien. Je n'ai fait que suivre les instructions, données par le Patriarche lui-même, de vive voix. Je devais le prévenir au moindre signe de danger vous concernant… L'Empereur n'est pas un homme que l'on peut

défier, encore moins lorsqu'on sert au palais, comme moi. Que devais-je faire ? Vous étiez tellement mal en rentrant, si gravement atteint. Vous avez refusé les soins d'un guérisseur, au mépris de tout bon sens. Vous êtes un guerrier, sire, je le sais parfaitement, le Lige de Priam, même. Un guerrier blessé n'est-il pas en danger ? J'ai estimé que oui et j'ai donc prévenu l'Empereur. Mais je ne vous ai pas trahi, quoi que vous en pensiez !

— Quelles autres instructions as-tu reçues à mon sujet ?

— De vous rendre la vie la plus agréable possible au palais, de satisfaire vos moindres désirs, si telle est votre volonté, et vous savez jusqu'où ça peut aller. De tenir vos appartements irréprochables et de veiller à votre confort. Rien d'autre, je vous le jure.

Cellendhyll n'était pas vraiment en colère. Il tenait à mettre les choses au point, non à punir Cythéria, qui, finalement, lui avait rendu service. Blessé comme il l'était, il aurait sans doute dû attendre encore deux jours, pour le moins, avant que son cœur second le guérisse tout à fait. Deux jours qu'elle lui avait finalement fait économiser dans sa traque de Vargh le Noir. Peut-être d'ailleurs, aurait-il dû aller voir directement Priam.

Mais comme il tardait à répondre, la jeune femme ajouta :

— Je… je suis bien ici, seigneur. À votre service. Vous êtes bon avec moi, vous me traitez avec respect, toujours, et c'est loin d'être habituel pour quelqu'un de mon rang…

La jeune femme s'interrompit, le temps de le regarder bien dans les yeux et reprit d'une voix qui fleurait la détermination avec, peut-être, une pointe de défi :

— Mais si vous étiez de nouveau en danger, j'irais de nouveau chercher du secours, sans hésiter. Non pas parce que ce sont les ordres, enfin pas seulement… mais avant tout parce que je tiens à vous… Voyez en moi non pas une espionne mais une sorte d'ange gardien, bien modeste, je l'admets, mais prêt à vous soutenir du mieux possible. Tel est mon devoir. Tel est mon plaisir.

Parce qu'il crut en sa sincérité, l'Ange prit sa décision :

— D'accord, Cythéria. Je veux bien te croire. Et je n'ai nulle envie de changer d'intendante, je l'avoue, car tu fais très bien ton travail, c'est une évidence. Je vais te donner ta chance, mais si j'apprends que tu cherches à me tromper, à me manipuler, à épier mes faits et gestes pour mieux les

rapporter à qui que ce soit, je te chasse dans la seconde. Il sera inutile d'espérer mon pardon, c'est clair ?

— Tout à fait, seigneur. Vous n'aurez pas à vous plaindre de moi, sur mon honneur.

— Je te demande une chose, une chose importante : si quelqu'un, Priam ou un autre, fait pression sur toi pour apprendre quoi que ce soit à mon sujet, tu me préviens aussitôt.

Cythéria opina gravement.

CHAPITRE 38

L'idée était venue soudain à Cellendhyll. Aucun des informateurs contactés – par Constance ou par les enquêteurs du Guet – n'avait pu donner le moindre renseignement sur Vargh Loken.

Toutefois, la Phœnix et les autres avaient laissé de côté une influence prépondérante, dans la cité des Nuages. Celle du royaume de l'ombre. La pègre.

L'Adhan savait que l'autorité qui régissait les bas-fonds était gérée plus ou moins équitablement par les Veillants, en quelque sorte les barons du crime. Ces derniers disposaient de maints limiers en ville, souvent insoupçonnables et collectionnaient une manne d'informations à ne jamais sous-estimer. Cela valait largement la peine d'interroger l'un d'eux. Si Vargh Loken tenait à la clandestinité, il avait peut-être laissé des traces que seuls d'autres criminels pourraient remarquer. Les exploits du colonel devaient forcément avoir éveillé l'intérêt des maîtres de la pègre et ceux-ci estimeraient sans doute nécessaire de pouvoir le tenir à l'œil.

Pour une farouche représentante de la loi et de l'ordre comme Constance, il était sans doute inconcevable de faire appel à la pègre. Pour une Ombre du Chaos, en revanche, c'était un procédé tout à fait naturel et l'Ange s'en voulut de ne pas y avoir songé plus tôt. Sans doute sa relation de couple conflictuelle et sa situation nouvelle au sein de l'Empire avaient parasité son jugement.

Et qui d'autre de mieux placé pour faire le lien avec un Veillant que Rathe le Corbeau, le plus grand voleur de la capitale de Lumière ? Ce vieux brigand disposait forcément encore de contacts à exploiter.

Oui, il devait voir Rathe. Du reste, le vieil homme lui manquait, il s'en rendait compte brusquement, et lui, au moins, contrairement à Gheritarish, il savait où le trouver.

Motivé par cette décision, Cellendhyll se leva tôt. Une fois vêtu, il ingurgita un rapide petit déjeuner, se munit de ses armes habituelles et, après un détour chez Constance, il se rendit en ville. Il gagna ensuite les écuries réservées aux forces impériales. Invoquant son rang de Lige, il se fit prêter un robuste alezan à haute encolure, recommandé par le palefrenier pour son galop et son endurance.

Il voyagerait seul. Constance avait préféré rester en ville au cas où se produirait une nouvelle attaque, du moins telle était la raison qu'elle invoqua auprès de son amant. Cellendhyll s'était tout de même demandé à quel point l'argument n'était pas également un prétexte pour garder ses distances avec lui, ne serait-ce qu'un temps. Quoi qu'il en fût, l'Ange n'éprouvait pas les mêmes scrupules. Lige ou pas Lige, il ne se sentait pas directement impliqué par les méfaits perpétrés contre l'Alliance. Concerné, oui, mais comme Constance l'avait signifié, uniquement par le défi que représentait Vargh Loken.

Pour se rendre au domaine des anciens voleurs, la Phœnix lui avait indiqué un raccourci qui écourterait son trajet de plusieurs heures en coupant à travers la forêt du nord-ouest. Pour le rejoindre, Cellendhyll sortit de la ville en empruntant une poterne réservée aux officiels. Aussitôt à l'extérieur de la capitale, il obliqua sur le grand chemin forestier dont lui avait parlé la Phœnix. Il était relativement pressé, soucieux d'arriver avant la nuit pour repartir dès le lendemain matin.

Le ciel était uniformément gris mais sans pluie. L'Ange décida de laisser son manteau huilé enroulé à l'arrière de sa selle et ainsi de voyager tête nue.

Tandis qu'il disparaissait au détour de la piste qui s'enfonçait dans les bois, trois cavaliers sortirent du couvert d'un taillis et se mirent à le suivre.

Les trois guerriers du clan Nachera étaient à l'image de leur lignée. Plutôt grands et secs, le cheveu hirsute et la barbe broussailleuse, vêtus de costumes en peau, armés de lames vilaines mais efficaces. L'un d'eux portait une arbalète en travers des épaules.

Le ciel avait noirci. Une bruine presque agréable tombait à présent en un voile vaporeux sur la forêt. Les Nachera suivaient toujours les traces de l'Adhan, veillant bien à rester hors de vue de leur gibier. Ils s'estimaient chanceux. De tous les membres du clan postés autour de la capitale, c'étaient eux qui avaient débusqué l'objet de leur contrat. Le vieux Silas serait content et oublierait peut-être cette histoire de gamine qu'ils avaient violée la semaine précédente. Silas se moquait bien qu'on brutalise les femmes d'une manière générale, sauf quand cela concernait celles du clan. Or, cette petite chienne qui les avait ainsi allumés était une cousine au troisième degré – ce qu'ils ignoraient alors.

Qu'allait décider Silas pour les punir ? Ils n'en savaient rien. C'était bien son genre au vieux, de laisser mijoter ceux qu'il voulait châtier. Il fonctionnait à l'ancienne et ne plaisantait ni avec les règles qu'il édictait, ni avec la famille. Les trois guerriers avaient donc tout intérêt à ramener au chef de clan la tête de cet Adhan qu'ils pourchassaient et qu'ils avaient aisément reconnu à l'argent brillant de sa chevelure.

La piste s'avérait bien facile à suivre pour des traqueurs-nés comme les Nachera, bien plus à l'aise au contact de la nature que cantonnés entre les murailles d'une grande ville comme la cité des Nuages.

Celui qu'ils avaient pisté semblait inconscient du danger qui mordait ses talons. Silas Nachera avait signifié que si l'un des groupes de guetteurs du clan repérait l'Adhan, il devait se contenter de le suivre et donner l'alerte, dès que possible. Les trois guerriers n'avaient nul besoin de se concerter pour passer outre. Ils étaient confiants. À trois contre un, dans la forêt, leur proie n'avait aucune chance. Autant l'abattre le plus vite possible et gagner tout le mérite de leur entreprise.

Ils débouchèrent à un croisement de quatre pistes cerné de grands frênes, de trembles et de chênes rouges. Plus aucune trace de l'Adhan. Sa piste, soudain, semblait évaporée.

Les trois Nachera se regardèrent. Firent volter leurs chevaux dans toutes les directions. L'arbalétrier empoigna son arme, qu'il chargea aussitôt.

Toujours sur son alezan, Cellendhyll apparut près d'un bosquet d'arbres.

— C'est moi que vous cherchez ?

Les Nachera ne répondirent rien. Ils échangèrent un nouveau regard et se mirent à sourire. Le genre de sourire à faire pleurer un enfant.

— Vous n'avez pas choisi le bon pigeon à détrousser, cracha alors l'Ange. Tirez-vous pendant que vous le pouvez encore.

Les guerriers se mirent en arc de cercle devant lui. L'un d'eux ricana :

— On est trois.

Cellendhyll secoua doucement la tête, arborant le rictus cruel qui dévoilait ses dents.

— Trois, mon gars, c'est pas assez. Loin de là…

Et tandis qu'il parlait, l'Ange décomposait mentalement les mouvements qu'il allait devoir accomplir. Il savait fort bien ce que ces trois guerriers avaient en tête. Ils ne partiraient pas.

Les Nachera se regardèrent à nouveau. Mais l'Adhan passa à l'action, devançant leur propre assaut.

Il porta la main derrière sa nuque et la rabattit sèchement vers l'avant. Sa dague de jet effectua une rotation complète avant de se ficher dans la gorge de l'arbalétrier, l'expulsant de sa selle sous l'impact. Au moment où la lame quittait sa paume, Cellendhyll dégaina son sabre en méthalion. Son bras armé tendu à l'horizontale, sa lame bleutée parallèle au sol, il talonna sa monture et la lança droit devant lui. L'alezan réagit dans la seconde.

Avec un temps de retard, les deux survivants chargèrent à leur tour, hurlant de rage, le premier brandissant une hache à une lame, le second une masse cloutée.

Cellendhyll fonça sur le guerrier à la hache. Il l'abordait sur son côté gauche, ainsi avantagé par le fait que lui-même était gaucher. Son adversaire, contrairement à lui, serait gêné pour frapper. L'Ange allait trop vite pour que l'autre puisse faire tourner sa propre monture. Lorsque l'Adhan arriva au contact, le Nachera dut effectuer une frappe en torsion, qui manquait tout autant de puissance que de précision.

Cellendhyll esquiva sans peine en ordonnant un écart à son alezan et sa riposte fut immédiate.

D'un mouvement gracieux et fluide, si fluide, il balaya l'air dans une arabesque d'acier. Sa grande lame effectua une boucle sifflante avant de terminer son vol dans le cou du Nachera dont elle trancha proprement la tête.

Cellendhyll fit tourner sa monture sur elle-même et repartit au galop. Le dernier des Nachera arrivait à portée. Cellendhyll se baissa sur sa selle, laissant passer la masse au-dessus de lui. Dans le même temps, il riposta d'un revers de taille, hachant net dans la chair de son ennemi au niveau des côtes. Puis, alors que le Nachera se tassait vers l'avant, épinglé par la douleur brûlante qui mordait son flanc, Cellendhyll se redressa et lui fendit la nuque d'une frappe descendante.

Après avoir récompensé sa monture de quelques caresses, l'Adhan mit pied à terre le temps de récupérer sa dague de jet.

Qui étaient ceux-là ? Certes pas des citadins. Des brigands, sans doute. Et bien mal inspirés.

L'homme aux cheveux d'argent contempla les trois cadavres sans se douter une seconde qu'il venait de faire sa première rencontre avec le clan Nachera.

Il se félicita, par contre, d'avoir l'appui de Priam. Si ce dernier ne l'avait pas parfaitement guéri, ce combat eût été bien problématique.

Une fois qu'il eut ôté les harnachements des trois chevaux privés de maître, Cellendhyll leur rendit leur liberté. Il avait assez perdu de temps comme ça et il n'en gaspillerait pas plus pour enterrer les dépouilles de ces bandits. Il remonta en selle et reprit sa route en coupant à travers les bois afin de ne pas laisser de traces.

CHAPITRE 39

Ayant passé son manteau de pluie, l'Adhan essuya deux orages successifs, progressant sous l'abri relatif des arbres. Il s'arrêtait de temps à autre, ou se retournait sur sa selle afin de vérifier qu'il n'était l'objet d'aucune autre filature. Ses traces étaient brouillées par la pluie et il ne repéra rien de nature à l'alerter.

Après une pause pour faire souffler son cheval, il finit par quitter la forêt, abordant une zone de plaines et de collines où régnait la vigne. Il retrouva la route et chevaucha encore une bonne heure puis enfin, il bifurqua sur une allée encadrée de platanes.

Il arriva au domaine tandis que le soleil s'apprêtait à se coucher derrière les collines. Les nuages chargés de pluie semblaient s'écarter sur le passage de l'astre, comme repoussés par le halo rouge orangé qui s'épanouissait désormais au-dessus des vignes en palier.

L'Ange était heureux d'arriver. Il lança son cheval jusqu'en haut de la pente qui menait à la maison. Il termina au pas, le temps que l'alezan récupère un peu. C'était un cheval courageux et agréable, il le félicita de quelques vigoureuses tapes sur l'encolure.

Cellendhyll entra dans la cour, faisant crisser le gravier blanc qui couvrait le sol. Son alezan hennit, comme pour annoncer leur arrivée. Rathe ouvrit la porte de la grande et solide bâtisse et sortit sur le perron.

Un sourire radieux éclaira ses traits maigres à la vue de l'Adhan et son regard gris baignait d'une joie franche.

— Hé fiston, heureux de te voir ! Je suis certain que tu as plein de choses à me raconter.

— Salut, vieux brigand ! Tu es en pleine forme à ce que je constate…

L'Ange marqua une légère pause avant de poursuivre avec une tonalité plus grave :

— … Rathe, ce n'est pas que pour le plaisir que je viens te voir.

— Tu as le temps de dîner quand même, non ?

— Bien sûr. J'ai prévu de repartir demain matin, si tu veux bien me loger pour la nuit.

— Ah ! Mais par les couilles du Grand Cornu, fiston, faut te le dire en quelle langue ? s'exclama Rathe. Tu es ici chez toi, je me tue à te le répéter. Tu as ta propre chambre et si jamais tu décidais de t'installer avec nous, j'en serais le premier ravi, partenaire ! C'est grâce à toi, cette nouvelle vie, non ?

— Oui, bon, tu vas encore me gêner, sourit Cellendhyll.

— Le sujet est clos, décida l'ancien voleur. Et donc pour ton affaire, on verra ça plus tard, commence déjà par te mettre à l'aise. On va passer un bon moment, ce soir, pour ne pas changer, mais je te promets de rester assez clair pour t'écouter, d'accord ?

— C'est parfait comme ça. Je m'occupe de mon cheval et je vous rejoins.

— Tu connais la maison, sourit Rathe. Prends le temps qu'il te faut, on n'est pas pressés, nous autres campagnards !

Tandis que l'Ange menait son cheval dans la grange, tout guilleret, le vieux voleur rentra dans son logis.

— Va falloir ajouter un couvert, les gars, beugla-t-il en repassant le seuil de la maison, on a de la visite !

Une fois son cheval dessellé, séché et brossé, ses sabots soigneusement curés, l'Ange mit de l'eau dans son abreuvoir. Il en profita pour se débarbouiller avant de rejoindre Rathe et les autres.

Sans vraiment s'en rendre compte, il poussa un soupir de soulagement, tant physique que mental. En ce lieu protégé, il se sentait déchargé de la tension qui régnait dans la capitale et dans ses relations conflictuelles avec Constance de Winter.

Cellendhyll entra dans la maison, accrocha son manteau à une patère à gauche de l'entrée. La bâtisse bruissait d'activité. Du salon, on entendait Barrowmer se chamailler avec Milo Fléau-des-Dragons. De la cuisine, s'échappaient des bruits de casserole ou de poêle, et le fumet délicat d'un

plat de viande en train de cuire. Le son d'une bouteille que l'on débouchait résonna, suivi d'une exclamation joyeuse de Rathe.

La haute silhouette de l'Ange s'encadra sur le seuil de la cuisine. Une silhouette féminine lui tournait le dos, occupée aux fourneaux, tout en chantonnant. Rathe posa la bouteille qu'il venait d'ouvrir et s'exclama :

— Cellendhyll, je te présente Keelayne, ma fille.

La jeune femme se tourna. L'Ange retint une exclamation. C'était *elle* !

Elle, la rousse que Cellendhyll avait croisée au palais impérial, la fiancée de ce crétin décérébré de Valien d'Ingvat. *Elle*, la jeune femme qui avait éveillé son intérêt, malgré lui.

— Keely, ma chérie, voici mon ami, Cellendhyll de Cortavar, fais-lui bon accueil, il est de la famille.

En dépit des aimables paroles de son géniteur, dans les yeux de la jeune femme, d'un profond vert émeraude, ne brillait aucune douceur.

Keelayne Rathe était habillée d'une robe de cotonnade lie-de-vin taillée pour mettre en valeur sa taille fine et le dessin de ses épaules musclées de nageuse.

Toujours stupéfait, s'efforçant de n'en rien montrer, l'Ange bredouilla qu'il était ravi de faire sa connaissance.

— Messire de Cortavar, répliqua la fille de Rathe, tout en saluant l'Adhan d'un hochement de tête plutôt sec et se retournant aussitôt vers le plat qu'elle était en train de préparer.

— Allez, viens, il est temps de laisser Keely à sa cuisine, sourit Rathe, qui paraissait inconscient de la tension soudaine, sinon elle va nous mettre dehors à coups de balai ! Viens dire bonjour aux autres.

Le grand guerrier et le maître-voleur gagnèrent le salon. Cellendhyll s'était remis de sa surprise. Il salua chaleureusement Barrowmer, le gros blond barbu, et Milo, le Nain aussi massif et dur qu'un roc de montagne. Nifold était également présent, installé à son bureau à consulter son livre de comptes. C'était lui, le lettré du groupe, qui s'occupait de gérer les aspects financiers de leur affaire. Son visage maigre s'éclaira en découvrant l'arrivée de l'homme aux cheveux d'argent.

L'apparition de l'Ange, comme à chaque fois, provoqua l'enthousiasme et la bonne humeur. Sa présence représentait un excellent prétexte de fête et les anciens voleurs n'aimaient rien de mieux.

Nifold donna ses ordres, d'un phrasé aussi élégant qu'à son habitude. Milo fut chargé d'aller chercher un panier de charcutaille. Rathe de choisir les vins. Barrowmer, pour sa part, de mettre le couvert sur la grande table, en face de la cheminée… et de faire l'effort de ne rien casser.

Mais avant de songer au repas, ils allèrent tout d'abord s'allonger dans des chaises longues, dans le patio, à l'abri du crachin, profitant du panier de charcuterie et de quelques bouteilles. Le fracas assourdi d'un nouvel orage crépitait au loin, assombrissant le ciel au dégradé orangé lézardé d'éclairs. La pluie ne les gênait pas, au contraire. Et c'était excellent pour la terre et donc pour les vignes.

Rathe servit à boire et se mit à deviser à bâtons rompus avec Cellendhyll, Nifold et Milo. Le vieux voleur expliqua à l'Ange les travaux d'expansion qu'ils commençaient à prévoir. Puis vint le sujet de la vigne. La récolte, leur première récolte depuis leur installation au domaine, maintenait ses promesses, même si on était encore loin des vendanges. Nifold avait commencé à démarcher les coopératives viticoles de la région afin d'étudier avec elles le meilleur moyen de diffuser le vin qu'ils comptaient produire. Barrowmer arriva enfin, ayant réussi l'exploit légendaire de n'avoir brisé aucune assiette.

Keelayne finit par sortir de la cuisine pour se joindre à eux. Elle accepta un verre de vin. Elle s'était assise à l'opposé de l'Ange et ce dernier ne savait trop quoi penser de la jeune femme. Le fait qu'elle soit la fille de Rathe contredisait nettement sa liaison avec Valien d'Ingvat et cela le troublait. La jeune femme avait-elle un double visage ?

Elle le regardait en retour, semblait le sonder, discrètement. Était-ce de l'hostilité qu'elle ressentait envers lui ? De la gêne ? Lui-même n'était pas vraiment à l'aise en sa présence.

Par contre, Keelayne ne cessait de se pencher sur son père, que, manifestement, elle adorait. Ce qui ne l'empêchait pas, par ailleurs, de le gourmander sans détour pour son usage répété de la fumée ou son goût immodéré pour le vin.

Rathe ne se laissait pas démonter pour autant. Il répondait aux piques de sa fille par un rire ou un haussement d'épaules. Leurs chamailleries prouvaient la complicité et l'affection qui les unissaient.

Tout comme il était évident que Keelayne était l'enfant chérie de la maisonnée, Barrowmer, Milo et Nifold constituant ses oncles protecteurs. D'ailleurs, la jeune femme rousse avait la langue bien pendue et n'hésitait pas à se moquer gentiment de l'un ou de l'autre. En revanche, elle n'adressait pas la parole à Cellendhyll.

Les ondées du ciel finirent par se tarir pendant que les bouteilles se vidaient. L'Adhan prenait soin de faire durer ses verres, contrairement aux autres et notamment à Barrowmer dont les traits s'éclairaient à présent d'un magnifique rubicond.

Keelayne repartit dans la cuisine. Cellendhyll se leva à son tour. Il sortit dans la cour, qu'il traversa jusqu'à la grange, afin de vérifier que sa monture allait bien. Il remplit son abreuvoir d'eau fraîche, lui donna un mélange concassé d'orge, de maïs et d'épeautre.

Ensuite, il vérifia que les jambes de l'alezan n'étaient pas enflées tout en lui adressant quelques paroles amicales.

Tandis qu'il se rapprochait de la maison, Keelayne apparut et se tint en face de lui, bras croisés, l'air réprobateur.

Ils se regardèrent. Sans rien dire, l'Ange attendait.

La jeune femme rousse finit par rompre le silence et son ton n'avait rien de chaleureux :

— Je ne sais pas dans quoi vous êtes engagé, messire de Cortavar, et je ne veux pas le savoir, mais je vous interdis de mêler mon père à vos manigances ! Il s'est apaisé, ici, il a retrouvé une seconde jeunesse, une autre raison de vivre. Et voilà que vous débarquez, et que vous voulez le replonger dans les ennuis ? Pour qui vous prenez-vous ? J'ai pu le constater à Tygarde, vous… vous n'êtes qu'une brute, vous puez la violence et la mort, elles vous parent tel un suaire qui infecte tout ce que vous touchez. Il n'y a qu'à voir comment vous avez agressé Valien à Tygarde… alors je vous le dis tout net, laissez mon père tranquille !

Cellendhyll inspira une grande goulée d'air, tâchant de ne pas laisser libre cours à sa colère. Sa réponse fusa :

— De belles et dures paroles, Keelayne. Pour qui je me prends ? Pour celui qui, justement, a offert à Rathe cette seconde vie. Sachez que je me contrefiche de votre opinion à mon sujet. Votre père est mon ami, quoi que

vous en pensiez. Et des amis, j'en ai peu. Alors je ne ferai rien qui le mette en danger. Du reste, Rathe est assez grand pour savoir ce qu'il veut. Et vous, d'ailleurs, pour qui vous prenez-vous ? Vous m'agressez dans la maison de votre père, vous me jugez sans savoir… Franchement, j'attendais mieux de la fille de Rhober Rathe ! J'aurais aimé apprendre à vous connaître, ne serait-ce que par respect pour lui, mais votre attitude ridicule envers moi vient d'étouffer toute envie de ma part.

Keelayne ne s'attendait pas à un tel discours. Cela se vit à sa bouche plissée par la contrariété. Mais avant qu'elle ne puisse répondre, Cellendhyll enchaîna :

— Oui, j'ai défié Valien, et du reste, si j'étais bien la brute que vous décrivez, Valien aurait terminé au cimetière, or je me suis contenté de lui donner une bonne leçon… et vous savez pourquoi au moins ? Parce que votre si estimable fiancé a la mauvaise habitude de violenter les servantes du palais ! Il a même payé quelqu'un pour me tuer, après ce fameux duel… mais j'imagine bien qu'il ne s'en est pas vanté auprès de vous.

Sans parler du fait qu'il t'a trompée avec Inès de la Fère, ma belle.

Ce point précis, toutefois, il le garda pour lui. D'autres ne se seraient pas gênés pour l'évoquer. Pour sa part, il se le refusait, car même s'il n'avait rien d'un homme agréable, l'Ange n'était pas du genre à s'abaisser à ce genre de procédé.

— Je ne vous crois pas, riposta aussitôt la fille de Rathe. Valien n'est pas comme ça !

L'Ange lâcha un ricanement :

— Je me moque que vous me croyiez ou non, Keelayne, si vous vous aveuglez sur le compte de Valien c'est votre problème. Vous n'êtes qu'une fille hautaine, intolérante, mais comment s'en étonner quand on voit vos fréquentations à Tygarde. C'est même à se demander si vous êtes vraiment la fille de Rathe, vous ne méritez qu'une chose, une bonne fessée !

Elle recula, comme s'il l'avait giflée :

— Comment osez-vous ?

— Alors, les enfants, on fait connaissance ? les interrompit le vieux voleur en se dressant soudain sur le seuil de la maison, l'œil malicieux, un bâtonnet de fumée au coin des lèvres.

Rathe n'attendit pas de réponse. Tout en sifflotant, il rentra pour aller chercher d'autres bouteilles à la cave.

— Et si je vous disais que je suis le Lige de Priam et que l'affaire qui m'amène ici est grave ? Qu'elle concerne tous les citoyens de la Lumière ?

— Je m'en moque. Mon père compte bien plus à mes yeux que vos histoires. Et si vous étiez vraiment son ami, vous ne lui feriez pas courir le moindre danger. Il mérite qu'on le laisse en paix. Que *vous* le laissiez en paix. Au risque de me répéter, je vous ai vu au palais. Vous ne connaissez que la violence. Vous suintez la mort. Je ne veux pas qu'il arrive du mal à mon père à cause de vous. Partez. Tout de suite, cela vaudra mieux.

— Non. Je ne me laisserai pas chasser de cet endroit et certainement pas par vous. Rathe m'a invité pour la soirée et je ne lui ferai pas l'affront de refuser… Écoutez, Keelayne, vous ne m'appréciez guère. Très bien, j'ai compris. Et d'ailleurs, je vous retourne le compliment. Mais le moment me semble vraiment mal choisi pour nous affronter ainsi. Ne pourrions-nous pas conclure une trêve ? Par égard pour votre père ? Je ne veux pas lui gâcher la soirée, et vous non plus, j'en suis sûr. Rien que pour cette soirée, d'accord ? Je repars demain, à la première heure.

La jeune femme accepta l'offre mais desserra à peine les lèvres pour donner son assentiment. Et sans plus attendre, elle retourna à sa cuisine.

Cellendhyll poussa un soupir. Il n'avait vraiment pas imaginé que la fille de son vieil ami ressemblerait à ça ! Il ne s'était pas plus attendu à ce genre de scène de sa part. Elle était aussi belle que détestable.

La table avait été dressée dans le salon, en face de la cheminée, allumée pour l'occasion. Plutôt pour l'agrément que par réel besoin, la maison étant parfaitement isolée de la fraîcheur extérieure.

Keelayne avait préparé à son père l'un de ses plats préférés, du confit de sanglier au miel épicé. Elle présenta la viande dans un grand plat de grès, sur un lit de pommes de terre rissolées dans la graisse d'oie.

Pour accompagner ce délice, Rathe avait choisi de mettre en concurrence un château-pelbeuf, à la fois tannique et fort en raisin, un coteau-des-grenats vieilles vignes, suave et soyeux, ainsi qu'un romani-pucci au bouquet de violette.

La viande se révélait surprenante de tendreté, contrairement aux craintes de l'Ange qui n'aimait pas trop la venaison. C'était un régal. Les pommes

de terre fondaient dans la bouche, à la fois légèrement fumées et caramélisées dans le jus de cuisson.

Cellendhyll complimenta la cuisinière sur son plat, elle accepta l'hommage du bout des lèvres. Elle avait d'ailleurs servi l'Ange sans le regarder.

Pour sa part, tout en discutant avec les autres, il ne pouvait s'empêcher de revenir sur elle. Keelayne avait déjà su éveiller son intérêt à Tygarde. À présent que Cellendhyll avait appris qu'elle était la fille de son vieil ami, il était encore plus curieux. C'était la première fois qu'il avait l'occasion de la regarder de près. En dépit de leurs rencontres passées et de ses manières peu amènes, il avait envie de la découvrir.

Cet intérêt, cependant, ne semblait pas du tout payé de retour. La jeune femme refusait de lui adresser la parole et ne lui accordait que des coups d'œil excédés, en prenant soin de ne pas se faire voir des autres. Il leva son verre en son honneur, pour la narguer. Elle le foudroya du regard.

Les traits de Keelayne offraient une vivacité qui la rendait fort séduisante. Cellendhyll était charmé par la manière qu'elle avait de replacer l'une de ses mèches rebelles et ondulées, la passion qu'elle pouvait mettre dans ses échanges avec les anciens voleurs, et son rire épanoui, une mélodie pleine de joie et de charme ; car si elle s'évertuait à l'ignorer le plus possible, elle s'amusa beaucoup en compagnie des anciens voleurs.

Elle ne l'irritait pas moins pour autant, s'étant montrée à son égard méprisante, acariâtre, irrespectueuse, l'ayant jugé, catalogué, du premier coup d'œil, sans chercher à comprendre qui il était réellement. Mais si agaçante fût-elle, l'Ange ne pouvait en détacher son regard. La jeune femme avait un merveilleux visage, plein de force, plein de vie, un regard profond, intelligent. Outre sa bouche généreuse et gourmande, les taches de rousseur qui parsemaient ses pommettes rebondies et les ailes de son nez ne faisaient qu'ajouter à son charme.

Elle aimait le vin, put-il également remarquer. Et mangeait sans se soucier de toute notion de régime.

Mais qu'est-ce qui m'arrive avec les femmes ? Tu ferais mieux de penser à Constance, mon vieux Cellendhyll, et à améliorer tes rapports avec elle, plutôt que d'admirer cette fille arrogante… la fille de Rathe, en plus ! Reprends-toi, mortonnerre !

Quant à Rathe et les autres, tout à leur aimable délire, abreuvés de vins et d'excitation, ils semblaient réellement ne pas se rendre compte du manège entre la jeune femme et l'Adhan.

Au cours du repas, tout à la fois simple et succulent, Cellendhyll apprit de Rathe que sa fille était en cinquième année d'études au siège de la Guelfe Blanche, dans la cité des Nuages, qu'elle suivait une spécialisation sur les poisons, formée par le médicastre de l'Empereur à Tygarde même, et qu'elle avait obtenu jusqu'alors d'excellentes appréciations. Elle s'était également portée volontaire pour travailler un jour par semaine au dispensaire de la Guelfe, où l'on soignait gratuitement les gens, quel que soit leur rang ou leur richesse. Le vieux voleur ne cachait pas sa fierté.

De son côté, l'Ange ne dévoila pas grand-chose. Il annonça sa nomination de Lige de l'Empereur, avec sa sobriété habituelle, sans parler de son engagement d'un an. Cellendhyll avait confiance en la discrétion des anciens voleurs mais ne connaissait pas assez la rousse pour savoir si elle était du genre à jaser et il ne tenait pas à en prendre le risque. De leur côté, les compagnons s'étaient habitués à voir en l'Adhan un homme qui préférait écouter plutôt que parler et cela ne les gênait nullement. Ils étaient bien assez bavards par eux-mêmes pour animer la soirée.

Une fois le plat de résistance englouti, Keelayne servit une tourte aux myrtilles sortie du four puis nappée de crème fraîche. À lui seul, Barrowmer, de plus en plus écarlate, affirma qu'il en mangerait la moitié.

Après des tergiversations passionnées, le coteau-des-grenats fut élu vin de la soirée. Trois nouvelles bouteilles de ce nectar furent réclamées. Rathe envoya tout d'abord Barrowmer en chercher, qui se perdit finalement sur le chemin de la cave. Puis, Nifold, à la démarche heureusement plus assurée.

Cellendhyll hésita avant de s'accorder un dernier verre de coteau-des-grenats. Sans pour autant avoir dépassé la dose, il avait bu plus que de raison, certes, mais s'il y avait bien un endroit où il pouvait s'autoriser un peu d'abandon, c'était bien au domaine.

Un verre mais pas plus, cependant. Il devait rentrer à la capitale dès le lendemain. D'ailleurs, il espérait toujours pouvoir discuter sérieusement avec Rathe avant d'aller se coucher.

Il se fit resservir par le maître-voleur, échangea quelques mots avec lui pour louer la qualité du vin, puis, il ne put s'empêcher de lorgner à nouveau Keelayne.

Barrowmer finit par réapparaître, incapable d'expliquer son retard. Il arborait un magnifique œil de pigeon au niveau du front et son pourpoint de velours caramel était déchiré sur toute la longueur.

Son retour fut acclamé par ses camarades. Pour y répondre, tout en marchant vers son fauteuil, Barrowmer leva haut les bras. C'est alors qu'il se prit les pieds dans le tapis. Il partit aussitôt en vol plané et s'affala sur le ventre, de tout son long, devant la cheminée.

Une explosion de rires salua sa chute, même celui de l'Adhan.

Quelques secondes plus tard, sans avoir daigné faire le moindre effort pour se relever, le gros blond ronflait comme un sonneur.

Le repas terminé, ils entreprirent de desservir, Cellendhyll compris. Keelayne avait été décrétée au repos par ses *oncles*. Milo fit la vaisselle. Nifold alla préparer un pot d'infusion et un autre de café noir, Rathe se dirigea vers la cave et Barrowmer à présent éveillé, comme souvent, fit semblant de s'activer dans la cuisine mais ne brassa que du vent.

Une fois la table dégagée, Cellendhyll se retrouva seul avec la jeune femme. Il la contempla ouvertement. Du peu qu'il en avait vu au cours de la soirée, en dépit de son attitude réfrigérante à son égard, il parvenait encore moins qu'avant à la faire cadrer avec Valien d'Ingvat et sa cour.

Keelayne dégageait assurément quelque chose de particulier. Une vitalité, une énergie bienfaitrice, que l'on ne pouvait remarquer. Et cela ne l'empêchait pas pour autant d'être parfaitement féminine.

— Quoi ? demanda-t-elle abruptement.

— Vous m'agacez prodigieusement, Keely Rathe, mais franchement, je vous trouve très belle.

La rousse en ouvrit la bouche de saisissement.

Soumis à une pulsion soudaine, inexplicable, Cellendhyll se surprit à lui sourire. Non pas un sourire narquois ou méprisant. Non pas son sourire glacé de tueur. Son véritable sourire, celui, si rare, dans lequel on lisait une part de lui-même, si bien cachée habituellement, préservée.

Je ne suis pas l'homme que vous croyez.

— Je… oh… vous…, répondit Keelayne, totalement décontenancée.

Écarlate, elle se dressa de son siège, d'un bond, et quitta la pièce sans un mot. Elle ne réapparut pas de la soirée.

Les compagnons étaient revenus s'installer dans le salon et la soirée avait retrouvé son rythme de croisière.

C'est alors que Barrowmer se redressa de son siège, une coupe de vin à la main, dans laquelle flottait un morceau de radis à demi mâché. Il entama une chanson à boire, pour être peu après conspué par ses camarades, et puis carrément menacé d'être bâillonné.

— Toujours partant pour qu'on discute, fiston ? lui lança le vieil homme en terminant sa question d'un clin d'œil.

Constatant que l'Adhan opinait, Rathe se leva de son siège et annonça :

— On doit causer sérieux, le petit et moi. On revient, les gars.

Tandis que Milo sortait les dés ainsi qu'un tapis de jeu, Rathe conduisit l'Ange dans sa tanière, une autre pièce du rez-de-chaussée, située tout au bout de la maison.

CHAPITRE 40

Cellendhyll découvrit une petite pièce décorée de lambris en noyer. Deux vieux fauteuils de cuir se faisaient face à côté d'un âtre éteint. Rathe entreprit de faire démarrer un feu avant de saisir la boîte laquée que l'Ange avait appris à reconnaître.

Le vieux voleur avait à peine fumé de la soirée, contrairement à son habitude. Était-ce à cause de la présence de sa fille ?

Comme si Rathe devinait les pensées de l'Adhan, il expliqua d'une voix douce mais quelque peu éraillée :

— Keelayne n'aime pas trop mon goût pour la fumette et moi, je n'ai aucune intention d'arrêter. Alors, lorsqu'elle vient me voir, au lieu de me disputer avec elle, j'attends mon moment pour céder à mon petit péché.

Cellendhyll constata que désormais l'ancien voleur fumait son herbe dans une pipe d'écume que Rathe ne tarda pas à allumer. Entouré d'un nuage bleuté à l'odeur entêtante, le Corbeau parvenait à paraître malicieux juste en empoignant une pipe. Et comme il l'avait promis, il avait le regard suffisamment clair pour que l'Adhan aborde ce pour quoi il était venu.

Cellendhyll ressentit une vive bouffée d'affection à son égard.

— Allez, fiston, je t'écoute, tu peux cracher le morceau.

Cellendhyll put enfin s'épancher à son gré. Parler à Rathe de ses aventures dans les Terres du Nord, de Priam, de son poste de Lige qui n'était censé durer qu'une année, de Vargh Loken et de ses méfaits dans la cité des Nuages. Enfin, il lui dit qu'il souhaitait rencontrer un Veillant de la Fraternité de la Nuit, le plus vite possible.

Rathe digéra la somme d'informations diverses avant de répondre dans un nouveau nuage de fumée :

— Je pourrais te dire que le rôle de Lige est fait pour toi, ou bien qu'au contraire, il ne te convient pas du tout… Cela changerait quoi ? Toi seul pourras trouver la réponse, au fil du temps. En attendant, un an ça passe vite et il y a de biens pires situations que celles de Lige… Concernant ce Loken que tu recherches, d'après ses méthodes, je suis d'accord avec toi, c'est un pro et il sait s'organiser. Le Guet ne me paraît pas à la hauteur d'un tel guerrier. Alors oui, c'est une bonne idée d'aller voir un Veillant. Je vais voir ce que je peux faire pour organiser une rencontre avec la Fraternité de la Nuit. Même si je suis à la retraite, tu me connais, j'ai gardé mes contacts, là-bas. Et sans me vanter, niveau cambriole, aucun des jeunots actuels ne me vaut !

Ils restèrent un temps silencieux, occupés à regarder les flammes orangées ronger les bûches de frêne.

Cellendhyll poussa un léger soupir. Il se sentait en confiance, quoi qu'il dise, Rathe ne le jugerait pas. Le moment était idéal pour aborder un sujet épineux :

— Il y a une autre chose dont je voulais te parler… Rathe… je ne sais comment te dire…

— Tu sais, fiston, pas de gêne entre nous. Et si c'est pour me dire qu'entre ma fille et toi ça tourne à la bagarre, figure-toi que je m'y attendais.

— Mais comment ? Tu t'en es rendu compte ?

— Dis donc, je suis vieux, pas gâteux ni aveugle ! Vos échanges de regards, vos mimiques, j'ai bien rigolé dans ma barbe en comptant les points.

— Et ça ne te dérange pas que Keelayne et moi, on ne s'entende pas ? rétorqua l'Ange, un peu désarçonné.

Le regard gris du maître-voleur pétilla :

— Je connais bien ma fille, et que tu le veuilles ou non, je te connais également. Il était évident pour moi que le rapprochement de vos deux caractères allait faire des étincelles ! Ma Keely est faite de feu, comme sa mère. Tu sais que la première fois que j'ai rencontré celle-ci, elle a failli me fendre le crâne d'un coup de poêle ? Quant à toi, tu brûles aussi, comme la glace la plus pure… Elle a les idées bien arrêtées, ma Keely, c'est le moins

que l'on puisse dire, encore heureux qu'elle ait choisi la voie de la Guérison avec son tempérament ! Mais quand on la connaît bien, on l'adore, tu verras… Il faut juste que vous appreniez à vous connaître, à vous apprivoiser l'un l'autre et je ne doute pas que cela finisse par se produire. En attendant, je me garderais bien de m'immiscer dans vos rapports. Par le Mouton Noir à Trois Pattes, débrouille-toi !

L'Ange arbora une grimace dubitative. Il se demandait si Rathe savait que sa fille fréquentait le gratin du palais impérial. Qu'elle avait une liaison avec un jeune seigneur imbu de lui-même, antipathique et violent à l'égard des femmes. Keelayne elle-même, se rendait-elle compte de quelle étoffe infecte était fait Valien ? De quelles malfaisances il était capable, en plus de lui être infidèle ? Manifestement non. Que pouvait-elle lui trouver, à cet imbécile méprisant ?

Il songea au moment où lors de cette soirée à Tygarde, il avait surpris Valien à s'esquiver en compagnie de la dame en rouge. Oui, Keelayne était agaçante, oui, elle l'avait agressé injustement, lui. Oui, l'Adhan adorerait la coucher sur ses genoux et lui flanquer la fessée qu'elle méritait. Cependant, elle ne méritait pas d'être ainsi trahie par l'héritier d'Ingvat.

Tout cela n'était pas son problème, cependant, et il serait bien indélicat de sa part de s'en mêler, estima-t-il.

— Dis-moi plutôt, relança Rathe, parle-moi de Constance… je ne l'ai pas vue, ces derniers temps. Elle va bien au moins ? Vous avez enfin sauté le pas, tous les deux, ou vous jouez encore à cache-cache ?

— Euh, on a sauté le pas, comme tu dis, répondit Cellendhyll un peu gêné.

Le vieil homme se pencha pour lui asséner une claque amicale sur l'épaule :

— Heureux pour toi, fiston ! Alors, à quand des petits Cellendhyll à courir partout dans le domaine… ?

— C'est que… comment dire… C'est un peu compliqué en ce moment.

Il se rendit compte qu'il n'avait pas une seule fois songé à Constance lors de sa soirée au domaine.

— Allons bon… Je t'écoute.

Il n'y avait que deux hommes au monde, trois peut-être, à qui l'Ange acceptait de se confier sur un sujet aussi personnel, sa vie sentimentale. Le vieux Rathe était l'un d'eux. Alors, l'Adhan lui expliqua, le plus

objectivement possible, l'état de sa situation avec la Phœnix, ses propres interrogations à l'égard de sa relation avec elle, ses doutes.

Le Corbeau inspira une fois encore au tuyau de sa pipe.

— Tu sais, dit-il dans un nuage odorant, je pourrais prendre son parti tout autant que le tien, Constance est une femme de caractère, elle aussi, elle sait ce qu'elle veut et ce qu'elle ne veut pas. Chacun de vous a son propre point de vue, sa propre réalité. En quelque sorte, vous avez tous les deux raison. Toujours est-il que je n'ai qu'un conseil à donner, je l'ai appliqué pour mon mariage, et il vaut pour vous deux : soyez vous-mêmes, ne jouez pas à endosser un rôle, car pour qu'un couple tienne vraiment la route, sur la durée, il faut que chacun prenne l'autre tel qu'il est et pas autrement. Avec ses qualités mais également ses défauts. On ne peut pas forcer quelqu'un à changer, on ne peut que l'aider à évoluer de lui-même, tout comme l'on doit évoluer soi-même. Cela demande énormément de communication, d'honnêteté et de confiance. Ah, j'allais oublier un autre conseil, capital : il faut partager les tâches ménagères, aussi !

Cellendhyll réfléchissait aux paroles de Rathe. Une question s'imposa à lui :

— Et si ce n'est pas le cas, justement, si nous étions en train de nous idéaliser l'un l'autre au lieu de nous accepter pour ce que nous sommes ?

— Je crois que tu connais déjà la réponse… la réalité finira par vous rattraper.

Sommes-nous prêts, Winter et moi ? Sommes-nous prêts à la communication, la confiance, l'honnêteté ? Prêts à accepter l'autre sans vouloir le changer ?

— Je crois que j'ai besoin de réfléchir à tout ça, mais avec l'affaire Vargh Loken, tout s'embrouille un peu dans ma tête.

— Hé, ce n'est pas ce soir que tu vas sauver le monde, fiston ! Tu dois t'aérer l'esprit avant de rentrer à la capitale. Pas te faire des nœuds au cerveau. Changeons-nous les idées en allant chercher une autre bouteille de rouge, j'ai le gosier à sec avec la fumée ! En plus, j'ai l'impression de me transformer en vieux radoteur et je déteste ça !

Ils se relevèrent tous deux, s'apprêtant à retourner dans le salon.

Un nouvel élan d'affection réchauffa le cœur de l'Ange et lui permit provisoirement de chasser ses problèmes de couple de son esprit. Jamais il ne permettrait que l'on fasse du mal à Rathe et sa famille. Il était prêt à

embraser le monde de sa colère si cela se produisait. Et cette protection sacrée s'étendait non seulement aux compagnons du Corbeau mais également à sa fille, Keelayne, si désagréable se fût-elle montrée. Son père ne s'en remettrait pas s'il arrivait du mal à sa fille, cela ne faisait aucun doute.

Cellendhyll sourit :

— Tu sais, Rathe, *vieux* tu l'es déjà, hein !

— Espère de vil insolent, viens ici que je te calotte… Et baisse-toi un peu, espèce de grand machin !

Un peu plus tard, assis sous la tonnelle, Rathe et Cellendhyll se tenaient l'un à côté de l'autre, étendus dans une chaise longue, leurs verres à moitié vides, contemplant le ciel à présent dégagé.

Ils n'éprouvaient plus le besoin de parler, réjouis tous deux par le simple fait d'être ensemble.

Lorsque l'Adhan partit se coucher dans la chambre qui lui était réservée *ad vitam æternam*, au-dessus de la grange, Nifold était penché au rebord d'une fenêtre, susurrant des alexandrins aux étoiles qui le surplombaient. Assis en tailleur face à la cheminée, Milo fumait une pipe de ce tabac si âcre que les Nains seuls pouvaient considérer comme la plus douce des friandises, un cruchon de vieux cognac à portée de sa grosse main.

Barrowmer était affalé à l'envers sur un canapé, ronflant comme un sonneur.

Il manquait une botte à son pied, laissant apparaître une chaussette à l'orteil troué. Quant au radis qui baignait un peu plus tôt dans son verre, il était à présent à demi enfoncé dans sa narine gauche.

CHAPITRE 41

Cellendhyll s'éveilla aux premières heures du jour. Il avait plutôt bien contrôlé sa consommation d'alcool la veille, mais avait malgré tout fini par flirter avec la dose fatale. Il s'était arrêté à temps mais il se sentait tout de même par trop alourdi. C'était inacceptable.

Vêtu d'un seul pagne, de ses bottes, il sortit dans le petit matin et alla courir une heure dans le bois de pins planté en bas de la maison, léché par des monceaux de brume vaporeuse. Son cœur second veillait à équilibrer sa température interne, il n'avait nullement froid et la pluie ne le dérangeait pas, trop fine pour être désagréable.

À mi-parcours, il entama une série d'accélérations, rythmées en progression par paliers. Son corps fumait sous l'effort. Une fois satisfait de ses performances, il déroula à nouveau et repartit en foulées d'endurance. Ses deux cœurs ralentirent pour atteindre un battement de récupération.

Ayant transpiré ses toxines, l'Adhan se sentit mieux, de nouveau opérationnel. Il rentra au domaine à longues foulées, effectua ses étirements habituels. Il se doucha rapidement dans la pièce d'eau du rez-de-chaussée et se rhabilla.

Il fit un détour pour donner du fourrage à son cheval, vérifia que l'alezan allait bien et pénétra dans la maison.

Milo, toujours matinal, et Rathe, étaient les seuls levés. Tous deux étaient attablés dans la cuisine. Le Nain avait préparé un café aussi noir que de l'encre, coupé de grandes tartines de pain aux figues, sorti du beurre de baratte, un plat de fromages, une coupe de fruits secs. Il semblait en pleine

forme. Prêt à abattre des montagnes d'un simple froncement de ses sourcils broussailleux.

Emmitouflé dans une épaisse couverture de laine soyeuse, Rathe, pour sa part, avait le regard rougi par la fumée et le manque de sommeil, mais il arborait toujours cet air épanoui qui ne le quittait plus depuis qu'il vivait au domaine.

Après avoir salué ses camarades, Cellendhyll se servit une tasse pleine et remplit son assiette. Il devisa à bâtons rompus avec les deux hommes, principalement des vignes et de la récolte à venir. Il s'octroya un deuxième café et, enfin, se sentit prêt à partir. Bien qu'en vérité, il n'en eût aucune envie.

À présent qu'il n'avait plus à craindre les représailles de Morion, la vie au domaine le séduisait de plus en plus, à chacune de ses visites. Après cette mission, il viendrait y passer des vacances. Ses premières réelles vacances. Une semaine, rien qu'une semaine. Ce serait sa récompense.

Concentre-toi sur Vargh Loken ! ricana sa conscience. *Tu n'es déjà pas brillant en amour, alors ne va pas en plus fantasmer sur des soi-disant vacances. Vargh Loken. Rien d'autre. Tu le retrouves, tu l'arrêtes ou tu lui ouvres le ventre, selon les circonstances. Redeviens une Ombre, même si ce n'est plus au service de Morion. Et arrête de penser au reste, sinon tu cours à l'échec !*

Posté dans la cour, Cellendhyll achevait de sangler son alezan. Les nuages gris sale qui se massaient dans le ciel l'avaient incité comme la veille à revêtir son manteau en coton huilé.

Le Corbeau se tenait à quelques pas, toujours emmitouflé dans sa couverture.

— J'y pense… dis-moi, Rathe, si tu étais à la place de Loken, sachant tout ce que je t'ai dit sur lui, où te cacherais-tu entre deux attaques ? Je veux dire où dans la cité des Nuages… Un endroit vraiment sûr où personne ne pourrait te trouver, voire pas même ceux de la Fraternité.

Le vieil homme se gratta pensivement la nuque avant de répondre :

— Pour se planquer du Guet et autres Impériaux, je connais un tas de cachettes possibles. Mais pour échapper au Guet *et* à la Fraternité de la

Nuit, je ne vois pas. Hum, ça vaut le coup que j'y réfléchisse, tout de même. Laisse-moi un peu de temps et je te tiens au courant.

— Justement, comment fait-on pour se contacter ? J'aime bien chevaucher mais je vais perdre un temps précieux si je dois passer mon temps à faire des allers-retours.

— Hé, désolé, on n'a pas de portail de transfert, nous autres vignerons ! Alors, c'est très simple, tu m'écris un message sur un rouleau. Puis, tu vas à la *Mouette rieuse* et tu demandes Thimas, c'est un ancien collègue en qui j'ai toute confiance. Il me fera parvenir ton pli par pigeon voyageur. On a déjà testé le système et c'est très efficace. Par le même biais, je vais demander un rendez-vous urgent avec un Veillant dès que tu seras parti et le message arrivera avant toi. Le pigeonnier est derrière la grange.

— Ça me va, dit Cellendhyll en se hissant sur sa selle. Demande à ton gars de porter ta réponse à l'Hôtel de Ville, cela me fera gagner du temps.

— Pas de souci. N'oublie pas de donner un pourboire à Thimas, dans ce cas, ça le motivera d'autant. Allez, bonne route. Fais attention à toi, gamin, et n'oublie pas que tu es chez toi, ici.

— Merci, Rathe. Toi aussi, fais attention. Et garde-moi une bonne bouteille de côté… je reviendrai dès que je peux.

Sur ces paroles, l'Ange éperonna pour lancer son alezan sur le chemin du retour.

CHAPITRE 42

Entouré de deux de ses fils, Colum et Calder, de Baruk, Neb et Yared, leurs cousins, Silas Nachera était agenouillé devant les cadavres des trois guerriers abattus dans la forêt.

Silas faisait sa tournée auprès de chacune des sentinelles postées autour de la ville lorsqu'il avait constaté l'absence de ces trois-là de leur poste de veille, à proximité de la poterne empruntée par l'Adhan.

Silas et son propre groupe avaient remonté leur piste jusqu'à la clairière.

Aux marques qui jonchaient le sol dans le jour couchant, le chef de clan imaginait aisément ce qui s'était produit. Un combat s'était livré dans cette clairière, provoquant dans la terre argileuse des ornières nettement plus visibles qu'un simple passage au galop et que la pluie n'avait su délayer. Les trois incapables avaient tenté d'éliminer l'Adhan au lieu d'exécuter les ordres, Silas le ressentait avec un instinct extrêmement sûr.

Le vieux chef cracha sur le front de l'un des cadavres et se redressa lentement, le regard fulminant. Trois bons à rien en moins, le clan ne s'en sortirait pas plus mal, certes, mais il enrageait que ces abrutis se fussent ainsi soustraits au propre sort qu'il avait prévu de leur infliger, une fois le contrat honoré. Toutefois, cela ne changeait rien au fait que c'étaient des Nachera et personne ne portait la main sur un Nachera sans en payer le prix du sang. Désormais, Silas en faisait une affaire personnelle : la vendetta entre les Nachera et Cellendhyll de Cortavar était déclarée.

Sans crier gare, d'un revers de son poing ganté, Silas frappa Colum en pleine bouche. Ce dernier s'effondra dans l'herbe, à moitié sonné par la force du coup, en dépit de sa corpulence.

— Mais pourquoi ? balbutia le fils, la bouche pleine de sang.

— Tu te ramollis, Colum, répliqua Silas, il y a un mois, tu aurais évité mon coup de poing d'instinct.

Colum cracha un jet de salive rosâtre et se tourna pour se remettre debout. Le chef flanqua un coup de botte dans la mâchoire de Colum, le renvoyant à terre.

L'esprit du vieux chef tournait à plein régime. Aucun de ses hommes n'avait relevé de traces probantes de la destination de l'Adhan ; ce dernier savait y faire pour voyager sans laisser de traces, d'autant plus avec la pluie comme alliée. Cependant, la proie avait fini par sortir de la ville. Et si elle l'avait fait une fois, elle le ferait sans doute encore. Mais quand ?

Empoignant le pommeau de sa selle, Silas remonta sur son cheval, un étalon à robe de jais aussi acariâtre que lui-même, qui, comme lui ignorait toute définition du mot pitié et que lui seul avait été capable de dompter.

— Ramassez Colum mais laissez les autres en place, décida le vieux chef.

Pas question de toucher aux cadavres, afin de ne pas alerter l'Adhan s'il rentrait par ce chemin, une éventualité à ne pas négliger. Ces trois incapables, de toute manière, ne méritaient aucun respect.

Une dizaine de cavaliers du clan attendait à la lisière de la clairière. Silas choisit les meilleurs pisteurs. Il les chargea à leur tour de guetter l'Adhan à la poterne, et s'il l'empruntait à nouveau, de le suivre sans se faire repérer.

Ensuite, ralliant les autres, il se lança au galop pour aller vérifier chacune des autres sentinelles qu'il avait postées autour des voies d'accès et de sortie de la capitale.

Silas Nachera chevauchait bien droit sur sa selle, faisant preuve d'une vigueur, d'une souplesse qui manquaient à la grande majorité des hommes de son âge.

Il ne craignait rien, ni personne. Pas même la vieillesse qu'il était en train de vaincre, grâce à sa foi en lui-même, sa méchanceté naturelle, grâce à la rage qu'il éprouvait pour autrui, grâce, encore, à sa constitution hors norme qui n'avait jamais faibli.

Le fait que Cellendhyll de Cortavar ait été repéré dans la capitale de Lumière n'était pas tout à fait une bonne nouvelle, pour le vieux guerrier. Silas Nachera détestait les villes, elles l'étouffaient, si vastes fussent-elles.

De surcroît, il était recherché dans la cité, de même que ses fils et la moitié du clan.

Son souci principal était que s'il voulait continuer à pister l'Adhan, il ne pouvait se contenter d'attendre qu'il sorte de la capitale, si patient fût-il. D'autres tueurs que des Nachera étaient lancés sur la piste de l'Adhan, le chef de clan n'avait pas oublié cet aspect du contrat, même s'il en faisait à présent une affaire toute privée. Si leur cible se cantonnait à la ville, les Nachera n'étaient certainement pas les mieux placés pour la débusquer. Il devait donc se résoudre à envoyer une partie des siens entre les murs de la capitale.

Au lieu de céder à la frustration, son esprit passa méthodiquement en revue les effectifs de la famille. Qui donc de son lignage était le plus indiqué pour aller espionner dans la cité des Nuages ?

CHAPITRE 43

Cellendhyll avait devancé Silas et son clan d'une bonne heure. Il dépassa le croisement, sans un regard pour les cadavres de l'aller. Il avait chassé l'épisode des brigands de sa mémoire, qui n'était pour lui qu'un incident sans importance. Il rentra en ville par la poterne par laquelle il l'avait quittée. Ce raccourci s'était révélé vraiment utile.

Il rendit sa monture à l'écurie impériale et prit le temps de féliciter le palefrenier pour son choix, l'alezan s'étant montré tout aussi agréable et endurant que la veille. Heureux d'avoir revu Rathe et les autres, presque euphorique, il donna même à l'homme une dizaine de licornes d'argent en guise de pourboire.

Tandis qu'il marchait vers l'Hôtel de Ville, le visage de l'Adhan perdit cet air détendu qui ne l'avait pas quitté depuis le matin. Si moqueuse pouvait-elle se montrer, sa conscience n'en avait pas moins raison. Sa priorité était de se focaliser sur la traque de Vargh Loken. Cependant, il savait très bien qu'il ne pourrait mettre Constance de côté pour autant. Leur relation devait évoluer. Vers du meilleur, pas du pire. Et s'il restait sans rien faire, les choses ne s'arrangeraient pas d'elles-mêmes, car dans un couple, chacun devait faire sa part.

Mais leur mission compliquait la donne, créant une tension en eux, surtout chez Constance, qui parasitait leur communication. Comment lui faire comprendre qu'elle devait cesser ses sermons et apprendre à l'accepter tel qu'il était ? Et pour sa part, il devait lui-même s'éclaircir les idées.

Pouvait-il aimer véritablement quelqu'un qui remettait en cause ce qu'il était ? Était-il prêt à faire des efforts ? Et Constance daignerait-elle en faire de son côté ? Il en était conscient, chacun devait faire son chemin vers l'autre afin de respecter l'équilibre et apporter l'harmonie à leur couple.

Il doutait toutefois qu'ils en soient capables. Certes, il avait mémorisé les excellents conseils de Rathe. De là à les appliquer, il y avait un gouffre.

Comment aborder Constance ? Et pour lui dire quoi au juste ? Il ne savait plus, l'esprit soudain perdu.

CHAPITRE 44

Cellendhyll s'éveilla tôt. Après une douche rapide, il s'habilla d'une tunique bleu nuit, d'un pantalon de daim brun, et passa dans son salon.

La soirée de la veille s'était écoulée sans événement notable. L'Ange était resté dans sa suite à lire un traité sur les Grandes Guerres de l'Ouest ; il n'avait rien fait pour contacter Constance et manifestement, la jeune femme non plus.

Tandis qu'elle lui servait un solide petit déjeuner, Cythéria l'informa qu'un page était venu déposer un message en provenance de la permanence de l'Hôtel de Ville.

L'Ange déroula le document pour apprendre que Rathe le Corbeau l'attendrait en fin d'après-midi au croisement des Trois Chevaliers, en bordure du quartier des commerces. Le vieux voleur n'avait pas traîné pour lui obtenir le rendez-vous désiré.

Qu'allait-il faire de sa journée en attendant cette rencontre ? Outre la traque de Vargh Loken, il lui restait à découvrir qui avait engagé le tueur métis pour l'abattre mais il n'avait aucune piste à suivre pour l'instant et ignorait comment en trouver une.

Il se rendit chez Constance – il se trouvait ridicule d'avoir voulu l'éviter la veille –, celle-ci était absente, elle lui avait néanmoins laissé un mot pour l'avertir qu'elle participait à une réunion dans la tour du Guet, dans la capitale.

Désœuvré, l'Adhan décida d'aller galoper dans la campagne. Une fois arrivé devant les écuries du palais, il croisa Inès de la Fère, splendide dans

un costume de cavalière en agneau plongé évidemment taillé dans sa couleur fétiche.

— Messire de Cortavar, s'exclama la femme en rouge, je pensais justement à vous ! Vous vous faites rare, ces derniers temps… que diriez-vous de m'accompagner dans mes appartements ?

Elle avait parlé avec une tonalité langoureuse qui ne laissait aucune équivoque sur la teneur de sa proposition.

— Moi, rétorqua l'Ange sans aucune cordialité, je ne suis pas intéressé par vos charmes, allez donc retrouver Valien d'Ingvat si vous avez besoin de vous défouler !

Et sans plus attendre, il entra dans les écuries. Lorsqu'il ressortit du bâtiment, monté sur un grand bai brun, la femme en rouge avait disparu.

Dès qu'il fut sorti de Tygarde, Cellendhyll plaça ses jambes et lança son étalon au galop.

Rathe l'attendait à l'endroit et l'heure prévus, tout sourire.

— C'est bon, fiston, tu es prêt pour le rendez-vous ? demanda-t-il sans cacher son enthousiasme.

Vous puez la mort. Laissez mon père tranquille.

— Merci de ton aide, Rathe, mais c'était inutile de te déranger, tu sais. J'aurais pu…

— Taratata ! le coupa le vieux voleur. De toute manière, je dois t'accompagner comme caution auprès de la Fraternité, ce n'était pas négociable. Allez, viens.

Le voleur mena l'Ange jusqu'à un vieil immeuble anonyme.

— Dis, Rathe, j'espère qu'on ne va pas crapahuter dans tous les sens comme la dernière fois que tu m'as fait rencontrer un Veillant.

— Meuh non, fiston, t'inquiète on va prendre le chemin court.

Ils entrèrent dans le bâtiment. Rathe se dirigea aussitôt vers un escalier qui descendait dans une cave sombre et poussiéreuse, à l'humidité marquée. Fouillant dans un recoin sombre, sur la gauche du seuil, il sortit une lanterne sourde qu'il alluma de sa pierre à briquet. Il se dirigea ensuite jusqu'au mur du fond. Il tâtonna quelques instants sur le côté de la paroi de pierre grossière et finit par enfoncer un point précis. Une ouverture apparut

dans la roche. Élevant sa lanterne, Rathe s'y engagea, suivi de l'Adhan. Le pan de mur se referma sur leur passage.

Les deux hommes remontèrent un tunnel étroit. Rathe laissa passer deux intersections successives puis, à la troisième, tourna à droite. Ils longèrent cette nouvelle galerie sur une centaine de mètres. Rathe finit par s'arrêter devant un renfoncement qu'il sonda, le temps d'actionner un mécanisme qui résonna en sourdine. Le fond du renfoncement s'effaça sur le côté, dévoilant une issue. Ils débouchèrent dans une autre cave, semblable à la précédente, montèrent au rez-de-chaussée, traversèrent une petite cour et descendirent une nouvelle fois au sous-sol. Le processus se répéta. Rathe actionna un autre pan de mur, découvrant un nouveau tunnel, tout aussi exigu que le premier, qu'ils se mirent à arpenter.

Cellendhyll se cogna la tête pour la troisième fois, poussant un juron sonore.

— Dis, Rathe, lâcha-t-il d'un ton peu amène, c'est bientôt fini, ton parcours du combattant ?

— Hé, fiston, mieux vaut prendre toutes les précautions, des fois que…

— Des fois que quoi ? le coupa l'Ange. La dernière fois, d'accord, j'étais recherché par les forces de l'Empire… mais là, tu sembles oublier une chose, je suis Lige, à présent, les forces de l'Empire, c'est moi. Et même si quelqu'un voulait nous suivre, il y a longtemps que ce quelqu'un a perdu notre trace.

— Mais…

— Pas de mais ! Il est où ce rendez-vous ?

— Dans une taverne du quartier commerçant, *le Roncier Écarlate*. Oh, et puis arrête de râler, il y a des usages à respecter… sans compter qu'on s'amuse bien, en plus !

— S'amuser ? Sang-noir, tu crois vraiment que j'ai le temps pour ça ? Et non, d'ailleurs, on se s'amuse pas du tout, au contraire ! riposta l'Adhan. Quant à tes usages, tu sais où tu peux te les mettre ? Alors, ça suffit ton cirque, tu nous fait remonter à l'air libre et on va directement à cette taverne.

— Pfff, t'es vraiment qu'un rabat-joie de la pire espèce !

— Obéis, Rathe, sinon le rabat-joie, il va cogner ta vieille caboche !

Rathe lâcha une série de murmures indignés mais mena Cellendhyll hors du tunnel dans lequel ils avançaient. Dix minutes plus tard, ils sortaient d'un immeuble et se retrouvaient dans une rue tranquille du quartier commerçant.

— La taverne est au prochain carrefour, lâcha Rathe du bout des lèvres.

— Allez, vieux brigand, arrête de bouder ! s'exclama Cellendhyll, soulagé de se retrouver à l'air libre.

— Mouais… il a raison, Gheritarish, on peut jamais rigoler avec toi. Et tu sais, en vérité, de nous deux, c'est toi le plus vieux !

Le Roncier Écarlate était un endroit animé, où régnait une atmosphère bon enfant. Rathe le Corbeau semblait y être connu, il fut salué par une part des consommateurs. Cellendhyll fut certes dévisagé mais sans hostilité affichée.

Le vieux voleur se rendit jusqu'au comptoir, échangea quelques mots à voix basse avec le tavernier. Ce dernier hocha la tête et indiqua l'étage supérieur.

Cellendhyll suivit Rathe dans l'escalier. Il abordèrent le palier d'où partaient deux larges couloirs percés d'une série de portes closes.

Deux hommes se tenaient au fond de celui de gauche, installés sur des bancs, l'un en face de l'autre. Manifestement des sbires de la Fraternité chargés de garder la porte qui se trouvait derrière eux.

Le premier était un homme plutôt grand et dégingandé. Il apportait visiblement un grand soin à sa chevelure tout autant qu'à sa tenue – mélange de cuir et de velours dans les tons vert et bleu. L'autre, plus petit, plus large, affichait une mise plus neutre et moins soignée.

À la vue des arrivants, les deux sbires se levèrent pour barrer le passage. Toujours suivi de l'Adhan, Rathe se dirigea vers eux.

— Salut les gars, mon ami a rendez-vous avec Llago Soza.

— T'es qui, toi, le vieux ? demanda le plus grand des deux.

En entendant la question de son camarade, l'autre leva les yeux au plafond :

— C'est Rathe le Corbeau, tu devrais le savoir, Glovar.

— Rathe le Corbeau, ce vieux croulant ? Nan, tu plaisantes !

D’un geste de la main vers l’arrière, Rathe indiqua à Cellendhyll de ne pas intervenir – ce que l’Adhan s’apprêtait justement à faire en fracassant la tête du nommé Glovar.

Puis, le voleur s’avança jusqu’à celui qui l’avait insulté et lui dit d’un ton doucereux :

— Le vieux croulant, c’est ça que tu as dit ?

— Ouais et al…

Rathe stoppa la phrase de Glovar d’un grand coup de genou dans son entrejambe. Tandis que l’autre s’effondrait sur les genoux, les mains plaquées sur sa virilité, la bouche grande ouverte, le Corbeau dégaina un stylet caché sous sa manche et, du pommeau de l’arme, frappa l’autre en plein front, l’assommant pour le compte.

— Je me doutais depuis longtemps que Glovar n’était pas une lumière, mais sa bêtise dépasse l’entendement, gloussa le plus petit des gardes.

Le vieux voleur se tourna vers lui :

— Et toi, gamin, t’as un problème avec l’âge des gens ?

— Moi, manquer de respect à Rathe le Corbeau, le maître-voleur ? Mais au contraire, vous êtes une légende de la Fraternité ! Je suis Brent, à votre service…

— Ah, ah ! s’exclama Rathe tout rengainant sa dague d’un geste assuré.

Il lança un regard triomphant à Cellendhyll :

— J’ai plaisir à constater que ce jeune homme connaît la valeur du respect, contrairement à *certains* de ma connaissance ! C’est bien, Brent, tu iras loin.

— Maintenant que vous avez fait les présentations, je peux entrer ? s’impatienta l’Adhan.

— Mais oui, tu peux entrer, répliqua Rathe. Je me suis porté garant de toi. Llago veut te voir seul, Brent et moi, on va t’attendre ici, bien gentiment.

Et tandis que l’Ange ouvrait la porte, Rathe s’assit sur l’un des bancs et sortit son nécessaire à fumer.

L’Ange pénétra dans une grande pièce aux murs recouverts d’un tissu grenat. Aussitôt, un costaud au crâne ras qui se tenait adossé contre un mur, sans doute son garde du corps, se rapprocha de lui.

— Lève les bras que je te fouille, dit-il à l'Ange.

— Tu me touches et je t'arrache le bras, répondit l'Ange d'une voix aussi tranchante que sa dague sombre.

Nonchalamment installé dans un canapé, un autre homme aux cheveux bruns leva la main en signe d'apaisement :

— Du calme, Stavro, messire de Cortavar est notre invité, il vient seulement pour discuter… n'est-ce pas, messire ?

— Effectivement, répondit Cellendhyll, sans pour autant quitter le garde des yeux.

— Tu peux nous laisser, Stavro, ajouta le brun.

Tandis que le costaud sortait par le fond de la pièce, Cellendhyll détailla celui qu'il était venu voir.

Vêtu d'un costume noir, d'une tunique rouge sombre à large col, l'homme était de taille moyenne, bien proportionné. Il portait ses cheveux mi-longs, arborait un visage mince et moustachu, un regard sérieux, perçant. Un individu à ne pas prendre à la légère, estima l'Adhan.

Le lieu du rendez-vous était sommairement meublé, hormis le canapé, deux chaises et rien d'autre, ce n'était manifestement pas sa base réelle, signe que l'homme prenait ses précautions.

— En dépit de votre réponse, qui me dit que vous n'êtes pas ici pour vous attaquer à la Fraternité ? demanda le Veillant.

— Cela voudrait dire que je trahis la confiance de Rathe et ce n'est pas mon genre. De plus, si tel était le cas, vous seriez couché devant moi, en train de saigner, ma lame sur la gorge, et Stavro, ainsi que vos autres hommes dans la pièce à côté, ne seraient plus que des tas de viande avariée.

Llago Soza lâcha un petit rire. La réponse lui plaisait, manifestement.

— Je vous proposerais bien à boire, messire de Cortavar, dit-il ensuite, mais je vois bien que vous n'êtes pas du genre à perdre votre temps en mondanités, dit le brun en affichant un aimable sourire. Asseyez-vous, je vous prie.

L'Ange s'assit sur l'une des deux chaises faisant face au canapé.

— Vous vouliez voir un Veillant ? reprit l'homme. Me voilà, Llago Soza, pour vous servir… Je l'avoue, votre demande d'entretien a éveillé ma curiosité, sans parler du fait que vous soyez recommandé par Rathe le Corbeau. Que peut bien vouloir le Lige de la Lumière à la Fraternité de la Nuit ? Que je sache, nous sommes opposés depuis toujours.

— Tout d'abord, une question qui n'a pas de rapport direct avec ma venue ici… un assassin du nom de Mörgh a essayé de me tuer, c'était un contrat, vous savez quelque chose à ce sujet ?

Soza haussa les sourcils de surprise puis son visage se fendit d'une moue respectueuse :

— C'est donc vous qui avez vaincu Mörgh ? Félicitations, messire de Cortavar, de quoi ajouter à votre sulfureuse légende ! En l'honneur de Rathe, je vais vous répondre en toute franchise, ce contrat n'a rien à voir avec la Fraternité de la Nuit, de près ou de loin. Mörgh n'est pas un inconnu pour nous mais c'est un opérateur indépendant qui opère sur l'ensemble des Territoires et je n'ai aucune idée de son commanditaire.

De ce que l'Ange pouvait en juger, le Veillant semblait franc. Il passa donc à la suite :

— Le véritable but de ma visite est le suivant : je veux Vargh Loken.

— Vargh Loken, l'homme qui aurait dévalisé la Chanseth ? Et sans doute incendié les entrepôts des seigneurs de l'Alliance ? Désolé, messire, Loken non plus n'a aucun rapport avec la Fraternité et je n'ai pas de lien avec lui. Et de toute manière, même si j'avais une information utile concernant Mörgh ou ce Vargh Loken, les miens n'ont pas l'habitude de traiter avec l'Empire, que vous soyez recommandé ou non.

— Vous ne traitez pas avec l'Empire, vous traitez avec moi, répondit Cellendhyll. Ce n'est pas du tout la même chose… Corrigez-moi si je me trompe, Soza, mais les méfaits de Loken portent préjudice à tout le monde dans la cité, même à la Fraternité. La ville grouille d'Impériaux lancés à la recherche de ce malfrat. Ce qui veut dire que tout ce remue-ménage doit perturber vos affaires, c'est une évidence, et ça ne va pas s'arranger. Par contre, si vous m'aidez à localiser Loken et sa bande, le calme reviendra en ville et vous serez tranquille. De surcroît, je vous serai redevable, au moins pour une fois.

Cellendhyll marqua une pause le temps de laisser Llago digérer ses propos, avant d'ajouter :

— Avoir le Lige de l'Empire bien disposé à votre égard serait nettement plus profitable qu'un Lige acharné à vous détruire… aussi bien pour vos affaires que pour votre santé.

— Seriez-vous en train de me menacer, messire ?

— Prenez-ça comme vous voulez, Soza, je fais appel à votre sens des affaires, pas à votre ego.

Llago Soza partit d'un rire amusé :

— Vous êtes décidément digne de votre réputation, messire de Cortavar. Et même si la forme laisse à désirer dans vos propos, sur le fond, j'admets que vous avez raison. Que proposez-vous ?

— Vous êtes bien informé, vous ne pouvez le nier puisque vous parlez de la Chanseth et je sais pertinemment que la Fraternité dispose d'un vaste réseau d'yeux et d'oreilles implantés en ville. Si vous vous en donnez la peine, vous finirez par débusquer Vargh Loken, sans doute bien plus rapidement que les Bérets d'Azur. Plus tôt Loken sera mis hors d'état de nuire, plus tôt vous serez libre de reprendre vos trafics en toute quiétude. Qu'avez-vous à perdre ? Rien du tout. Qu'avez-vous à gagner ? Mon appui, je vous l'ai dit et cela n'est pas à dédaigner.

Llago Soza se frotta le menton tandis qu'il soupesait les arguments de l'Ange.

Il aurait pu ignorer Cellendhyll, le congédier sans sommation, se moquer de sa proposition, voire le châtier pour sa menace voilée, ou du moins essayer. Il l'aurait fait, sans doute, avec un homme ordinaire. Mais celui qui se tenait en face de lui n'avait rien d'ordinaire et son aura mortifère était aussi repérable qu'un brasier dans la nuit noire. Ce brasier de violence, Soza ne tenait pas du tout à l'attiser. Le Veillant avait l'instinct sûr et beaucoup d'expérience, il ne se trompait pas sur la nature implacable de son interlocuteur. C'était un homme trempé d'acier, et pas n'importe lequel ; un seigneur parmi les seigneurs, un seigneur-tueur bien plus redoutable encore que ceux que Soza côtoyait chaque jour.

— Dans la mesure où je fais affaire avec vous et non avec l'Empire que je considère toujours comme un ennemi, je suis prêt à accepter votre proposition, décida finalement le Veillant. Je vais faire passer le mot autour de moi. Je vous ferai prévenir dès que j'ai du nouveau, je m'y engage.

— Un message à l'Hôtel de Ville suffira. N'oubliez pas, Soza, car c'est dans votre intérêt, plus tôt je trouverai Vargh Loken, plus tôt la Fraternité retrouvera sa tranquillité.

— J'ai une excellente mémoire, messire de Cortavar, n'en doutez pas. Et si je vous renseigne, vous me serez redevable, comme vous l'avez signifié.

L’Ange n’avait plus rien à ajouter, il se leva, adressa un signe de tête à Llago Soza et quitta la pièce.

CHAPITRE 45

Cellendhyll retrouva Rathe affalé sur son banc, occupé à tirer sur un bâtonnet de fumée, tout en discutant amicalement avec Brent.

L'autre, Glovar, s'éveilla à cet instant.

— Quoi ? Hein ? dit-il en se redressant.

Avisant Rathe, qui le contemplait d'un air narquois, ses traits se durcirent d'une sombre détermination. Il porta la main à sa dague, accrochée dans un fourreau de hanche.

Sans même le regarder, Cellendhyll le saisit par le col et le projeta violemment en arrière, l'envoyant s'écraser contre le mur. L'homme s'effondra, de nouveau inconscient.

Brent gloussa une nouvelle fois, ses yeux rougis de fumée :

— Mon pauvre Glovar, décidément t'es vraiment un cador dans ton genre : tu repousses les limites de la connerie au-delà du possible !

Les deux hommes ressortirent dans la rue.

— Tu es satisfait de ton rendez-vous, fiston ?

— Oui, si du moins ton Soza tient ses engagements.

— Parfait, alors. Soza est du genre sérieux, rien à voir avec ce Mélicio Volpert que je t'avais fait rencontrer lorsque toi et moi avons fait connaissance. Bon, c'est pas tout ça, fiston, mais il est encore tôt, je vais aller voir ma fille, elle a un logement en ville. Je dormirai sans doute chez elle. Tu peux venir dîner avec nous, si tu veux.

Cellendhyll songea à Keelayne et à l'animosité sans détour qu'elle éprouvait pour lui.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, dit-il dans un pâle sourire. Les assiettes risqueraient de voler dans toute la pièce. Mais quoi qu'il en soit, merci de ton aide, Rathe.

— Pas de quoi, fiston, tu sais que tu peux compter sur moi ! Dès le matin, je rentrerai au domaine, n'hésite pas à m'envoyer un message comme nous sommes convenus, en cas de besoin.

Après avoir pris congé de l'Adhan, Rathe se dirigea d'un pas alerte vers le centre-ville. Livré à lui-même, Cellendhyll ne savait que faire. Il n'avait pas vraiment envie de retrouver Constance à Tygarde. Leurs rapports conflictuels ne l'encourageaient pas dans cette voie.

Il lâcha un soupir.

Pourquoi les choses étaient soudain devenues compliquées entre eux ? Pourquoi ne l'acceptait-elle pas pour ce qu'il était ? C'était bien elle qui avait fait le premier pas, non ? Qui s'était entêtée à le séduire. Pourquoi ce revirement ? Pourquoi ?

Lui qui ne reculait devant aucun combat, aucun danger, redoutait d'avoir une discussion avec Constance. C'en était risible et il se trouvait ridicule, honteux.

Assailli par ces questions sans réponse, il se mit en marche, avançant au hasard dans les rues de la capitale de Lumière.

CHAPITRE 46

La soirée débutait. Après avoir dîné d'un plat de poisson frit et d'un cruchon d'eau de source, seul, dans l'un des restaurants du port, Cellendhyll se rendit compte qu'il ne faisait que fuir le moment de s'expliquer une bonne fois pour toutes avec Constance. Et ce n'était pas correct. Ni vis-à-vis d'elle, ni vis-à-vis de lui-même. Il avait tergiversé trop longtemps.

Il paya donc sa note et repartit directement au palais impérial. Une fois à Tygarde, il se rendit dans les appartements de la jeune femme.

Constance était assise dans un canapé, le regard figé sur le spectacle du mur aux lumières bouillonnantes, le seul éclairage du salon. Elle tenait un verre de vin. Une bouteille de rouge reposait sur une table basse, entamée d'un tiers.

Cellendhyll avait une boule au ventre. Il n'était pas question de reculer, cependant.

— Il faut qu'on parle, dirent-ils en même temps.

Constance invita l'Adhan à prendre place en face d'elle. Elle lui proposa un verre mais il refusa.

— Je ne sais pas si j'ai bu pour oublier ou pour trouver le courage, Cellendhyll, dit alors la jeune femme. Te rends-tu compte où nous en sommes arrivés, toi et moi ? Plutôt ridicules, non ?

— En effet.

— J'ai bien réfléchi, j'ai essayé de me remettre en question, de comprendre à quoi j'en suis arrivée au sujet de nous deux. Effectivement, mon regard sur toi a changé… pourquoi ? Je pense que je le sais, à présent. Il y a cette part sombre en toi. Une aura puissante, qui m'attirait au début, je

l'avoue. Mais désormais, elle me fait peur. Elle me renvoie dans un endroit qui me terrifie.

— Je ne comprends pas.

— Je ne t'en ai pas vraiment parlé, mais j'ai assisté à une scène effroyable, lorsque ce Smaugh, Rakùl-Bahìr, a torturé Bascom sous mes yeux. Bascom qui hurlait sous son bâillon, Rakùl-Bahìr qui prenait un tel plaisir à le torturer et qui se délectait de me commenter chacun de ses actes, qui s'excitait à me détailler par le menu la souffrance qu'il provoquait… Et moi, obligée d'assister à ce supplice, totalement impuissante… C'était une telle horreur… aucun mot ne saurait le décrire, aucun humain n'aurait pu supporter… non, je préfère ne pas en dire plus.

La jeune femme fit une pause, le temps d'avaler une grande gorgée d'alcool :

— Heureusement que j'étais droguée quand ça s'est produit, poursuivit-elle, sinon je crois que j'en serais devenue folle. Et tu vois, c'est ça, c'est ce traumatisme qui, je crois, a fait évoluer mon regard sur la violence. Tu comprends ? Ce Smaugh représente le Mal à l'état pur, Cellendhyll. Et quand je te vois céder à la violence si facilement, si souvent, je ne peux m'empêcher de craindre que ce Mal ne te corrompe peu à peu, toi aussi.

— Comment peux-tu me comparer à ce monstre ?

— Je ne te compare pas vraiment à lui, mais je commence à penser que si tu ne fais rien pour te contrôler, cette violence finira par t'engloutir, par prendre le pas sur tes bons côtés. C'est comme ça que je ressens les choses et ça me glace de l'intérieur. Je n'y peux rien, ta propension à être brutal, je ne la supporte plus. Si encore tu ne t'en servais que pour te défendre, son usage serait légitime, je n'aurais rien à dire. Mais ce n'est pas le cas. Il n'y a qu'à voir ces derniers jours… Valien, Rugar, Warmish, Vezzo, Shragel Torn et je ne sais qui encore… C'est plus fort que moi, je n'en peux plus, Cellendhyll !

La jeune femme se leva face au mur éclairé de bulles de lumières.

Cellendhyll se remit sur pied à son tour et vint se placer contre le mur :

— Qu'attends-tu de moi ? s'exclama-t-il avec force. Que je devienne subitement un preux chevalier ? Que je déclare à qui veut l'entendre qu'il n'y a pas de meilleur destin que de servir Priam et la Lumière ? Eh bien, non, figure-toi ! Je suis un tueur, pas un paladin. Je suis un tueur car on m'a formé comme tel, durant de longues années, et si je n'étais pas un tueur, je

serais mort depuis longtemps. Quant à servir la Lumière, si Priam ne m'avait pas forcé la main, jamais je ne me serais rangé à sa bannière. Là, c'est clair ?

L'Ange avait terminé sa déclamation dans un cri de révolte.

Constance se prit les tempes et lâcha d'une voix étreinte de lassitude :

— Crier, frapper, tuer ! Violence, violence, violence ! Encore et toujours ! Tel est ton mode d'expression favori, Cellendhyll. Et cela ne correspond pas à ce que j'attends d'un homme… Oui, tu es un amant merveilleux, tu es un homme excitant, rien qu'à te voir entrer dans une pièce, j'ai envie de toi. En plus et c'est loin d'être négligeable, avec toi, une femme se sent protégée et respectée… mais cela ne me suffit pas. Alors j'ai essayé de t'en parler, à chaque fois que je te voyais user de brutalité. J'espérais que tu étais prêt à changer. À changer pour devenir meilleur…

La Phœnix redressa la tête et plongea son regard myosotis dans celui de l'Adhan :

— Ne peux-tu pas changer ? lui demanda-t-elle d'un ton doux, presque implorant. Pour moi, pour notre relation ? Ne pourrais-tu pas adoucir tes manières et servir la Lumière à mes côtés ?

Car si tu ne changes pas, comment pourrai-je me projeter avec toi dans un avenir serein ? Comment pourrai-je voir en toi le père de mes enfants ? Celui avec qui j'aurai envie de vieillir ?

Ces paroles-là, Constance n'osa les formuler à voix haute.

— Tu ne te rends pas compte de ce que tu me demandes, Constance, répliqua Cellendhyll dans un lourd soupir. Celui que tu veux à tes côtés, ce n'est pas moi, c'est une version idéalisée de moi-même et ce n'est pas du tout la même chose ! Dans un univers idéal, il y aurait peut-être matière à discussion. Mais nous vivons dans un monde violent, gouverné par les manigances et les trahisons. Telle est la réalité et je n'y suis pour rien. Et d'ailleurs, puisque nous en sommes arrivés à un tel point de remise en cause, moi aussi, j'ai une question à te poser : si je décidais de partir, de quitter Tygarde, de quitter Priam, si c'était le seul moyen pour que je change, comme tu le désires, tu viendrais avec moi ?

— Je ne comprends pas, répondit la jeune femme, troublée. Tout s'est arrangé entre Priam et toi, non ?

— Certes, mais admettons qu'il me libère… tu viendrais ?

Constance se détourna, les sourcils froncés.

— Qu'y a-t-il ? relança l'Adhan. Sois franche.

— Partir, cela voudrait dire perdre mon poste de Phœnix. Que je redeviendrais une femme quelconque. Que je dépendrais de toi. Et que je tournerais le dos à la Lumière, ma patrie.

— Voyons, tu ne seras jamais quelconque, tu devrais le savoir… C'est si important d'être une Phœnix ? De servir la Lumière ?

— Si c'est important ? Mais j'ai passé ma vie à tendre vers ce but, Cellendhyll ! Je viens d'une famille très pauvre, je croyais te l'avoir dit. J'ai tant enduré pour me hisser là où je suis… Et d'ailleurs, pourquoi ce devrait être à moi de te suivre et non le contraire ? Parce que je suis une femme ? C'est injuste, tu ne trouves pas ? J'ai gagné mon destin, ici, à la cour de Lumière, j'ai arraché grâce à mes efforts un poste dont la plupart des gens rêvent, que jamais je ne pourrai retrouver ailleurs, qui m'apporte un train de vie confortable, des honneurs, la possibilité de me sentir *importante*, de me sentir véritablement *utile* à mon peuple, à ceux qui me font confiance… Je suis devenue *quelqu'un qui compte* ! Et tu voudrais que j'abandonne tout ça pour quoi ? Pour aller courir l'aventure sur les routes ? Pour repartir à zéro ? Pour toi ? Alors que je suis en train de te dire que je n'en peux plus de cette violence que tu affiches à tout bout de champ ? Tu ne manques pas d'air et je ne comprends d'ailleurs pas comment tu peux ainsi vouloir tourner le dos à ta patrie, à la Lumière.

— Et toi alors ? Tu me demandes de changer alors que tu n'es pas prête à me suivre ? Et pourquoi, pour cette sacro-sainte patrie qui semble compter plus que moi ? Mais on s'en moque de l'Empire de Lumière ! Ce n'est qu'une notion vide de sens, un concept fumeux. Franchement, Constance, je me fous totalement de la Lumière !

Constance écouta la tirade de l'Ange, ses yeux écarquillés de saisissement :

— Comment peux-tu dire de telles choses ? s'écria-t-elle. La Lumière, c'est un idéal, au contraire. De même que servir tous ceux qui comptent sur nous, pour le bien de l'Empire. C'est un idéal qui nous permet de nous surpasser pour offrir le meilleur de nous-mêmes.

Cellendhyll secoua la tête :

— Ma pauvre Constance, tu te leurres, l'Empire n'est qu'une entité, rien d'autre. Connais-tu tous ces gens qui le composent ? Les as-tu rencontrés ? Combien de criminels parmi eux ? De menteurs et de tricheurs ? De maris

qui battent leurs femmes ? De femmes qui battent leurs enfants ? Combien d'entre eux méritent vraiment ton attention ? Alors oui, de mon côté, pas question de perdre du temps avec ces gens-là : je me fous de la Lumière, je me fous des royaumes, des Ténèbres, du Chaos, de l'Alliance, je m'en fous royalement ! Moi, je crois aux gens, voilà tout. Et ils sont bien peu à me plaire, je l'avoue. Alors je ne m'en cache pas, je ne m'intéresse qu'à mes proches, et à mon propre destin, rien d'autre… Quant au fait de changer, j'y pense depuis plusieurs jours, Constance. Mon verdict est clair : je suis comme je suis, pas question de me trahir moi-même !

— Nous n'avons vraiment pas la même façon de voir les choses décidément, toi et moi, grimaça la jeune femme en secouant la tête. Je crois que nous ferions mieux de réfléchir à notre relation… chacun de notre côté. Pars, Cellendhyll, dit-elle encore d'un ton soudain très froid. Pars tout de suite.

— Si c'est ce que tu veux, grimaça Cellendhyll, ça me va très bien.

Ulcéré de se faire ainsi congédier, Cellendhyll quitta la suite sans un regard en arrière, sans se rendre compte que la jeune femme avait les larmes aux yeux.

Il avait cru pouvoir compter sur le soutien de Constance, sur le fait qu'elle l'appréciait tel qu'il était. Il lui avait accordé sa confiance, il avait lâché la bride à ses propres sentiments. Il avait fait tomber le pont-levis de la forteresse dans laquelle il se protégeait. Il avait risqué sa vie dans les Terres du Nord, tourné le dos à sa propre liberté pour elle.

Tout cela pour quel résultat ? Des disputes incessantes à propos de ce qu'il était et de ce qu'il n'était pas. Et finalement, elle le mettait à la porte.

Il se sentait trahi, une fois encore. Rejeté comme la pire des engeances.

Une nouvelle meurtrissure infligée à son cœur. Et cela le mettait hors de lui.

Désormais, plus que jamais, il ne compterait que sur lui-même.

Peu importait ce que pensait Winter de lui, qu'elle ait tort ou raison. Cellendhyll s'acceptait tel qu'il était, bien conscient d'être imparfait.

Imparfait mais en accord avec lui-même.

Il devait se recentrer sur lui-même. Il n'avait pas d'autre choix s'il voulait rester fort, s'il voulait rester intègre. Et capable d'affronter les

dangers qui se présenteraient à lui, comme toujours.

Il était temps de se concentrer sur les actes. Plus d'interrogations, plus de doutes. Agir. Remplir sa mission. Pas question de se laisser aller, de se laisser paralyser.

Il s'était trompé sur le compte de la jeune femme. Et Constance s'était trompée sur le sien. Sans doute tous les deux avaient-ils été dominés par la passion et non l'amour. Et manifestement la jeune femme avait idéalisé l'Ange.

Un amer constat. Qu'il allait devoir digérer.

Il rentra dans sa suite le temps de prendre quelques affaires et par le biais de Cythéria, il ferait prévenir Priam qu'il allait temporairement s'établir au *Curzay*, un hôtel haut de gamme dont il avait apprécié le confort et la discrétion. De la sorte, il serait sur place pour traquer Vargh Loken, une disposition bien plus efficace que de loger au palais.

C'était également une manière détournée de montrer au Patriarche qu'il défendait son indépendance et qu'il préférait rester libre de ses mouvement.

En ce qui concernait Constance, prendre ses distances, c'était le mieux à faire, il voulait s'en persuader. La meilleure décision possible, la plus sensée.

Il quitta donc Tygarde, le cœur transi, un grand sac à l'épaule, contenant des affaires et son équipement.

Pauvre petit Cellendhyll, ricana sa conscience. *Quand vas-tu le comprendre ? Tu es maudit ! Cesse d'espérer un avenir heureux, tu n'as pas le droit au bonheur. Tu n'es qu'une machine à tuer et rien d'autre !*

CHAPITRE 47

L'Ange récupéra sa suite au dernier étage du *Curzay*, dans le centre de la cité des Nuages – il l'avait instamment demandée et par chance elle était libre. En guise de paiement, il montra le médaillon de Priam, la note serait envoyée au palais. Par principe, même s'il en avait les moyens, il n'était pas question pour lui de payer de sa poche alors qu'il s'estimait en mission. Le concierge se souvenait parfaitement de lui et la vue du médaillon de Lige ne fit que renforcer sa déférence, cet arrangement ne lui posa aucun problème.

Une fois dans sa suite, au dernier étage, Cellendhyll déballa machinalement ses affaires. Il caressa l'idée de faire monter une bouteille de vin mais il n'était pas vraiment d'humeur à se détendre.

Le ciel s'était dégagé, laissant espérer que le temps allait enfin s'améliorer. Accoudé à son balcon, l'Adhan contemplait les lumières de la ville.

Suis-je condamné à vivre seul ?

Était-il trop violent ? Cellendhyll n'était pas à l'aise avec cette pensée et refusait de chercher la réponse à cette question. En tous les cas, se voir ainsi remis en question par Constance le poussait en retour à s'interroger sur le bien-fondé de sa relation amoureuse.

Ils n'étaient donc pas fait l'un pour l'autre, il devait s'y faire, si douloureux que fût ce constat.

Arrête de te lamenter ! Reviens à l'essentiel : retrouver Vargh Loken et le mettre hors d'état de nuire.

Vargh Loken. Une traque. De l'action. Du danger.

Voilà pour quoi il était fait. Et pas pour parader dans des soirées mondaines. Ni pour se justifier encore et encore sur sa conduite. Ni encore pour se conformer à l'idéal du chevalier honorable qu'attendait la Phœnix.

Et puisqu'il songeait à l'action, pourquoi ne pas aller interroger ce soi-disant antiquaire à nouveau ; cette fois, il serait libre de le questionner à sa guise, sans personne pour lui mettre des bâtons dans les roues.

L'Adhan restait persuadé que Shragel Torn avait un lien avec Vargh Loken, probablement celui des armes. C'était la piste la plus concrète dont il disposait. Et la seule.

Quelques minutes plus tard, vêtu pour le combat, armé de ses lames de jet, du sabre bleuté forgé par Maurice, et bien sûr, de sa Belle de Mort, il quittait son hôtel. Et cette fois, il marchait en surveillant ses arrières. Mörgh l'avait surpris une fois. Cela n'arriverait plus.

De nouveau focalisé sur Vargh Loken, sur sa mission, l'Ange avait délaissé cette histoire d'assassin et de contrat sur sa tête. Il n'avait d'ailleurs aucun moyen de démasquer celui qui voulait ainsi le tuer. Pourquoi s'en préoccuper, donc, pour le moment ?

Cellendhyll arrivait en vue de la boutique de l'antiquaire. Il se rendit subitement compte qu'il avait oublié l'heure tardive. Il aurait dû y songer, car il risquait de trouver porte close. Mais puisqu'il était si proche, autant en avoir le cœur net. Au pire, il pourrait toujours pénétrer dans l'entrepôt de Shragel Torn et le fouiller. Une bien meilleure alternative que de broyer du noir au *Curzay*.

Le pâté de maisons de l'antiquaire se dressait devant lui. Tel que l'avait annoncé Constance, la surveillance du périmètre était effective. L'Ange repéra au moins deux questeurs du Guet en civil. Il les avait découverts au premier coup d'œil. Il devait y en avoir deux autres postés à l'arrière du hangar.

Cellendhyll pesta intérieurement. Des professionnels de la trempe des Chiens de Guerre débusqueraient ces sentinelles tout aussi aisément que lui. Libres à eux de prendre la tangente en ce cas. Aussi bien, le mal était déjà fait, ce qui le fit jurer à nouveau.

Cellendhyll prit le temps d'aller voir l'un des questeurs. Installé devant l'entrée d'une galerie marchande, en face de l'antiquaire, ce dernier s'était déguisé en cireur de bottes itinérant. Pas assez jeune ou pas assez vieux pour être crédible. Sans parler du fait que le seul endroit à cette heure où un cireur pourrait trouver du travail, serait sur le port.

L'Adhan lui présenta le médaillon de Priam. Invoquant ainsi son autorité supérieure, il annonça qu'il allait entrer dans la boutique et qu'il ne voulait pas être dérangé. En conséquence, il demanda à l'homme de prévenir ses collègues. Au passage, il lui conseilla de mieux se camoufler et de faire passer le mot aux autres.

Une fois sur le perron de *Antiques et Merveilles*, il toqua à l'entrée. Aucun succès. Aucune lumière ne filtrait du seuil et la porte était verrouillée.

Cellendhyll tira de sa poche un étui en cuir fin. Contrairement à la banque Chanseth, cette fois il avait pensé à se munir d'un jeu de rossignols.

Il ne disposait certainement pas de l'habileté d'un maître-voleur tel que Rathe le Corbeau, mais se révélait tout de même capable de déjouer la plupart des serrures conventionnelles. Or, celle-ci ne l'était pas, justement, ce qui réduisit ses efforts à néant. Lors de sa première visite, Cellendhyll n'avait rien vu dans les vitrines de la boutique qui justifie une telle mesure défensive. Un signe de plus pour renforcer les soupçons de l'Ange à l'encontre de Shragel Torn.

Cellendhyll aurait sans doute pu l'enfoncer, mais pas sans causer un fracas qui ne manquerait pas d'alerter ceux qui pourraient se tenir à l'intérieur. Il préférait nettement entrer par surprise.

Il entreprit de faire le tour du pâté de maisons et voir s'il ne pourrait se faufiler dans l'entrepôt par un autre biais.

Les portes de l'arrière étaient barrées de l'intérieur. Cependant, Cellendhyll remarqua qu'un faible halo de lumière s'échappait de la verrière qui couronnait l'édifice. Intéressant.

Le questeur à qui il avait parlé était en train de donner la consigne à l'un de ses camarades, dans le renfoncement d'un immeuble. L'Adhan poursuivit son chemin, concentré sur le hangar. Il aborda le flanc du bâtiment et avisa un petit balcon à l'étage dont les persiennes restaient

entrouvertes et desquelles filtrait la lumière d'une lampe à huile. À un mètre cinquante du balcon, une épaisse gouttière montait vers le toit. Cellendhyll regarda autour de lui et ne vit personne. Comme il l'avait fait lorsqu'il avait grimpé sur le toit de la Chanseth, il empoigna la gouttière et se hissa, prenant appui sur les anneaux de fixation fixés à intervalles réguliers. Une fois à hauteur suffisante, il prit appui sur la gouttière et sauta souplement sur le balcon.

Il joua de sa lame la plus fine pour faire levier sur la barre de fermeture des volets, qu'il décrocha. En face de lui, une fenêtre à guillotine verrouillée en position basse. Cellendhyll se servit une nouvelle fois de sa dague. L'insérant entre les deux châssis, il parvint finalement à faire jouer le loquet de fermeture, puis à remonter doucement l'un des châssis, sans bruit.

Il se glissa dans l'ouverture et se retrouva dans une pièce qui devait servir de chambre d'appoint – lorsque Shragel Torn préférait dormir sur place plutôt que de regagner son logis du centre-ville. Un lit aux draps froissés, une table avec une cuvette et un broc pour se laver, une armoire à vêtements entrouverte. L'Ange prit le temps d'écouter mais aucun bruit ne filtrait de l'autre côté de la porte. Il ouvrit celle-ci, tout doucement. Elle donnait sur le bureau perché de l'antiquaire. Une lampe à huile était allumée dans chaque pièce.

À pas de loup, Cellendhyll pénétra dans le bureau. Aucune trace de Torn. Ce dernier était-il parti en oubliant de moucher les chandelles de ses lampes ? Il en aurait bientôt le cœur net.

Il se rapprocha des escaliers qui descendaient vers le hangar.

Une exclamation étouffée lui parvint du rez-de-chaussée. Prêt à dégainer, Cellendhyll descendit les marches une à une.

Shragel Torn était courbé sur une table devant laquelle il était assis. Devant lui, une caisse grande ouverte d'où il avait tiré une série d'objets antiques qu'il venait de recevoir.

Torn ne bougeait pas.

Aux aguets, Cellendhyll se rapprocha de lui. La posture de l'antiquaire était curieuse. Cellendhyll savait ce qu'elle signifiait. Il toucha l'épaule de Torn et ce dernier s'effondra sur le côté en un tas informe.

Mais avant que l'Ange ne puisse vérifier ce qu'il pressentait, son instinct le fit se retourner.

Un homme venait de sortir d'une flaque d'ombre formée par une série de caissons empilés, à présent clairement visible dans la lueur des lampes.

Une haute silhouette, aussi haute que la sienne, aussi élancée, aussi dynamique. Hormis les traits dorés, la couleur et la forme de ses yeux, et sa chevelure auburn sombre nouée en queue-de-cheval, on aurait dit en quelque sorte le jumeau de Cellendhyll.

L'un et l'autre ressemblaient à des images miroirs, quasi parfaites et en même temps différentes. Ils secrétaient tous deux la même aura de danger brut. Leurs regards assurés dégageaient la même flamme aux reflets carnassiers. Ils savaient sans avoir à se le formuler quel était leur lien commun. Ils étaient plus que des tueurs. Pires que des tueurs. Des Initiés.

Au tatouage qui marquait son œil et sa pommette, Cellendhyll reconnut un guerrier kelash. Celui-ci portait un costume de cuir noir, ajusté, taillé pour le combat ; à peu près la même tenue que celle de l'Ange mais sa version militaire.

Rien qu'à cet uniforme, à la posture de l'individu, l'instinct de l'homme aux cheveux d'argent hurla. Il n'en doutait pas un instant : l'un des Chiens de Guerre se tenait en face de lui.

Enfin !

Les deux guerriers se toisèrent. Et dans la même seconde, tous deux effectuèrent un geste flou de la main, avant de se rejeter sur le côté. Chacun d'eux surpris par la vivacité hors norme qui animait l'autre.

Cellendhyll venait de lancer sa dague de jet, Taï-Feng de faire pareil avec une étoile d'acier dentelé.

S'il n'avait bougé aussi vite, Taï-Feng aurait eu l'épaule transpercée, au lieu de quoi, une estafilade barra sa pommette, à l'opposé de son tatouage.

S'il n'avait bougé aussi vite lui aussi, Cellendhyll aurait eu la gorge épinglée, au lieu de quoi, le haut de son bras fut lacéré d'un trait brûlant.

Le Kelash et l'Adhan retrouvèrent leur équilibre. Cellendhyll dégaina son sabre et se rua au contact. Taï-Feng venait sur lui d'un élan aussi vigoureux que le sien, une hachette de guerre dans chaque main.

En plein mouvement, dans un équilibre sans faille, ils amorcèrent leur assaut. Il y avait dans leurs gestes, dans leurs volontés, une symétrie parfaite que certains auraient jugé gracieuse, et d'autres dérangeante.

Frappe simultanée, de part et d'autre. L'acier tinta sèchement contre l'acier, sabre contre hachettes. L'Ange et le Kelash continuèrent sur leur

élan pour prendre de la distance et se replacer face à face.

Ils échangèrent un regard de curiosité. Et s'élancèrent de nouveau l'un vers l'autre.

Une fois au contact de l'Adhan, Taï-Feng effectua un mouvement en pivot sur lui-même, ses lames tournoyant au-dessus de sa tête, en parallèle, puis, tandis qu'il accomplissait un tour complet, se rabattant pour une double frappe en diagonale basse.

Cellendhyll réalisa la même volte, engagé dans un élan identique. Il repoussa les deux attaques consécutives avec son sabre, se baissa et sa grande lame marqua un tracé sec pour frapper en biseau. Taï-Feng interposa l'une de ses hachettes et riposta de l'autre. Cellendhyll repoussa sa lame en remontant son sabre à la volée.

Le Kelash fit un pas de côté et plaça un revers de hachette. Cellendhyll recula hors de portée et avança aussitôt après pour fouetter l'air à hauteur de tête d'un mouvement horizontal. Taï-Feng interposa le creux de son autre lame. Puis, il changea d'appui et balança sa première hachette dans un mouvement de balancier latéral. L'Ange prit lui aussi appui sur son autre jambe et, d'un mouvement fluide du poignet, gifla sèchement l'arme du Kelash.

Ils reculèrent d'un pas et se dévisagèrent, sans pour autant relâcher leur vigilance.

Les tactiques habituelles n'avaient plus cours, pour l'un comme pour l'autre. Le Kelash était trop rapide pour que Cellendhyll se lance dans l'art de la Riposte, d'autant plus que son adversaire maniait deux armes. De même, Taï-Feng savait qu'il devait être très prudent devant l'allonge de ce sabre manié avec une adresse qu'il n'avait jamais rencontrée auparavant.

— Qui es-tu ? demanda le Kelash d'une voix douce.

Taï-Feng ne s'expliquait pas la pulsion qui l'avait poussé à sortir de sa cachette, alors qu'il aurait pu abattre l'Adhan d'un jet de hachette tandis que ce dernier était tourné vers Shragel Torn. Refusant de se l'avouer, il était troublé par ce guerrier aux cheveux argentés, par son faciès sauvage, éclairé d'un regard étrange, celui du jade cristallisé d'une force de volonté qui égalait pour le moins celle de son mentor, Vargh le Noir. Ce constat l'ébranlait suffisamment pour faire naître en lui une incertitude qu'il n'avait jamais connue depuis qu'il marchait sur deux jambes.

L'Adhan hésita une seconde avant de répondre :

— Je suis Cellendhyll.

— Et moi, Taï-Feng.

Les guerriers se saluèrent d'un signe de tête, prenant soin de ne pas se quitter du regard.

— Va-t-en, souffla Taï-Feng.

— Tu sais très bien que je ne peux pas, sourit Cellendhyll dans cet espèce de rictus qui dévoilait ses dents. Le mieux, en fait, ça serait que tu te rendes.

À son tour, le Kelash eut un sourire carnassier :

— J'aime ton humour.

Ils ne s'étaient jamais vus auparavant, ni même croisés. Ils venaient d'horizons bien différents. Et pourtant. Ils étaient liés de manière indiscutable, des guerriers d'un talent identique, d'un égal niveau, sans qu'aucun des deux ne sache comment ni pourquoi, et cette connexion étrange, équivoque, qui les unissait malgré eux, ils la ressentaient avec une acuité renversante.

En conséquence de quoi, Taï-Feng rechignait à se livrer tout à fait.

Cellendhyll éprouvait une certaine retenue à l'instar du Kelash. Il éprouvait le même sentiment étrange. De plus, il voulait capturer le Chien de Guerre pour l'interroger, et par conséquent le blesser plutôt que le tuer.

Ils s'affrontaient donc, tous deux combattants d'exception, tous deux au summum de leur forme, mais sans tenter d'entrer dans le Zen, comme ils l'auraient pu, préférant tout d'abord se jauger mutuellement en tâchant de pousser l'autre dans ses retranchements ; sans compter que Zen contre Zen, l'effet s'annulait de lui-même.

Taï-Feng fit tournoyer ses lames devant lui, à grands renforts de moulinets. Il s'était engagé dans une manœuvre complexe, une juxtaposition de feintes qui s'acheva sur une frappe conjointe, les deux hachettes maintenues à la parallèle, dans une attaque descendante.

Cellendhyll fit un pas de côté avant de frapper en riposte et sa lame jaillit sur le côté droit de Taï-Feng. Mais le mouvement initial du Kelash n'était qu'une feinte. Il ramena sa hachette de droite vers le sabre de manière à coincer celui-ci dans l'angle de sa lame. Derechef, sa seconde hachette fusa pour frapper le flanc de l'Ange, totalement à découvert. Cellendhyll déjoua sa tentative en avançant d'un pas et en frappant Taï-Feng d'un coup d'épaule en plein torse. Il recula dans la foulée, évitant un brusque revers de hachette du Kelash.

Il contre-attaqua à son tour, sabrant l'air à trois reprises pour faire reculer son adversaire et le contraindre à la défensive. Puis, tandis que le Kelash reculait, au moment où il allait poser son pied d'appui, l'Ange accéléra son rythme. Il feinta brusquement à droite et partit sur la gauche, sa grande lame rabattue d'un revers de la main droite. Taï-Feng se contorsionna pour opposer *in extremis* l'une de ses hachettes, pivota d'un quart de tour, donna un coup de pied dans la cuisse de Cellendhyll pour bloquer son élan et cogna en retour de sa seconde hachette. Le sabre de Cellendhyll effectua une boucle au-dessus de sa tête et redescendit pour contrecarrer la tentative du Kelash dans un grand fracas d'acier.

L'homme aux cheveux d'argent enchaîna en feintant une attaque haute et rabattit brutalement la lame de son sabre pour finalement porter un assaut en taille, au niveau des jambes.

Taï-Feng décolla verticalement du sol pour échapper à la morsure de l'acier en méthalion. Cellendhyll poursuivit son propre élan. Pivotant sur la jambe droite, sur laquelle il s'appuya, il pencha son buste vers l'avant et remonta la gauche pour asséner à Taï-Feng un coup de pied circulaire arrière. Frappé en plein vol au niveau des côtes, le Kelash fut projeté sur le travers mais parvint à retrouver son équilibre en accompagnant sa chute d'une roulade sur l'épaule. Il se redressa, ses hachettes fermement empoignées.

— Belle manœuvre, dit-il.

Les deux guerriers reculèrent, incapables de se quitter des yeux.

L'Adhan savait désormais qu'il faisait face à un Initié aussi talentueux que lui-même. La seule issue qu'il voyait pour orienter la fin du combat à son avantage semblait être l'emploi du Hyoshi'Nin, toutefois difficile à éveiller alors qu'il se livrait à un combat aussi âpre.

Taï-Feng, cependant, ne lui laissa pas le temps de se glisser dans l'état d'abandon, de sérénité spécifique indispensable pour plonger jusqu'à son nexus interne et invoquer la grâce parfaite. À son tour, le Kelash reprit les rênes de l'affrontement. Ses hachettes furent de nouveau transformées en un tourbillon trop flou pour être décomposé par un œil humain.

Cette fois, ce fut au tour de l'Adhan de plier, reculant pas après pas, incapable de porter la moindre riposte.

Au terme de cette longue et conquérante impulsion, les deux hachettes du Kelash fusèrent de deux hauteurs différentes dans un mouvement limpide et

sublime. Cellendhyll sut qu'il ne pourrait contrer les deux armes à la fois.

Pris au dépourvu, il réagit par réflexe pur. Il se laissa tout simplement tomber vers le sol pour échapper aux lames jumelles qui le menaçaient. En plein déséquilibre, il remonta son sabre au-dessus de lui, d'un balayage ample et inattendu dans une telle posture. Sa lame en méthalion trancha net dans la hachette qui s'abaissait vers lui, sectionnant le haut du manche.

Pour la première fois depuis qu'il était un homme, Taï-Feng se rendit compte qu'il avait trouvé son égal – hormis Vargh Loken, bien sûr. Zen ou pas Zen, ce duel ne mènerait à rien d'autre qu'à la mort de l'un des deux duellistes et son issue s'annonçait réellement incertaine concernant sa propre survie. Il ne pouvait se permettre d'être blessé ou arrêté, encore moins risquer d'être abattu. Vargh avait besoin de lui plus que jamais. Or, le Kelash avait déjà la joue lacérée et ses côtes le cuisaient. Sans parler des questeurs du Guet qu'il avait repérés, postés à l'extérieur, et qui pouvaient survenir à n'importe quel moment. Sa décision fut prise, même si une part de lui-même répugnait de devoir réagir de la sorte.

Le temps que Cellendhyll se relève d'une roulade arrière, Taï-Feng avait rompu le contact et s'esquivait derrière une caisse imposante.

Le Kelash bondit sur un empilement qu'il escalada avec l'aisance d'un singe. Il sauta ensuite sur une entretoise de métal horizontale servant à assurer la solidité des piliers de la structure, grimpa ensuite aux croisillons de l'un de ses piliers jusqu'à passer par une large ouverture qu'il avait découpée à la base de la verrière.

Cellendhyll rengaina son sabre et s'élança à sa poursuite par le même chemin.

Taï-Feng atteignit le toit. D'un rapide coup d'œil, il constata que l'Ange suivait avec la même habilité que celle dont il avait fait preuve. Le Kelash n'attendit pas que son poursuivant comble son retard. Il courut jusqu'au rebord du toit. En face de lui, une corde fermement tendue au-dessus du vide, accrochée à un pignon et qui donnait accès au sommet d'un autre bâtiment.

Sans hésiter, sans ralentir, Taï-Feng franchit le rebord et traversa sur la corde, les bras largement écartés, faisant une nouvelle fois la preuve de ses capacités hors norme.

Une fois arrivé de l'autre côté du vide, le guerrier kelash se retourna, face à l'Adhan qui venait d'arriver devant le rebord. Taï-Feng lui adressa un salut, mélange de respect et d'ironie, et, de sa hachette, trancha la corde qui reliait les deux bâtiments.

Quelques instants plus tard, il avait filé dans la nuit.

Cellendhyll cracha un juron entre ses dents. Impossible de poursuivre son adversaire, celui-ci bien trop rapide. Le temps que l'Ange descende du toit et fasse le tour des bâtiments, le Kelash aurait largement le temps de disparaître.

Cellendhyll se laissa redescendre dans l'entrepôt.

Comme il le pressentait, Shragel Torn avait bien eu la gorge tranchée. Il baignait dans son sang, son visage crispé par le refus de la mort.

Cellendhyll fouilla le bureau sans rien trouver pour l'aider dans sa traque. Il dénicha une bouteille de cognac dont il se servit pour désinfecter sa blessure ; celle-ci n'était pas grave comparée à celles infligées par Mörgh. Il ressortit alors dans la rue, rejoignit le questeur du Guet, le prévint de ce qui venait de se produire et lui demanda d'alerter les autorités compétentes afin de fouiller le hangar et la boutique de fond en comble.

Le Guet ne trouverait rien, l'Adhan en était quasi certain. Des professionnels comme les Chiens de Guerre ne laisseraient aucun indice susceptible de les trahir. Pas eux. Cependant, autant en être sûr, dans leur situation, l'Empire ne pouvait se permettre de mépriser le moindre détail.

Nous nous reverrons, Kelash. Nous nous reverrons et on saura alors qui de nous deux est le plus fort !

CHAPITRE 48

Adossé à un pilier, les bras croisés, Cellendhyll regardait les Bérets d'Azur s'agiter autour de lui. L'entrepôt était rempli de membres du Guet occupés à ouvrir les caisses et à inventorier leur contenu. Le livre de comptabilité trouvé sur place avait été scruté minutieusement mais il ne représentait que les ventes officielles d'objets antiques.

Une autre équipe de questeurs avait été envoyée s'occuper de l'appartement du défunt – ils n'y trouveraient rien pour les aider dans leur traque.

Les lieutenants Kershaw et Tanfoglio entouraient Constance, à présent détachés exclusivement pour aider la Phœnix à résoudre l'affaire. En arrivant sur les lieux du crime, la jeune femme avait jeté un regard froid à l'Adhan. Elle avait remarqué son pourpoint lacéré au niveau de l'épaule sans faire le moindre commentaire. Elle avait l'air encore plus tendue par la situation.

Aussi Cellendhyll se retint, comme il l'avait projeté, de lui jeter au visage que la surveillance n'avait servi à rien, à part provoquer la mort d'un informateur potentiel. Qu'il aurait bien mieux valu le laisser, lui, mener son propre interrogatoire.

En l'occurrence, il se trompait à moitié, aucune des deux méthodes n'aurait permis de mettre la main sur Vargh le Noir.

L'Adhan fit aux lieutenants le résumé de ce qui s'était produit. Constance le fixa tandis qu'il parlait, mais il était toujours impossible pour Cellendhyll de deviner ce qu'elle pensait. Il répondit aux questions des deux officiers concernant le signalement de Taï-Feng. Un guerrier kelash, voilà au moins

qui leur fournissait une piste fiable. Il y avait probablement autant de Kelash dans la capitale que d'Adhan. Soit un spécimen de chaque. Voilà un élément qui permettait d'orienter concrètement les recherches.

Cellendhyll finit par en avoir assez des procédures et prit congé. Être en présence de Constance le dérangeait, c'était sans doute réciproque. La Phœnix n'avait pas souhaité lui parler en privé et, de son côté, il ne voyait pas comment arranger les choses entre eux. En avait-il envie au moins ? Pas sûr.

Cesse de penser à elle. Tu viens d'affronter l'un des Chiens de Guerre et tu as rencontré ton égal. Alors imagine ses camarades, imagine quelle force ils peuvent représenter en agissant soudés, parfaitement menés par Vargh le Noir. Combien sont-ils ? Peu importe. Si tu te relâches, à présent qu'ils connaissent ton existence, tu es mort.

En conséquence, l'Ange rentra à son hôtel après avoir fait plusieurs détours pour vérifier qu'il n'était pas suivi, même par les toits. Il laissait volontiers au Guet le loisir discutable de patrouiller à la recherche de l'homme qu'il avait débusqué. Les Bérets d'Azur n'avaient aucune chance.

Installé sur la terrasse de sa suite, au *Curzay*, livrant son épaule blessée aux rayons des lunes, tout en dégustant un verre de vaux-queyras, année du Bélier, Cellendhyll regardait la nuit dont l'obscurité était déflorée par les mille lumières de la capitale.

Où se terraient donc les Chiens de Guerre ? Quelle serait la prochaine manœuvre de Vargh le Noir ?

L'Adhan le pressentait avec encore plus de force que devant la banque Chanseth. Ce serait lui au final, et personne d'autre, qui affronterait Vargh et ses hommes.

L'adrénaline tardait à se dissiper, tandis que Cellendhyll revivait en esprit le combat qu'il avait livré au guerrier kelash. Il songea qu'il devrait sans doute recourir au Zen, lors de leur prochaine rencontre. Mais son usage face à un autre Initié était fort délicat à doser, il en avait parfaitement conscience. Il ne fallait pas y recourir trop tôt, sinon le contrecoup d'énergie induit par la transe bleutée pouvait vous mener à votre perte. Et s'il

l’invoquait trop tard par rapport à Taï-Feng, ce dernier saurait sans aucun doute profiter de l’avantage.

Restait le Hyoshi’Nin. La grâce parfaite pourrait faire la différence, s’il parvenait à l’atteindre au bon moment. Il cherchait d’ailleurs toujours la bonne méthode pour allier ces deux techniques secrètes. Il disposait également du Cri, la technique d’Adepte. Mais l’Ange s’avouait encore incapable de maîtriser ce talent et ne pouvait donc compter dessus.

Cellendhyll ressentait une certaine frustration, un sentiment d’inachevé qui se traduisait en besoin : le Kelash et lui-même avaient désormais un compte en attente et la part la plus sombre de la personnalité de l’Ange brûlait de démontrer qu’il était bien le plus fort.

Il n’en savait rien mais Taï-Feng éprouvait exactement le même besoin de revanche.

CHAPITRE 49

Taï-Feng avait vérifié à plusieurs reprises qu'il avait talonné l'Adhan avant de prendre le chemin de la planque secondaire, le hangar des Brise-Crânes.

Aussitôt arrivé dans le baraquement, Vargh le convoqua. Le chef des Chiens de Guerre s'était installé au fond, suffisamment loin des autres.

Le Kelash s'assit en tailleur devant l'officier.

— Alors ? s'enquit le colonel, en repérant la légère blessure qu'arborait son second.

— Il y a eu un imprévu, Vargh.

— Explique.

— Un guerrier nous a surpris dans le hangar. Il a essayé de m'arrêter mais j'ai réussi à le semer.

Vargh Loken frotta son menton, qu'il avait rasé le matin même, après avoir fait ses exercices martiaux.

— Et Shragel Torn ? demanda-t-il.

— Le coin pullulait d'hommes du Guet en civil, j'ai jugé préférable de m'en occuper.

— *Avant* ou *après* qu'il ne dise ce qu'il sait sur nous ?

— J'ai eu le temps de l'interroger. *Avant*, m'a-t-il juré. Je l'ai cru.

— Tu as eu raison de l'éliminer. Il aurait fini par parler. Il est vrai que Torn ne disposait d'aucun élément susceptible de nous gêner mais je déteste laisser quelqu'un dégoiser à notre sujet… Ce guerrier, il ressemble à quoi ?

— C'est un Adhan.

— Un Adhan, tu es sûr ? s'écria Vargh.

Si Taï-Feng fut surpris par cet intérêt subit, presque passionné de la part de son colonel, il n'en montra rien. Lui-même n'avait pas tout à fait digéré la rencontre.

— Je sais reconnaître un Adhan, merci, répondit-il d'un ton narquois.

Sans cacher sa curiosité, Vargh se pencha brusquement vers le Kelash :

— Il a quel âge ? Décris-le moi.

— Il a la trentaine, un peu plus ou un peu moins. Grand, les yeux vert clair. Et c'est un putain de guerrier, tu n'imagines même pas. Il aurait largement sa place au sein de l'unité.

— Aussi bon que toi ? s'enquit l'officier d'un ton songeur.

Taï-Feng montra la ligne de sang séché qui ornait sa joue et ajouta :

— Nous n'avons pas utilisé le Zen, mais je suis persuadé que c'est un Initié, lui aussi. Je n'ai pas réussi à le vaincre, et tu me connais, je suis plutôt compétent à ce jeu-là. Aussi bien, d'ailleurs, c'est lui qui m'aurait eu. Il a même réussi à couper l'une de mes hachettes alors que je croyais le tenir à ma merci. Du coup, j'ai préféré rompre et revenir te faire mon rapport. Outre le fait qu'il soit un Initié, il y a quelque chose en lui… je ne sais pas… quelque chose de vraiment particulier.

— Quoi, au juste ? souffla le colonel.

— Je ne sais pas, Vargh. En tout cas, il m'a donné son nom : Cellendhyll. Et je lui ai donné le mien, en retour. Il le méritait.

Vargh Loken connaissait fort bien les usages en cours chez les Kelash. Il ne pouvait reprocher à son adjoint d'avoir agi de la sorte. Du reste, que Taï-Feng ait révélé son nom n'offrirait aucune prise aux Impériaux.

— Cellendhyll… et ça serait un Initié ?

Taï-Feng opina gravement.

Vargh Loken avait le plus grand mal à juguler sa surprise.

Il n'avait aucune certitude, bien sûr, mais rien que la manière du Kelash d'évoquer cet Adhan était troublante. Mais ce n'était rien comparé au poids du passé qui venait de frapper Vargh en pleine face.

D'une voix distraite, mais cependant toujours vigoureuse, il lui lança :

— Va te faire soigner par Abbeyth. Désormais, tu éviteras de sortir en ville, sauf de nuit éventuellement. Si jamais tu retombes sur cet Adhan, essaie de le capturer, sans te mettre en danger, bien sûr. Sinon, tant que je n'en sais pas plus à son sujet, si tu le repères, évite le contact, et fais passer la consigne aux hommes. C'est clair ?

— Vargh, qui est cet homme ?

Le regard perdu, l'esprit loin, bien loin, replié en lui-même, le chef des Chiens de Guerre garda le silence.

Constatant qu'il n'obtiendrait pas de réponse de son chef, Taï-Feng se décida à rejoindre ses camarades.

Vargh Loken prévoyait toujours tout, et fignolait ses plans avec passion jusqu'à les rendre parfaits. Il était impossible de le prendre en défaut, de le surprendre.

Mais en cet instant précis, Vargh le Noir était abasourdi par ce que Taï-Feng venait de lui révéler. Médusé par le fait de prendre conscience qu'un grain de sable totalement imprévu venait de se glisser dans les rouages de sa machination. Le colonel devait absolument trouver un moyen d'intégrer ce tour du destin à ses plans.

Ce nom… Cellendhyll… l'Adhan… c'est lui… Par les couilles d'Ahriman, ce ne peut être que lui. Il se dresse brusquement en travers de ma route, et c'est un Initié, en plus !

CHAPITRE 50

Suite à un message qui l'attendait à l'accueil de l'Hôtel de Ville, Cellendhyll était de retour au premier étage du *Roncier Écarlate*, face à Llago Soza, le Voyant de la Fraternité de la Nuit. Ce dernier avait une information.

Les forces impériales n'avaient toujours pas réussi à mettre la main sur Vargh Loken mais leurs mesures de sécurité avaient néanmoins permis d'arrêter un certain nombre de criminels en flagrant délit dans toute la ville. Amplement de quoi déranger la quiétude habituelle de la Fraternité de la Nuit, qui voyait soudain ses actions contrecarrées brutalement. Ce déséquilibre ne pouvait qu'affaiblir la bonne marche des affaires.

Llago Soza ne devait donc pas être d'excellente humeur et il avait tout intérêt à aider l'Ange à mettre fin à cette situation critique. Cellendhyll en avait bien conscience.

— Bonsoir à vous, messire de Cortavar. Je vais être franc : je n'ai aucun élément précis à vous apporter sur celui que vous cherchez. J'ai effectué les vérifications requises, car je suis un homme consciencieux, et je vous confirme une nouvelle fois que ce Vargh Loken et ses complices ne sont liés à la Fraternité de la Nuit en aucune façon, c'est une certitude… Toutefois, on vient de me rapporter une information qui sort de l'ordinaire.

— Je vous écoute, répliqua l'Ange.

— Voilà, un dénommé Marl Drago, le chef du gang des Brise-Crânes… le nom de cette bande résume à lui seul leur activité principale… a été éliminé. On a retrouvé son cadavre dans le port. Son remplaçant a repris les rênes de son gang.

— Et ?

— Et il se trouve que personne ne le connaît, ce remplaçant. Je dis bien *personne*. Ce n'est pas un affilié de la Fraternité, sinon, je saurais parfaitement qui il est, croyez-moi. Or, prendre le contrôle d'une telle bande, comme ça, du jour au lendemain, ce n'est pas à la portée de tout le monde. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Intéressant, opina l'Ange. Ces Brise-Crânes, on peut les trouver dans quel coin ?

— Je ne peux hélas vous transmettre cette information, répliqua Soza en croisant les doigts. Sachez que les Brise-Crânes paient leur cotisation rubis sur l'ongle et le règlement de la Fraternité m'interdit expressément de livrer les nôtres, quoi que je pense de la question.

Soza marqua une pause avant d'ajouter :

— Je ne doute pas, messire, avec les appuis qui sont les vôtres, que vous trouviez sans peine où se trouve la base des Brise-Crânes. Et dans ce cas, croyez-bien que je m'en lave les mains. Et sans pour autant trahir les miens, je vous souhaite même bonne chance dans votre entreprise. Nous avons le même but, finalement, que la ville retrouve son calme, n'est-ce pas ? Quant à cette faveur à mon égard, nous aurons bien l'occasion d'en reparler une fois cette affaire réglée. À bientôt, messire de Cortavar… et bonne chasse.

Une fois dans la rue, Cellendhyll se dirigea vers le port, à l'auberge de *La Mouette rieuse*, dans le but de faire envoyer un message à Rathe. Le vieux brigand saurait sans doute le mettre sur la piste des Brise-Crânes. Il se ravisa avant d'arriver à destination, finalement. Le procédé risquait de prendre trop de temps à son goût.

Il aurait pu demander à Constance, ou à l'un des lieutenants du Guet. Il préférait faire cavalier seul, pour un certain nombre de raisons, certaines clairement formulées, d'autres plus obscures. Non, il y avait plus rapide pour se renseigner sans faire appel aux forces de la Lumière. Il dirigea ses pas vers une taverne de sa connaissance.

CHAPITRE 51

Son dîner achevé, sortant du *Cerf rouge*, Sladomir Vezzo resta un instant sur le seuil de la taverne. Il en profita pour essuyer de l'index la poudre jaune pâle qui maculait ses narines avant de s'en frotter les gencives.

Outre la série de casse-pattes qu'il avait bue au cours de la soirée, Vezzo venait de s'enfiler dans chaque narine une bonne dose de souffle-dragon. Des traits de lumière chatoyante éclataient en rythme à l'orée de son champ de vision. Il se sentait invincible, infatigable, plus beau, plus intelligent, plus drôle.

Vezzo rit joyeusement de ce constat, incapable de se rendre compte qu'en réalité, la poudre jaune grignotait peu à peu ses sinus et ce qui lui tenait lieu de cerveau.

Le trafiquant portait une ample chemise de soie noire, un pantalon en peau de requin, des bottes à larges revers et un grand manteau de cuir blanc. Il lâcha un rot aviné avant de se gratter le téton gauche dont la chair commençait à s'enflammer, tout autant à cause de son nouveau piercing que de son manque d'hygiène.

La porte s'ouvrit une nouvelle fois, laissant apparaître ses compagnes de la soirée ; une blonde anémique et une brune bien en chair, toutes deux revêtues de robes échancrées en imitation soie ayant connu des jours meilleurs, ainsi que de capes légères.

La blonde, à peine sortie de l'adolescence, lui avait été recommandée par l'un de ses clients les plus fidèles comme la meilleure pipeuse de sa connaissance. La brune, elle, avait démontré un goût prononcé pour l'amour

brutal. Quant à Vezzo, outre sa libido perverse, il avait sur lui un sachet plein de souffle-dragon pour faire durer la nuit.

Du coin de l'œil, il vérifia que les deux gardes du corps étaient bien postés de l'autre côté de la rue, prêts à l'escorter. Deux guerriers grands et secs, l'œil noir, la barbe frisottée, le maintien nerveux, vêtus de cuir ajusté.

Il louait désormais les services des frères Samoul, des sadiques dégénérés de la pire espèce. Vezzo n'espérait qu'une chose, tomber à nouveau face à face avec cet Adhan maudit qui l'avait malmené en public, jusqu'à lui trancher le lobe de l'oreille.

Le troisième Samoul sortit de la taverne, adressant un signe complice aux deux autres. Il était bâti à l'image de ses frères.

Une fille à chaque bras, suivi de ses protecteurs, Vezzo s'engagea dans la rue. Aucune ondée pour déranger la vie des promeneurs, ce soir-là.

Sortant de l'ombre d'un immeuble, la silhouette de l'Adhan s'encadra dans la lumière des lampadaires.

— Salut, Vezzo, tu te souviens de moi ?

L'Adhan ! Cette pourriture était là, devant lui.

— Bien sûr que je me souviens, ricana le trafiquant. J'avais hâte de te revoir justement.

— Et pourquoi donc ? demanda l'Ange.

— Pour te présenter mes nouveaux amis, les frères Samoul. Ils vont t'emmener dans un coin tranquille et te travailler à la lame ébréchée. Ils vont te découper, doigt après doigt, membre après membre. Ça t'apprendra à me traiter comme tu l'as fait. Bien sûr, c'est moi qui te donnerai le coup de grâce.

— Tiens donc ! J'aimerais assez voir ça, répliqua Cellendhyll sans cacher son amusement.

— C'est une affaire d'hommes, rentrez au *Cerf rouge*, les filles, ordonna Vezzo. Je vous retrouverai un peu plus tard.

Une fois les prostituées hors de vue, Vezzo tira une vilaine dague à lame noire de son étui de ceinture :

— À nous deux, l'Adhan… ou plutôt à nous quatre.

— Tsst-tsst-tsst, lâcha Cellendhyll entre ses dents. Mon pauvre Vezzo, il y avait deux manières d'aborder notre entretien. Tu as choisi la mauvaise !

— Tu vas moins faire ton malin, d'ici quelques minutes, l'Adhan… qu'est-ce que vous attendez, vous autres, c'est le moment de lui faire sa fête

!

Agueï, Vlass et Rogdan Samoul se déployèrent de part et d'autre de Vezzo, chacun une dague à lame crantée en main. Leurs petits yeux luisaient d'un désir de violence d'une puissance à faire grincer des dents.

Cellendhyll n'avait ni le temps ni l'envie de jouer avec ces minables. De simples dagues ! Ces imbéciles ne s'étaient même pas rendu compte qu'il portait un sabre en travers des épaules et qu'il pouvait les tailler en pièces en quelques secondes.

Il marcha sur les quatre hommes, sans pour autant dégainer. Ces derniers, disposant d'un avantage numérique manifeste, ne s'attendaient pas à une attitude aussi conquérante, ni au charisme mortel que dégageait soudain l'homme aux cheveux d'argent. Lorsqu'ils réagirent, l'Adhan était arrivé au contact.

Cellendhyll n'avait pas l'intention de souiller sa lame dans un combat aussi vulgaire. Il agrippa à la volée le poignet armé d'Agueï qui se rabattait sur lui. Il tordit le membre vers le bas, obligeant Agueï à se courber en avant, et, tout en pivotant sur le pied gauche, il balança le droit dans une frappe retournée qui atteignit Rogdan sur le coin du menton, l'envoyant directement s'effondrer sur Vezzo.

Les traits enlaidis d'un rictus, Cellendhyll accentua sa prise en torsion jusqu'à briser le coude d'Agueï. Il se tourna pour accueillir Vlass Samoul qui se jetait sur lui, l'assaillant d'un coup de pointe de sa dague. L'Ange dévia l'attaque de l'avant-bras, se déporta sur la droite de Vlass et lui flanqua son coude dans l'oreille avant de lui faucher les jambes d'un balayage.

Vezzo s'était relevé. Il se ruait à son tour sur l'Adhan, agitant sa dague devant lui pour mieux le larder. Cellendhyll avança au contact, esquiva deux assauts successifs, en contra un troisième, avant de frapper sèchement Vezzo de la paume de la main en plein plexus solaire. Le souffle coupé, la douleur qu'il ressentait aggravée cent fois par la drogue, le trafiquant laissa tomber son arme et s'effondra sur les genoux, la bouche grande ouverte.

Rogdan cracha un mélange de sang et de dents cassées et se remit sur pied. Il revint sur Cellendhyll en trois pas et se fendit vers l'avant, sa lame étirée à bout de bras pour lui ouvrir le ventre.

Cellendhyll tournoya sur lui-même pour échapper à l'estoc et finalement son pied remonta dans une nouvelle frappe retournée, touchant au même

endroit que la fois précédente. C'en était trop pour la mâchoire de Rogdan, qui céda dans un claquement sourd. Histoire d'en finir avec lui, Cellendhyll lui défonça la rotule d'un fouetté de botte.

L'oreille écarlate, Vlass éructa une insulte et bondit sur l'Ange, sa dague en prise inversée sabrant l'air dans un mouvement latéral. Cellendhyll recula son buste, laissant la lame passer devant lui. Il riposta aussitôt, remontant son bras vers le ciel pour le rabattre dans la foulée vers Vlass. L'omoplate fracturée par le coude de l'Adhan, Vlass tomba d'un bloc, se contorsionnant sur le sol, le haut de son corps irradiant d'une douleur qu'il jugeait effroyable.

Agueï tentait de se relever, tenant dans son giron son bras blessé. Cellendhyll lui donna un grand coup de botte au milieu du front.

Les Samoul hors d'état de se battre, il vint se ranger devant Vezzo. Ce dernier tentait vainement de ramper pour se mettre hors d'atteinte. Cellendhyll l'empoigna par les cheveux, le força à se relever et le projeta en avant jusqu'à l'envoyer embrasser un mur.

Ensuite, il retourna le trafiquant et le plaqua contre le mur. Crochetant un point précis sous la clavicule, Cellendhyll resserra son étreinte. Le souffle-dragon et la souffrance ne faisaient pas bon ménage. Vezzo geignit tandis que son être lui semblait soudain embrasé des mille feux qui le dévoraient de l'intérieur et le privaient de la moindre parcelle d'énergie.

— Alors, Vezzo, tu ne me travailles pas à la lame, finalement ? railla l'Adhan. J'attends toujours ton coup de grâce.

— Pitié, je ne peux rien pour toi ! scanda le trafiquant entre ses dents serrées. Je ne sais pas où se trouve ce type.

— Quel type ?

— Mais celui de la dernière fois ! Ce Varf quelque chose.

— Vargh Loken, Vezzo, il s'appelle Vargh Loken. Et puisque tu ne sais pas où il se trouve je vais te poser une autre question.

Tout en continuant de presser la clavicule du trafiquant, Cellendhyll ajouta :

— Je cherche également le gang des Brise-Crânes, figure-toi. Tu as une idée où je peux les dénicher, ceux-là ?

Vezzo eut bien le réflexe de mentir mais le supplice qui terrassait son corps balaya chez lui toute velléité de résistance.

— Ils ont un hangar sur les docks, balbutia-t-il.

L’Adhan relâcha sa pression, sans pour autant libérer l’autre et demanda :

— Où exactement ?

— Au bout de la dernière allée, face à la mer.

— Tu es sûr ? insista Cellendhyll, qui recommença à serrer.

— Oui, oui, c’est la vérité, je le jure !

— Parfait. Tu es un bon garçon Vezzo, quand tu t’en donnes la peine. Je devrais te tuer, maintenant, mais il se trouve qu’une bonne amie à moi m’a reproché d’être trop violent. Alors écoute bien, tu vas quitter la ville et ne plus jamais revenir. Si je te revois dans la cité, je t’ouvre le ventre du nombril à la gorge, c’est bien compris ?

— Tout ce que tu veux, mais laisse-moi partir, par la Lumière !

L’Adhan libéra enfin le trafiquant. Vezzo détala aussi vite qu’il le pouvait, le regard voilé d’effroi.

Les Samoul gémissaient sur le sol, incapables de se relever. Cellendhyll passa entre eux sans s’arrêter et disparut dans la nuit.

CHAPITRE 52

Cellendhyll savait à présent où trouver la tanière des Brise-Crânes. Cependant, il connaissait mal le secteur des docks et affronter leur bande sans même savoir de combien de guerriers elle était constituée semblait peu judicieux. Et s'il tombait en plus sur les Chiens de Guerre ? Le Kelash à lui seul restait un sacré défi à relever. Si en plus, ce dernier était entouré d'une dizaine de camarades de sa trempe, ou même rien que de deux ou trois, l'Ange courait à sa perte.

Cellendhyll avait hélas besoin de renforts. Pas question de mêler Rathe et les anciens voleurs à cette bataille, il refusait qu'il puisse leur arriver quoi que ce soit. Gheritarish était pour sa part toujours hors de sa portée.

Restaient les forces impériales. À savoir Constance, le Guet, l'Orage et les Nodus. En la matière, l'Ange n'avait pas besoin de réfléchir longtemps pour savoir où allait sa préférence.

Les Nodus.

Et pour s'assurer leur concours, étant donné ses rapports délicats avec Rugar, sans parler de Constance, l'Ange décida de passer par Priam.

Il regagna Tygarde et demanda à un page d'aller annoncer à l'Empereur qu'il désirait un entretien privé d'urgence ; il savait bien que le monarque n'était pas un couche-tôt.

Moins de dix minutes plus tard, Cellendhyll se tenait face à Priam, dans sa rotonde, tandis qu'une fête se déroulait sur la grande terrasse en

contrebas. En quelques mots, il lui raconta ce qu'il venait d'apprendre, ainsi que son projet d'intervention à la tête d'un commando des Nodus.

Fort de l'information livrée par Cellendhyll, en dépit de l'heure avancée, Priam décida de tenir une réunion extraordinaire dans l'une des salles de sa suite, au dernier étage du palais. Il convoqua pour l'occasion la dame Irina de Mayenne, maîtresse de l'Orage, qui ferait le lien avec le conseil de Lumière, le colonel Haüser qui dirigeait le Guet, dont faisaient partie les forces d'intervention de la cité des Nuages, les Bérets Rouges. Rugar, Constance et Cellendhyll y figuraient également. Le connétable Xavier aurait dû participer mais il était parti sur le front de guerre.

L'objectif de la réunion était clair : préparer l'assaut contre l'entrepôt des Brise-Crânes.

Les participants s'étaient installés autour d'une grande table taillée en ovale. Un grand tableau était affiché, présentant la topographie des docks.

Haüser était petit, costaud, teigneux. La cinquantaine bien conservée, il arborait un crâne rasé, des traits larges, un bouc gris fer taillé en pointe, une petite bouche au pli épais. Son uniforme blanc et azur était parfaitement repassé, avec des plis marqués. Et rien qu'à le voir, rien qu'à l'entendre, d'instinct, l'Adhan vit en lui un homme borné avec qui il ne risquait pas d'aller boire un verre de vin.

Il y avait pire. À peine la réunion entamée, l'affaire échappa totalement au contrôle de Cellendhyll, sans qu'il n'y puisse rien. L'Ange s'était imaginé mener un commando du Nodus face aux Brise-Crânes, et peut-être même se retrouver aux prises avec les Chiens de Guerre. À son grand dam, il ne tarda pas à constater à quel point il s'était leurré.

L'opération qu'il avait prévue était court-circuitée d'autorité, désormais dirigée par le colonel Haüser. Les Nodus n'interviendraient en aucun cas, ce serait aux Bérets Rouges de mener l'assaut, appuyés par les sicaires de l'Orage, puisque la cité des Nuages relevait avant tout de leurs juridictions respectives.

L'Adhan, pour sa part, était mis sur la touche. Priam avait refusé tout net qu'il obtienne une place en première ligne et le colonel Haüser n'avait pas caché qu'il ne tenait nullement à s'encombrer de lui. Essayant de garder son calme, Cellendhyll parvint cependant à arracher sa présence sur le lieu de commandement présidant l'assaut. C'était toujours mieux que rien.

Constance, elle, garda le silence. La jeune femme semblait absente, refusant de s'impliquer, refusant de croiser le regard de Cellendhyll.

Très sûr de lui, en dépit du peu de temps dont il avait disposé, Haüser avait préparé son dispositif, faisant preuve d'un sens certain de l'organisation, on ne pouvait le nier. Il indiqua clairement sur le tableau où se positionneraient ses hommes, où se posteraient les sicaires de l'Orage. D'ici une heure, certains de ses Bérets Rouges seraient envoyés repérer le secteur des docks autour du hangar des malfrats. Le restant de son escouade se préparait déjà et prendrait position au lever du jour.

Concernant la mission proprement dite, la consigne serait donnée aux Bérets Rouges de faire le plus de prisonniers possible, si du moins les Chiens de Guerre n'étaient pas sur place. Si tel était le cas, en revanche, les guerriers de la force d'intervention avaient pour instruction de tuer à vue.

Pas de quartier. Il fallait donner un signal fort, incontestable tout autant à l'adresse des citoyens de la cité qui commençaient à s'inquiéter des crimes de Vargh Loken, qu'aux dignitaires de l'Alliance, ceux-ci trépignant pour obtenir des résultats, ou encore qu'au monde des Plans tout entier.

Nul ne pouvait s'attaquer à l'Empire de Lumière sans en payer le prix, telle était la directive assénée par Priam.

Toutefois, à entendre parler Haüser, sûr de son fait, Cellendhyll éprouva un mauvais pressentiment.

Même au sein des Forces Spéciales, on pouvait définir une hiérarchie d'excellence. À la connaissance de l'Adhan, les plus redoutables étaient toujours les Maraudeurs-Fantômes du Chaos, avec qui il avait servi. Les guerriers du Nodus, pour leur part, restaient très corrects, de même les meilleurs éléments des Paladins Bleus.

Du côté des Ténèbres, les Raksaürs Noirs, des guerriers pure souche, pouvaient sans aucun doute prétendre également à la tête du classement, si toutefois ils existaient toujours ; les rangs des armées ténébreuses restaient en effet sujet à caution depuis la disparition brutale du Père de la Douleur.

En ce qui concernait les Bérets Rouges du colonel Haüser, Cellendhyll en connaissait suffisamment sur leur compte pour les faire figurer plutôt vers le bas du tableau. Certes supérieurs aux guerriers de base mais sûrement pas capables de concurrencer les Chiens de Guerre de Vargh Loken à nombre égal. Ceux-là, de ce qu'ils avaient démontré jusqu'ici, paraissaient pouvoir rivaliser avec les Maraudeurs, ses anciens frères d'armes.

Oui, l'Ange pressentait que l'opération d'intervention prévue par Haüser ne serait pas aussi aisée que celui-ci le prétendait.

La réunion s'acheva. Constance quitta la salle après avoir salué son souverain. En revanche, elle ignora l'Adhan.

— Reste un moment, Cellendhyll, dit Priam après avoir donné congé à ses sujets.

— Pourquoi m'avoir placé à l'écart de l'action ? demanda l'Ange aussitôt seul avec le Patriarche. À quoi je vous sers comme Lige, si vous me cantonnez dans un placard ?

— À quoi me sers-tu si tu es mort ? sourit Priam, sans se soucier du ton critique de l'Adhan. Écoute, même si je suis l'Empereur, je me dois de respecter les procédures d'usage, que j'ai moi-même mises en place. Les Bérets Rouges ont toujours géré ce genre de menace dans la capitale, ils ont été formés dans ce but, et je ne vois pas de raison que cela change. Du reste, le colonel Haüser a fait ses preuves par le passé, c'est un officier solide et fidèle… Mais ce n'est pas pour cela que je voulais te parler, Cellendhyll. Je ne veux pas m'immiscer dans ta vie privée, mais c'est à cause de Constance que tu as quitté Tygarde ? J'ai bien vu que vous vous battiez froid tous les deux.

— En effet, notre relation est… enfin… ça ne se passe pas comme je l'espérais. Voilà pour la raison principale. Il y a également les allers-retours avec le palais qui n'aident pas à traquer Loken.

L'Adhan tint sous silence le fait que la cour de Lumière l'ennuyait tout autant que celle du Chaos.

— Si tu penses que c'est mieux pour toi d'agir ainsi, soit. Tu as besoin de quelque chose ? N'hésite pas, hein ?

— Merci, Seigneur, je n'ai besoin de rien.

— Cellendhyll, j'ai un dernier conseil à te donner, si tu veux bien. Je sais que tu préfères agir seul, sacrée tête de mule d'Adhan ! Et je perdrais mon temps à vouloir t'imposer des gardes du corps, alors je n'insisterai pas. J'escompte bien que l'assaut des Bérets Rouges soit une réussite mais on ne sait jamais comment les choses peuvent tourner sur le terrain, pas vrai ? Tout cela pour te dire que quoi qu'il arrive, si par hasard tu es confronté à lui, ne prends aucun risque avec Vargh le Noir et son gang. Frappe le

premier. Sans la moindre hésitation et sans la moindre pitié. Je refuse qu'il t'arrive quelque chose, peu m'importe de les attraper en vie, ces assassins, ce qui compte avant tout, c'est de les mettre hors d'état de nuire, tu comprends ?

L'Ange opina.

— Quant à Constance, reprit Priam, je suis désolé pour vous deux. Mais vous allez vous rabibocher, non ?

— Je n'en sais rien. J'ai l'impression que nous nous sommes trompés l'un sur l'autre, en fait.

— Ah, dans ce cas, effectivement, l'affaire semble mal engagée. Notre Constance est un brin idéaliste, n'est-ce pas ?

Cellendhyll haussa les épaules avant de répondre :

— Elle refuse de m'accepter tel que je suis, je ne vois pas quoi dire d'autre.

— Je ne veux pas m'immiscer dans vos rapports, bien sûr, mais je ne vois pas comment un couple peut se construire dans de telles conditions, pardonne-moi pour ma franchise.

— Il n'y a rien à pardonner, Seigneur. Je pense comme vous, en vérité…

— Reste concentré sur Vargh Loken, Cellendhyll, c'est le mieux à faire, pour l'instant. Va te reposer à présent, je tiens à ce que tu sois en forme pour ce qui t'attend demain.

Resté seul, Priam se servit un grand verre de plissac premier cru. Un large sourire éclairait ses traits léonins.

CHAPITRE 53

Tandis que la nuit s'écoulait, les Bérets Rouges envoyés en éclaireurs investirent les docks un à un, sans se laisser repérer, comme l'avait décidé le colonel Haüser.

Objet principal de leur surveillance, le hangar des Brise-Crânes.

Les Bérets Rouges s'éparpillèrent autour du bâtiment et se préparèrent à l'attente. La nuit s'écoulait paisiblement. Aucun d'eux ne pensait avoir été débusqué.

Ils se trompaient.

— Colonel, ça y est, ils nous ont trouvés, révéla Danseur, qui venait de revenir de sa ronde. J'ai repéré des hommes du Guet à l'entrée des docks. Ils devraient bientôt se mettre en place.

— Pas trop tôt, railla Vargh. Vous savez ce qui vous reste à faire. Abbeyth, tu as juste le temps, dépêche-toi.

Aussitôt, Abbeyth récupéra son épée courte avant d'ouvrir une fenêtre qui donnait directement sur la mer. Aucun espion ne pouvait prendre position de ce côté du bâtiment. Abbeyth se glissa dans l'ouverture, puis, empoignant la corde qui l'attendait là, il se laissa glisser vers les flots jusqu'à disparaître.

Taï-Feng, de son côté, assis en tailleur dans un coin, contemplait amoureusement la dague de combat qu'il avait élue pour remplacer sa hachette détruite par Cellendhyll. Il la rengaina pour se diriger vers le fond de l'entrepôt, accompagné de Danseur et de Böker.

Aucune trace de Corín. Vargh le Noir n'avait prévu pour lui aucune intervention immédiate. Aucune trace non plus du gang des Brise-Crânes. Les Chiens de Guerre étaient seuls dans le bâtiment.

CHAPITRE 54

Accolé au port, le quartier des docks faisait pendant à celui des entrepôts. Une part non négligeable des marchandises transitant par la cité des Nuages arrivait par la mer.

Les docks étaient constitués d'un assemblage de quais de déchargement en enfilade, de longs bâtiments rectangulaires séparés d'un réseau de larges allées.

Excentré des docks principaux, le hangar des Brise-Crânes terminait lui-même une allée, flanc contre la mer.

L'air iodé, les odeurs de poisson et d'épices, le cri des mouettes ou des goélands, le craquement des gréements des navires, qui lui parvenaient par la fenêtre ouverte, Cellendhyll ressentait tout cela sans s'y attarder.

Le jour se levait, dégagé de tout nuage. Le soleil, enfin, semblait décidé à conquérir les cieux sans partage, la journée promettait d'être la plus belle depuis longtemps.

Vêtu d'un pourpoint et d'un pantalon en cuir de buffle couleur tabac, de ses habituelles bottes brunes en cuir gras, l'Adhan se trouvait dans un bureau poussiéreux, à l'étage d'un entrepôt réquisitionné pour l'occasion. Cet endroit avait été choisi pour la vue imprenable qu'il offrait sur l'entrepôt des Brise-Crânes, celui-ci situé à un peu moins de quatre cents mètres de leur position.

Se tenaient également dans la pièce, les lieutenants Tanfoglio et Kershaw, dont les hommes attendaient au rez-de-chaussée. Le colonel Haüser avait

finalement décidé que leurs escouades serviraient à procéder aux arrestations et à la fouille du hangar, une fois ce dernier sécurisé par les Bérets Rouges.

Constance était absente, ce qui ne lui ressemblait pas. Cellendhyll se demandait si la Phœnix cherchait désormais à l'éviter. Cette supposition le soulagea tout autant qu'elle lui laissait un goût amer dans la bouche.

De son côté, sanglé dans un uniforme impeccablement repassé, un cigare éteint vissé au coin de ses lèvres épaisses, le colonel Haüser rayonnait de bonne humeur et d'autosatisfaction.

En tant que responsable de l'opération, Haüser avait décidé de donner l'assaut au petit matin ; activité réduite dans les docks, peu de civils, les Brise-Crânes sans doute en train de dormir, bref, selon lui, des conditions optimales.

Haüser venait de répéter chaque détail de son plan d'intervention tant pour l'Adhan que pour les lieutenants, laissant entendre qu'avec un stratège comme lui aux commandes, l'assaut du hangar ne serait qu'une formalité.

Le colonel s'avérait pointilleux à l'extrême, cette outre de suffisance, bien plus critique avec les autres qu'avec lui-même. Il appliquait le règlement à la lettre. Il croyait en la Loi, en l'Ordre et avant tout en lui-même. Voilà ce que l'Ange analysait de ses péroraisons.

Le chef des Bérets Rouges était flanqué de son aide de camp, l'adjudant Alrich, dont le profil correspondait avant tout à celui d'un garde du corps. Un gaillard puissant, aux petits yeux méchants. Il faisait bien une demi-tête de plus que l'Ange, et semblait passer presque autant de temps à soulever de la fonte qu'à respirer.

Cellendhyll bouillait d'une rage froide. L'opération lui avait totalement échappé. Haüser lui avait catégoriquement refusé une nouvelle fois l'honneur d'aller en première ligne avec les Bérets Rouges, arguant qu'il ne ferait que gêner ces derniers. C'était le monde à l'envers, pour l'Adhan, qui supportait de moins en moins l'arrogance de l'officier.

Irina de Mayenne, maîtresse de l'Orage, avait tenu à participer aux réjouissances alors que rien ne l'y forçait. Elle fit son entrée, saluant les hommes présents, jetant au passage un regard curieux à l'Adhan. Cellendhyll ne savait pas à quel point il devait se méfier ou non d'Irina, cependant il ne pouvait nier que cette femme d'âge mûr n'avait rien de banal. Habillée en tenue d'équitation – veste ajustée et pantalon en cuir

fauve –, d'une cape légère, elle semblait tout aussi à sa place en cet instant présent que lorsqu'elle siégeait au conseil de Lumière ; pour l'Adhan, c'était un signe de compétence qu'il ne prenait pas à la légère.

Pour qui aimait les grandes femmes, intelligentes et sûres d'elles, Irina de Mayenne était très séduisante. Cellendhyll, toutefois, n'avait vraiment pas le cœur à la bagatelle.

— Quelle est la situation ? demanda la dame de Mayenne dans la minute qui suivit son arrivée.

— Mes hommes sont prêts, Votre Seigneurie, assura Haüser. Ce sont les meilleurs, ils appliqueront la procédure que j'ai établie à la lettre, comme toujours, n'en doutez pas.

Les Bérets Rouges, que le colonel désigna de son cigare à travers la baie vitrée du bureau, étaient accroupis à deux cents mètres de l'entrepôt. Les sicaires de l'Orage d'Irina de Mayenne, cernaient les issues du secteur, bloquant toute voie de repli.

— La procédure ? réagit Cellendhyll, sans cacher son incrédulité.

Haüser toisa l'Adhan, l'air agacé :

— Sachez, jeune homme, que la *procédure* a fait ses preuves, à chaque fois avec un total succès. J'en ai d'ailleurs tiré un manuel qui fait référence chez la plupart des forces d'intervention des capitales de l'Alliance.

Cellendhyll se retint d'éclater de rire. Certes, il ne doutait pas que la *procédure* sur laquelle s'arqueboutait le colonel Haüser soit efficace concernant des criminels ordinaires. Qu'elle le fût face à des guerriers d'élite comme les Chiens de Guerre, c'était une tout autre affaire.

— Ça bouge là-bas, indiqua Irina de Mayenne, l'œil rivé à la longue-vue qu'elle venait de déployer.

En effet, une petite porte sur la façade de l'entrepôt venait de s'ouvrir. Un homme apparut sur le seuil. Tout de cuir noir vêtu, costaud, les cheveux aile-de-corbeau coiffés en arrière, il portait une large moustache tombant de chaque côté de la bouche.

Bien plus encore que son signalement, c'est le charisme que dégageait le guerrier, en dépit de la distance, qui convainquit l'Ange de l'identité de l'individu.

— C'est *lui*, murmura-t-il, son instinct de combattant subitement éveillé.

— Oui, pour le peu qu'on en sait, on dirait bien Vargh Loken, renchérit la maîtresse de l'Orage.

L'homme en cuir noir s'étira lentement dans un rayon de soleil avant de rentrer. La porte fut refermée derrière lui.

Haüser gloussa :

— Le fauve est donc dans sa tanière, je n'en espérais pas tant ! L'opération va être encore plus facile que je ne pensais. Vous pouvez faire transmettre le signal, lieutenants, avant de gagner vos positions.

Tanfoglio et Kershaw s'exécutèrent après un bref salut. Une fois en bas, Kershaw agita un petit drapeau à damier à l'attention des Bérets Rouges.

Quelques instants plus tard, ces derniers sortirent de leurs cachettes et s'avancèrent subrepticement vers le hangar, répartis en deux groupes distincts de dix guerriers. Évoluant dans des costumes de combat couleur sable, ils étaient armés d'arbalètes légères, de haches ou d'épées courtes.

Derrière eux, en soutien, attendaient désormais Kershaw et Tanfoglio, chacun à la tête d'une escouade de quinze Bérets d'Azur.

La tension avait grimpé dans le bureau. L'esprit de Cellendhyll le titillait avec insistance. Vargh Loken ne commettait aucune erreur. Pourquoi se montrer ainsi au grand jour ? Pourquoi s'être installé dans un lieu qui apparemment n'offrait aucune voie de repli. Quelque chose clochait. L'Adhan le ressentait avec une acuité grandissante. L'évidence le frappa.

Mortonnerre, Loken n'a pas commis d'erreur, il s'est transformé en appât !

— Suspendez votre opération, Colonel, s'exclama Cellendhyll. Loken sait que nous sommes là.

Haüser se tourna vers lui, le sourcil haussé d'incompréhension.

— Vous ne comprenez pas que c'est un piège ? insista l'Adhan. Rappelez vos hommes.

— Que vous arrive-t-il, messire de Cortavar, la tension vous fait perdre les nerfs ? Un piège, dites-vous ? Voyons, messire, même si Loken nous a repérés, et je ne vois pas comment, étant donné que nous sommes en place depuis avant le lever du soleil, Vargh le Noir est coincé, quoi qu'il tente. Il n'a aucun moyen de s'échapper. D'ici quelques minutes, il se tiendra en face de moi, enchaîné, à *ma* merci et vous serez libre de constater à quel point cette procédure dont vous doutez est efficace.

Cellendhyll ricana :

— Espèce de crétin galonné, vous savez où Vargh le Noir va vous la carrer votre procédure ?

Les traits cramoisis par le mépris infligé à son supérieur, l'adjudant Alrich s'avança en direction de l'Adhan.

Cellendhyll émit d'un ton glacé :

— Si votre primate me touche, il va aller sucer le parquet, vous êtes prévenu !

D'un geste du poignet, le colonel rappela son second avant de cracher :

— Cette opération est placée sous mon entière autorité, messire de Cortavar. Eu égard à votre rang de Lige, je vous tolère, rien d'autre. Alors, veuillez vous calmer et me présenter le respect qui m'est dû !

— Écoutez, Haüser, peu importe que nous nous plaisions, vous et moi, tenta une fois encore Cellendhyll, arrêtez vos hommes avant qu'il ne soit trop tard. Vargh Loken nous tend un putain de piège, ne le comprenez-vous pas ?

— J'en ai assez entendu de vos critiques et de vos propos vulgaires, Cortavar, se hérissa le colonel. C'est moi qui dirige, ici, pas vous, et j'ai fait preuve d'assez de patience comme ça ! Alors fermez-la, à présent, sinon, Lige ou pas Lige, je vous fais évacuer !

— Voyons, messires, un peu de professionnalisme, intervint doucement Irina de Mayenne. L'adversaire, que je sache, reste Vargh Loken.

Cellendhyll croisa son regard. La femme haussa légèrement les épaules, une moue ornant ses lèvres fines. Une manière de dire : vous ne tirerez rien de cet homme, calmez-vous. Du moins, c'est ainsi que l'Adhan traduisit sa mimique.

En face d'eux, les Bérets Rouges avançaient toujours vers leur objectif.

— Vous allez pouvoir ajouter un chapitre à votre manuel, Haüser, cracha l'Ange. Il se nommera « Comment j'ai foiré une opération par mon aveuglement » ! Je ne vais pas rester sans rien faire face à votre incompétence. Que vous le vouliez ou non, j'y vais !

Et sans plus attendre, l'Ange se dirigea vers la sortie.

— Cette fois, vous avez dépassé les bornes, riposta le colonel. Alrich, à toi !

L'adjudant se rangea devant la porte, et leva sa pogne en s'apprêtant à repousser l'Adhan vers le centre de la pièce.

Cellendhyll empoigna sa grosse main à la volée et la retourna dans une clé de poignet imparable. Accentuant sa prise, il obligea l'autre à se courber vers l'arrière, le dos arqué. Alors il lui flanqua un grand coup de coude dans la gorge. Alrich s'effondra, les yeux vitreux.

— Cortavar, vous me paierez ça ! s'époumona le colonel, le visage congestionné de colère.

— Collez-moi un rapport, Haüser ! railla l'Adhan avant de saluer Irina de Mayenne d'un signe de tête ironique et de quitter la pièce.

Il dévala les marches quatre à quatre.

Norica, capitaine des Bérets Rouges, de taille moyenne, carré, les cheveux blonds ramassés en une courte queue-de-cheval, leva son poing, ordonnant l'arrêt à ses hommes. Les deux groupes étaient arrivés en position, de chaque côté de l'entrée du hangar. Chaque fenêtre du bâtiment avait été barrée de l'intérieur. Impossible de dire ce qui pouvait s'y passer.

Norica désigna deux de ses hommes puis la porte à double vantail qui fermait l'entrée des chariots de marchandises. Les deux guerriers se rapprochèrent, empoignant chacun une poignée de vantail, avant de se figer, en attente.

Le capitaine lança un regard complice à Barradeyn, le mage de combat de son unité, son plus vieux camarade. Les cheveux et la barbe roux foncé, le regard émeraude, Barradeyn lui faisait face, de l'autre côté du seuil des grandes portes du hangar. Ce dernier hocha la tête, signe qu'il était prêt.

Norica brandit son poing et le fit tournoyer avant de l'incliner en avant.

Ses deux hommes forcèrent sur les poignées qu'ils tirèrent vigoureusement sur les côtés. Les vantaux n'étaient pas verrouillés, ils s'ouvrirent en grand et les Bérets Rouges s'engouffrèrent en ordre serré à l'intérieur de l'édifice.

Aucun cri d'alerte, aucun bruit tout court autre que celui de leurs souffles, celui du froissement de leurs pas sur le sol, ou encore du léger craquement de leurs harnais de combat.

Les commandos de la Lumière faisaient face à une ligne de caisses qui leur bouchait la vue. Norica indiqua à son groupe de prendre par la droite, à charge pour la seconde unité de passer par la gauche.

Les guerriers avancèrent prudemment, se couvrant les uns les autres. Une lourde odeur d'épices empoissait l'atmosphère.

L'éclairage provenait des rais du soleil épars qui passaient à travers les trous ou les imperfections des planches de bois mal ajustées qui constituaient les murs. Une lumière imparfaite, traître, qui sécrétait tout autant d'ombres qu'elle n'éclairait les lieux.

Le hangar était vide à l'exception de l'empilement de caisses que les Bérets Rouges étaient en train de contourner, ainsi que d'une série de ballots et de tonneaux alignés contre les murs sur chaque longueur. Vide de toute présence à l'exception d'un homme, qui se tenait au centre de la salle.

On ne voyait de Vargh Loken qu'une silhouette sombre, indistincte, mais son visage était aisément repérable car le colonel se tenait au bord d'une flaque de lumière provenant d'une large ouverture du plafond.

Norica avait beau regarder autour de lui, il ne voyait que Loken. De la main, il ordonna à ses hommes de se déployer en un large arc de cercle.

Le colonel des Chiens de Guerre ne montrait aucune surprise à l'arrivée des Bérets Rouges. À croire qu'il les avait même patiemment attendus.

Un bien mauvais pressentiment agita l'esprit de Norica. Il beugla pourtant :

— Vargh Loken, je suis le capitaine Norica. Au nom de la Lumière, déposez vos armes, je vous arrête !

Vargh le Noir secoua doucement la tête, son visage étiré d'un sourire mélancolique :

— Rien de personnel, les gars.

Il leva la main, à son tour. Et brusquement, décolla du sol, comme happé par le plafond. Il remonta, tiré par une corde accrochée en travers de ses épaules. Trois lourds barils fixés les uns aux autres servaient de contrepoids, chutant aussi vite que Loken montait – Taï-Feng venait de les faire basculer dans l'ouverture qu'il avait pratiquée dans le toit deux jours auparavant.

Au même instant, camouflé sur le dessus du bâtiment, Böker trancha les lourdes cordes devant lesquelles il se tenait et dont les extrémités disparaissaient à l'intérieur du hangar. Un grincement sourd résonna. Dans la seconde suivante, un lourd panneau de métal tomba du haut de la paroi, au-dessus de l'entrée. Bloquant toute sortie.

Cette somme d'actions simultanées s'était opérée bien trop vite pour les Bérets Rouges. Ils ripostèrent cependant, faisant preuve d'excellents

réflexes. Des tirs d'arbalètes parfaitement ajustés volèrent droit sur Vargh Loken.

Le colonel aurait dû être lardé de carreaux, il n'en fut rien. Un curieux halo au reflet jaune mat venait subitement d'entourer son corps. Les traits d'aciers lâchés sur lui ricochèrent sur cette protection sans pouvoir la percer.

Tandis que Vargh Loken était agrippé puis tiré sur le toit par Taï-Feng, les tonneaux éclatèrent au sol dans un vacarme spongieux, répandant leur contenu huileux sur le sol. Puis, Danseur – lui aussi posté sur le toit – balança une torche à leur suite.

Le large cercle de naphte répandu tout autour de l'endroit où s'était tenu Loken s'embrasa dans un sifflement avide, provoquant une haie de flammes étouffantes. Les flammes remontèrent les lignes de liquide préalablement versées qu'elles embrasèrent dans la foulée, fusant jusqu'à rejoindre les tonneaux accolés aux murs.

Les flammes enflèrent d'avantage, dégageant une fumée âcre et nauséabonde qui encrassait les poumons. D'une voix tonnante, Barradeyn commanda à ses camarades de se rassembler autour de lui et commença à invoquer le plus grand bouclier magique de sa carrière. Le mage doutait que son pouvoir lui permette d'étendre sa protection de mana aux vingt hommes que comprenait la force d'intervention mais c'était leur seule chance. Les Bérets Rouges n'auraient pas le temps de soulever le panneau de fer, ni de se frayer un chemin par les volets barrés de planches cloutées.

Alors, la silhouette de Danseur s'encadra dans l'ouverture du toit, son arbalète à longue portée en main. Le Chien de Guerre ajusta sa visée et tira dans le même mouvement, perforant la cervelle de Barradeyn avant que le mage n'ait eu le temps de conclure son sort.

Aussitôt, Vargh et ses Chiens de Guerre se ruèrent vers le bord du bâtiment et se jetèrent dans la mer.

Les flammes atteignirent les barils.

— Par la Lumière ! eut juste le temps de souffler Norica.

Cellendhyll courait à toute vitesse vers le bâtiment des Brise-Crânes, dans lequel s'étaient faufilés les Bérets Rouges. Il avait dépassé Kershaw et Tanfoglio, ces derniers éberlués par sa réaction. L'Adhan ne savait pas ce

qu'il ferait une fois sur place mais il trouverait bien. En tout cas, rien qui figure dans la *procédure* de cet incapable de Haüser ; dont il venait de se faire l'ennemi, il n'en doutait pas une seconde.

L'univers sembla subitement se figer tout autour de lui, comme si le monde des Plans s'était arrêté de tourner. Puis cet univers s'embrasa, éclata, se fendit, tandis que l'entrepôt explosait dans une mer de flammes, s'étirant dans un champignon ardent vers le ciel, propulsant une pluie de déchets à travers l'horizon.

Cellendhyll fut projeté plusieurs mètres en arrière.

Les Chiens de Guerre remontèrent à la surface cinq cents mètres plus loin. La mer les avait protégés de l'explosion. Évoluant sous l'eau, ils avaient longé le quai à la brasse jusqu'à passer sous un débarcadère, le temps de reprendre leur souffle, avant de poursuivre à l'insu de tous, le hangar dévasté attirant tous les regards. Une foule de débardeurs et de badauds s'amassait devant le désastre, contenue par les hommes du Guet et les sicaires de l'Orage.

Abbeyth les attendait au point prévu, à l'intérieur d'un hangar de déchargement auquel on pouvait accéder directement par les flots. Les Chiens de Guerre se séchèrent et passèrent les tenues de rechange apportées par leur camarade. Corín était resté sous la garde des Brise-Crânes, ces derniers, évacués dans la nuit après avoir achevé les derniers préparatifs, se terraient à présent dans les égouts.

Danseur vérifia sommairement que son arbalète de précision n'avait pas souffert du plongeon dans la mer. L'arme était intacte, loué soit le savoir-faire des armuriers nains. Cela n'empêcherait pas Danseur dès que possible de la démonter, de vérifier et nettoyer chaque partie, chaque mécanisme, de les graisser au besoin, avant de la tester. L'arbalète aurait encore son rôle à jouer et le guerrier blond s'en réjouissait d'avance.

Ils repartirent dans la barque à fond plat par laquelle était arrivé Abbeyth ; un canal souterrain proche accédait au réseau des égouts.

Assis à l'avant de la barque, Vargh songeait à la réaction de Priam en apprenant le résultat de l'assaut des Bérets Rouges. Un sourire mauvais marqua ses traits durs.

Aucune des morts qu'il avait causées depuis son arrivée en ville ne le réjouissait, encore moins celle des civils. Mais il n'avait pas eu le choix. Il était en guerre, plongé en plein cœur du territoire ennemi, face à des forces nettement supérieures. En ce genre de circonstances, des victimes collatérales représentaient un mal nécessaire ; il y en aurait sans doute encore d'autres, avant la fin, même si cela ne l'enchantait pas. Concernant les Bérets Rouges, il se jugeait directement absous de leurs morts. Soldats contre soldats, aucun souci d'honneur.

Peu après que le colonel eut pris le contrôle du gang, il avait ordonné à ses nouvelles recrues de pratiquer dans leur hangar toute une série d'aménagements de son cru, puis avait aidé ses Chiens à convoyer une partie des réserves de naphte des égouts jusqu'au repaire du gang. De quoi recevoir comme il se devait l'assaut que les forces impériales ne manqueraient pas de donner, dès qu'elles sauraient où diriger leurs efforts. Ensuite, Vargh avait fait répandre des sacs d'épices dans la bâtisse afin de masquer efficacement l'odeur prégnante du naphte.

C'était Vargh lui-même qui avait ordonné aux Brise-Crânes de faire courir le bruit de la mort de leur ancien chef. Il avait précisément anticipé la suite avec la conclusion qui venait de se produire et qu'il avait parfaitement maîtrisée. Les forces d'intervention des grandes villes avaient tendance à fonctionner sur le même modèle, contrairement aux Chiens de Guerre dont l'essence était de s'adapter aux circonstances. Ce fameux modèle, la *procédure* dont Haüser s'était tant rengorgé devant Cellendhyll, Vargh le connaissait dans le moindre détail.

Une fois encore, il avait devancé l'Empire d'une bonne longueur.

Cellendhyll put se remettre debout sans aide. Il avait eu de la chance, s'il s'était trouvé vingt mètres plus près de l'entrepôt, il aurait sans doute été carbonisé par l'explosion ou lacéré à mort par les débris. Il était tout de même couvert de poussière, il avait les oreilles bourdonnantes et la bouche pâteuse.

Autour de lui se déployaient prudemment les hommes du Guet et les sicaires de l'Orage. Kershaw, Tanfoglio et les autres arboraient le même air abasourdi. Ils s'étaient attendus à éprouver une certaine résistance, bien sûr, les Brise-Crânes étant réputés pour être des durs à cuire. Mais pas à ce

genre de confrontation directe avec Vargh le Noir. Pas à ce déchaînement extrême.

Cellendhyll cracha un jet de salive plein de poussière. Au temps pour la stratégie d'Haüser. L'assaut prévu était un fiasco total qui aurait pu être évité si l'officier avait bien voulu l'écouter. S'il existait une justice, le massacre de vingt guerriers valeureux qui ne faisaient que leur devoir, défendre leur cité, pèserait lourd sur la conscience du chef des Bérets Rouges. Qu'il puisse s'étouffer avec sa sacro-sainte procédure, celui-là !

Une grappe de prêtres de la Guelfe Blanche, convoqués par Irina de Mayenne, arriva sur les lieux afin d'aider les hommes du Guet à déblayer les décombres et si possible soigner les survivants éventuels de cette horreur – ils n'en trouveraient aucun. L'Adhan s'empressa d'accepter un peu d'eau de l'une de leurs gourdes pour se rincer la bouche.

Il parvint à quitter les lieux avant de se retrouver face à face avec le colonel Haüser dont il entendait la voix criarde résonner sourdement derrière lui. Il n'avait pas encore retrouvé son ouïe optimale et se sentait vidé. Trop vidé pour casser le nez de Haüser, trop vidé également pour une confrontation avec Irina de Mayenne.

L'Ange sortit du secteur des docks livré à une intense mais lugubre activité. Il héla le premier fiacre venu pour rentrer à son hôtel. Son esprit restait bloqué sur cette formidable explosion, sur les décombres embrasés, sur l'odeur de chair brûlée qui semblait collée à ses narines. Comme il l'avait annoncé à Constance, la mort d'inconnus ne le touchait pas directement, cela ne voulait pas dire qu'il ne considérait pas leur perte comme un immense gâchis.

Une fois dans sa suite, il se dévêtit et se laissa emporter par le sommeil.

CHAPITRE 55

Cellendhyll s'éveilla en début d'après-midi. Un page toquait à sa porte lui apportant un message urgent. C'était la troisième tentative du serviteur mais l'Ange dormait si profondément qu'il ne l'avait pas entendu.

La teneur du message était simple : il était convoqué par Priam.

L'Ange avait récupéré. Il se doucha rapidement, se passa de déjeuner et se rendit à Tygarde.

— Cellendhyll, tu vas bien ? s'exclama l'Empereur en le voyant débarquer dans ses appartements privés, conduit par un page.

L'Adhan attendit que le serviteur soit parti avant de répondre :

— Je vais bien mieux que ceux qui sont morts aujourd'hui.

— Tu vois bien que j'avais raison, non ? répliqua Priam. Si tu avais participé à l'assaut des Bérets Rouges, tu serais comme eux éparpillé aux quatre vents !

Cellendhyll grommela :

— Je me demande franchement quelle est mon utilité en tant que Lige si vous me préservez du danger !

— Au risque de me répéter, tu me sers avant tout en restant vivant, l'Adhan ! Je ne méjuge pas de tes qualités, bien au contraire. Mais que je sache, tu n'es ni invulnérable, ni immortel ! Tes combats de Lige, tu devras les choisir, au lieu de te jeter au-devant du premier danger venu. Et surtout si d'autres que toi peuvent s'en charger.

— D'autres ? Oui, en effet, le colonel Haüser a vraiment fait la différence face à Vargh Loken. À *vingt* reprises, si je ne me trompe.

— Haüser n'est pas si incapable que tu le crois, Cellendhyll. Par le passé, il m'a maintes fois prouvé que je pouvais me fier à lui, même si je lui reconnais un certain manque d'inventivité. Je ne sais pas ce que tu lui as fait, mais il a rédigé une protestation officielle à ton encontre.

— Je ne lui ai rien fait à part lui dire de se carrer… comment dit-il, déjà… ah oui, je lui ai dit de se carrer sa procédure dans le fondement à cet abruti fini.

Priam éclata de rire avant de reprendre :

— Et son aide de camp… tu ne l'aurais pas un peu malmené, par hasard ?

Cellendhyll haussa les épaules :

— Je l'avais clairement prévenu que je l'enverrais embrasser le sol, s'il me touchait… Il m'a touché, tant pis pour lui.

L'Empereur se mit à glousser :

— Ah, Cellendhyll, si tu savais comme je trouve ta présence rafraîchissante ! Bon, évidemment, j'ai déchiré la plainte de Haüser. Je passe l'éponge mais cela ne veut pas dire que je tolérerai longtemps d'arbitrer vos querelles, je n'ai vraiment pas besoin de ce genre de conflit d'intérêts, en ce moment. Tu n'apprécies pas Haüser, soit, je te connais assez pour le concevoir. Raison de plus pour que je te demande de l'éviter à l'avenir. Promis ?

— Je ferai de mon mieux, maugréa l'Ange.

— J'ai reçu les rapports concernant l'explosion sur les docks. Nous n'avons toujours aucun indice à nous mettre sous la dent. Quelle engeance maudite que ce Vargh le Noir ! Je songe aux familles de ces courageux soldats, à celles de toutes les victimes qu'il a causées. Je déteste la torture, Cellendhyll, j'ai toujours considéré que c'était un procédé abject. Mais j'en parviendrais presque à changer d'avis quand je pense à un criminel comme lui… Il faut l'abattre, celui-là, et comme un chien enragé ! Tiens, je disais que nous n'avions aucun indice, mais j'oubliais une chose importante. Vargh Loken a commis une erreur : grâce à sa longue-vue, Irina de Mayenne a parfaitement vu son visage. Elle va tenter d'en faire des croquis le plus précis possible, en extrapolant sur le fait qu'il rase sa moustache et sa chevelure. Ensuite, elle en fera réaliser des copies que ses clercs et les sicaires de l'Orage pourront placarder sur les murs de la capitale. La ville

est bouclée et personne ne peut plus entrer ou sortir sans décliner son identité, Vargh finira par se faire arrêter, c'est inéluctable. Mais combien d'innocents tomberont dans ce laps de temps ? Que de tristes pensées, n'est-ce pas ? soupira dans la foulée l'Empereur… Tu sais quoi, l'Adhan ? Quand toute cette affaire sera résolue, nous irons nous changer les idées, toi et moi. Je t'emmènerai pêcher, si ça te tente. Cela nous fera l'occasion de parler de ton père.

— Et pourquoi pas de ma mère ?

La question de l'Ange était sortie d'elle-même. Elle sembla désarçonner Priam, qui, cependant, se reprit en une fraction de seconde.

— Ta mère ? Oh, pardonne la tournure de ma phrase, elle était bien maladroite. Bien sûr que nous parlerons d'elle, si tu veux, même si je l'ai bien moins côtoyée que Fiannan… Sinon, tu es bien installé au *Curzay* ? S'il te manque quelque chose…

— J'y suis très bien, Seigneur Priam, merci.

— J'y songe, l'Adhan. Assez de « Seigneur » entre nous, j'estime que ce genre de formalisme ne convient pas à nos rapports. Désormais, appelle-moi tout simplement Priam, d'accord ?

Ses pensées distraites par la faconde du souverain, Cellendhyll se laissa convaincre de rester à discuter le temps de goûter à un vin que le Patriarche venait de faire rentrer dans ses caves ; une petite production des terres de Védyenne, baignées d'un soleil fécond les trois quarts de l'année.

Ils parlèrent du vin et de ses qualités, un sujet sans fin. Cellendhyll but son verre sans y prendre son plaisir habituel. Encore choqué par l'explosion, il n'arrivait pas à se détendre. Il se contenta d'entretenir la conversation, sans plus.

Son verre terminé, il prit congé de Priam et gagna ses appartements, le temps de vérifier avec Cythéria que tout allait bien chez lui et qu'il n'avait pas de message.

En retournant en ville, il s'était recentré sur Vargh Loken, son esprit de nouveau affûté.

Cellendhyll en avait suffisamment vécu depuis l'affaire de la banque Chanseth pour se persuader que personne, pas même lui, ne mettrait la main sur Vargh le Noir en se contentant de le suivre à la trace. Le colonel des Chiens de Guerre était bien trop doué pour se laisser ainsi capturer, il venait

d’en faire la démonstration. Non, pour mettre la main sur ce soldat d’élite, il fallait le devancer. C’était la seule méthode viable.

Mais comment prévoir ses actions futures ?

L’Adhan croisa Constance en sortant de l’Hôtel de Ville. La jeune femme réprima un léger sursaut et s’approcha de lui.

— Cellendhyll, dit-elle d’une voix neutre.

— Constance, répondit-il sur le même mode.

— Je reviens des docks, c’est affreux ce qui s’est produit là-bas. Tu vas bien, n’est-ce pas ?

— Oui, je te remercie de t’en inquiéter. Tu as trouvé quelque chose ?

— Hormis le signalement précis de Vargh Loken, si du moins la dame de Mayenne arrive à en tirer quelque chose de fiable, rien du tout. Des cadavres. Les nôtres, pour ne pas changer.

— Je suis désolé, Constance.

Ils restèrent un temps l’un devant l’autre, sans vraiment oser se regarder en face.

L’Adhan finit par ajouter :

— Constance, je… pour nous deux, je veux dire… je ne vais pas te mentir. Je suis comme je suis et je ne changerai pas.

— Cellendhyll, je ne sais pas ce qui m’a pris de te faire tous ces reproches, pardonne-moi. Reprenons notre relation, comme si rien ne s’était passé, je te prends comme tu es car c’est comme ça que tu me plais.

Voilà ce que Cellendhyll aurait aimé entendre. Du moins une partie de lui-même. La part de lui la plus douce, la plus fragile.

Au lieu de quoi, la jeune femme soupira :

— Et moi, j’ai compris une chose à notre sujet, je ne peux pas te forcer à changer, même pour ton propre bien. Mais cette vision que j’ai de ta brutalité, de cette part sombre de toi, je ne peux plus la supporter. Comme tu l’as dit, nous nous sommes trompés l’un sur l’autre. Moi avant tout, et je reconnais ma responsabilité…

La voix de Constance avait perdu de sa force au fur et à mesure qu’elle parlait. Elle prit une profonde inspiration et poursuivit, d’un ton raffermi :

— … Je dois aller de l’avant, si je ne veux pas m’effondrer. Alors quoi qu’il m’en coûte, j’ai décidé de te chasser de mon cœur, ou du moins je vais

essayer. Je n'ai pas le choix, tu comprends ? Désormais, Cellendhyll, je te prierai donc de garder tes distances avec moi. J'ai besoin de temps, pour digérer.

L'Ange opina gravement.

— J'espère que plus tard, nous pourrons être amis… souffla encore la Phœnix, enfin j'aimerais…

— Bien sûr, Winter.

Que répondre d'autre en la circonstance ?

— Je ne t'en veux pas, Cellendhyll, je ne te hais pas. Que ce soit bien clair, je mets une barrière entre nous pour ma propre sauvegarde. Et je m'engage évidemment à te faire parvenir le moindre élément de l'enquête.

— Je ferai de même, pas de souci.

— Au moins nous aurons essayé et partagé de bons moments, n'est-ce pas ?

Ces dernières paroles déclamées avec douceur, Constance se haussa vers l'Ange, le temps de déposer un baiser tendre sur sa joue.

Sans rien ajouter, elle rejoignit le téléporteur pour Tygarde.

Cellendhyll reprit son chemin. Son couple venait de sombrer. Il se sentait triste, tout autant pour Constance que pour lui. Elle ne méritait pas cet échec, bien au contraire.

Et lui, alors ?

Une débâcle sentimentale de plus. Ce deuil serait-il aussi douloureux que les précédents ? Peut-être pas. Au moins, sans mort, ni trahison, cette fois. Il avait digéré sans s'en rendre compte le ressentiment qu'il éprouvait à avoir été rejeté par Constance. Il ne se leurrait pas sur lui-même, ne s'idéalisait en aucune sorte, il ne pouvait donc en vouloir à la jeune femme. En conséquence, en dépit d'une certaine mélancolie, il se mit à éprouver une pointe de soulagement. Il se sentait libéré d'un poids, il ne pouvait le nier. Il était à présent libre d'être de nouveau lui-même sans avoir à subir de remontrances, libre de s'assumer pour ce qu'il était. Une arme vivante.

Libre, également, de trouver Vargh Loken par ses propres moyens, avec ses propres méthodes.

Oui, il ne pouvait se le cacher, c'était un réel soulagement, finalement.

Et après, concernant sa propre vie ? Après, au terme de son année au service de Priam, il quitterait la cité des Nuages, irait faire du vin avec Rathe, rangerait ses armes. Il trouverait une jolie fille de joie, simple et

gentille pour assouvir ses besoins charnels et fermerait la forteresse de son cœur à tout jamais. Comme il aurait dû le faire des années auparavant.

CHAPITRE 56

Le premier lot des affiches de recherche promises par Irina de Mayenne finit par être livré. Les croquis furent apposés sur les murs de la ville, dans chaque quartier. De plus, Irina se déclarait prête à identifier tout suspect si l'occasion s'en faisait sentir. Mais ses portraits de Vargh Loken, avec ou sans moustache, les cheveux rasés, en brosse, en queue-de-cheval, ne laissaient aucun doute possible. D'autres affiches encore seraient produites et placardées à leur tour. Sur chacune était également indiqué que le colonel des Chiens de Guerre avait pour complice un guerrier kelash, dont on donnait un bref signalement racial.

Terré dans sa base des égouts, Vargh Loken apprit la nouvelle par Abbeyth, qui sortait régulièrement, accompagné ou non de Danseur, pour prendre le pouls de la cité. Le guerrier barbu lui en avait ramené un exemplaire.

Vargh plia le document avant de le ranger dans son pourpoint en guise de souvenir. Que les recherches se concentrent sur lui et sur Taï-Feng n'avait aucune importance, au contraire, cela faciliterait les allées et venues de ses autres hommes qui pouvaient ainsi évoluer sans être soupçonnés.

La fin de sa guerre approchait et Vargh s'en réjouissait. La confrontation qu'il attendait depuis si longtemps se profilait et l'officier bouillait d'énergie.

Les Brise-Crânes étaient installés dans la base des égoutiers la plus proche de celle des Chiens de Guerre, avec interdiction d'en bouger. Ils continuaient de s'entraîner, sous la férule de Böker, resté avec eux, car Vargh leur avait promis le combat qu'ils attendaient. Depuis le début, le

colonel avait prévu pour eux un rôle subalterne mais qu'il estimait utile. Histoire de renforcer leur fidélité à son égard, puisant dans son trésor de guerre, il leur avait offert une prime confortable, doublant les gages que leur payait leur ancien chef.

En revanche, Vargh avait caché à ses Chiens qu'il prévoyait de gagner bien plus que le butin de la Chanseth. De quoi les rendre encore plus riches, suffisamment pour s'établir sur un plan secondaire neutre et en devenir les maîtres. Telle serait leur récompense pour tous les services rendus. Il leur dirait plus tard, néanmoins, pas question de les déconcentrer avec ces rêves de grandeur.

CHAPITRE 57

Le secteur de la ville-haute – les quartiers riches de la ville – formait un croissant qui s'étirait de l'est au sud-est de la capitale ; larges avenues, riches propriétés aux parcs arborés, opulentes demeures de marbre à colonnades, fiacres et carrosses, le tout couvé par les patrouilles régulières du Guet.

La maison privée de l'ambassadeur était située sur les hauteurs, au cœur de cette enclave, la partie plus paisible du quartier riche, qui n'avait que deux accès, ses issues désormais gardées par les Bérets d'Azur de l'Empire.

Le domaine du seigneur Terris de Chalmance, ambassadeur de la vigoureuse Alliance des Territoires-Francs auprès du respectable Empire de Lumière, représentait l'un des fleurons les plus admirables de la capitale. Érigé au centre d'une esplanade au dallage parfait, sans aucun vis-à-vis, ledit domaine se révélait protégé d'un haut mur d'enceinte en granit rugueux composé d'épais moellons anthracite ; comme tout son voisinage, d'ailleurs.

Ses hautes portes aux barreaux de fer forgé étaient surmontées de la bannière de l'Alliance – les étoiles dorées des sept capitales du Plan Primaire sur fond bleu nuit. De l'extérieur, les portes laissaient apparaître une allée de graviers blancs encadrée de grands ovales d'une pelouse impeccable taillée chaque semaine, plantée d'un alignement d'amandiers et d'oliviers. L'allée se terminait en s'évasant autour d'un bassin d'eau limpide cerné de flamands roses sculptés dans le cristalune le plus pur.

Derrière le bassin, trônait le bâtiment principal. Un édifice imposant à deux étages, dont la façade s'ornait d'une colonnade de marbre blanc aux

circonvolutions travaillées, et de trois balcons à chaque étage.

Sur la droite de la grande habitation, une écurie fermée. Sur la gauche, un baraquement ramassé en chêne rouge, à deux ouvertures, réservé à l'escouade des gardes de l'Alliance chargée de veiller sur la famille de l'ambassadeur. Lorsque le seigneur de Chalmance avait emménagé dans la propriété, l'officier de l'Alliance veillant à son installation lui avait conseillé de prendre des chiens de garde, mais l'épouse de Chalmance avait décrété qu'elle ne supporterait pas leurs aboiements. À la place d'un chenil, elle avait préféré faire construire une grande volière remplie d'oiseaux exotiques aux plumages colorés.

À cette heure de la journée, Terris de Chalmance était absent, comme à son habitude occupé à exercer sa charge dans son bureau de l'ambassade, proche du palais de Vérité.

L'enceinte de granit qui faisait le tour du domaine était surmontée d'une série de statues de chouettes en une pierre polie semblable au jade. Leur utilité n'était nullement décorative. Dressées à équidistance les unes des autres, les chouettes constituaient des vigies magiques anti-intrusion d'une réelle efficacité. Personne n'aurait pu se glisser entre elles sans aussitôt déclencher l'alarme.

Jamais, du reste, elles n'avaient eu à servir.

Jusqu'ici.

La plaque d'égout située dans la rue qui courait sur l'arrière du domaine de Chalmance bougea. Soulevée puis doucement repoussée sur le côté par la force brute de Böker.

L'un après l'autre, les Chiens de Guerre sortirent des égouts. Vifs et silencieux, précis dans leurs mouvements, ils se rangèrent face au mur d'enceinte. Corín était le seul à ne pas être à l'aise. Il se sentit si maladroit comparé à ses anciens frères d'armes.

C'était à lui d'agir, justement. Tandis que Danseur et Abbeyth faisaient le gué, le petit homme s'assit à même la rue, en tailleur, et sortit son bol d'argile qu'il remplit d'eau. Vargh lui tendit un tube de brûmefeu. Contrairement à la fois précédente, le colonel avait décidé d'user directement de la drogue de combat, un échec de la part de Corín aurait

signifié le déclenchement immédiat des alarmes, ce que les Chiens ne pouvaient se permettre.

Déjà concentré, Corín brisa le tube de verre et inspira son contenu. Renforcé par le coup de fouet induit par la brûmefeu, il n'eut aucun mal à provoquer en lui son étincelle de pouvoir, à la renforcer pour en faire une flamme vive. Après quoi, comme il l'avait fait à la banque Chanseth, Corín fit naître dans son bol une nappe de brume bleutée qui sembla danser un instant avant de se ramasser en un filament vaporeux. Le filament de brume rampa vers la base du mur en serpentations rapides, à peine marquées. Guidé par Corín, il atteignit la masse verticale de l'enceinte qu'il se mit à remonter. Corín commença à transpirer, mais rien n'entamait sa concentration, soutenue par la brûmefeu.

Impalpable entité que les sentinelles magiques ne pouvaient repérer, le filet de brume arriva à la base de la chouette ciblée par le mage, s'étendit progressivement jusqu'à recouvrir entièrement la statue de pierre. Soumise à un nouvel ordre mental de Corín, la brume ainsi déployée se solidifia en une épaisse gangue de glace magique emprisonnant la chouette, devenue inoffensive.

Puisant dans ses ultimes ressources, Corín réitéra le processus avec celle de droite. Ce coin au croisement des murs était désormais privé de surveillance. Le petit mage avait estimé que l'effet de son sort durerait une heure avant de se tarir de lui-même. C'était largement suffisant pour Vargh Loken.

Sa tâche accomplie, les yeux rougis par l'effort, les sinus écartelés par la drogue, Corín se tassa sur lui-même, le corps tremblant, épuisé, même avec le renfort de la brûmefeu. Vargh Loken tapota son épaule avant de lancer un signe de tête à Taï-Feng.

Le Kelash grimpa, sans perdre de temps, sans hésitation, son grand corps comme collé contre la pierre. Ses doigts puissants semblaient s'enfoncer entre les moellons, ses membres soudain pourvus de ventouses qui le soudaient au mur. Il parvint au terme de son escalade, passa la tête au-dessus du mur le temps de sonder les lieux.

Outre le parc, l'arrière de la maison était constitué d'un kiosque de pierre enfoui sous la vigne vierge ainsi que de massifs de fleurs odorantes, d'une plantation d'arbres fruitiers, et même d'un solarium destiné à l'agrément du maître de maison et de ses proches.

Taï-Feng vérifia qu'aucun garde n'était visible, puis il se hissa au sommet du mur et se laissa tomber des cinq mètres de l'enceinte, accompagnant sa chute d'une roulade. Aussitôt relevé, il se glissa derrière le tronc d'un saule pleureur. Du parc où il se trouvait, rien ne l'alerta. Tassé sur lui-même, il se mit à ramper le long du mur d'enceinte.

De son côté, Vargh battit le rappel du restant de l'unité. Danseur fut envoyé en avant, chargé de vérifier qu'aucune patrouille ne survenait, les autres suivirent à bonne distance, le petit mage soutenu par Böker.

Dans un quartier plus populaire, le groupe aurait sans doute été repéré. Mais ici, à cette heure de la journée, alors que les habitants étaient cloîtrés dans leur jardin, vautrés dans le confort de leurs riches demeures, plongés dans une doucereuse oisiveté, il n'y avait personne pour les remarquer.

Taï-Feng avait rampé sans se laisser découvrir, jusqu'à atteindre le mur adjacent aux portes d'entrée. Armés d'épées longues, deux guerriers de l'Alliance, en uniforme de cuir vert, un écusson symbolisant l'Alliance ornant le haut de leur manche gauche, se tenaient à l'intérieur, gardant les portes de fer forgé.

Corín apparut devant l'entrée, silhouette inoffensive, aux traits creusés. Il approcha des barreaux et les empoigna, et gémit à l'attention des gardes :

— Je me sens mal… à l'aide !

Son air misérable, sa faiblesse incontestable, n'éveillèrent pas les soupçons des gardes. Ces derniers se regardèrent, aucun d'eux n'ayant l'âme portée sur l'entraide, puis ils se tournèrent vers l'intrus et l'un d'eux lui ordonna de décamper.

Toujours agrippé aux barreaux, Corín se mit à geindre, détournant l'attention des cerbères. Taï-Feng se redressa et lança sa hachette. La lame siffla et se planta dans la nuque du premier garde. Le second se tourna vers le Kelash mais avant qu'il ne puisse donner l'alerte, Danseur surgit de l'autre côté de la porte, une arbalète de poing dans sa dextre, et l'abattit d'un carreau dans la tempe. Taï-Feng courut jusqu'aux portes et s'empressa de les déverrouiller. Tandis qu'il récupérait sa hachette, Vargh et ses Chiens se glissèrent à l'intérieur, fermèrent les portes et cachèrent les gardes dans un massif de lustites écarlates.

Vargh avait fait un briefing précis de cette nouvelle étape de sa guerre, la veille. Il ne donna aucun ordre, chacun de ses hommes savait ce qu'il avait à faire.

Débouchant d'une allée transversale, surgirent deux gardes chargés de patrouiller le domaine.

Taï-Feng bondit au contact. Sa hachette empoignée main droite intercepta l'épée de son adversaire qu'elle coinça au creux de la lame et du manche. Taï-Feng pivota sur lui-même, tout en rejetant l'épée vers le ciel, toujours emprisonnée. Son poignard cueillit son opposant au creux du genou, tranchant chair, ligaments et tendons. Le garde de l'Alliance s'effondra dans un cri étouffé d'impuissance. Sa dernière vision fut la hachette de Taï-Feng qui obscurcissait son horizon, fusant vers lui jusqu'à se planter entre ses deux yeux.

Le second garde eut juste le temps de pousser un cri étouffé avant de se faire abattre d'un carreau tiré par l'arbalète d'Abbeyth.

Pendant ce temps, Böker avait chargé vers le baraquement qui servait de corps de garde, tandis qu'un remue-ménage se faisait entendre de l'intérieur. Un guerrier en cuir vert sortit, l'épée dégainée. Dédaignant le gros marteau de guerre qu'il portait accroché en travers de ses larges épaules, Böker courut à la rencontre de son adversaire, et tandis que ce dernier redressait sa lame dans une volte agressive, Böker le frappa de ses deux poings, à hauteur de poitrine. La cage thoracique fracturée, le guerrier s'écrasa au sol. Böker bondit sur le côté pour esquiver un assaut en pointe de la part d'un second guerrier qui apparaissait à son tour. Il agrippa le poignet de l'homme, resserra sa poigne jusqu'à lui fendiller les os, le saisit par l'épaule et la ceinture, le souleva du sol, et le balança contre le mur du baraquement. Le guerrier toucha sèchement terre, les reins brisés.

Un autre garde surgit du baraquement par l'autre porte, une arbalète entre les mains, qu'il pointa de biais sur Böker.

Taï-Feng réagit dans la seconde. Il fit un pas en avant, redressa sa main gauche, tourna sur lui-même et rabattit sa senestre au sortir de sa volte d'un fouetté de l'avant-bras parfait. Sa hachette effectua une rotation complète et se ficha dans le cou de l'arbalétrier qui, sous la puissance déployée par le Kelash, alla violemment s'écraser contre la façade du corps de garde.

Danseur dégaina alors un poignard à lame dentelée et, d'un bond souple, il s'engouffra dans le baraquement.

Un palefrenier jaillit de l'écurie, alerté par les bruits du combat. Abbeyth surgit derrière lui, plaqua son avant-bras autour de sa gorge, le tira en arrière et lui poignarda les reins. Puis, le Chien de Guerre se glissa dans l'écurie, à charge pour lui de nettoyer les lieux.

Le dos d'un guerrier en vert s'encadra brusquement dans l'embrasure du baraquement. L'homme recula, pas à pas, chancelant, et sa main ensanglantée relâcha la longue lame qu'il avait agitée en vain. Il tomba à genoux, agonisant. Danseur apparut à son tour, les traits allumés d'un rictus malfaisant, son poignard rougi, encore dégoulinant. Le Chien de Guerre cracha au visage de sa victime avant de le repousser en arrière d'un coup de botte. Le guerrier de l'Alliance s'effondra sur le dos, révélant le traitement qu'il venait de subir. De larges plaies hachurées se croisaient et s'entrecroisaient sur son torse et son bas-ventre. Son visage n'était plus qu'un hachis de chair sanglante, découpé avec un soin tout aussi habile que malsain.

Pendant ce temps, deux autres gardes jaillirent à la file de la maison principale, brandissant leurs épées longues.

Les pans de son long manteau de cuir noir voletant dans son sillage, Vargh Loken se rua à leur rencontre. Il para un coup de taille en interposant son épais bracelet runique, frappa son adversaire d'un uppercut du gauche dans les côtes. L'homme se plia sur le côté, déséquilibré malgré lui par la douleur qui le tétanisait. Profitant de l'ouverture, Vargh fit jaillir sa lame sur ressort et l'enfonça d'un geste sec dans le creux formé par l'épaule et le cou de sa proie. Le deuxième garde se fendit pour l'embrocher à hauteur du nombril. Vargh Loken esquiva d'un retrait du buste latéral et riposta d'un large revers de sa lame runique qui fendit le visage de son adversaire d'une diagonale sanglante.

Un garde surgit sur l'un des balcons du premier, une arbalète chargée entre ses mains.

Taï-Feng avait suivi son chef à distance, prêt à le couvrir. Il était cependant trop loin pour se servir de ses hachettes.

— Vargh, premier balcon !

Vargh réagit presque au moment où le Kelash finissait sa phrase.

Il esquiva le carreau en laissant tomber dans un roulé boulé vers l'avant. Il se redressa en appui sur un genou, son poing droit jaillissant de son manteau noir, enserrant la poignée d'une arbalète de poing. Dans le même

élan fluide, Vargh le Noir remonta son bras à la perpendiculaire de son corps, pointa la cible indiquée par Taï-Feng, et appuya sur la queue de détente. Le carreau vola jusqu'au garde qu'il perfora sous le menton avant de traverser son palais jusqu'à empaler sa cervelle. Le guerrier de l'Alliance fut comme tiré en arrière et disparut dans un fracas de verre brisé.

Sifflotant entre ses dents, Abbeyth ressortit de l'écurie, occupé à nettoyer sa dague d'un chiffon trouvé sur place. Il accrocha le regard de son chef et abaissa la tête. Tâche accomplie, écurie nettoyée.

Vargh hocha la tête en retour pour ensuite faire un autre signe à Böker.

Arrivé devant la porte, le colosse décrocha enfin son grand marteau.

Corín avait suivi le mouvement en retrait, sans se montrer. Incapable de participer à l'affrontement, ne serait-ce que parce qu'il n'en avait pas l'énergie. Prendre une autre dose de brûmefeu était hors de question. Sa santé fragile ne l'aurait supporté et Vargh en était bien conscient. Il avait donc ordonné au petit mage de rester à garder le portail, caché derrière un massif à se reposer. Il les préviendrait en cas de danger.

Le regard complice qu'avait adressé le colonel à Corín l'avait vraiment secoué. Le rôle qu'on lui confiait était subalterne, certes, mais c'était également une marque de confiance. Corín avait enfin l'occasion de s'enfuir, s'il le désirait, et Vargh lui tendait ainsi la perche. Le fait que le colonel lui laisse cette possibilité signifiait que le petit homme était libre de choisir sa voie. Suivre Vargh ou le trahir.

Corín ne voulait pas de cette guerre. Ne voulait pas de la compagnie des Chiens. Il ne voulait faire de mal à personne. En son for intérieur, le petit homme avait édicté une règle absolue, quoi que fassent les Chiens de Guerre, lui-même ne tuerait plus personne. Jamais plus sa magie ne servirait à ôter la vie d'autrui. Il s'en était fait le serment bien avant le retour de son ancien chef.

Et tant que cette règle ne serait pas menacée, Corín ferait de son mieux pour épauler ses camarades. Car une pulsion supérieure aux autres l'avait tout entier submergé. Avant tout, Corín voulait être digne de la confiance de son ancien chef. Vargh Loken constituait son ancrage, cette fois encore. Alors pas question pour lui de lui faillir. Si faible fût-il, il voulait soudain prouver à son mentor que l'on pouvait compter sur lui. C'était la seule

manière que le petit homme avait trouvée pour se montrer à lui-même qu'il valait quelque chose, même si ce quelque chose valait pour presque rien.

Corín n'escomptait plus réintégrer les rangs des Chiens de Guerre. Selon lui, l'épave qu'il était devenu ne le méritait pas. Toutefois, il aiderait l'unité à mener à bien cette dernière mission, la guerre privée de Vargh le Noir. Ensuite, s'il était toujours en vie, il rejoindrait sa sœur pour lui transmettre une partie de sa fortune soudaine. Une fois cette dernière et ses enfants à l'abri du besoin, il verrait bien.

Böker prit son élan et abattit son redoutable marteau de guerre sur la porte en chêne massif, au niveau de la serrure. La serrure explosa, le chêne se fendit dans un craquement retentissant. La porte s'ouvrit, si violemment repoussée qu'elle claqua contre le mur intérieur.

Les Chiens de Guerre entrèrent dans le hall. Pour se retrouver face à face avec un serviteur ; le majordome de la maisonnée au vu de sa redingote rutilante aux boutons dorés.

L'homme leur barrait le passage, armé d'un tisonnier qu'il tenait maladroitement entre ses mains tremblantes. Il avait peur, cela se voyait à ses yeux écarquillés, à ses mâchoires serrées. Il avait peur mais refusait d'y céder.

Son courage aurait dû être récompensé. Au moins de sa survie.

Il n'en fut rien. Son cruel sourire aux lèvres, Danseur le foudroya d'un trait d'arbalète.

Vargh Loken envoya Böker fouiller le rez-de-chaussée. Danseur et Taï-Feng furent envoyés dans les étages. Abbeyth eut pour charge de vérifier que personne ne tentait de s'enfuir par l'arrière du bâtiment.

Ses ordres donnés, Vargh entra dans le double salon, meublé avec autant de luxe que de goût. Foulant un tapis moelleux, le colonel se fixa devant un grand tableau accroché au-dessus de la cheminée, une peinture à l'huile aux pigments délicats figurant une femme aux longs cheveux pâles dans la lumière du soleil qui masquait ses traits.

Le regard de Vargh sembla subitement se perdre dans le spectacle offert.

Un bruit de vitres brisées retentit. Böker venait de balancer un garde par la fenêtre après lui avoir brisé la colonne vertébrale. Des bruits de lutte s'échappèrent du premier étage. Puis des jurons, suivis peu après d'une

exclamation et enfin d'un gargouillis. Le corps maculé de sang, la gorge ouverte par les lames de Taï-Feng, un garde roula dans les escaliers.

Vargh contemplait toujours la peinture. Il paraissait ailleurs.

Un second cadavre dévala les marches, un carreau d'arbalète saillant de son orbite droite. Des étages résonna encore le bruit d'une porte que l'on enfonçait.

Un cri, aigu, féminin. Qui s'étrangla net.

Böker revint des cuisines, essuyant ses mains tachées de sang à l'aide d'un torchon.

— Le bas est dégagé, Colonel, déclara-t-il à Vargh.

— Va voir dehors si tout va bien, répliqua l'officier d'une voix douce.

Il resta figé devant le portrait de cette femme et pour lui le temps semblait s'écouler à l'infini.

— Objectif atteint ! clama Danseur du haut des escaliers.

Vargh Loken s'ébroua enfin, comme à contrecœur. D'un effort manifeste, il s'arracha à la vision qui l'avait ainsi envoûté et revint dans le hall.

Danseur descendait les marches, tout en rechargeant son arbalète de poing, suivi de Taï-Feng. Le guerrier kelash portait le corps mince d'une jeune fille, bâillonnée, les mains liées, évanouie.

— La mère ? demanda Vargh.

— Elle va bien, je l'ai juste assommée, rétorqua le Kelash.

— Parfait. On dégage.

Juste avant de ressortir, Vargh se pencha sur le corps du majordome. Il trempa son index dans la blessure et traça ses initiales rougies sur le front du pauvre homme.

CHAPITRE 58

— Vous voulez m'expliquer que Vargh Loken et ses hommes se sont introduits dans la ville-haute sans avoir été repérés, que mon domaine a été envahi, mes gardes abattus, ainsi que mes serviteurs, ma fille enlevée et que les malfrats sont ensuite repartis tout aussi *tranquillement* qu'ils étaient venus, laissant ma femme en pleine crise de nerfs ?

Folle de colère, la voix grave du seigneur Terris de Chalmance tonnait dans la salle du palais de Vérité.

L'ambassadeur de l'Alliance se tenait fièrement campé face aux représentants du conseil de la Lumière. Il avait refusé siège et boisson, contrairement à son habitude. Le mécontentement creusait ses traits, la colère ombrait son regard gris.

L'homme portait ses cheveux mi-longs, lustrés avec élégance. En dépit de son visage maigre aux joues grêlées, il ne manquait ni de charme, ni de prestance. Il s'était habillé d'un costume de velours bronze, rehaussé de pierreries, d'une capeline en cuir beige, de bottines en daim. Un médaillon de platine orné des sept étoiles de l'Alliance incrustées en or étincelant indiquait sa charge d'ambassadeur.

Chalmance était un homme de caractère, plus compétent qu'agréable. Il représentait la puissance de l'Alliance régnante sur les Territoires-Francs et nul doute qu'il avait pleine conscience de cet état de fait. L'Empire de Lumière ne l'impressionnait pas et c'était l'une des raisons essentielles pour laquelle il occupait son poste.

— Voyons, seigneur de Chalmance, je vous assure que nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour…

L'ambassadeur coupa Vaillence d'un ricanement où fleurait le mépris :

— *Tout*, dites-vous ? cracha-t-il. Eh bien ce n'est pas assez, manifestement, pour mettre fin aux crimes de ce Vargh Loken ! Ma fille… ils ont pris ma Liassa au cœur même de votre capitale !

De colère, Terris de Chalmance frappa de sa canne sur le sol de la salle :

— Je ne suis pas certain que vous preniez la pleine mesure de la situation ! C'est bien plus qu'un incident diplomatique. Les citoyens de l'Alliance se font voler ou abattre dans votre cité. Ma propre fille est enlevée, mon épouse traumatisée, mes gens abattus. Et vous ne m'offrez que des mots ? Je veux des *résultats*, Vaillence, rien d'autre que des *résultats*. Qu'on me rende ma Liassa saine et sauve et que ces criminels soient arrêtés, condamnés et abattus. Rien d'autre ne pourra me satisfaire. Rien d'autre ne pourra satisfaire l'Alliance… sinon, tous autant que vous êtes, vous en paierez le prix devant le conseil des Sept !

— Seigneur, intervint Quentin de Bérune, dirigeant du Cartel des Marchands, vous plaisantez, j'espère…

— Vous trouvez que j'ai l'air de plaisanter, Quentin ? L'Empire n'est que toléré sur les Territoires-Francs, dois-je vous le rappeler ? Cet accord peut très bien être annulé, j'espère que vous en avez conscience. Non seulement annulé mais combattu.

— C'est-à-dire ? demanda Irina de Mayenne, le sourcil arqué.

Si l'ambassadeur n'était nullement impressionné par le conseil de Lumière, elle-même n'était pas en reste vis-à-vis du légat de l'Alliance.

— Il faut vous mettre les points sur les i ? Très bien. Ce sera la fin de toute relation diplomatique, l'annulation de votre statut d'alliés, la cessation de tout lien commercial entre nos deux nations… la guerre, même… Je doute que Priam puisse se permettre une guerre contre l'Alliance. Ce serait un coup terrible porté à sa puissance, à son honneur. À son orgueil. De quoi affaiblir sa position. De quoi ébranler l'Empire de Lumière. De quoi le faire disparaître du Plan Primaire voire de l'ensemble des Plans… Voilà ce qui vous attend si vous ne réglez pas le problème comme je l'exige. Trouvez les criminels. Trouvez-les vite et rendez-moi ma fille, sinon je ne réponds plus de rien ! Ça vous va comme éclaircissement ?

Et sans attendre de réponse, Terris de Chalmance quitta la salle en faisant claquer sa canne.

Les membres du conseil s’entreregardèrent, la mine défaite. Constance, qui assistait à la réunion, était blême.

CHAPITRE 59

Les Chiens de Guerre avaient tranquillement retrouvé leur base, au fond des égouts. Ils se tenaient à présent installés au-dehors du baraquement souterrain qui constituait leur tanière, éparpillés autour d'un feu. Ils venaient de partager un ragoût de porc, que Taï-Feng venait d'agrémenter avec quelques herbes aromatiques kelash.

Vargh Loken tenait entre ses doigts puissants le collier de pierre dont il avait été libéré. L'objet en lui-même n'offrait rien de remarquable à l'œil. Un cerclage de pierre, grisâtre et poli, aux deux segments montés sur pivot, qui se fermait au contact de deux gemmes serties à ses extrémités. L'artefact, par contre, offrait le pouvoir d'annihiler tout accès à la magie pour celui qui s'en trouvait prisonnier. Pour l'activer, il suffisait de le passer au cou de quelqu'un et d'apposer les gemmes l'une sur l'autre. Le collier était alors verrouillé. Nul besoin d'un mage pour s'en servir. Il en fallait un, en revanche, pour l'ôter.

Loken finit par ranger le collier dans son pourpoint. Il se tourna vers ses hommes, chacun occupé à vérifier ses armes.

Il était fier d'eux, même s'il n'en montrait rien. Il espérait, d'ailleurs, pouvoir les garder en vie, jusqu'au bout. Ils le méritaient.

Plus que quelques jours, Priam. Quelques jours et nous réglerons nos comptes. Cela fait des années que j'attends ce moment.

La fille qui leur servait d'otage était tassée dans un coin, surveillée du coin de l'œil par les Chiens. C'était une jeune fille aux longs cheveux bruns, à peine sortie de l'adolescence, son doux visage en forme de cœur

maculé de larmes. Totalement dépassée par la situation, elle n'avait fait que pleurer, au bord de l'hystérie.

Vargh s'était résolu à lui faire boire une potion concoctée par Taï-Feng, destinée à l'abrutir. C'était le mieux à faire en attendant la suite.

Danseur ne la quittait pas des yeux. Une lueur fiévreuse avait inondé ses prunelles.

Corín était allongé à l'écart. Plongé dans la pénombre, il semblait dormir.

Böker et Abbeyth partageaient une pipe tout en devisant à voix basse.

Assis en tailleur, Taï-Feng était occupé à affûter la lame de sa dernière hachette de combat. Son instinct lui fit relever la tête et remarquer l'attitude de Danseur. Le guerrier kelash posa la lame et sa pierre à aiguiser. Il se redressa sans s'aider de ses mains et alla rejoindre le colonel. Puis, d'un infime signe du menton, il désigna le guerrier blond.

Une fois Taï-Feng retourné à son affûtage, Vargh Loken se redressa à son tour et vint se ranger aux côtés de Danseur.

Ce dernier contemplait toujours leur otage, ses lèvres plissées d'un sourire malsain. Il était si fasciné qu'il ne se rendit pas compte de la présence de son chef.

— Danseur, dit Vargh.

L'autre ne bougeait pas, incapable de se détacher de la fille.

— *Danseur !* répéta le colonel.

Cette fois, sa voix résonna avec un poids d'acier.

Danseur se crispa :

— Oui, Colonel.

— Pas question que tu touches à cette fille, c'est clair ?

— Voyons, Vargh, tu me connais…

— Je te connais, Danseur, et c'est bien pour ça que je t'avertis. Quoi qu'il arrive, je la veux intacte pour effectuer l'échange, elle représente le levier dont j'ai besoin pour faire bouger Priam… Tu es prévenu…

Danseur salua dans les règles :

— La mission avant tout, Colonel.

— Parfait.

Vargh Loken regagna sa place et se plongea en pleine écriture. Il arrivait à la dernière étape de son plan et se sentait impatient. Toutes ces années de détention, d'injustice, il s'était raccroché à cette idée. La confrontation

finale approchait à grands pas, à présent. D'ailleurs, Taï-Feng partirait d'ici quelques heures pour prendre position sur le lieu de leur prochaine mission.

Danseur, quant à lui, vérifia une nouvelle fois son arbalète de précision. Tout au long de la soirée, son regard, cependant, revint régulièrement se poser sur la forme sans défense de la fille de l'ambassadeur.

CHAPITRE 60

À toi, Priam, Empereur de Lumière,

Nous sommes toi et moi des hommes très occupés, j'irai donc à l'essentiel.

Je te rendrai la fille de l'ambassadeur saine et sauve : contre la somme de cinq cent mille licornes d'or, sous forme de gemmes. Le tout devra tenir dans une ceinture à poches. Une belle somme, n'est-ce pas ? Elle représente mon salaire pour avoir si bien servi l'Empire durant ces années. Que tu le croies ou non, ce n'est pas cher payé.

L'échange se fera sur la place de la Miséricorde, sur la rosace du centre, à la douzième heure.

La place sera évacuée une heure avant le rendez-vous, un cordon de sécurité devra être mis en place tout autour de l'esplanade pour en interdire l'accès. Mes guetteurs sont déjà en place, inutile de tenter quoi que ce soit. Au-delà de cette limite, tu peux poster autant d'hommes que tu voudras, peu m'importe.

C'est toi qui viendras sur le lieu d'échange pour me payer, Priam. Toi-même et nul autre. Vois ça comme un caprice de ma part, si tu veux. Tu n'as pas le choix, de toute manière. Évidemment, tu viendras sans armes.

Si tu ne viens pas, la fille meurt.

Si tu es accompagné, ou si nous repérons le moindre de tes hommes dans le périmètre fixé, la fille meurt.

Si tu ne paies pas, la fille meurt.

Que dirait l'ambassadeur de Chalmance s'il apprenait que tu as refusé de t'investir pour sauver sa fille ? Je te garantis qu'il sera au courant si tu

manquais à ton devoir.

Le cas échéant, c'est toi qui seras responsable de la mort de cette Liassa et tu devras en assumer les conséquences.

Je t'attends, Empereur de Lumière, et je me réjouis de te rencontrer.

Colonel Vargh Loken

Priam frappa la table de son poing rageur avant de s'exclamer :

— L'immonde bâtard, il m'a piégé ! Je n'ai pas le choix et il le sait. S'il arrive quoi que ce soit à la fille de l'ambassadeur, nous perdons tout appui de l'Alliance, et encore, dans le meilleur des cas.

Installé sur une grande table de granit ovale, Priam présidait la rencontre qu'il avait convoquée à Tygarde. Le colonel Haüser était installé à sa gauche, Constance à sa droite. En face de l'Empereur se tenaient Cellendhyll, Irina de Mayenne et Rugar.

Au matin, un jeune garçon des rues, payé par Abbeyth – le Guet ne disposant d'aucun signalement le concernant, le Chien de Guerre était libre d'aller et venir dans la cité – était venu déposer le message au conseil de la Lumière. Dès qu'il en avait pris connaissance, Vaillence avait transféré la missive au Patriarche. Ce dernier avait aussitôt décidé cette réunion d'urgence.

La veille, il avait reçu une lettre officielle de l'ambassadeur de Chalmance. Les termes en étaient très clairs. S'il arrivait quelque chose à sa Liassa, c'était la rupture avec la Lumière, une rupture totale qui pouvait même déboucher sur un conflit ouvert, dans lequel l'Empire ne partait pas favori.

— La Lumière peut encore moins se permettre de vous perdre, pas question que vous alliez là-bas ! s'écria la Phœnix. Hors du Plan-Maître de la Lumière, vos pouvoirs nettement amoindris, vous seriez bien trop vulnérable.

— Je n'ai pas le choix, justement, Constance, répondit doucement Priam. Loken a été clair, si je ne lui remets pas la rançon personnellement, il abattra la fille et vous savez très bien qu'il n'hésitera pas une seconde à mettre sa menace à exécution. Je n'ai pas peur de lui, j'irai. Pourquoi voudrait-il ma mort, de toute manière ? M'abattre n'aurait aucun sens. Ce

serait pour lui la dernière chose à faire s'il veut espérer s'en tirer. Or, je ne pense pas que Vargh le Noir soit un homme porté sur le suicide… Rugar, ton avis ?

— Vargh Loken est un pro, il connaît toutes les ficelles. Ça m'arrache la gueule de l'avouer, seigneur Priam, mais avec de telles exigences, il nous a coincés. En plein jour, sur la place déserte et avec le délai qu'il a fixé, impossible de cacher qui que ce soit, même le meilleur de mes hommes, sans qu'il le repère… impossible également d'intervenir avant que la rançon ne soit payée. Une fois l'échange réalisé, ce sera une autre affaire. Mais même alors, je doute que Vargh le Noir se laisse arrêter sans faire d'histoires. Je crains même qu'il n'ait prévu un nouveau moyen de nous faire échec.

— Nous n'avons pas le choix, donc, reprit Priam. Vous interviendrez mais seulement une fois la fille saine et sauve, c'est notre priorité absolue, compris ?

— J'ai deux escouades opérationnelles, renchérit Rugar. Elles agiront dès que vous serez hors de portée immédiate de Loken… Le mieux serait qu'une fois la rançon payée, vous et l'otage vous reculiez le plus vite possible pour vous mettre hors de portée directe de Loken, Seigneur. Je pourrai alors lancer les Nodus, ce qui permettra à mes deux mages de combat de vous protéger d'un bouclier. Le restant de nos hommes pourra alors charger sans craindre de mettre votre vie et celle de l'otage en danger.

Priam opina devant la tactique proposée.

Irina de Mayenne renchérit :

— Il nous faudra établir un centre de commandement à portée de vue de la place. La galerie supérieure ouest me semble appropriée. Nous y aurons la meilleure vue possible et vous pourrez y positionner vos Nodus, Rugar.

Pourquoi ne pas avoir décidé l'échange devant l'un des téléporteurs de la ville ? s'étonna intérieurement Cellendhyll. *Loken pourrait espérer s'enfuir de la cité des Nuages par le premier portail venu dès la rançon entre ses mains. Hum, en fait non, car il risquerait alors de se jeter dans les mains de l'Alliance de l'autre côté de portail. Il n'a pas le pouvoir de surveiller ce qui passerait hors de sa vue. Libre à Priam d'envoyer des messagers prévenir les forces de l'Alliance de son arrivée pour le coincer dès qu'il pointerait le bout de son nez.*

— Nous ne savons toujours pas combien ils sont, hélas, déplora Constance.

— Même avec le renfort de ce gang des Brise-Crânes, moins que nous, forcément, rétorqua le colonel Haüser. Les forces combinées de mes Bérets Rouges et des sicaires de l'Orage, et je ne parle pas des deux escouades de Nodus et du Guet, cela représente bien plus que ce Loken peut aligner, j'en suis sûr.

Haüser se leva de son siège et se rangea devant le grand tableau dressé à la vue de tous, sur lequel figurait un croquis du lieu d'échange.

— La place de la Miséricorde dispose de trois entrées : l'avenue des Lys à l'ouest, celle des Peupliers, à l'est, et la grande rue des Pénitents, au sud, indiqua l'officier tout en désignant un à un les points qu'il citait. Il suffit de bloquer ces trois axes pour couper toute voie de retraite. Au nord, on ne trouve que la chapelle du Repenti, Vargh Loken n'a aucun moyen de s'esquiver par là. La place de la Miséricorde sera cernée, toutes les rues adjacentes seront surveillées, l'Orage et le Guet y veilleront. D'une manière ou d'une autre, nous mettrons la main sur Vargh le Noir, quoi qu'il ait prévu pour nous échapper. Et alors, il paiera.

— Bloquer ne suffit pas, pas avec un guerrier comme Vargh le Noir, il a trop de ressource, déclara Priam. Il faut l'assaillir, l'acculer, le mettre à terre et l'achever. Rien de moins.

— Nous pouvons prévoir une charge à cheval, avança Haüser. Bien sûr, les montures seront gênées sur les pavés mais elles nous permettront de nous porter au-devant de l'Empereur en quelques secondes et d'assurer sa sécurité au besoin, puis de rattraper Loken et ses hommes et de les submerger. Je le maintiens, à partir du moment où les Nodus protégeront l'Empereur, la force conjuguée de mes hommes et des moines combattants de l'Orage sera bien suffisante pour arrêter ce mécréant. Nous avons une revanche à prendre sur lui, croyez-moi, mes hommes sont remontés à bloc.

— Et s'il se réfugie dans la chapelle ? intervint Constance. En se pressant, il peut la rejoindre avant de se faire rattraper par des cavaliers, vu la distance.

— Il y ferait quoi ? sourit Rugar. S'y barricader ? Il serait alors totalement coincé. Nous aurions beau jeu ensuite de lancer un assaut massif.

— Nous pourrions y placer des tireurs d'élite, non ? intervint Irina de Mayenne. C'est le seul endroit qui soit à bonne distance de tir du centre de

la place.

Cellendhyll secoua la tête :

— Les guetteurs de Vargh les repéreraient aussitôt car je ne doute pas qu'ils soient en place, comme l'a affirmé Loken. Jusqu'ici il n'a rien laissé au hasard et je ne vois pas pourquoi il deviendrait soudain imprudent.

L'Ange cherchait en vain un moyen de déjouer les manigances de Vargh Loken. Il ne trouvait rien d'efficace. Comme les autres, il ne voyait pas comment le colonel déchu espérait quitter la place de la Miséricorde sans être arrêté.

— Pourquoi vous ? demanda-t-il une nouvelle fois à l'Empereur.

Il n'avait rien oublié de sa théorie sur un lien possible entre le colonel des Chiens de Guerre et le Patriarche.

— Je l'ignore, répondit Priam en secouant la tête. Comme un ultime pied de nez de sa part pour se moquer de moi, peut-être ? Ou par orgueil ? Ou bien encore parce qu'il considère que ma présence sur place garantira non seulement le paiement de la rançon, mais, qu'en plus, mes hommes ne commettront aucune imprudence pouvant mettre ma vie en danger. Loken a parfaitement manœuvré en tout cas. En impliquant la fille de l'ambassadeur de la sorte, il m'oblige à me plier à ses conditions. De surcroît, il me prive de mes pouvoirs, comme l'a dit Constance. En tout cas, j'approuve la charge préconisée par le colonel Haüser.

— Cette fois, je participe à l'assaut, affirma l'Ange d'un ton décidé.

— Certainement pas ! s'écria le colonel Haüser tout en foudroyant Cellendhyll du regard.

Même s'il n'en avait rien montré jusqu'ici, le chef du Guet gardait manifestement une rancune tenace envers l'Ange.

Avant que l'Adhan ne puisse contre-attaquer d'une réplique assassine, Priam intervint :

— Non, Cellendhyll, tu laisseras les Bérets Rouges et l'Orage faire leur travail. Et cette fois, c'est Rugar qui dirigera l'opération, avec le colonel Haüser comme second.

— Mais enfin, Priam, vous allez continuer longtemps à me laisser sur la touche ? se hérissa aussitôt l'Ange. Il faudrait savoir si je suis votre Lige, oui ou non ? Vous vouliez que je retrouve Loken mais je ne dois pas intervenir plus avant alors qu'enfin il va se retrouver en face de nous, je ne comprends pas…

L’Empereur répondit d’un ton sans réplique :

— Un Lige doit savoir choisir ses combats, Cellendhyll, non pas se jeter inconsidérément au cœur du danger, il faut te le dire en quelle langue ? Tu sembles oublier ce qui s’est produit au hangar des Brise-Crânes… moi, je sais à présent que Vargh a l’avantage, de plus il dispose d’assez d’hommes pour te mettre en échec et j’estime que c’est trop risqué pour toi. D’ailleurs, ta présence ne changera pas grand-chose vu la manière dont nous allons opérer.

Le visage de l’homme aux cheveux d’argent se figea d’une grimace dégoûtée. Il chercha un appui dans le regard de Constance, sans le trouver. Alors il se redressa brusquement de son siège :

— Puisque je ne vous sers à rien, débrouillez-vous sans moi !

Quittant la salle à grands pas, Cellendhyll agita la main dans un geste qui n’était pas tout à fait injurieux mais qui n’avait rien de cordial.

Comme si de rien n’était, Priam attendit son départ de la pièce pour regarder un à un tous les participants du conseil :

— Il nous reste juste le temps de nous organiser, reprenons chaque point. Désormais, je veux en finir avec Vargh le Noir une bonne fois pour toutes !

CHAPITRE 61

Tandis que les forces de la Lumière se préparaient à l'échange, Cellendhyll s'était réfugié dans sa suite, au *Curzay*. Il bouillait d'une colère froide.

Qu'ils aillent tous se faire foutre, Priam en tête !

On toqua à sa porte. L'Adhan se préparait à envoyer balader l'émissaire de Priam mais lorsqu'il ouvrit, il se retrouva en face de Rathe le Corbeau, vêtu de gris, gibecière à l'épaule – Cellendhyll avait laissé des instructions au concierge pour que le maître-voleur ait libre accès à ses appartements.

Le regard de Rathe brillait de malice. À peine entré, il déclara qu'à force de réflexion, il avait peut-être trouvé la solution à l'énigme que lui avait soumise l'Adhan : savoir où les Chiens de Guerre pouvaient se cacher. Mais avant de développer sa théorie, Rathe tenait à se rendre dans les locaux de la banque Chanseth, dont il voulait inspecter le sous-sol.

Cellendhyll n'hésita pas une seconde. Son ami lui offrait une opportunité d'action qu'il n'avait nulle intention d'ignorer. Au contraire. Il ne perdait rien à suivre cette piste puisque Priam l'avait mis sur la touche. Et puis, c'était toujours mieux que de rester à ruminer dans sa suite, impuissant, inutile.

Cellendhyll s'équipa de ses lames habituelles et tous deux gagnèrent la banque.

Celle-ci était toujours fermée, au grand dam du directeur. Cellendhyll joua de son autorité auprès des sentinelles du Guet pour entrer.

Les cadavres avaient été dégagés du sous-sol mais leur emplacement initial avait été marqué à la craie.

Rathe se rendit jusqu'à la salle du coffre, qu'il étudia minutieusement, le regard songeur, allant jusqu'à sonder les murs et le sol. Ensuite, il se rendit dans la salle de garde mais n'y resta pas longtemps. Il inspecta alors la pièce des archives, où il ramassa de petits débris de verre, maculés d'un léger reste de couleur safran – les restes de la fiole utilisée par Corín Main-Rouge.

Rathe renifla son butin avant de plisser le nez.

— Pouah, ça pue ce truc ! dit-il en posant les morceaux dans la main de l'Adhan.

— Je reconnais cette odeur, dit Cellendhyll.

— Ouais, c'est de la brûmefeu, une belle saloperie de drogue utilisée par les mages de combat. Quelqu'un s'en est servi pour aviver ses pouvoirs.

— La magie… ce qui pourrait enfin expliquer comment Vargh s'est échappé de la banque.

Rathe sonda les murs, ces derniers sonnaient plein. C'est alors qu'il remarqua la marque légère des griffures faite sur le flanc de l'une des armoires d'archives.

Il lâcha un petit rire :

— Viens m'aider à bouger ce truc, fiston, je crois qu'on tient quelque chose.

Les deux hommes allièrent leurs forces pour faire pivoter l'armoire sur le côté, dévoilant le trou causé par la magie de Corín.

— Par le Bouc Noir à trois pattes, je le savais, ton Vargh Loken, il se sert des égouts ! C'est pour ça que personne ne peut le repérer en ville. Et je mettrais ma main au feu que c'est aussi là-dedans qu'il se terre. Allez, viens, il est temps de faire un peu d'exploration.

Voilà donc comment les malfrats s'étaient esquivés de la Chanseth sans avoir été découverts. Cellendhyll se maudit de n'avoir pas mieux fouillé cette pièce la première fois.

— Les égouts, soit, mais ça représente des kilomètres à explorer, non ? Tu connaîtrais un endroit susceptible de servir de base à Vargh Loken ?

— Une bonne partie des souterrains est trop nauséabonde pour être habitée, franchement, mais il existe des sortes de refuges pour les égoutiers, qui leur servent pour leurs opérations de maintenance, rétorqua le maître-

voleur. J'en connais quelques-uns et c'est justement là-bas que je me propose de t'emmener.

— Rathe, ça risque d'être dangereux là-dedans.

— Évidemment, c'est bien pour ça que je viens, il faut quelqu'un pour surveiller tes arrières ! Toi et moi, comme au bon vieux temps. Tu te souviens de la fois où nous avons affronté ce sale rat de la Main Pourpre ?

Vous puez la violence et la mort, elles vous parent tel un suaire qui infecte tout ce que vous touchez, avait dit Keelayne.

— Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose, vieux brigand.

— Que veux-tu qu'il m'arrive ? Je suis Rathe le Corbeau, maître-voleur et vigneron !

Ils se glissèrent l'un après l'autre dans l'ouverture qui menait vers les égouts. Rathe fouilla dans sa gibecière avant d'en extraire un bâtonnet à lumière – le même genre que ceux utilisés par les Chiens de Guerre.

Ainsi éclairés, Cellendhyll et Rathe s'enfoncèrent dans le boyau sombre qui les attendait.

Toujours en colère contre Priam, Cellendhyll refusait de perdre du temps à le faire prévenir. L'instinct de la traque l'avait repris et rien d'autre ne comptait plus.

CHAPITRE 62

Un soleil resplendissant brillait dans le ciel d'azur, baignant la capitale de Lumière.

La place de la Miséricorde était l'une des plus vastes de la cité. Le sol était pavé de granit gris clair, hormis en son centre, lui-même rehaussé d'une rosace géante en tesselles colorées de tons de bleu et d'or.

Sur les extérieurs de l'esplanade, se trouvait un alignement de socles de marbre sur lesquels étaient dressées des statues sur pied à l'effigie des grands hommes ou femmes qui avaient établi la Puissance de l'Empire ; la lignée de Priam, mais également les plus valeureux mages, guerriers et guerrières, guérisseuses et guérisseurs de la Lumière.

Une galerie en arcades sur deux niveaux marquait le côté ouest. Au nord de la place, à environ trois cents mètres de son milieu, s'élevait un grand bâtiment en granit de quartz. La chapelle du Repenti. Un édifice en forme de croix, aux vitraux taillés en ogive, au toit de tuiles rouges surmonté d'un beffroi qui dominait la place, ses grandes portes martelées de feuilles d'or aux reflets bronze.

Vargh Loken avait judicieusement choisi cette esplanade à la vue parfaitement dégagée. Un peu excentrée du centre de la cité des Nuages, c'était une zone calme où il y avait peu de passage. Du reste, tous les bâtiments qui entouraient la place s'adossaient à celle-ci, en conséquence, il était impossible de s'en servir pour s'y cacher sans être repéré par une sentinelle éventuelle et encore moins d'approcher le lieu du rendez-vous.

Conformément aux instructions de Vargh le Noir, l'endroit avait été vidé, chapelle comprise. En outre, l'accès aux trois artères menant à la place était

provisoirement interdit, excepté pour ceux qui habitaient sur place et qui avaient reçu l'ordre express de ne pas sortir de chez eux.

L'heure de l'échange approchait. Les forces de la ville étaient déployées tel qu'il avait été spécifié par le colonel des Chiens de Guerre, comme avait pu le constater Taï-Feng, installé depuis la nuit sur le haut d'un toit où il s'était désormais allongé pour épier le contrebas, indétectable.

Le centre de commandement de la Lumière était établi dans la galerie ouest, au niveau supérieur, camouflé derrière une haie d'arbustes décoratifs. Il se trouvait à plus de cinq cents mètres de la rosace.

À quelques mètres de là, sur le même niveau, les deux escouades du Nodus. Celle dirigée par Coben, avec Viggo, Morten, Fenger et Berlok, et celle menée par le lieutenant d'Harmont, comprenant elle aussi quatre guerriers d'élite.

En arrière, à l'extérieur de l'esplanade, au-delà du périmètre édicté par Vargh Loken, quarante Bérets Rouges se séparaient en deux groupes de cavaliers, chacun des guerriers armé d'une arbalète de poing, d'un sabre ou d'une hache à une main. Le premier groupe chargerait par l'avenue de l'ouest, le second par l'est. Trente sicaires de l'Orage, de l'ordre du Rosaire, interviendraient de leur côté par le sud, à pied, prêts à se déployer en une ligne infranchissable.

De leur côté, enfin, les guerriers du Guet, une soixantaine, s'étaient répartis le long des trois artères, destinés à bloquer toute tentative de fuite.

Déposé par son carrosse, Priam arriva par l'avenue des Lys. Il descendit du véhicule et pénétra sur la place de la Miséricorde. Le Souverain de Lumière portait une tenue de combat en cuir bleu cobalt. Même désarmé, il semblait redoutable, doté d'une carrure impressionnante. Tout en avançant lentement, Priam regarda tout autour de lui sans remarquer aucune présence, aucun danger. L'esplanade était vide.

Le Patriarche gagna la rosace qui décorait le centre de la place et attendit.

Au bout d'un quart d'heure, les grandes portes de la chapelle du Repenti s'entrouvrirent.

Vargh Loken sortit sur le seuil, comme à son habitude vêtu de cuir noir. Böker le suivit, tirant la fille de l'ambassadeur, qu'il tenait serrée contre lui.

Après un geste de Vargh, tous trois se dirigèrent vers Priam.

Ce dernier masqua sa surprise. Selon le rapport effectué par le colonel Haüser, la chapelle avait été visitée lors de son évacuation et aucun Chien

de Guerre ne s'y terrait.

Vargh Loken avançait tranquillement, un sourire satisfait étirant ses lèvres. Une fois en face de l'Empereur, il le salua avec une ironie marquée.

Priam lança un coup d'œil à la fille de l'ambassadeur, Liassa. Elle semblait en bonne forme mais arborait un regard vitreux, manifestement sous l'emprise d'une drogue qui l'abrutissait.

Les deux hommes se toisèrent. Priam affichait sa hargne et sa bouche avait adopté un pli méprisant. Vargh affichait un œil moqueur et mauvais. Aucun signal de Taï-Feng, ce qui était de bon augure pour le colonel des Chiens de Guerre car cela signifiait que tout se déroulait selon ses plans.

Ce dernier prit la parole :

— Priam, Empereur de Lumière ! J'attendais ce moment depuis si longtemps…

— Je n'ai rien à te dire, mécréant ! Voici les gemmes que tu as réclamées, libère cette malheureuse, à présent.

— Tu es pressé, Priam ? Pas moi. Et je dirige les débats, tu sembles l'oublier. Donne déjà l'argent que je vérifie.

Le Patriarche s'exécuta. Vargh Loken vérifia le contenu de la ceinture, dont les poches se remplissaient de gemmes précieuses, avant de hocher la tête. Il la passa autour de sa taille, la boucla. Puis, il sortit un objet de son pourpoint qu'il tendit à Priam : le collier de pierre qui avait orné son cou durant toute sa détention.

— Mets-le, Priam.

— C'est une plaisanterie ? se hérissa le monarque.

— Passe ce collier, sinon le guerrier que tu vois à côté de moi tuera la fille.

Böker avait passé sa grosse main autour du cou de Liassa. Il n'attendait qu'un ordre pour lui broyer la gorge.

— Tu la laisseras partir saine et sauve si j'obéis ?

— Tu as ma parole, répliqua Loken.

Avec une grimace, le Patriarche s'exécuta. En se fermant, le collier émit un claquement sec. Désormais, Priam était privé de tous ses talents magiques, quels qu'ils fussent.

— Que se passe-t-il ? gronda Constance, qui se tenait dans la galerie supérieure. Je n'aime pas ça.

— Les hommes sont prêts à donner l'assaut, indiqua Haüser.

— La belle affaire, grommela Rugar. La vie de l'Empereur ne tient qu'à un fil. Si nous intervenons maintenant, qu'est-ce qui empêchera Vargh Loken d'abattre Priam et la fille de l'ambassadeur ?

— À présent, reprit Vargh le Noir, nous allons sagement rejoindre la chapelle. *Tous ensemble*.

— Sale menteur ! tonna Priam en constatant que Liassa n'était nullement relâchée.

Vargh Loken arbora un sourire qui n'avait rien d'engageant :

— C'est toi qui as trahi le premier, Priam, alors il ne fallait pas escompter qu'en retour, je me montre honnête envers toi. Maintenant, tu vas me suivre bien gentiment. Nous allons avoir un petit entretien, toi et moi, mais avant, il va falloir nous trouver un coin tranquille. Tu penses à combattre ? Tu n'as aucune chance, si costaud sois-tu. Et puis si tu fais le moindre geste hostile, la fille y passe !

Vargh tira cette fois une corde de cuir de sa poche et s'en servit pour lier les mains du Patriarche. La mine défaite, Priam fut alors emmené vers la chapelle, tandis que Böker ouvrait le chemin, la jeune fille toujours contre lui.

— Il a pris l'Empereur comme otage ! pesta Constance. Il faut faire quelque chose !

— Et quoi donc ? rétorqua Irina de Mayenne d'une voix où perçait la frustration. Impossible d'approcher sans être repéré, vous voulez avoir la mort de Priam sur la conscience ?

Tétanisés par l'enjeu, à savoir le destin de leur souverain, aucun des éminents personnages présents n'osait prendre l'initiative de déclencher l'assaut, Rugar compris. De peur de provoquer une catastrophe.

Rugar, cependant, finit par se décider. Il ordonna à ses deux escouades d'intervenir, comptant principalement sur les deux mages de combat pour sauver la situation.

Les dix Nodus sautèrent par la rambarde de la galerie supérieure. À peine à terre, ils se ruèrent en direction de Vargh le Noir et de ses deux prisonniers. Constance voulut suivre mais Rugar la retint fermement.

De son côté, Ogden, le mage de l'escouade de Harmont, tendit la main vers sa cible, commençant à incanter un sort pour entourer Priam d'un écran protecteur.

C'est alors que dans un vrombissement sourd et sinistre, un objet noir, effilé, qui semblait tomber du ciel, traversa l'air pour aller se planter dans le torse d'Ogden. Sous la puissance du tir, ce dernier fut projeté en arrière jusqu'à aller s'effondrer cul par-dessus tête dans une flaque écarlate.

Les autres Nodus s'éparpillèrent en zigzag et se collèrent derrière les statues afin de ne pas offrir de cibles trop faciles.

Allongé dans le beffroi, Danseur actionna le levier d'armement de son arbalète et glissa un nouveau carreau dans son arme. Ses traits s'éclairaient d'une joie à faire frémir toute personne normalement constituée.

Fenger n'eut que le temps de créer un bouclier de protection qui l'entoura d'un halo azuré. Un autre carreau fusa, rebondissant sur son écran de mana.

Le réflexe de défense du mage, toutefois, suspendit son propre sort offensif, offrant à Vargh Loken et son groupe le loisir d'avancer hors de portée de sa magie. Böker avait soulevé la fille qu'il portait à bras-le-corps et Vargh faisait avancer Priam en le tirant par le lien qui encerclait les poignets du monarque.

Hagvanir, le robuste guerrier au crâne rasé du Nodus fut à son tour atteint d'un tir en pleine tête. Viggo poussa un juron sonore tandis qu'un autre carreau frappait la statue derrière laquelle il s'était accroupi. Aucun d'eux ne s'était encombré d'un bouclier.

La situation tournait à la catastrophe. Enflammé par la tension qui avait saisi le commandement, estimant qu'il fallait tenter le tout pour le tout, le colonel Haüser sonna du cor, ordonnant la charge de ses Bérets Rouges.

Pendant ce temps, mené par Vargh Loken, le petit groupe se pressa pour atteindre la chapelle.

Dans un grondement de tonnerre, les quarante chevaux déboulèrent sur l'esplanade, de l'ouest et de l'est, lancés en plein galop. Ils firent une jonction rapide et chargèrent dans une masse d'acier et de muscles bandés.

Les portes de la chapelle s'ouvrirent en grand, laissant apparaître sur le parvis les guerriers du gang des Brise-Crânes, armés d'arbalètes, commandés par Abbeyth. Les membres du gang affichaient une apparence similaire, crâne rasé ou coupe en brosse, anneaux d'oreilles et profusion de piercings, vêtus de cuir granuleux et bien armés. Ils manquaient clairement de technique par rapport aux Chiens de Guerre mais certainement pas d'enthousiasme guerrier.

Sur les ordres d'Abbeyth, les Brise-Crânes s'alignèrent en bon ordre sur deux fronts, l'un en appui sur un genou, l'autre debout, mettant en joue les cavaliers qui se ruaient sur eux. Sur le signal du Chien de Guerre, prenant bien soin d'éviter Vargh, Böker et les otages, ils lâchèrent une pluie de traits vrombissants. La première visant les chevaux, la seconde les Bérets Rouges.

Sur le sol pavé, impossible pour les montures de virer brutalement, sous peine de chuter. Les carreaux firent un carnage, tout autant chez les cavaliers que leurs montures. La charge des Bérets Rouges se disloqua brutalement dans une mêlée confuse d'hommes et de bêtes ensanglantés, percés ou brisés dans la chute, dans un concert de hennissements ou de cris de souffrance. Les Brise-Crânes rechargèrent avant de tirer une nouvelle salve, ajoutant au massacre.

Vargh le Noir et son groupe arrivaient à quelques mètres du parvis.

De son perchoir, Danseur continuait de tirer sur les Impériaux, visant tout autant les Nodus que les Bérets Rouges. Il était hors de portée des arbalètes de poing des Bérets Rouges ou des sorts de Fenger et sa propre arme de tir à longue portée tenait toutes ses promesses.

Tuer, pour Danseur, équivalait à l'ivresse du plaisir sexuel. Il avait trouvé son rythme de mort. Ajuster sa cible, décocher son trait, recharger son arme en tirant sur le levier d'armement, insérer un nouveau carreau dans le pas de tir, ajuster une nouvelle cible, l'abattre… Le guerrier blond jubilait, prenant tout autant de plaisir à mutiler ses victimes qu'à les tuer.

Constatant que Fenger avait abaissé son bouclier et qu'avec sa main subitement entourée d'un halo rougeoyant en train de se former, il était en train d'incanter un sort offensif, d'une visée ajustée, Danseur logea un

carreau dans l'épaule du mage, le projetant au sol. Il rechargea et abattit Morten, qui avait commis l'erreur de jaillir pour aider son camarade, en lui logeant un trait dans la gorge. Berlok, cependant, parvint à tirer le mage à l'abri derrière une statue.

Constance et les autres étaient blafards. La charge avait été annihilée de manière incontestable. Les Nodus et les Bérets Rouges avaient mordu la poussière, sans avoir versé le moindre sang en retour. Ceux qui pouvaient marcher ou se traîner reculaient tant bien que mal, cherchant la protection d'une idole de pierre ou bien à se placer hors de portée de tir.

Suivis à distance par les guerriers du Guet en réserve, les sicaires du Rosaire arrivaient à leur tour, moins rapides, plus prudents, hésitant à entrer dans la ligne de tir. Ils n'étaient pas assez inconscients pour se jeter au-devant des carreaux ennemis.

Danseur élimina encore deux Bérets Rouges, puis le lieutenant d'Harmont lui-même, qu'il descendit de deux carreaux successifs.

Vargh Loken avait atteint l'entrée de la chapelle. Évitant à l'Orage le souci de combattre, il donna l'ordre de se retrancher dans l'édifice, dont les portes furent barrées.

Les malfrats s'étaient eux-mêmes privés de toute voie de repli mais les dégâts qu'ils avaient causés, le sort infligé au Patriarche, piétinaient tout sentiment de triomphe chez les Impériaux.

Les sicaires se rapprochèrent, tandis que les soldats du Guet abordaient à leur tour l'esplanade.

Le spectacle des corps entremêlés des guerriers et de leurs chevaux, baignant dans leur sang, se révélait effroyable. Un groupe de prêtres de la Guelfe accourut à son tour sur la place de la Miséricorde, tâchant de tirer les blessés hors d'atteinte de tir pour ensuite les soigner.

Rugar avait bondi sur la place, ralliant ses Nodus valides. Constance le rejoignit par le même chemin. Irina de Mayenne et le colonel Haüser avaient pour leur part jugé plus raisonnable de passer par les escaliers.

Quelques minutes s'écoulèrent, fort douloureuses. Danseur avait disparu du beffroi et c'était la seule bonne nouvelle ; elle était d'ailleurs minime.

Avant qu'une décision ne puisse être prise, la chapelle du Repenti s'embrasa dans un souffle sinistre, faisant éclater tous ses vitraux.

S’infiltrant sous les portes, par l’ouverture des fenêtres, des flammes aux reflets malsains dansèrent sur sa façade, grasses et conquérantes.

— Priam ! s’exclama Constance.

La chaleur dégagée était telle qu’on ne pouvait s’approcher à moins de vingt mètres.

Tous les membres de la Lumière étaient consternés, perdus, leurs traits soudain vieillis par l’angoisse et l’affliction.

Et Cellendhyll brillait toujours par son absence.

CHAPITRE 63

Contrairement aux apparences, Vargh Loken était en parfaite santé, de même ses hommes et les deux captifs. Installés dans les barques, accompagnés des Brise-Crânes, ils suivaient tranquillement un canal des égouts qui les ferait rejoindre leur base principale.

Vargh Loken n'avait pas eu grand mal à localiser à quel endroit des égouts correspondaient les sous-sols de la chapelle. La faible magie de Corín, renforcée par la brûmefeu, avait une fois encore été mise à contribution pour forer un accès dans l'épaisseur du mur. Le petit mage en était désormais persuadé, sans la drogue, il ne pouvait faire appel à ses talents.

Obéissant au timing décidé par Vargh, les Chiens de Guerre et leurs alliés avaient attendu que la chapelle soit évacuée pour l'investir. Une fois vérifié que le bâtiment était bien désert, Danseur était monté se positionner dans le beffroi.

Taï-Feng avait quitté son poste de guet dès l'arrivée de Priam. Il s'était ensuite empressé de gagner les égouts en soulevant une plaque repérée des heures auparavant, puis de rejoindre ses camarades en utilisant l'accès ménagé au sous-sol.

Une fois les barils de naphte placés aux endroits adéquats – pour faire un maximum de dégâts –, Vargh n'avait eu qu'à attendre la venue de Priam. Les Brise-Crânes avaient pour leur part joué leur rôle à la perfection.

Une fois Priam à sa merci dans la chapelle, Vargh Loken l'avait fait bâillonner. Le Patriarche avait été fouillé et dépouillé de tous ses bijoux et de son médaillon, au cas probable où l'un d'eux serait source de magie,

qu'elle fût offensive ou défensive, voire même neutre. Liassa, la fille de l'ambassadeur, avait quant à elle reçu une nouvelle dose de potion abrutissante, histoire qu'elle se tienne tranquille. Elle vivait les événements à travers une brume cotonneuse, incapable d'appréhender la réalité.

Les barils avaient été ouverts, renversés, leur épais liquide répandu dans la chapelle mais uniquement au rez-de-chaussée. À l'exception de Danseur, tous avaient regagné les égouts, puis Danseur avait embrasé le naphte avant de s'esquiver à son tour, son arbalète de précision démontée, rangée dans son étui dont il avait passé la bride à son épaule. Le trou avait été barré d'une armoire, à l'instar de la banque Chanseth.

L'incendie permettrait de retarder les Impériaux tout autant que les pétrifier d'angoisse et Vargh n'avait pas besoin de plus pour s'échapper.

Accros à la violence, les Brise-Crânes avaient pris un plaisir malsain à massacrer les représentants de la Loi qu'ils exécraient, ces derniers représentant des proies bien plus délectables que leurs habituelles victimes. Et la présence de Priam ne faisait que les exciter d'avantage. L'appât du gain, toutefois, commençait à brûler insidieusement dans leurs prunelles et Vargh le Noir ne s'y trompait pas. Les guerriers du gang, échauffés par leur victoire indéniable, se croyaient invincibles. Tuer les Chiens de Guerre, les détrousser, se libérer de leur autorité, voilà ce qui dorénavant leur trottait dans la tête, avec une force grandissante. Leur vingtaine contre les quatre soldats – Corín étant jugé comme négligeable –, ils croyaient par leur seule supériorité numérique détenir un atout imparable.

Les regards complices qu'ils échangeaient entre eux s'avéraient faciles à interpréter. Et si Vargh était conscient de leur manège, ses Chiens, formés à la même école, l'étaient également. En ce qui le concernait, le colonel n'avait aucune intention de s'encombrer du gang plus longtemps.

Il restait à Vargh Loken une étape capitale à franchir : sortir de la ville avec ses hommes… et avec Priam. La fille, quant à elle, représentait une sécurité supplémentaire. Elle serait libérée dès que possible, car Vargh se sentait prêt à lui accorder la vie sauve ; elle n'était qu'une victime collatérale, pas une ennemie et la distinction était significative pour l'officier.

Une fois hors de la cité, Vargh aurait tout le temps de s'entretenir avec l'Empereur et de régler ses comptes avec lui. Il n'était pas pressé. L'officier déchu avait attendu si longtemps, toutes ces années de détention, trop longtemps pour bâcler le dénouement qu'il avait mûri.

Mais tout d'abord, les Brise-Crânes.

— Hé les gars, s'exclama Loken en s'adressant aux membres du gang, vous avez fait du beau travail face à l'Empire ! Je vous promets la récompense de votre vie, une fois arrivés à notre base !

Le sort des Brise-Crânes était scellé.

CHAPITRE 64

Une fois arrivés devant le baraquement des égoutiers qui leur servait de tanière, Vargh et les autres débarquèrent. Priam et la fille furent conduits dans la bâtisse, avec Corín Main-Rouge. L'usage de sa magie l'avait une nouvelle fois épuisé et ce dernier n'avait qu'une envie, se pelotonner dans un coin tranquille et dormir.

D'eux-mêmes, les Brise-Crânes s'étaient amassés devant le baraquement – leurs arbalètes avaient été laissées dans l'église sur la décision de Vargh Loken. Ils conversaient entre eux à voix basse. Sans paraître s'en soucier, Vargh venait de leur annoncer qu'il allait s'assurer de ses prisonniers et qu'ensuite viendrait le temps de leur récompense.

L'air de rien, les Chiens de Guerre s'étaient assis çà et là, mais les positions qu'ils avaient choisies ne devaient rien au hasard.

Vargh Loken ressortit du baraquement. Il se dressa devant le gang. Passa les mains sous son ample manteau de cuir noir et les ressortit, chacune empoignant une arbalète de poing. Il releva ses armes et tira dans le même élan. Deux Brise-Crânes s'effondrèrent, le premier atteint en plein front, le second dans le sternum.

Taï-Feng surgit par le côté gauche, sa hachette dans une main, un coutelas dans l'autre, en prise inversée. Il se baissa pour éviter un coup de sabre, trancha de son coutelas le tendon fléchisseur du genou de son assaillant, et tandis que ce dernier s'effondrait en arrière, le Kelash se redressa et lui fendit le cou d'une frappe de hachette.

Böker avait prit le centre. Il maniait son redoutable marteau de guerre, qu'il balançait en diagonales vigoureuses du côté droit ou du côté gauche. Il

enfonçait, fracassait, éclatait, broyait la chair et les os, il faisait gicler le sang, la cervelle et les cris, frappant avec l'exactitude d'un métronome tous ceux qui se trouvaient à sa portée.

Danseur, à l'instar de son chef, avait tout d'abord déchargé ses deux arbalètes de poing sur les Brise-Crânes. Il aborda dans la foulée ses adversaires par la droite, une longue dague crantée dans chaque main, ses lames doucement agitées, comme si d'elles-mêmes elles s'échauffaient au combat avec un plaisir lascif. La beauté de ses traits était balayée d'un rictus malveillant qui représentait sans doute sa véritable nature. Il planta l'une de ses lames dans le cou d'un guerrier, aveugla le suivant d'un revers implacable en travers de ses yeux, perça l'aine d'un troisième, débita la cuisse d'un quatrième.

Saisi d'une frénésie sadique, Danseur ne tuait pas, il mutilait les chairs, les tendons, les organes, laissant derrière lui un sillage des corps convulsés par la douleur, gémissant leur peine.

Abbeyth s'était redressé pour affronter le gang par l'arrière. Il trancha le dos d'un adversaire d'un revers en oblique, enfonça son épée courte dans les reins d'un Brise-Crâne, retourna sa lame dans la plaie pour l'agrandir et la transformer en frappe mortelle. Il repoussa l'agonisant, para un coup d'estoc, riposta en brisant la mâchoire de son vis-à-vis d'un coup de tête, avant de lui plonger son épée dans le nombril.

Les Brise-Crânes avaient cru à leur avantage, s'imaginant victorieux. Dépassés par l'effet de surprise, par l'efficacité, la précision des Chiens de Guerre, ils succombaient les uns après les autres.

Vargh Loken les acculait, lui aussi, la lame rétractile de son brassard runique opérant un carnage. Vargh la faisait aller et venir dans son logement secret, impossible à parer. Il agrippa un poignet armé d'une dague, trancha le bras qui le prolongeait à la naissance du coude, enchaîna d'un revers qui hacha un visage jusqu'à l'os. Le colonel avait activé son pouvoir d'adepte, cette armure immatérielle qui le recouvrait d'un halo jaune et sur laquelle rebondissait toute tentative adverse.

Taï-Feng avait surgi sur son côté gauche et combattait sur le flanc de son chef. Le Kelash était le plus vif de tous, le plus habile, la mort jaillissait de ses armes, sévère et prodigue. Une frappe, un mort, rien de moins. C'était un tourbillon porté par le Zen, le pendant parfait de Vargh Loken.

Rien qu'à eux seuls, les deux guerriers semblaient invincibles, capables d'affronter le monde entier.

Peu à peu, les Chiens de Guerre resserraient leur étau, chacun couvrant un camarade. Ils étaient trop forts, trop complices, trop éprouvés. Impossible de les prendre en défaut, impossible de les submerger. En quelques secondes, la moitié des Brise-Crânes avait succombé. Puis les trois-quarts… ils tombaient, soufflés, piétinés… victimes, pour la première fois de leur existence.

Taï-Feng tournoya sur lui-même, ses deux lames empoignées à deux hauteurs différentes. Ses mains se détendirent dans un mouvement saccadé comme celui d'un fouet, et deux autres Brise-Crânes s'écroulèrent, frappés à mort avec une simultanéité parfaite.

Böker défonça un crâne d'une frappe verticale, se servit de l'élan provoqué pour redresser sa masse et l'envoyer enfoncer une cage thoracique.

Danseur se laissa tomber sur un genou puis remonta sa dague pour mieux empaler son adversaire par le fondement.

Abbeyth trancha une jambe jusqu'à laisser le fémur apparaître, avant de remonter son épée pour la planter sauvagement dans la gorge de son adversaire.

Vargh laissa rebondir une masse cloutée sur son armure jaunâtre, avant de planter sa lame runique sous l'aisselle de sa cible. Il pivota sur lui-même et, d'un revers irrésistible, décalotta le crâne du guerrier qui prétendait se glisser dans son dos.

Et ce fut fini. Totalement fini… du moins pour les Brise-Crânes. Quelques minutes suffirent pour achever les mutilés laissés par Danseur. Il ne restait plus rien de leur gang.

À peine le combat terminé, Vargh le Noir dissipa sa cuirasse immatérielle et ordonna à Böker d'aller vérifier l'état des captifs. Priam ne devait s'échapper sous aucun prétexte.

L'Empereur, allongé sur le sol, pieds et poings liés, n'avait pas bougé. Quant à la fille, elle baignait toujours dans une douce torpeur. Lessivé, Corín somnolait dans la pièce d'à côté, recroquevillé sur lui-même.

Vargh Loken essuya le sang qui ornait son bracelet runique et ordonna :

— Faites-moi le ménage et préparez le départ. Il est enfin temps de quitter la radieuse cité des Nuages.

CHAPITRE 65

Les corps des Brise-Crânes avaient été jetés dans l'une des fosses de traitement des eaux avant d'y être incinérés. Les Chiens de Guerre avaient lavé le sang répandu, effacé toute trace de leur passage – si les forces de l'Empire arrivaient jusqu'ici, elles ne trouveraient aucun indice.

Ils étaient prêts au départ, ayant récupéré leurs sacs de butin. Et comme Vargh l'avait si habilement planifié, désormais, les Chiens de Guerre étaient riches. Assez riches pour se payer un royaume sur un Plan neutre.

Sur un ordre de son colonel, Böker actionna le treuil à poulies permettant de relever le panneau d'acier qui donnait hors de la cité et dont l'ouverture permettait d'évacuer l'excédent d'eau en cas d'inondation.

L'épais volet remonta lentement sans faire de bruit, ses engrenages parfaitement huilés. Quinze mètres plus bas, miroitaient les eaux sombres d'un marécage.

Les Chiens de Guerre commencèrent par faire glisser deux barques dans l'ouverture, ainsi que leurs perches, avant de les faire basculer dans le vide. Ils avaient pris soin d'envelopper leurs possessions dans un ballot de toile goudronnée qui les protégerait de l'eau.

À cet endroit, il y avait suffisamment de profondeur pour permettre de plonger, Vargh s'en était assuré.

Taï-Feng se dressa sur le seuil, adressa un sourire ironique à son chef et se jeta dans le vide, tête la première. Au terme d'un plongeon parfait, il toucha l'eau, provoquant une gerbe d'éclaboussures. Böker balança alors le ballot contenant leurs provisions, leurs armes de rechange et leur butin. Le

Kelash le récupéra et le bascula dans l'une des barques. Danseur sauta à son tour, ainsi qu'Abbeyth.

Vargh n'avait rien laissé au hasard. À l'aide d'une corde prévue pour l'occasion, un Corín hésitant, une Liassa embrumée et un Priam fulminant furent tour à tour descendus à la force des poignets de Böker, récupérés puis hissés dans les barques. Puis, le colosse les rejoignit.

Vargh était le dernier. Il embraya le treuil afin de faire redescendre le volet d'acier dans son logement et plongea à son tour dans le marécage.

Longeant prudemment un tunnel, Cellendhyll et Rathe arrivèrent en vue de la base des Chiens de Guerre. Juste à temps pour repérer la silhouette massive de Vargh Loken, qui leur tournait le dos, se profiler en contre-jour. Vargh disparut, comme happé par le vide, tandis que le volet se refermait lentement.

Cellendhyll se rua en avant, assez rapide pour arriver au treuil qu'il bloqua aussitôt. Le panneau s'était arrêté aux deux tiers de sa course.

L'Ange s'allongea dans l'ouverture et passa prudemment la tête pour regarder à l'extérieur.

Dans le contrebas, deux barques voguaient sur les eaux du marécage, se dirigeant vers un chenal encadré de roseaux qui les menait vers le sud. Cellendhyll déplia la longue-vue que Rathe avait sortie de sa gibecière avant de la lui tendre, et fit le point.

Vargh le Noir et ses Chiens de Guerre. Avec eux, la fille de l'ambassadeur. Et par l'Épée de Lachlann, la silhouette massive de Priam, ligoté !

Cellendhyll jura entre ses dents. Ainsi donc, Vargh le Noir avait une nouvelle fois triomphé de la Lumière. L'Adhan se recula et se redressa :

— Ce sont eux, en bas, révéla-t-il au maître-voleur, tout en rangeant la longue-vue dans son pourpoint. Je vais les poursuivre. Toi, va prévenir Constance ou le conseil de Lumière si tu ne la trouves pas.

— Tu ne vas quand même pas y aller seul ? grinça le vieil homme.

— Si et je suis prêt à t'assommer s'il le faut. Alors, ne discute pas, Rathe, c'est vraiment pas le moment ! Si tu veux m'être utile, obéis-moi, répliqua l'Ange d'un ton de commandement.

Dans la foulée, il donna à Rathe son médaillon de Lige afin de lui ouvrir les portes du pouvoir lumineux.

— Bougre d'Adhan, t'es plus têtu qu'un troupeau de mules ! Tiens, prends ma gourde et mon briquet, au moins, tu en auras peut-être besoin. Sois prudent, hein ?

Et le vieil homme s'esquiva dans les égouts.

Cellendhyll empocha le briquet, accrocha la gourde que lui avait donnée Rathe et se retourna vers le vide. Il attendit quelques minutes, le temps que les Chiens de Guerre s'éloignent encore un peu. Il en profita pour resserrer son baudrier et vérifier que son sabre reposait bien contre son épaule et non pas dans l'axe de sa nuque. Lorsqu'il estima que ses adversaires se trouvaient suffisamment loin pour ne pas être entendu d'eux, il prit une grande inspiration, passa par l'ouverture et plongea dans le vide.

Saisi d'un pressentiment indistinct, Taï-Feng tourna la tête vers l'arrière. Suite à son plongeon, l'Ange venait juste de s'enfoncer sous l'eau et Taï-Feng ne put le repérer, trop loin qu'il était pour apercevoir les remous causés. N'ayant rien vu de nature à l'alarmer, le Kelash se retourna au moment où la courte chevelure de l'Adhan émergeait à la surface de l'onde.

Après avoir vérifié qu'il avait toujours son sabre, Cellendhyll gagna le rivage d'un crawl vigoureux. Sans se soucier du fait qu'il était trempé, il mit pied sur une étendue de terre sableuse et la longea à petites foulées, dans la direction approximative suivie par les barques.

CHAPITRE 66

Les barques avançaient l'une derrière l'autre, la première dirigée par Taï-Feng, la seconde par Böker. Les prisonniers avaient été séparés, chacun dans une embarcation.

La zone marécageuse dans laquelle ils se trouvaient s'étalait sur tout le sud de la cité des Nuages et descendait jusqu'à la mer. Elle se révélait peuplée d'îlots plus ou moins conséquents, de bandes de terre allongées, plus ou moins immergées, celles-ci tapissées d'herbe jaunâtre, ou bien encombrées d'une végétation éparse, d'ajoncs, de carex, de saules d'eau, d'aulnes au tronc rouge. Les serpents d'eau ondulaient à la surface du marais, zigzaguant entre les nénuphars, bien plus craintifs qu'agressifs. Les oiseaux sifflaient, jacassaient, comme s'ils se posaient en véritables seigneurs des lieux.

Vargh avait l'intention de traverser ce territoire jusqu'à gagner la côte, puis rejoindre la première bourgade venue. Il aurait alors pris suffisamment de distance avec la capitale de Lumière et pourrait y laisser la fille de l'ambassadeur. Il lui resterait ensuite à trouver un port afin d'embarquer sur le premier navire en partance pour les îles Kelash avec ses hommes – si ces derniers désiraient toujours le suivre –, de quoi brouiller leurs traces d'un degré supplémentaire.

La seule chose que Vargh n'avait pas définie était le sort de Priam. Oh, il avait bien décidé de le tuer, ce traître ne méritait pas moins, mais il ignorait toujours quand et comment.

Ils arrivaient à un croisement, le chenal que descendait le petit groupe se divisait en trois branches distinctes. C'était le bon moment pour quitter la

voie centrale. Vargh avait consulté des cartes de la région marécageuse, et sans hésitation il fit orienter les barques vers le sillon du sud-ouest.

Le soleil avait bien entamé sa descente quotidienne. L'air se rafraîchissait. Il était temps de songer à faire halte. Taï-Feng n'eut pas à forcer son talent d'éclaireur pour trouver la cabane, elle était bâtie dans une espèce de crique creusant le canal qu'ils avaient emprunté, facile à repérer.

Une bâtisse simple mais solide, montée sur pilotis. Formée de rondins d'aulne goudronné, elle était construite pour durer. Côté marais, on y accédait par un ponton puis en gravissant une série de marches conduisant à une sorte de plate-forme qui faisait tout le tour du bâtiment, encadrée d'une balustrade.

Dans le jour déclinant, Taï-Feng rapprocha la barque qu'il menait du bord. Il tendit sa gaffe à Vargh et bondit sur la terre ferme. S'enfonçant entre deux saules d'eau dont le ramage feuillu tutoyait le sol, le Kelash se rapprocha de la cabane, adoptant cette allure souple et prédatrice qu'il maîtrisait si bien.

Les Chiens de Guerre attendirent, chacun prêt à dégainer. Quelques minutes plus tard, un léger sifflement retentit. Tout allait bien. Ignorant tout de Cellendhyll, ils étaient raisonnablement confiants. Voyageant par barque, ils n'avaient laissé aucune trace de leur passage, aucun indice susceptible de les trahir. Précaution supplémentaire, ils avaient quitté le chenal principal. Ils pouvaient donc s'octroyer cette halte sans crainte d'être rattrapés.

Ils abordèrent la cabane par le ponton. Attachèrent les barques à un anneau destiné à cet effet et rejoignirent le Kelash qui les attendait devant l'entrée.

L'intérieur comprenait deux pièces. Une salle, avec une table grossièrement façonnée ainsi qu'une cheminée en pierre, à côté de laquelle était entassée une petite provision de bois sec. Pas de fenêtres, mais de grandes ouvertures taillées dans les parois et munies de volets. Contre un mur, une espèce de buffet en bois piqueté par l'âge. Une porte donnait sur une pièce attenante qui pouvait servir de chambre, nantie de deux paillasses d'ajoncs totalement desséchées.

L'endroit était manifestement inhabité depuis un certain temps. Un endroit idéal pour faire une pause.

Toujours bâillonné, l'Empereur de Lumière fut conduit dans la chambre, puis attaché les mains en l'air par une corde qui faisait le tour d'une poutre. Vargh avait préféré isoler le Patriarche. Priam était sa récompense, il n'avait envie de la partager avec personne.

Corín se rapprocha de Liassa et l'aida à s'asseoir dans un coin de la pièce principale. Il se laissa tomber à côté d'elle et lui murmura des paroles rassurantes. Il était clair qu'il avait pitié de son sort.

Vargh donna ses ordres. Danseur, pour sa part, fut chargé de surveiller le chenal par l'une des ouvertures, son arbalète entre les mains.

Abbeyth et Böker firent le tour de la baraque pour aller étudier le périmètre, à savoir l'île sur laquelle elle était bâtie. Le sol était recouvert d'une herbe jaune, un bois de tamariniers était planté sur la gauche de la cabane, une série de saules blancs, de reines-des-prés et de prêles des marais bordaient la rive. Ils finirent par rentrer, déclarant que tout allait bien.

Taï-Feng, lui, s'en alla chasser de la viande fraîche, autant économiser leurs provisions, s'ils le pouvaient ; ils avaient pris la précaution d'emporter avec eux deux outres pleines d'eau potable et quelques gourdes.

Le colonel des Chiens de Guerre revint dans la pièce où était détenu Priam. Il se rapprocha du monarque le temps d'abaisser son bâillon.

— Pourquoi ? demanda aussitôt le Patriarche. Pourquoi avoir tué tous ces innocents qui ne t'avaient rien fait ? Pourquoi avoir dévalisé la Chanseth, détruit les biens d'honnêtes gens, pourquoi avoir enlevé cette pauvre fille ? Pourquoi toutes ces attaques, Loken ?

— Pourquoi ? Tu oses demander pourquoi ? Serais-tu simple d'esprit, Priam ? Serais-tu dénué de mémoire ? Pourquoi ? Depuis que j'ai du poil au menton, j'ai servi l'Empire de mon mieux, sans jamais faillir. J'ai risqué ma vie, celle de mes hommes, sans jamais douter, sans jamais me plaindre. J'ai souillé mon âme dans des missions à faire vomir un homme normal. Tout cela pour recevoir quelle récompense ? Une cellule dans la forteresse de l'Oubli ! Et ce n'est pas ça le pire…

— Es-tu un dément pour accommoder ainsi la réalité à ta sauce ? le coupa Priam. Tu n'es rien d'autre qu'un traître à ta patrie ! Allez, serpent,

crache ton venin à présent ! gronda le Patriarche. Pourquoi m'avoir enlevé ? Qu'attends-tu de moi ?

— Ce que j'attends ? Mais que tu meures, Priam ! Car je vais te tuer… oh pas parce que tu m'as trahi, fait emprisonner, mais parce que tu as provoqué sa perte, à *elle*. Honte à toi de *l*'avoir ainsi trahie !

— *Elle ?*

— Oui, *elle* ! Tu sais très bien de *qui* je parle, Priam !

— Co… comment oses-tu m'accuser de ton propre crime… alors que c'est justement toi qui *l*'as tuée ! fulmina Priam. Comment peux-tu ainsi bafouer *sa* mémoire ?

— C'est tout ce que tu trouves comme argument pour ta défense ? se hérissa à son tour Vargh. Alors qu'en vérité, c'est toi, qui… aaah, par tous les venins de la terre, j'attendais au moins un peu d'élégance de ta part, Priam ! Mais tu ne recules devant aucune bassesse, décidément…

Et sans laisser au souverain l'occasion de répondre, Vargh le Noir le frappa en travers de la bouche avant de lui remettre brutalement son bâillon.

— Profite du peu de temps qu'il te reste à vivre pour te mettre en paix avec ta conscience, Empereur de Lumière ! cracha-t-il avant de quitter la pièce.

CHAPITRE 67

Obligé de progresser par voie de terre, Cellendhyll avait pris du retard sur ceux qu'il poursuivait. Il passait tant bien que mal d'îlot en îlot, ayant découvert une série de pistes naturelles qui longeaient le chenal et facilitaient son avancée. Au moins, tant que les Chiens de Guerre navigueraient sur le cours d'eau principal, il pourrait suivre de loin, sans les perdre et sans se faire repérer.

Ses vêtements finissaient de sécher et lui-même, grâce à son cœur second, ne craignait pas l'humidité ambiante.

Depuis le départ, il avait veillé à laisser des signes clairs de son passage afin d'aider des sauveteurs ralliés par Rathe à le retrouver. Il n'avait qu'à espérer que les Chiens de Guerre ne croisent pas d'embranchements secondaires dans lesquels ils s'engageraient, car alors il risquait de perdre leur trace.

Il souhaitait également que Vargh le Noir et ses hommes décident de faire halte pour la nuit, ce qui pourrait lui permettre de combler son écart.

Tout en avançant, Cellendhyll se demanda pourquoi Loken avait emmené Priam avec lui. Cette attitude confirmait pour lui une chose, les deux hommes étaient unis par un lien inconnu mais puissant qu'il lui restait à définir, quoi que prétende l'Empereur. L'Ange espérait que ce dernier allait bien, d'ailleurs, ainsi que la fille.

Il commençait à avoir faim, mais il n'avait pas le temps de chasser.

Il finit par croiser une couleuvre à collier qu'il abattit de sa lame de jet. Il écorcha rapidement le reptile et mangea sa chair crue tout en reprenant sa course. Puis, il but une gorgée d'eau à la gourde de Rathe, songeant qu'il

était loin, très loin de la cuisine délicate qu'il avait appris à apprécier. Toutefois, il avait retrouvé sans peine ses réflexes de survie et constata avec plaisir que finalement le vernis et le luxe de la cour impériale ne l'avaient nullement amolli.

L'Ange avait bien besoin d'être au mieux de ses performances pour affronter ses adversaires. Ceux-ci, contrairement à une bonne part des ennemis qu'il avait affrontés par le passé, ne commettraient aucune erreur. En outre, il devait libérer Priam et la fille de l'ambassadeur.

Comment vaincre, à lui seul ?

Il verrait bien, le moment venu.

L'Adhan déchanta un quart d'heure plus tard. Il avait perdu les barques de vue en traversant un nouvel îlot, dont les arbres bouchaient l'horizon. Lorsqu'il se retrouva au bord du canal, il constata que ce dernier se séparait dans trois directions différentes. Aucun signe des Chiens de Guerre, il les avait perdus.

Il déplia sa longue-vue. Le chenal principal continuait en ligne droite, si ses adversaires l'avaient suivi, il les verrait, même de loin, ce qui n'était nullement le cas. Pas plus qu'il ne repéra de barques échouées sur les rives – cela étant, abandonner leurs embarcations en plein milieu du marais semblait totalement stupide car c'était le meilleur moyen d'y voyager. Restait les deux autres canaux, plus étroits. L'un d'eux serpentait vers l'est, l'autre partait à l'ouest puis faisait un coude vers le sud-ouest. Partant du principe que Vargh Loken allait sans doute gagner la mer, et donc aller au sud, l'Adhan se décida pour le second canal. Il but à sa gourde et se mit à le longer, veillant à laisser des signes repérables de son passage.

Corín se redressa de sa position assise et se rendit auprès de Vargh le Noir pour lui demander un entretien en privé. Ce dernier le prit à l'écart, sur le ponton.

— Et moi dans tout ça, Colonel ? demanda le petit homme.

— Que veux-tu dire, Corín ?

— Votre attaque de la cité des Nuages est terminée, n'est-ce pas ? Vous n'avez donc plus besoin de moi ?

— En effet. En ce qui me concerne, néanmoins, tu restes un Chien de Guerre, tu as ta place, parmi nous, quoi que tu en penses. Alors si tu le désires, tu peux rester avec nous.

— Qu'avez-vous prévu pour la suite ?

— Il me reste un petit compte à régler avec l'Empereur mais c'est une affaire qui ne regarde que moi. Sinon, nous sommes libres de partir et avec l'argent que nous avons gagné, nous avons de quoi nous tailler notre propre royaume sur un Plan secondaire, voilà pour la suite !

— Tel que je vous connais, cela sous-entend encore des combats, des morts. Cette violence que désormais j'exècre.

— Ainsi est faite la vie, Corín, je n'y peux rien.

— Et moi, je n'ai pas changé d'avis, Colonel. Je n'ai plus goût à tout ceci. Et d'ailleurs, je ne serai plus jamais l'homme que j'ai incarné. Aussi, je demande ma liberté.

— Tu as fait de ton mieux pour me servir, j'en ai conscience. Fais ce que bon te semble, je ne m'y opposerai pas. Tu peux partir, avec ta part. Mais si j'étais toi, j'attendrais pour suivre ma propre route que nous ayons atteint un semblant de civilisation, tu ne me sembles pas en état de crapahuter seul dans les marais.

— Vous avez raison. Je vous quitterai donc au premier village venu.

— Ta décision ne me réjouit pas, Corín, j'avoue que j'avais espéré que tu me suives, comme par le passé. Cependant, je respecte ta décision.

— Et pour la fille ?

— La fille ? Que crois-tu ? Que je vais la tuer ? La mission est finie, je n'ai plus besoin d'elle. Je la libérerai au premier village venu, et je paierai des gens pour la raccompagner jusqu'à son père, si ça t'inquiète.

— Vous le promettez ?

— Je le promets, Corín, sur mon honneur de guerrier.

Le mage déchu éprouvait un vif soulagement. Que le colonel le relâche lui semblait inespéré. Il n'avait pas servi à grand-chose et s'était montré bien plus pitoyable que brillant, cependant il était riche, à présent. De quoi assurer à sa sœur un avenir radieux et tranquille. De quoi engager une armée, si besoin, pour la protéger de pervers comme Danseur. Cela devrait suffire. Plus que quelques jours à tirer en compagnie des Chiens de Guerre et il serait enfin libre.

Que déciderait-il pour son propre avenir ? Il l'ignorait totalement. Continuerait-il à se perdre dans les drogues ? Essaierait-il d'arrêter de s'empoisonner ainsi ? Il avait de quoi consulter les meilleurs guérisseurs à présent. Mais il verrait plus tard. Une fois l'avenir de sa sœur assuré.

Soulagé d'un poids énorme, le petit mage se mit à sourire pour lui seul. Laissant Vargh sur le ponton, il se dirigea vers la cabane. Il voulait vérifier que Liassa allait bien – du moins pas trop mal –, protégée en quelque sorte par son état d'hébétude qui lui épargnerait sans doute le traumatisme de ce qu'elle était en train de vivre.

Assis en tailleur dans la cabane, Danseur passait lentement une pierre à aiguiser sur l'une de ses lames dentelées. Il souriait également, tout en contemplant Liassa. D'une espèce de sourire tordu, empreint d'une gourmandise malsaine.

Vargh Loken était sorti discuter avec cet incapable de Corín. Abbeyth fumait la pipe en compagnie de Böker, tous deux chargés de monter la garde à l'extérieur. Taï-Feng s'était absenté le temps d'aller chasser leur prochain repas.

Selon la logique du guerrier blond, la mission était belle et bien terminée, les Chiens de Guerre avaient une nouvelle fois triomphé, avec panache, même. Danseur était donc en droit de songer à se détendre, à un autre plaisir que celui de tuer. De songer à satisfaire ses appétits particuliers. Sans pouvoir sans empêcher, il ne cessait de lorgner l'otage. Cette frêle jeune fille à l'air hagard, trop jeune, trop peu formée pour attirer l'intérêt d'un homme respectable, mais dont la féminité pas tout à fait éclose, imparfaite, fragile, appelait pourtant Danseur avec une force incroyable, éveillant ses instincts les plus malsains. Rien que de penser à ce qu'il pourrait lui faire, sa queue se redressait, dure comme l'acier.

Corín entra alors dans la cabane et surprit Danseur occupé à dévorer l'otage du regard.

Le petit mage frémit en constatant l'attitude du guerrier blond. Il l'avait suffisamment côtoyé par le passé pour reconnaître les prémices d'une horreur. Il savait très bien comment Danseur aimait traiter les femmes.

— Je ne te laisserai pas la toucher, Danseur, gronda Corín, qui n'avait plus grand courage mais encore assez pour refuser de laisser cette enfant à la merci de ce monstre. Il n'est pas question que tu lui fasses du mal, que ce soit bien clair entre nous !

Le Chien de Guerre blond se retourna vers lui et lui jeta un regard méprisant :

— Tu crois peut-être que tu es de taille à m'arrêter ?

— Non, plus maintenant, mais si tu la touches, je hurle de toutes mes forces et alors tu devras t'expliquer avec le Colonel.

Danseur grimaça. Voilà bien la seule menace susceptible de le dissuader d'aller plus loin avec la fille.

Le guerrier se releva sans l'aide de ses mains, rengaina sa dague et se dirigea vers le mage déchu. Tapotant méchamment sa poitrine de son index tendu, il susurra :

— Cela fait longtemps que j'attends de te régler ton compte, petit homme. Je crois que le moment ne va pas tarder. Et tu sais quoi ? Quand je me serai occupé de toi, j'irai rendre visite à ta sœur car je sais parfaitement où la trouver, vu qu'on a enquêté sur ton compte pour te retrouver. Et lorsque je serai avec elle, je prendrai un soin très particulier à la faire souffrir, si habilement, si longuement qu'elle en pleurera des larmes de sang, tu peux m'en croire, Corín ! Et tu me connais assez pour savoir que je tiens toujours ce genre de promesses !

Sur ces paroles haineuses, Danseur sortit rejoindre ses camarades, laissant un Corín horrifié.

Cellendhyll avançait toujours le long du chenal secondaire mais désormais en prenant ses précautions, passant d'arbres en buissons. Désormais à fleur de peau, en pleine traque, son instinct lui recommandait la prudence. Il n'avait pas de temps à perdre, certes, mais se faire repérer par les Chiens de Guerre n'arrangerait certainement pas ses affaires… et ces derniers n'étaient pas loin, il le pressentait.

Un peu plus tard, un battement finit par résonner de la pièce où était enfermé le Patriarche. C'était Priam qui martelait le plancher de ses bottes

afin d'attirer l'attention. Vargh alla le voir et dégagea sa bouche :

— Je sais bien que je n'ai aucune pitié à attendre de toi, dit aussitôt le souverain, mais j'ai la vessie pleine à craquer. J'ai le droit d'aller la vider dehors ou tu préfères que je me pisse dessus ?

— Je te déteste, Priam, et je vais te tuer. Cela ne veut pas dire que je sois pour autant un homme mesquin…

Vargh se rangea dans l'embrasure de la porte et s'exclama :

— Abbeyth, Böker, emmenez notre prisonnier faire un petit tour, il doit se soulager.

Encadré des deux Chiens de Guerre, Priam fut conduit en arrière de la cabane, jusqu'à une grande étendue d'herbe. Il leva ses mains garrottées qu'il tendit à ses geôliers.

— C'est possible d'avoir les mains détachées, le temps d'uriner, au moins ?

Ces derniers hésitèrent. Priam relança :

— Vous êtes deux guerriers éprouvés, vous portez des lames à la ceinture, et je suis tout seul et désarmé. En plus je viens de passer je ne sais combien de temps accroché les bras en l'air, alors je ne vois pas comment je pourrais vous résister, les gars.

Böker opina. Il se rapprocha du monarque et lui ôta ses liens.

Priam se massa les poignets et les épaules avant de dégrafer sa ceinture, d'ouvrir son pantalon de cuir et d'uriner longuement sur un fourré de carex, tout en soupirant d'aise.

Les guerriers ne l'avaient pas quitté des yeux. Priam s'étira puis il rassembla ses mains et pivota sur la droite et sur la gauche, faisant doucement craquer ses vertèbres. Enfin, il balança ses poings joints dans le visage d'Abbeyth, qui fut projeté en arrière.

Priam se retourna vers Böker. Ce dernier avait pris une posture de combat à mains nues, dédaignant sa dague à la hanche.

Colosse contre colosse. Les deux hommes étaient tous deux des forces de la nature, dotés d'une musculature lourde, impressionnante.

Ils avancèrent l'un sur l'autre. À cause du collier qui l'entravait, Priam ne pouvait faire appel à ses réserves de magie – ce qui aurait fait une grosse différence –, mais il lui restait ses muscles. Il frappa le premier, d'un direct du droit dans la mâchoire, aussitôt doublé d'un swing du gauche. Il réitéra

aussitôt de deux nouveaux coups de poing dévastateur, droite-gauche. N'importe qui serait tombé, foudroyé. N'importe qui.

La tête de Böker partit sur le côté à chaque fois mais son corps ne flancha pas. Il secoua le menton pour s'ébrouer et sourit :

— Pas mal, pour un vieux… À mon tour.

Si vigoureux que fût l'Empereur de Lumière, Böker l'était plus encore et nettement plus affûté que celui qui avait quitté les champs de batailles depuis des lustres.

Le Chien de Guerre fit un pas en avant, feinta un direct du droit et se déhancha pour frapper du gauche, un uppercut qui cueillit le Patriarche dans les côtes. Sous la douleur, Priam se tordit sur le côté. Böker enchaîna d'un crochet du droit qui toucha Priam sous le cœur.

Priam ouvrit grand la bouche devant l'éclat de souffrance qui le tétanisait. Il ne put rien pour éviter la suite. Böker le cogna de nouveau, un crochet martelant son flanc droit, un direct s'écrasant contre sa pommette, une droite enfonçant son estomac. Böker enchaîna, rapide et puissant. Droite, gauche, droite. Droite, droite, gauche. Le Patriarche semblait se tasser un peu plus à chaque frappe qu'il recevait. Böker lui envoya encore un jab pour lui redresser la tête et conclut d'un formidable uppercut qui parut démarrer du sol pour aller claquer sous la mâchoire du souverain.

Priam devint tout flasque. Il quitta terre, décollant littéralement de terre avant de retomber de tout son poids sur le dos.

Un sourire satisfait aux lèvres, Böker alla aider Abbeyth à se relever. Ce dernier ne semblait d'ailleurs pas en vouloir à l'Empereur pour sa tentative. Il se pencha sur l'Empereur dont le regard papillotait, peinant à accommoder la réalité.

— Allez, tu t'es bien amusé mais ça va être le temps de rentrer, déclara-t-il à Priam.

Taï-Feng revint de sa chasse, deux cuissots de cerf à la main qui, une fois débités, constitueraient un ragoût convenable.

Le Kelash accrocha la viande et rejoignit son chef sur le ponton.

— On a un problème, Vargh. Quand j'ai fini de chasser, j'ai fait un détour dans la direction par laquelle nous sommes arrivés, histoire de vérifier au passage que personne ne nous traquait. Or, c'est le cas, quelqu'un nous

piste. Et ce quelqu'un a laissé tout une série de signaux pour baliser sa trace. J'ai effacé toutes les marques et j'en ai tracé des fausses en direction de l'autre chenal, celui de l'est que nous avons croisé plus tôt.

— Ce poursuivant, il nous a localisés ?

— Je ne sais pas, il est prudent, je n'ai pas réussi à le débusquer. En tout cas, il est seul, et à mon avis, il doit se trouver entre le croisement et la cabane. Mais avant tout, j'ai préféré venir te prévenir… parce que même si je n'ai aucune preuve, je pense que je sais qui c'est, Vargh.

— Et qui donc ? répondit le colonel en haussant un sourcil.

— C'est cet Adhan dont je t'ai parlé, il nous suit. J'en mettrais ma main au feu.

— Ah, le destin m'offre une nouvelle récompense alors ! sourit l'officier. Si c'est bien lui, c'est parfait. Souviens-toi de ce que je t'ai dit à son sujet : il me le faut en vie, absolument !

Vargh Loken retourna voir Priam, dont il dégagea une nouvelle fois la bouche :

— L'un de mes hommes est tombé sur un Adhan, en ville. Qui est-il ?

— Cellendhyll ? sursauta le souverain. Il ne te concerne en rien, Loken, laisse-le tranquille.

— Se pourrait-il que ce soit *celui* que je crois ? rétorqua Vargh.

La manière dont l'Empereur détourna le regard constituait pour lui un aveu. Il poursuivit :

— Est-il au courant du passé, au moins ?

— Il ne sait rien, admit Priam de mauvaise grâce. Et c'est bien mieux ainsi, comme tu devrais en convenir, Loken, si tu avais une once de bon sens. Alors je le répète, laisse-le en dehors de cette affaire !

— Ça va être difficile, à présent, sourit le colonel. Quelqu'un nous suit et il semblerait bien que ce soit l'Adhan.

Vargh Loken épia la réaction du souverain à cette nouvelle mais ce dernier parvint à conserver un visage de pierre. Il remit le bâillon à son captif et retourna dans la salle principale. Alors il rameuta ses hommes :

— Taï-Feng m'apprend que nous avons un invité à recevoir. Je le veux en bonne santé. Vous savez ce qui vous reste à faire, les gars, déployez-vous.

Cellendhyll avait finalement repéré la cabane dressée au bord du canal avec les deux barques à l'attache. Progressant à couvert avec une prudence redoublée, il s'en était rapproché et se tenait désormais à deux cents mètres environ de la bâtisse, accroupi dans une haie de roseaux. Il n'y avait personne sur le ponton mais il pouvait distinguer du mouvement à l'intérieur.

Que faire, à présent ? Comment délivrer les prisonniers ? Devait-il se contenter de les suivre en laissant des signes de piste pour les sauveteurs que Rathe était censé rameuter ? De jour, il lui paraissait en tout cas suicidaire d'intervenir. Il avait eu le temps de les dénombrer à la longue-vue. Les Chiens de Guerre étaient six, en comptant Vargh Loken et le mage. De vrais professionnels, l'Adhan l'avait constaté. Il ne pouvait les attaquer de front, comme il l'avait fait avec les frères Samoul.

Il était sans doute préférable de prendre de la distance et revenir à la nuit tombée, décida-t-il, se préparant à reculer. C'est alors que Cellendhyll se tendit, alerté par ce don spécifique qu'il avait su développer tout au long de sa carrière sur le fil du rasoir.

Danger.

Il ne les voyait pas, ne les sentait pas, mais son instinct était formel. Ils étaient là, autour de lui. Les Chiens de Guerre.

La question était de savoir si eux-mêmes l'avaient débusqué.

Un bruit à vingt mètres sur sa droite, dans les fourrés, de l'autre côté de la piste. Un autre, sur sa gauche.

Cellendhyll grimaça. Ils l'avaient berné. Ils savaient pertinemment qu'il était dans les parages et ils étaient en train de l'encercler.

L'Adhan recula doucement, tout doucement.

Jusqu'à s'immobiliser à nouveau. La piqûre qu'il venait de ressentir au creux de sa nuque n'avait rien de celle d'un moustique. C'était la pointe de la lame de Taï-Feng.

— C'est gentil de venir nous rendre visite, susurra le Kelash de sa voix chantante. Tu es bon l'Adhan… mais pas assez pour les Chiens de Guerre. À MOI ! clama-t-il ensuite pour rameuter ses compagnons de bouclier.

Quelques minutes plus tard, l'Ange était conduit à la cabane. Il avait été délesté de toutes ses lames, dague sombre comprise. Les mains attachées

devant lui, il était serré de près par les Chiens de Guerre.

Il fut amené devant Vargh Loken qui l'attendait campé sur la plate-forme. Ce dernier renvoya aussitôt le Kelash en éclaireur, histoire de vérifier qu'il n'y avait pas d'autres poursuivants dans les parages.

Puis, le chef des Chiens de Guerre observa Cellendhyll de Cortavar.

Incroyable, comme il lui ressemble. Et ses yeux, exactement les mêmes, la douceur en moins ! pensa Vargh en le contemplant.

L'officier s'était préparé à cette rencontre mais la réalité, ce que dégageait l'homme aux cheveux d'argent le surprenait, le dépassait, même. Il comprenait à présent ce qu'avait ressenti le Kelash à leur première confrontation. Faisant preuve une nouvelle fois de sa volonté de fer, il ne montra pourtant rien de son émoi.

— C'est donc toi, l'Adhan ! s'exclama-t-il dans la foulée. Taï-Feng m'a parlé de toi. Figure-toi que je brûlais d'envie de te rencontrer et voilà que justement le sort te fait tomber entre mes mains !

Cellendhyll se sentait tout de même un peu décontenancé. Non pas par sa capture, vu qu'il avait été formé à affronter ce genre de circonstances, mais par l'attitude de Vargh Loken qui, contre toute attente, montrait une certaine bienveillance à son égard.

En tout cas, une chose était sûre, face à ce genre d'hommes, il ne fallait céder en rien. Céder, de toute manière, n'était pas dans la nature de l'Adhan.

— Tu voulais me voir, Loken, et bien me voilà… Et pour ma part, j'aimerais savoir pourquoi tu as mis la cité des Nuages à feu et à sang ? Pourquoi tout ceci ?

Vargh le Noir sourit comme s'il venait d'entendre une bonne plaisanterie :

— Ah, mais voilà une excellente question, jeune homme ! Que pourrais-je répondre sinon : le poids du passé… la mort d'un être aimé… Sans doute est-ce trop nébuleux pour toi mais il est trop tôt pour en dire plus. Il faut d'abord que nous fassions connaissance. En attendant, la question qui se pose est la suivante : que vais-je faire de toi ?

— Libérez-moi et rendez-vous, c'est le mieux, proposa l'Ange dans un large sourire. Des renforts sont en route, ils ne vont pas tarder, vous ne pourrez pas leur échapper.

Vargh lâcha un rire amusé :

— Tu as de l'humour, l'Adhan, je te le concède. Sache que tes renforts ne viendront pas. Taï-Feng a repéré les signaux que tu as laissés et les a fait disparaître. Tu es tout seul, donc.

Cellendhyll haussa les épaules en guise de réponse.

— Je te laisse pour un temps, poursuivit le colonel, je vais prévenir notre cher Empereur de ta présence.

— Comment va-t-il ? ne put s'empêcher de demander l'Ange.

— Il va bien. Pour *l'instant*… Attache notre invité à la rambarde, Danseur.

À peine le colonel entré dans la cabane, Danseur asséna une claque dans la nuque de Cellendhyll :

— Tu as entendu le Colonel ? Va contre la rambarde, l'Adhan.

Cellendhyll se retourna sur lui et montra les dents :

— Toi, tu me frappes encore et tu vas le regretter.

Danseur poussa l'Adhan d'une bourrade sur l'épaule :

— Ta gueule, le dur, obéis maintenant !

Cellendhyll s'exécuta sans se presser. Il avait noté le placement des autres Chiens de Guerre, le départ du Kelash, et la disposition approximative des lieux.

Une fois devant la balustrade qui entourait la cabane, Danseur leva la main pour asséner une nouvelle claque à l'Ange et l'inciter à se baisser afin de pouvoir l'attacher assis.

Il n'avait jamais vu Cellendhyll combattre auparavant. La vitesse d'exécution de l'Ange le prit au dépourvu.

Les poignets entravés, l'homme aux cheveux d'argent pivota le temps d'intercepter la main du guerrier blond qui se rabattait sur lui. Il lui flanqua un grand coup de genou dans le ventre, puis exerça un mouvement de torsion vers le bas tout en effectuant un rapide pas de côté. Sans rien pouvoir y faire, Danseur décolla de la plate-forme avant de faire un soleil et de retomber de tout son poids, le souffle coupé.

Cellendhyll prit son élan et bondit à son tour au-dessus du sol. Le corps arqué à l'horizontale, il percuta Abbeyth en plein poitrail, l'envoyant s'écraser contre le flanc de la cabane. Il se redressa aussitôt d'une torsion des reins. Sans attendre la réaction de Böker, il arracha sa dague sombre de

la ceinture d'Abbeyth, courut jusqu'à la rambarde, sauta par-dessus et plongea dans le marécage.

Vargh Loken jaillit hors de la baraque. Il avisa la situation en un battement de paupières.

— Rattrapez-le ! ordonna-t-il à ses hommes. Je le veux VIVANT !

La priorité de Cellendhyll était de distancer ses poursuivants. Il traversa le canal en battant puissamment des jambes pour aborder la langue de terre qui faisait face à la cabane. Une fois de l'autre côté, il s'enfonça dans les roseaux.

Il s'engagea sur un sentier naturel tracé entre les arbres. Il planta sa dague dans un tronc, le temps de trancher les liens immobilisant ses poignets, récupéra sa lame sombre et reprit sa course. Il entendait des bruits de poursuite derrière lui. Il franchit une mare dans un geyser d'éclaboussures, débarqua sur une nouvelle bande de terre, traversa un bosquet de roseaux qui s'agita sur son passage. Cellendhyll déboucha ensuite sur une nouvelle piste bordée de tamariniers, de frênes noirs et de saules cendrés. Il s'engagea sur la piste, prenant soin de laisser des traces profondes dans la terre humide. Il poursuivit sa course jusqu'à trouver une souche sur laquelle il prit appui pour grimper en quelques secondes dans un gros tamarinier touffu et se tapit contre son tronc, sous l'épais feuillage, du côté opposé à son arrivée.

Les Chiens de Guerre arrivèrent enfin lancés à sa poursuite, Abbeyth, Böker et Danseur. Cellendhyll les laissa passer, attendit une vingtaine de secondes et sauta à terre. Il repartit alors dans une direction différente, effectuant un arc de cercle à travers la végétation, en faisant attention désormais à ne pas laisser d'indices de son passage.

Pas question pour lui de subir la traque des Chiens de Guerre. Il était largement temps de savoir si le soldat d'élite formé par le Chaos, c'est-à-dire lui-même, valait les Chiens de Guerre. Ces derniers avaient gagné la première manche en le capturant, certes. Mais il avait remporté la seconde en s'échappant. La partie était loin d'être achevée et l'Adhan n'avait aucune envie de la perdre.

Les Chiens de Guerre s'étaient déployés pour traquer Cellendhyll, prenant soin de rester autant que possible à portée de vue, ou de voix, les

uns des autres.

Ils abordaient à présent une série d'îlots encombrés de végétation qui composait une ligne irrégulière.

Abbeyth était situé le plus à gauche. Il pénétra sur la bande de terre qui lui faisait face. C'est alors qu'il se trouva coupé de ses camarades par un imposant hallier, particulièrement enchevêtré, qui marquait tout le bord droit de son île.

En face de lui, à l'abri des regards, campé sur une sorte de sentier, se tenait l'Adhan, sa Belle de Mort à la main.

— Ton colonel me veut vivant, n'est-ce pas ? Comment vas-tu faire ?

— Hé gamin, je combattais déjà quand tu commençais à peine à téter ta mère. Il y a suffisamment d'endroits où frapper sur le corps sans pour autant mettre ta vie en danger, je les connais tous. Rends-toi tout de suite, ça t'évitera une blessure.

— C'est à toi de te rendre. Chien de Guerre ou pas, tu n'es pas de taille.

— Si tu savais le nombre de vantards dans ton genre que j'ai affrontés… et je suis toujours là.

— Dans mon genre ? Je ne crois pas… Tant pis pour toi.

Ils se chargèrent, face à face.

Abbeyth tenait son épée courte dans sa main droite, sa lame à l'arrière des épaules, pointant vers le ciel. De par la nature de son arme, il bénéficiait d'un avantage d'allonge.

Cellendhyll se rua sur Abbeyth, mais dévia légèrement au cours de son approche afin de l'aborder légèrement sur sa gauche, sa dague empoignée dans sa senestre, le long de son corps ; une manière habile de combler le déficit d'allonge, puisque le Chien de Guerre était droitier.

Juste avant d'arriver à portée, d'une saccade du poignet, il fit passer sa dague sombre en prise inversée.

Contact !

Deux frappes. Quasi simultanées. Deux assauts trop rapides pour l'œil.

Chacun des guerriers poursuivit sa course sur quelques pas.

Cellendhyll s'était baissé, avait frappé, puis s'était redressé en plein élan. Il avait désormais les mains vides.

Abbeyth avait ralenti. Il se mit à siffloter quelques notes de la petite gigue qu'il avait l'habitude d'égrener. Il fit encore un pas en avant, lâchant son épée courte. Il porta la main à son dos, la ramena devant lui, pleine de

sang. Le guerrier cessa de siffloter et sourit. Il regarda le ciel, les arbres, avança à nouveau d'un pas, désormais chancelant. Il tomba sur les genoux, soudain privé d'énergie.

— Un Chien de Guerre ne meurt jamais dans un lit ! gloussa-t-il.

Et il s'effondra, face dans l'herbe et resta immobile, sans vie. La dague de Cellendhyll plantée jusqu'à la garde dans ses reins.

L'Adhan se rapprocha de lui, retira sa lame sombre d'un coup sec.

Il n'eut pas le temps de délester Abbeyth de ses lames, comme il l'avait envisagé. Un son agressif résonna tandis qu'il se penchait à nouveau sur le cadavre pour s'emparer de son épée, le vrombissement d'un frelon en colère. Cellendhyll se jeta sur le côté, évitant de justesse le carreau d'arbalète qui le visait. Une fraction de seconde plus tard, il disparaissait sous l'épais rideau végétal d'un grand saule pleureur.

Danseur, arbalète au poing, visage haineux, Böker, brandissant son marteau de guerre, surgirent du hallier. Trop tard pour porter secours à leur camarade.

Plus aucun signe de l'Ange. Il semblait s'être évaporé dans la nature.

La nuit n'allait plus tarder à tomber. Il était inutile de tenter de poursuivre l'Adhan dans ces conditions. Inutile et risqué, car ce dernier avait fait la preuve qu'il n'avait rien d'un débutant.

Les deux Chiens de Guerre se rangèrent devant leur camarade, la mine grave.

Ce n'était pas la première fois qu'ils perdaient l'un des leurs, loin de là, c'étaient des hommes durs, habitués à ce genre d'aléas. Quoi qu'ils éprouvassent, ils n'en montrèrent rien. Au moins Abbeyth avait reçu une mort honorable, au combat.

Böker raccrocha son marteau de guerre et hissa la dépouille de son compagnon sur l'épaule. Danseur récupéra son épée.

— Je te crèverai, l'Adhan, foi de Chien de Guerre ! ne put s'empêcher de clamer le guerrier blond.

Une manière comme une autre d'exprimer ses sentiments.

Seul le pépiement moqueur des oiseaux du marais lui répondit.

CHAPITRE 68

Abbeyth fut enterré non loin de la cabane, dans le coucher écarlate du soleil mourant. Vargh Loken avait accueilli la nouvelle de sa perte les mâchoires serrées.

Les quelques mots qu'il prononça pour honorer la mémoire du plus vieux de ses hommes furent simples et inspirés.

Le ciel se chargeait de nouveau. Ils revinrent à la cabane. Le colonel sortit sur le ponton et son regard se perdit dans la contemplation du marais qui commençait à miroiter sous l'éclat des lunes jumelles. Il avait ordonné des tours de garde à la lueur des torches, insistant bien sur le fait qu'il fallait constamment garder un œil sur les barques.

L'Adhan n'était pas loin, sans doute à les épier, mais Vargh hésitait, désormais, à envoyer ses guerriers le traquer. Il avait jugé Cellendhyll comme un vulgaire grain de sable dans ses plans, il le considérait à présent comme un réel danger, un danger imprévu particulièrement délicat à gérer. Car ses souvenirs lui interdisaient de voir en Cellendhyll un véritable ennemi, ce qui handicapait nettement ses options pour s'en défaire.

Au milieu de la soirée, après un dîner morose, le chef des Chiens de Guerre s'était écrié sur le devant de la cabane :

— Sors de ta cachette, l'Adhan, ou bien je m'en prends aux prisonniers et ce sera de ta faute !

Tapi dans l'obscurité, Cellendhyll n'avait aucune intention d'obéir. Il se sentait proche des Chiens de Guerre, d'une certaine façon, proche du militaire d'exception qu'était Vargh Loken, et son instinct, à tort ou à raison, lui dictait que Loken ne ferait pas de mal à Liassa, contrairement à

ce qu'il affirmait. C'était une civile, elle était innocente. Et s'il avait dû l'éliminer, il l'aurait déjà fait depuis longtemps. Quant à Priam, l'Ange continuait de penser que le souverain était lié au colonel, d'une manière ou d'une autre. Là encore, si Vargh le Noir avait dû s'en débarrasser, ce serait déjà fait.

Le colonel lui tendait un piège. Il refusait de céder au bluff. Un pari risqué, avec la vie de deux personnes en balance, dont celle de Priam. Mais se faire capturer ne l'aiderait ni lui, ni les prisonniers, bien au contraire. Se fiant comme toujours à son instinct, Cellendhyll était prêt à prendre le risque.

Vargh Loken réitéra sa menace à deux reprises mais l'Ange ne bougea pas de sa cachette.

Cellendhyll avait vu juste.

Bien sûr, Vargh le Noir aurait pu tuer Priam d'un vulgaire coup d'épée et abandonner la fille de l'ambassadeur derrière lui, voire l'éliminer, elle aussi.

Si violent fût-il, pourtant, Vargh n'en avait pas moins un credo précis en matière d'honneur. Il avait décidé d'épargner Liassa, de la rendre à son père, il l'avait juré. Et comme elle n'était pas de taille à survivre seule dans le marais, selon lui, il ne pouvait pas la relâcher en pleine nature. Il aurait pu tabler sur le fait que l'Adhan en prenne soin mais il ne pouvait en être certain et de toute manière, il se sentait en quelque sorte responsable de la fille. De même, il ne s'en servirait pas comme d'un appât. Un procédé grossier auquel l'Adhan ne succomberait pas non plus, estimait-il.

Quant à Priam, Vargh n'en avait pas encore terminé avec lui, même si la condamnation du Patriarche restait plus que jamais d'actualité. Mais avant de l'abattre, le colonel voulait que Priam avoue une faute précise, un crime impardonnable, la source de ce conflit qui les opposait. Cela prendrait encore un peu de temps pour le faire plier, il s'en doutait, d'autant plus que le souverain semblait s'entêter dans sa défense ridicule ; il répondait aux accusations de Vargh par d'autres accusations véhémentes ; aucune communication n'était possible entre les deux hommes, tout aussi fiers l'un que l'autre, tout aussi haineux.

Cela étant, Vargh avait provisoirement délaissé l'Empereur, préférant réfléchir au problème posé par l'Adhan. Priam avait été rattaché pieds et poings au sol, gardé constamment par l'un des Chiens de Guerre. Vargh lui

avait fait donner à boire mais lui avait refusé le droit de manger, histoire de l'affaiblir.

La fille de l'ambassadeur Chalmance avait eu une nouvelle dose de drogue abrutissante et manifestement, Corín s'était désigné lui-même pour être son chaperon. Ce qui arrangeait Vargh car cela évitait que l'un de ses guerriers perde du temps à la surveiller.

La pluie se mit à tomber sur le marécage. Accroupi dans un épais buisson, les bras en appui sur les genoux, Cellendhyll ne quittait pas la cabane des yeux. Il avait mangé un autre serpent d'eau, but à sa gourde. Il n'escomptait plus vraiment l'arrivée de secours, préférant, comme toujours, ne compter que sur lui-même. Plongé dans une transe secondaire du Zen, il avait ralenti son pouls au-delà des normes.

Cellendhyll ne se souciait nullement de l'eau qui ruisselait sur son crâne, son visage, sur ses vêtements. Son regard étréci luisait d'un feu vert jade, il cillait à peine.

Il avait adopté l'immobilité parfaite d'un fauve traquant sa proie, une proie qu'il avait acculée sans que celle-ci ne s'en doute.

Ils étaient cinq, face à lui, avec des prisonniers. Peu importait.

Il était et demeurait l'Ange formé par le Chaos. L'Ange guerrier, capable d'affronter n'importe quel adversaire. Il ferait face.

Il avait pesté contre Priam, ce dernier l'avait manipulé sans vergogne, lui mentait peut-être encore. Peu importait.

Il était son Lige, même si ce n'était que pour un an. Il tiendrait parole.

Il ressentait du respect pour ces guerriers, une empathie certaine à leur égard. Il aurait pu servir à leurs côtés, il le savait. Peu importait.

Ils étaient l'ennemi.

Il resta ainsi dans la pénombre, indétectable, hors du temps, en attente, d'une impassibilité minérale.

CHAPITRE 69

Le jour se levait, blafard, humide. La pluie avait cessé, tandis qu'un soleil hésitant peinait à se hisser dans le ciel encombré de gris. D'épaisses nappes de brouillard couvraient le marais, s'enroulaient autour des arbres, serpentaient le long des buissons. Enfin, Cellendhyll se redressa. Il se sentait en pleine forme, prêt à l'action. Ses cœurs avaient repris une rythmique normale.

La prochaine étape s'était imposée d'elle-même. Elle n'avait plus rien à voir avec Priam, Liassa, la Lumière ou tout autre notion générale.

Tout était redevenu limpide. Le temps était venu. Celui du combat.

Vaincre !

— TAÏ-FENG !!!

Les Chiens de Guerre, le mage déchu et les deux prisonniers sursautèrent.

La voix sauvage de Cellendhyll venait de résonner dans une clameur impérieuse, virile. Elle semblait provenir des bois, de l'eau, du ciel. De la nature elle-même.

Son arbalète de précision en main, Danseur scruta les environs, sans rien distinguer de l'Ange. Priam avait le regard brillant, de nouveau fier, en dépit de sa situation.

Taï-Feng, quant à lui, s'était figé, les muscles noués. Il était comme envoûté, soumis à l'appel de défi qui résonnait au-dehors.

— Taï-Feng, reprit Cellendhyll, le moment est venu ! Toi et moi, Taï-Feng, je t'attends !

Vargh Loken frémit intérieurement en contemplant les effets du défi sur le Kelash. Voilà qui n'était pas prévu du tout. Il ne montra rien de son trouble, cependant.

— Allez, Taï-Feng, tu en as envie autant que moi, n'est-ce pas ? Comme moi, tu veux savoir, n'est-ce pas ? C'est le moment, je t'attends !

Le Kelash, effectivement, avait besoin de ce dénouement, de ce duel, cette pensée devenue aussi impérieuse que celle de respirer, qui lui taraudait l'esprit depuis qu'il s'était retrouvé en contact avec l'Ange.

Il se redressa et se rangea devant l'entrée de la cabane. Le code de l'honneur des Kelash était strict et ne souffrait pas d'exception ; Taï-Feng avait déjà répondu six fois à ce genre de défi, dont il était ressorti vainqueur, évidemment.

— Je viens, l'Adhan ! clama à son tour le Chien de Guerre.

— Juste toi et moi, répliqua aussitôt Cellendhyll, toujours invisible, donne-moi ta parole !

— Tu as ma parole, l'Adhan. Moi et moi seul !

Le Kelash se retourna alors sur Vargh et les autres :

— C'est mon affaire, exprima-t-il d'un ton sans réplique.

— D'accord, alors j'annule mon ordre d'épargner l'Adhan, répliqua Vargh, sans pouvoir retenir une grimace. Fais ce que tu as à faire.

Il avait voulu préserver Cellendhyll, mais tant pis pour lui.

— Le mieux serait que vous attendiez un peu puis que vous repartiez en barque, proposa alors Taï-Feng. Même si j'ai leurré les secours qu'attendait l'Adhan, on ne sait jamais. Je saurai vous retrouver… et sinon…

— Tu nous retrouveras, un point c'est tout, renchérit Vargh. J'ai confiance en toi, mon frère, fais-moi honneur, comme tu l'as toujours fait.

En plus de son coutelas et de sa hachette, le Kelash saisit le sabre de Cellendhyll et l'accrocha à son dos. Il échangea un long regard avec Vargh. Posa une main sur l'épaule de son chef et la serra doucement, avec une affection, un respect, une fidélité éternels. Puis, il salua ses camarades d'un hochement de tête et sortit.

Il aurait été facile d'attendre un peu et d'envoyer ses hommes à la rescousse du Kelash. Qu'ils le laissent entamer le combat avec l'Adhan, puis qu'ils le submergent, ou que Danseur lui loge un carreau dans la cuisse à l'aide de son arbalète.

Il n'en était pas question. En aucun cas.

Le colonel Vargh Loken avait son propre code. Cela ne lui plaisait pas du tout mais il laisserait Taï-Feng aller au-devant de son destin, sans lui faire l'affront d'intervenir, quelle que puisse être l'issue du duel. D'ailleurs, le Kelash ne l'aurait pas permis.

Tout en regardant son second s'éloigner, son meilleur guerrier, son ami, son fils spirituel, Vargh le Noir lâcha entre ses dents :

— Vous avez entendu, vous autres ? Que personne ne s'en mêle ! ordonna-t-il aux Chiens de Guerre.

Ceux-ci savaient ce qui était en jeu. Il ne leur viendrait pas à l'idée de transgresser la volonté de leur colonel.

Reviens-moi, sacré Kelash !

Taï-Feng avança dans le marécage, il se sentait guidé, attiré, happé par l'Ange, sans avoir besoin de le rechercher. Il traversa un petit îlot, coupa un sentier encadré de carex. Cellendhyll l'attendait un peu plus loin, planté au milieu d'une clairière.

L'Adhan était torse nu, afin de se battre sans être gêné par ses vêtements mouillés et aussi pour laisser moins de prises à son adversaire. Son cœur second le protégeait parfaitement de l'humidité ambiante. Il se sentait bien, en accord avec lui-même. Ses muscles ondulaient au moindre de ses gestes. Pas de Constance pour lui faire la morale. Pas de maître pour le retenir. Libre.

Les deux seigneurs-tueurs arboraient le même sourire particulier. Une fois encore, on aurait dit des frères. Des jumeaux combattants. Tout à la fois pareils et dissemblables.

— Avec ou sans armes ? demanda l'Ange.

— Sans, répliqua Taï-Feng. À la mode kelash.

— Avec ou sans Zen ?

— Sans. Nous n'en avons nul besoin, pas vrai ?

— Tu as raison.

Ils balancèrent leurs lames derrière eux.

— J'aurais aimé te rencontrer dans d'autres circonstances, sourit le Kelash.

— Moi aussi, répliqua l'Adhan. Dommage.

Tout en parlant, les deux guerriers se tournèrent autour, ramassés sur eux-mêmes, l'esprit clair et vif, le corps souple, les muscles huilés de cette fluidité incroyable qui les caractérisait tous deux.

Cellendhyll refusait d'en appeler au Hyoshi'Nin. Question d'orgueil. D'orgueil de guerrier. Il voulait remporter ce duel mortel « à la loyale », en utilisant les mêmes armes, les mêmes techniques de son adversaire. Ce dernier ne méritait pas moins. Et, sans avoir à le consulter, il savait que Taï-Feng pensait de même. Cette notion était vitale tout autant pour l'un que pour l'autre, s'ils voulaient continuer à pouvoir se regarder en face, à être fiers de ce qu'ils incarnaient.

Il n'y avait aucune haine entre eux, aucun mépris. Au contraire, ils éprouvaient un sentiment complice proche de la camaraderie. Cela, d'ailleurs, n'entravait en rien l'acharnement qu'ils mettraient à vaincre l'autre.

Taï-Feng fit une feinte sur la gauche et se courba sur la droite. Il crocheta l'arrière du genou de l'Ange, tout en le frappant d'un revers de coude dans le ventre. Cellendhyll tomba sur le dos. Il se redressa d'une roulade arrière ; juste pour recevoir un assaut de deux coups de pied sautés successifs qu'il para des avant-bras. Profitant que le Kelash retombait au sol, il se rua sur lui et lui balança un coup de genou dans les côtes, côté jambe d'appui. Taï-Feng grimaça mais riposta aussitôt en projetant son coude au creux de l'épaule de Cellendhyll. Ce dernier repoussa la douleur et rétorqua d'un coup de tête dans le front de l'autre.

Le Kelash recula, accusant le choc. Il revint aussitôt au contact.

S'ensuivit une succession de touches ultrarapides. Non pas des frappes véritables, portées avec tout le poids du corps, mais plutôt des feintes, des leurres, des amorces, destinés à tromper l'autre pour le déséquilibrer, tromper sa garde, trouver son point faible. Alors les ripostes fusaient.

Il y avait les assauts du tranchant des mains, des coudes, des genoux et des pieds, des coups de tête.

Il y avait les contres des paumes, des avant-bras, des cuisses, des pieds ou des tibias.

Il y avait également les balayages, les points de torsion, les saisies, les sauts et les projections, les esquives et les roulades.

Il y avait la puissance, la vitesse, les réflexes, le savoir guerrier accumulé à force d'efforts.

Il y avait la volonté, carburant indispensable qui permettait de ne pas céder, d'écarter la douleur, de l'oublier ou même d'en faire une alliée.

Enfin, pour régir le tout, il y avait l'instinct. L'instinct du tueur et du conquérant. L'instinct du survivant.

Cellendhyll et Taï-Feng. L'Adhan et le Kelash. Le Lige de Lumière et le Chien de Guerre.

L'Ange de la Mort et la Mort Silencieuse.

Deux parangons de destruction.

Magnifiques, dans une certaine mesure.

Exceptionnels, hors normes, légendaires. Inquiétants.

Il ne pouvait en rester qu'un.

Hélas.

Cellendhyll tenta un fouetté du pied vers le genou de Taï-Feng. Ce dernier se pencha et para en formant une croix de ses avant-bras. Il emprisonna la cheville de l'Adhan et se redressa en lui imprimant un mouvement de torsion. Cellendhyll ne chercha pas à résister. Au contraire, il se laissa couler dans l'élan induit. Décollant du sol, il fit tournoyer son corps tendu à l'horizontale et frappa Taï-Feng d'un coup de botte à la pommette. Son mouvement circulaire se révélait trop puissant et le Kelash dut relâcher sa prise. Cellendhyll toucha terre en appui sur les mains et se cambra pour projeter ses pieds joints dans une diagonale arrière. Atteint en plein poitrail, Taï-Feng fut projeté à trois mètres plus loin. Il chuta lourdement, le souffle coupé.

Cellendhyll se rua sur lui, sa dextre redressée. Taï-Feng se détendit subitement. Il se redressa encore plus rapidement que Cellendhyll ne l'aurait pensé. Le Kelash intercepta le poignet droit de l'Ange, que ce dernier destinait à un atémi dévastateur, et tout en l'emprisonnant, il agrippa le ceinturon de l'Adhan de son autre main. Toujours dans le même élan, il pivota en appui sur le pied gauche. Emporté par l'élan imposé, Cellendhyll décolla du sol, irrésistiblement soulevé par l'épaule du Kelash qui lui servait de levier. Sans lâcher sa prise, Taï-Feng retourna son adversaire jusqu'à le laisser retomber sur le sol à plat dos, de tout son poids. Une fois Cellendhyll à terre, il se laissa aller sur lui, un genou plié contre le torse de l'Adhan.

En mauvaise posture, Cellendhyll avait du mal à respirer. Taï-Feng le dominait de toute sa taille, il arma son poing et le rabaissa vivement vers la gorge de l'Adhan pour lui asséner une frappe cobra en guise de coup de grâce.

Cellendhyll bloqua la frappe en redressant son genou dont il se servit pour contrer Taï-Feng au creux du coude. L'élan du Kelash brisé, l'Ange saisit son poignet, tira sur le bras emprisonné pour l'étirer au maximum. Dans le même temps, il releva ses jambes en ciseaux et se contorsionna jusqu'à coincer la tête de son adversaire entre ses cuisses. Puis il roula sur le côté dans un mouvement de torsion, entraînant Taï-Feng avec lui.

Ainsi emmêlés, les deux guerriers roulèrent sur le sol spongieux, mobilisant leurs dernières réserves de force et d'énergie. Il n'était pas question de s'économiser à présent que leurs vies étaient ainsi en balance, suspendues par un fil fragile qui pouvait rompre à la moindre erreur. Tous deux grimaçaient d'efforts et de volonté. Taï-Feng s'acharnait à se libérer. Cellendhyll donnait tout ce qu'il avait pour maintenir sa prise, serrant les cuisses, tirant sur le bras prisonnier du Kelash, s'arquant en arrière, contractant ses abdominaux le plus possible. Trempés de sueur, de rosée, d'humidité, ils roulaient toujours, grognant, grondant en sourdine, tels les fauves qu'ils étaient.

Cellendhyll entendit à peine la nuque du Kelash céder. Il ressentit surtout le relâchement subit qui avait saisi son corps, devenu tout flasque. La mort avait emporté Taï-Feng.

L'Ange resta un moment sur le dos, haletant.

Il aurait dû hurler de tension libérée, de soulagement d'avoir survécu, hurler son triomphe. Il ne ressentait qu'une tristesse lancinante. Il avait le sentiment d'avoir tué un ami, rien d'autre, même si cet affrontement était inévitable.

Après avoir refermé les yeux du vaillant kelash, le seul honneur qu'il était en mesure de lui accorder, Cellendhyll se releva enfin. Récupéra sa dague sombre, qu'il rangea dans sa botte, puis sa tunique, son pourpoint et sa gourde. Ensuite, il alla ramasser son sabre en méthalion.

Par réflexe, il vérifia que la lame n'avait pas été abîmée. Le tranchant anthracite aux reflets cobalt s'avérait d'une pureté remarquable.

Cellendhyll rengaina l'arme, l'accrocha par son fourreau à ses épaules et se dirigea vers la cabane.

Vaincre !

CHAPITRE 70

Une dizaine de minutes après que Taï-Feng eut quitté la cabane, Danseur se rangea aux côtés de son colonel :

— Il faut qu'on parte, Vargh.

— Oui, tu as raison, Danseur. On y va.

Leurs provisions rassemblées, les Chiens de Guerre montèrent dans les barques avec leurs deux prisonniers et le mage et reprirent leur périple sur le chenal.

Ils naviguèrent sans rien dire, sur leurs gardes. Ce canal secondaire qu'ils avaient décidé de suivre se révélait bien plus étroit et sinueux que le chenal principal.

Vargh se tenait assis dans l'une des barques qui suivait le fil de l'eau, le regard perdu sur l'horizon. Sa main puissante serrait convulsivement le plat-bord de l'embarcation.

Il savait.

Telle était la loi de la vie et de la mort. Telle était la loi du Guerrier.

Taï-Feng ne reviendrait pas. Vargh Loken le savait.

Ses épaules se tassèrent, très légèrement. Une part de lui-même s'éteignait en même temps que le Kelash.

Puis, le colonel poussa une forte inspiration et se redressa.

Vargh le Noir en avait fini avec la sentimentalité. Il avait un dernier combat à mener, une fortune de gemmes autour de la taille. Un obstacle à abattre, le dernier.

C'est fini, l'Adhan ! scanda-t-il intérieurement. *Par respect pour le passé, j'ai voulu t'épargner, te tenir en dehors de tout ça, mais tu as tué mes*

hommes !

Ils continuèrent de naviguer jusqu'au moment où ils ne purent plus avancer, le canal s'avérant totalement obstrué par une série de troncs d'arbres affalés en son travers – sans doute après une tempête.

Ils débarquèrent, donc, tirèrent les barques au sec et les camouflèrent dans un hallier. Les trois guerriers prirent chacun un sac de provision et se répartirent les outres et les deux sacs de butin. Ils reprirent leur périple, Danseur servant d'éclaireur. Ils finirent par trouver une piste qui se dirigeait vers la mer. Ils l'empruntèrent, à cause de la fille et de Corín, il n'était pas question de couper à travers la végétation. D'ailleurs, pour la même raison, ils n'avançaient pas bien vite, ce qui faisait pester Danseur entre ses dents.

Les heures s'écoulèrent. Liassa et Corín n'en pouvaient plus. Ils finirent par traverser la bande de terre sur laquelle ils s'étaient engagés. Ils débouchèrent sur un nouveau canal au bord duquel était bâtie une autre cabane. Celle-ci, tout juste une cahute, en bonne voie de délabrement, contrairement à la précédente. Le toit à demi effondré, les murs pourrissant d'humidité. Pas de cheminée, aucun meuble. Une seule pièce, lugubre.

Les deux captifs purent faire leurs besoins, toujours sous contrôle. Puis, ils mangèrent des fruits secs et de la viande séchée. Sauf Priam à qui Loken déniait toujours le droit de se sustenter.

Le triomphalisme qui avait gagné les Chiens de Guerre les jours précédents avait laissé la place à la morosité. La perte brutale d'Abbeyth et de Taï-Feng changeait tout et les trois survivants manquaient de temps pour la digérer convenablement. Certes, ce deuil ne parasitait pas leur manière de fonctionner mais il assombrissait nettement leur humeur.

Plus encore pour Vargh que pour Danseur ou Böker.

Le colonel, sans pouvoir s'en empêcher, ruminait la mort de ses guerriers. Plus que trois Chiens de Guerre en vie sur une section de vingt-cinq éléments d'exception – Corín ne comptait plus même s'il en avait jadis fait partie. C'était le lot des hommes de guerre de finir d'une mort violente et ses hommes connaissaient les risques. Ils l'avaient suivi de plein gré, confiants, heureux de le faire, et Vargh se sentait responsable de leur trépas, particulièrement de ces deux derniers.

S'il avait éliminé l'Adhan, tout de suite… mais le souvenir du passé, de l'amour, la vision de ses yeux si verts, tout cela l'avait retenu et il en payait les conséquences. S'il avait dû revivre ce choix, pourtant, qu'aurait-il

décidé ? Lui qui n'était pas du genre à hésiter, il était bien incapable de le dire.

De son côté, Cellendhyll avait abordé la première cabane avec précaution, constatant le départ des deux barques. Il s'était méfié d'un piège éventuel mais la bâtisse était réellement déserte.

Alors l'Ange avait de nouveau laissé un signal facile à repérer pour des secours éventuels et s'était relancé à la poursuite des Chiens de Guerre.

Il était lancé en pleine course, à présent, tâchant autant que possible de longer le canal secondaire, la voie la plus logique pour Vargh Loken, plutôt que de rebrousser chemin.

CHAPITRE 71

— Il est temps de parler, Priam. Avoue donc, enflure, avoue donc que c'est toi qui as ordonné sa mort !

— Mais de quoi parles-tu, crapule ? Je suis à ta merci, d'accord. Tu m'as vaincu, parfait. Alors tue-moi, qu'on en finisse une bonne fois pour toutes. Je ne comprends rien à ta manœuvre, à quoi sert-elle ? Pourquoi me harceler ainsi alors qu'il te suffit de me trancher la gorge ?

— Tu me déçois, décidément, Priam. Je te croyais assez courageux pour assumer tes actes au seuil de la mort, plutôt que de continuer à mentir !

Telle était la teneur de l'échange qui opposait le colonel des Chiens de Guerre au Souverain de Lumière.

Ni l'un ni l'autre ne voulaient céder.

Vargh repoussa Priam, qu'il avait cette fois attaché contre un arbre, à l'extérieur de la cabane, et remit son bâillon. Il rentra ensuite dans la cahute où l'attendaient les autres.

Aussitôt, Danseur se rangea à ses côtés :

— Je ne sais pas ce que tu as en tête avec l'Empereur, Vargh, mais il va falloir presser le mouvement, sinon on risque de se faire rattraper. On n'avance pas assez vite, avec les autres, ils nous ralentissent.

Les événements se précipitaient, échappant à la maîtrise habituelle de Vargh. Ce dernier le sentait, le danger se rapprochait. L'Adhan devait être en train de les traquer. Mais avant de repartir, il fallait en finir avec Priam. Plus rien d'autre ne comptait.

Vargh Loken avait pour une fois délaissé son grand manteau de cuir noir. Le bourreau et son captif marchaient tous deux, sans rien dire, s'éloignant de plus en plus de la cabane.

Le moment d'appliquer le jugement était venu, ils le savaient aussi bien l'un que l'autre.

Priam aurait pu parler, il n'en fit rien. Vargh Loken aurait pu questionner, s'expliquer, il n'en fit rien non plus. Chacun des deux haïssait l'autre, le haïssait au point de refuser le dialogue.

Pourtant, tandis qu'ils avançaient sur un îlot allongé en forme de croissant de lune, composé de terre brune, d'herbe jaune et de buissons émeraude, son pourtour ceint d'un épais cerclage de roseaux mauve pâle, la conscience de Vargh Loken tourbillonnait.

Le colonel était surpris des réactions de son prisonnier, à son corps défendant. Il ne s'était pas attendu à cette réaction de la part de Priam, une réaction surprenante qui le déstabilisait. Vargh s'était préparé à des mensonges, des échappatoires, des excuses, un déni condescendant, du mépris, des supplications, même. Bref, à des réactions de criminel acculé. Mais pas du tout à cette indignation qui sonnait vraie, pas du tout à cette innocence outragée qu'affichait le Patriarche à chacun de leurs échanges. Pas à ces reproches virulents que ce dernier retournait à son encontre. Priam semblait réellement surpris par l'accusation que le colonel ressassait contre lui et Vargh peinait à définir s'il était sincère ou si l'Empereur incarnait le meilleur menteur de sa connaissance. Se pouvait-il que Priam soit innocent ?

Pour la première fois, il n'arrivait plus à réfléchir clairement. S'était-il trompé à l'égard du souverain ? Cela sous-entendrait qu'il avait gaspillé toutes ces années à planifier un plan, puis à l'exécuter, à tort… Tuer, piller, détruire, brûler, voler, kidnapper, le tout à tort ? Une erreur impardonnable selon son propre code, une erreur qu'il ne pouvait admettre en cet instant présent.

Non, c'était impossible. Vargh Loken ne pouvait se tromper, il ne commettait jamais d'erreur.

Aveuglé par son propre ego, par cette affaire qui le touchait de bien trop près, qui avait révolutionné son cœur – le seul amour qu'il avait jamais éprouvé –, Vargh raffermit sa décision. Il ne lui restait que la haine. Et c'est sur ce sentiment ô combien destructeur, aveuglant, qu'il choisit de se

reposer. Et la haine lui dictait qu'il était temps d'en finir. Il s'entêta donc, plus ou moins consciemment, incapable d'affronter cette remise en question, et décida d'appliquer la sentence.

Son verdict redevenait clair : Priam n'était qu'un menteur qui refusait d'avouer sa culpabilité. Tant pis pour lui. Il allait mourir avec le poids de ses mensonges, de ses péchés sur la conscience.

Le destin des nations, des mondes, de l'humanité, les conflits à petite et grande échelle tiennent parfois à peu de chose. Mais l'orgueil, bien souvent, joue un rôle capital. Comme cette fois. Une histoire d'orgueil et rien d'autre. Une histoire d'orgueil entre un empereur et un colonel d'unité d'élite. Une histoire d'orgueil qui les empêcha de communiquer et d'apprendre la vérité cachée. Il leur suffisait de quelques mots simples, rien que quelques mots pour dissiper le malentendu qui les opposait, pour débusquer le véritable coupable. L'orgueil. L'orgueil et la haine, mal fondés. Les fausses certitudes.

Ce qui aurait pu être ne fut pas.

CHAPITRE 72

Danseur n'en pouvait plus de se retenir. Ses instincts pervers reprenaient le dessus avec une force qui menaçait de le submerger, il devait les assouvir le plus tôt possible. Maintenant, par exemple. Les circonstances étaient idéales. Le colonel était sorti avec Priam. Ne restait que le petit mage, cet être méprisable, qui ne comptait pour rien et qui d'ailleurs dormait, tassé sur lui-même, et Böker.

Böker, un excellent compagnon d'armes, qu'il faisait bon avoir à ses côtés quand ça chauffait, mais si facile à berner.

Danseur se retourna vers lui et lâcha d'un ton pressant :

— Böker, va rejoindre le colonel. Je ne suis pas tranquille, il est seul avec Priam et l'Empereur n'est pas le premier venu.

— Le colonel non plus, répliqua le colosse.

— Tout à fait. Mais imagine que Priam le prenne par traîtrise… ou l'Adhan… tu dois protéger Vargh, Böker, c'est ton rôle. Allez, dépêche-toi, il est peut-être en danger !

C'était bien le genre d'argument à décider le robuste guerrier. Qu'il arrive quelque chose à Vargh le Noir et l'univers du colosse en serait chamboulé à jamais. En conséquence, le Chien de Guerre saisit son marteau de guerre, posé contre l'un des murs de la cabane et sortit du bâtiment, courant dans la direction empruntée par son chef révéré.

Danseur afficha un sourire pervers. Il se promit qu'il allait faire attention avec la fille. Attention de ne pas l'abîmer. Il allait prendre son plaisir sans aller trop loin, sinon, le colonel risquerait de lui en vouloir. Juste un en-cas rapide en attendant mieux. Si Danseur se contentait de jouer un peu avec

elle, sans la marquer, Vargh ne dirait rien, il en était persuadé. Il ne s'en rendrait même pas compte.

Il ne se leva pas tout de suite, non. Tout d'abord, il fallait laisser à Böker le temps de s'éloigner. Et puis il préféra attendre, faire monter l'excitation.

Et tandis que Böker courait rejoindre Vargh Loken, Danseur se mit à imaginer tout ce qu'il pourrait infliger à Liassa s'il était vraiment seul avec elle durant, voyons, deux bonnes journées, tout ce qu'il pourrait la forcer à faire, toutes les souffrances, toutes les humiliations qu'elle aurait à subir pour nourrir son propre plaisir, à lui.

Vargh le Noir et son prisonnier s'étaient encore plus éloignés de la cahute. Ils arrivaient devant un tronc d'arbre mort abattu en travers de leur route. Priam passa par-dessus, toujours tenu en laisse par le colonel qui le suivait. Et au moment où ce dernier franchissait l'obstacle à son tour, un pied en l'air, Priam se retourna subitement et lui balança ses poings serrés dans la figure. Vargh perdit l'équilibre et tomba sur le dos, lâchant la laisse de cuir.

Priam hésita à lui sauter dessus, il avait toujours les mains attachées.

— Vargh, où es-tu ? résonna alors la voix de Böker.

— Ici ! beugla Vargh le Noir.

Priam tourna les talons et prit la tangente dans la direction opposée, s'enfonçant dans l'ombre de deux cyprès touffus.

— Vargh, ça va ? demanda Böker, qui venait d'apparaître aux côtés de son chef.

— Il a filé par là, rattrape-le ! ordonna Vargh en se remettant sur pied, tandis que le colosse filait dans la direction indiquée.

Danseur avait le regard luisant. Son sexe réagissait aux fantasmes malsains qu'il sécrétait depuis le départ de Böker. Danseur se pourlécha les lèvres. Le moment était venu.

Il jeta un regard à Corín, ce dernier dormait toujours. Danseur se redressa et se rapprocha de Liassa.

Un corps jeune et mince qui se débattait dans cet étau de flammes rouges et bleues qui l'enserrait. Un corps aux traits brouillés, détruits, recuits par le feu ardent. Un corps hurlant, hurlant encore et toujours, une plainte discordante, désespérée, qui hantait le sommeil de Corín. Un corps aimé, regretté, jour après jour.

Amala Trois-Faucons et Corín Main-Rouge. L'archère et le mage. Ils étaient amants, ils étaient heureux, ils étaient inséparables.

Le soir où tout avait basculé pour Corín, *ils étaient chargés de sécuriser le flanc droit d'un village aux mains des Ténébreux, sur le front. Pourquoi avait-elle quitté sa position ? Pourquoi s'était-elle avancée sans le prévenir ?*

On ne passait jamais, au grand jamais, devant un mage de combat, on ne s'approchait pas de lui sans l'avertir, elle le savait parfaitement.

Alors pourquoi ? Corín ne le saurait jamais. Et cela, d'ailleurs, n'aurait rien changé.

Car il avait réagi aussitôt. Et, croyant à une menace surgie de la pénombre, il avait déchaîné sur elle son mage-feu. Et lorsqu'il s'était rendu compte de la méprise, il était trop tard, bien trop tard.

Cette tragédie qui hantait Corín, jour après jour, nuit après nuit, était la raison essentielle pour laquelle le petit mage avait sombré dans la drogue, au risque assumé de provoquer sa déchéance. Il n'avait pas trouvé d'autre échappatoire. Il n'avait pas trouvé d'autre punition.

Corín Main-Rouge s'éveilla d'un léger sursaut, le front en sueur. Ses yeux papillotèrent un instant avant de retrouver leur clarté.

Il avisa Danseur, penché sur Liassa, une main en train de descendre sur la jeune fille.

— Danseur, laisse-la ! cracha le petit homme.

— Ta gueule, Corín. Tu me dégoûtes, espèce de raté, toujours à geindre, tu n'es qu'un poids mort. Tu ne mérites pas notre respect, ni celui du colonel. Alors, ferme-la et va faire un tour, j'ai besoin d'intimité.

Corín se releva :

— Je ne te laisserai pas avec elle. Pas question que tu la touches, tu entends, sale pervers ? Recule !

— Il n'y a plus que toi et moi, nabot, alors, tu vas faire quoi ? ricana alors Danseur. Me frapper de tes petits poings ?

Et sans crier gare, le Chien de Guerre se rapprocha du petit mage d'un pas rapide et le frappa d'un revers du poing qui l'envoya bouler sur le côté.

— Dégage de la cabane, sale rat ! Sinon, je te sors à coups de bottes.

C'en était trop pour Corín. La digue qu'il avait tenté d'ériger au plus profond de lui-même céda, emportant avec elle l'apitoiement et la déchéance dans lesquels il se complaisait. À la place, monta la colère. Une colère qui enfla tandis que se réveillait son orgueil. Et Corín Main-Rouge s'éveilla pour la première fois depuis des années.

Le petit homme se remit sur pied, et son corps se para d'un linceul rougeoyant ourlé d'un feu bleuté.

Nourri de ce courroux soudain qu'éprouvait Corín et qui étouffait en lui toute crainte, toute hésitation, toute pensée consciente, le mage-feu, son pouvoir le plus puissant, le plus évident, celui qu'il refusait absolument d'invoquer, surgit de son propre chef.

Le mage restait toujours aussi incapable d'invoquer d'autres sorts, d'autres pouvoirs, parmi tous ceux qu'il avait maîtrisés au faîte de sa carrière de mage de combat. Mais le mage-feu vint à lui sans frein. Nul besoin de drogue pour l'aviver, c'était pour lui aussi simple que de respirer.

Il ne pourrait sans doute pas l'employer bien longtemps, mais ce serait bien suffisant.

— Alors, Danseur, plus de sarcasmes ? Plus d'injures ? Tu parlais de me régler mon compte ? C'est le moment, guerrier. Viens donc affronter le petit mage.

La température avait brutalement monté dans la pièce. Elle émanait de Corín, de son corps nourri de magie, de sa colère libérée.

— Plus jamais tu ne feras de mal à une femme, Danseur. Plus jamais !

Il en fallait plus, toutefois, pour impressionner le blond. Sur son beau visage, la détermination, la haine, chassèrent la surprise.

Liassa recula dans un coin et se prostra contre le mur de la cabane. Son esprit, bien qu'assoupi par la drogue, venait de lui hurler qu'un grand danger la menaçait. Elle était trop ralentie pour vraiment le discerner mais elle ressentait soudain le désir impérieux de se faire la plus petite possible.

Danseur dégaina ses dagues dentelées et fit un pas en avant.

Le mage-feu s'embrasa d'un cran supplémentaire et le corps de Corín se retrouva baigné de flammes denses aux deux tons, bleu roi et rouge sang. Corín n'éprouvait aucune douleur. Bien au contraire, il ressentait une extase qu'il avait cru envolée à jamais.

Les deux hommes avaient perdu toute notion de prudence. Ils se ruèrent l'un sur l'autre, s'agrippèrent réciproquement dans une étreinte mortelle.

Danseur larda le ventre de Corín de ses dagues, fendant la chair molle. Corín partit d'un grand rire aigu, résonnant de folie et de puissance. Danseur prit feu. Brûlant de ce même brasier que celui qui avait brûlé Amala Trois-Faucons, celle que Corín avait aimée plus que tout, celle qu'il n'avait jamais oubliée et qui le hantait.

Danseur hurla de douleur et de rage. Sa chevelure grésillait. Sa peau se consumait, brunissant sous la chaleur extrême qui le mordait à pleines dents, le grignotait de plus en plus profondément. La beauté de ses traits se flétrissait à vue d'œil alors que sa chair se racornissait.

Animé d'une énergie insane, née de sa haine, le guerrier blond n'en continuait pas moins d'asséner ses coups de lames meurtriers avec frénésie, insensible à ses blessures.

Toujours plaqués l'un contre l'autre, le couple disgracieux trébucha vers l'arrière, jusqu'à percuter un mur à l'opposé de Liassa, qui gémissait en sourdine, sans savoir quoi faire. La paroi prit feu à son tour, en une seconde, le bois pourrissant, torturé, explosa. Déséquilibrés, Corín et Danseur perdirent l'équilibre. Tombant dans l'espace dégagé, ils plongèrent dans l'eau du marécage. Celle-ci se mit à bouillonner. Toujours enlacés, le mage et le guerrier coulèrent, agonisant l'un contre l'autre.

Le mage-feu continuait de brûler, montant vers le soleil dans une gerbe de puissance que l'eau ne pouvait éteindre. Danseur n'était plus qu'un squelette, toute sa chair ayant fondu. Corín, pour sa part, expira tout autant de ses blessures que du manque d'oxygène.

La cabane était la proie des flammes, dégageant une fumée noirâtre qui s'élevait dans le ciel en un panache lugubre.

Liassa jaillit de la bâtisse et fila se réfugier sur la terre ferme. Elle ne pensait qu'à fuir le brasier, sa conscience encore chancelante lui ayant enfin ordonné de réagir et de se mettre en sécurité.

CHAPITRE 73

Priam s'était accroupi au milieu d'un panache de roseaux aux reflets mauve qui le camouflaient. Il avait ramassé un morceau de bois oblong qu'il avait glissé entre le collier qui l'emprisonnait et son cou, cherchant à faire levier sur l'artefact pour le briser. Impossible. Il n'arrivait qu'à s'étouffer lui-même. Jetant le bout de bois, il pesta entre ses dents. Il se contracta soudain, il lui semblait avoir entendu un froissement suspect, non loin.

Surgissant des roseaux, Böker s'écrasa sur lui par le côté. Les deux hommes basculèrent au sol, s'affalant pêle-mêle sur la terre humidifiée de rosée. Priam avait toujours les mains attachées et Böker refusa d'utiliser son marteau de guerre pour dominer le Patriarche ; il voulait le capturer, pas le tuer. Le Chien de Guerre parvint à se redresser, suffisamment pour asséner à Priam un direct du gauche. À genoux, lui aussi, le souverain parvint à lever les avant-bras juste à temps pour parer l'attaque. Il enchaîna en se jetant sur Böker, ses deux poings en avant.

Il agrippa le guerrier par son pourpoint et lui flanqua un grand coup de tête dans le nez. Böker, cependant, n'en était pas à sa première fracture et n'avait plus de cartilages.

Priam était affaibli par le manque de nourriture, sans compter ses mains liées. Et même s'il s'entraînait encore plusieurs fois par semaine, il n'avait pas réellement combattu depuis des années. Aucun caillou, aucun rocher, aucun bâton à sa portée. La nature elle-même semblait lui refuser son appui.

Böker s'ébroua. Il parvint à repousser Priam sur le côté et enchaîna aussitôt en lui décochant une droite à la mâchoire. Le Patriarche accusa le

coup mais répliqua derechef d'un revers de ses poings liés qui cueillit le Chien de Guerre dans le creux de l'oreille. Puis, il bondit sur Böker. Ils roulèrent l'un sur l'autre. Priam parvint à flanquer son genou dans l'entrejambe du guerrier puis à le plaquer dos au sol et à grimper sur lui. Alors, il lui administra une série de coups de coudes au visage.

Mais Böker était une véritable montagne, une formidable machine à encaisser et le Patriarche, avec ses poignets encerclés de corde, manquait de puissance. Il redressa sa main pour intercepter celles de Priam, qu'il dévia sur le côté, pour mieux lui asséner un crochet dans les côtes. Il doubla d'un autre crochet, enfin tripla d'un troisième. Son poing noueux claquait contre la chair de son adversaire, tétanisant le Patriarche de douleur. Et Böker put alors le renverser sur le côté. Priam, cependant, au moment où le Chien de Guerre se préparait à se jucher sur lui, pour l'immobiliser à son tour, lui balança un coup de botte en pleine bouche. Priam put ainsi se relever, bien qu'un peu chancelant, son flanc en feu. Il se rapprocha de Böker, à genoux, et lui envoya un nouveau coup de pied. Mais le guerrier contra de l'avant-bras, empoigna le pied de l'Empereur et se remit à genoux, tout en faisant pression sur le membre. Ainsi déséquilibré, le souverain s'effondra dans l'herbe. Böker se jeta sur lui et, plaqués l'un contre l'autre, ils roulèrent à nouveau sur le sol.

CHAPITRE 74

Vargh Loken avait adopté une direction différente de Böker pour barrer la fuite de Priam. Il courait toujours, à l'opposé de la cabane, sans regarder derrière lui, passant d'îlot en îlot, à la recherche de l'Empereur.

Il aborda une large bande de terre tapissée d'herbe. Alors qu'il la traversait, une silhouette apparut à l'autre bout et se rangea en face de lui.

— C'est fini, Loken, arrête-toi ! s'écria Cellendhyll tout en dégainant son sabre d'un geste coulé.

Vargh Loken cracha sur le sol avant de s'exclamer d'un ton dégoûté :

— Cela fait bien longtemps que je sais que la vie n'est pas juste. Pourtant, Maître Destin se montre décidément bien cruel avec moi, pour que ce soit toi et nul autre qui vienne ainsi contrecarrer ma vengeance !

Vargh dégaina l'épée courte d'Abbeyth, qu'il avait gardée pour lui, et avança lentement sur Cellendhyll, sa lame fouettant doucement le haut des herbes plantées dans le sol.

— Tu as tué Abbeyth. Tu as tué Taï-Feng, dit-il.

Certains officiers se contentent de donner leurs ordres et d'assister aux combats de loin, sans prendre de risque. La bataille n'est pour eux qu'un défi intellectuel. D'autres étaient des guerriers-nés, ils menaient la charge au premier rang et s'abreuvaient du chant de l'acier avec autant de gourmandise que les guerriers qu'ils dirigeaient. Cellendhyll ne s'y trompait pas une seconde, Vargh le Noir faisait partie de la seconde catégorie. Il était sans aucun doute au moins aussi redoutable que le Kelash, et probablement plus expérimenté que lui-même sur les voies de la violence et la mort.

Cellendhyll sabra l'air devant lui, une fois, deux fois, en guise d'échauffement.

— Oui, je les ai tués, répliqua-t-il. Face à face. Ils ont reçu une mort de guerrier. Que rêver de mieux pour des gens comme nous, Loken ? Tu sais comme moi que tes hommes n'avaient rien d'innocents, eux. Contrairement à ceux que tu as abattus dans la cité des Nuages.

— C'est ça, la guerre !

— Mortonnerre, la guerre ? Mais quelle guerre ?

— La mienne ! s'écria Vargh. Celle que j'ai menée contre Priam. Tu m'as demandé pourquoi j'ai agi ainsi ? Dis-moi, Cellendhyll… comment réagirais-tu si tu avais été trahi par les tiens ? Par ceux en qui tu avais confiance ?

L'Ange savait pertinemment comment il réagirait s'il était trahi. Il le savait d'autant mieux qu'il l'avait vécu : Ghisbert de Cray, sa sœur Ysanne, les Compagnons du Soir, tous avaient payé le juste prix de leur trahison, un prix violent, implacable, un prix asséné par une Ombre du Chaos, sans parler de l'archevêque Auryel. Cependant, il y avait une différence capitale selon lui entre sa vengeance et celle de Vargh le Noir.

— J'ai eu à me venger, comme toi, répliqua-t-il alors. Mais je n'ai pas abattu d'innocents, moi ! Et je n'ai pas kidnappé de jeune fille sans défense !

— Je l'admets, soupira Loken, il y a eu des victimes collatérales. Tu dois avoir bien assez de métier pour savoir que c'est parfois inévitable. Il me fallait faire sortir le Patriarche de sa forteresse. Tu veux savoir pourquoi, l'Adhan ? Eh bien, tu vas savoir… Priam ne voulait rien te dire, il estime que cette affaire qui m'oppose à lui ne te concerne pas. Il a tout faux. Elle te concerne, au premier chef. Alors écoute bien, le lien entre Priam et moi est facile à comprendre : *ma* vengeance, *sa* trahison. Et voilà pourquoi… c'est l'histoire d'une femme… une femme enlevée par les Pictes, dans les Terres du Nord et promise aux pires traitements. C'était après la dissolution des Chiens de Guerre… Le groupe de guerriers auquel on m'avait rattaché était chargé de la sauver de ces sauvages. Voilà pour la version officielle de cette mission.

Sans plus attendre, alors même qu'il terminait sa phrase, Vargh le Noir fit deux pas rapides vers l'Adhan, feinta une frappe haute et se fendit pour viser la cuisse. Cellendhyll rabattit sa lame et gifla celle de Loken pour la

détourner. Ce dernier recula aussitôt et reprit avec la même tonalité insistante :

— Sauf que la réalité n'avait rien à voir avec cette version ! Cette dame, au contraire, s'était réfugiée chez les Pictes après qu'un groupe de guerriers avait attaqué son domaine, des guerriers appartenant à l'Empire, je le précise. Et ce n'est pas tout…

Vargh avança soudain en droite ligne, sabrant l'air de moulinets agressifs, de piques froidement rageuses, obligeant l'Ange à reculer. Puis, tout aussi brusquement qu'il avait attaqué, il recula, laissant l'Adhan se rééquilibrer avant de revenir vers lui.

— Oui, Cellendhyll, poursuivit Vargh, ce n'est pas tout dans cette sombre affaire. Car j'avais également mon rôle à jouer. Ce groupe dont je faisais partie, commandé par une pourriture du nom de Hÿnd, était une unité spéciale qui ne relevait pas de l'armée. Sous la direction de Hÿnd, moi et les autres étions en réalité chargés de finir le sale boulot. De retrouver cette femme, de la tuer et de faire imputer ce meurtre infâme aux Pictes. Ce qu'on appelle une *opération noire*.

Vargh lança une frappe apparemment négligente dans une diagonale basse pour que Cellendhyll abaisse son sabre en conséquence, et remonta sa lame dans un fouetté du poignet droit sur le visage de l'Adhan. Ce dernier esquiva d'une torsion du buste sur le côté. Vargh le Noir en profita pour le faire reculer d'une bourrade dans l'épaule.

— Mais je n'ai pas pu, je n'ai pas pu commettre cette infamie. Tout part de là. Je n'ai pas pu.

Cellendhyll laissait l'officier déchu parler, concentré plus sur les mouvements de son adversaire que sur ses paroles. Il écoutait, certes, intéressé malgré lui, mais sans se sentir réellement concerné, sans pour autant se laisser déconcentrer par le babil du colonel, sinon, il en était certain, Vargh le prendrait en défaut.

— Je voulais t'épargner mais tu as tué Abbeyth, reprit le colonel à brûle-pourpoint.

— Et pourquoi m'épargner ? demanda l'Ange.

— Pour un souvenir. Un souvenir que je chéris.

— De quoi parles-tu enfin, Loken ?

— Justement, j'y arrive.

Alors Vargh le Noir se lança dans un assaut en cinq temps, feinte, coup d'estoc à droite, feinte, feinte, frappe de taille d'un revers en diagonale. Le colonel semblait connaître toutes les attaques, toutes les bottes, toutes les parades. L'âge ne le handicapait en rien, il était puissant, éprouvé.

Le seul avantage de Cellendhyll, a priori, était sa vitesse un cran supérieure à celle de son adversaire. Ce combat-là, en revanche, n'avait rien à voir avec le duel qui l'avait opposé à Taï-Feng. L'Ange n'aurait pas forcément su l'expliquer, mais c'était pour lui évident. Tous les moyens, donc, étaient à sa disposition. N'étant pas réellement acculé, Cellendhyll commença à faire le vide en lui.

— Inutile d'en appeler au Zen, ricana alors Vargh, je le maîtrise également et mieux que toi, indiqua-t-il dans un large sourire. Tu as vaincu Taï-Feng, certes, et c'était le meilleur de mes guerriers. Le meilleur de ma connaissance. Es-tu meilleur que moi, cependant ? C'est moi qui l'ai formé, sache-le.

Vargh bondit une nouvelle fois en avant.

La même attaque en cinq temps. Le même rythme. Sauf qu'au dernier moment, alors que l'Ange abaissa sa lame pour parer la diagonale basse, Vargh le frappa au visage d'un revers de sa main libre. Puis, alors que la tête de l'Ange partait en arrière, Vargh écarta son sabre d'un fouetté nonchalant et lui balaya les jambes.

Cellendhyll s'effondra. Il roula sur le sol pour éviter d'être embroché. La lame de Loken s'enfonça dans le sol à l'endroit où il s'était trouvé dans l'instant précédent. Une fois à plat dos, par pur réflexe, l'Adhan riposta d'un revers de lame en diagonale haute. Vargh le Noir dut lâcher sa lame pour ne pas avoir la main tranchée. Mais lorsque Cellendhyll se redressa d'un sursaut des reins, le colonel le renvoya au sol d'un coup de botte dans la poitrine. L'Ange commençait à se sentir tel un élève face à un maître, une sensation tout à fait désagréable. Loken semblait anticiper chaque réplique possible de l'Ange, chaque possibilité, chaque intention.

Cellendhyll parvint toutefois à retrouver son équilibre d'une roulade arrière sur son épaule mais la contre-attaque de Loken avait donné à ce dernier le répit suffisant pour retirer son épée du sol.

Sur la défensive, l'Ange sentait la vague de puissance de l'Adepte grimper en lui, comme à chaque fois qu'il était acculé dans ses ultimes ressources.

— Elle était merveilleuse, reprit soudain le colonel. Je suis tombé amoureux d'elle au premier regard qu'elle m'a lancé. Un regard d'une intelligence, d'une bonté, d'une volonté incroyables.

Sur cette tirade, Vargh revint à l'assaut.

Attaque en cinq temps. Feinte, coup d'estoc, feinte, feinte et frappe en taille. Suivie aussitôt d'un revers en pivot à mi-hauteur.

Cellendhyll se baissa juste à temps. Mais Loken avait prévu son esquive et tandis que l'Ange s'accroupissait, il le frappa d'un grand coup de botte dans l'épaule, le renvoyant mordre la poussière une nouvelle fois. Là encore, il laissa Cellendhyll se relever.

Il jouait avec lui, c'était clair.

Mais la vague de puissance montait toujours.

— Comment aurais-je pu la tuer ? C'était absolument hors de question. C'était totalement injustifié, c'était un meurtre gratuit, du moins selon ma logique. Alors je l'ai sauvée de mes camarades, de Hÿnd, je les ai combattus, abattus, et nous avons fui dans la forêt, elle et moi.

Le Chien de Guerre revint au contact.

Attaque en cinq temps. Feinte, coup d'estoc…

Alors, sans attendre la suite, profitant du déhanché de son adversaire, Cellendhyll se décala sur la gauche et frappa Loken dans la hanche, d'un coup de botte, côté pied d'appui. Dans la foulée, il doubla d'un assaut de sabre en biseau, de haut en bas.

Vargh interposa sa lame d'un mouvement puissant, agrippa le bras de l'Ange et l'attira à lui pour le frapper d'un coup de tête à la pommette.

Le Cri de Cellendhyll jaillit enfin de sa gorge, matérialisé par un cône de pouvoir pur projeté sur Vargh le Noir. Et le cône jaillit pour être aussitôt fracassé, laminé par le propre Cri du colonel des Chiens de Guerre.

Était-ce parce qu'il était d'une puissance supérieure, ou bien parce que Loken l'avait utilisé en second ? Cellendhyll n'en savait pas assez sur les Adeptes pour le savoir. En tout cas, c'était à croire que le colonel avait anticipé la manœuvre de l'Adhan. Ce qui en soit n'était pas si étonnant vu qu'il disposait d'une expérience martiale bien supérieure encore.

Son Cri brisé net, l'Ange fut un instant sonné. Vargh le Noir fit passer son épée courte dans sa main gauche et porta une attaque vers la cuisse de Cellendhyll. Celui-ci para mollement en abaissant les bras, réorientant son sabre sur une trajectoire d'interception. Dans la foulée, Vargh arma son bras

droit et le rabaissa vers l'Ange, faisant soudain surgir la lame runique de son épais bracelet.

Vargh eut un infime instant d'hésitation. Après quoi, au lieu de planter sa lame dans la gorge de l'Ange, comme il s'y était préparé, il l'enfonça dans le creux de son épaule droite. Pris au dépourvu par cette arme cachée, Cellendhyll ne put réagir à temps.

Il hurla de douleur et riposta directement d'un grand coup de tête dans le front de Loken. Ce dernier accusa le coup, mais repoussa l'Ange d'un brusque revers de sa lame runique.

Pour éviter la contre-attaque, Cellendhyll recula de deux pas. Il serrait les dents, tentant de contenir la souffrance, de ne pas la laisser l'engloutir. Il redressa sa lame en méthalion et se replaça en garde. Son cœur second avait augmenté ses battements afin de soigner la blessure de l'intérieur mais c'était un défi perdu – en plein jour, le cœur de Loki implanté en lui s'avérait bien loin de bénéficier de la pleine mesure de ses moyens.

Mais il fallait croire que Vargh n'en avait pas fini avec son étrange discours. Il se redressa, quittant sa posture de combat :

— Pour quel motif un commando secret de la Lumière voulait-il tuer une dame des Terres du Nord ? Et qui dirigeait le commando ? Bien qu'il soit chef de notre petit groupe, ce pourri de Hÿnd était comme moi, aux ordres. De qui dépendions-nous, alors, sinon de la plus haute autorité, elle seule capable de décider une opération noire de ce genre ? Et je te le demande, Cellendhyll, qui représente la plus haute autorité de l'Empire ?

Vargh chargea une nouvelle fois l'Adhan, son épée courte en attaque basse, sa lame runique en attaque haute, un assaut de chaque, gauche, droite, puis une inversion. Épée courte en attaque haute, lame runique en frappe latérale à mi-hauteur.

Cellendhyll parait à tour de bras. Il se fatiguait vite à présent qu'il était blessé. La science du combat de Vargh le Noir le forçait à une débauche d'énergie qu'il n'allait pas tarder à payer au prix fort.

Il lui fallait trouver un moyen de vaincre Loken, de renverser le cours du combat. Mais s'il avait recours au Zen, son adversaire, un Adepte, serait libre de faire de même. Et là encore, l'avantage reviendrait à celui qui s'y plongerait le dernier des deux.

CHAPITRE 75

Le déchaînement du brasier avait provoqué une fumée grasse ourlée de flammes luisantes qui se détachait dans le gris du ciel aisément repérable – excepté pour Cellendhyll et Vargh le Noir, trop concentrés par leur affrontement.

À quelques pas de la cabane en train de se consumer, Liassa se balançait sur elle-même, ses bras maigres encerclant ses genoux. Elle regardait devant elle, les yeux troubles. Les effets de la drogue s'estompaient et sa conscience se réveillait. Elle ne comprenait pas où elle se trouvait. Où étaient ses parents ? Une curieuse odeur flottait dans l'air, mélange de fumée âcre et de chair brûlée qui lui agressait les narines. Une vague angoissée montait en elle, menaçant de l'engloutir.

Une botte de cuir emplit son champ de vision. Une silhouette, celle d'un homme musclé aux cheveux courts, un tatouage ornant la naissance de son cou, se pencha sur elle :

— Ça va, petite ?

Liassa eut un sursaut arrière et poussa un petit gémissement.

Qui était ce guerrier inconnu qui lui adressait la parole ?

Une voix féminine, douce, apaisante, se fit alors entendre :

— Laisse-moi faire, Viggo, tu vas l'effrayer.

Et Constance de Winter s'agenouilla devant la fille de l'ambassadeur de Chalmance, le visage éclairé d'un sourire rassurant.

Les secours arrivaient.

CHAPITRE 76

Vargh Loken rompit. Et recula, tout en rétractant sa lame runique dans son logement :

— Devine à présent pourquoi j'ai tenu à faire face à ton Empereur, Cellendhyll ! Pourquoi je l'ai manœuvré pour l'obliger à me remettre la rançon que j'exigeais de ses propres mains…

— Je ne comprends pas la moitié de ce que tu racontes, Loken, et peu importe, haleta presque Cellendhyll.

— Tu ne comprends donc rien ? Tu ne comprends donc pas qui est cette *dame* que l'Empire voulait tuer ? Que c'est à cause d'*elle* que je viens de t'épargner ?

C'était de plus en plus difficile pour l'Adhan d'écouter sans pour autant se laisser déconcentrer, d'autant plus qu'il était sur la pente descendante.

— Tu essaies de m'embrouiller, Loken. Et j'en ai marre !

Tout comme Cellendhyll en avait marre d'être sur la défensive, de subir, d'être une proie. Puisant dans ses ultimes réserves, refusant de céder, il s'élança en avant, brisant le rythme hypnotique imposé par le chef des Chiens de Guerre. Comme transformé en acier liquide, son sabre aux reflets bleutés harcela brusquement Vargh de ses traits fusants, taille, pointe, biseau, fente et revers, diagonales.

Il muselait la douleur de son épaule à l'intérieur de sa forteresse mentale, ne tirait des traits de feu qui parcouraient sa chair qu'un surcroît de rage glacée qui allait directement nourrir ses réflexes.

L'Ange dansait à nouveau, forgé de cette volonté pure et de cette vivacité qui le résumaient le mieux. Loken connaissait peut-être les assauts formés

par l'Adhan, mais ce dernier faisait subitement preuve d'une telle vitesse, d'une telle précision que le colonel, qui s'était trop reposé sur le contrôle du combat, ne pouvait désormais que reculer, obligé à une intense défensive.

Cellendhyll effectua une série d'attaques en 8 horizontaux, chacune plus vive que la précédente, avant de subitement inverser le fil de ses assauts. D'un revers vers le ciel, il fit alors sauter l'épée de la main de Vargh Loken. Dans la foulée, il ramena la lame de son sabre en une volte contraire, Vargh para de son bracelet runique. Cellendhyll en profita pour lui flanquer un coup de botte à l'intérieur de son genou gauche. Il balaya la lame de Vargh sur le côté et frappa le colonel d'un coup de pied dans le genou droit. Puis son sabre émit un éclat cobalt en accrochant la lumière du jour et fusa pour fendre Vargh Loken par le travers.

Au bord de la défaite, de la mort, Vargh en appela à son ultime talent.

Son armure immatérielle, au maillage éthéré d'un jaune citron, vint recouvrir sa silhouette. Le sabre de l'Ange ricocha sur la poitrine de l'officier déchu. Et les deux attaques suivantes de l'Ange rebondirent tout autant sur la carapace magique de Loken, sans parvenir à en trouver le défaut.

Fort de son pouvoir, Vargh reprit son assise et par là même le contrôle de l'affrontement. À son tour, il accabla Cellendhyll de pointes d'assauts en taille et de revers.

L'Ange se retrouvait acculé à nouveau. Ses muscles commençaient à le brûler de fatigue, son épaule palpitait de souffrance, à croire qu'on était en train de la tisonner au fer rouge et il savait qu'il ne pourrait bientôt plus contenir la douleur provoquée.

D'un revers de lame encore plus puissant que les précédents, Vargh lui arracha son sabre des mains, avant de le repousser d'un coup de botte en piston au milieu du torse.

Un mouvement lourd se fit sur la gauche, agitant le rideau de roseaux qui bordait les marais à l'ouest, figeant subitement les deux combattants, apportant à l'Adhan un léger répit, inespéré.

Sauf que la situation ne faisait que s'aggraver.

Les mains liées, à demi-conscient, Priam apparut, projeté en avant par une force supérieure. Celle de Böker, qui surgit derrière le Souverain de

Lumière, son marteau de guerre en travers des épaules, une large dague dans sa senestre. Tous deux avaient le visage marbré de coups. Ils s'étaient manifestement livrés à un bien âpre combat, un combat par trop inégal que Priam avait perdu. Böker fit arrêter le souverain à mi-chemin de l'Ange et de Vargh Loken. D'un coup de botte dans le creux poplité, il obligea Priam à tomber sur les genoux.

Ensuite, le Chien de Guerre empoigna la longue chevelure de l'Empereur, qu'il tira en arrière pour mieux dévoiler sa gorge puissante contre laquelle il apposa le tranchant de sa dague.

— Bien joué, Böker, approuva Vargh, qui avait dissipé son armure éthérée pour l'économiser, avant de se retourner vers l'Adhan et d'ajouter : Rejoins-moi, Cellendhyll, rejoins-moi. J'oublierai que tu as tué mes Chiens et je te révélerai tout, dans le détail… tu sauras enfin ce qu'on te cache depuis des années. Avec toi à mes côtés, nous serons invincibles. Rejoins-moi !

— Crois-le ou non, j'ai du respect pour toi et pour tes Chiens de Guerre, rétorqua Cellendhyll tout en reprenant son souffle. Ça m'aurait sans doute plu de faire votre connaissance dans de meilleures circonstances. Mais cela ne change rien, tu as fait trop de mal, Vargh, tu dois payer pour tes crimes !

— Idiot ! proféra le colonel, d'une voix alourdie par le dépit. Tu ne vois pas que j'essaie malgré tout de t'épargner ? Tu as choisi le mauvais camp, tant pis pour toi… La partie est perdue, l'Adhan… pour Priam… pour vous deux. Tant pis pour mon plan, tue-le, Böker, tue Priam, ce foutu traître ne mérite pas de vivre !

Et tandis que Vargh le Noir assénait sa sentence, il s'élança vers l'Ange, faisant jaillir sa lame runique de son logement secret.

Priam retrouva un restant d'énergie pour s'agripper au poignet armé de Böker et l'empêcher de percer sa gorge, mais il était clair qu'il ne tiendrait que quelques secondes avant de succomber.

Dix mètres à combler pour atteindre le nommé Böker avant qu'il n'égorge Priam. Sans parler de Vargh qui se ruait sur lui, prêt à l'embrocher. L'Ange était écartelé par un choix sans véritable issue. S'il se focalisait sur le colosse, il offrait son dos au colonel – et jamais il ne pourrait atteindre Böker à temps pour sauver l'Empereur. Or, s'il affrontait le colonel des Chiens de Guerre, Priam était perdu. Vargh Loken, de surcroît, venait de

relancer son armure d'Adepte. Manifestement, il maîtrisait son talent bien mieux que l'Adhan et bien plus longtemps.

Cellendhyll, lui, n'avait plus que sa dague sombre pour se défendre, celle-ci toujours rangée dans son fourreau de botte, et son épaule l'élançait furieusement. Résister à cette souffrance avait épuisé son énergie, il arrivait au bout de ses réserves et ses muscles tremblaient de fatigue.

Il ne lui restait qu'une seule chose. Sa volonté. Une volonté inaltérable, qui, alliée à son instinct de survie, se transforma en refus.

Non. Il refusait de plier.

Non, il refusait la défaite.

Non, il refusait de mourir ainsi.

NON ! hurla-t-il en lui-même. Pas question !

Libéré par un processus qu'il n'arrivait toujours pas à comprendre vraiment, encore moins à maîtriser, le Hyoshi'Nin s'éveilla au plus profond de son être. Enfla, grandit, s'épanouit, s'intensifia jusqu'à l'inonder totalement de l'intérieur. Cellendhyll se retrouva plongé tout au fond de lui-même, immergé sans trop savoir comment dans son nexus, l'endroit ultime, source de toute énergie, qu'il visualisait comme un globe d'un argent luisant très doux. Il s'était fait aspirer par ce globe, atteignant alors cet état si particulier, celui de la grâce parfaite.

Plus de pensée.

Plus de sentiment.

Ni peur, ni doute, ni colère.

Pas même une respiration.

Le Hyoshi'Nin. Le ressenti pur. L'action unique, portée par la grâce parfaite. Une transe supérieure à celle du Zen, différente des pouvoirs d'un Adepte. Un état de non-conscience, une transcendance qu'à sa connaissance il était le seul capable d'atteindre.

Lui, *le Hors-Destin*.

Cet élan surprenant, magique, sans pareil, l'emporta subitement hors des rives du Possible, au-delà des frontières du Probable. Dans un Ailleurs que lui seul était capable de gouverner, qu'il en ait conscience ou non. Un chemin d'excellence que lui seul pouvait arpenter.

Soudain, Cellendhyll ressentait la présence de Priam, de Vargh, de Böker, sans avoir à regarder, sans avoir à y penser. Il ressentait non seulement leur

présence mais également leurs respirations, le poids de leurs corps, leurs intentions. Il savait sans savoir, sans réfléchir.

Il ressentait son propre corps, non plus à travers ses souffrances mais comme un réceptacle. Le réceptacle d'une énergie formidable, celle de l'univers, qui ne demandait plus qu'à éclore, s'épandre, tout balayer sur son passage.

Ainsi emporté, transcendé, son esprit détaché des contingences matérielles, des sentiments, Cellendhyll *agit*.

Agit. Ce simple mot. Quatre lettres toutes simples, minuscules à l'échelle du monde des Plans.

Ses muscles se contractèrent, à présent en osmose parfaite avec le Grand Tout. Son corps *bougea*, devenu vif-argent.

Vaincre !

Comment expliquer ce qui se produisit ? En quels termes ? Comment expliquer cet exploit incroyable que l'Ange accomplit, et que sa conscience avait vécu bien plus en spectatrice aveugle qu'elle ne l'avait maîtrisé ?

Cellendhyll était-il passé dans une autre réalité, dans laquelle les notions de distances, d'écoulement du temps, n'avaient plus cours ?

Avait-il soudain été doté d'une vitesse inconnue de l'humanité ?

Avait-il bénéficié de la puissance de l'un des Dieux Oubliés ?

Que s'était-il passé ?

Qui aurait pu le dire ? L'Adhan lui-même en était proprement incapable.

Toujours est-il que le Hyoshi'Nin l'avait une fois encore gouverné totalement, corps et esprit, ces derniers soudés dans le lien parfait du ressenti pur, et que ses effets renversants, à tous points de vue, s'étaient exprimés avec une implacabilité incontestable.

La matérialité de l'existence elle-même, ses limites connues, avaient dû s'incliner devant les effets de la transcendance qui avait ainsi emporté Cellendhyll, le Hors-Destin.

La grâce parfaite du Hyoshi'Nin disparut finalement. À peine avait-elle duré quelques secondes. La conscience revint en Cellendhyll.

Tout avait changé.

Sa dague sombre fumait, littéralement, dans sa main gauche. Böker était étendu dans l'herbe jaune, la gorge tranchée de part en part. Vargh Loken se retrouvait étalé sur le sol, lui aussi, aux pieds de l'Ange, désarmé, sa lame runique tranchée à ras à quelques pas de lui ; l'acier runique réputé indestructible.

Cellendhyll était le seul debout. Toujours à genoux, Priam le contemplait, les yeux écarquillés, secouant la tête comme s'il était victime d'une hallucination. Puis le souverain bascula en avant et s'évanouit ; Böker l'avait frappé tellement fort lors que leur bagarre qu'il souffrait d'une commotion cérébrale.

L'une des jambes de Vargh Loken bougea. Puis sa main. Et enfin son corps tout entier. Le regard du colonel des Chiens de Guerre se ralluma et mit plusieurs secondes avant de s'accommoder la réalité. Il n'en voyait rien mais au centre de sa poitrine, sous ses vêtements, il portait la marque de la paume de l'Ange, comme apposée sur sa chair au fer rouge.

Vargh se redressa à demi en retenant un gémissement, tandis que Cellendhyll se tournait vers lui. Plus aucune trace de son armure d'Adepte. Le Hyoshi'Nin l'avait vaincue, transpercée, annihilée, sans la moindre difficulté.

— D'accord, l'Adhan, je ne sais pas quelle technique tu as employée, mais c'est toi le plus fort, y a rien à redire là-dessus, toussa le colonel, qui peinait à reprendre ses forces. Après tout, pourquoi ça m'étonnerait ? Bon sang ne saurait mentir, jamais ce précepte n'aura été aussi vrai ! J'ai le droit de me relever sans me faire transpercer ? Je ne tenterai rien, je t'en donne ma parole.

Cellendhyll acquiesça d'un mouvement de tête. Tout en restant vigilant, il essayait de comprendre ce qu'il avait accompli, sans pour autant y parvenir. Il se sentait vidé de toute son énergie, même s'il n'en montrait rien.

Vargh le Noir se redressa avec précaution. Lui aussi paraissait privé de la moindre force. Il reprit tout en arborant un sourire las :

— Je pensais tout connaître en matière de combat mais là, j'avoue que non seulement tu as surpassé mon talent d'Adepte mais qu'en plus, tu m'as totalement surpris, et peu de gens peuvent se vanter d'un tel exploit, crois-moi.

Vargh Loken salua Cellendhyll du buste, sans cacher son respect, puis il reprit :

— Tu as gagné et j'ai perdu. Est-ce juste ? Ni toi, ni moi ne pouvons le dire, n'est-ce pas ? Je vais aller à l'essentiel car je pense que désormais le temps m'est compté. Jamais *ils* ne me laisseront vivre, faire éclater la vérité. Jamais. J'en sais trop… Elle était merveilleuse, fiston. Vraiment merveilleuse et c'était la seule femme que j'ai jamais aimée, même si je ne l'ai touchée qu'une fois. Tu comprends ? Non, tu ne comprends pas, comment le pourrais-tu ?

Vargh sembla distinguer quelque chose derrière l'Ange. Son regard se durcit puis se voila. Il n'avait plus l'énergie pour accéder à ses pouvoirs. Mais au lieu de s'affaisser comme le feraient beaucoup de gens face à la mort qui les regardait avec avidité, l'officier se redressa, prêt à affronter dignement, avec défi, même, son funeste destin.

— C'est trop tard, souffla-t-il. Ils vont me tuer. Adieu, l'Adhan. J'aurais aimé… avec toi…

Le torse de Vargh Loken parut exploser. Sa chair brusquement défoncée par un carreau d'arbalète qui semblait venir de nulle part.

L'Ange s'accroupit, scruta les bois, la rive, mais ne repéra rien à travers l'épaisse végétation qui cernait l'île.

Vargh gisait à terre, adossé au sol, les traits livides. Il porta la main à la béance de sa poitrine et articula d'une voix affaiblie :

— Je te l'avais dit… *La Loge Noire*… Méfie-toi, Cellendhyll… Méfie-toi de la *Loge Noire* !

Loken détourna la tête pour tousser, crachant un jet de sang. Il eut un instant d'éblouissement, un instant béni, si délicat. La vision d'une femme aux longs cheveux argentés, aux yeux d'un jade lumineux, au doux sourire, avait empli son esprit. Une vision lumineuse qui le mettait en joie et que, désormais, il pouvait rejoindre.

L'Ange se pencha sur lui. Vargh reprit avec encore plus de difficulté mais dans un grand sourire :

— Tu… as… *ses* yeux…

Et la lumière de la vie s'éteignit dans les yeux de Vargh le Noir, colonel des Chiens de Guerre. À jamais.

La Loge Noire ? Tu as ses yeux ? Ma mère, il parle de ma mère ? Qui a tiré ? Où est-il ?

Sur ses gardes, sa dague dans la main, prête à mordre, en dépit de son état, l'esprit tourbillonnant, Cellendhyll se redressa en scrutant les environs, et ne vit toujours aucun élément de nature à l'alerter. Il ressentait toutefois une présence proche, une présence trouble qu'il ne parvenait à définir.

Ami ou ennemi ?

Son cœur second se mit brutalement à battre avec vigueur. Aussitôt, Cellendhyll fut assailli d'une douleur mentale extrême qui lui enserra l'esprit. La cervelle chauffée à blanc, une migraine intense accablant sa conscience, l'Ange eut l'impression d'entendre une voix dure murmurer à son esprit, tout à la fois lente et impérieuse, puissante, si puissante. Il ne sut comprendre les mots édictés, marqués en lui au feu d'une volonté étrangère. Il fut pris d'un formidable vertige, ses tempes l'enserraient, il avait l'impression très nette que sa tête allait exploser.

L'attaque cessa aussi subitement qu'elle était apparue. La migraine qui harcelait l'Adhan disparut aussitôt, de même que la voix insistante qui l'avait envahi.

Son cœur second tonnait encore dans sa poitrine puis se calma jusqu'à retrouver son rythme normal. L'agression de magie sournoise que l'Ange venait de subir avait cessé.

Pas ses effets, cependant.

Cellendhyll secoua doucement la tête. Que venait-il de lui arriver ? Il était décontenancé. Il avisa le corps de Vargh le Noir à ses pieds, le torse défoncé d'où ressortait la pointe d'un carreau d'arbalète conçu pour la guerre.

L'Adhan se souvenait avoir combattu Loken, de l'avoir vaincu, sans trop savoir comment. Et puis une noirceur totale avait noyé son esprit. Il avait oublié les dernières paroles du colonel, ces informations à demi esquissées que l'officier avait proférées. Troublantes informations qui laissaient à penser qu'un grand mystère régnait. Un mystère qui avait leurré Priam et qui avait vaincu Vargh Loken.

Un mystère qui concernait l'homme aux cheveux d'argent au premier chef, et qui venait d'être jalousement, habilement, protégé.

L'Ange avait oublié tout cela, sa mémoire immédiate effacée.

Quelle était cette blessure cuisante à son épaule ? Telle fut sa reprise de contact avec le présent.

Un mouvement attira son attention. Priam !

L'Empereur de Lumière avait repris conscience et gémissait, tout en cherchant à se relever. Cellendhyll contempla sa dague qui pulsait à présent d'un feu pourpre latent. Il ne se souvenait plus l'avoir utilisée. Il la rengaina et, en dépit de sa lassitude, s'empressa tant bien que mal de rejoindre Priam.

— L'Empereur, il est là ! Par la sainte Lumière, il est vivant ! s'exclama une voix d'où fleurait un soulagement évident.

Des exclamations enthousiastes lui répondirent, s'épanouirent pour former un chœur joyeux, voire euphorique.

Lorsque ceux qui composaient le groupe des secours débouchèrent sur les lieux du dénouement, guidés en grande partie par l'incendie provoqué par le mage-feu de Corín Main-Rouge, Cellendhyll était agenouillé aux côtés du Patriarche et l'aidait à se remettre sur pied.

Au sein de cette masse pêle-mêle et mouvante, l'Adhan distingua Constance, Rugar, Coben, Viggo, Berlok et Fenger, le colonel Haüser, entouré de Bérets Rouges et de son second, Alrich ; Kershaw, ainsi qu'une dizaine de Bérets d'Azur… Et Liassa, finalement saine et sauve, un peu hagarde mais veillée de près par un prêtre de la Guelfe Blanche. Aucune trace de Rathe – Cellendhyll apprendrait par la suite que ce crétin d'Haüser avait refusé à son vieil ami le droit de les accompagner, prétextant qu'il n'était qu'un civil ; Rathe n'avait pas insisté, craignant de se faire arrêter pour son passé glorieux de maître-voleur.

Constance échangea avec Cellendhyll un regard qui sembla – pour lui du moins – interminable… puis elle se jeta dans les bras de Priam.

L'Ange en profita pour aller chercher son sabre, une manière de se placer volontairement à l'écart.

Le geste de Constance valait largement une déclaration à voix haute pour l'Adhan. La jeune femme, finalement, avait choisi ; et son cœur la poussait non pas vers lui mais vers Priam. Elle avait clairement tourné la page.

Cellendhyll hocha la tête pour lui-même. Plus de doute à avoir. Son couple avait bel et bien vécu. Il aurait pu en concevoir un relent d'amertume, car une fois encore l'amour se refusait à lui et ce constat n'avait vraiment rien d'agréable. Cependant, il n'en était rien. Il devait se montrer honnête, il n'espérait plus réellement renouer avec la Phœnix et d'ailleurs leur relation n'était pas celle qu'il avait escomptée.

Pour l'heure, la seule chose qu'il ressentait était une intense fatigue. La tension de ces derniers jours se relâchait soudain. Cette affaire, démarrée pour lui devant la banque Chanseth, était enfin terminée. Vargh Loken et ses Chiens de Guerre étaient terrassés, en grande part grâce à lui.

Avec la fatigue, vint le regret. Taï-Feng et les autres étaient selon lui des hommes de valeur, et même s'il ne cautionnait absolument pas leurs actes, malgré lui, il ne pouvait s'empêcher de considérer leur fin tragique comme une grande perte. Quels valeureux alliés ils auraient fait ! Quelle formidable escouade ils auraient composée avec lui-même !

Une nouvelle mission à son actif, donc, mais dont il ne tirait nulle gloire.

La pensée qu'il passait peut-être à côté de quelque chose d'important, qu'il avait oublié un élément capital concernant Priam et Vargh Loken résonna en lui mais fut aussitôt balayée sans qu'il s'en rende compte.

Pour le moment, il n'avait plus envie de réfléchir à rien. Juste du calme, du repos. Un minimum de confort.

Les secours s'étaient rassemblés autour de leur Empereur. Fenger, le mage du Nodus s'empressa d'ôter le collier antimagie qui emprisonnait Priam. Un guérisseur de la Guelfe se porta auprès de lui pour guérir ses blessures et balayer sa fatigue. Un autre prêtre vint pour soigner Cellendhyll. Viggo et Berlok vinrent rejoindre l'Ange. Constatant à quel point il était las, ils évitèrent de le submerger de questions, au lieu de quoi, ils l'invitèrent à aller dîner avec eux au *Loup bleu*, dès qu'il en aurait envie. Le Lige avait sauvé l'Empereur, comme il y était destiné, et il fallait fêter cet exploit en fanfare !

Constance toujours collée contre lui, de son côté, Priam éclata d'un rire libérateur. Ayant rassuré ses fidèles, il se sépara doucement de la Phœnix, lui demandant au passage d'aller s'occuper de la fille de l'ambassadeur et vint rejoindre Cellendhyll.

Même s'il restait sali par ses mésaventures dans les marais, le visage du souverain avait perdu toute fatigue, tout cerne et toute meurtrissure. Il

resplendissait à nouveau de son habituel charisme, de cet élan de vie supérieur au commun des mortels.

— Merci, Cellendhyll, je te dois la vie ! Je ne l'oublierai pas, crois-moi. Inutile, par ailleurs, de te dire à quel point je suis fier de toi ! Nous en reparlerons, plus tard. Pour le moment, il est temps de rentrer… Ah, je voulais ajouter… pour Constance, je…

— Pas de souci, Priam, franchement. C'est mieux ainsi. La seule chose que je vous demande, c'est un peu de tranquillité. Pas question de faire une grande fête en mon honneur ou je ne sais quoi, d'accord ?

— Tu es décidément trop modeste, l'Adhan ! Je comprends… Mais que tu le veuilles ou non, je trouverai un moyen de te prouver ma reconnaissance !

Priam tapota affectueusement l'épaule de Cellendhyll – qui était désormais guérie – et retourna auprès des siens pour annoncer le départ.

La ceinture de gemmes accrochée à la taille de Vargh le Noir fut récupérée. Le butin volé à la Chanseth, en revanche, avait brûlé dans la cabane avec le reste des provisions, ainsi que la si belle arbalète de précision de Danseur.

Tout le monde semblait mettre la mort de Vargh Loken sur le compte de Cellendhyll, sans d'ailleurs se soucier des détails, sans se soucier par exemple qu'il n'y ait aucune arbalète sur les lieux. Lui-même aurait dû savoir qu'il n'y était pour rien, s'il n'avait été victime de ce puissant maléfice qui avait effacé toute trace de sa confrontation avec le colonel des Chiens de Guerre.

Quant à Priam, plus que tous les autres, il semblait pressé de tourner la page ; trop heureux qu'il était de ne pas raviver le souvenir le plus douloureux de sa mémoire.

Personne, donc, ne chercha à savoir ce qui s'était exactement produit dans la clairière. Aucune question ne fut posée sur les circonstances qui avaient accompagné la fin de Vargh le Noir. Le fait que l'officier déchu ait payé pour ses crimes parut contenter tout le monde, Priam le premier.

Les dépouilles des deux Chiens de Guerre, Vargh et Böker, furent emmenées ; elles seraient enterrées au cimetière militaire de la capitale, dans le plus grand secret.

Un équipage de chevaux attendait les membres de l'Empire. Pressé de rentrer, cependant, Priam commanda à Fenger d'invoquer un portail de

téléportation. Ils se trouvaient suffisamment proches de la zone d'effet d'un lieu de pouvoir, heureusement, pour que la chose soit possible.

Renforcé de l'énergie de Priam – qui, même s'il ne disposait pas de sa pleine puissance, avait tout de même recouvré une certaine dose de pouvoir magique –, ainsi que de celles des deux prêtres de la Guelfe Blanche, Fenger se servit d'un artefact de transfert pour créer un portail à grand flux qui transporterait la majeure partie des Impériaux, Cellendhyll compris, dans le palais du conseil de la Lumière ; seuls les portails fixes permettaient de gagner directement Tygarde.

De toute manière, Priam était pressé de ramener Liassa à son père et d'ainsi apaiser l'Alliance à l'égard de la Lumière.

Il resterait à la dizaine de Bérets d'Azur, les moins gradés, la responsabilité de rentrer par voie de terre avec les chevaux.

Priam, Cellendhyll, Constance et les Impériaux s'engouffrèrent ainsi les uns après les autres dans l'arc de lumière crépitant d'un doux or et argent.

Les guerriers chargés de convoyer les montures repartirent de leur côté.

La clairière, enfin, fut déserte.

CHAPITRE 77

Ayant attendu suffisamment longtemps pour être certain que Priam et sa suite étaient bien partis et les cavaliers suffisamment loin, qu'ils ne seraient pas dérangés, ni par l'Empereur, ni par l'Adhan, ni par un autre, deux hommes se rejoignirent dans l'espace laissé vide. Ils avaient assisté à tout ce qui s'était produit dans la clairière. Ils en avaient même orchestré une partie cruciale.

Le plus grand des deux portait une arbalète de précision en travers des épaules ; un modèle similaire à celui employé avec tant d'habileté par Danseur.

Un guerrier, assurément, sanglé dans un costume de combat en cuir renforcé, gris, à rayures vertes et noires. De hautes bottes, souples, solides, elles aussi taillées pour le combat. Les cheveux mi-longs, lisses et noirs, lavés de frais, grand et maigre, il avait l'allure et les épaules puissantes, l'assurance de mouvements d'un spadassin accompli. Il rayonnait de confiance en lui. Et de satisfaction.

Le guerrier arborait un visage androgyne, ovale, surmonté de fins sourcils, exempt de la moindre ride. Un visage trop lisse pour être naturel, arborant une tonalité figée. La magie, une magie puissante et secrète, avait présidé au remodelage de ses traits, même si rien ne le prouvait.

Outre son arbalète, il portait deux coutelas de guerre sur les hanches, un sabre court, légèrement courbe, en acier runique, qui saillait sur le côté de son épaule gauche.

Tel était Hÿnd, guerrier, tueur et mercenaire. Redoutable et sournois, opiniâtre, exempt de toute moralité.

Le plus petit des deux arrivants était pour sa part vêtu d'un costume de chasseur en cuir gris, bien coupé, ainsi que de cuissardes également grises. C'était le personnage si extraordinairement banal qui avait épié Cellendhyll lors des soirées à Tygarde auxquelles l'Ange avait participé. Cet individu qui jamais n'attirait l'attention et qui ne perdait rien des détails de la cour, sans que personne ne s'en rende compte. L'homme dont l'aura falote avait disparu, remplacée par un ruissellement de puissance, un charisme égal à celui de l'Empereur ; et son regard, à présent, brûlait d'autorité.

L'Homme-Gris, maître de la *Loge Noire* était et resterait le plus dangereux des deux personnages, en dépit des apparences. Il prit la parole :

— Alors, Hÿnd, tu es satisfait ? Tu as eu ta revanche, comme je te l'avais promis, n'est-ce pas ?

Le visage lisse du guerrier se para d'un large sourire :

— Je suis ravi, Seigneur, effectivement, ça valait la peine de patienter, finalement. Mes comptes avec Vargh Loken sont enfin réglés et c'est moi le vainqueur !

— Perdre un homme de son talent reste un gâchis sans nom, répliqua son supérieur dans un soupir, mais je ne pouvais permettre qu'il fasse éclater la vérité. Cette histoire est donc terminée.

— Jamais il ne vous aurait cédé, Seigneur.

L'Homme-Gris balaya l'argument de la main et poursuivit :

— Priam ne t'a pas vu au moins ?

— Non, il était évanoui.

— Et Loken, il t'a reconnu ?

— Oui, je voulais qu'il me voie, qu'il sache que j'allais le tuer.

— Et l'Adhan ?

— Je ne pense pas.

— Peu importe, de toute manière, je me suis occupé de son cas. Nous restons intouchables, Priam ne se doute de rien. Et ça restera en l'état, telle est ma volonté !

— Vous êtes sûr, concernant Cellendhyll, Seigneur ? Je ne comprends pas à quel pouvoir il a fait appel, je cherchais une bonne position de tir, et de toute manière, ça s'est passé bien trop vite pour que je distingue quoi que ce soit. En tout cas, l'Adhan me semble bougrement redoutable.

— Peu importe, il rentrera dans le rang, comme tous les autres. Je le contrôle et c'est tout ce qui compte, asséna l'Homme-Gris. Tu sais qu'il a

bien failli me surprendre ? *Cette fois*, j'ai cru une seconde qu'il allait me résister et j'ai dû puiser dans mes réserves, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Mais tu n'as pas tort, il va nous falloir surveiller ce jeune homme de près, Hÿnd.

— Je me méfie de lui, renchérit le guerrier au faciès sans âge et sans expression.

— Tu te méfies de tout le monde ! se gaussa son maître. Viens, nous verrons la suite plus tard, il est temps de rentrer.

L'Homme-Gris fit une nouvelle fois appel à son panel de sortilèges, invoquant un portail de téléportation qui s'étendit devant eux sous forme d'un ovale miroitant d'une noirceur absolue.

Hÿnd et l'Homme-Gris s'enfoncèrent dans le rideau de jais et disparurent à leur tour.

CHAPITRE 78

Peu après leur arrivée dans la capitale, Cellendhyll profita de la première occasion pour délaisser Priam, Constance et les sauveteurs, guerriers du Nodus compris. L'Empereur de Lumière avait décrété des festivités hors norme pour célébrer son triomphe ; festivités auxquelles l'Ange n'avait nulle intention d'assister. Il s'en rendait compte, il se sentait bien plus à l'aise, bien plus à sa place, dans un marais bourbeux, à traquer ses ennemis, à les combattre, qu'à frayer avec la cour de Priam, à fréquenter son luxueux et paisible palais… qu'est-ce qui n'allait pas chez lui pour qu'il réagisse ainsi ?

L'Adhan sortit du palais de Vérité et héla le premier fiacre venu pour se faire conduire au *Curzay*. Il ressentait vaguement un relent de regret diffus qu'il ne s'expliquait pas.

Installé dans le véhicule, il laissa ses pensées dériver. Comme à chaque fois qu'il revenait de mission, il se sentait un peu déphasé.

Le trajet jusqu'à son hôtel se fit sans heurt. Cellendhyll fit un détour par la réception. Un message de Rathe l'y attendait avec son médaillon, précisant que le maître-voleur – et vigneron ! aurait ajouté son vieil ami – était rentré au domaine et qu'il pourrait le contacter là-bas, s'il avait à nouveau besoin de lui. Il demandait juste à l'Ange de lui envoyer un rouleau de vélin pour lui confirmer qu'il allait bien ; ce que Cellendhyll se promit de faire.

Son médaillon de Lige empoché, l'homme aux cheveux d'argent monta dans sa suite, n'espérant plus qu'une chose, se délasser sous une douche brûlante.

Mais d'abord, une étape capitale. Il vérifia les lames de son sabre et de sa dague, parfaites, comme à l'accoutumée, avant de les ranger. Il nota dans un coin de sa tête qu'il allait lui falloir se racheter des lames de jet puisqu'il avait perdu les siennes lorsqu'il avait été capturé par les Chiens de Guerre.

Enfin, il se jeta sous la douche et laissa son grand corps se faire fouetter par les jets brûlants. Après son périple dans les marais, c'était un véritable délice.

Le sentiment de regret se dissipait, et, somme toute, l'Ange se sentait plutôt bien. Il éprouvait le sentiment du devoir accompli, une sorte de calme particulier, d'engourdissement qui survenait à chaque fin de mission et qu'il avait appris à savourer. Quant à son orgueil de guerrier, il se félicitait d'avoir triomphé, encore une fois ; il restait le guerrier le plus redoutable à sa connaissance, et, mine de rien, c'était pour lui un paramètre très important.

Tout cela, d'ailleurs, était une façon de positiver les événements, et d'oublier son échec avec Constance.

Oui, somme toute, Cellendhyll se sentait plutôt bien.

Une demi-heure plus tard, il ressortait de sa chambre, vêtu d'une ample tunique grise, d'un pantalon en daim. Son estomac se rappela à lui avec insistance.

L'Adhan se mit à hésiter entre aller manger en ville, dans l'un des meilleurs restaurants que la capitale avait à offrir – il avait bien mérité ce petit plaisir – ou se faire servir dans sa suite.

Une bonne entrecôte de trois cents grammes, cuite à point, et ses pommes de terre rissolées à la graisse d'oie. Ce serait sa récompense, sa manière de clôturer cette aventure et il ne l'aurait carrément pas volé ! Une modeste manière de fêter l'événement, certes, mais bien plus à son goût que d'aller se trémousser sur la piste de bal de Tyrgarde, entouré des fallacieux membres de la cour de la Lumière.

Dommage que Rathe habite si loin. Il se serait fait un plaisir de se détendre en compagnie des voleurs.

Son estomac le rappela à l'ordre. Cellendhyll sentait déjà la saveur de la viande dans sa bouche. Il en salivait. Et pour l'accompagner, une bonne

bouteille de rouge, non, pas une bonne, carrément un grand cru !

Se sentait-il seul ? Oui. Est-ce que ça le dérangeait ? Là, tout de suite ? Nullement. De plus, il avait besoin de décompresser et pour un homme de son caractère, la solitude représentait un excellent moyen de le faire.

Avant qu'il ne se soit décidé entre sortir et manger dans sa suite, on frappa à sa porte. Prêt à tout, l'Ange alla ouvrir.

Prêt à tout ? Pas tout à fait. Cellendhyll ne s'attendait certainement pas à celui qui se tenait sur le seuil.

Sous l'apparence du seigneur Yggdrasill, mince jeune homme à la peau olivâtre, Morion, Prince des Apparences, se tenait sur le seuil. Il portait une redingote lie-de-vin à fines rayures blanches et boutons de nacre brillants, un pantalon ivoire. Un mouchoir du même ivoire ornait sa poche de poitrine et un foulard de soie perle ornait son cou délicat. À ses pieds, une paire de souliers de bal à boucle argentée et bouts pointus. Dans ses mains, sa canne laquée de noir, à pommeau d'argent.

Son regard, bien que toujours masqué derrière ses lunettes rondes à verres fumés, semblait toutefois pétiller de bonne humeur.

Toujours aussi élégant, celui-là, se dit l'Adhan.

— Alors, Cellendhyll, es-tu satisfait du confort proposé par le *Curzay* ? entama le Puissant.

Sur la terrasse, un peu plus tard, le Puissant du Chaos et son ancienne Ombre, étaient attablés sur la terrasse, éclairés d'un soleil timide. Devant l'Adhan, une grande tasse de café des Hauts-Plateaux, devant le fils d'Eodh, une boisson préparée selon ses propres spécifications, aussi rigoureuses qu'exotiques, à savoir un mélange rafraîchi de rhum, ananas et noix de coco.

— Eh bien, Cellendhyll, une nouvelle mission à ton tableau de chasse, n'est-ce pas ? Je gage qu'elle n'était pas la plus agréable de ta carrière… Vargh Loken n'était-il pas un honorable adversaire, somme toute ? Il n'en était pas moins redoutable, il est vrai. En tout cas, c'est une heureuse conclusion pour la Lumière, qui a échappé de peu à de très gros ennuis avec l'Alliance, il me semble.

Il était inutile de demander à Morion, Maître des Mystères, comment il pouvait être au courant des tenants et des aboutissants de l'affaire Vargh

Loken. Il répondrait soit en éludant, soit en invoquant son vaste réseau d'informateurs.

— Est-ce que je sens dans votre propos un accent réprobateur ? répondit l'Adhan. Seriez-vous jaloux que je serve un autre que vous ?

D'une pichenette, Morion chassa une poussière imaginaire sur le devant de son pantalon. Il répondit alors :

— Ne t'ai-je pas tout donné ? Ne t'ai-je pas rendu fort ? Bien plus fort et redoutable que ne l'aurait fait la Lumière ?

— Et moi, ne vous ai-je pas servi fidèlement plus de dix ans, période durant laquelle j'ai rudement donné de ma personne… Inutile de gaspiller votre salive, vous ne réussirez pas à me culpabiliser, Morion.

Le Puissant d'Eodh leva haut les mains :

— Je ne suis pas venu me chamailler avec toi, même si je l'avoue, parfois, nos disputes me manquent… Reviens à mon service, Cellendhyll et je doublerai ton salaire. Tu auras une totale indépendance.

— Totale ? J'en doute, ricana l'Ange. Sauf si bien sûr vous avez hérité de la Maison d'Eodh, mais ça m'étonnerait fort que votre père Ellvanthyell ait lâché les rênes du pouvoir.

— Finalement, ces disputes ne me manquent pas tant que ça, soupira Morion. Peu importe ton refus, pour le moment… je finirai bien par te faire une offre que tu ne pourras pas refuser.

— Vous pouvez toujours courir ! rétorqua l'Ange avec un sourire.

Morion sourit à son tour. Mais son visage retrouva toute sa gravité lorsqu'il aborda la suite :

— Dis-moi, nous n'avons toujours aucun contact de la part d'Estrée et je commence à me faire du mouron pour elle. N'aurais-tu pas reçu de ses nouvelles depuis ton arrivée dans la cité des Nuages ? Vous étiez très proches il n'y a pas si longtemps, si je ne m'abuse…

— Vous savez très bien que nous avons rompu, Morion. Désolé, je ne peux rien pour vous.

Et je ne veux surtout pas renouer avec cette traîtresse, ma vie serait-elle en jeu !

— Au cas où tu apprendrais quelque chose sur ma sœur, avec elle on ne sait jamais, je te serais reconnaissant de m'en avertir, mon cher.

Cellendhyll opina, cela ne lui coûtait pas grand-chose.

— Et pour ma part, je m'inquiète de Gheritarish, relança-t-il. Il n'est pas encore revenu à la citadelle du Chaos ?

— Non, ce damné Loki est toujours en vacances, a priori, et d'ailleurs, je trouve qu'il commence à abuser. Je te promets que je lui dirai où te trouver lorsqu'il rentrera.

— Merci, Morion.

— Je te l'ai dit, je désire réellement entretenir de bons rapports avec toi.

Ils burent une nouvelle gorgée de leur breuvage. Morion sortit de sa redingote une longue pipe en bois blanc et la bourra de quelques pincées d'un parme grumeleux qu'il tira d'une petite boîte.

Quelques secondes plus tard, une odeur résolument florale – mélange de rose, de lilas, de lavande – emplit la terrasse et Cellendhyll se sentit aussitôt revigoré.

Morion lui proposa de partager sa fumée mais l'Ange refusa aussitôt. Qui sait dans quel état il se retrouverait s'il absorbait un tel mélange ; il aimait bien Morion, d'autant plus à présent qu'il avait quitté son autorité, mais cela ne voulait pas dire pour autant qu'il lui faisait totalement confiance, loin de là. Et de toute manière, s'adonner à ce genre de plaisir n'était pas son genre.

— Pourquoi êtes-vous là, Morion ?

— Mais parce que j'avais envie de voir de mes propres yeux comment se portait celui qui était mon agent favori il n'y a pas si longtemps. Parce que je te l'ai dit, je t'ai gardé toute mon estime en dépit de la manière dont tu as quitté mon service.

Morion relâcha un nouveau nuage de fumée et poursuivit :

— Dis-moi, Cellendhyll, Vargh Loken t'aurait fait quelques révélations ?

Le regard de l'Ange se troubla, ses traits rudes se contractèrent. Le trou noir dont il avait été victime dans le marais recouvrit une fois encore sa mémoire :

— Je ne crois pas, répondit-il, un peu hésitant.

Son trouble était tel qu'il ne songea même pas à demander à Morion comment ce dernier était au courant qu'il s'était retrouvé directement confronté à Vargh le Noir.

Alerté par la réaction de l'Adhan, Morion s'était penché en avant, comme pour mieux le scruter.

Il se recula dans son siège et demanda alors :

— Et le *Curzay*, alors, il te convient ? D'habitude, quand je réside en ville, je descends à la *Licorne d'or* mais ils commencent à m'agacer avec leur formalisme de plus en plus empesé.

Et tandis que Cellendhyll répondait aux questions de Morion sur son hôtel, ce dernier, l'air de rien, souffla un nuage de fumée en direction de l'Adhan.

Soumise à la volonté du Puissant d'Eodh, une volute parme se détacha du nuage éthéré et alla insensiblement caresser la main de l'Ange posée sur la table.

Ce dernier ne se rendit compte de rien. Morion rétracta son filament de fumée :

— Curieux, lâcha-t-il entre ses dents.

Puis, il ajouta à voix haute :

— Comme je le craignais, tu navigues désormais en des eaux bien troubles, Cellendhyll, sois très prudent.

— Allons bon, une nouvelle énigme ? répliqua l'Adhan qui semblait avoir retrouvé ses esprits. Vous allez tenter de me monter contre Priam ?

Morion lâcha un petit rire :

— Ah, Cellendhyll, tu es si fort et si naïf à la fois. Je n'ai pas besoin de te monter contre Priam, il me suffit d'attendre… Je te l'ai déjà dit lors de notre entrevue précédente, tu vas finir par t'en rendre compte, la cour de Lumière est un nid de vipères. Il y a certaines choses qui te concernent de près, qui risquent de ne pas te plaire. Mais tu devras les découvrir par toi-même, sinon, tu ne me croirais pas. J'ajouterai : ne fais confiance à personne à Tygarde… et même si tu en doutes, c'est un excellent conseil.

Cellendhyll se leva de son siège et gagna le bord de la terrasse. Il contempla la cité des Nuages et répondit sans se retourner :

— Des choses qui me concernent de près ? Lesquelles ? Mettez-moi sur la voie au moins…

De ses doigts longs et fins, Morion pianota un temps sur la table avant de lâcher :

— Que je sache, tu n'as jamais été sur la tombe de ta mère… tu devrais peut-être aller lui rendre hommage. En fait, je t'y engage vivement, ce serait comment dire… une expérience plutôt instructive.

Ma mère ? Que vient-elle faire là-dedans ?

Cellendhyll se retourna sur le Puissant d'Eodh mais il n'eut pas le temps de poser la question. Le temps d'un clignement de paupière, Morion s'était évaporé. Ne restait de lui qu'un léger filet de fumée parme qui ne tarda pas à se dissiper ; contrairement à Corín Main-Rouge, ainsi qu'à la grande majorité des mages, l'héritier d'Eodh pouvait se téléporter dans la capitale à volonté.

L'Ange se rendit alors compte que Morion avait laissé une grosse clé en fer forgé en plein milieu de la table. L'Adhan s'empara de la clé, se demandant bien à quoi elle pouvait servir.

On toqua une nouvelle fois à la porte.

Un serveur en livrée du *Curzay*, porteur d'un plateau, sur lequel reposait un plat sous cloche, des couverts en argent dans une serviette en lin, un verre à dégustation, une miche de pain croquante, une bouteille de vin rouge, un château-rive-d'arcens premier cru, année classée. Et enfin une enveloppe de vélin gaufré.

Cellendhyll ouvrit l'enveloppe. Elle contenait un carton sur lequel était écrit en lettres stylisées :

« Bon appétit, tu l'as bien mérité.
Avec les compliments du Prince Yggdrasill.
Ton ami. »

Cellendhyll s'empara du plateau, qu'il ramena sur la table de la terrasse après avoir congédié le serviteur d'un bon pourboire. L'Adhan ôta la cloche pour découvrir une entrecôte de trois cents grammes, cuite exactement comme il l'aimait, et servie avec une montagne de pommes de terre rissolées à la graisse d'oie.

Comment a-t-il su ? sourit l'Ange. *Damné Morion, Maître des Mystères !*

Son estomac protestant avec vigueur, sans plus attendre, l'Ange se mit à table, se servit un verre et se mit à déguster son plat.

C'était, effectivement, une véritable récompense !

Cette nuit-là, seul, dans son lit du *Curzay*, Cellendhyll rêvait qu'il faisait l'amour à une jeune femme dont il ne voyait pas le visage.

Il la chevauchait. Elle le chevauchait. Ils se donnaient l'un à l'autre à grands coups de reins, leurs corps emmêlés, soudés, emportés par le même désir fiévreux. C'était le genre de songe exquis qui semblait s'étirer dans le temps pour n'en jamais finir, et dont l'écho vous accompagnait toute la journée.

L'Ange s'éveilla le sexe tendu de désir, l'esprit chaviré. Ses deux cœurs battaient à tout rompre.

La femme qu'il venait d'aimer passionnément n'était pas Constance mais Estrée d'Eodh. Une Estrée dont les cheveux d'un noir de jais, longs et soyeux semblaient interminables, dont le corps était un appel à l'abandon, à la jouissance, une œuvre d'art à lui seul.

Quel message son subconscient tentait-il de lui faire parvenir ? Y avait-il un message au moins ?

Oui, il y en avait un, il n'en doutait pas. Mais lequel ?

Il avait tourné le dos à l'héritière, il avait étouffé, piétiné ses sentiments à son égard. Elle l'avait trahi, tel était son verdict. En conséquence, il refusait de l'aimer, il l'avait chassée de son cœur, de sa vie, de sa mémoire.

Il se savait même capable de la tuer, s'il la revoyait.

Alors quoi ?

L'Ange se passa une main sur le visage. Sa vie amoureuse n'était qu'une source renouvelée de problèmes, de doute et d'interrogations.

Je me suis leurré en croyant pouvoir t'oublier dans les bras de Constance. Je me suis montré naïf, une nouvelle fois. Car je ne peux que le constater, tu es toujours là, sublime Estrée, agrippée à mon esprit, malgré moi. Tu as contaminé mon corps et mes sens.

Mais je finirai par vaincre ton influence, par vaincre ton souvenir. Je parviendrai à t'oublier, quoi qu'il arrive !

CHAPITRE 79

« Que je sache, tu n'as jamais été sur la tombe de ta mère… tu devrais peut-être aller lui rendre hommage… ce serait comment dire… une expérience plutôt instructive. »

Les paroles de Morion résonnaient en lui.

Profitant que la cour impériale fût occupée à s'ébattre dans les festivités spécialement organisées par Priam, Cellendhyll avait décidé de prendre le Puissant d'Eodh au mot.

Vêtu de l'une de ses habituelles tenues de combat en cuir gras, armé de son sabre en méthalion et de sa dague sombre, il chevauchait un étalon gris pommelé.

Il avait quitté la grande forêt de sapins émeraude aux odeurs résineuses et gravissait la pente herbue d'une colline.

Cela lui avait pris deux jours pour atteindre les Terres du Nord. Le médaillon donné par Priam lui avait d'ailleurs grandement facilité la tâche, lui conférant un libre accès aux téléporteurs de l'Empire.

Cette escapade, suivant le conseil de Morion, l'Ange s'était bien gardé d'en parler à quiconque. Il ne croyait pas à un piège de la part du Puissant d'Eodh. Nul besoin de l'envoyer dans les Terres du Nord pour cela. S'il avait voulu s'attaquer à lui, il lui suffisait de le faire au *Curzay*.

Il arriva au sommet de la colline. En face de lui, accolé à un petit bois, le caveau des Cortavar qui dominait le domaine familial.

Édifié en granit gris sombre, matériau idoine pour résister au temps et aux intempéries, c'était un bâtiment sobre et solide, à l'image de ce qui se construisait dans les Terres du Nord.

Pourquoi n'ai-je aucun souvenir de ma mère ? se demandait l'Ange, tout en descendant de cheval.

Aussitôt, un début de migraine se mit à battre à l'arrière de son crâne, tandis qu'il cherchait à se remémorer des détails sur Alhana. À nouveau, sa mémoire lui fit défaut. Il se révélait incapable de se remémorer le moindre élément la concernant.

Arrivant devant le mausolée, Cellendhyll en examina l'entrée. Une lourde porte en barreaux d'acier fermait l'endroit. Elle était verrouillée. L'Adhan sortit de son pourpoint la grosse clé donnée par Morion – que son instinct lui avait fait emmener – et l'inséra dans la grosse serrure. La clé fonctionnait. Évidemment.

Une fois la porte ouverte, Cellendhyll descendit la dizaine de marches menant à l'intérieur, tout en se demandant comment Morion avait obtenu ce passe. L'éclairage était assuré par de larges soupiraux percés le long du plafond. En outre, il y avait quelques lanternes à huile disponibles, posées sur un rebord, en bas des escaliers. Cellendhyll en emporta une après l'avoir allumée avec son briquet.

L'air était plutôt humide et sentait la poussière. Aucune fioriture pour agrémenter les lieux.

Le caveau comprenait trois salles en enfilade, toutes bâties sur le même modèle. Des cavités creusées dans chaque longueur recueillaient les tombeaux en pierre. Chaque sépulcre portait le nom de son destinataire gravé au burin.

Cellendhyll n'avait ni le temps, ni l'envie de se recueillir devant chacun des tombeaux de ses ancêtres. Il était venu dans un but aussi concret que précis, n'ayant aucun goût pour la glorification d'un passé qu'il n'avait pas connu.

En conséquence, foulant le sol de terre battue, il passa deux salles, gagna directement la troisième. Dans celle-ci, ne se trouvaient que deux cercueils de pierre, celui de son père, Fiannan, et celui de sa mère, Alhana. Les autres socles étaient vides. Il y avait un logement prévu pour lui-même, il le savait, mais, en dépit de son existence plutôt périlleuse, il n'escomptait pas y résider avant très, très longtemps.

Cellendhyll s'arrêta devant le tombeau de sa mère, élevant sa lanterne pour mieux y voir. À bien y regarder, il remarqua le couvercle posé de travers, saillant légèrement d'un côté.

Morion ne l'avait pas envoyé jusqu'ici pour rien. Aussi, au lieu de remettre le couvercle en place, Cellendhyll posa sa lampe et le fit glisser vers le bas.

Il reprit sa lanterne et pencha la tête. Le sépulcre était vide !

Pas la moindre trace d'ossements de sa mère, comme cela aurait dû être le cas.

Une boule dans le ventre, l'Adhan ouvrit la tombe de son père. Il découvrit un squelette qui pouvait être le sien. Comment savoir ?

Toutefois, en l'examinant attentivement, Cellendhyll se rendit compte que le crâne du squelette avait été sévèrement enfoncé par un instrument contondant. L'Adhan croyait que ses parents étaient morts de maladie, affaiblis par le chagrin qu'ils avaient enduré devant son propre sort, lorsqu'il avait été injustement accusé par Ghisbert de Cray d'avoir assassiné le Lige Coreyn. *De maladie*. Pas d'avoir eu la cervelle fracassée.

Sans parler du fait que la dépouille de sa mère brillait par son absence.

Morion, l'instigateur de cette démarche, allait devoir répondre à quelques questions.

Cellendhyll fouilla le caveau sans trouver aucun indice qui puisse l'aider. L'esprit en ébullition, il remonta à la surface.

De nouvelles interrogations qui n'avaient rien d'agréable.

Il rejoignit son cheval et bondit en selle.

Mère, père, je vous jure que je trouverai ce qui vous est arrivé, quoi qu'il en coûte. Et si jamais j'apprends qu'on vous a fait du mal, je m'occuperai de régler nos comptes… à ma manière !

FIN

Consultez nos catalogues sur
www.12-21editions.fr
et
www.fleuvenoir.fr

Ouvrage publié sous la direction de Bénédicte Lombardo

© 2012, Fleuve Noir, département d'Univers Poche.

ISBN : 978-2-823-80161-3

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Illustration : Julien Delval.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library